

# ACTA ANTIQUA

## ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

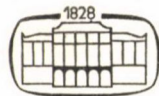
I. BORZSÁK, I. HAHN, J. HORVÁTH, GY. MORAVCSIK,  
ZS. RITOÓK, S. SZÁDECZKY-KARDOSS

REDIGIT

J. HARMATTA

TOMUS XX

FASCICULI 1—2



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1972

ACTA ANT. HUNG.

# ACTA ANTIQUA

## A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KLASSZIKA-FILOLÓGIAI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: 1054 BUDAPEST, ALKOTMÁNY UTCA 21.

Az *Acta Antiqua* német, angol, francia, orosz és latin nyelven közöl értekezéseket a klasszika-filológia köréből.

Az *Acta Antiqua* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg. Több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok a következő címre küldendők:

*Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.*

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztőségi és kiadóhivatali levelezés.

Megrendelhető a belföld számára az „Akadémiai Kiadó”-nál (1363 Budapest Pf 24 Bankszámla 215 11488), a külföld számára pedig a „Kultúra” Könyv- és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Bankszámla: 218 10990) vagy külföldi képviselőinél és bizományosainál.

---

Die *Acta Antiqua* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der klassischen Philologie in deutscher, englischer, französischer, russischer und lateinischer Sprache.

Die *Acta Antiqua* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

*Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.*

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten. Abonnementspreis pro Band: \$ 32.00.

Bestellbar bei dem Buch- und Zeitungs-Außenhandels-Unternehmen »Kultúra« (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Bankkonto Nr. 218 10990) oder bei seinen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

# ACTA ANTIQUA

## ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

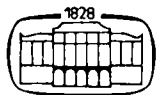
ADIUVANTIBUS

I. BORZSÁK, I. HAHN, J. HORVÁTH, GY. MORAVCSIK,  
ZS. RITOÓK, S. SZÁDECZKY-KARDOSS

REDIGIT

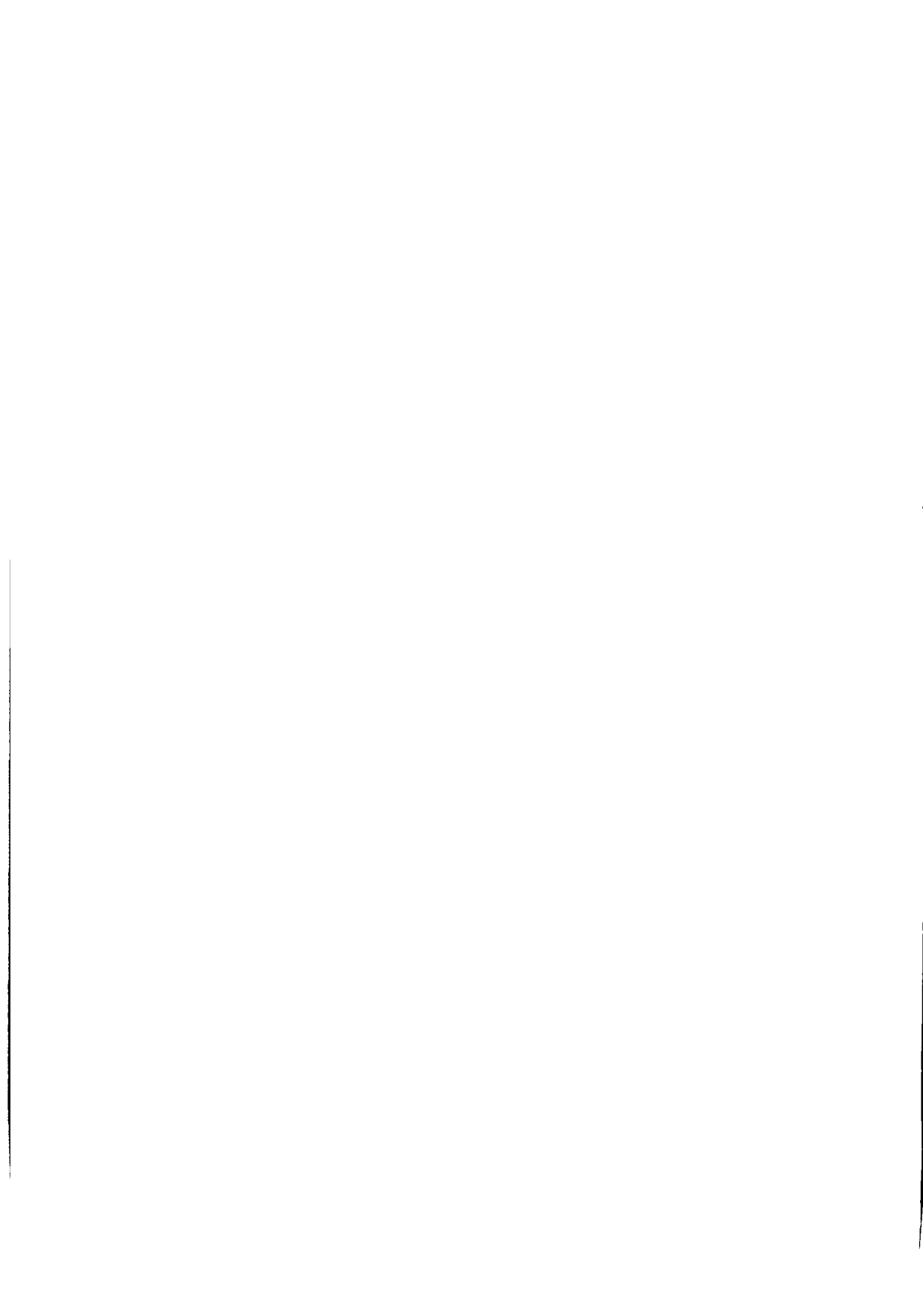
J. HARMATTA

TOMUS XX



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1972



## INDEX

I. <i>Borzsák</i> : Zur Überlieferungsgeschichte des Horaz .....	77
R. <i>Falus</i> : <i>APMONIH ΦΑΝΕΡΗ</i> .....	1
R. <i>Falus</i> : <i>APMONIH ΑΦΑΝΗΣ</i> .....	291
V. I. <i>Georgiev</i> : Deutung und Übersetzung der 1972 publizierte etruskischen Inschriften .....	283
Gy. <i>Győrffy</i> : Abfassungszeit, Autorschaft und Glaubwürdigkeit der <i>Gesta Hungarorum</i> des anonymen Notars .....	209
I. <i>Hahn</i> : Appian und Hannibal .....	95
J. <i>Harmatta</i> : Landed Property in Early Roman Pannonia .....	123
J. <i>Harmatta</i> : Landed Property in Late Roman Pannonia .....	389
I. <i>Kapitányfi</i> —T. <i>Szepessy</i> : Ein Fragment der <i>Notabilien</i> des Paulus Hungarus in einem Kodex der Ungarischen Staatsbibliothek .....	231
E. <i>Maróti</i> : <i>Spinus runcare</i> .....	53
E. <i>Maróti</i> : <i>Silva caedua</i> .....	359
M. <i>Mayrhofer</i> : Die arischen Sprachreste in Vorderasien — eine Abwehr der Hyperkritik .....	271
A. <i>Michel</i> : Cicéron et les problèmes de la culture .....	67
A. <i>Mócsy</i> : Das Problem der militärischen Territorien im Donaauraum .....	133
Zs. <i>Ritóók</i> : Verse Translations from Greek by Janus Pannonius .....	235
J. <i>Roy</i> : Tribalism in Southwestern Arcadia in the Classical Period .....	43
A. <i>Scheiber</i> : Aggada und Antikes .....	421
T. <i>Szepessy</i> : The Story of the Girl who Died on the Day of her Wedding .....	341
K. <i>Visky</i> : Bemerkungen zur Entwicklung des kontraktuellen Haftungssystems im antiken römischen Recht .....	371
P. <i>Váczy</i> : Helm und Diadem. (Numismatische Beiträge zur Entstehung der byzantinischen Kaiserkrone) .....	169
P. <i>Váczy</i> : Der fränkische Krieg und das Volk der Awaren .....	395



## ΑΡΜΟΝΙΑ ΦΑΝΕΡΗ

*Mesure, ordre, loi, harmonie, règle* — autant d'importantes notions caractéristiques de la pensée grecque ancienne. Employées soit dans le même sens, soit comme synonymes (p. ex. *ἀρμονία* = *συμφωνία*) ou encore l'une complétant l'autre, elles se rencontrent<sup>1</sup> dans des raisonnements cosmologiques, politiques, moraux, logiques, esthétiques ou médicaux. L'histoire de l'évolution de leur sens et les changements de celui-ci suivant l'époque, le sujet et l'auteur, reflètent la relation des différents systèmes de pensée. L'examen philologique des notions<sup>2</sup> paraît avoir une importance particulière, si l'on veut comprendre la liaison entre la manière religieuse de penser et le rationalisme ou — comme dans le cas des débuts de l'esthétique — entre la spontanéité et l'exigence de l'exactitude, ainsi que les relations — différenciation et intégration platonicienne également — des diverses sphères de conscience. L'examen lexical en lui-même, autrement dit formel, ne peut bien entendu pas être suffisant. C'est la recherche du «pourquoi» des changements sémantiques et la réponse possible qui font la portée des études de ce genre. Ce principe vaut pour l'interprétation des auteurs aussi bien que pour l'explica-

<sup>1</sup> L'examen diachronique et synchronique de la terminologie de la philosophie grecque — et plus spécialement de la philosophie d'avant Platon — se range parmi les tâches fort considérables des études antiques. De la littérature consacrée aux examens parallèles — sans l'exigence d'être complexe, mais avec indication des renseignements bibliographiques des ouvrages — sont à souligner: J. KERSCHENSTEINER: *Kosmos. Quellenkritische Untersuchungen zu den Vorsokratikern*. München 1962.; C. J. CLASSEN: *Sprachliche Deutung als Triebkraft platonischen und sokratischen Philosophierens*. München 1959.; G. REDLOW: *Theoria. Theoretische und praktische Lebensauffassung im philosophischen Denken der Antike*. Berlin 1966.; *Wissenschaft und Weltanschauung in der Antike* (réd. par G. KRÖBER). Berlin 1966. (par la suite: WuW). — Pour le présent chapitre de mon étude le livre de CH. MUGLER: *Dictionnaire historique de la terminologie géométrique des grecs*. Paris 1958. a été le plus important instrument de travail.

<sup>2</sup> D'une façon détaillée: Á. SZABÓ: *Anfänge der griechischen Mathematik*. Budapest 1969. L'analyse de cet ouvrage ayant, sous plusieurs rapports, un intérêt primordial et offrant, à un niveau plus élevé, la synthèse des études antérieures de l'auteur, dominera mon étude entière avec la contestation de certains problèmes de conception ou d'interprétation. Malgré quelques différences d'opinion je crois de mon devoir de déclarer ici que je dois beaucoup à ce livre sans lequel il serait fort difficile de s'orienter et d'avancer l'examen des débuts de la pensée exacte.

tion des fonctions bien différentes de locutions formellement identiques (p.ex. νόμος — φύσει).

Le sujet de la présente étude a de l'importance non seulement au point de vue de la conception héraclitéenne de l'harmonie, mais aussi pour l'examen historique — par des exemples concrets — des changements sémantiques des notions grecques. Le substantif *ἀρμονία* signifiant, dans les épopées homériques «relation, convention»<sup>3</sup>, a été, primitivement, terme technique de métier (dans la *techné* des charpentiers et des armuriers: «ajustage, connexion juste, accouplement») tout comme les verbes dérivés du radical *ἀρ-* (*ἀραρίσκω*, *ἀρμόζω*) et les dérivés substantifs (p.ex. *ἄρμα*, *ἄρμος*, *ἄρμογή*). L'extension métaphorique du sens et l'abstraction notionnelle — dont les nuances et les phases figurent dans presque tout dictionnaire et peuvent par conséquent être passées sous silence — sont des moments organiques et faciles à concevoir de l'accélération technique, scientifique, artistique et philosophique de la civilisation grecque. Parallèlement aux notions sociales et morales de la «mesure» et du «bon sens» — dont l'aspect conservateur et aristocratique s'exprimait dans l'ordre apollonien: «Connais-toi toi-même!» mais qui eurent des contenus fort différents et même contradictoires dans la littérature dramatique — il servait à exprimer l'équilibre et — culminant dans la philosophie de Platon — il est devenu idéal esthétique et éthique. C'est à partir de l'ajustement précis des cordes de la *lyre*<sup>4</sup> qu'il devint terme technique artistique, spécialement musical, et quant à la déesse Harmonie, elle doit l'établissement de son culte de muse à l'hymne homérique à Apollon (195) et à la *Théogonie* d'Hésiode<sup>5</sup> (937). Dans les doctrines des pythagoriciens l'harmonie est considérée comme une catégorie particulièrement importante, expression de la proportionnalité mathématique et musicale, de la loi du monde saisie sous forme de nombres ainsi que de la perfection mentale.<sup>6</sup>

Quant à Héraclite, malgré la véhémence avec laquelle il s'attaque à Pythagore, il se rattache, sous deux rapports, à ces doctrines: 1) il ressort clairement de sa terminologie que, pour lui, l'harmonie est liée à l'accord des sons musicaux entre eux (cf. VS 22 B 10: *συνᾶδον διᾶδον*) sur la base du principe suivant: «C'est de la dissonance que naît la plus belle harmonie» (B 8); ce que plus tard la théorie musicale exprimera en disant que la diversité des sons est la condition de principe de toute harmonie; 2) suivant la triade ionienne et comme les pythagoriciens dans leurs spéculations, il considérait le *logos*

<sup>3</sup> G. S. KIRK: *Heraclitus. The Cosmic Fragments*. Cambridge 1954. p. 207.

<sup>4</sup> P. ex.: *ἀρμόζειν ἔπει* (Pind. *Pyth.* III. 114), *λύρα* (Plat. *Phédon* 85 E).

<sup>5</sup> Voir, pour les principales variantes de mythes: R. GRAVES: *A görög mítoszok* (Les mythes grecs). Budapest 1970. suivant l'indice.

<sup>6</sup> Malgré certaines inexactitudes à propos de la culture grecque, le livre de M. C. ΓΗΥΚΑ: *Le nombre d'or I - II*. Paris 1931. a de l'intérêt au point de vue de l'histoire des civilisations. Par la suite sera rappelée plus d'une fois l'œuvre remarquable de l'histoire des sciences B. L. VAN DER WAERDEN: *Erwachende Wissenschaft*. Basel-Stuttgart 1966<sup>2</sup>. — Cf. les notes 1 et 2.



(primitivement: «agrégat, groupe»),<sup>7</sup> loi de la substance et des changements perpétuels de l'ordre universel, comme un principe qui se manifeste et qui peut être saisi sous forme de nombres. C'est cette même interprétation de caractère mathématique d'Héraclite que reflètent les sources indirectes, qu'il s'agisse de la parodie d'Épicharme<sup>8</sup> (VS 23 B 2), auteur comique contemporain, ou de l'hymne à Zeus du stoïcien Cléanthe,<sup>9</sup> qui emprunte beaucoup à la philosophie d'Héraclite.

Les similitudes terminologiques et spéculatives ne peuvent bien entendu pas effacer l'autonomie intellectuelle d'Héraclite. A l'opposé des pythagoriciens qui absolutisent les antinomies, son principe initial fut la dialectique (lutte et unité) des antinomies ainsi que l'antinomie des unités (identité — non-identité).<sup>10</sup>

Loin d'être le philosophe de la stabilité il est celui de la lutte et des changements perpétuels. Ce fait trouve son explication dans la réalité sociale de l'Ionie contemporaine<sup>11</sup> et aura vite ses parallèles dans la vie intellectuelle des *polis* grecques soit dans le domaine des Beaux-Arts (l'importance prise par le principe de la pondération p. ex. qui substitue, dans la sculpture, l'unité dynamique à l'unité statique), soit dans le triomphe du drame, genre littéraire de l'action même.<sup>12</sup>

Ni les recherches philologiques, ni celles de l'histoire des mathématiques n'ont porté assez d'intérêt aux rapports mathématiques des fragments de l'«obscur» Héraclite, malgré l'importance que ceux-ci peuvent avoir pour la compréhension plus profonde de la relation de *l'Un et du Tout* et, peut-être, de la dialectique entière d'Héraclite — ainsi que pour la datation de certaines propositions mathématiques et géométriques. Il est normal que la généralisa-

<sup>7</sup> En détail: CH. MUGLER: *op. cit.* p. 272 et suiv.; Á. SZABÓ: *op. cit.* p. 193 et suiv., p. 221 et suiv. — Le caractère numérique ne s'ajoute chaque fois et d'une façon absolue au sens du *logos* (soit en tant qu'«amas», soit comme «rapport» des quantités), cependant dans les périodes postérieures à Pythagore — comme le montrent les fragments d'Héraclite — il passait, même dans l'usage courant, pour tout naturel.

<sup>8</sup> J'avais fait appel en particulier aux conclusions de K. REINHARDT et Á. SZABÓ en cherchant à développer celles-ci, d'une façon critique, dans une de mes études antérieures: *Analyse der Fragmente 1. und 2. von Epicharm.* Acta Ant. Hung. 16 (1968) 139—148.

<sup>9</sup> SVF I. Leipzig 1905 (éd. par Arnim) p. 123., frg. 537, p. 18 et suiv.:

ἀλλὰ σὺ καὶ τὰ περισσὰ ἐπίστασαι ἄρτια θεῖναι  
καὶ κοσμεῖν τάκοσμα καὶ σὺ φίλα σοὶ φίλα ἐστίν.  
ὄδε γὰρ εἰς ἐν πάντα συνήρμοκας ἐσθλά κακοῖσιν  
ὡσθ' ἓνα γίνεσθαι πάντων λόγον αἰὲν ἔοντα.

Sur le rapport du caractère numérique et de la philosophie voir encore: A. Ф. Лосев: Числовая и структурная терминология в греческой эстетике периода ранней классики. Вопр. англ. лит. и классической филологии. Москва 1966. p. 29 et suiv.

<sup>10</sup> Une excellente analyse est faite par A. JOJA: Die Anfänge der Logik und Dialektik in Griechenland. WuW p. 15 et suiv., en particulier p. 28 et suiv.

<sup>11</sup> Je crois inutile de répéter les résultats qu'avaient apportés les recherches sur l'arrière-plan historique; pour ce sujet voir — entre autres — les référats y relatifs du colloque d'Héraclite à Leipzig: Heraklit und seine Lehre. Sonderdruck aus der «Wiss. Zeitschr. der K. Marx-Univ.», Gesellschafts- u. Spr. w. R. Heft 3/1962.

<sup>12</sup> I. TRENCSENYI-WALDAFEL: Aischylos. «Klasszikus arcképek» (Portraits classiques) III. p. 13 et suiv. Budapest 1964.

tion théorique de la mesure (= loi, proportion constante) toujours identique de toute une série de changements différents, soit suivie de naïvetés cosmologiques (cf. B 31) chez lui comme chez ses prédécesseurs ioniens, chez Xénophane où dans la deuxième partie du poème didactique de Parménide où il systématise, d'une façon autonome, la croyance générale. Le caractère fragmentaire des textes ainsi que l'authenticité souvent problématique de nombreuses citations rendent l'analyse et la conclusion fort difficiles. De grands savants - Gigon, Kirk - contestent par exemple à Héraclite le fragment 8 mentionné ci-dessus qui s'est conservé dans la citation d'Aristote (?); d'après eux, il s'agirait là d'un extrait des textes, mais non pas d'une citation textuelle. Deux autres fragments contiennent encore - sous une forme explicite - la conception héraclitéenne de l'harmonie (B 51. et 54). C'est Hippolyte, apologiste chrétien du 3<sup>e</sup> siècle qui les cite, d'une façon exacte s'il faut en croire les critères stylistiques mais, évidemment, en leur donnant une interprétation chrétienne.<sup>13</sup> Dans le fragment 51 l'équilibre (= l'harmonie) des forces tendantes et de cohésion, c'est-à-dire l'unité des antinomies, est illustrée par l'exemple de l'arc et de la lyre. Le fragment 54 - quatre mots mystérieux en tout - compare la valeur de l'harmonie visible à celle de l'invisible. L'analyse de ce court texte pourra peut-être enrichir de nouveaux aspects et de nouvelles conclusions la philologie.

#### LE FRAGMENT 54 D'HÉRACLITE

*Ἀρμονία ἀφανής φανερός κρείττων* voilà la citation, interprétée d'une façon arbitraire par Hippolyte qui pense qu'Héraclite exalte ici le dieu invisible et la grandeur mystérieuse de son pouvoir au détriment des choses perceptibles (Refut. IX. 9, 5). A un autre endroit (IX. 10, 1) il affirme qu'Héraclite attache la même valeur aux choses perceptibles et imperceptibles, et, en citant le fragment 55, il croit découvrir quelque contradiction entre celui-ci et le fragment 54 (frg. 55: *ὄσων ὄψις ἀκοή μάθησις ταῦτα ἐγὼ προτιμέω*). Faute d'autres sources et commentaires antiques nous nous voyons obligés de reconnaître notre incertitude et de n'expliquer - pour le moment du moins - qu'hypothétiquement le fragment 55, qui paraît avoir de l'intérêt pour l'interprétation d'autres fragments aussi. Le substantif *μάθησις* rappelle, sans aucun doute, le *mathéma* (=étude théorique) des pythagoriciens et marque un degré plus élevé, en comparaison avec la connaissance sensorielle - donc la vue (*ὄψις*) et l'ouïe (*ἀκοή*) - du savoir. Quand Héraclite dit que « tout ce qui est vu, ouï et su, je les préfère », mais ce à quoi il les préfère reste, « grâce » à Hippolyte ou à une de ses sources, ignoré. - au lieu de se perdre en conjectures sur la comparai-

<sup>13</sup> D'une façon détaillée: G. S. KIRK: *op. cit.* p. 203 et suiv.

son, il est plus utile de remarquer l'ordre de valeur des modes de connaissance: nous découvrirons la même ou une toute pareille — gradation de la connaissance sensorielle et de l'abstraction intellectuelle qu'il affirme dans ses autres fragments aussi (p. ex. B 107), à l'opposé de ceux qui, d'une façon stupide et «barbare», considèrent l'expérience sensorielle comme absolue, tout en négligeant la réalité qui se cache là-dessous.<sup>14</sup> C'est pour cette raison qu'il refuse la connaissance d'Homère, le plus savant des Grecs, de même que celle des autres, sur les choses perceptibles (τῆν γνῶσιν τῶν φανερῶν, B 56); c'est ce qu'il fait d'une légèreté véhémement avec «la pédanterie n'offrant aucun savoir» (πολυμαθίη B 40) d'Hésiode, de Pythagore, de Xénophane et d'Hécatee. C'est pour cette même raison qu'il insiste sur le caractère illusoire de la connaissance sensorielle et dit que seule la raison, la recherche théorique est capable pareillement en ceci aux dieux — de saisir la substance exempte de toute relativité. Cette même idée s'exprime dans une autre doctrine citée par Themistie, remontant à Porphyre: la nature (= la réalité substantielle) aime se cacher (B 123).

Le témoignage des autres fragments et des passages doxographiques peut à présent être négligé, notre but étant non pas de présenter le système entier d'Héraclite, seulement de trouver quelques points de repère pour l'analyse du «mystérieux» fragment 54. Il est manifeste d'après ce qui précède qu'Héraclite cherche la substance se cachant au-dessous des phénomènes de surface, le *logos* objectif qui se manifeste sous forme de nombres. L'expérience ne se prête guère à la compréhension de cette substance: ce qui est nécessaire à sa perception adéquate, c'est la *mathésis*, la nous, le *logos*, donné en principe pour tout le monde, mais appris par peu. Il limite les fonctions de connaissance des sens au point de départ, les considère comme insuffisants en eux-mêmes et encore les hiérarchise (d'une façon plus raisonnée que dans le fragment 55): «L'œil est un témoin plus précis que l'oreille» (B 101 a).<sup>15</sup> Il faut cependant reconnaître que nous ne comprenons toujours pas le fragment 54 («Le rapport invisible est plus fort que le rapport visible»). Il n'est point probable que ce soit un *bon mot* tout simplement; et il est sûr que cette thèse *n'a rien à voir* avec la théorie musicale, parce que a) préférant la vue à l'ouïe il suppose sans doute tout comme les pythagoriciens que l'exactitude de la théorie musicale<sup>16</sup> consiste dans la mesurabilité de la longueur et de la proportion des cordes; b)

<sup>14</sup> Malgré ses protestations véhémentes, il eut une conception épistémologique assez pareille à celle de Xénophane. Qu'il me soit permis de rappeler ici mon étude: La «démonstration» de l'idée de Dieu chez Xénophane. *Acta Ant. Hung.* 19 (1971) 233 — 254.

<sup>15</sup> Voir les articles de J. WERNER et de H. BARTH dans le recueil indiqué dans la note 11, p. 579 et p. 583 et suiv. Je ne pense pas qu'il faille supposer dans ce fragment d'Héraclite quelque principe scientifique ni que l'apparition chez Hérodote (II. 99, III. 72) de ces mêmes paroles ait été due à l'influence des philosophes.

<sup>16</sup> Un des plus grands mérites d'Á. SZABÓ est d'avoir établi, sur des bases toutes nouvelles, l'histoire de la théorie musicale grecque de même que ses rapports avec les mathématiques; *op. cit.* p. 143 et suiv.

ce qui est mesurable est, par conséquent *φανερὸν*, or il ne cherche pas ceci, mais justement le rapport plus fort (= meilleur, plus précieux) que cela, qui n'est accessible pour aucun de nos sens et ne peut être perçu que par le *logos*. Faudrait-il donc voir dans ce fragment quelque thèse mystique, ce que les interprétations qui cherchent de la mystique chez Héraclite ont trop de tendance à faire?<sup>17</sup> Ou bien, essayons-nous d'interpréter les paroles de ce savant entièrement rationaliste sous un aspect nouveau, en utilisant, afin de rendre l'interprétation plus probable, d'autres sources de la pensée grecque de l'époque?

L'excellente édition de G. S. Kirk nous permet de passer en revue les récentes recherches relatives aux «rapports visible et invisible».<sup>18</sup>

Diels, Reinhardt, Gigon et Walzer voient dans le premier des rapports du type nuit – journée, été – hiver, tandis que dans ce dernier quelque relation plus compliquée (le dieu ou le *logos* peut-être); il est certain, ajoute Kirk, que parmi les rapports matériels ceux qui sont latents, s'avèrent plus forts, et il se peut que (d'après l'idée de Sandbach) Héraclite pense ici à l'invisibilité des tensions citées en exemples dans le fragment 51: il trouve cependant plus probable qu'il s'agisse dans le texte des deux sortes de l'unité des antinomies (en ce disant il se rattache à la conception pour lui convaincante de Reinhardt et Gigon): l'une est perçue directement, n'exigeant aucune analyse, l'autre par contre se cache sous la surface. Malgré le grand respect que nous témoignons à ces éminences de la philologie classique, leurs argumentations ne dépassent guère le niveau des spéculations vraisemblables.<sup>19</sup>

L'interprétation du rapport visible (perceptible, manifeste, se révélant) sera commencée par l'examen des dérivés du radical *φαν-*. Les verbes *φαίνω* et *ἀποφαίνω* de même que *δείκνυμι* en tant que terme technique mathématique désignent la «présentation», donc la façon la plus simple de la démonstration par mesure.<sup>20</sup> Quant au substantif préfixé *ἐπιφάνεια* («apparition, vision»)<sup>21</sup> il a aussi un sens spécial: «surface d'une figure, aire, figure plane»,<sup>22</sup> dans ce

<sup>17</sup> Les ouvrages de B. L. v. d. WAERDEN et d'Á. SZABÓ sont exempts de toute mystique, aussi est-il bien étonnant qu'ils ne mentionnent qu'une seule fois Héraclite.

<sup>18</sup> G. S. KIRK: *op. cit.* p. 223 et suiv.

<sup>19</sup> Ceci vaut également pour l'interprétation de H. FRAENKEL: «Mit der 'verborgenen' ist gewiß diejenige tiefere Harmonie gemeint, in der sich die Prinzipien von Zwieklang und Einklang selbst einhellig zusammenfinden. Damit hat die Gegensatzlehre ihre dritte, und höchste, Stufe erreicht. Nicht nur das was in sein Gegenteil umschlagen kann (wie Wachen und Schlaf) ist mit diesem zu einer Einheit verkoppelt, oder das was von seinem Gegensatz her sein Wesen empfängt (wie das Gute vom Schlechten), sondern auch das Prinzip der Harmonie selbst ist nicht ablösbar von dem der Gegensätzlichkeit.» *Dichtung und Philosophie des frühen Griechentums*. München 1962. p. 430.

<sup>20</sup> CH. MUGLER: *op. cit.* p. 80., p. 113 et suiv. Á. SZABÓ: *op. cit.* p. 246 et suiv.

<sup>21</sup> Je trouve remarquable que primitivement, il servait à désigner – pareillement aux autres substantifs dérivés de la même façon (cf. P. CHANTRAINE: *La formation des noms en grec ancien*. Paris 1933. p. 83 et suiv., – une notion abstraite et c'est de ce sens (apparition, caractère visible) que naquit, plus tard, l'aspect concret.

<sup>22</sup> Les endroits importants sont indiqués dans chaque dictionnaire de quelque valeur (PAPE, LIDDEL-SCOTT, etc.); pour les rapports géométriques voir CH. MUGLER: *op. cit.* p. 197 et suiv. Les contextes présocratiques où il est attesté dans le même sens, sont enregistrés dans l'indice du VS.

dernier cas étant le synonyme de *ἐπίπεδον* comme dans le titre d'un ouvrage perdu d'Euclide *Τόποι πρὸς ἐπιφανείᾳ*). Quelle est l'origine de ce sens spécial et comment la notion de l'aire ou de la *figure plane* se rattache-t-elle à la présentation ou à l'apparition — c'est-à-dire au terme technique de la démonstration géométrique?

En cherchant à répondre à cette question on tombera sur un problème principal de la métrologie grecque — problème qui n'est devenu conscient que dès le 5<sup>e</sup> siècle mais qui remonte à des antécédents considérables: Parmi les problèmes de mesure il y en a certains qu'il est impossible de résoudre au seul moyen des nombres (ni entiers, ni fractionnaires, exprimés, ces derniers sous forme de proportion) — c'est-à-dire arithmétiquement, mais seulement par figuration planimétrique (au moyen du compas et de la règle, donc géométriquement). Ceci est précisément la découverte du nombre irrationnel, ou, plus exactement du segment racine carrée, construit par des moyens géométriques — donc la découverte de la grandeur qui peut être figurée avec une exactitude absolue, mais qui est «indicable» en nombres.<sup>23</sup> Ce qui explique fort bien que la construction de la moyenne géométrique passe pour un problème de base de la planimétrie: à l'aide des plans ayant une aire commune mesure elle permet de rendre «semblables» les nombres «non semblables» — nombres qui, figurés par quadrilatères, ne sont pas égaux en ce qui concerne le rapport qu'ont entre eux leurs côtés.<sup>24</sup> Toujours de la même façon il est possible de construire, à partir des nombres entiers conçus sous forme de segments, des carrés dont l'aire s'exprime au moyen de nombres entiers, mais la longueur de leurs côtés est «indicable». La méthode de la *présentation* donne ainsi des résultats qui resteront arithmétiquement seulement approchables.

La métrologie des Égyptiens et des Babyloniens,<sup>25</sup> ayant une excellente technique de l'approximation numérique, se contentait de l'approximation aussi parfaite que possible. La démonstration et avec celle-ci — l'exactitude géométrique — ce plus fourni par les Grecs — introduirent à leur tour des réformes non seulement dans le domaine du calcul — qui, loin d'être négligeable, reste pourtant d'une importance secondaire — mais aussi dans la façon entière de penser. Avant de continuer ce sujet se rattachant à l'interprétation du rapport visible, nous nous permettons, d'exposer une hypothèse et de nous prononcer sur la priorité de la géométrie ou de l'arithmétique.

*Cette hypothèse* — qu'aucun texte ne justifiera, puisque nous ne possédons de l'époque de Pythagore, aucune source y relative — porte sur les débuts de la géométrie. La méthode dont il était question jusqu'ici, semble être étroitement liée à la formulation du théorème de Pythagore. La position du problème

<sup>23</sup> Á. SZABÓ: *op. cit.* p. 40 et suiv.; p. 114.

<sup>24</sup> B. L. V. D. WAERDEN: *op. cit.* p. 256 et suiv.; p. 261.

<sup>25</sup> Les chapitres I—III de l'ouvrage indiqué de B. L. V. D. WAERDEN donnent une excellente vue d'ensemble.

est due sans doute à l'exigence pratique de l'exactitude du calcul. On eut beau connaître les côtés de l'angle droit du triangle rectangle, il était rarement possible d'en mesurer l'hypoténuse. Des triangles admettant comme côtés 3, 4, 5 ou bien 5, 12, 13 unités, ne passaient que pour une heureuse curiosité. On se vit obligé de reconnaître que malgré l'exigence de l'exactitude numérique, il était impossible de calculer la longueur de l'hypoténuse d'un triangle dont les côtés de l'angle droit mesuraient 2 et 5 ou 1 et 4 pieds, sans parler du problème insoluble d'exprimer numériquement la diagonale de n'importe quel carré. La nouveauté géniale du théorème de Pythagore — formulé probablement longtemps avant Pythagore — consistait dans la nouvelle méthode qu'il avait introduite. Au lieu de la mesure minutieuse et rarement efficace il réussit à établir le rapport entre l'aire des carrés construits sur les côtés de l'angle droit et de celui construit sur l'hypoténuse ( $a^2 + b^2 = c^2$ ); par cela le problème fut résolu: si les côtés n'étaient pas en eux-mêmes commensurables, les carrés construits sur eux l'étaient bien, ce qui fut géométriquement démontrable.

Nous désirons prendre position au sujet de la priorité et de l'appréciation de la géométrie et de l'arithmétique. D'après Á. Szabó les Grecs estimaient toujours davantage l'arithmétique.<sup>26</sup> Cette constatation nécessite certaines corrections. Elle est juste si l'on considère les sources relatives aux pythagoriciens, soit Archytas (VS 47 B 4) ou Platon; elle s'applique également à Héraclite (comme j'essaierai de le démontrer dans la deuxième partie de mon étude). Cependant les mathématiques grecques primitives se divisent en deux étapes fort distinctes: dans l'élaboration de la planimétrie c'est à la géométrie que revient la priorité. Mais la stéréométrie, à son tour pose des problèmes qui ne sont concevables que dans le domaine de «l'invisible», c'est-à-dire là où les moyens géométriques ne sont plus praticables. Le dépassement de la géométrie ne se réduit bien entendu pas à la simple négation. C'est par la combinaison des éléments de la stéréométrie que seront créés les nouveaux procédés de calcul, étant d'un caractère plutôt algébrique qu'arithmétique. R. Schottländer<sup>27</sup> insiste sur le grand mérite des anciens pythagoriciens d'avoir remplacé la coordination de la géométrie et de l'arithmétique par la supériorité de celle-ci en réduisant l'importance de celle-là à la fonction démonstrative. — A l'encontre de ces conceptions essentiellement homologues nous considérons comme plus plausible l'opinion de H. Fraenkel<sup>28</sup> qui affirme que pour les anciens pythagoriciens la géométrie et l'algèbre (à cette dernière nous préférons dire «mathématiques») sont encore inséparables. Cette unité primitive est rendue encore plus probable par le fait que par exemple dans le calcul des Égyptiens le problème de la particularité de la géométrie ne fut même pas posé.<sup>29</sup> A partir de notre hypothèse exposée ci-dessus nous pensons que le début de la séparation de ces deux méthodes coïncida quand même avec la découverte du théorème de Pythagore; la séparation s'effectua non pas au détriment de la géométrie, mais bien au contraire — jusqu'à une certaine date du moins.<sup>30</sup>

<sup>26</sup> Á. SZABÓ: *op. cit.* p. 124 et suiv.; p. 416 et suiv. Je n'entre pas ici dans les détails; les analyses de textes décideront si cette thèse, faisant part de la conception entière de l'auteur sur l'histoire des sciences (et de la philosophie) est juste ou non. — La dissertation de G. KLAUS/G. KRÖBER donne une vue d'ensemble essentiellement différente de celle-là mais — de mon avis — exacte sur le rapport des mathématiques et de la réalité: *Mathematik und Philosophie in der Antike*. WuW p. 69 et suiv.

<sup>27</sup> R. SCHOTTLÄNDER: *Früheste Grundsätze der Wissenschaft bei den Griechen*. Berlin 1964. p. 29 et suiv.

<sup>28</sup> H. FRAENKEL: *op. cit.* p. 314 et suiv.

<sup>29</sup> B. L. V. D. WAERDEN: *op. cit.* p. 50 et suiv.

<sup>30</sup> La découverte expérimentale et la démonstration de la commensurabilité linéaire, ensuite la commensurabilité en carré rendue consciente et l'apparition de nouveaux problèmes — irrésolubles au moyen de la quadrature — de la stéréométrie: tout cela fut une condition première de la reconnaissance du «rapport invisible» et des propositions prouvant sa supériorité au «rapport visible».

Le problème entier est étroitement lié à l'examen de la «géométrisation» du calcul et de la découverte de l'irrationalité, examen qui paraît nécessiter — pour la préparation de la démonstration positive — quelque aperçu critique.

#### APERÇU D'HISTOIRE DES SCIENCES

Une littérature spéciale extrêmement riche s'occupe de la science des «lumières grecques», et, non en dernier lieu, des rapports de la science de calcul et de la logique, cette dernière ayant servi de base de principe pour la démonstration exacte.<sup>31</sup> L'épigraphe légendaire de l'Académie platonicienne: «Défense d'entrer aux inexperts en géométrie!» s'applique également à la compréhension des autres sphères antiques de conscience. Au lieu de me pencher ici sur des problèmes, fort éloignés d'Héraclite, des mathématiques grecques primitives, je limiterai l'analyse aux textes qui semblent avoir de l'intérêt au point de vue de la formation de la théorie de l'harmonie.

Au cours des recherches trois ouvrages monumentaux sont à la disposition des philologues (inexperts en géométrie). Dans son livre de réputation mondiale B. L. van der Waerden — résumant ses propres résultats et utilisant les idées de ses prédécesseurs notables (en premier lieu celles de O. Neugebauer, connaisseur des secrets des sciences préhelléniques) — passe en revue l'histoire de plusieurs millénaires des mathématiques égyptiennes, babyloniennes et grecques, et ce faisant il fournit des points de repère pour l'examen de l'astronomie contemporaine. Le dictionnaire géométrique également considérable de Ch. Mugler comprend une immense quantité de matières. Les interprétations des notions sont chaque fois complétées par l'explication approfondie du contexte de même que par l'indication de la littérature y relative. Cet ouvrage vraiment indispensable, je l'avais consulté avec profit surtout pour l'analyse du *Théétète* de Platon. Au près de l'admiration excitée par le tout du livre il est en effet de second ordre que, dans certains cas (appréciation de l'importance dans l'histoire des sciences, de *Théétète*, interprétation de la notion *dynamis* et des proportions indiquées par celle-ci) je partage l'opinion d'autres ou bien je cherche à formuler une conception à part. Quant au livre d'Á. Szabó la critique a eu raison de le classer parmi les ouvrages représentatifs de la philologie classique hongroise actuelle. Tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de la pensée classique devront étudier ce livre où l'auteur a fait la synthèse de ses recherches de 15 années.<sup>32</sup> Dans les recherches d'histoire des mathématiques il fonda une nouvelle méthode ayant d'importants résultats nouveaux. Il critique, d'une façon suggestive, les opinions erronées voire même celle des classiques de l'histoire des sciences. C'est justement pour cela que nous lui reprochons de ne pas avoir consulté le dictionnaire ni les autres études de Ch. Mugler (p. ex. à propos de la recherche de l'histoire du verbe *δύνασθαι*). La première partie du livre — contenant une reconstruction des mathématiques d'avant Platon et servant ainsi de base pour l'examen des autres aspects de la théorie des proportions — est d'un si grand intérêt, au point de vue matériel aussi bien que méthodique, que ma propre analyse devra partir du résumé de son raisonnement (complété par quelques remarques critiques):

Il faut d'abord expliquer pourquoi, dans la géométrie grecque, le substantif *δύναμις* désigne le «carré» et démontrer que cette expression remonte à une époque

<sup>31</sup> En dehors des passages y relatifs du livre d'Á. SZABÓ où les conclusions de ses études antérieures sont exposées en fonction de l'histoire des mathématiques, indiquons en premier lieu la dissertation de Mme A. M. ZSIGMOND, ce qui est une très bonne analyse de la formation de la science déductive: *A görög logika kezdetei* (Débuts de la logique grecque). *Logikai Tanulmányok* (Études de logique). Budapest 1971. p. 187 et suiv.

<sup>32</sup> Cf. la note 2.

antérieure à Platon (p. 15 et suiv.).<sup>33</sup> La critique de l'interprétation de P. Tannery (*dynamis* = carré et côté du carré; p. 17 et suiv.) est juste et convaincante, mais dans le passage à interpréter plus tard Théétète emploie en effet le mot dans les deux sens (cf. p. 85 et suiv.), ce qui avait provoqué l'erreur non seulement de Tannery mais d'autres philologues également. Je me permets de remarquer aussitôt que l'interprétation *dynamis* = côté du carré ou racine carrée n'est justifiée par aucun autre texte, il est donc juste de réfuter la traduction de B. L. van der Waerden («*erzeugende Kraft, Erzeugung*»; p. 19 et suiv.; cf. aussi la note précédente). La notion géométrique-arithmétique de la *dynamis* doit être antérieure à l'époque d'Hippocrate de Chios, ayant vécu, lui, vers le milieu du 5<sup>e</sup> siècle (p. 30 et suiv.), et quant à la construction de la moyenne géométrique suivie nécessairement de la découverte de l'incommensurabilité linéaire, elles se placent à la période du pythagorisme ancien (p. 32 et suiv.). A propos des notions de *δύναμις* et *δύνασθαι*: «carré, être égal en carré»; le verbe ne s'employait dans ce sens que s'il s'agissait de transformer un quadrilatère en un carré de même aire (p. 43 et suiv.).<sup>34</sup> Cette expression doit dériver de la langue commerciale où (selon le témoignage de Xénophon, de Démétrius et de Plutarque) elle désignait l'équivalent d'échange ou la valeur tout simplement (p. 46 et suiv.), par contre, le sens mathématique est tout spécial et n'a rien à voir avec la langue quotidienne, «*der mathematische Begriff δύναμις und die Ableitung dieses Wortes aus der Finanzsprache haben mit der Praxis, mit dem alltäglichen Leben gar nichts zu tun. Die Ausdrücke δύνασθαι und δύναμις hat nur die theoretische Geometrie in dem erklärten Sinne benutzt*» (p. 47 et suiv.).<sup>35</sup> Traduction et interprétation du *Théétète* de Platon

<sup>33</sup> L'examen de l'interprétation aristotélicienne de la notion peut être utile au point de vue de l'histoire des mathématiques aussi (d'une manière opposée: Á. SZABÓ: *op. cit.* p. 22 et 44), par exemple à propos de l'expression *δυναμένη* («segment à élever au carré»). K. BARTHLEIN, malgré l'interprétation inexacte — due à l'admission de la théorie de P. TANNERY — de l'origine du sens de «carré, nombre carré» du substantif *δύναμις*, aboutit à d'intéressantes conclusions relatives à la façon dont fut compris le substantif par Aristote et plus tard: *Verhältnis des Aristoteles zur Dynamislehre der griechischen Mathematiker*. RhM (NF) 108 (1965) p. 35 et suiv.

<sup>34</sup> Cette opération n'eut qu'un sens géométrique. Le calcul (= l'arithmétique) n'a rien gagné à ce que le rectangle admettant comme côtés 16 et 1 ou 8 et 2 pieds avait été transformé en un carré 4 · 4. Ceci étant, je comprends encore moins l'interprétation de *dynamis* comme «la valeur en carré d'un quadrilatère» sans compter que les expressions *δύναται* et *δυναμένη* — et non pas le substantif *δύναμις* — désigneront chaque fois la deuxième puissance du côté du carré et jamais celle d'un quadrilatère. La transformation en carré des quadrilatères d'aire «nombre rectangle» — ainsi des rectangles admettant comme côtés 3 et 1, 5 et 1, 6 et 1 (= 3 et 2 = 2 et 3) pieds — a apporté, elle aussi, une conclusion négative pour l'arithmétique: ce qui était jusque-là calculable, est devenu incalculable (notamment la longueur du côté de la figure); une sorte de propriété géométrique fut attribuée à la nouvelle notion de nombre («à élever au carré») la certitude de cette propriété remontant à la découverte non pas de la «valeur en carré d'un quadrilatère» mais bien de «l'équivalent entre un segment et le carré construit de celui-ci».

<sup>35</sup> On se demande si l'auteur prétend opposer cette thèse à la conception marxiste vulgaire de la pratique et du rapport entre la réalité et la pensée ou bien au matérialisme dialectique. Dans la première hypothèse je n'ai aucune objection à faire; il est à approuver qu'il a révisé — au moins tacitement — sa conception antérieure selon laquelle la notion de *dynamis* aurait été liée de quelque façon à la pratique de l'arpentage (Mat. Lapok *Cahiers de Mathématiques* XIV. 1963. p. 277 et suiv. ~ Maia [NS] XV. 1963. p. 219 et suiv.). Dans la deuxième hypothèse que la tendance du livre paraît soutenir, toute objection serait inutile — de quelque 60 années après la publication des «*Cahiers Philosophiques*»; Nous n'avons qu'à regretter qu'il partage la conception d'histoire de la philosophie de W. JAEGER qui affirme que la philosophie ionienne, elle aussi, fut née de la «recherche pure» (Paideia I. Berlin 1959. p. 230.). — Dans l'histoire des termes scientifiques il n'est point rare que, à un certain moment, ils se détachent de l'usage courant et de la vie quotidienne, comme p. ex. la notion de *αἰών* chez les Grecs ou le *saeculum* chez les Latins. Sur un parallélisme démontrable dans la langue russe aux 15 - 16<sup>e</sup> siècles où la terminologie du calcul pratique et celle des mathématiques théoriques ont traduit d'une façon fort différente les mêmes nombres-unités, voir: D. S. LIKHATCHEV: *Oroszország kultúrájá a reneszánsz hajnalán* (La culture de la Russie à l'aube de la Renaissance). Budapest 1971. p. 33. Mais ce n'est pas par hasard ou à quelque ordre céleste que ces «détachements»



(ou, plus exactement du passage 147 C -- 148 D), appelées à justifier conformément à la conception de l'auteur, mais avec une argumentation que je vais réfuter dans le chapitre suivant -- l'explication en question des notions de même que le fait que ces notions auraient été connues et fréquemment employées par les gens cultivés de l'époque de Platon (p. 48 et suiv.). Si, dans l'antiquité tardive, Simplicius et Athénée les employaient dans ce sens (p. 55 et suiv.), Euclide, lui, ne le fit jamais, comme il n'a point désigné le «carré» par le substantif *dynamis*, et n'a employé que les expressions *δύναμις σύμμετροι* et *ἀσύμμετροι* (p. 56 et suiv.). Le terme grec du quadrilatère étant *τετραγώνον σχῆμα* la *δύναμις* servait à désigner le carré de même aire construit à partir du quadrilatère (= «*Quadratwert eines Rechtecks*», p. 57 et suiv.). Cette quadrature (*tetragonismos*) passe pour l'antécédent chronologique du terme technique et serait liée -- d'après le témoignage d'Aristote -- à la découverte de la moyenne (géométrique) (p. 57 et suiv.).

L'interprétation de la moyenne géométrique (proportion moyenne, «mittlere Proportionale») d'après Euclide; la forme la plus générale du *tetragonismos*: «construction d'un carré égal à une figure plane donnée à contours rectilignes» (*Éléμ.* II. 14); l'interprétation des nombres «semblables» et «non semblables» ainsi que de leur figuration géométrique (p. 60 et suiv.). L'auteur démontre, à partir des textes d'Euclide, que le premier pas fut la construction de la moyenne géométrique entre des nombres «semblables», suivie, à une époque relativement postérieure, de la construction géométrique de valeur générale (*Éléμ.* VI. 13), avec l'introduction de la notion de l'incommensurabilité linéaire et de la *δύναμις* (p. 65 et suiv.). Reconstituant la leçon de mathématiques de Théodore l'auteur réfute les conceptions antérieures relatives à la construction des carrés ayant pour grandeur 2, 3, 5, . . . 17 (p. 69 et suiv.); en se servant des propositions d'Euclide (*Éléμ.* VI. 13 et 17)<sup>36</sup> le maître de Cyrène aurait transformé en carrés de même aire des quadrilatères (= des rectangles) (p. 73 et suiv.), c'est-à-dire qu'il partait des nombres entiers, auxquels il construisait des *dynamis* dont l'aire était équivalente à ces nombres-

se réalisent, comme les particularités de la pensée humaine et de la formation de concepts ne pourraient aucunement être séparées de la pratique sociale. La reconnaissance de l'indépendance relative de ce détachement, de même que de son éloignement de la connaissance sensorielle directe ne nous épargne pour autant l'examen concret des processus et des tournants de l'histoire de la pensée. Je citerai ici en exemple méthodique le livre de G. REDLOW (cf. la note 1), bien que, à quelques égards -- en premier lieu à celui, de l'appréciation de la philosophie de Parménide -- je ne puisse partager son opinion. L'étude de G. KLAUS/G. KRÖBER (cf. la note 26) rentre également dans cette catégorie. Tout au contraire CH. MUGLER qui se prononce pour la conception idéaliste de la géométrie grecque en affirmant les suivants: «Le géomètre grec ne reconnaît qu'exceptionnellement des constructions dans le sens que nous attachons à ce terme, c'est-à-dire dans le sens de la réalisation progressive d'une figure au moyen de lignes et de points ajoutés successivement aux lignes et aux points qui constituent les données primitives du problème. Pour le géomètre grec la figure, même si ses propriétés sont encore à démontrer, préexiste à toute intervention humaine, et la construction d'une figure est pour lui bien plus la prise en considération successive de parties de la figure existant indépendamment de lui que la création de ces parties par des opérations qui sont son œuvre» (*op. cit.* p. 19). La séparation de deux problèmes semble ici nécessaire: (1) L'idée de la préexistence qu'il expose d'après les pythagoriciens et en particulier Platon, ne peut aucunement être absolutisée (p. ex. Aristote se fit des idées fort différentes sur le rapport entre nombres ou idées et réalité); (2) il y avait en effet, surtout dans la stéréométrie, des thèses géométriques formulées d'une façon purement logique qu'on ne voulait pas -- trouvant inutile la démonstration visuelle -- ou ne pouvait pas justifier figurément. Cependant, la période primitive des mathématiques grecques -- plus exactement la phase de la planimétrie -- est caractérisée justement par l'exigence de la présentation directe, non seulement au niveau des *μαθήματα* pythagoriciens, mais aussi à celui de la pensée théététique.

<sup>36</sup> La connaissance du *tetragonismos* fut en effet indispensable et, à l'égard du procédé géométrique de la transformation en carré il n'y a aucune différence entre le segment de longueur  $a$  et le rectangle  $a \cdot 1$  -- en tant que position de départ. Par la suite je chercherai à démontrer que c'est la figuration des nombres sous forme de segment qu'il faut considérer comme la clé de la construction et de la démonstration. Dans la tradition remontant à Speusippos (Théolog. arithm. p. 74 -- VS 44 A 13) l'ordre de valeur des «nombres-segments», «nombres plans», «nombres solides» paraît justifier la même chose.

là<sup>37</sup> (p. 74 et suiv.). La démonstration — qui n'est, par rapport à la commensurabilité des carrés, que de second ordre dans le texte de Platon — a été faite conformément des propositions d'Euclide (*Élé.* VI. 17, ensuite VIII. 18 et 20): Théodore avait démontré que, à l'exception des trois nombres carrés (4, 9, 16) aucun des nombres ne pouvait être décomposé à des facteurs qui fussent, à leur tour, «des nombres plans semblables» (p. 76 et suiv.). Nulle découverte mathématique ne peut être attribuée au Théétète de Platon (p. 79 et suiv.), même ses termes sont inexacts: au lieu de dire *μήκος* il aurait dû désigner le côté des *dynamis* correspondantes aux nombres carrés par l'expression *μήκει σύμμετρος* (p. 82 et suiv.);<sup>38</sup> il emploie le substantif *δύναμις* sans soin (cf. p. 17. !), ce mot ne désignant que le carré géométrique (= l'aire de la figure) ou le nombre carré; d'une façon négligée il réduit la locution *δυνάμει σύμμετρος* (p. 85 et suiv.). Loin d'être la découverte de Théétète (p. 89 et suiv.) la commensurabilité en carré remonte aux temps d'avant Platon, ce que justifie le dialogue *Politique* (266 A 5—B 7) par son sujet et par sa terminologie aussi bien que par son atmosphère<sup>39</sup> (p. 90 et suiv.). Le même fait est attesté dans un passage de la *République* (VIII. 546 C 4—5, p. 94) où la quantité incommensurable (= irrationnelle) signifie l'indétermination numérique (cf. p. 114 et suiv.) et c'est à la deuxième puissance («élevée au carré») que cette quantité devient commensurable. Le sens exact de l'expression *δυνάμει σύμμετρος*: «être commensurable par le carré construit sur soi» (p. 97 et suiv.). Théétète était non seulement un jeune homme de talent — ce que B. L. v. d. Waerden souligne d'ailleurs à juste titre (op. cit. p. 271 et suiv.) — mais aussi fort naïf: il donnait des réponses souvent erronées, même sottes et l'agitation le rend tantôt loquace tantôt inconséquent (p. 105 et suiv.); il emploie par exemple les substantifs *μήκος* et *δύναμις* tantôt au pluriel, tantôt au singulier (p. 109, note 65). La notion de l'incommensurabilité est d'origine spéculative et non pas pratique (p. 112 et suiv.). Le problème de la mesurabilité de la diagonale du carré de même que l'impossibilité de la solution ont été fondés par le problème de la duplication du carré (p. 119 et suiv.) — l'antécédent chronologique et de principe de la duplication du cube, ou problème délié, lié au nom d'Hippocrate. Si les ouvrages récents ne concluent plus de la découverte de l'incommensurabilité à la crise des mathématiques grecques, les traces de cette conception sont encore à retrouver<sup>40</sup> — p. ex chez B. L. v. d. Waerden —, alors que les Grecs estimaient toujours d'avantage l'arithmétique à la géométrie (p. 124 et suiv., p. 416 et suiv.). La découverte de l'incommensurabilité linéaire ne pouvait ruiner la doctrine pythagoricienne: «tout est nombre», l'introduction de la nouvelle notion de *dynamis*<sup>41</sup> permettant de déterminer avec une exactitude numérique l'aire des carrés de n'importe quel côté<sup>42</sup> (p. 126.), et quant au

<sup>37</sup> «Zu den Zahlen konstruierte er jene *dynamis*, deren Flächenmässe denselben Zahlen entsprachen. Wurden aber die ganzen Zahlen im Sinne der alten pythagoreischen Arithmetik nicht eben als *Rechtecke* geometrisch dargestellt?» (*ibid.*) Pas de toute façon: d'après la classification indiquée dans la note précédente, ce sont les nombres primitifs qu'il faut considérer comme des «nombres-segments»; il paraît probable que Philolaos les avait déjà classés dans une catégorie particulière (VS 44 B 20).

<sup>38</sup> Il faut dire que je ne comprends point ceci (cf. aussi p. 84 et suiv.). Malgré les formulations inexactes de Théétète il serait difficile de supposer qu'il ait employé un substantif («la longueur») au lieu d'un adjectif («commensurable en longueur»).

<sup>39</sup> C'est juste de toute façon; indiquons cependant que le Dictionnaire platonique de Fr. AST publié en 1835 avait attaché au substantif *δύναμις* — à l'intérieur de la notion de «puissance» — le sens de «deuxième puissance». L'interprétation du passage indiqué du *Politique* ne contient, elle non plus, aucune nouveauté: le jeu de mots est, lui aussi, expliqué de la même façon dans le texte et la note de la traduction hongroise remontant aux mêmes commentaires (Platon Összes Művei. Œuvres complètes de Platon II. Budapest 1943. p. 303.; p. 374 et suiv. trad. par Dénes Kövendi). Cf. K. REIDEMEISTER: Das exakte Denken der Griechen. Hamburg 1949. p. 17.

<sup>40</sup> Malgré la contestabilité de certaines interprétations et conclusions de B. L. v. d. WAERDEN je partage son opinion à ce point que dans une période donnée des mathématiques grecques — dans celle qui durait de la découverte de l'incommensurabilité jusqu'à l'établissement de la stéréométrie — ou, on peut dire, dans les doctrines planimétriques en général, c'est à la géométrie que revint la priorité par rapport à l'arithmétique.

<sup>41</sup> Le lecteur se trouve déconcerté par l'incertitude de la datation: la *dynamis* serait-elle donc une nouvelle notion qu'on ne peut point attribuer aux mathématiques des anciens pythagoriciens? (Cf. aussi p. 137.)

<sup>42</sup> Ce n'est qu'une généralisation inexacte: l'aire du carré a pu et peut être numériquement exprimée à condition que son côté soit mesuré par un nombre entier ou par un

problème de la mesurabilité ou de l'incommensurabilité, il appartenait dès le début à la géométrie (p. 127). C'est à l'analogie du problème résolu antérieurement dans la planimétrie qu'Hippocrate essaya de calculer l'arête du cube doublé en volume (p. 128 et suiv.).

Parmi les autres passages remarquablement riches du livre, le passage qui suit a encore un intérêt particulier par rapport à notre sujet:

L'histoire de la construction de la moyenne géométrique et la liaison étroite de celle-ci avec la duplication du carré, en considération des propositions y relatives d'Euclide; la construction de la moyenne géométrique se plaçant quelque part après Thalès (p. 233 et suiv.).

Ce maigre extrait thématique ne pourra bien entendu pas donner même une idée approximative de l'ouvrage entier ou de l'extrême profondeur des démonstrations permettant à l'auteur d'obtenir des résultats bien importants entre autres dans le domaine de la théorie musicale — enrichissant de ses découvertes la géométrie — ou au sujet des rapports entre les mathématiques déductives et la philosophie des Éléates. Il réfute de nombreuses interprétations — s'avérant forcées et erronées — de ses prédécesseurs et adversaires, tout en soulignant que ses propres explications sont d'une précision très poussée, en particulier pour ce qui concerne la notion de *dynamis* (empruntée à la langue commerciale, elle devait désigner l'équivalence d'un rectangle au carré de même aire; sens secondaires: «nombre carré, carrés»). Il est hors de doute que — malgré que le même sens de cette notion avait déjà été antérieurement retenu dans la littérature — dans la démonstration de l'interprétation il s'avère un virtuose de l'*acribeia* philologique et il réfute d'une façon suggestive la fiction de P. Tannery acceptée sporadiquement encore aujourd'hui (à savoir: *δύναμις* = potentia, puissance, erzeugende Kraft, erzeugendes Vermögen, power of producing, etc., et *δυναμένη* = la ligne qui peut, die Erzeugende).

Sous ce dernier rapport je trouve ses conclusions pourtant contestables, il est donc nécessaire de rendre plus précise l'analyse du passage de *Théétète* — même si tout est à recommencer.

#### L'ORIGINE DE LA NOTION « NOMBRE CARRÉ »

A côté d'Athénée et de Simplicie de nombreux savants de l'antiquité tardive employaient le substantif *δύναμις* dans le sens de « carré, nombre carré »

entre autres Diophante, Iamblique, Pappus.<sup>43</sup> Quant au datif *δυνάμει* figurant plus d'une fois chez Euclide (*Éléμ.* X) il ne peut, lui non plus, avoir d'autre sens que « nombre carré » tout comme la locution *κατὰ δύναμιν* du *Politique*. D'autres passages de Platon justifient aussi que la notion *δύναμις* = « carré, nombre carré » fut généralement connue dès avant cette époque, au moins par les spécialistes. Formée sur le modèle des antithèses en datif fréquentes dès le 5<sup>e</sup> siècle (*λόγω . . . ἔργω; νόμω . . . φύσει* etc.) l'expression *μήκει . . . δυνάμει* montre, elle aussi, que c'est de la langue spéciale de la géométrie que cette notion (ou paire de notions plus exactement) s'infiltra dans la langue courante.<sup>44</sup>

*nombre racine carrée* — ce que Théétète ignore et ne pourrait d'aucune manière savoir du fait que l'aire des carrés de Théodore (produits, ceux-ci, de la transformation des segments nombres entiers) était exprimable sous forme de nombre, au moyen de l'équivalence aux segments.

<sup>43</sup> Voir l'article indiqué de K. BÄRTHLEIN, p. 43 et suiv., note 23.

<sup>44</sup> L'application demi-savante du *topos* est illustrée d'une façon comique dans un passage d'Aète: «D'après quelques pythagoriciens, dont Philolaos, la Lune apparaît terreuse, étant peuplée — tout comme notre Terre — par des animaux et par des plantes, seulement ils sont plus grands et plus beaux. Les animaux de là-bas sont de 15 fois plus grands par nature (*τῇ δυνάμει*), puisqu'ils ne sélectionnent, au cours de la digestion, aucun excrément, et pour ce qui concerne la longueur (*τῷ μήκει*) de la journée, elle est tout aussi grande» (II 30, 1 — VS 44 A 20). Philolaos emploie en effet le substantif

Quant au terme technique géométrique, il remonte sans doute à la langue commerciale, comme le souligne, plus d'une fois, Á. Szabó. Dans celle-ci le verbe *δύνασθαι* = valoir (quelque chose) montre fort bien la fréquence des notions de «valeur, contre-valeur, équivalent». <sup>45</sup> Employé à l'argent (= à l'échange) le verbe servait à désigner d'autres comparaisons numériquement exprimables, p. ex. *τρικόσια γενεαὶ δυνάται μόρια ἔτα* (Hér. II. 142). Son sens archaïque étant: «être fort», il désignait tout probablement la fonction de paiement ou d'échange des métaux de même poids, et on lui a attaché, après l'extension des divers *νομίσματα* un sens plus général et plus abstrait. Dès le 5<sup>e</sup> siècle av. notre ère (p. ex. Eur. *Méd.* 128, Ar. *Plut.* 842) le sens de «valoir quelque chose» aura un emploi abstrait aussi évident qu'ont les locutions formées avec les accusatifs *ἴσον* ou *ταῦτόν* («valoir tout autant que», p. ex. Ar. *frg.* 553, Arist. *Pol.* V. 11,6); dans ces derniers cas c'est la chose comparée bien sûr qu'on met dans le cas exigé (en datif ou ajoutée par la conjonction *καί*). <sup>46</sup>

L'emploi chez Gorgias de la forme elliptique *δύνασθαι* (c'est-à-dire *ποιεῖν τι*: «être capable de faire quelque chose») a ceci d'intéressant que la «faculté» y figure comme le moyen terme entre le désir et l'action — deux éléments fort éloignés sinon opposés <sup>47</sup> et dans une fonction qui permet d'établir une relation adéquate entre des qualités différentes: *εἰπεῖν δυνάμην ἃ βούλομαι, βουλοίμην δ' ἃ δεῖ* (VS 82 B 6). Ce jeu rhétorique avec des antithèses doit son intérêt uniquement au fait qu'il se rencontre dans un autre contexte, en principe beaucoup plus important, de la prose du 5<sup>e</sup> siècle — notamment dans la linguistique (s'il n'est pas une faute d'accuser de spéculations théoriques Hérodote qui emploie d'ailleurs des expressions toutes quotidiennes) et plus particulièrement dans les antithèses courantes de la «parole» et de l'action» (ou de la «réalité»); dans celles-ci le verbe *δύνασθαι* (suivi, quelquefois de *ἴσον* ou d'un de ses synonymes) se rencontre dans le sens de «signifier quelque

*δύναμις* comme synonyme des notions *φύσις* et *ἀρμονία* pour désigner «la nature» et «la force» de *οὐσία* se manifestant sous forme de nombre: il exprime le contenu mystique par un mot tout courant, tout en négligeant le sens mathématique du substantif. Aète, par contre, confond les deux et emploie comme un *topos* une antithèse géométrique — fréquemment usitée sous forme de datif —, alors qu'il ne s'agit d'aucun «carré» ni de «deuxième puissance»: il explique les qualités biologiques des êtres de la Lune selon la fantaisie des pythagoriciens sans désigner leur grandeur par une «valeur de 15 fois élevée au carré».

<sup>45</sup> Pareillement au sens «puissant, fort» de l'adjectif *δύνατος* le verbe peut aussi — sous forme d'une expression quasi elliptique — avoir le sens de *μέγα δύνασθαι* (cf. C. J. CLASSEN: *op. cit.* p. 110 et suiv.); cependant rien ne témoigne — ce qui est bien remarquable au point de vue de la réfutation de la conception de TANNERY *δύνασθαι τι χωρίον* (cf. Á. SZABÓ: *op. cit.* p. 19 et suiv.) — qu'il régisse l'accusatif en dehors de l'expression désignant «l'équivalence».

<sup>46</sup> L'interprétation de TH. HEATH est citée par Á. SZABÓ (*op. cit.* p. 45, note 19) qui souligne que chez Archimède (NB: encore avant lui, cf. CH. MÜGLER: *op. cit.* p. 150 et suiv.) le verbe, synonyme de la formule *δυνάμει ἴσον* désigne «l'égalité par le carré». C'est justement le «tournant» de l'évolution du sens qui doit être trouvé.

<sup>47</sup> Cf.: Gorgias B 8; 11 a 2; 11 a 5; 11 a 13; etc.

chose (la même chose)» — donc dans un sens fort éloigné de la notion de valeur pratique (économique) et de la pratique quotidienne.<sup>48</sup>

A propos d'une expression égyptienne Hérodote dit par exemple: *δύναται κατὰ τὴν Ἑλλήνων γλῶσσαν* («d'après la langue des Grecs ça veut dire . . .») indiquant par là que *la forme de la parole ayant changé son contenu est resté le même* (II. 30; de la même façon: IV. 192; chez Thucydide:<sup>49</sup> VII. 58). A un autre endroit un mot est confronté non pas avec un autre, mais avec une action: *τὸ πειρηθῆναι τοῦ θεοῦ καὶ τὸ ποιῆσαι ἴσον δύνασθαι* («consulter l'oracle divin vaut tout autant qu'agir»; Hér. VI. 86, 3). Et Thucydide: *τὴν αὐτὴν δύναται δούλωσιν ἢ τε μεγίστη καὶ ἐλαχίστη δικαίωσις* («le plus grand et le plus petit honneur signifient la même servitude»; I. 141); *αἱ ἀγγελίαι τοῦτο δύνανται* («le sens des rumeurs est ceci», et, au lieu d'une explication grammaticale suit l'analyse du contenu et de la tendance cachés des rumeurs, la confrontation des paroles avec la réalité, la recherche de *la substance qui se cache au-dessous de la surface et qui n'est pas visible à première vue*, la recherche de *la valeur réelle* qui — soit à cause d'un simple mensonge ou de quelque intention trompeuse, soit «grâce» à la sophistique «rendant plus forte la faible affaire» — n'est pas toujours identique à l'apparence; VI. 36). Ce qui expliquera bien qu'un orateur encourage à *τοὺς λόγους ὡς ἔργα δυναμένους κρίνειν* («juger si les paroles valent autant que les faits», c'est-à-dire si elles sont conformes à la réalité; VI. 40, 2).

Le substantif *δύναμις* («force, puissance, faculté de produire, faculté») s'applique, lui-aussi, à désigner la «valeur monétaire»,<sup>50</sup> mais sera remplacé, à partir du 4<sup>e</sup> siècle, par le substantif *ἄξια*. Motivé par l'emploi des métaux précieux ou de l'argent comme moyens d'échange, Thucydide considère comme tout évidente *la possibilité de rendre équivalents* les objets de valeur de différentes qualités, c'est-à-dire de les *convertir à la base d'une unité commune*, et écrit par exemple que la somme des impôts encaissés en or et en argent fut *τετρακοσίων τάλαντων ἀργυρίου δύναμις* («leur valeur était équivalente à 400 talents d'argent»; II. 97, 3). L'accent qui était mis, dans le cas du substantif, sur la confrontation de la valeur *réelle* avec la valeur *apparente* — la *δύναμις* désignant

<sup>48</sup> Il est tout normal que dans le *Cratyle* de Platon le verbe serve à désigner le rapport (= la possibilité de l'équivalence) entre la lettre et la valeur phonétique (424 B — C), alors que le problème (examiné d'ailleurs par Gorgias aussi), qui est au centre de la discussion entière, est de savoir si la langue est capable d'exprimer d'une façon adéquate le contenu de conscience et si la conscience peut, à son tour, refléter la réalité d'une façon également adéquate. Platon cependant, au lieu de «créer» ce sens du verbe, ne fait que l'étendre au plan épistémologique.

<sup>49</sup> De la même façon le substantif *δύναμις* p. ex. Plat. *Crat.* 394 B, *République* III 20,5; Lys. 10,7; Dém. 9,16; etc. En citant un fragment d'Héraclite, Clément d'Alexandrie introduit son commentaire par ces paroles: *δυνάμει γὰρ λέγει ὅτι κ.τ.λ.* c'est-à-dire: «quoique en d'autres termes (sous une forme différente) il dit en réalité que . . .» (Strom. V. 104,3). La traduction de G. S. KIRK — *in effect* — est au fond juste bien qu'il ne parvienne pas à traduire la nuance.

<sup>50</sup> Désignant, en général, la «valeur», p. ex. chez Xénophon: *Cyr.* VIII 8, 14; *Éc.* 16,4; *Vect.* 4,1.

bien entendu la première — est encore justifié par un autre passage de Thucydide: Les Égestiens, afin de donner, aux messagers athéniens, de fausses informations sur leur situation financières, les amènent au temple d'Aphrodite pour leur faire admirer les offrandes sacrées (les cruches, les tasses, les encensoirs), *ἃ ὄντα ἀργυρᾶ πολλῶ πλείω τήν ὄψιν ἀπ' ὀλίγης δυνάμεως παρείχεται* («qui, ayant été faites en argent, montraient en apparence une valeur beaucoup plus grande qu'elles n'avaient en réalité»; VI. 46, 3). Derrière des astuces pareilles il ne faut pas pour autant supposer quelque conscience épistémologique (même sans connaître les antithèses éléates de *δόξα* et de *ἀλήθεια* on peut fort bien tromper), pourtant, l'emploi du verbe *δύνασθαι* tout comme du substantif *δύναμις* chez Hérodote et Thucydide — donc la terminologie des textes qui sont à la portée de tout le monde et qui s'adaptent, au moins lexicalement, à la langue contemporaine — montre que leur sens s'était enrichi dès le 5<sup>e</sup> siècle, des notions de «valeur monétaire, valeur d'échange, valeur (s'exprimant sous différentes formes, plus petite ou plus grande qu'en apparence mais de toute façon) réelle».

Qu'il nous soit permis d'insister encore une fois sur la dialectique naïve de la forme variable (ou changée) et du contenu identique, dialectique qu'a rendue manifeste la découverte d'une part de la fonction des monnaies — exprimant, sous forme d'équivalent, des valeurs toutes différentes — d'autres part des rapports entre la parole et de son contenu réel. Une nuance épistémologique s'ajouta à cette découverte — dans quoi les spéculations linguistiques des sophistes devaient jouer un rôle important —, laquelle nuance s'exprimait d'une part dans l'extension et l'abstraction de la notion de «valeur», d'autre part dans la confrontation de l'apparence sensorielle directe avec le contenu (= valeur) réel latent, mais qui peut, voire même doit être dégagé.<sup>51</sup> La thèse selon laquelle la notion mathématique de *δύναμις* se serait infiltrée de la langue commerciale dans celle de la science abstraite, appelle des réserves: ce n'est pas aux tables des changeurs mais bien auprès de Socrate et Théodore que le jeune Théétète put connaître, lui aussi, la notion de «l'équivalent» ou de la «valeur qui, se manifestant sous différentes formes reste toujours la même».

Tout cela ne nous amène qu'au seuil du véritable problème: Pourquoi et comment s'est formée de la notion de «valeur» et d'«équivalent» une notion mathématique *ayant un sens tout à fait différent de celles-là*: il s'agit du sens de «valeur en carré, carré» du substantif *δύναμις* et de son rapport avec l'interprétation de *ἐπιπέδεια* et de «l'harmonie visible».

En analysant notre plus importante source, le *Théétète* de Platon nous suivrons la méthode philologique d'Á. Szabó; son idée de base selon laquelle une

<sup>51</sup> Ceci ne vaut pas, bien entendu, pour les philosophes qui nient la dialectique de la connaissance sensorielle et de la connaissance rationnelle et qui réfutent la connaissance même.

sorte «d'équivalence» est à supposer au fond de la notion du «nombre carré», contient une essentielle part de vérité. L'analyse minutieuse du texte (*Théét.* 147 C -- 148 D) sera suivie d'un examen des détails qui donnent lieu à discussion. Voyons d'abord le texte:

Ῥᾶδιον, ὦ Σώκρατες, νῦν γε οὕτω φαίνεται· ἀτὰρ κινδυνεύεις ἐρωτᾶν οἷον καὶ αὐτοῖς ἡμῖν ἔναγχος εἰσῆλθε διαλεγόμενοις, ἐμοὶ τε καὶ τῷ σῶ ὁμωνύμῳ τούτῳ Σωκράτει.

Τὸ ποῖον δὴ, ὦ Θεαίτητε;

Περὶ δυνάμεόν τι ἡμῖν Θεόδωρος ὄδε ἔγραφε, τῆς τε τρίποδος πέρι κα πεντέποδος ἀποφαίνων, ὅτι μήκει οὐ σύμμετροι τῇ ποδιαίᾳ, καὶ οὕτω κατὰ μίαν ἐκάστην προαιρούμενος μέχρι τῆς ἑπτακαιδεκάποδος· ἐν δὲ ταύτῃ πως ἐνέσχετο ἡμῖν οὖν εἰσῆλθῆ τι τοιοῦτον, ἐπειδὴ ἄπειροι τὸ πλῆθος αἱ δυνάμεις ἐφείνοντο, πειραθῆναι συλλαβεῖν εἰς ἓν, ὅτῳ πᾶσας ταύτας προσαγορεύσομεν τὰς δυνάμεις.

ἼΙ καὶ ἠῦροτε τι τοιοῦτον;

Ἔμοιγε δοκοῦμεν· σκόπει δὲ καὶ σύ.

Λέγε.

Τὸν ἄριθμον πάντα δίχα διελάβομεν. τὸν μὲν δυνάμενον ἴσον ἰσάκις γίνεσθαι, τῷ τετραγώνῳ τὸ σχῆμα ἀπεικάσαντες τετράγωνόν τε καὶ ἰσόπλευρον προσείπομεν.

Καὶ εὖ γε.

Τὸν τοίνυν μεταξὺ τούτου, ὧν καὶ τὰ τριά καὶ τὰ πέντε καὶ πᾶς ὅς ἀδύνατος ἴσος ἰσάκις γενέσθαι, ἀλλ' ἢ πλείων ἐλαττόνακις ἢ ἐλάττων πλεονάκις γίνεται, μείζων δὲ καὶ ἐλάττων αἰεὶ πλευρὰ αὐτὸν περιλαμβάνει, τῷ προμήκει αὐτὸ σχήματι ἀπεικάσαντες προμήκη ἀριθμὸν ἐκαλέσαμεν.

Κάλιστα· ἀλλὰ τί τὸ μετὰ τούτου;

Ὅσαι μὲν γραμμαὶ τὸν ἰσόπλευρον καὶ ἐπίπεδον ἀριθμὸν τετραγωνίζουσι, μήκος ὠρισάμεθα, ὅσαι δὲ τὸν ἑτερομήκη, δυνάμεις, ὡς μήκει μὲν οὐ σύμμετρος ἐκείναις, τοῖς δ' ἐπιπέδοις, ἄ δύνανται· Καὶ περὶ τὰ στερεὰ ἄλλο τοιοῦτον.

Ἄριστά γ' ἀνθρώπων, ὦ παῖδες· ὥστε μοι δοκεῖ ὁ Θεόδωρος οὐκ ἔνοχος τοῖς ψευδομαρτυροῖς ἔσεσθαι.

L'interprétation sera précédée par quelques remarques nécessaires:

1) Le passage cité comme l'avait indiqué Á. Szabó s'intègre d'une façon organique et logique au raisonnement entier du dialogue: le jeune Théétète, après avoir compris que Socrate lui demandait la définition notionnelle d'un objet tout ordinaire (celle de la «boue»)<sup>52</sup> raconte qu'au cours de la leçon de mathématiques de Théodore son ami (jeune homme qui s'appelait également Socrate) et lui-même ont eu une idée pareille à celle-ci: les *dynamis* étant en nombre infini il faudrait les rassembler en une notion *unique* par laquelle il serait possible de désigner chacun d'eux;

<sup>52</sup> Il s'agit donc d'un problème du même type que dans les premiers dialogues de Platon.

2) S'ils avaient ou non trouvé cette notion, heureusement il n'en parle plus — heureusement, puisque la *dynamis* (que je vais interpréter tout à l'heure) est elle-même une notion collective; au lieu de ceci il se met à parler de la classification des nombres, dont certains peuvent être figurés par un carré (ceux-ci sont «capables d'être également égaux», équilatéraux) comme par exemple 4, 9, 16 etc., tandis que d'autres («qui sont incapables d'être également égaux», ainsi 3 et 5) ne peuvent être figurés que par un rectangle oblong. «Capable» et «incapable»: *δυνάμενος* et *ἀδύνατος*. L'argumentation entière est basée sur un jeu de mots: Transformés en carré (en *δύναμις*) les nombres *incapables* deviennent *capables* — notamment de ressembler aux nombres carrés. Ce qui parut arithmétiquement insoluble (en tenant aux nombres, c'est-à-dire aux nombres entiers, on ne le pourra jamais résoudre) est devenu résoluble — géométriquement. Donc l'idée qu'ont eu les jeunes gens, a pourtant quelque intérêt: après la classification des nombres ils ont découvert une possibilité particulière du rassemblement! Il est curieux que autant ce que je sache — le jeu de mots de même que sa tendance ont échappé jusqu'ici même à ceux qui avaient pourtant bien compris la farce mathématique du *Politique*.<sup>53</sup>

3) Cependant, l'indépendance des jeunes gens dans la découverte est un peu (?) suspect. Socrate, lui, approuve bien l'élan et l'invention de Théétète, mais loin d'être ravi du résultat, il se moque plutôt de la bravoure terminologique (aurait-il agi de la même façon si Théétète avait surpris la compagnie par une découverte scientifique?). Au travers de ses questions stimulantes, de sa stupeur, de ses railleries sur l'étourderie que Théétète n'aperçoit même pas, transparait l'ironie caractéristique. La première phrase du récit de Théétète rend encore plus contestable l'indépendance des jeunes gens: Théodore leur avait dessiné non pas — ou non seulement — des carrés, mais «quelque chose de ce qui concerne les carrés» pour leur faire voir que le côté de la plupart d'eux était «incommensurable avec l'unité de 1 pied», c'est-à-dire inexprimable au moyen de nombres entiers ou fractionnaires. Peut-on supposer que le maître de Cyrène ait ignoré l'autre côté du problème, d'après lequel ces carrés sont bien commensurables par leur aire avec l'unité correspondante (= l'unité des aires)? Non, ce n'est aucunement possible, non pas au point de vue psychologique,<sup>54</sup> mais puisque lui-même avait désigné les carrés par nombres — c'est-à-dire par les multiples de l'unité;

4) Même les traducteurs qui interprètent — à peu près justement — la *δύναμις* par une des expressions comme «carré, deuxième puissance»,<sup>55</sup> traitent

<sup>53</sup> Il n'est donc point sans importance ni accidentel que le verbe est employé dans son sens quotidien — comme le croit Á. SZABÓ: *op. cit.* p. 43., note 13.

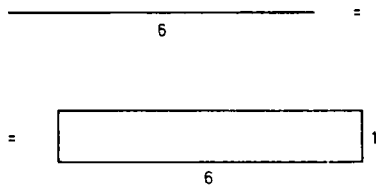
<sup>54</sup> Á. SZABÓ: *op. cit.* p. 110 et suiv.

<sup>55</sup> Donc ceux qui ne le traduisent ni par «côté du carré», ni par «racine carrée» ni par «force génératrice», ni ne corrigent le texte avec le participe *δυναμένη*.



l'autre terme, le substantif *πούς* de même que ses adjectifs dérivés (*τρίπους*, *πεντέπους* etc.) avec une nonchalance frappante; d'après eux Théodore aurait dessiné des carrés d'aire 3, 5 etc. *pieds carrés*. Si cette traduction est juste au point de vue du contenu, elle est toute fausse grammaticalement et doit être finalement considérée comme une modernisation arbitraire: le substantif *πούς* tout comme ses dérivés adjectifs désignent une grandeur de (3, 5 etc.) *pieds* autrement dit, Théodore et ses disciples emploient (et ceci est justement le *punctum saliens* de l'interprétation) *la mesure de longueur comme mesure de superficie sans l'avoir modifiée de quelque façon*. A l'opposé de la géométrie babylonienne où une unité spéciale s'appliquait à la mesure des surfaces (le *bur* divisé en 30 SAR; considérés comme des rectangles ils ont été superposés au moins théoriquement sur le territoire en question),<sup>56</sup> les Grecs croyaient pour une certaine raison inutile de distinguer la mesure de longueur de celle de superficie; ils n'y avaient même pas pensé;<sup>57</sup>

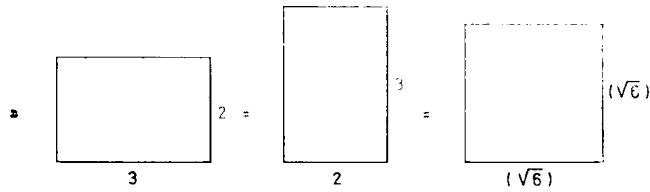
5) L'existence de cette particularité attire notre attention à une autre question: Comment Théodore avait-il construit les carrés nécessaires à la démonstration? Théétète avait beau en parler du bout des lèvres («il nous avait dessiné quelque chose de ce qui concerne les *dynamis* . . .»), il n'est pourtant pas possible de dessiner à l'aveugle des carrés de grandeur exacte; par contre, ils doivent être construits.<sup>58</sup> *Il se peut* que Théodore, après avoir construit des rectangles oblongs ayant pour côtés 3 et 1, 4 et 1, 5 et 1, . . . 17 et 1 *pieds*, construisait la moyenne géométrique de 3 et 1, 5 et 1, . . . 17 et 1 *pieds*, en se servant du théorème de Thalès et de la proportion des côtés des triangles semblables (quant à la moyenne géométrique de 4 et 1, 9 et 1, 16 et 1 il n'avait qu'à mesurer 2, 3 et 4 *pieds*). Ces segments géométriquement construits devaient servir de côtés des carrés égaux en grandeur aux rectangles originaires, et il pouvait justifier l'égalité des aires en mettant de la proportion entre les côtés correspondants: voilà sa méthode illustrée par un carré d'aire de 6 *pieds* (= «*pieds carrés*»):



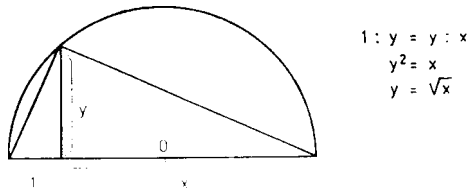
<sup>56</sup> B. L. v. D. WAERDEN: *op. cit.* p. 106.

<sup>57</sup> Même une indication restrictive leur parut inutile, comme p. ex. dans le cas de la tournure *τρίπους τὸ εὖρος* (trois *pieds* en latitude), Hér. III 60.

<sup>58</sup> Le résumé du raisonnement d'Á. SZABÓ sur le procédé de la construction v. dans le premier chapitre de mon étude.



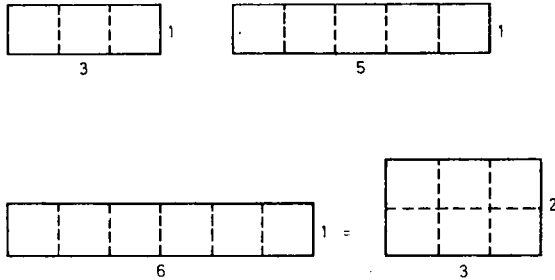
Exprimée en notation moderne que les Grecs ignoraient, la longueur du côté du carré est:  $\sqrt{6}$  pieds. Le principe de la construction géométrique est fondé sur les théorèmes de Pythagore et Thalès ainsi que sur la thèse de la proportion des côtés correspondants des triangles semblables; si, en prolongeant un segment ainsi produit (augmenté), et en joignant les deux points d'intersection de l'hypoténuse avec celui de la perpendiculaire abaissée à l'extrémité du segment originaire, nous dessinons un triangle rectangle, la perpendiculaire sera la moyenne géométrique entre les deux segments de l'hypoténuse (= entre le segment originaire et celui de longueur 1). Voulant tirer la racine carrée d'un segment  $x$ , on fera l'opération suivante:



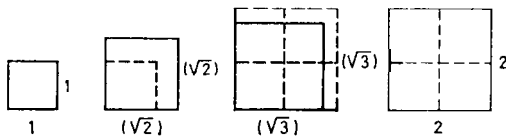
Le même procédé permettait d'obtenir — dans notre exemple originaire — la longueur ( $\sqrt{6}$ ) qu'avait pour côté le carré d'aire 6. Cette longueur peut être mesurée sur la droite de chiffres, mais elle n'est aucunement exprimable au moyen de nombres — Théodore avait donc facilement démontré que les côtés de tels carrés sont incommensurables à l'unité de 1 pied (*incommensurabilité linéaire*);

6) Ce procédé, bien que possible en lui-même, n'est guère probable. On se demande p.ex. comment Théodore avait démontré la commensurabilité des carrés obtenus à l'unité d'aire 1 pied (= «pieds carrés») (*commensurabilité par le carré*). Il est vrai que Théétète n'en parle pas du tout dans son récit, mais ce qui avait, de la matière de la leçon de mathématiques, intéressé les jeunes gens et ce que le maître leur avait «dessiné» — ce sont deux choses fort différentes. Les premières phrases du récit montrent bien qu'il leur avait fait voir cela aussi. Nous n'acceptons pas cette opinion opportuniste, selon laquelle cette phase du procédé serait un élément de second ordre du dialogue,

qui ne mérite même pas notre attention. Il n'est pas beaucoup plus utile de dire que Théodore n'avait point démontré cela, mais indiquant du doigt les rectangles — égaux en aire aux carrés récemment construits et étant *ab ovo* multiples de l'unité — aurait tout simplement constaté que la même chose



vaut aussi pour les nouvelles figures. Dans ce cas les jeunes disciples, accoutumés à l'illustration — comme la plus simple façon de la démonstration géométrique — auraient demandé à leur professeur qui, jusque-là argumentait toujours par présentation (*ἀποφαίνων*),<sup>59</sup> de faire voir la commensurabilité par le carré aussi par illustration. Mais ceci est en principe impossible, l'unité-carrée n'étant superposable — justement à cause de l'incommensurabilité linéaire — que sur les carrés du type 4, 9, 16 (donc de grandeur «nombre carré»):



7) La définition de la *δύναμις* comme «valeur en carré des quadrilatères (rectangles) de même aire» est contestable par cela même qu'elle obscurcit l'interprétation *théététique* du prédicat *τετραγωνίζουσι* (qui figure d'abord et qu'il faut y comprendre ensuite) des propositions relatives (*ἴσασαι μὲν . . . ἴσασαι δὲ . . .*). Malheureusement le jeune homme parle d'une façon si obscure que c'est bien lui et non pas les philologues qu'on accusera de l'incohérence de la phrase en question. Seule la patience d'un Socrate peut comprendre son raisonnement . . . Quel est donc le sens du verbe et que veut dire le substantif *τετραγώνων*? Primitivement ce dernier désignait sans doute toute sorte de quadrilatères; plus tard, par une restriction de sens il s'employait spécialement aux rectangles et aux carrés. C'est dans ce dernier sens qu'il est attesté chez

<sup>59</sup> D'une manière opposée: B. L. V. D. WAERDEN: *op. cit.* p. 238.

Platon (p. ex. *Mén.* 82 B), ensuite chez Aristote (p. ex. *De caelo* 306b 5) qui attribue aux pythagoriciens la formulation de l'antinomie *τετράγωνον—ἑτερόμηκες* («carré-rectangle»; *Met.* A 5 986a). Dans la littérature tardive le substantif gardera ce même sens — restant donc le terme technique du carré en tant que figure plane et sera employé comme synonyme géométrique de *δύναμις*. Théétète, lui, l'emploie cependant à tous les deux types des quadrilatères rectangles — au carré et au rectangle également — en les distinguant par les adjectifs «équilatéral» et «oblong» (= ayant ses côtés inégaux). C'est ainsi qu'il faut interpréter le verbe *τετραγωνίζω* («transformer en rectangle») en n'oubliant pas que le sujet de toutes les deux propositions relatives est: *δοσαι γραμμαι*. Certes, le style est un peu poétique: ce ne sont pas les «segments» eux-mêmes mais bien les jeunes gens les concevant sous forme de figures planes, qui ont achevé l'opération de la quadrature — mais ce qui nous intéresse ici, c'est la méthode de l'opération. Tandis qu'ils opéraient avec des «nombres carrés», «capables d'être également égaux», il n'y eut point de difficulté: ils pouvaient représenter par exemple le segment de longueur de 16 pieds non seulement par la figure d'un rectangle ayant pour côtés 16 et 1 ou 8 et 2 pieds, mais aussi par le carré 4 · 4 pieds. Mais, arrivant aux segments 3, 5, 7 etc. pieds de long, ils devaient se contenter des rectangles: *Arithmétiquement*, c'est-à-dire ne considérant que le caractère numérique des côtés, ils ne pouvaient pas les transformer en carré, mais cette transformation devint possible grâce à la méthode *géométrique* de Théodore. Celle-ci permit d'étendre la possibilité de la quadrature: désormais un segment, tout grand qu'il est, sera transformable en carré (ils ne considèrent, bien entendu, que les segments dont la longueur s'exprime sous forme de nombre entier), ce qui fait que, à la fin de leur raisonnement, le verbe *τετραγωνίζω* aura déjà un sens spécial («transformer en carré»).

Je comprends bien les difficultés de traduction d'Á. Szabó. En considération des données de H. Cherniss il dit d'abord «quadrilatère» (p. 49., cf. la note 24 aussi), en attachant au verbe le sens «rendre rectangle» (*viereckig machen*). Mais je ne peux pas accepter ce qui suit: certains segments transforment en carré le nombre rectangle correspondant (*eine Rechteckzahl in Quadrat verwandeln*). Les commentaires qu'il y ajoute sont eux-mêmes contradictoires (p. 51, notes 26 et 27) et en plus, au lieu de la quadrature des segments il continue de parler de celle des rectangles (pp. 58 et 73) alors que le point de départ de Théétète fut le segment et non pas la figure: Certains segments — dit-il — qui, arithmétiquement ne sont transformables qu'en rectangle, peuvent être géométriquement transformés en carré aussi c'est-à-dire, les nombres figurés ou imaginés *primitivement* en forme de longueur (= segment), transformés *ensuite* en rectangles, n'étant pas arithmétiquement transformables en carré, donc les nombres considérés comme *ἀδύνατοι* deviennent *δύναμις*.<sup>60</sup>

La conclusion de Théétète assez compliquée et tirée un peu hâtivement, pourrait être formulée de la façon suivante: «certains segments produisent,

<sup>60</sup> Chez Platon déjà, le substantif *τετράγωνον* est attesté la plupart du temps dans le sens de «carré» (cf. CH. MUGLER: *op. cit.* p. 419 et suiv.), cependant le substantif *δύναμις* lui aussi, servait à désigner — au moins dans les mathématiques tardives — le «quadrilatère» (cf. K. BÄRTHLEIN: *op. cit.* p. 44; note 23).

au cours de la quadrature arithmétique, dès le début un carré; le côté de ce carré s'exprimant, lui aussi, au moyen de nombre entier, appelons ces segments "longueurs". D'autres segments cependant produisent, au cours de la même opération, des rectangles, et ne sont que géométriquement transformables en carré. Le côté de ces carrés étant incommensurable aux segments originaires, leur aire sera, évidemment, égale à eux — appelons donc ces segments "valeurs transformées en carré".

Le but principal de Théétète est d'expliquer le rapport entre les deux sens — sans doute fort usuels — du substantif *δύναμις* (1. «valeurs», «équivalents», 2. «carré»). Je reproche encore à Á. Szabó de *supposer*, dans sa traduction, deux sujets (les segments d'abord et les côtés des carrés obtenus par la quadrature, ensuite) *alors qu'il n'y en a, jusqu'au bout, qu'un seul* (*γραμμαί*).

Pour finir, mais en premier lieu peut-être, je ne comprends pas quels seraient ces segments qui transforment certains rectangles en carré; il est vrai que Théétète attribue quelque «vitalité géométrique» aux notions géométriques (segments, plans), mais il ne donne aucune force magique aux *γραμμαί* — qu'un segment ou une figure plane *subissent tel ou tel changement*, ça ne veut pas dire qu'ils soient capables de *changer*, de transformer en carré une autre figure.

Ce qui rend la traduction et l'interprétation encore plus difficiles, c'est que Théétète rend compte avec une ardeur juvénile de leur «découverte» alors que celle-ci — comme l'avait démontré Á. Szabó — ne contient aucune nouveauté. Il y a lieu, à mon avis, de continuer la destruction de la «légende de Théétète». *Il se peut*, mais aucune source ne le confirme, que Théétète ait fait d'importantes découvertes mathématiques qui lui aient valu une réputation considérable dans les siècles tardifs de l'antiquité: *il est cependant certain* que le tableau platonicien est plutôt ironique qu'il n'atteste l'enthousiasme pédagogique de Théodore. Ce que les jeunes gens, influencés par la leçon de mathématiques, découvrent, est fort peu intéressant: Ils commencent par diviser les nombres en deux classes; ensuite, ayant compris que la plupart de ceux-ci ne sont que géométriquement transformables en carrés, arithmétiquement jamais,<sup>61</sup> ils réussissent à découvrir ce que Théodore leur avait antérieurement montré. Tout ce qu'ils font c'est qu'ils généralisent les enseignements des illustrations concrètes, en apercevant le trait commun d'une part de la commensurabilité partielle des côtés, d'autre part de la commensurabilité complète des aires *des carrés obtenus par la quadrature des nombres entiers*. Leur unique essai indépendant fut celui de l'explication de la notion de *δύναμις*. Mais ils n'ont pas plus de chance cette fois non plus: ébloui par son propre jeu de mots Théétète qui, dans ses paroles initiales employait le substantif *δύναμις* comme une notion que tout le monde comprend sans difficulté et qui ne demande aucune

<sup>61</sup> Ce qu'ils ont découvert peut être formulé en termes modernes — non pas antiques — que voici: seule le procédé géométrique permet de tirer chaque fois la racine carrée, c'est-à-dire de trouver la quantité qui, multipliée par elle-même, produira le nombre originaire (= l'aire du carré). En dernière analyse, ce raisonnement n'est qu'un cercle vicieux: ignorant le côté de la plupart des carrés, c'est-à-dire la quantité qui doit être multipliée par elle-même, d'où pourront ils apprendre le produit sinon du point de départ?

explication, apporte maintenant du trouble dans la terminologie (en désignant, par ce même mot, une sorte de longueur aussi). Mais ni ces égarements, ni le succès médiocre ne l'empêchent de comprendre que même les nombres qui, arithmétiquement ne sont pas transformables en carré (*ἀδύνατοι*), sont capables de former des *δύναμις* pris au sens géométrique. Il veut donc expliquer une notion — ou, plus exactement, il examine *l'origine d'une notion apparemment fort usuelle*. Il est vrai qu'il traite le problème d'une façon trop compliquée et commet par là des fautes — ce qui avait provoqué une douce réprimande et un sourire, encourageant à de nouveaux efforts, de Socrate, de même que des débats animés des philologues contemporains. Mais en dégagant l'essentiel terminologiquement et logiquement juste de ses paroles nous pourrions peut-être faire un nouveau pas en avant.<sup>62</sup>

#### LA TRADUCTION ET L'INTERPRÉTATION DU PASSAGE DE «THÉÉTÈTE»

Je me permets ici de donner une définition pour le moment hypothétique de la notion de *δύναμις* dont l'importance dépasse beaucoup les cadres du texte donné et qui est d'un intérêt tout particulier au point de vue de la reconstruction de l'évolution aux 6<sup>e</sup> - 5<sup>e</sup> siècles de la théorie de l'harmonie de même que du système de valeur de la géométrie grecque: la *δύναμις* désigne donc une sorte de *valeur qui se manifeste sous différentes formes et qui n'est pas toujours percevable d'une façon sensorielle directe; équivalent entre deux choses différentes, réciproquement convertibles* (ces interprétations, formulées, à l'intérêt de l'exacritude, d'une façon assez compliquée, se dégagent des textes du 5<sup>e</sup> siècle, cités à titre d'exemple). Les phases de l'évolution de son sens spécialement mathématique sont les suivantes: (1) *équivalent entre un segment exprimé sous forme de nombre et le carré construit de lui*; (2) *l'aire d'un carré construit sur un segment donné*; (3) *deuxième puissance, nombre carré*. Les sens (2) et (3) sont, bien entendu, du même rang, et, d'après le témoignage du *Politique* et d'autres textes postérieurs — à cause de l'unité très ancienne de l'arithmétique

<sup>62</sup> L'analyse faite par Á. SZABÓ du style de Théétète (*op. cit.* p. 105 et suiv., p. 109, note 65) peut être complétée de quelques remarques — sans oublier, bien sûr, la nature, légère des dialogues de Platon: il serait par exemple difficile de tasser dans des catégories grammaticales la louange enthousiaste de Socrate (*Ἀριστά γ' ἀνθρώπων ὦ παῖδες*). Par contre, pour ce qui est de l'expression *μεταξὺ τούτου* sa lourdeur sera imputée uniquement au style de Théétète qui fait le raisonneur en disant *τὸν ἀριθμὸν πάντα κ.τ.λ.* alors qu'il parle non pas de la totalité des nombres, mais bien plus de l'examen et de la classification de «chaque» nombre séparément, donc l'emploi du singulier n'est guère motivé par l'adverbe *δίχα*. En dehors de désigner par le «nombre» certains types de nombres, il établit une confusion par cela même qu'il garde, à titre provisoire, le singulier en examinant un côté et non pas deux de chaque rectangle. Mais ce qui est le plus choquant, c'est la forme verbale *ἔγραφε* (imparfait du préterit: «dessinait»). A la fin de la phrase il parle de son maître d'un ton également blessant. Il est vrai qu'en Athènes et surtout auprès de Socrate, un style trop élevé («Monsieur le professeur, je me permets de demander respectueusement . . .») aurait prêté à rire, pourtant les conclusions du raisonnement ne justifient guère l'arrogance de Théétète.

et de la géométrie justement — c'est uniquement le caractère (mesure ou calcul) du problème mathématique en question qui décide si, des deux nuances de sens, l'une ou l'autre dominera. Pour comprendre la formation des notions «aire du carré, nombre carré» (ou tout simplement du «carré» en tant que figure plane) donc la genèse du sens — connu par Théétète et devenu tout général dès le début du 4<sup>e</sup> siècle<sup>63</sup> — du substantif *δύναμις*, il est nécessaire de connaître le rapport entre les phases (1) et 2/3. Ce serait une idée trop vulgaire de supposer l'effet direct de la pratique sociale — celui de l'arpentage ou du commerce par exemple — à ce rapport ou à ce changement sémantique. Considérer l'origine et le changement de sens des notions comme «l'affaire intérieure» de la philosophie ou des mathématiques — ce serait une fiction aussi erronée, seulement de signe contraire. L'histoire de l'évolution du sens de la notion de *δύναμις* (non pas isolément, mais plutôt à titre d'exemple) comporte des renseignements sur la formation, à partir de la connaissance sensorielle directe, d'un nouveau problème: celui de trouver l'équivalent entre objets ou quantités qui paraissent, au premier regard, incomparables (entre longueurs et aires; entre l'unité d'aire et l'aire de certains plans sur lesquels il est impossible de mesurer celle-là). *L'apparition du problème* est due à la pratique de la vie réelle: La commercialisation des choses de différente qualité et des objets usuels répondant à de diverses nécessités, d'autre part la recherche des rapports de valeur des marchandises — donc des objets au premier regard incomparables parce que différents par fonction et par qualité — l'emploi de l'argent comme moyen général d'échange et sa fonction d'équivalent eurent pour conséquence l'abstraction de la «valeur» de même que la reconnaissance de la dialectique entre l'essentiel caché et l'apparence. *L'histoire du problème* de ce qui, «incomparable au premier abord s'avère tout de même comparable» ne peut de nulle façon être schématiquement conçue: les sphères de connaissance de même que les disciplines à l'intérieur de la science rendent les méthodes et les réponses fort différentes. Celles-ci s'éloignent graduellement de la connaissance sensorielle directe — ainsi que de la pratique quotidienne pour revenir, de temps en temps, dans des corrélations de plus en plus compliquées, à leur origine, à la réalité sensorielle pratique.<sup>64</sup>

La traduction et l'interprétation de B. L. v. d. Waerden partent de la définition du substantif *δύναμις* comme «côté du carré» (*op. cit.* pp. 234 et 272.). En considération de la critique approfondie qu'en a faite A. Szabó, je trouve inutile de citer ici l'une ou l'autre.

<sup>63</sup> Le seul mérite du monologue de Théétète est qu'il y explique le rapport entre «équivalent», «valeur transformée en carré» et «nombre carré»; aussi est-il étonnant que Philolaos au lieu d'attacher au substantif *δύναμις* un sens mathématique (cf. la note 44) désigne par celui-ci la propriété divine des nombres et des figures géométriques (cf. Procl. in Eucl. p. 130,8 = VS 44 A 14). La conception pythagoricienne de la *δύναμις* du *tetras* y est analogue: cette conception consiste à expliquer l'effet collectif (= 10) du groupe 1, 2, 3, 4 (Aët. I 3, 8 = VS 58 B 15).

<sup>64</sup> Cf. la note 35.

Déterminé par le caractère de son œuvre monumentale, Ch. Mugler traite les passages problématiques non pas d'une façon cohérente, mais les groupant par mots-souche; il s'occupe surtout des phrases initiales de Théétète. Voilà l'interprétation de la phrase commençant par *περὶ δυνάμεων*: «Au sujet des segments racines carrées notre Théodore construisait devant nous des figures en démontrant que les côtés des carrés d'aire 3 et 5 pieds ne sont pas commensurables en longueur au côté du carré d'aire un» (*op. cit.* p. 149) et «... montrant que les segments racines carrées de trois et de cinq ne sont pas commensurables en longueur à l'unité» (p. 390). — Les deux traductions, ne différant entre elles que par leur style, sont basées sur les interprétations de H. Vogt et P. M. Michel; de mon avis, il y a des erreurs fondamentales dans le texte français: quant au substantif *δύναμις* il ne désigne point «un segment racine carrée», d'autre part, en traduisant le mot *πούς* comme «pied carré» l'auteur commet la même faute qu'ont commise (autant que je sache) tous les autres traducteurs.

La phrase *ὅσαι μὲν γομαί κ.τ.λ.* est traduite par lui de la manière suivante: «toutes les droites dont le carré est mesuré par un nombre plan équilatéral» (p. 107). Je fais aussitôt remarquer que je ne peux aucunement accepter cette interprétation, du fait que le carré de chaque segment (= chaque carré construit sur un segment donné comme côté) est mesuré par un nombre carré à condition que la longueur du segment soit mesurée par un nombre entier; «tous les segments de droites qui, groupés en carré produisent un nombre équilatéral, nous les avons définis longueurs; ceux, au contraire, qui produisent un nombre à facteurs inégaux, nous les avons définis puissances» (p. 315) et «tous les segments de droite dont le carré est mesuré par un nombre plan équilatéral, nous les avons définis dans la classe des 'longueurs' etc.» (p. 417; dont j'avais déjà indiqué l'impossibilité). Malheureusement, la proposition subordonnée (*ὅσαι δὲ κ.τ.λ.*) ayant un intérêt particulier au point de vue de la méthode de classification de Théétète, ne figure que dans le deuxième des passages cités, et ici encore d'une façon erronée, sous deux rapports même: il est vrai que le sens primitif du prédicat *τετραγωνίζουσι* était: «produire un nombre à facteurs inégaux», mais ce qui assure le sens de cette phrase — de même que du raisonnement entier — c'est que les nombres conçus *primitivement* sous forme de segment puis de rectangle sont transformés *pour à présent* en carré, sans quoi se serait conservée la commensurabilité arithmétique des côtés; d'autre part la traduction de la *δύναμις* comme «puissance» contredit aux interprétations qui se trouvent à d'autres endroits du dictionnaire et, en plus, n'explique pas du tout la logique de la classification.

Le livre d'Á. Szabó apporte des résultats tout nouveaux et d'une exactitude jamais atteinte non seulement dans le domaine de l'interprétation mais aussi dans celui de la traduction de façon que toute traduction antérieure se trouve réduite à une curiosité de l'histoire des sciences. La prudence qu'exige une polémique de la part du disciple ainsi que — dans une plus grande mesure — l'intérêt scientifique m'inclinent à citer la traduction entière du passage en question du dialogue:<sup>65</sup>

*Th.* : So es scheint leicht zu sein, Sokrates. Denn du fragst ja wohl etwas ähnliches wie es auch uns zuletzt im Gespräch begegnete, mir und deinem Namensverwandten hier, dem anderen Sokrates.

*S.* : Was war es denn, Theaitetos?

*Th.* : Über Quadrate (*περὶ δυνάμεων*) zeichnete uns etwas dieser Theodoros, über dasjenige mit drei und mit fünf Quadratfuß-Fläche, indem er zeigte, daß diese *der Länge nach nicht meßbar* (*μήκει οὐ σύμμετροι*) mit dem Einheitsquadrat sind; und so nahm er jedes Quadrat (*ἐκάστην* scil. *δύναμιν*) einzeln bis zu demjenigen mit siebzehn Quadratfuß-Fläche vor; bei diesem hörte er irgendwie auf. — Uns fiel nun ein solcher Gedanke ein: nachdem es unendlich viele Quadrate (*δυνάμεις*) gibt, man sollte es versuchen, diese in eins zusammenfassen, wonach wir alle Quadrate (*δυνάμεις*) benennen könnten.

*S.* : Und habt ihr auch etwas gefunden?

*Th.* : Ja, ich glaube. Aber prüfe auch du selber.

*S.* : Sag nun!

*Th.* : Wir teilten alle Zahlen in zwei Gruppe; diejenigen, die vermögen gleichmal gleich zu sein, vergleichen wir — der Gestalt nach — mit dem Viereck, und wir nannten sie *gleichseitige Quadratzahlen*.

*S.* : Sehr richtig!

*Th.* : Diejenigen Zahlen dagegen, die unter den vorigen sind, wie z. B. die *drei*, die *fünf* und überhaupt jede Zahl, die nicht gleichmal gleich sein kann, sondern entweder wenigermal mehr oder mehrmal weniger ist, d. h. also, die von einer größeren und von

<sup>65</sup> Á. SZABÓ: *op. cit.* p. 48 et suiv.



einer kleineren Seite umfaßt wird, diese Zahlen verglichen wir mit dem Rechteckfigur und nannten sie Rechteckzahlen.

S.: Sehr schön! Aber was kommt noch?

Th.: Diejenigen Strecken nun, die eine *gleichseitige* Quadratzahl machen, bezeichnen wir mit dem Wort *μήκος*; diejenigen Strecken dagegen, die eine *Rechteckzahl* in *Quadrat* *verwandeln*, bezeichnen wir als *δυνάμεις*, nachdem diese letzteren der Länge nach zwar inkommensurabel zu den anderen sind, doch sind dieselben kommensurabel *nach jenen Flächen* (*ἐπιπέδοις*) die sie *in* *Quadrat* *ausmachen* (*ἀ δύνανται*). Und etwas ähnliches versuchten wir, auch mit den Körperzahlen.

S.: Großartig, Kinder! Ich glaube, Theodoros hatte doch recht (nämlich als er dich lobte) etc.

Voilà la citation. En dehors des doutes indiqués plus haut c'est la remarque ajoutée à ce dernier raisonnement qui suscita ma plus grave objection: «Man vergesse nicht den genaueren Sinn des mathematischen Ausdruckes *δύνασθαι*: *den Wert haben in Quadrat* oder *in Quadrat ausmachen*».<sup>66</sup> — Moi aussi, je tiens probable, même certain que le substantif *δύναμις* devait depuis longtemps désigner (au moins dans l'usage des spécialistes, en tant que synonyme savant de l'expression courante *τετραγώνον*) le carré géométrique et la valeur en carré arithmétique; par contre, rien ne donne à penser que le verbe *δύνασθαι* ait été employé — ne serait-ce que dans la langue spéciale — dans le sens «valoir le carré d'un nombre». Ceci a été exprimé soit par la locution prépositionnelle *κατὰ δύναμιν* (comme dans le *Politique*) soit par le datif *δυνάμει*.<sup>67</sup> Même s'il est faux de dire que «bei Euklid kommt das Verbum *δύνασθαι* — im Sinne *den Wert in Quadrat haben*

nie vor»,<sup>68</sup> de même qu'Archimède fut le premier à employer le verbe dans ce sens,<sup>69</sup> en affirmant ceci l'auteur ne fait qu'affaiblir sa propre argumentation — ce sens du verbe ne s'était guère développé avant Euclide. Il en est de même pour le participe *δυναμένη* (à savoir *εὐθεία*) désignant le «côté» — plus spécialement «le côté du carré» — avec lequel les savants, ayant une faiblesse pour Théétète ou désespérés de la confusion terminologique, prétendent corriger l'interprétation — sans doute inexacte, voire même fautive — de la *δύναμις* comme «côté du carré». Il est en général vrai que, au cours de l'évolution de la langue les verbes s'attachant directement au concret précèdent chronologiquement les substantifs dérivés du même radical — surtout si ces substantifs désignent des notions, sont donc le résultat d'une abstraction — mais ce n'est pas pour autant une règle absolue. Les analphabètes, eux aussi, parlent du «carré», et l'emploient, comme notion géométrique, fort juste, pourtant la compréhension de la «deuxième puissance» et celle de «nombre carré» exige des efforts mentaux beaucoup plus compliqués.

Par contre, c'est une règle de la logique, qu'*il n'est pas possible de démontrer par ce qui est, lui-même, à démontrer*. Il suffit de supposer — sans le confirmer! — que le verbe *δύνασθαι* a été employé dans ce sens aussi («valoir en carré de...») et nous ferons dire à Théétète qu'«élevé au carré le côté du carré est égal au carré». Il est au moins improbable que le disciple intelligent de Théodore ait affirmé une pareille banalité. En traduisant le verbe il paraît plus juste d'en conserver le sens bien connu dans la prose du 5<sup>e</sup> siècle: «valoir autant que...»; exprimer quelque chose sous une autre forme tout en conservant le même contenu.»

Une dernière explication préalable est encore à ajouter à la traduction qui suit où — dans l'intérêt de l'exactitude et de la clarté — le substantif *δύναμις* sera interprété par l'expression «valeur (nombre) transformée en carré». Ce substantif désignant en général la «valeur» ou — dans la comparaison des objets différents — «valeur d'échange», avait un sens géométrique spécial: il servait à désigner la notion de la mesure à l'aide de laquelle on comparait l'aire des plans et qui fut — comme la mesure la plus simple et facilement et exactement applicable — le carré. A côté de ce que les carrés différents en

<sup>66</sup> *Ibid.* p. 52., note 28; d'une façon analogue: p. 85.

<sup>67</sup> Cf. K. BÄRTHLEIN: *op. cit.* p. 45 et suiv.

<sup>68</sup> Á. SZABÓ: *op. cit.* p. 56.; cf. p. 45., note 19.

<sup>69</sup> CH. MUGLER indique sept passages d'Euclide où le verbe désigne le «nombre carré» et ajoute encore «et passim»: *op. cit.* p. 150 et suiv.

grandeur<sup>70</sup> sont commensurables par leur aire — sans aucun rapport avec la commensurabilité ou l'incommensurabilité linéaire de leur côté — les figures de Théodore et ses explications inspirant les jeunes disciples à continuer le raisonnement, font comprendre *ceci aussi* que la commensuration par l'aire est possible aussi dans le cas où la valeur d'échange ne peut être exactement superposée sur l'un ou sur l'autre. Dans ces cas-là la compréhension n'est pas sensorielle et directe, mais théorique, sa justesse cependant peut être démontrée, notamment de façon de *rendre visible* (contrôlable par la perception directe) *le rapport invisible* (ἀποφαίνω, ἐπιφάνεια!). Le substantif δύναμις pouvait fort bien désigner le «carré» en tant que «valeur d'échange» de l'arpentage, au cours de la leçon de mathématiques de Théodore et dans le raisonnement de Théétète le problème de la commensurabilité et de l'incommensurabilité a été formulé sur un nouveau plan et avec un nouveau contenu: Ils transforment en carré des segments mesurés par nombre entier, ensuite, font l'opération inverse en projetant linéairement la valeur de l'aire des carrés apparemment incommensurables et ce faisant ils illustrent facilement la commensurabilité des segments ainsi obtenus (mesurables, bien entendu, par un nombre entier, divisibles donc par 1).<sup>71</sup> C'est-à-dire, *ils transforment en carré non pas des rectangles oblongs, mais bien des segments mesurés par un nombre entier* (qui, bien sûr, peuvent être dessinés, comme le fait Théétète, sous forme de rectangles:  $3 = 3 \cdot 1$ ,  $5 = 5 \cdot 1$ ,  $6 = 6 \cdot 1$  ou  $3 \cdot 2$ ,  $12 = 12 \cdot 1$  ou  $6 \cdot 2$  ou  $4 \cdot 3$ , etc.) et quoique le processus géométrique de la transformation en carré soit le même pour les deux cas, je citerai deux arguments décisifs:

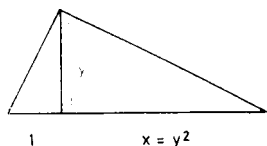
(1) L'établissement de l'équivalence entre longueur (segment) et figure plane (carré) explique pourquoi l'unité de mesure de la première (πούς = «pied») a été appliquée sur la dernière;

(2) Théodore avait sans doute démontré quelque chose: *ou bien* la justesse de la construction et de l'établissement de l'équivalence, *ou* (et c'est ce dont parle Théétète) la commensurabilité générale de l'aire et partielle des côtés des carrés construits, *ou bien* les deux à la fois. Comment a-t-il pu affirmer à propos des carrés incommensurables par leurs côtés que leurs aires étaient de 3, 5, 7 etc. pieds (= «pieds carrés», d'après notre terminologie)? On a beau savoir que la formule du calcul de l'aire du carré est:  $a \cdot a$ , si le côté du carré n'est ni connu ni mesurable de quelque façon, on ne connaîtra pas la valeur du produit non plus. L'unité d'aire (le carré d'aire de 1 pied) ne pouvant être exactement superposée sur le carré en question (*fig. 3*), on aura recours à une

<sup>70</sup> Non pas chaque carré évidemment, mais ceux dont l'aire est mesurée par un nombre entier.

<sup>71</sup> Ceci fut déjà démontré par Théodore — comme le montre l'introduction de ce passage du dialogue —, mais Théétète, ne s'intéressant qu'à un seul élément — au plus important, ce qui marque bien son intelligence — considère les autres comme évidents et secondaires par rapport à son propre problème.

démonstration géométrique plus compliquée — notamment à la projection linéaire qui est l'opération inverse de la construction du carré.<sup>72</sup>



Ici encore, la démonstration est fondée sur la proportion des côtés des triangles semblables, tout comme dans le cas de la construction de la moyenne géométrique (fig. 1).<sup>73</sup> Là il est devenu possible de construire (si nous tenons à la terminologie moderne), à partir du segment  $a$  — ou bien du rectangle, admettant comme côtés  $a$  et  $1$ , ce qui, arithmétiquement est identique à celui-là — le segment  $\sqrt{a}$ , c'est-à-dire de «tirer la racine carrée». Dans notre cas cependant, on a obtenu la valeur élevée au carré du côté du carré par la projection linéaire de l'aire du carré ( $a^2$ ).

Ce qui a été dit jusqu'ici, paraît justifier la traduction — en considération des figures de Théodore et de la tendance de ses explications suffisamment reconstituable même sur la base du récit barbotant du jeune disciple du substantif *δύναμις* non pas par l'une des notions de «valeur d'échange, carré, nombre carré», non plus par la tournure «Quadratwert eines Rechtecks», mais bien par l'expression «valeur transformée (ou : exprimée) en carré». Voilà donc la traduction:<sup>74</sup>

*Th.* : Il paraît plus facile maintenant, Socrate, (à savoir le problème de la définition qu'il ne réussit pas à faire, jusqu'ici); puisque tu demandes, si je ne me trompe pas la même chose qui, à l'instant, nous vint à l'esprit, au cours d'un entretien que nous avons ensemble, le Socrate que voici, ton homonyme, et moi-même.

*S.* : Et qu'est-ce que c'est que ça, Théétète?

*Th.* : Ce Théodore-là nous avait dessiné quelque chose de ce qui concerne les valeurs exprimées en carré, de celles de 3 et 5 pieds, nous faisant voir que,

<sup>72</sup> L'opération et le raisonnement entier sont réversibles — comme le sont les constructions planimétriques en général — mais ils seront irréversibles dans la stéréométrie et dans le cas des «nombres solides».

<sup>73</sup> La construction sera l'inverse de l'opération géométrique de «l'extraction de la racine carrée» (fig. 1): on construira des segments  $y$  et  $1$  — comme côtés de l'angle droit — un triangle rectangle; le point d'intersection de la perpendiculaire abaissée sur l'hypoténuse et du segment  $1$  prolongé déterminera le «grand» triangle et, du même coup, le segment  $x$  recherché, ce dernier étant numériquement égal à l'aire du carré ayant pour côté  $y$ .

<sup>74</sup> Mon but n'est pas de donner une «belle» traduction mais plutôt de traduire — jusqu'aux pronoms — la rigidité du raisonnement de Théétète. Sans chercher à imiter le héros de Voltaire en disant que «notre traduction soit la meilleure du monde» je ne veux que compléter l'interprétation du texte.

en longueur, elles sont incommensurables à celle de un pied, et les prenant ainsi une à une, jusqu'à celle de 17 pieds. A cette dernière il s'arrêta de quelque façon. Là-dessus il nous vint, comme cela, une idée: les valeurs exprimées en carré paraissant être en nombre infini, essayons de les rassembler en une (*notion unique*), par laquelle nous désignerions toutes ces valeurs exprimées en carré.<sup>75</sup>

*S.*: Et avez-vous en effet trouvé quelque chose de ce genre?

*Th.*: Mais oui, bien sûr. Considère-le toi-même.

*S.*: Parle!

*Th.*: Nous avons partagé en deux classes tous les nombres. Ceux qui sont capables d'être également égaux,<sup>76</sup> nous en avons comparé la figure au quadrilatère, et les avons nommés quadrilatères notamment équilatéraux.<sup>77</sup>

*S.*: Vous avez bien fait ça.

*Th.*: Ceux qui sont mitoyens de ceux-là, ainsi 3 et 5 et tous ceux qui sont incapables d'être également égaux, mais qu'engendre la multiplication d'un plus grand par un plus petit ou d'un plus petit par un plus grand, c'est-à-dire qu'ils sont toujours limités par un côté plus grand tandis que l'autre est plus petit; ces nombres, nous les avons comparés aux figures oblongues et les avons appelés nombres rectangles.<sup>78</sup>

*S.*: C'est merveilleux. Et quelle fut la suite?

*Th.*: Toutes les droites (= *segments*) qui, en rectangles, forment les nombres plans<sup>79</sup> et équilatéraux nous les avons définies «longueurs»;<sup>80</sup> celles, au contraire, qui, en rectangles, forment les nombres oblongs (= *ayant des côtés inégaux*)<sup>81</sup> nous les avons définies «valeurs exprimées (*transformables*) en carré» puisque ces droites-ci, en longueur, ne sont plus commensurables aux pre-

<sup>75</sup> Voilà le premier embarras: quel serait le point de vue de la formation de concepts?

<sup>76</sup> Pour la conception géométrique des nombres et leur division en facteurs voir K. BÄRTHLEIN: *op. cit.* p. 43 et suiv.; A. SZABÓ: *op. cit.* p. 49 et suiv. — Par la suite, les paroles de Théétète font comprendre que la «vitalité géométrique» des nombres est due finalement à leur conception sous forme de segments (*γραμμάι*):  $x = x \cdot 1$ .

<sup>77</sup> Donc: 4 (=  $2 \cdot 2$ ), 9 (=  $3 \cdot 3$ ), 16 (=  $4 \cdot 4$ ), etc.: ce sont les «nombres carrés».

<sup>78</sup> Donc: 3 (=  $3 \cdot 1$ ), 5 (=  $5 \cdot 1$ ), etc. Les nombres composés se présentent plus compliqués: p. ex.  $12 = 12 \cdot 1 = 6 \cdot 2 = 4 \cdot 3$  et par l'inversement des facteurs. Ces nombres étant, arithmétiquement, intransformables en carré, seront appelés «nombres oblongs».

<sup>79</sup> La conjonction pourrait être supprimée, mais l'expression n'est pas tautologique de cette façon non plus (d'une manière opposée: A. SZABÓ: *op. cit.* p. 51., note 26.): elle le serait si, dans le texte, au lieu du mot «quadrilatères» figurait «carré». La conjonction est encore justifiable par le fait que Théétète aurait à dire quelque chose de pareil à propos des nombres solides aussi.

<sup>80</sup> Il s'agit donc des grandeurs 4, 9, 16 (qui, transformées en rectangles seront équilatérales), et non pas des côtés des carrés construits de celles-là.

<sup>81</sup> C'est-à-dire ceux qui — figurés sous forme de rectangles — étaient (primitivement) de forme oblongue, donc les nombres «mitoyens», mentionnés tout à l'heure (3, 5, etc.). Malheureusement, il commence à rater la classification: le caractère numérique ne s'est jamais ajouté d'une façon absolue à la notion de la «longueur».

mières,<sup>82</sup> mais elles le sont par les plans auxquels elles (= *chaucune de ces droïtes*) sont équivalentes.<sup>83</sup> Au sujet des nombres solides quelque chose de pareil (*nous vint dans l'esprit*).<sup>84</sup>

S. : C'est un véritable chef-d'œuvre humain, mes enfants. Aussi, Théodore, ne me semble-t-il être un faux témoin . . .

Essayons de résumer les principaux points du raisonnement de Théétète :

(1) Au point de vue du contenu il ne dit rien qui soit du nouveau: en parlant de la transformation des «nombres rectangles» en «nombres carrés» il revient finalement aux figures et aux explications de Théodore;

(2) Théodore devait connaître la méthode de la construction géométrique de la moyenne géométrique, du fait que c'est le plus simple procédé de la construction du carré d'aire donné, et aussi parce que la projection linéaire de la valeur de l'aire (= la manière de démontrer la commensurabilité des aires) est basée sur les mêmes principes; la première opération fournit — d'après notre terminologie — la résolution géométrique de l'extraction de la racine carrée, tandis que la seconde fournit celle de la formation du nombre carré;

(3) Ce qui invita Théétète et le jeune Socrate à ces longues réflexions, c'était l'exigence de dégager le contenu du substantif *δύναμις*, donc la recherche du rapport entre la notion «d'équivalent, ou de valeur réelle, se cachant au-dessous de la surface» d'une part et celle du «carré» ou du «nombre carré» d'autre part; d'abord ils découvrent que les nombres qui, arithmétiquement

<sup>82</sup> En interprétant cette partie de la phrase il faut faire attention aux suivants: (1) *ἐκείνας* (à savoir *γραμμαίς*): «à ces segment-là qui produisent les nombres carrés», cf. la note 80; (2) la comparaison suppose que ceux-ci (donc les nombres oblongs) soient aussi transformés en carré, géométriquement, bien sûr, puisques, conçus (= figurés) sous forme de segments ou de rectangles ils resteront linéairement commensurables; (3) Théétète commet une nouvelle faute en rangeant *δύναμις* et *μήκος* (en tant qu'une sorte de longueur) dans la même catégorie pour les distinguer à l'intérieur de cette catégorie, cf. la note 81.

<sup>83</sup> Voilà le sens originaire du verbe *δύνασθαι* s'il s'agit de la comparaison des qualités différentes. Et voilà la dernière inexactitude, pas trop grave, de Théétète: l'équivalence numérique des segments et des carrés construits de ceux-ci s'applique non seulement aux carrés du type 3, 5 etc., mais aussi à ceux du type 4, 9 etc.

<sup>84</sup> Au sujet de cette suggestion deux conceptions extrêmes sont à retrouver. Certains affirment qu'il vaut mieux de ne pas s'en occuper comme on n'a aucun témoignage de son contenu (A. SZABÓ: *op. cit.* p. 101., note 56.); d'autres cependant attribuent à Théétète le mérite d'avoir calculé la racine cubique et font dériver de ceci l'application dans l'architecture de la proportion convenable (J. BOUSQUET: *Le trésor de Cyrène. Fouilles de Delphes II.* Paris 1952. p. 77 et suiv.), ce qui, loin d'être justifiable, aurait de beaucoup dépassé le niveau des mathématiques contemporaines. L'explication de B. L. v. D. WAERDEN est beaucoup plus plausible. Selon son argumentation analogique la phrase devait être formulée comme suit: «Strecken, die Kuben erzeugen, deren Rauminhalt eine ganze Zahl, jedoch keine Kubikzahl ist, haben kein gemeinsames Maß mit der Längeneinheit» (*op. cit.* p. 273.). Abstraction faite de l'interprétation *δύνασθαι* = «erzeugen» et de la subtilité assez invraisemblable de la démonstration attribuée à Théétète, l'essentiel devait être en effet ceci: Pour une première catégorie des nombres concevables comme produits de trois facteurs Théétète a supposé des multiplicateurs identiques (p. ex. 3 · 3 · 3), pour une autre catégorie des multiplicateurs différents (p. ex. 3 · 4 · 5), et par le renversement de ceci il a découvert que *l'arête des cubes de certains volumes étant calculable d'autres ne le sont pas*.

ne peuvent pas être exprimés sous forme de carré, sont, eux aussi, transformables en carrés (donc les *ἀδύνατοι ἀρονθμοί* peuvent bien devenir *δυνάμεις*), ce qui montre la valeur plus générale de la géométrie par rapport à l'arithmétique. Ensuite ils cherchent à deviner le sens de *δυνάμεις δύνανται* et tout en commettant des fautes dues au sortilège du jeu de mots, il tirent la conclusion tout évidente d'ailleurs aux yeux de Socrate et de Théodore et qui servit de point de départ théorique pour la construction des figures de carré -- que la valeur de l'aire du carré ou -- ce qui est identique à ceci -- la deuxième puissance du côté du carré est égale à la longueur du segment duquel la figure plane a été construite.

Tout cela pourra rendre complet le «détrônement» de Théétète dans l'histoire des mathématiques. Le commentateur antique inconnu avait raison d'attribuer à Théodore la démonstration entière sans dire mot du rôle indépendant des jeunes gens: «En choisissant (*ἐκτάξας*) le carré de 1 pied Théodore a démontré (*ἐδείκνυεν*) à Théétète et à ses amis que les carrés de 3 et 5 pieds étaient incommensurables à celui-ci par leurs côtés dont ils étaient, tous, le produit;<sup>85</sup> ensuite prenant un à un (*ἐξαριθμοῦμενος*) ces carrés incommensurables il arriva jusqu'à celui de 17 pieds.»<sup>86</sup>

On ne pourra cependant dire que l'idée de Théétète soit exempte de toute ingéniosité. Il est vrai qu'il a abouti à des conclusions toutes différentes de ce à quoi il s'était proposé d'aboutir: au lieu du trait commun de «toutes les valeurs transformées en carré» il découvre d'une part celui des «nombres carrés» qui conservent, même après la transformation en carré des *γραμμαί* correspondantes, la valeur numériquement exprimable de la longueur des côtés (*μηκος*) d'autre part celui des «nombres rectangles» n'ayant qu'une équivalence latente (*δύναμις*). Aux yeux de Socrate Théétète a pourtant le mérite d'avoir compris l'essentiel logique de la formation des notions et de pouvoir les appliquer dans la pratique. Il est également digne d'attention que ni Socrate, ni Théodore n'avaient réfuté sa classification arithmétique, sans doute parce que malgré quelques fautes de terminologie -- sa conception sur la notion de *δύναμις* était juste.

En effet, ce n'est point l'indépendance ou le manque d'indépendance de Théétète qui assure l'intérêt du problème au point de vue de l'histoire des sciences. Il s'agit de bien plus: d'une part du fait que Théétète justifie la commensurabilité en carré, souvent *invisible*, par la commensurabilité linéaire toujours *visible*, d'autre part, de la nécessité de la correction du départ arithmétique et de la reconnaissance (relativement aux côtés du carré) de la supériorité de l'exactitude géométrique. Théétète, lui, considère cette dernière comme une découverte, mais il exagère, puisqu'il ne fait que de récapituler

<sup>85</sup> Pour le sens mathématique («être le produit de») -- tout naturel chez Platon déjà -- du verbe *γύγνεσθαι* cf. l'usage de Philolaos (?): VS 44 B 20.

<sup>86</sup> Anonym. in Plat. *Théét.* (Berl. Klassikert. 2) 25, 40 = VS 43, note.

ce qu'il vient d'apprendre; pour ce qui est de la notion de la longueur irrationnelle («indicible», inexprimable sous forme de nombres), tout étudiant intelligent devait dans ce temps-là la connaître (cf. *Ménon, Politique, La République*). Découverte expérimentalement encore avant la formulation du théorème de Pythagore, elle fut logiquement démontrée vers le milieu du 5<sup>e</sup> siècle (notamment par l'incommensurabilité linéaire du côté et de la diagonale du carré, ce dont se souviendra plus tard Aristote, comme de l'exemple généralement connu de l'impossibilité principale).

Á. Szabó a-t-il raison de dire que la découverte de la notion de *dynamis* et la commensurabilité, due à la transformation en carré des quantités (longueurs) incommensurables, ont pu sauver la supériorité de l'arithmétique à la géométrie? Avant de répondre à cette question, qu'il me soit permis de passer en revue tout ce qu'on peut jusqu'ici retenir des différentes interprétations de la *dynamis*. Aucune source ne témoigne que les Grecs aient connu ou appliqué les calculs algébriques, ni qu'ils aient connu la notion arithmétique de  $\sqrt{2}$ . Tout ce qu'ils en savaient c'est qu'il y avait certaines longueurs immensurables dont la valeur en carré était mesurée par un nombre entier. Plus exactement, ils ont découvert que le côté du carré ne pouvait que rarement être exprimé sous forme de nombre entier et ils ont appelé justement ces côtés (donc *les longueurs obtenues au cours de la construction du carré*) «nombres concevables par quadrature». Le problème est de caractère géométrique par sa position aussi bien que par sa résolution qu'on allait bien entendu étendre au domaine entier des mathématiques. La science de la mesure des figures planes (*ἐπιπέδων*) apporta des résultats considérables: les quantités arithmétiquement incommensurables sont devenues commensurables. L'unité des deux méthodes a pu être, elle aussi, conservée: il y était seulement nécessaire d'introduire la *dynamis* dans l'arithmétique, c'est-à-dire de penser d'après le modèle des côtés et des aires de carrés — que, si certains nombres (en tant que longueurs mesurées sur la ligne de chiffres) sont en eux-mêmes incommensurables, il faut en former des nombres carrés (comme si on construisait des carrés sur eux) — et voici le problème résolu.

Cependant ce procédé est loin d'être toujours applicable. Le sauvetage de l'arithmétique — non pas celui de sa supériorité mais au moins de son équivalence à la géométrie — ne fut que la conséquence de la primitivité de l'époque dans le domaine des mathématiques: *à l'aide des moyens géométriques on pouvait tirer la racine carrée mais non pas la racine cubique*.

L'algèbre archaïque ne connaît pas de pareilles difficultés. Ici la quadrature crée en effet la possibilité de la commensurabilité, du fait que le théorème de Pythagore doit être absolument juste. Supposons que  $a$  et  $b$  sont deux quantités (longueurs) commensurables; en les prenant pour les deux côtés de l'angle droit du triangle rectangle et en construisant ainsi l'hypoténuse  $c$ , on aura, d'après la proposition,  $a^2 + b^2 = c^2$ . Les deux côtés de l'égalité pouvant

être réduits soit par  $c$ , soit par  $c^2$  on obtient des diviseurs communs, ce qui veut dire que  $a^2$  et  $b^2$  sont devenus commensurables:

$$\frac{a^2}{c} + \frac{b^2}{c} = c \quad \text{ou bien} \quad \frac{a^2 + b^2}{c^2} = 1.$$

Les mathématiques grecques ont pu avoir, même avant Euclide, des résultats considérables, l'abstraction logique et mathématique a pu atteindre un niveau fort élevé, pour Théétète le point de départ du raisonnement de même que la démonstration restent liés aux concrets visuels. A ce niveau il est bien naturel que chaque nombre soit considéré comme un «nombre plan» - produit des côtés d'un rectangle construit ou imaginé -- et les quantités numériquement indéfinissables (indicibles) y sont ramenées elles aussi. Uniquement sous ce rapport est-il juste de dire que la géométrie permettant une mesure plus exacte a été de temps en temps ramenée au point de départ arithmétique (à la commensurabilité linéaire)<sup>87</sup> puisqu'on croyait commensurable μήκει ou δυνάμει toute paire de quantités. Ceci est d'une évidence particulière dans le raisonnement de Théétète de Platon: il commence par transformer en carré les segments ayant pour longueur les nombres donnés (plus exactement il lit sur les figures de Théodore la méthode de la construction géométrique); après il fait l'opération inverse.<sup>88</sup> Il considère la quadrature comme un procédé fort pratique et adéquat à l'établissement de la commensurabilité, sans supposer même que certains plans soient incommensurables n'ayant pas d'aire du commune mesure (cf. Eucl. *Élém.* X. 2, et X. 10). Pour reconnaître cette dernière thèse, il fallait dépasser les limites de la planimétrie; la découverte de la notion de *dynamis* n'a stabilisé l'arithmétique que pour peu de temps et justement à l'aide de la géométrie.

Les connaissances mathématiques de Théétète n'avaient même pas approché celles de ses prédécesseurs considérables (Hippocrate, Hipposas, Archytas, Philolaos, Théodore). Rien ne nous incline à surestimer sa termino-

<sup>87</sup> L'ordre de valeur géométrique du *point — segment — plans — corps* était tout naturel et généralement reçu p. ex. dans la tradition de Philolaos (VS 44 A 13; B 20), dans les documents de l'histoire des mathématiques des péripatéticiens (Diogène Laërce parle des pythagoriciens d'après Alexandre: VIII 25 = VS 58 B la), dans les textes ayant un sujet analogue d'Aristote (p. ex. *Met.* Z 2. 1028 b, N 3. 1090 b) de même que chez Platon (*Lois* 817 E). — Cf. la note 36.

<sup>88</sup> Cf. la note 61. — La valeur en cube de même que les puissances plus hautes de toute quantité sont faciles à figurer au moyen de la construction planimétrique: ayant obtenu la valeur du carré ( $a^2$ ) projetée en segment (cf. la note 73), abaissant des perpendiculaires de longueur  $a$  aux deux extrémités de celui-ci et reliant leurs extrémités on aura un rectangle d'aire  $a^2 \cdot a = a^3$  transformable en un carré de même aire, notamment à l'aide de la moyenne géométrique. L'aire de ce nouveau carré peut être également projetée, etc. Cependant l'opération inverse n'est pas géométriquement — au moins dans les cadres de la planimétrie — possible: il est, en principe, impossible de construire, de segment  $x (=a^3)$ , un carré ayant pour côté  $a$ . Voilà «le point critique» des mathématiques, où la spéculation pure s'avère supérieure à la géométrie, ou, plus exactement à la science de la planimétrie.



logie ou sa méthode, ni de supposer son influence à Euclide même.<sup>89</sup> Le mérite ou plutôt l'intérêt de son raisonnement au point de vue de l'histoire de la pensée se réduit à ce qu'il explique, malgré sa naïveté et sa spéculation qui faillit s'engager dans une mauvaise voie, l'origine de la notion de «nombre carré, carré» et son détachement de celle de «valeur, valeur d'échange».

#### L'APPLICATION DES «RAPPORTS VISIBLES»

L'abstraction notionnelle et l'attribution d'un nom suppose qu'on avait, à un niveau primitif, connu par ses sens et dans la pratique l'objet en question. La naissance de la notion mathématique de la *δύναμις* peut en servir d'exemple. Et puisqu'on a pu déjà construire d'un segment donné le côté du carré équivalent à celui-là, sans pouvoir le calculer l'exprimer sous forme de nombres, la notion arithmétique de la racine carrée ne put être formulée, et on se contentait de la définition un peu compliquée que telle ou telle quantité devait être conçue sous forme du carré<sup>90</sup> (*δυνάμει, κατὰ δύναμιν*). Ce sont les rapports géométriquement résolus ou résolubles qui ont été étendus au domaine de l'arithmétique, et non pas inversement.

Il en est de même par exemple pour la formation du sens spécial («le carré de quelque chose») de la préposition *ἀπό*. Chez Platon déjà (*Rép.* VIII. 546 C – D) ce sens équivaut à l'expression *δυνάμει*. Si, ne se contentant pas de la simple constatation,<sup>91</sup> on cherche l'origine de cette expression prépositionnelle, il faut remonter de nouveau aux fonds géométriques où la préposition *ἀπό* désigne — entre autres — le point servant de position de départ pour la construction d'une droite, ou la droite servant de position de départ pour la construction d'un carré, quelquefois par une expression toute courte: *τὸ ἀπὸ AB* = «le carré élevé sur le segment AB comme côté»<sup>92</sup> — d'où dérive également la notation de la «deuxième puissance».

Mais une fois le cordon ombilical cassé, la notion rattachée jusqu'ici, justement par celui-là, à ses «parents», c'est-à-dire à la réalité sensorielle et à la pratique, devient de plus en plus autonome, et le contenu génétique n'est présent que rarement dans ses variantes sémantiques. Ceci vaut par exemple pour le sens mathématique du participe *δυναμένη* (à savoir *ἐνθεῖα*). Il est vrai que le substantif *δύναμις* avait désigné une sorte de «force génératrice» dans les mathématiques pythagoriciennes où, l'*ἀρχή* de chaque chose étant le nombre, les corps eux-mêmes passaient pour des choses composées et dérivées de nombres (Arist. *Met.* Z 11. 1036b 8; *Aët.* I. 3, 8; etc.; Arist. *Met.* M 8. 1083b 8), pourtant le verbe *δύνασθαι* ne se rencontre jamais dans le sens «créer, procréer»;

<sup>89</sup> D'une manière opposée, (partageant la conception de TH. HEATH): CH. MUGLER: *op. cit.* p. 150 et 152.

<sup>90</sup> C'est le sens *secondaire* du substantif *δύναμις* puis du verbe *δύνασθαι*.

<sup>91</sup> D'après A. AHLVERS: Á. SZABÓ: *op. cit.* p. 116.

<sup>92</sup> CH. MUGLER: *op. cit.* p. 22 et p. 72 et suiv.

la conception de P. Tannery est donc injustifiable, attachant au participe le sens de «droite formant une aire» (ou un carré), au substantif celui de «l'aire procréée» (créée). Cependant le participe désigne chaque fois et d'une manière conséquente «le côté du carré», ce qui demande une explication. Je suis persuadé que, dans ce cas-là, c'est à l'arithmétique que la géométrie avait emprunté ce sens; après que le verbe s'était détaché de la visualité et du sens d'«équivalent du segment transformé en carré» et qu'il servait à désigner «carré», ne se souvenant plus pour nous servir de cette tournure pseudo-poétique de son origine, l'extension de ce sens à la géométrie passait pour tout évidente: «le segment à élever au carré» fut nécessairement «le côté du carré», ou, au sens plus exact et plus strict «le segment (= droite) qui doit être conçu non pas en lui-même, mais comme le côté d'un carré imaginaire».

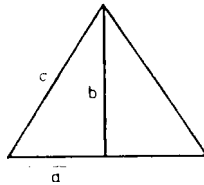
L'indépendance de telle sorte des notions établit souvent une confusion même dans les textes mathématiques. Je pense ici non pas aux raisonnements de Théétète qu'il faut lire plutôt comme le monologue d'un héros dramatique non pas protagoniste! - et qu'il vaut mieux de ne pas identifier ni avec la conception de Platon, ni avec le niveau le plus élevé des mathématiques contemporaines, mais à l'emploi parallèle de certains synonymes (p. ex. *ἐπίπεδον* et *ἐπιφάνεια*) ou à des inexactitudes moins graves (p. ex. l'effacement de la différence entre *τετραγωνον* et *δύναμις*). Mais justement le substantif *δύναμις* a été toujours employé au moins par les spécialistes dans le sens de «nombre carré, carré» (après, bien entendu, qu'on avait négligé le sens d'«équivalent»). Ceci vaut également pour Platon. Pourtant, même dans la littérature contemporaine, se rencontre souvent la conception basée finalement sur l'interprétation arbitraire du *Théétète* et critiquée minutieusement par Á. Szabó selon laquelle le substantif *δύναμις* désignerait à la fois «le côté du carré, le carré, la racine carrée» etc. Avant d'examiner un important problème de détail, je me réfère au principe d'autorité: est-il possible que Socrate ou Platon qui avaient préféré à tout l'emploi clair et exact des notions aient désigné par le même mot tantôt ceci tantôt cela, surtout si l'on considère que ces deux sens sont tout à fait différents, même opposés l'un à l'autre? Un pareil reproche serait injuste même à Théétète.

Ch. Mugler, cet excellent savant, s'avère au sujet des variantes sémantiques malheureusement un peu conservateur,<sup>93</sup> et une phrase du dialogue de *Timée* l'invite à interpréter l'expression *κατὰ δύναμιν* par «selon la racine carrée». Dans son monologue offrant une totalité des connaissances cosmogoniques et cosmologiques et où certains auteurs antiques croyaient découvrir l'influence trop directe de Philolaos<sup>94</sup> -- le personnage principal explique la perfection mathématique de la création et de l'ordre divin, tout en cherchant,

<sup>93</sup> Se référant au livre de J. SOULHÉ (Étude sur le terme *δύναμις* dans les dialogues de Platon. Paris 1919.), mais négligeant, les données de «et passim»: *op. cit.* p. 150.

<sup>94</sup> D'après Hermippus, Diogène Laërce VIII 84.

même dans les proportions des figures et des corps, les plus belles possibilités. (Se faisant il classifie les triangles, en affirmant que l'un des types de triangles rectangles (notamment le triangle isocèle) n'a qu'une seule «nature», l'autre type (le triangle scalène, «allongé») en a par contre une infinité; c'est dans cette infinité qu'il veut choisir le plus beau triangle, celui dont deux pièces égales en constituent un troisième, le triangle équilatéral. Pour ceci: *προηγήσθω δὴ δύο τρίγωνα, . . . τὸ μὲν ἰσοκελές, τὸ δὲ τριπλῆν κατὰ δύναμιν ἔχον τῆς ἐλάττονος τὴν μείζω πλευρὰν ἀεί.* (*Tim.* 54 B). «Choisissons donc deux triangles (rectangles): le premier soit isocèle, l'autre ait son plus grand côté triple en carré du plus petit.» Il n'est pas du tout étonnant que Timée considère comme le plus beau ce dernier qu'il n'est facile ni de concevoir ni de construire, et le rapport des deux côtés de l'angle droit ne peut être exprimé qu'au moyen du carré (*κατὰ δύναμιν*):<sup>95</sup>



Les deux triangles rectangles égaux étant juxtaposés par leur plus grand côté de l'angle droit (*b*) on obtiendra un nouveau triangle dont le côté sera *c*, égal à  $2a$ , selon le postulat. Après ( $c^2$  remplacé par  $4a^2$ ):  $4a^2 - a^2 = b^2$ ,

$$3a^2 = b^2,$$

donc, le triple du carré du plus petit côté est égal au carré du plus grand côté de l'angle droit. L'extraction de la racine carrée de 3 n'étant pas arithmétiquement possible, l'équation n'est plus réductible.

Malheureusement Timée passe sous silence la démonstration de ce qui l'avait incliné à choisir justement ce type de triangles - disant que ceci demanderait une argumentation plus longue - et parce que lui, le pythagoricien, s'intéresse uniquement à la possibilité de la perception numérique des proportions, sans penser au problème de la construction. Ce qui l'intéresse c'est qu'il a réussi à exprimer, avec la formule *κατὰ δύναμιν*, le rapport entre les côtés de l'angle droit; ce rapport, il l'avait découvert sans doute de façon que, après avoir dessiné (au moins théoriquement) le triangle équilatéral, et abaissé une perpendiculaire d'un des sommets au point de demi-distance du côté opposé, il fit des calculs en se servant du théorème de Pythagore. Ceci ne contient rien

<sup>95</sup> Pour l'explication du contexte cf.: Platon *Összes Művei* (Œuvres Complètes de Platon), éd. citée II. p. 616 et suiv.

qui soit nouveau: toutes les thèses de la planimétrie sont finalement justifiables à l'aide des théorèmes de Pythagore et de Thalès, la valeur générale démontrée il y a longtemps – de ceux-ci épargnant au mathématicien la démonstration visuelle de chaque résultat nouveau. Pour ce qui est de l'essentiel de principe, on aboutit, ici aussi, à la même conclusion que dans le cas des autres textes exploitant les diverses possibilités offertes par la *δύναμις*: certaines quantités linéairement incommensurables deviennent commensurables par l'élévation au carré.

Certes, les mathématiques modernes, ne se contentant plus de ceci, affirment que l'équation obtenue est encore réductible par l'extraction de la racine carrée: au lieu de  $3a^2 = b^2$  on peut écrire:  $\sqrt{3} a = b$ . Il faut cependant admettre que les Grecs n'en étaient jamais arrivés à utiliser les opérations géométriquement réversibles (extraction de la racine carrée, élévation au carré) pour créer le terme de la «racine carrée». Sachant, ou plus exactement, ayant découvert que «les longueurs étant de toute façon commensurables en carré (les plans) commensurables en carré ne le sont pas chaque fois par le segment aussi» (Eucl. X. 9),<sup>96</sup> et attachant de l'importance plutôt à la découverte et à la formulation de la commensurabilité, c'est par l'élévation au carré qu'ils réussirent à exprimer le rapport de *certaines* quantités linéairement (= «à la première puissance») incommensurables. Bien que juste au point de vue mathématique, la traduction modernisée de *Ch. Mugler* ne peut être justifiée: «et un autre triangle rectangle dont les côtés de l'angle droit soient dans le rapport  $\sqrt{3} : 1$ ».<sup>97</sup>

Au niveau théététique de la pensée la planimétrie se définit en effet comme la science de la «démonstrabilité» puisqu'elle ramène les rapports à la commensurabilité linéaire. Mais ce ne fut point – comme nous l'avons dit plus haut – une exigence indispensable: l'évolution d'une science ne se limite jamais à ramener la justesse de la 10<sup>e</sup>, 100<sup>e</sup>, 1000<sup>e</sup> proposition à la première; par contre elle part toujours des prémisses d'ordre suprême et accordées antérieurement comme vraies. Pour ce qui est du triangle considéré par Timée comme le plus beau, il y est également impossible de comprendre *directement* le rapport entre les côtés de l'angle droit. Nous aurons beau les mesurer sur la droite de chiffres, ce n'est pas en eux-mêmes mais bien par leurs carrés qu'ils se montreront commensurables; donc le résultat logiquement obtenu n'y sera justifié que *postérieurement*.

Dans la planimétrie cette possibilité de la justification peut se conserver tandis qu'on travaille avec des quantités à la deuxième puissance ou à la racine carrée. De cette façon il est possible de construire des rapports exprimables uniquement sous forme de carré, et dans lesquels la quantité (= longueur)

<sup>96</sup> Serait-il raisonnable de traduire, dans cette phrase conçue en termes typiquement géométriques, le datif *μήκει* – le contraire de *δυνάμει* – par la tournure «selon la racine carrée»?

<sup>97</sup> CH. MUGLER: *op. cit.* p. 150.

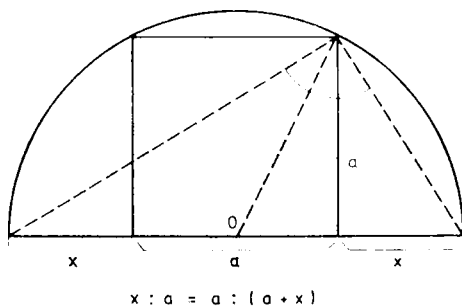
recherchée est aussi visible et mesurable au seul moyen de la règle et du compas comme la diagonale du carré, mais qui ne sont pas exprimables sous forme de nombres, par conséquent leur application dans la pratique ne sera que d'une exactitude approximative.

Dans un chapitre précédent du *Timée* il s'agit d'un autre rapport, appelé également le plus beau: «A l'origine le Dieu avait fabriqué le corps de l'Univers de feu et de terre. Mais sans un troisième il n'est pas possible que ces deux éléments seuls puissent se composer joliment: il y faut en effet un lien, un moyen terme pour concilier les deux; or des liens le plus beau est celui qui à soi-même et aux termes qu'il relie impose la plus complète unité; et c'est ce que par nature la proportion (*ἀναλογία*) accomplit de façon parfaite . . . » (*Tim.* 31 B C). Par la suite Timée affirme que cette liaison nécessite une seule médiété s'il s'agit des «nombres plans» et deux dans les cas des «nombres solides»; dans son raisonnement il utilise donc les thèses antérieurement formulées par Hippocrate et Archytas — dans le cas des «nombres plans» (produits, chacun, de deux nombres): ce que le premier est au second, le second l'est au troisième, par conséquent le carré du second («du lien») est égal au produit du premier par le troisième, c'est-à-dire qu'il est moyenne géométrique entre eux.

Un cas spécial de cette formation de rapports fut la «section d'or»<sup>98</sup> la proportion d'une plus petite et d'une plus grande quantité où la plus petite est à la plus grande comme la plus grande à la somme des deux:

$$x : a = a : (a + x).$$

De ces deux quantités la plus grande (*a*) prise pour connue, la façon la plus simple<sup>99</sup> donc chronologiquement la première de calculer la plus petite (*x*) de même que la somme (*a + x*) paraît être la suivante:



<sup>98</sup> La théorie — exposée par Platon ou esquissée par ses prédécesseurs — de la moyenne géométrique ne laisse deviner que la possibilité de principe de cette formation de proportions (Archytas B 2; cf. Á. SZABÓ: *op. cit.* p. 217 et suiv.). — Cf. la note 100.

<sup>99</sup> B. L. V. D. WAERDEN (*op. cit.* p. 165 et suiv.) donne une explication différente, basée sur la proportion d'intersection des côtés du pentagramme pythagoricien construit d'après les exemples babyloniens.

Nous construisons un carré sur le  $a$  en tant que côté, ensuite, à partir du point de demi-distance du côté nous dressons un arc tangent aux deux extrémités du côté opposé ( $r = \text{rayon}$ ). En prolongeant jusqu'au point d'intersection le côté dans toutes les deux directions, et en le joignant avec l'un des sommets nous obtenons un triangle, qui d'après le théorème de Thalès doit être rectangle:

$$r^2 = a^2 + \frac{a^2}{4} = \frac{5a^2}{4}, \text{ donc } r = \frac{a\sqrt{5}}{2} \quad x = r - \frac{a}{2} =$$

$$= \frac{a\sqrt{5}}{2} - \frac{a}{2} = \frac{a(\sqrt{5} - 1)}{2} = 0,618033 \dots a \quad a + x = 1,618033 \dots a$$

Arithmétiquement les Grecs ne pouvaient résoudre ce problème, mais ils savaient que le  $a$  — en tant que perpendiculaire abaissée sur l'hypoténuse est la moyenne géométrique entre  $x$  et  $(x + a)$ ; ils avaient donc résolu le problème géométriquement et trouvé, avec exactitude, la quantité recherchée quoique indicible, «irrationnelle».

Cette proportion particulière eut un rôle important dans les Beaux-Arts: grâce à la géométrie, ce «rapport invisible» avait enrichi des possibilités plus raffinées les proportions qui, antérieurement, ne furent constatées que numériquement (p. ex.  $y = 2x + 1$ , dans le cas des colonnes dressées sur les côtés plus longs et plus courts des temples). L'application dans la pratique de la section d'or exprimable uniquement sous forme de fraction décimale infinie, a été, bien entendu, limitée par les possibilités du genre et de la matière, mais la proportion des nombres entiers pouvant être quoique avec une exactitude approximative rapprochée d'elle (notamment:  $21 : 34 = 34 : 55$ , et  $34 : 21 = 55 : 34$ ) il se peut que Polyclète avait lui-même construit le nombre des rayons de sièges, divisés en deux par la ligne horizontale du *diazome* de la *cavea* du théâtre d'Épidaure, selon la section d'or.<sup>100</sup>

<sup>100</sup> Sans être convaincante, l'étude de J. BOUSQUET (Harmonie au théâtre d'Épidaure. Rev. Arch. XLI [1953] p. 41 et suiv.) consacrée à ce sujet est d'un intérêt captivant. Cependant ni la corrélation directe avec la théorie de proportion beaucoup plus générale du *Timée*, ni l'influence de Théodore n'y sont, à mon avis, justifiées (cf. la note 84 aussi). — En analysant le passage 32 B du dialogue CR. MUGLER affirme (Les dimensions de l'Univers platonicien. REG 66 [1953] p. 56 et suiv.) que le raisonnement est en rapport avec le calcul du volume du cube et avec l'extraction de la racine carrée. Cette dernière constatation je ne la pense ni démontrée, ni indispensable pour le procédé. — A partir du passage 31 C.R. J. MORTLEY (The Bond of the Cosmos: a Significant Metaphor. Hermes 97 [1969] p. 372 et suiv.) démontre le caractère objectif et général de la proportion, étant, d'après lui, la substance «métaphysique» de l'univers platonicien.

## DEUX SORTES D'HARMONIE — DEUX MÉTHODES DE PROPORTIONNEMENT

Notre point de départ fut le fait que dans la philosophie d'Héraclite le proportionnement joue un rôle remarquablement important: il cherche la loi exprimable sous forme des proportions qui définit l'être contradictoire du tout et des parties de l'univers, et qui s'y objective d'une manière saisissable par la pensée juste. C'est la sensation qu'il considère comme point de départ de la connaissance humaine, tandis que l'abstraction théorique et la généralisation, capables de saisir, même dans les phénomènes de diverses formes, la substance commune, passent pour une manière supérieure et adéquate de la connaissance. Il présente cette conception, soulignée dans plusieurs fragments, comme une *conclusion* spéculative sans indiquer cependant le processus de la *démonstration*. C'est pour cette raison que nous nous vîmes obligés à rétablir, d'une façon plus ou moins hypothétique, les antécédents historiques qui, acceptés ou discutés, devaient servir de base pour sa théorie et sa méthode.

Il s'ensuit de la nature des sources que pour l'interprétation nous nous sommes servis des textes ultérieurs tout en profitant des résultats de l'histoire des sciences. C'est la recherche de la substance et de la mise en parallèle des rapports «visible (qui se manifeste, démontrable)» et «invisible (sensoriellement insaisissable)» qui nous invita à interpréter les termes philologiquement et de faire un long *excursus* pour l'aperçu *provisoire* et — je le répète — *nécessairement hypothétique*.

Je crois avoir démontré les suivants:

Le «rapport visible» est un terme spécialement géométrique, et porte sur cette méthode de la planimétrie qui permet de commesurer ou de construire, avec une exactitude parfaite, des quantités (grandeurs) numériquement incommensurables. Ici la démonstration se fait, en dernière analyse, à l'aide de la commensuration linéaire (c'est pourquoi il était nécessaire de préciser le sens de *πούς* = «pied» et «pied carré»); elle permet de transformer des longueurs en des aires numériquement égales à celles-là (interprétation de *δύναμις*), et même de construire des proportions «plus belles» que ne peut faire l'arithmétique. — Le «rapport invisible» est, par contre, un terme spécialement mathématique et porte sur cette méthode de la stéréométrie qui permet de supposer théoriquement des proportions inconstructibles dans la planimétrie (extraction de la racine cubique) et qui, par conséquent, est supérieure («plus forte») à celle-ci. Tout donne à penser que le problème ait apparu avant Hippocrate; c'est ici par conséquent qu'il faut chercher la clef pour l'interprétation du fragment 54 d'Héraclite.<sup>101</sup>

Dans la suite de mon étude je vais analyser les autres éléments (économiques) qui ont évoqué, d'une manière plus générale, les particularités de la méthode et de la théorie de l'harmonie d'Héraclite.

Budapest.

<sup>101</sup> Ici devront être soulignés la liaison étroite — attribuée par Théophraste à Pythagore (dans l'extrait d'Aète: II 6, 5 = VS 44 A 15) — entre stéréométrie et mathématiques, les aspects de philosophie sociale de la hiérarchisation des différents «rapports» de même que les motifs mathématiques de la théorie se détachant de la connaissance sensorielle (cf. FR. THORDARSON: *ΟΡΩ—ΒΑΡΗΩ—ΘΕΩΡΩ* — Some Semantic Remarks. *Symb. Osl.* 46 [1971] p. 108 et suiv.).





## TRIBALISM IN SOUTHWESTERN ARCADIA IN THE CLASSICAL PERIOD\*

The terms 'tribe', 'tribal', and 'tribalism' are used in this paper to refer to communities which were politically united and formed independent states, but had no major urban centre, being settled in several villages. Of the Arcadian tribal communities those of the southwest (Parrhasians, Maenalians, Eutresians, and Cynurians) survived longest, since Megalopolis, in which they were eventually incorporated, was the last synoecism in Arcadia,<sup>1</sup> and evidence on them is fullest.<sup>2</sup> For that reason they are here given most attention, but it is important to note that much of the rest of Arcadia probably retained a similar tribal structure well into the classical period, since our evidence for the dates at which the various urban centres arose in Arcadia, replacing tribalism, is very poor. The only synoecism, other than Megalopolis, which can be dated with any semblance of precision is Heraea, probably between 380 and 371 B. C., and significantly the Heraeans as a tribe already issued coinage in the later sixth century and about the same time made a well-known treaty with Elis.<sup>3</sup>

\* This paper is based on part of my Cambridge Ph. D. dissertation. I am grateful for advice and helpful criticism to my supervisor, the late Professor A. H. M. JONES, and to my examiners, Professors A. ANDREWES and M. I. FINLEY. They are not of course responsible for any remaining deficiencies.

<sup>1</sup> Paus. VIII. 27. 1.

<sup>2</sup> Evidence on the respective tribes has been assembled by Philippson, *RE*. VI (1909) 1519, art. *Eutresis* 2; Pieske, *RE*. XII (1925). 45, art. *Kynuria* 2; Ernst Meyer, *Der kleine Pauly*, III (1969). 901–2, art. *Mainalon* (-os); Ernst Meyer, *RE*. Suppl. XI (1968). 1029–1033, art. *Parrhasia*, *Parrhasioi* (a very full and useful article).

<sup>3</sup> Heraea was synoecised by 'Cleombrotus or Cleonymus' (Strabo, VIII. 3. 2 = C 337); the Cleombrotus was identified as the king of Sparta who ruled 380–371 and died at Leuctra by Hiller von Gaertringen, *RE*. II. 1129, followed by Bölte, *RE*. VIII. 414–5, while Strabo's hesitation could be explained by identifying the Cleonymus with the prominent Spartan of that name who also died at Leuctra (on whom v. Lenschau, *RE*. XI. 730). On early Heraean coinage v. Williams. *ANSMusN*. 16 (1970). 1–12; treaty Heraea-Elis, Meiggs and Lewis, *A selection of Greek historical inscriptions to the end of the fifth century B. C.* (Oxford, 1969), no. 17.

No other Arcadian synoecism can be dated with any precision (save that Mantinea was synoecised before 384; cf. Xen. *Hell.* V. 2. 7); ancient evidence and modern literature are presented in the review of Arcadian communities (in alphabetical order) given by Hejnic, *Pausanias the perieget and the archaic history of Arcadia* (Prague, 1961), 10–60. Cf. also Williams, *The confederate coinage of the Arcadians in the fifth century B. C.* (New York, 1965), 13–14, on the synoecisms of Mantinea and Tegea.

It seems that the process by which urban centres gradually emerged among Arcadian tribal communities continued into the fourth century, and that the synoecism of Megalopolis, though distinguished by its size, was part of a process which had only a few years before reached Heraea.

One other tribe, the Azanians, deserves brief notice before the southwestern communities are considered. They occupied fairly extensive territory in northern Arcadia.<sup>4</sup> The continuing importance of Azanian tradition is shown by the presence of the eponym Azan as one of the three legitimate sons of Arcas on the dedication made at Delphi in 369 B. C. by the Arcadian League.<sup>5</sup> The tribe does not however appear as such in classical history, and already in the fifth century the term 'Azanian' could be used in verse as little more than a synonym for 'Arcadian'.<sup>6</sup> Only two historical individuals are described as Azanian. One is Laphanes, 'an Azanian from the polis Paus', in Herodotus' list of Agariste's suitors.<sup>7</sup> The other is the enigmatic Philip, whose victory monument at Olympia, of uncertain date, described him as an 'Azanian from Pellana'.<sup>8</sup> Since Philip's use of the ethnic 'Azanian' is wholly without parallel in the classical period, it cannot be taken as evidence that an Azanian state survived into the fifth century. Rather, the complete lack of evidence for a classical Azanian state shows that the Azanian tribal structure had broken up before the fifth century. The growth of urban centres in northern Arcadia may well have been associated with this break-up, occurring in the separate smaller communities which emerged from the disintegration of the tribe.

For the history of the Parrhasians, Maenalians, Cynurians, and Eutre-sians in the pre-classical period evidence is very poor. Tribalism did evidently exist in the archaic period, since the Parrhasians appear in the Catalogue of Ships.<sup>9</sup> Other traditions about the early period, however, refer to individual settlements like Trapezus and Oresthasium<sup>10</sup> rather than to the tribes to which

<sup>4</sup> Evidence on the Azanians is assembled by Tomaschek, *RE*. II (1896). 2639, art. *Azania I*; Hiller von Gaertringen, *IG*. V2 (1913), p. viii. Azanian territory was extensive since it comprised seventeen communities (Steph. Byz. s. v. 'Azania'); Strabo (VIII. 3. 1 = C 336) even gives Azania a common frontier with Elis, though the value of his evidence is uncertain. Azania lay roughly in northern Arcadia, since in that area belong the three communities attested as Azanian, Paus (Hdt. VI. 127), Psophis (Plb. IV. 70. 3), and Pheneos (Steph. Byz. s. v. 'Pheneos').

<sup>5</sup> *Fouilles de Delphes*, III. 1. nos. 3–11. Cf. also *IG*. V2. 367, line 48, which may indicate a cult of Azan at Clitor in the late second century B. C.

<sup>6</sup> *Eur. Or.* 1643–7; the fifth-century Delphic response (if it is genuine) in Paus. VIII. 42. 6, on which v. Parke and Wormell, *The Delphis oracle*, II. 200–1, no. 493.

<sup>7</sup> Hdt. VI. 127.

<sup>8</sup> Paus. VI. 8. 5. For discussion of the various problems relating to this monument v. Moretti, *Olympionikai, i vincitori negli antichi agoni Olimpici* (Rome, 1957), no. 319 (suggesting 436 B. C. as the date of Philip's victory), and Ernst Meyer, *RE*. XIX. 366–7 (arguing on the basis of this passage, Pliny, *NH*. IV. 20, and *Σ* Ap. Rhod. I. 177, for the existence of an Arcadian Pellana or Pellene, in addition to the well-attested Achaean city).

<sup>9</sup> *Han. II*. II. 603–9. (The other three southwestern tribes do not appear, but that does not seem significant, since many other classical Arcadian states are also missing.)

<sup>10</sup> Trapezus, Paus. VIII. 5. 4, Hdt. VI. 127; Oresthasium, Paus. VIII. 39. 3–5, 41. 1.

these settlements certainly belonged in the classical period. Without better evidence it is virtually impossible to draw conclusions about the relationship in the archaic period between individual settlements and the tribe as a whole. It is only from the early fifth century that evidence on such questions appears in useful quantity. The evidence on the tribes runs from roughly 500 B. C. until their disappearance in the fourth century, brought about by the foundation of Megalopolis.<sup>11</sup> Tribalism did not cease immediately when Megalopolis came into being, for damiorgoi from Cynuria and Maenalia appear beside those from Megalopolis in the list appended to an Arcadian federal decree in honour of the Athenian Phylarchus.<sup>12</sup> This Phylarchus-decree is of the fourth century, but opinions are divided as to whether it should be dated before 362 or after 343/2. To the present writer it seems more probable that the decree belongs before 362; in that case, since there is no other evidence for tribalism in southwestern Arcadia after the 360s, it may be assumed that it disappeared then. If however the decree belongs after 343/2, it would appear that parts of the tribal structure survived for a few decades after the foundation of Megalopolis and then disappeared.<sup>13</sup> The period in which the working of southwestern Arcadian tribalism can be studied thus runs from about 500 to the 360s, or possibly some decades later.

A key document for the study of the Parrhasians, Maenaliens, Cynurians, and Eutresians is contained in Pausanias' account of the foundation of Megalopolis, namely the list of communities 'which the Arcadians were persuaded to abandon' in order to found the new city. The list includes (in addition to some territories outside the area of the four tribes) ten Maenalian communities, eight Parrhasian, six Eutresian, and four Cynurian.<sup>14</sup> Enough of these tribal settlements can be located to indicate the territory held by each tribe in 368.<sup>15</sup> Various pieces of evidence however, suggest that earlier, perhaps much

<sup>11</sup> The precise date of Megalopolis' foundation is to be sought between 371/0 and 368/7 B. C.: for the present discussion the exact year is unimportant, but 368 B. C. is assumed. The writer has argued elsewhere (*Historia*, 20 (1971), 591) for 368 B. C., accepted recently as the date of 'the real founding of Megalopolis' also by Dušanić, *Arkadski savez IV veka* (Beograd, 1970), 318–9, despite differing views on some aspects of the foundation. (The above reference to Dušanić's work, and all others in this article, are to the English summary at pp. 281–345 rather than to the Serbian text at pp. 11–280.)

<sup>12</sup> IG. V. 2. 1 = 'Tod, *Greek historical inscriptions*, no. 132.

<sup>13</sup> The problem of dating the Phylarchus-decree is reviewed at length by Dušanić, *op. cit.* 336–7. Dušanić decides in favour of a date after 343/2, but his main argument (that Megalopolis' role in the 360s was too modest for it then to have twice as many damiorgoi as any other state represented, as it does on the decree) overlooks Xenophon's steadfast refusal to mention Megalopolis in *Hell.* VI and VII, which leaves us largely in ignorance about Megalopolitan importance in the 360s. It therefore still seems possible to maintain the view expressed by the present writer (*Historia*, 20 (1971), 571) that the decree belongs in the 360s.

<sup>14</sup> Paus VIII. 27. 3–4 (probably derived from an Arcadian federal decree, Hejnicz *op. cit.* (n. 3), 34–5).

<sup>15</sup> A list of the settlements with references to modern work on their topography, was assembled by the present writer in *BSA.* 63 (1968), 287–8. The list was based on the reading of Pausanias' text by Hiller von Gaertringen, *IG.* V2. p. xviii; the list has now

earlier, the Parrhasians had occupied not only their own territory of 368 but also much then held by the other three tribes.<sup>16</sup> This has led Callmer to suggest that even in the later fifth century the Eutresians and Maenalians were not yet separate from the Parrhasians.<sup>17</sup> The only concrete evidence, however, to support the view that fifth-century Parrhasia was greater than in 368 comes in a passage of Thucydides where, writing of 421 when Mantinea controlled Parrhasia, he says that the Mantineans held a fort in Parrhasia opposite Sciritis in Laconia.<sup>18</sup> Sciritis in 368 bordered on Maenalian territory, well to the east of anything then held by the Parrhasians, and the passage appears to show that in 421 Parrhasia extended much farther east than in 368. Against that evidence, however, must be set another passage of Thucydides, on 418 B. C., in which he writes of 'Orestheium in Maenalia';<sup>19</sup> Orestheium has been identified with the Maenalian community known to Pausanias as Oresthasium and also called Oresteium, situated in the southern Megalopolitan plain and controlling territory (Oresthis or Orestia) which extended as far as the eventual site of Megalopolis.<sup>20</sup> Maenalian territory in 418 therefore extended as far west as Oresthasium, as it did in 368, and so must have cut off Parrhasia from Sciritis. The best solution to this conflict of evidence in Thucydides is to suppose, as Andrewes does, that the term Sciritis was used by Thucydides not in a narrowly precise sense but to include all that part of the Megalopolitan plain south of Parrhasia and south and west of the Alpheus;<sup>21</sup> in that case the only concrete evidence for a greater fifth-century extension of Parrhasian territory disappears.<sup>22</sup> We have therefore no reason to assume any major change in the territories of the four tribes between about 500 and 368, or any change in the tribal structure caused by changes in territory.

Equally the tribal structure was probably not changed in that period by foreign intervention, though some of the tribal areas passed under foreign domination. In the early part of the Peloponnesian War Mantinea achieved effective control over the northern Maenalians and the Parrhasians, while

been reexamined by Dušanić, *op. cit.* 321–330, but his conclusions do not affect the sites which can be located.

There were other settlements in the tribal area evidently not abandoned in 368 but no doubt incorporated into Megalopolis as subordinate villages (*BSA*. 63 (1968). 288–9).

<sup>16</sup> The evidence is set out and discussed by Ernst Meyer, *RE*. Suppl. XI. 1031–2, who does not however offer a date for the shrinking of Parrhasian territory.

<sup>17</sup> Callmer, *Studien zur Geschichte Arkadiens bis zur Gründung des arkalischen Bundes* (Lund, 1943), 50–1.

<sup>18</sup> Thuc. V. 33.

<sup>19</sup> Thuc. V. 64. 3.

<sup>20</sup> Ernst Meyer, *RE*. 1014–6; Gomme, Andrewes, and Dover, *A historical commentary on Thucydides*, IV. 91–3.

<sup>21</sup> Andrewes in Gomme, Andrewes, and Dover, *op. cit.* IV. 31–4.

<sup>22</sup> Thisoa by Mt. Lycaeus is included by Pausanias among Cynurian communities to be transplanted to Megalopolis (VIII. 27. 4) but elsewhere called Parrhasian (VIII. 38. 3). This is probably a mere slip by Pausanias rather than evidence of Parrhasian shrinkage (though it is so understood by Ernst Meyer, *RE*. Suppl. XI. 1031–2).

Tegea in a similar way controlled the southern Maenalians.<sup>23</sup> Mantinea lost control of these areas after 418,<sup>24</sup> but it is not clear how long Tegea dominated the southern Maenalians. The tribes' powerful eastern neighbours may have achieved similar domination at other times in the classical period before the foundation of Megalopolis but we know of only this one instance.<sup>25</sup> In this one known case the tribes concerned, although under effective domination, were formally allies of Mantinea or Tegea, and so presumably preserved their existing constitutional structure, despite the intervention in their affairs of foreign powers.

It is thus possible to use the evidence from the classical period to examine the functions of the several tribes, the relations of the various settlements to their tribe, and the degree to which the tribes cohered as units.<sup>26</sup> Firstly, it is clear that each tribe, taken as a whole, acted as an independent state; our evidence of their activities is sparse, but sufficient. The Maenalians as a tribe sent troops to fight on the Spartan side in 418.<sup>27</sup> In the later fifth century the Parrhasian tribe struck coins.<sup>28</sup> There was a Parrhasian, designated as such, on the Arcadian federal commission to determine the frontier between Methydrium and Orchomenus.<sup>29</sup> Both Parrhasia and Maenalia supplied oecists for the foundation of Megalopolis.<sup>30</sup> The Maenalians and the Cynurians are both represented among other Arcadian states in the list of *damiorgoi* appended to the Phylarchus-decree.<sup>31</sup> In all these cases the tribes exercised the functions of a

<sup>23</sup> Thuc. IV. 134, V. 29. 1, 33, 47; cf. Gomme, Andrewes, and Dover, *op. cit.* IV. 31–4.

<sup>24</sup> Thuc. V. 81. 1.

<sup>25</sup> Leahy, *Phoenix*, 12 (1958). 162–4, argues for Tegean control of much of southern Arcadia in the sixth century. This view is possible but unproven. It is not supported by the fact that the Spartan-Tegean treaty was set up 'on the Alpheus' (Aristotle fr. 592 (Rose) = Plut. *Mor.* 292 B). The most natural meaning of the phrase is 'at Olympia' (Lewis, *CR.* 20 (1970). 254). If it means 'on the Alpheus where the Alpheus forms the Spartan-Tegean frontier', then it almost certainly refers to the Vurvura-stream south of Tegea (as Bölte, *RE.* III A. 1308). The Vurvura-stream is not the Alpheus; it may once have been (Pritchett, *Studies in ancient Greek topography*, Vol. I (Berkeley and Los Angeles, 1965), 122–130), though that is unlikely (Meyer, *Gnomon*, 38 (1966). 591–2); but it was in ancient times believed to be the Alpheus, as is shown by the bucket found beside it and inscribed 'Alphios' in archaic script (Rhomaïos, *AE.* 1904 [1905]. coll. 139–152). Aristotle's phrase therefore does not justify the supposition that the treaty was set up on the Alpheus somewhere near Messenia and that Tegean control extended to that point (as suggested by Leahy), still less that such Tegean control continued into the fifth century.

<sup>26</sup> The available evidence is assembled in the works listed in n. 2 above, which also discuss to varying degrees the structure of the separate tribes (especially Meyer on Parrhasia). There has not been to my knowledge an attempt at a comparative analysis of the four tribes taken together; cf. the observations of Callmer, *op. cit.* (n. 17 above), 16–9, 49–51.

<sup>27</sup> Thuc. V. 67. 1.

<sup>28</sup> Head, *Historia Numorum*<sup>2</sup>, 451.

<sup>29</sup> Schwyzler, 664. 3.

<sup>30</sup> Paus. VIII. 27. 2.

<sup>31</sup> Tod, *Greek historical inscriptions*, no. 132. Cf. the Parrhasians on the fragmentary inscription *IG.* V 2. 2, possibly also a list of federal *damiorgoi*.

typical independent state of classical Greece. It happens that there is no example of such action by the Eutresians,<sup>32</sup> but there is no reason to suppose that their status was different from that of the other three tribes.

While each tribe, taken as a whole, formed an independent state, it was made up of a number of smaller communities. The terms used by ancient writers to describe these constituent members of the tribe vary somewhat; Diodorus, for instance, uses indifferently 'kome', 'polisma', and 'polis' to refer to the communities incorporated in Megalopolis.<sup>33</sup> It is nonetheless interesting that 'polis' is commonly used; Pherecydes uses it of Oresthasium, Thucydides of the Parrhasian communities, Xenophon of Eutaea in Maenalia, and Pausanias consistently both of the settlements supposedly founded by sons of Lycaon and of the settlements (in many cases the same) to be transplanted to Megalopolis.<sup>34</sup> The use of 'polis' in such a context is unlikely to be precise, but it suggests that the several local settlements handled some of their own affairs within the tribe, and that they had a well-defined identity as communities. Thucydides once writes of Oresthis, evidently meaning the territory of Oresthasium;<sup>35</sup> if it is legitimate to generalise from this instance, it appears that each local community had its own defined territory, and was not merely a settlement on territory belonging to the whole tribe. The internal political structure of the four tribes remains largely unknown; but it seems likely that the tribe was formally composed of its several constituent communities rather than being made up directly by all the tribesmen taken as individual citizens.

A tribesman might feel loyalty either to his own local community or to his tribe as a whole. (He might also have a sense of Arcadian nationality, but that does not illuminate the tribal structure.) It is therefore interesting to see how individual tribesmen described themselves. No evidence is available for Eutresians, and there is only one case of an individual Cynurian, a man who made a dedication on the acropolis at Athens before 480 and described himself simply as a Gortynian with no reference to the Cynurian tribe.<sup>36</sup> The two individual Parrhasians who won at Olympia both described themselves simply as Parrhasian, with no reference to any local community.<sup>37</sup> Equally the three Parrhasians who appear in Xenophon's *Anabasis* are described as Parrhasian.<sup>38</sup>

<sup>32</sup> Cf. the references to the Eutresians in Telecleides fr. 57 (Kock and Xen. *Hell.* VII. 1. 29).

<sup>33</sup> D. S. XV. 72. 4, 94. 1–3.

<sup>34</sup> Pherecydes fr. 135 (Jacoby); Thuc. V. 33. 2; Xen. *Hell.* VI. 5. 12; Paus. VIII. 3. 1, 4, 27. 3–14, 28. 1 etc. (cf. *BSA.* 63 (1968). 287–9).

<sup>35</sup> Thuc. IV. 134. 1.

<sup>36</sup> *IG.* I<sup>2</sup>. 488. The 'Thisoan Arcadian' who was a Delphic proxenus and made a dedication at Delphi (*SEG.* XIV. 455, on which see Bousquet, *BCH.* 78 (1954). 432–3 probably belonged not to Cynurian Thisoa, of which very little is known (cf. Paus. VIII. 27. 4, 38,3) but to Thisoa near Orchomenus, which was an independent state in the Hellenistic period (*IG.* V 2. 510, 511).

<sup>37</sup> *P. Oxy.* 222; Paus. VI. 8. 2. They are dated respectively to 468 and c. 400 by Moretti, *Olympionikai* (cited n. 8. above), nos. 243, 359.

<sup>38</sup> Xen. *Anab.* I. 1. 2, IV. 1. 27, VI. 5. 2.

The only Parrhasian not described as such is the 'Arcadian from Trapezus' in Herodotus' list of the suitors of Agariste,<sup>39</sup> and he clearly belongs to an earlier period. Parrhasians of the fifth and early fourth centuries were, it seems, uniformly referred to as Parrhasians. Several Maenalianians described themselves as Maenalianians: in the mid-fifth century the émigré Phormis called himself an 'Arcadian Maenalian'; the sculptor Nicodamus, active around 400, signed himself 'a Maenalian'; and four Olympic victors, dated by Moretti between 464 and 372, were all described simply as Maenalian.<sup>40</sup> Other Maenalian victors at Olympia, however, showed more feeling for their local communities: these were Tellon, an 'Arcadian Oresthasian'; Gnathon, a 'Dipaeian of the Maenalian land'; and Euthymenes 'from Maenalus itself' (i.e. from the particular local community Maenalus rather than the whole tribal territory, Maenalia).<sup>41</sup> It therefore appears that among Maenalianians the sense of belonging to the Maenalian tribe was strong, but was sometimes outweighed by a man's sense of belonging to his own local community; among Parrhasians, on the other hand, tribal unity seems to have been much more complete.

There is also evidence of actions undertaken by individual communities in their own right. In the first half of the fifth century Cynurian Gortys dedicated spoils of war at Delphi in its own name;<sup>42</sup> to this same community belonged the dedicant at Athens, noted above, who described himself simply as 'Gortynian'. The Gortynians certainly dedicated their spoils without reference to the Cynurian tribe, and it seems entirely likely that they had undertaken independently of the tribe the war from which the spoils came. Among the Maenalianians the Dipaeians may have undertaken some independent action, although the inscription on which they appear is too fragmentary for the context to be clear.<sup>43</sup> It is perfectly clear, however, that another Maenalian community, Pallatium, exercised various functions of an independent state; around 400 it struck coins in its own name, and about the same time had a Delphic thearodocus.<sup>44</sup> There is no evidence for such actions by Eutresian or Parrhasian communities. Given the general paucity of evidence about the

<sup>39</sup> Hdt. VI. 127.

<sup>40</sup> Respectively Paus. V. 27. 2; Paus VI. 6. 1, 3; *Σ Ar. Vesp.* 1191, cf. Moretti op. cit. no. 253; Paus. VI. 6. 1 (cf. Thuc. V. 49), cf. Moretti, op. cit. nos. 336, 343; *IvO* 158, Paus. VI. 6. 3, cf. Moretti, op. cit. no. 393; *IvO*. 164, Paus. VI. 9. 2, cf. Moretti, op. cit. no. 408.

<sup>41</sup> Respectively *IvO*. 147, 148 (v. also *SEG*. XXII. 258, *P. Oxy.* 222), cf. Moretti, op. cit. no. 231; Paus. VI. 7. 9, cf. Moretti, op. cit. no. 314; Paus. VI. 8. 5, cf. Moretti, op. cit. nos. 362, 377.

<sup>42</sup> *Syll.*<sup>3</sup> 49. The Arcadian Thisoa which had a Delphic proxenus in the early fourth century was probably not the Cynurian Thisoa, cf. n. 36 above.

<sup>43</sup> *SEG*. XXIII. 179, from Nemea.

<sup>44</sup> Coins, Head, *Historia Numorum*<sup>2</sup>, 451; thearodocus, lines 1—3 of the inscription published by Daux, *REG*. 62 (1949). 4—12. Cf. the observation of Ernst Meyer, *Der kleine Pauly*, III. 902, on the separation of Pallantium (and Asea) from Maenalia. Since Pallantium remained independent of Megalopolis after 368 (v. the discussion, with evidence, by Dušanić, op. cit. (n. 11 above), 322—4), the Maenalian tribe's claim to it in 368 may have been purely nominal.

Eutresians, an argument from silence in their case seems unjustified. Since however there is evidence of various actions by the Parrhasian tribe as a whole, and since the known individual Parrhasians are uniformly described as such, it is interesting that we hear of no Parrhasian community acting independently of the tribe, and in this case the argument from silence may be taken to support what the other evidence suggests, namely that tribal cohesion among the Parrhasians was strong.

It thus appears that, while each tribe as a whole formed an independent state and fulfilled the normal functions of such a state in classical Greece, there was in the classical period some weakening of the tribal structure. There is no sign of such weakening in Parrhasia, for which the available evidence points to tribal unity; and for the Eutresians evidence simply does not exist. Amongst the Cynurians and Maenalians, however, loyalty to a local community sometimes outweighed loyalty to the tribe as a whole, and some communities, above all Maenalian Pallantium, can be seen to have acted independently of the tribe to which they belonged. It might be conjectured that the weakening of the tribal structure was due to Spartan policy, since Sparta presumably preferred that the tribes on its northern frontier be enfeebled; or that it was due to political domination by Mantinea and Tegea. Evidence is however lacking to support either view: whereas in favour of the view that such weakening was a spontaneous development the breakup of the Azanians of northern Arcadia before the classical period can be cited as a parallel case, and the Azanian tribe disintegrated at a time and in an area which make it unlikely that outside interference was the cause. Also the tendency of ancient writers to apply the term 'polis' to the constituent communities of the tribes of the Megalopolitan basin suggests that these communities had a certain vigour of their own, which could explain the strength of loyalty to the local community and even the development of Pallantium, admittedly exceptional, to virtually independent status.

Evidence on the Arcadian tribal state is fullest for the southwestern tribes, the Parrhasians, Maenalians, and Cynurians (while the Eutresians, very poorly attested, were doubtless similar); in their history can be seen something of the functioning of the Arcadian tribal state, but also something of its weakness. The tribal state, as a state, was capable of discharging all the functions discharged by a city-state, but it was subject to tensions which did not affect the city-state in the same way, for the tribe's constituent communities might develop independently of the tribe. Some Arcadian tribal states remained united until by synoecism they became city-states; Heraea, apparently not synoecised before 380, is a notable example.<sup>45</sup> The Azanian tribe, on the other

<sup>45</sup> Heraea also shows that synoecism was not necessarily due to a democratic tendency. This might be supposed e. g. from the case of Mantinea, where the Spartans' destruction of the synoecism in 384 favoured the oligarchs (Xen. *Hell.* V. 2. 7), which



hand, seems to have broken up completely before the fifth century, so that several separate city-states emerged in the former Azanian territory in northern Arcadia. Whether the tribes of the southwest, notably the firmly cohesive Parrhasians, would have developed as compact units into synoecised city-states is impossible to tell, since their future was decided for them by the Arcadian League's decision to found Megalopolis.

University of Sheffield.

suggests that synoecism favoured democrats. Heraea's synoecism was however apparently promoted by Sparta in the years 380—371, when Sparta would not have given any encouragement to Heraean democrats; and indeed soon afterwards Heraea supported Sparta against the emergent and democratically inclined Arcadian League (Xen. *Hell.* VI. 5. 11; on the League's democratic tendency v. *Historia*. 20 (1971). 571—2).



E. MARÓTI

## SPINAS RUNCARE

(ZUR VERWANDTSCHAFT DES HORAZISCHEN «*SPINAS EVELLERE*»)

Unlängst widmete I. Borzsák eine gründliche Studie<sup>1</sup> den Anfangszeilen der horazischen Epist. I. 14,<sup>2</sup> genauer gesagt, der Auslegung, den antiken Analogien und dem weitverzweigten Fortleben der vom Dichter der Felderbewirtschaftung entlehnten Metapher (*spinas evellere agro* — *spinas evellere animo*). Den vom Autor behandelten antiken Belangen des in Frage stehenden Wortbegriffs habe ich nichts hinzuzufügen, bezügl. des «Fortlebens» auch nur so viel, als mir im Zuge meiner agrarwissenschaftlichen Untersuchungen nolens volens an einschlägigem Material begegnete. Zweifellos birgt nämlich der Ausgangspunkt des Vergleiches, die der Begriffsübertragung zugrundeliegende konkrete landwirtschaftliche Beschäftigung selbst, gewisse Probleme in sich und ist, wie wir gleich sehen werden, in manchen ihrer wesentlichen Aspekte noch ungeklärt. Deshalb dürfte eine genauere Betrachtung des Arbeitsganges selbst, auf dem die horazische Metapher fußt, sowie seiner landläufigen Begriffsbestimmung im Altertum von gewissem Interesse sein, zumal sie gleichzeitig zu einer wahrhaft instruktiven Klärung der «Verwandtschaft» des fraglichen Motivs beizutragen vermag.

1. Die vom Dichter verwendete Bezeichnung (*evellere*) ist allgemeinerer Natur. Der für das Jäten des Unkrauts, der zwischen den Nutzpflanzen wuchernden Disteln in der römischen landwirtschaftlichen Fachliteratur übliche Terminus technicus lautet: *runcare*. Die früheste derartige Analogie des *spinas evellere* findet sich in Catos folgender Aufzählung (de agr. 2, 4): *per ferias potuisse fossas veteres tergeri, viam publicam muniri, vepres recidi, hortum fodiri, pratum purgari, virgas vinciri, spinas<sup>3</sup> runcari,<sup>4</sup> expinsi far, munditias fieri*.

<sup>1</sup> *Spinas evellere* (Hor., Epist. I 14, 4 f.) Acta Class. Univ. Debrecen 7 (1971) 55–62.

<sup>2</sup> *Vilice silvarum et mihi me reddentis agelli, / . . . certemus, spinas animone ego fortius an tu/ evellas agro . . .* (l. 3–4).

<sup>3</sup> Vgl. M. G. BRUNO: Il lessico agricolo latino e le sue continuazioni romanze. Istituto Lombardo. Rend. Lett. 91 (1957) 450, Nr. 369: 'spina, cespuglio spinoso'. E. BREHAUT: Cato the Censor on Farming. New York 1933, 7: 'thorny shrubs'.

<sup>4</sup> Vgl. E. MARÓTI: Acta Ant. Hung. 11 (1963) 23 und Anm. 75, ferner VDI 1970/2 62–63.

Das Jäten erwähnt Cato in Verbindung mit der Pflege diverser Pflanzen, für gewöhnlich im Zusammenhang mit dem Hacken.<sup>5</sup> So heißt es in seiner Anleitung zum Getreidebau: *frumenta face bis sarius rancesque* (37,5); bei Beschreibung der Pflege von Spargelbeeten: *sarire, runcare* (161, 1), *sarito runcatoque* (161,2); in Verbindung mit Zypressen-Baumschulen: *crebro runcato* (48,2).

Die letztgenannte Stelle bietet einen Anhaltspunkt für die Verrichtung der als *runcare* bezeichneten Arbeit, für die Art der Unkrautvertilgung, und enthält zugleich einen Hinweis auf den horazischen Wortgebrauch: *crebro runcato; simul herbae* (Unkraut) *coeperint nasci, eximito; nam si herbam duram* (zähes, hartes Unkraut) *velles, cupressos simul evelles*. Ähnlich heißt es bezügl. des Jätens der Spargelbeete: *ubi natum erit, herbas crebro purgato*<sup>6</sup> *cavetoque ne asparagus una cum herba vellatur* (161,2). Aufschlußreich ist in dieser Hinsicht trotz H. Keils kritischer Bemerkung<sup>7</sup> auch die von Plinius d. Ä. verwendete Paraphrase: . . . *crebro purgari*,<sup>8</sup> *caveri ne cum herbis evellatur asparagus*<sup>9</sup> . . . Folglich ist *runcare* gleichbedeutend mit dem Ausreißen des bereits erstarkten Unkrauts.<sup>10</sup>

Schon Varro gab (r. r. I. 30) diesbezügl. eine Art Erläuterung: *segetes runcari, <id est>*<sup>11</sup> *herbam e segetibus expurgari*. Leider erhalten wir hieraus über die Art und Weise des betreffenden Arbeitsvorgangs keinen näheren Aufschluß.

Um den Zweck des Jätens zu veranschaulichen, bedient sich Columella unterschiedlicher Bezeichnungen: *ut herbis liberarentur* (II 9, 18); *ut herbae exterminentur* (XI 3,19); *ne herbis enecetur* (XI 3,38); *ne alterius generis herba invalidam Medicam perimat*.<sup>12</sup> Doch wie dieses Ziel erreicht wurde, darüber

<sup>5</sup> Das leuchtet schon insofern ein, als sich das Unkraut dem gelockerten Erdreich leichter entreißen läßt als einem festen, eingetrockneten Boden. Davon abgesehen bilden aber Behacken und Jäten zwei selbständige, voneinander unabhängige Arbeitsverrichtungen (s. z. B. Colum. II 11, 9), die nicht unbedingt von derselben Person besorgt werden. Obwohl P. THIELSCHER (Der Marcus Cato Belehrung über die Landwirtschaft, Berlin 1963, 327 ff.) die Ansicht vertritt, die Aufgabe des *politor* hätte sich auf die Verrichtung beider Arbeiten erstreckt (*polire*), beruft sich N. BROCKMEYER (Arbeitsorganisation und ökonomisches Denken in der Gutswirtschaft des röm. Reiches, Diss. Bochum 1968, 82) mit Recht darauf, daß es in der Literatur kein Beispiel für die Bezeichnung beider Arbeitsgänge mit dem Wort *polire* gibt. Im übrigen wurden die von Cato, *de agr.* 2, 4 aufgezählten Arbeiten von den auf den Gütern beschäftigten Sklaven verrichtet, während der *politor* ein Tagelöhner, d. h. ein Freier war. Der unmittelbare Zweck des Hackens war nicht das Ausrotten des Unkrauts, vielmehr das Lockern und Wenden des Erdreichs; das Jäten war eine davon unabhängige Verrichtung in der Landwirtschaft. Vgl. Theophr. hist. plant. II 7,5, s. auch Anm. 8 und 19.

<sup>6</sup> Vgl. z. B. 2,4 *pratium purgari*; Varro, r. r. I. 29,1 *prata purgari*; Plin. n. h. XVII 241 *segetes purgare*; in etwas anders geartetem Zusammenhang Cato, 151,2. 4.

<sup>7</sup> *Catonis praecepta de asparago* . . . *non plane accurate rettulit*. Comment. in Cat. *de agr.* ad c. 161 (S. 186).

<sup>8</sup> Vgl. Pallad. IV 9,11 *adsidua runcatione nutrienda*. S. überdies Geop. XII 8,1.

<sup>9</sup> XIX 148; vgl. XVII 55 *ex segete evellito ebulum, cicutam* . . .

<sup>10</sup> Vgl. die spätere Definition des Isidorus: *Runcatio est a terra herbas evellere* (Orig. XVII 1).

<sup>11</sup> KEILS allgemein anerkannte Textergänzung.

<sup>12</sup> II 10,27. Vgl. Theophr. *caus. plant.* III 20,9 und *hist. plant.* VIII 6,7; Plin. n. h. XVIII 159.

finden wir bei ihm trotz seiner häufigen und zuweilen mit großem Nachdruck<sup>13</sup> wiederholten Erwähnung und Empfehlung des Jätens nur äußerst spärliche Anhaltspunkte. Bei ihm stößt man übrigens erstmals auf die hauptwörtliche Benennung des betreffenden Arbeitsvorgangs: *runcatio*.<sup>14</sup>

Die beiden Bezeichnungen für das gleiche Verfahren kommen bei Columella im Zusammenhang mit einer Reihe unterschiedlicher Pflanzengattungen vor, u. a. bei diversen Getreidearten,<sup>15</sup> bei Hülsenfrüchten, wie Bohnen (II 11,9), Erbsen (II 12,3; 5), Linsen (II 12,4), bei Gewürzkräutern (XI 3,29); Futterpflanzen, wie Wicken,<sup>16</sup> bei Bäumen, wie Edelkastanien (IV 33,2), Ruster- und Weidenpflänzlingen (V 6,7 und XI 2.19) sowie bei Zierblumen (*de arb.* 30, 1) usw.

Der Name des Unkrautvertilgers, d. h. dessen, der die Arbeit der *runcatio* verrichtet, ist *runcator*.<sup>17</sup> S. z. B. . . . *nullam postulare operam nisi runcatoris*.<sup>18</sup>

2. Zur Zeit Catos, Varros, aber auch noch Columellas und des Plinius scheint mithin die *runcatio*, d. h. das Jäten des Unkrauts ohne jeden Behelf, durch Zupfen mit bloßer Hand erfolgt zu sein.<sup>19</sup> Bezeichnend hierfür ist Columellas Anweisung bezüglich des Pflanzens junger Ulmensezlinge. Sobald diese, heißt es bei Columella, der Erde entschlüpft sind, entfernt man das Schutzdach<sup>20</sup> und zieht das Unkraut mit der Hand heraus (*manibus herbas carpemus*), was indessen mit größter Sorgfalt geschehen muß, damit man die noch zarten kleinen Wurzeln der jungen Bäumchen nicht mit herausreißt.<sup>21</sup> Die Reihen der Setzlinge selbst müssen so schmal sein, daß die mit dem Jäten Beschäftigten (*qui runcaturi sunt*), deren Mitte mit der Hand mühelos erreichen (*manu*

<sup>13</sup> S. z. B. II 9,18, 11,6 und XI 3,19. Vgl. Pallad. IV 9,11.

<sup>14</sup> Columella verwendet das Zeitwort *erellere* nicht mehr.

<sup>15</sup> II 9,18. Vgl. Plin. XVIII 184.

<sup>16</sup> II 10,26–27; vgl. Pallad. V 1,3.

<sup>17</sup> Zu *runcare*, *runcatio* und den in folgendem erwähnten Wortableitungen s. G. G. BETTS -W. D. ASHWORT: Index to the Uppsala edition of Columella. Uppsala 1971. 507.

<sup>18</sup> XI 3,39. — Statt der Substantivformen *runcatione* bzw. *runcatio* setzt sich Lundström in der Textstelle II 11,6–7 für die Lesart *runcā* bzw. *runca* ('Unkraut') ein. Erstere Berichtigung hat manches für sich, wenn es freilich auch möglich ist, daß die Endung des vorangehenden Wortes «*cetera*» irrig oder verschrieben ist (*ceteris*?), oder aber sich das Wort auf *faba* bezieht und kein Eigenschaftswort der *runcatio* bildet. Die zweite Textstelle läßt sich aber auch unverändert beibehalten: *frugibus enim detrahatur, si relinquatur runcatio*, sofern nämlich *relinquitur* nicht mit «dort verbleiben», sondern mit «unterbleiben, unterlassen» übersetzt wird.

<sup>19</sup> Vgl. M. BRUNO: a. a. O. zu Nr. 73. — M. E. Сергеевко: Марк Порций Катон: Земледелие, 1950, 169. Anm. 10. Ähnlich verhält es sich auch heute, s. Kertészeti Lexikon (Gartenbaulexikon; Red. T. MURAKÖZY) Budapest 1963, 372: Jäten, Entfernen der zwischen Kulturpflanzen emporsprossenden Unkrautgewächse mit der Hand. Erfolgt in jenen Fällen, in denen sich das Ausrotten des Unkrauts mit einem Werkzeug wegen Beschädigungsgefahr oder wegen des dichten Bestandes der Kulturpflanzen nicht bewerkstelligen läßt.

<sup>20</sup> Diesbezügl. s. Cato 48,2; Colum. V 6,6; Plin. XVII 71.

<sup>21</sup> *ne adhuc tenerae brevesque radicales ulmorum convellantur*; vgl. Plin. XVIII 185; *runcatio*, . . . *evolsis inutilibus herbis frugum radices vindicat*.

*contingant*), weil gegenteiligenfalls (bei zu breiten Reihen) die Triebe selbst niedergetreten und beschädigt werden.<sup>22</sup>

Columella erwähnt, hinsichtlich des Hackens seien sich die Autoren untereinander uneinig. Zur Schonung der jungen Triebe und zarten Setzlinge empfehlen einige ängstliche landwirtschaftliche Fachleute, vom Hacken ganz abzu-  
sehen. Ihrer Ansicht nach sei es richtiger, rechtzeitig das Unkraut aus der Saat zu entfernen: *satius autem esse ea tempestive runcari et purgari*.<sup>23</sup>

Aus einer dem 4. Jahrhundert vorangehenden Zeit besitzen wir keinerlei Angaben darüber, daß man zur *runcatio* irgendein Werkzeug benützt, bzw. daß man das Jäten mit einem Werkzeug bewerkstelligt hätte, was allerdings nur ein negatives Indiz ist und die Möglichkeit eines solchen Behelfs keineswegs ausschließt.<sup>24</sup>

Fest steht immerhin, daß erstmals Palladius ein zur *runcatio* verwendetes Werkzeug erwähnt: *runcones, quibus vepreta persequimur* (I 42/43/4). Folglich hieß das Gerät, dessen man sich beim Ausroden von dornigem Strauchwerk bediente, *runco*. Die fortschreitende Verwendung landwirtschaftlicher Geräte und Werkzeuge z. Z. des Palladius kann trotz der nur äußerst langsamen technischen Entwicklung keineswegs wundernehmen,<sup>25</sup> besonders bei dem im ganzen Reich ständig zunehmenden Arbeitskräftemangel<sup>26</sup> und angesichts der Vernachlässigung der Felderbewirtschaftung, der Verwahrlosung der Felder.

Eine genaue Beschreibung des von Palladius erwähnten Werkzeugs findet sich bei Isidorus Hispalensis: *Falcastrum a similitudine falcis vocatum: est enim ferramentum curvum cum manubrio longo, ad densitatem veprium succidendam. Hi et runcones dicti, quibus vepres secantur, a runcando*<sup>27</sup> *dicti* (Orig. XX 14,5). Folglich war das zum Ausrotten dichten dornigen Gestrüpps verwendete Werkzeug ein sichelförmiges eisernes Messer an einem langen Stiel. Von den beiden Synonyma bezog sich das Wort *runco* auf die Bestimmung, die Bezeich-

<sup>22</sup> In nahezu der gleichen Fassung heißt es bei Colum. V 6,7, vgl. XI 3,13 ganz allgemein bezügl. der Gemüsegartenbeete (. . . *et alterna vice dimidias areas eruncant*). Das Vorbild ist auch diesmal Cato: *ubi erit subactus, areas facito, ut possis dextra sinistraque sarire, runcare, ne calcetur* (161,1).

<sup>23</sup> II 11,1, vgl. 11,4; XI 3,29. Pallad. II 9,1—2.

<sup>24</sup> Columella erwähnt erstmals, daß es in gewissen Fällen angezeigt erscheine, mit verbundenen Händen zu jäten: *Sed velata manu debet runcare [rutam sc.]: quam nisi contereris, pernicioso nascuntur ulcera . . .* (XI 3,38). Vgl. Plin. XIX 157 *ruta runcatur . . . munitis manibus*. Bei Palladius (I 42 43 4): *manicasque de pellibus*. In der hier gebrauchten Bedeutung begegnet man dem Wort *manica* bei BRUNO nicht. S. a. a. O. 91 (1957) 361—366; 921—976, bzw.: *Apporti dalle glosse alla coscienza del lessico agricolo latino, ebenda*, 93 (1959) 115—154.

<sup>25</sup> Hierzu s. CH. PARAIN: Das Problem der tatsächlichen Verbreitung der technischen Fortschritte in der röm. Landwirtschaft. ZfGW 6 (1960) 357—366, ferner neuerdings F. KIECHLE: Sklavenarbeit und technischer Fortschritt im röm. Reich. Wiesbaden 1969. 170 ff.

<sup>26</sup> Im übrigen hatte ein *runcator* täglich ein *iugerum* sorgfältig von Unkraut zu säubern (Plin. XVIII 159).

<sup>27</sup> Vgl. Corp. Gloss. Lat. (ed. G. GÖRTZ) V 568, 48; *Falcastrum runco a similitudine falcis*; *ibid.* 578, 7: *Runcones a [t]runcando [id est] sunt falcastra*.

nung *falcastrum* auf die Form des Werkzeugs. Erstere scheint die in der Schriftsprache übliche, letztere vermutlich eine bei den Bauern und Landarbeitern übliche vulgär-provinzielle Bezeichnung für eine bestimmte Gattung der *falx* gewesen zu sein.<sup>28</sup>

Offenbar verrichtete man die heiklere Arbeit, jätete man das noch nicht in die Halme geschossene Unkraut auch weiterhin mit der Hand, während man sich des *runco* nur zur gröberen Arbeit, zum Ausrotten widerstandsfähigeren, dornigen Unkrauts mit erstarkten Wurzeln und Verästelungen bediente. Es stellt sich indessen die Frage, auf welche Weise das geschah. Schnitt man mit einer horizontalen, mähenden Bewegung nur den über den Boden ragenden Teil der das Gedeihen der Nutzpflanzen hindernden Gewächse ab? Dazu hätte es einesteils einer ausholenden Bewegung und der damit verbundenen räumlichen Bewegungsfreiheit bedurft, andernteils wäre die ganze Mühe bei perennierendem Unkraut vergeblich gewesen. Oder hängte man die Spitze der Sichel in den Stiel des Unkrauts, um es mitsamt der Wurzel dem Boden zu entreißen? Und wie konnte man es verhindern, daß die Schneide der Sichel den Stiel zerschnitt oder daß dieser dabei brach?

Bedauerlicherweise gibt uns darüber keinerlei bildliche Darstellung der Antike (Relief, Mosaik, Fresko oder Skulptur) Aufschluß! Ja mehr noch, nach Ansicht Whites blieb kein einziges sichelförmiges Werkzeug erhalten, das sich eindeutig als *runco* identifizieren ließe. Zumindest findet sich kein solches im Bestand der größeren und bekannteren Museen.<sup>29</sup>

Das aus der Villa Pisanella bei Pompeji stammende Bronzemedell (heute im Museum von Neapel), in dem mehrere Forscher einen *runco* erblicken,<sup>30</sup> ist lt. Whites zweifellos richtiger Meinung eher eine *falx arboraria*.<sup>31</sup>

In Ostia fand man ein (heute in der Römischen Kirche S. Paolo alle Tre Fontane verwahrtes) Mosaik mit den allegorischen Figuren der vier Jahreszeiten. Hier hält die Personifikation des Sommers eine schmale, halbkreisförmige Klinge in der Hand,<sup>32</sup> in der manche die Abbildung eines *runco* zu erkennen glauben. Doch wenn das zuträfe, müßte das Werkzeug weit eher ein Attri-

<sup>28</sup> Vgl. A. RICH: *Illustr. Wörterbuch d. röm. Altert.*, s. v. *Falcastrum*. K. D. WHITE: *Agricultural Implements of the Roman World*. Cambridge 1967, 91. Später wird *falcastrum* zur allgemein üblichen Benennung, und auch die verschiedenen lokalen Bezeichnungen gewinnen Verbreitung. So heißt es in einem Kodex aus dem 11. Jahrhundert: [*h*]arpis est *falcastrum* (CGL a. a. O. 615, 46); aus dem 9. Jh.: *Falcastrum widubil* (ebenda 361, 40). Letzteres entspricht offenbar dem im c. 21 der Vita S. Leutfredi (AASS Bd. 25, ad 21, Jun.) erwähnten *bidubium*: *Illud autem ferramentum vocant rustici bidubium, quod a quibusdam falcastrum vocatur, quod in falcis similitudinem curvum sit.* — S. auch BRUNO: *Apporti*, S. 136, nr. 129: *vidubium* «falcetto dal lungo manico».

<sup>29</sup> A. W. 93, 1.

<sup>30</sup> *Mon. Acad. Lincei*, VII, 438, Abb. 39. T. THÉDENAT, in DAREMBERG-SAGLIO: *Dict. Ant.* IV 898, Abb. 5967, s. v. *Runco*.

<sup>31</sup> A. a. O. — Vgl. Abb. 59, S. 86. — S. auch S. 183 (Abb. 1).

<sup>32</sup> Publiziert von G. M. A. HANFMANN: *The Season Sarcophagus in Dumbarton Oaks*. *Cambr./Mass.* 1951, II. Taf. 114, Nr. 151; aus der Zeit zwischen Mitte des 3. und Mitte des 5. Jahrhunderts, I 266 (Abb. 2).



Abb. 1



Abb. 2

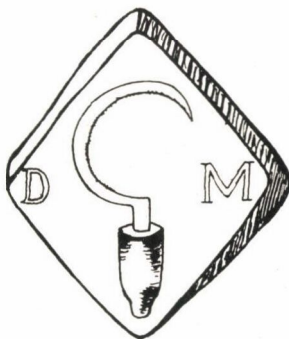


Abb. 3

but des Frühlings bilden, überdies ist auch die Klinge zu schmal und die Länge des Stiels, vor allem auch die Form des Griffes auf dem Mosaik nicht zu erkennen. Meines Erachtens handelt es sich bei dieser musivischen Darstellung eher um eine gewöhnliche *falx messoria*. Ein ähnliches, auf einem Grabstein dargestelltes Mähwerkzeug veröffentlichte White aus Gallien.<sup>33</sup>

Ganz offenkundig kann man nur ein Werkzeug als *runco* betrachten, das seiner Form und Größe nach mit der zitierten Beschreibung des Isidorus übereinstimmt. Folglich kann kein Messer mit einer geraden, an der Spitze der Schneide zu eingebogenen Klinge in Frage kommen, an das Orth dachte.<sup>34</sup> In diese Richtung verweisen die neulateinischen, vor allem die italienischen Abwandlungen des Stammwortes, wie *roncone* 'Sichel'; *ronca*, *roncola* 'Sense'; die Diminutive *ronchetta*, *ronchetto* 'Rebmesser'. Freilich muß man in solchen

<sup>33</sup> A. W. Abb. 51, S. 77. — S. auch S. 182 (Abb. 3).

<sup>34</sup> PW—RE II A (1920) 1228, s. v. Runco; vgl. ebd. 1227, s. v. Runcatio. Noch weniger kann es sich um eine Hacke handeln, vgl. RICH: a. W., s. v. Runco (Gätehacker).



Fällen auch stets die im Laufe der Zeit eingetretenen Begriffswandlungen und -verschiebungen mit in Rechnung stellen, d. h. sich vor Augen halten, daß gleich oder ähnlich lautende Worte zur Bezeichnung anders gearteter Gegenstände dienen. Ein gleiches gilt natürlich auch für das Gegenteil.

Auch bei einer Untersuchung der Etymologie des Wortes *runco* kommen wir zu keiner zufriedenstellenden Lösung des Problems. Früher leitete man die Bezeichnung vom griechischen Wort *ὀύγχο* 'Schnabel' ab und suchte die Richtigkeit dieser These teils mit der angeblichen Formähnlichkeit,<sup>35</sup> teils mit der wippenden Bewegung eines Vogels zu untermauern, der ein Körnchen vom Boden aufpickt.<sup>36</sup> Doch läßt sich, wie wir unschwer erkennen können, die von Isidorus gebotene Beschreibung des Werkzeugs kaum mit einer Schnabelform in Einklang bringen, ganz abgesehen davon, daß das Picken des Vogels eher an das Hacken als an das Schwingen einer Sichel erinnert.

Neuerdings bringt man das Zeitwort *runcare* bzw. dessen substantivierte Form *runco* mit den Bezeichnungen *runcina* und *runcinare* 'Hobel, hobeln' in Zusammenhang,<sup>37</sup> die bereits Varro aus dem griechischen *ὀυκάνη* 'Hobel' ableitete.<sup>38</sup> Die Begriffe *runcare* und *runcatio* beziehen sich somit auf die Säuberung des Bodens vom Unkraut und verweisen auf das zweckbedingte Ergebnis der Jätarbeit. Bedenkt man, daß die einschlägigen »*scriptores rei rusticae*« statt des Verbums *runcare* als dessen Synonym zuweilen den Ausdruck *purgare* verwenden, dürfte der letztgenannten Auslegung mehr Überzeugungskraft innewohnen.

Übrigens scheint sich der Begriffsbereich des Wortes *runcina* mit der Zeit erweitert zu haben, indem man sich seiner nicht mehr bloß zur Bezeichnung der *falx messoria* bediente,<sup>39</sup> sondern nicht zuletzt auch innerhalb unseres heimatlichen Gebietes auch als sinnverwandtes Wort für *runco*: *runcina parva et vilis ad exstirpandas herbas*.<sup>40</sup> Aber vielleicht können wir uns mit noch mehr Recht auf die von Augustinus als Schutzgöttin der *runcatio* erwähnte

<sup>35</sup> Im Fall des von ORTH gedachten Messers sowie der *falx arboraria* liegt die Vermutung auf der Hand. Denken wir nur an das englische Wort *bill*, mit dem man sowohl den Schnabel eines Vogels als auch ein (an dessen Form erinnerndes) Pfropfmesser bezeichnet.

<sup>36</sup> RICH: a. a. O. Zu dessen kritischer Betrachtung s. WHITE: a. W. 91-92.

<sup>37</sup> WALDE-HOFFMANN: LEW<sup>3</sup>, s. v. *runco*, -are, bzw. *runcina*. Isidorus brachte das Wort mit *rus* in Verbindung: *Runcatio est a terra herbas evellere; nam rus terra est* (Orig. XVII 1). Später taucht auch die Ableitung vom Zeitwort *eruo*, -ere auf: *Eruncare radicibus eruere* (CGL IV 65, 13; vgl. 60, 17. 337, 9). Die mittelalterlichen Derivate der Wortgruppe *runcare*, *runco* usw. (wie z. B. *runcalis*, *runcharius*, *runcoru* = unbebauter, von Gestrüpp überwachsener Boden) knüpfen eher an die Bedeutung von *runcus* (Dornbusch, Gestrüpp) an; vgl. *runchi*, *runciae* (franz. ronce).

<sup>38</sup> L. L. VI 96: . . . *ut runcina a runcinare, cuius ὀυκάνη origo graeca.*

<sup>39</sup> S. DU CANGE: Gloss., s. v. *Runcina*.

<sup>40</sup> Urkundliche Angabe aus dem Jahr 1569 im Zettelkatalog des gegenwärtig in Vorbereitung befindlichen Wörterbuches der in Ungarn gebrauchten lateinischen Sprache. Beachtenswert hinsichtlich des Themenkreises der «Dornen der Sünde» ist der mittelalterliche Name *Runcinellus* des Satans, über dessen Etymologie der *diabolus* selbst Auskunft erteilt: *Peccatorum animam duco per runcias et spinas.* — S. DU CANGE: Gloss., s. v. *Runciae*.

*Dea Runcina*<sup>41</sup> bzw. auf die von Servius zitierte Figur des *Subruncinator Fabius Pictors*<sup>42</sup> berufen.

Aber auch damit sind wir der Ermittlung jener Art und Weise, wie der *runco* in der Praxis verwendet wurde, nicht viel näher gekommen. Dazu stehen uns nur zwei Wege offen, u. zw. die Suche nach weiteren, für die gleiche Handlung benützten Ausdrücke und die Erforschung jener Quellen, auf die sich Isidorus in seiner Definition gestützt hat.

Wie wir sahen, bediente sich Palladius der Wendung *vepreta perseguere*, die indessen nur auf die eifrige Methodik der Arbeitsverrichtung deutet,<sup>43</sup> ohne über die Art und Weise Aufschluß zu erteilen.

Aufgrund des von Isidorus gebrauchten Nebensatzes '*quibus vepreta secantur*' könnte man allenfalls noch an eine Verzerrung der Zeitwortform denken (*sequuntur*), aber das Verbum des vorangehenden Satzteils '*ad densitatem veprium succidendam*'<sup>44</sup> verweist ganz eindeutig auf ein Abschneiden.

Demnach bediente man sich des *runco* nicht zum Ausreißen, sondern zum Abschneiden des Unkrauts. Immerhin stellt sich dabei die Frage, ob es sich bei jenen Verhältnissen und Handlungen, die Isidorus beim Verfassen seiner Erläuterungen vor Augen schwebten, um die gleichen handelte, mit denen sich die früheren Autoren beschäftigt hatten. Um das entscheiden zu können, müssen wir die von Isidorus benützte Quelle kennen.

Laut Thielschers Ansicht griff Isidorus dabei auf Papst Gregors des Großen (590–604) *Dialogorum Liber II*, 6 zurück, in dem die »wunderbaren« Episoden aus dem Leben des hl. Benedikt beschrieben werden.<sup>45</sup> Hier liest man, eines Tages hätte ein Gote den Heiligen mit der Absicht aufgesucht, zum Christentum bekehrt zu werden,<sup>46</sup> worauf ihm St. Benedikt ein eisernes Werkzeug in die Hand drückte, damit er mit diesem ein Stückchen für einen späteren Garten bestimmten Landes rode, es von dem wuchernden dornigen Gestrüpp befreie: . . . *quadam vero die ei dari ferramentum iussit, quod ad falcis similitudinem falcastrum vocatur, ut de loco quodam vepres abscinderet, quatenus illic hortus fieri deberet.*

<sup>41</sup> Civ. Dei IV 8. Zur Bedeutung s. PRELLER—JORDAN: Röm. Myth. II<sup>3</sup> 225. PFISTER, in PW—RE II A (1920) 1227, s. v. Runcina. G. RADKE: Die Götter Altitaliens. Münster 1965. 275. Bemerkenswert ist eine Angabe der Notae Tironianae (ed. Schmitz 1893), der gemäß auch eine handschriftliche Variante '*eruncat*' (Comment. p. 53) der Wortform *runcinat* (Tab. 96, nr. 97) vorkommt.

<sup>42</sup> Serv. ad. Verg. Georg. I 21 (= PETER, HRR I p. 115, nr. 9): *Fabius Pictor hos deos enumerat, quos invocat flamen sacrum Cereale faciens Telluri et Cereri: . . . Sarritionem, Subruncinatorem, Messorem* . . . Vgl. WISSOWA: RKR<sup>2</sup> 25. — THIELSCHER: op. cit. 285–286. — RADKE: a. a. O.

<sup>43</sup> Ebenso wie Colum. XI 3,13: *qui (sc. runcatores) prosequuntur herbas*. Vgl. Cicero, nat. deor. III 86: *agellos, viticulas prosequuntur*. S. noch Verg. Georg. I 104–5 *comminus arva/insequitur*.

<sup>44</sup> Vgl. Colum. II 11,1: *Quidam negant, eam (sc. sarritionem) quidquam proficere, quod frumentum radices sarculo detegantur, aliquae etiam succidantur* . . .

<sup>45</sup> S. in Bd. LXVI der Patrol. Lat. (MIGNE).

<sup>46</sup> Vielleicht ein arianischer Ketzler. Vgl. Dial. II 5.

Die in diesem Text vorkommende Wendung (*ferramentum, . . . quod ad falcis similitudinem falcastrum vocatur*) bringt Thielscher zutreffend mit der Fassung des Isidorus in organischen Zusammenhang. Eine weitere Übereinstimmung findet sich auch in der Fortsetzung der Erzählung, die von Thielscher nicht angeführt wurde: *Cumque Gothus idem densitatem veprium totius virtutis annisu succideret, ferrum de manubrio prosiliens in lacum cecidit.*<sup>47</sup>

Die Ähnlichkeit der Texte ist augenfällig und kann bestimmt nicht auf Zufall beruhen, enthält doch Gregors Dialogtext einschließlich der zuletzt zitierten Stelle (*densitatem veprium succideret, ferrum de manubrio*) alle wesentlichen Elemente der Isidorus-Definition (zumindest, was das *falcastrum* betrifft; eigentlich fehlen nur die beiden Attribute *curvum* und *longo*).

Aus der Gregorschen Erzählung gehen zwei Dinge deutlich hervor, einerseits, daß der Gote seinem Auftrag zum Roden des Bodens durch kräftiges Abmähen des Dorngebüsche nachkam, indem er es wie mit einer Sense oder Sichel dicht über der Erdoberfläche abschnitt, andererseits, daß es sich dabei um das Roden eines von Gestrüpp überwucherten Brachfeldes, nicht aber um das übliche Jäten des auf einem kultivierten und bebauten Acker gewachsenen Unkrauts handelte,<sup>48</sup> was zwei grundverschiedene Dinge sind. Schon Cato unterschied zwischen *'spinas runcare'* und *'vepres recidere'* (2,4). unter letzterer Arbeit ist offenbar vornehmlich das Ausrotten des auf dem engeren Gebiet der *villa rustica*, entlang der Wege, in den Weingärten und auf den Weiden wild wachsenden und durch Vernachlässigung überhand genommenen Dorngestrüpps, allerhand Sträucher und Disteln durch deren Abschneiden zu verstehen, was damals natürlich noch nicht mit dem spätkaiserzeitlichen *rusico (falcastrum)* geschah, sondern vermutlich mit Hilfe der *falcula rustaria*.<sup>49</sup>

<sup>47</sup> Bis dahin hält sich die Erzählung in annehmbaren, realen Grenzen, in der Pointe tritt aber plötzlich das Legendäre, der naive Wunderglaube in den Vordergrund: *Benedictus tulit de manu Gothi manubrium et misit in lacum: et mox ferrum de profundo rediit atque in manubrium intravit.* Die Quelle ist offenbar die alttestamentliche Geschichte des Propheten Elisa (II. Buch d. Könige, 6, 4–7. — Vgl. Reallex. für Ant. u. Christ. IV 1164, s. v. Elisa), auf die auch die Erzählung im weiteren Verlauf verweist: *in ferro vero quod ex profundo aquae traxit, Eliseum . . . video.* Eine Zusammenfassung der Geschichte findet sich in der *Vita S. Mauri* des Faustus, Abb. c. 13 (AASS II<sup>2</sup> p. 323, ad Jan. 15) und von einem ähnlichen Fall berichtet, gleichfalls unter Zugrundelegung des alttestamentlichen Vorbildes, die bereits erwähnte *Vita S. Leutfredi* c. 24. Die fertig übernommene Episode bildet nicht nur ein bezeichnendes Beispiel für Gregors schon von TEUFFEL (Gesch. d. rö. Lit. III<sup>6</sup> 1913, 532) gerügte Wundersucht, sondern fügt sich obendrein ganz unorganisch der Vorgeschichte an. Das vom hl. Benedikt verfolgte Ziel und sein an den Goten ergangener Auftrag dürfte logischer motiviert und somit eine mutmaßliche frühere Schilderung der Begebenheit allenfalls glaubwürdiger abgerundet worden sein durch ein Gleichnis, d. h. durch die Gegenüberstellung der Befreiung des Bodens vom Dorngestrüpp und der Seele von den Sünden, bzw. des geplanten Gartens und der Seele als Garten der Tugenden. Übrigens begegnet man diesem Gedankengang anderswo (Dial. II 1) auch bei Gregor: *Recedente igitur tentatione, vir Dei, quasi spinis erutis exculta terra, de virtutum segete feracius fructus dedit.*

<sup>48</sup> Vgl. Palladius VI 3: *De proscindendis et aperiendis agris.*

<sup>49</sup> Oder *ruscaria*, s. de agr. 11,4; Varro, r. r. I 22, 5. Vgl. WHITE: a. W. 88–89. S. auch Cicero, Tusc. V 23, 64–65: *undique et vestitum vepribus et dumetis . . . sepulcrum . . . cum falcibus multi purgarunt et aperuerunt locum.* — Tertull. de pallio II 7: *runcare atque rustare.*

Nebenbei gesagt läßt Thielscher bei Erklärung des Begriffs *spinas run-care* die gebotene Folgerichtigkeit vermissen. Er übersetzt den Vorgang mit «Jäten», während er in seinem Kommentar vom «Abschneiden» spricht.<sup>50</sup>

Was den *runco* anbelangt, müssen wir noch zu einer mittelalterlichen bildlichen Darstellung und einem antiken Fundtypus Stellung nehmen, in dem Thielscher das fragliche Werkzeug zu erkennen glaubt.

Die betreffende bildliche Wiedergabe findet sich unter den Miniaturen eines im 13. Jahrhundert in der Benediktinerabtei von Peterborough angefertigten und vom Franzosenkönig Johann dem Guten (1350–1364) aus England nach Paris verbrachten Psalters, der von dort durch die Herzöge von Burgund nach seinem heutigen Aufbewahrungsort Brüssel gelangt war. Der Kodex beginnt mit einem Kalender, den zwölf Monatsbilder mit Darstellungen landwirtschaftlicher Arbeiten schmücken. Die Miniaturen haben ihre Vorbilder angeblich in den Chorfresken der Kathedrale von Peterborough, die ihrerseits möglicherweise auf antike Vorläufer zurückgehen.<sup>51</sup>

Auf dem zum Juni gehörigen Monatsbild drückt eine männliche Figur mit einer langstieligen, am unteren Ende Y-förmig gespreizten Gabel in der Linken den starken Strunk eines Unkrautgewächses zu Boden, während er sich bemüht, mit einem gleichfalls langstieligen, in einer sichelförmigen Klinge endenden Werkzeug in der rechten Hand, das Unkraut mitsamt der Wurzel aus der Erde zu reißen.

Ein dem abgebildeten entsprechendes eisernes Werkzeug<sup>52</sup> kam im einstigen Legionslager von Lauriacum bei Lorch in Oberösterreich in zwei Exemplaren zum Vorschein. Die beiden sichelartigen, großen U-förmigen Klingen waren laut Ansicht M. v. Grollers, der sie publizierte, ursprünglich nur in ihrem mittleren, eingebuchteten Drittel scharf geschliffen.<sup>53</sup>

White hält keine dieser Analogien für eindeutig überzeugend.<sup>54</sup> Wir selbst möchten in diesem Zusammenhang auf eine so wesentliche Abweichung der beiden Klingensformen hinweisen, die nur eine unterschiedliche Verwendung der beiden Werkzeuge zuließ.

Auf der Psalter-Miniatur fügt sich der Klingensbogen ohne Brechung in den Schaft, und die Form des ganzen Werkzeugs erinnert an einen Spazierstock. Es eignete sich ausschließlich zum Emporheben, zum Entwurzeln bzw.

<sup>50</sup> A. W. 35. 1: «Disteln gejätet»; ebd. 182: «Das Abschneiden der Disteln».

<sup>51</sup> S. a. a. O. mit weiterer Literatur. Das Bild auf Abb. 2. (S. nr. 4). Ein ähnliches Werkzeug erblickt man auf einem Mosaik aus Daphne (heute in Princeton); s. HANFMANN: a. W. II, Abb. 115, Nr. 191. Vgl. I 213, 256 (etwa 5.–6. Jh.).

<sup>52</sup> S. THIELSCHER: a. W. Abb. 1, (=Abb. 5). Eine dem Fund einigermaßen ähnliche Abbildung kommt auf einem Mosaik von Aneona vor; s. HANFMANN: a. W. II Abb. 86, Nr. 117. Vgl. I 214, 246.

<sup>53</sup> Grabung im Lager Lauriacum im J. 1911. RLiÖ 13 (1919) 231–232: ihrer Größe und ihrem Gewicht zufolge kann die Klinge keine Sichel gewesen sein; die Formgebung des Halses diente zur Einfügung in einen langen Stiel.

<sup>54</sup> A. W. 93.



Abb. 4

Herausreißen einer Pflanze aus dem Erdreich, keineswegs aber zu einer Bewegung in horizontaler Ebene, wie man sie beim Mähen der Halme, beim Schwingen einer Sense oder Sichel ausführt. Der Klingebogen der beiden aus Lauriacum geborgenen Werkzeuge zeigte an seinem an den Schaft anschließenden Ende einen deutlichen Knick, eine scharfe Biegung, so daß das zur Schneide geschliffene mittlere Drittel der Klinge, der runde innere Bogen des U, beim Schwingen des Geräts genau im richtigen Winkel zur angezielten Schnittfläche zu stehen kam. Folglich scheint sich dieses Werkzeug sowohl zum Reißen als auch zum Abschneiden des mit der Hand schwer zugänglichen Unkrauts gleichermaßen geeignet zu haben.

3. Abschließend möchten wir uns noch mit der Frage befassen, zu welcher Jahreszeit oder genauer gesagt, in welchem Monat die *runcatio* im italienischen Kernland des Römischen Reiches vorgenommen wurde, zumal eine solche Betrachtung allenfalls auch zur Lösung des 'Martius pastor'-Problems bzw. zur Klärung der Frage beizutragen vermag, weshalb »der Dornauszieher als Repräsentant des Monats März« gilt.<sup>55</sup>

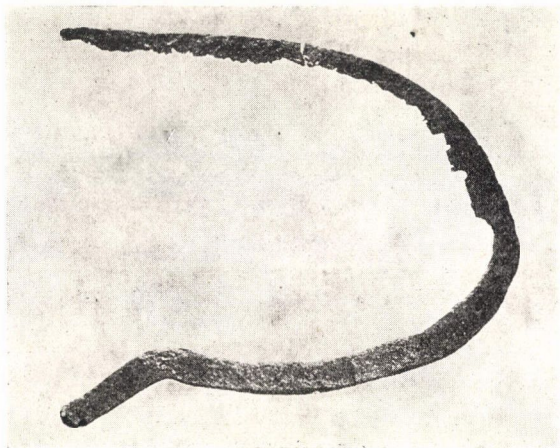


Abb. 5

Die Aussaat, das Anpflanzen und das Aussetzen der Stecklinge erfolgt der Natur und dem Wachstum der verschiedenen Nutzpflanzen entsprechend jeweils zu unterschiedlicher Zeit.<sup>56</sup> Demgemäß sind auch die bei der Pflege und Betreuung der Saaten und Pflanzen anfallenden Arbeiten zeitlichen Abweichungen unterworfen. Damit befaßt sich unmißverständlich auch Columella im Zusammenhang mit dem Behacken verschiedener Pflanzenkulturen (II 11, 2–10). Offenbar galt ein gleiches auch für die dem Hacken folgenden Vorgänge (l. c. 11,9) bzw. für die selbständige *runcatio* (vgl. Plin. XVIII 184). Folglich richtete sich die Zeit des Jätens nach der Beschaffenheit, der Entwicklung, der Wachstums- und Reifezeit der jeweiligen Pflanzenkulturen und des in ihrer Mitte sprießenden Unkrauts.<sup>57</sup> Untersuchen wir nunmehr, wann diese Arbeiten in Italien fällig waren.

Wie wir sahen, mußten die Spargelbeete laut Catos Anweisungen schon zeitlich im Frühjahr gejätet werden: *vere primo . . . runcatoque* (161, 2). Aus

<sup>55</sup> S. I. BORZSÁK: a. a. O. 61.

<sup>56</sup> Colum. II 10, 5–35; XI 3, 14–18. Natürlich war die jeweilige Zeit, in der es zur Verrichtung dieser Arbeiten bei den gleichen Pflanzengattungen kam, in verschiedenen Gegenden, unter anders gearteten klimatischen und Bodenverhältnissen gleichfalls gewissen Änderungen bzw. Verschiebungen unterworfen; s. Colum. XI 3, 22 f.

<sup>57</sup> Vgl. Kertészeti Lexikon (Gartenbaulexikon) a. a. O.

Columellas Schilderung läßt sich die Schlußfolgerung ziehen, daß die Wicke (*Medica herba*) beispielsweise in der ersten Aprilhälfte vom Unkraut befreit wurde (s. II 10, 26–27). Die uns in Inschriften überlieferten italischen Bauernkalender verlegen die Zeit der Unkrautvertilgung in den Getreidefeldern auf den Monat Mai: *SEGET<ES> RVNCANT<VR>*.<sup>58</sup>

Doch sahen wir aus dem weiter oben angeführten Zitat Catos, daß dieser ein zweimaliges Jäten des Getreides vorschreibt: *frumenta face bis sarias runcesque* (37,5). Unter den auf den Mai entfallenden Agenden des Monatsregisters ist sicherlich schon die Zeit der zweiten *runcatio* angegeben.<sup>59</sup> Die erste *runcatio* fiel offenbar mit dem Beginn der Jätzeit zusammen, die von der Frühlings-Tagundnachtgleiche (21. 3.) bis zum Aufkommen des Sternbildes der Plejaden (7. 5.) dauerte: *Secundo intervallo inter vernum aequinoctium et vergiliarum exortum haec fieri: segetes runcari, herbam e segetibus expurgari, boves terram proscindere, salicem caedi, prata defendi*.<sup>60</sup>

Mithin begann die Zeit des Jätens im März und die ersten wichtigen Arbeiten in diesem Tätigkeitsbereich wurden gewiß noch vor Ende März erledigt. Darauf läßt auch folgende Textstelle bei Columella schließen: *quaeque mense Martio post confectum aequinoctium fieri debuerunt, nunc denique quam primum exsequenda sunt. Fici vitesque adhuc recte inseruntur: seminaria, quae sunt ante facta, runcari et adhuc commode fodiri possunt*.<sup>61</sup> Palladius erwähnt das Jäten der Spargelbeete gleichfalls unter den Ende März fälligen landwirtschaftlichen Arbeiten: *herbae subinde vellantur* (IV 9,10). Eine Ausnahme bilden seinem Dafürhalten nach die Gurken, die weder behackt noch von Unkraut gesäubert werden müssen: *sarculo et runcatione non indigent* (IV 9,7).

Die Richtigkeit unserer Schlußfolgerung bestätigt bei gleichzeitiger Überleitung zur Figur des mittelalterlichen *Martius pastor* — das unter dem Titel *Geponica* im 10. Jh. zusammengestellte byzantinische landwirtschaftliche Kompendium, das die Aufzählung der im März auf den Feldern zu bewältigenden Aufgaben mit der Anweisung abschließt, «das Unkraut müsse vertilgt werden, sobald die Saat in die Halme schießt; dann bliebe das Getreide frei von Verunreinigungen und werde gut gedeihen» — ὅταν δὲ ἀποσταχύη τὰ σπαρέντα, βοτανίσαι αὐτά. οὕτω γὰρ οἱ καρποὶ καθαροὶ καὶ εὐδαλεῖς ἔσσονται (III 3,13).

Wir glauben, auf dem von uns hier eingeschlagenen und folgerichtig beibehaltenen Weg unserer wirtschaftsgeschichtlichen Untersuchungen auch der Lösung des 'Martius pastor'-Problems etwas näher gekommen zu sein. Folglich können auch wir unter Außerachtlassung aller früheren, zuweilen abenteuer-

<sup>58</sup> S. die erhalten gebliebenen Fragmente des *Menologium Colotianum* bzw. des *Menol. Vallense*, CIL I<sup>2</sup> p. 280, nr. XXIII A und B, unter den im Mai zu verrichtenden Arbeiten.

<sup>59</sup> Das mag unter dem auf der Britischen Insel herrschenden Klima offenbar erst im Juni fällig gewesen sein. S. weiter oben 62. S.

<sup>60</sup> Varro, *r. r.* I 30; vgl. Colum. XI 2,40.

<sup>61</sup> XI 2,35; vgl. II 9,18; XI 3,38.

lichen, zuweilen recht gewagten einschlägigen Hypothesen der Schlußfolgerung I. Borzsáks voll beipflichten, der zufolge «der Dornauszieher als *Martius pastor* die reinigenden, beschneidenden, Unkraut entfernenden Frühlingsarbeiten symbolisieren kann» (l. c. 62).

Den Ausgangspunkt und Ursprung der Verknüpfung besagter Figur mit dem Monat März glauben wir in obigem ermittelt zu haben. Außer einer Verfolgung der weiteren, noch unbekannteten Etappen auf dem jahrtausendelangen Weg des Beiwortes *Martius* dürfte unseres Erachtens auch die der künftigen Forschung vorbehaltene Klärung der Frage mit Recht Anspruch auf allgemeineres Interesse erheben, auf welche Art und Weise sich der mit Ackerbau und Pflanzenzucht beschäftigte *runcator* Columellas von der Antike bis zum Mittelalter in einen *pastor* verwandelt hat.

Szeged.



## CICÉRON ET LES PROBLÈMES DE LA CULTURE

La notion de culture<sup>1</sup> n'est pas à la mode. Elle se heurte à deux idées modernes dont le succès paraît aller contre elle. D'une part, s'il est vrai qu'en dernière analyse, la culture représente un savoir acquis et la référence à quelque classicisme, beaucoup se mettent à la soupçonner d'aller contre la « créativité », qui se trouve aujourd'hui en honneur. D'autre part, les conditions actuelles de la pensée scientifique font que certains se défient de ce que l'on a nommé « culture générale » : l'exigence de la spécialisation semble prévaloir partout, en même temps que quelque défiance à l'égard des disciplines littéraires qui, dans cette conception de la culture, tenaient une large place.

L'on peut, bien entendu, négliger ces objections en soulignant qu'elles passeront avec la mode. L'idée de culture générale se suffit à elle-même, et n'a pas besoin, pour être valable, de se faire approuver par chaque siècle. Cependant il est permis aussi de penser qu'un retour aux sources n'est jamais inutile, ne servirait-il qu'à dissiper des malentendus. L'idée que nous nous faisons de la culture classique s'est formée à travers l'histoire; elle a donc pu s'altérer depuis les origines. Bien souvent ceux qui la critiquent aujourd'hui ne la connaissent et ne l'attaquent qu'à travers des défauts acquis. Toutes les fois que la culture antique a obtenu la renaissance et la fécondité, ce fut par un retour aux sources.

Or il nous semble que ce retour aux sources peut s'accomplir d'une manière particulièrement aisée, quand il s'agit de la notion de culture. En effet, il s'agit d'une idée antique, qui doit une grande part de son contenu à la réflexion des éducateurs latins et en particulier au *De oratore* de Cicéron. C'est pourquoi nous allons nous tourner vers ce texte, pour nous demander si son auteur avait posé les questions qui retiennent aujourd'hui notre attention, et s'il leur avait trouvé des réponses.

\*

<sup>1</sup> Sur l'ensemble de cet article, cf. notre thèse, *Rhétorique et philosophie chez Cicéron*, et, plus récemment, K. BARWICK, *Das rednerische Bildungsideal Ciceros*, Berlin, 1963, et A. MICHEL, L'originalité de l'idéal oratoire de Cicéron, *Les études classiques*, 1971, 3, p. 311—328.

La culture ne risque-t-elle pas de limiter ou de paralyser la spontanéité créatrice du génie humain? Telle est la première question. En y répondant, nous définirons du même coup notre méthode de travail.

En effet, Cicéron n'emploie pas pour son compte la notion proprement dite de culture. Il ne se sert pas exactement de cette image. Mais on sait que le *De oratore* fait largement allusion à la philosophie, dont il affirme l'importance dans la formation de l'orateur. Il donne assez d'indications pour que l'on puisse déterminer avec une certaine précision la philosophie dont il s'agit. On peut donc (en prenant les précautions nécessaires) se référer aux autres représentants de cette philosophie pour savoir ce que pense Cicéron. Or, précisément, on trouve dans cette philosophie une théorie très élaborée de la culture.

De quelle école s'agit-il donc? Assurément, de l'Académie, l'ancienne et la nouvelle. Nous n'avons pas, pour l'instant, à déterminer laquelle des deux. L'une et l'autre peuvent s'inspirer du *Phèdre*. Or, c'est dans ce dialogue que l'on trouve à plusieurs reprises l'image (chère plus tard à Saint-Exupéry) du jardinier.<sup>2</sup> Cette image continuera ensuite d'être utilisée dans l'Académie, jusqu'au *De plantatione* de Philon d'Alexandrie, ou jusqu'à la conception reprise par cet auteur, par Plutarque, et avant eux par le Cicéron du *De finibus*, et selon laquelle le savoir humain ressemble à une semence qui se développe dans notre esprit.<sup>3</sup>

Retenons bien toute la valeur de cette image qui, à l'origine, donne sa valeur concrète au mot « culture ». Rien de plus spontané que la croissance d'une plante: l'action du jardinier ne saurait aller contre cela. Il faut ici prononcer un grand mot et parler de « nature ». Cette spontanéité lui appartient.<sup>4</sup> Ainsi la culture ne va pas contre la nature, elle la sert au contraire. D'autre part cette conception essentiellement vivante d'une nature en devenir s'oppose tout à fait à l'idée moderne, et dégradée, d'une nature figée. Grâce à cette définition antique de la nature, il n'y a pas conflit, mais au contraire il existe une liaison nécessaire, entre culture et spontanéité: cette recherche du naturel et de la vie constitue un des traits fondamentaux de la tradition classique.

Tournons-nous vers Cicéron lui-même, examinons son approche personnelle du problème. Nous verrons qu'elle s'inspire bien de cette tradition, et la précise sur certains points.

D'abord la culture de l'orateur, telle qu'il la conçoit, constitue-t-elle bien un savoir, au sens plein de ce terme? Répondre que oui serait tomber dans un

<sup>2</sup> Platon, *Phèdre*, 276 e—277 a (cf. SAINT-EXUPÉRY, *Terre des hommes*, chap. VIII, *Les Hommes*, p. 217: . . . « Il n'est point de jardinier pour les hommes . . . Ce qui me tourmente, c'est le point de vue du jardinier . . . »).

<sup>3</sup> Cf. A. MICHEL, *De humanitate in Ciceronis studiis rhetoricis, Vita latina*, 43, Mai 1971, p. 33, n. 15; v. en particulier Cicéron, *De fin.*, V, 43, et Plutarque, *De educatione puerorum*, 2c.

<sup>4</sup> C'est une des idées sur lesquelles Philon d'Alexandrie insiste sans cesse (cf. par. ex. *De mut.*, 260). Rappelons que nous citons Philon parce que sa réflexion sur la nature se rattache aux mêmes sources philosophiques que celle de Cicéron.

dogmatisme imprudent. Mais Cicéron évite cette erreur. Crassus et Antoine soulignent que, s'il existe un « art » de l'orateur, ce n'est pas au sens stoïcien de « science pratique » : l'orateur n'a pas de certitude, il se meut dans la conjecture, il éprouve simplement la réalité de ses pouvoirs, et les rapports qui existent entre ces derniers et une certaine culture : il se réfère plus à son usage et à son expérience qu'à son savoir.<sup>5</sup> Notons que cette manière de penser s'accorde sans doute avec l'enseignement de la Nouvelle Académie, dont Cicéron semble être ici le disciple. Une phrase relativement mystérieuse de Sextus Empiricus nous indique que Philon de Larissa, le principal maître de Cicéron, ne croyait pas comme les Stoïciens qu'on pût donner un assentiment à la représentation compréhensive, mais pensait que la vérité pouvait être connue « par la nature ».<sup>6</sup> Nous trouvons peut-être une application de cet état d'esprit dans la manière de concevoir la culture oratoire que nous venons de décrire. Qu'est-ce que la nature, quand il s'agit de connaissance humaine ? l'accord spontané de tous les hommes sur certaines croyances, certains dynamismes.<sup>7</sup> Tel est bien le but recherché par l'éloquence : il se situe au-delà de tout dogmatisme.

D'autre part, Cicéron nous indique avec assez de précision les principales qualités qui contribuent à former le bon orateur. Passons sur les dons naturels (qui, bien sûr, s'accordent avec cette *laus naturae* que nous venons d'évoquer).<sup>8</sup> Le bon orateur doit avoir en lui le *studium*, l'enthousiasme, l'*amor*. Certaines paroles de Crassus ne laissent aucun doute sur les origines platoniciennes de la notion ;<sup>9</sup> quant à son dynamisme, il va de soi.

On pourrait porter un jugement différent sur la *memoria*. Ne condamne-t-on pas dans tout « savoir acquis » ce recours à la mémoire qui semble se substituer à l'exercice du jugement ou de l'imagination ? Mais précisément pour Cicéron la mémoire aussi se présente comme une faculté active, et cela de quelque manière qu'on la considère. On peut en effet se placer au point de vue des rhéteurs — mais pour ces derniers il ne s'agit pas d'apprendre par cœur : il s'agit de constituer une mnémotechnique active, au service de l'invention ; la mémoire de l'orateur porte sur le fond, non sur la forme, elle consiste à trouver

<sup>5</sup> V. essentiellement *De oratore*, II, 72 (Antoine parle) : *Dicam enim tibi, Catule non tam doctus quam, id quod est maius, expertus*. Sur le même sujet, on trouvera un important ensemble de textes en I, 107–109. Cette théorie, selon laquelle la connaissance des œuvres d'art est possible même en dehors de l'évidence sûre et de la certitude au sens stoïcien (par « représentation compréhensive ») n'est pas sans rapport, semble-t-il, avec le probabilisme de l'Académie.

<sup>6</sup> Sextus Empiricus, *Pyrrh. hyp.*, I, 235.

<sup>7</sup> C'est là-dessus que se fonde la théorie du *consensus omnium* (cf. par exemple *Tusc.*, I, 26 sqq., et particulièrement 30 : *omni autem in re consensus omnium gentium lex naturae putanda est . . .*).

<sup>8</sup> Et sur lesquels Cicéron insiste en I, 113 sqq.

<sup>9</sup> *De oratore*, I, 134 : *Tum Crassus adridens : « Quid censes », inquit, « Cotti, nisi studium et ardorem quandam amoris ? sine quo cum in uita nihil quisquam egregium, tum certe hoc quod tu expetis nemo unquam exsequetur. »* Notons que Cicéron distingue cet amour des dons naturels proprement dits (dont il a parlé jusqu'au paragraphe précédent).

un ordre entre les idées, et à n'oublier aucune d'entre elles.<sup>10</sup> D'autre part, à ce point de vue, qui relève de la rhétorique, il faut ajouter celui des philosophes: l'Académie évoque souvent la réminiscence platonicienne; la mémoire apparaît alors comme créatrice: elle est un des moyens auxquels recourt l'esprit pour se plonger dans l'être.<sup>11</sup>

Nous reviendrons tout à l'heure sur cet aspect du problème de la connaissance. Retenons seulement ici que, dans ce cas comme dans celui des rapports entre dogmatisme et naturalisme, on voit la philosophie relayer la rhétorique pour imposer une conception à la fois souple et dynamique du savoir (tout en affirmant, il est vrai, la nécessité d'un savoir:<sup>12</sup> sur cela aussi nous reviendrons).

Ajoutons enfin que la nature et l'art ne sont pas pour Cicéron les seuls éléments constitutifs de la culture: il y joint l'exercice. La simple insistance sur cette tripartition est significative:<sup>13</sup> on a pu montrer qu'elle vient à la fois d'Aristote et d'Isocrate. Nous avons même précisé, à partir des travaux de M. Giusta, que cette rencontre a permis de fonder une tradition qui appartient aux deux Académies:<sup>14</sup> cela inspire le plan du *De oratore* I, dont la première moitié se trouve consacrée aux problèmes théoriques, alors que la seconde traite de divers aspects de la culture oratoire et de l'*exercitatio*.<sup>15</sup>

Crassus rappelle en particulier deux choses qui revêtiront chacune une grande importance pour l'histoire de la culture européenne: à propos de son opposition aux *rhetores latini*, il affirme la nécessité de savoir le Grec.<sup>16</sup> Au-delà des aspects anecdotiques, c'est bien cela en effet qui nous paraît compter dans cette affaire. Crassus (c'est-à-dire Cicéron) sait qu'on doit connaître le Grec

<sup>10</sup> Pour nous borner au *De oratore*, l'exposé sur la mémoire se trouve en II, 353-360: les deux aspects de la mémoire sont étudiés successivement: d'abord sa forme technique (354 sq.), puis sa valeur psychologique dans la découverte du vrai et la formation du langage (356-360). Signalons deux notations: d'une part, Cicéron indique que Charmadas l'Académicien faisait un grand usage de la mémoire (360); d'autre part, il écrit: . . . *Confiteor equidem huius boni naturam esse principem* (356).

<sup>11</sup> Sur la théorie de la réminiscence chez Cicéron, v. *Tusculanes* I, 57 sq. (A. MICHEL, *Rev. philosophique*, 1967, p. 89 sq.).

<sup>12</sup> Cela est impliqué par cette conception de la mémoire; sur la nécessité du savoir, v. aussi *De or.*, III, 123 (à propos des connaissances morales et politiques): . . . *Quae quoniam iam aliunde non possumus, sumenda sunt nobis ab iis ipsis, a quibus expilati sumus, dummodo illa ad hanc civilem scientiam, quo pertinent et quam intuentur, transferamus* (à l'origine les orateurs forgeaient eux-mêmes leur savoir politique; maintenant ils se sont laissés « piller » et dépouiller par les philosophes).

<sup>13</sup> Cf. à ce sujet nos articles cit. (*Études classiques*, 1971, 3, et *Vita latina*, Mai 1971).

<sup>14</sup> La tripartition dont nous parlons apparaît dans les *Académiques*, II, 1, 20, et semble donc se rattacher à une tradition venue à la foi des Péripatéticiens et de l'Académie. Cf. A. MICHEL, *Vita latina*, art. cit. p. 32; *Études classiques*, p. 314; M. A. GIUSTA, *I dossieri di etica*, II, p. 442 sqq. (cf. I, 102).

<sup>15</sup> Cette deuxième partie commence en 113 (après une transition qui part de 107). De 113 à 133, Cicéron traite des dons naturels, de 134 à 147 de l'amour de l'art et des divisions traditionnelles de la rhétorique, de 147 à 160 des exercices.

<sup>16</sup> Cf. *De oratore*, III, 93 sqq. (A. MICHEL, *Rhétorique et philosophie* . . . , p. 65 sqq., où l'on trouvera la bibl. — MABROU, BOYANCÉ etc.; ajouter aujourd'hui les importants travaux de G. CALBOLI sur la *Rhétorique à Hérennius*.)

qui est alors à la fois une langue de culture et une langue moderne. En second lieu, Cicéron insiste aussi sur l'importance de l'imitation. Il semble alors la préférer à la déclamation; bien plus, il lui donne une forme originale, puisque souvent il pratique la version ou le « thème d'imitation » à propos des grands orateurs grecs ou des tragiques.<sup>17</sup>

S'il a choisi cette forme d'imitation plutôt que l'improvisation libre sur un thème commun entre lui et ses modèles, c'est qu'elle lui paraît plus rigoureuse. Ici encore, nous retrouvons une source, et nous nous étonnons de la trouver si vive. En somme, Cicéron invente le thème et la version, tels, ou presque tels, que nous les pratiquons. Mais pourquoi le fait-il? pour vivifier l'imitation par un retour aux textes, et ainsi pour améliorer sa création. Ce retour aux textes, cette volonté de supprimer les écrans comme les facilités ou les complaisances, cette rigueur dans le contact avec la beauté originelle de la création antique feront l'objet d'une des redécouvertes fondamentales de la Renaissance.<sup>18</sup> Ne laissons pas cela se perdre de nouveau. Et mesurons que, cette faute, nous pourrions la commettre de deux façons: soit en nous écartant des textes, soit en ne les abordant pas dans cet esprit de vie; mais pour déceler la vie en eux, il n'est d'autre moyen que de les connaître.

\*

La deuxième question que nous posions en commençant était relative à l'étendue de la culture: comment concilier la culture générale et les nécessaires spécialisations?

Les problèmes qui se posent ici ne sont pas sans rapport avec ce que nous avons dit de l'imitation ou de la mémoire. Que faut-il imiter? que faut-il apprendre? La formation et la culture de l'orateur impliquent-ils un programme, avec à la fois une certaine étendue et certaines limitations? Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la réponse sera affirmative. Au long du livre I. Cicéron a hésité: en droit, l'orateur doit tout savoir, puisqu'il parle de toutes choses: mais en fait il ne le peut pas: personne ne possède tout à fait le temps et les moyens d'acquérir un savoir absolument universel.<sup>19</sup> Ainsi se révèle d'emblée un paradoxe qui implique effectivement à notre époque le sens du

<sup>17</sup> *De oratore*, III, 154 sq. Crassus, porte-parole de Cicéron, s'entraîne soit à répéter dans d'autres termes des passages de Gracchus ou d'Ennius, soit à traduire librement des *orationes graecae*. Cicéron s'est aussi entraîné à traduire en vers latins des passages de certaines tragédies grecques, par exemple des *Trachiniennes* de Sophocle et du *Prométhée délivré* d'Eschyle (cf. *Tusc.*, II, 20 sqq.).

<sup>18</sup> C'est en particulier l'un des points majeurs de la méthode préconisée par Laurent Valla dans les *Elegantiae Latinae*.

<sup>19</sup> L'orateur doit tout savoir: I, 59: *Nunquam enim negabo esse artes quasdam proprias eorum qui in his cognoscendis atque tractandis studium suum omne posuerunt, sed oratorem plenum atque perfectum esse eum qui de omnibus rebus possit copiose varieque dicere*. Il s'agit, on le voit, de l'orateur parfait. En I, 67 apparaît un point de vue plus nuancé: *Quoniam philosophia in tris partis est tributa in naturae obscuritatem, in disserendi subtilitatem, in vitam atque mores, duo illa relinquamus idque largiamur inertiae nostrae;*

mot « culture »: quand on le prononce on désigne à la fois une formation large et limitée; la culture générale, comme son nom l'indique, porte sur toutes choses — mais sur toutes choses prises en général, si bien que cette universalité même suppose une limitation. Il s'agit d'expliquer et de bien concevoir cette ambiguïté.

Elle réside dans la notion même de généralité. Cicéron utilise ici les conquêtes de la pensée logique depuis l'époque péripatéticienne. Ce n'est point un hasard si, au livre III du *De oratore*, il présente une théorie des thèses ou questions générales:<sup>20</sup> l'une des fins que se propose l'art de l'orateur, particulièrement dans l'amplification, consiste à généraliser les questions. Depuis Aristote, on s'est aperçu (plus ou moins clairement) que tout problème particulier pouvait se ramener à des idées générales sur lesquelles il était aisé d'appuyer des raisonnements rigoureux et contraignants. Cicéron se trouve au terme de cette évolution; il comprend mieux que tout autre que ce qui fait le talent propre de l'orateur, ce n'est pas de connaître le détail de sa matière, mais de savoir donner à cette dernière une mise en forme universelle. Notons que, pour Cicéron, cela se rattache moins à l'*inuentio* qu'à l'*ornatus* et à la *dictio*, c'est-à-dire à l'expression. En somme qu'est-ce qui constitue le propre de l'orateur? Connaître l'art de généraliser les problèmes concrets, et de les exprimer. Tout cela implique d'une part la connaissance de l'universel, mais d'autre part ne demande pas la connaissance de tous les détails particuliers. Le savoir de l'orateur, c'est le savoir des principes — *fontes rerum*.<sup>21</sup>

Paradoxalement de telles connaissances comptent parmi les plus faciles, les plus promptement acquises, du moins par les bons esprits. En effet, elles

*tertium uero, quod semper oratoris fuit, nisi tenebimus, nihil oratori, in quo magnus esse possit, relinquemus.* Il s'agit cette fois de l'orateur *magnus*. Rappelons enfin que l'éloquence ne porte pas le nom d'art au sens absolu (cf. plus haut *De or.*, I, 107 sqq.). Soulignons aussi que la partition de la philosophie ici proposée est celle des Péripatéticiens et d'Antiochus d'Ascalon: cela est important pour l'étude des sources du *De oratore* (cf. *De fin.*, V, 10; A. MICHEL, *Colloque sur Philon d'Alexandrie*, C. N. R. S., Lyon - Paris, 1967, p. 88; P. BOYANCÉ, *Rev. des. Études latines*, 1972).

<sup>20</sup> 111 sqq.

<sup>21</sup> Cf. 86 - 90: Cicéron explique qu'on doit distinguer entre le savoir des spécialistes, qui n'est jamais complet, et celui des gens qui rapportent leurs connaissances *ad usum*: ces derniers n'ont besoin que d'une science assez limitée: *ita fit, ut agitatio naturae rerum sit infinita, cognitio facilis, si usus doctrinam confirmet, mediocris opera tribuatur, memoria studiumque permaneat* (noter la complexité de ces indications: l'*usus* joue surtout un rôle de vérification et de simplification). Quant aux *fontes*, cf. 123 sq.: . . . *Sed cum fontes uiderimus, quos nisi quis celeriter cognorit, numquam cognoscet omnino, tum, quotiescunque opus erit, ex iis tantum, quantum res petet, hauriemus.* Notons que Cicéron vient de parler des thèses (111 - 119). Soulignons aussi cette notion de rapidité: il n'y a pas de véritable culture sans cette promptitude de l'esprit, soit naturelle, soit surtout acquise par l'exercice, qui permet d'embrasser rapidement à partir de l'intuition des principes, la totalité du réel dans son abondance. Le texte que nous avons cité continue ainsi (124): *Nam neque tam est acris acies in naturis hominum et ingeniiis, ut res tantas quisquam nisi monstratas possit uidere, neque tanta tamen in rebus obscuritas, ut eas non penitus acri uir ingenio cernat, si modo aspexerit.* Il faut apprendre, et apprendre à penser; il faut apprendre aussi à penser vite.

sont simples, naturelles, et leur généralité même les rend indépendantes de toute spécialisation. C'est pourquoi un Scipion qui ne consacrait à la réflexion théorique sur la sagesse que de rares moments de loisir, se trouvait capable de dialoguer avec des philosophes professionnels.<sup>22</sup> Descartes dira que « la philosophie ne demande qu'une heure de peine »: c'est qu'en dernière analyse, elle repose sur le bon-sens.

Cela étant, on peut délimiter le savoir de l'orateur. Cicéron s'inspire d'une discussion célèbre qui, en diverses occasions, a opposé entre eux les rhéteurs et les philosophes, et dont nous avons aussi gardé le souvenir par divers textes, en particulier la *Lettre 88* de Sénèque. Faut-il penser, comme les Sophistes, et notamment Hippias, qu'une éducation « encyclopédique » est nécessaire, et que les philosophes doivent joindre à leur connaissance de la sagesse celle des autres arts; littérature, musique etc.? Sénèque croit que c'est, à la lettre, inutile, et que ces arts peuvent à peine apporter une aide à l'apprenti de la sagesse.<sup>23</sup> Il semble que, juste avant lui, les héritiers de l'Académie aient été plus nuancés. Philon d'Alexandrie écrit le *De congressu eruditionis causa*; il dit ailleurs que le sage ou le prophète doit tout à la spontanéité de sa nature,<sup>24</sup> mais que cela ne le dispense pas toujours d'apprendre l'art de la parole, ou de recourir aux leçons des sophistes: il en a besoin pour combattre ces derniers.<sup>25</sup> Cicéron était moins sévère encore pour les sophistes, qu'il louait de n'avoir pas séparé *cor* et *lingua*, la pensée et l'expression.<sup>26</sup> Il semble bien que cette doctrine appartienne à l'Académie tardive, influencée par les Péripatéticiens: Sénèque, effectivement, fait grief à cette école d'un tel rapprochement avec les sophistes.<sup>27</sup> Retenons donc que, pour Cicéron, la culture est unitaire, qu'elle joint

<sup>22</sup> III, 87 (à propos de Scipion Émilien).

<sup>23</sup> Cf. notre article cit. des *Études classiques*, p. 322; v. Sénèque, *Ad Luc.*, 88, 20, 25 et 43 sq. (où les discussions *in utramque partem* des Sophistes sont rapprochées de celles des Académiciens); cf. en particulier 20: *Quare ergo liberalibus studiis filios erudimus? Non quia uirtutem dare possunt, sed quia animum ad accipiendam uirtutem praeeparant.* En 21, Sénèque attribue à Posidonius la distinction des *artes uulgares et sordidae, ludicrae, pueriles, liberales*, sur laquelle nous allons revenir.

<sup>24</sup> *De mut.*, 260. Sur le *De congressu*, outre l'édition de M. ALEXANDRE, v. notre communication au colloque du C. N. R. S., *Philon d'Alexandrie*, Lyon, 1966, cf. *Actes*, p. 81 - 104.

<sup>25</sup> *Quod deterius . . .*, 32-37; cf. A. MICHEL, *Actes* du Colloque *Philon*, p. 84, et *Études classiques*, Art. cit.

<sup>26</sup> Nous suivons toujours notre article des *Études classiques*. Sur cette opposition entre *cor* et *lingua*, cf. *De oratore*, III, 61 (K. Büchner a insisté sur l'originalité de ce texte). Il nous semble que, d'une part, Cicéron se rappelle l'idéal des Péripatéticiens qui reprochent aux Sophistes de séparer *cor* et *lingua* (Philon l'atteste dans le *Quod deterius* à propos de Caïn). Mais d'autre part, l'orateur latin étend à Socrate le même reproche, par une démarque qui dépend peut-être elle aussi de l'Académie péripatéticienne (d'une part, Philon critique le dédain de l'éloquence qui a laissé les victimes des sophistes sans défense contre de tels adversaires; d'autre part, Sénèque, dans la *Lettre 88*, attribue aux Académiciens un excès de sympathie pour les méthodes de la sophistique; cf. 43 sq.).

<sup>27</sup> Cf. la fin de la note précédente; dans cette histoire de la philosophie de Protagoras aux Académiciens, Cicéron lui-même n'est pas cité; mais il s'agit ici d'une réflexion sur la culture et l'éducation: Sénèque, à propos de l'Académie, ne peut manquer de penser à lui; en tout cas, il se réfère à des sources qui sont communes aux deux penseurs. Cela

l'expression et la réflexion, la théorie et la pratique, la contemplation et l'action, *cor* et *lingua*. Cela encore implique à la fois ampleur et limitation — car il s'agit de réunir et de concilier des exigences apparemment contraires, mais aussi d'écartier tout ce qui n'entre pas dans cette réunion.

L'enfant apprend les *artes pueriles*, mais l'orateur est au-delà parce qu'il est adulte. L'enfant, ou parfois l'adulte, pratique le sport, la danse, les dés, les autres jeux: ce sont les *artes ludicrae*; l'orateur ne les dédaigne pas, mais il ne se laisse pas distraire par cela de ses responsabilités d'homme libre: il ne peut véritablement pratiquer à fond que les *artes liberales*.<sup>28</sup> Le mot de liberté prend ici tout son sens, puisqu'il désigne les responsabilités de l'homme et du citoyen.

C'est là que réside le critère vrai de la culture aux yeux de Cicéron. De cela, on voit la conséquence: parmi les différents aspects du savoir humain, il va considérer comme peu nécessaires (du moins pour l'homme libre, à la mesure duquel il estime ses valeurs) les connaissances dont l'acquisition demande trop de temps, qui exigent un excès d'*otium* ou de spécialisation. Cela conduit par exemple notre auteur à distinguer l'éloquence de la géométrie<sup>29</sup> qui lui apparaît comme un symbole de ces sciences spécialisées; de la même manière, il critique les subtilités infinies où s'approfondit, par un jeu gratuit, la virtuosité des dialecticiens.<sup>30</sup>

Bien entendu, Cicéron cède ici un peu trop volontiers à la pente du génie romain. Platon se voulait géomètre comme Pythagore, et Rabelais réagira contre la défiance envers ce que nous appelons aujourd'hui l'esprit scientifique.<sup>31</sup> Il n'en reste pas moins que nous pouvons maintenant nous expliquer le programme d'études que Cicéron trace à l'apprenti orateur: la philosophie

étant, il faut donner tout son sens à la critique de l'*otium* et du jeu dans notre passage de *De oratore*, III, 86 - 90 (Cicéron évoque bien les études des enfants, les divertissements de l'*otium*, le jeu de balle et la pratique des acteurs, ainsi que la compétence des spécialistes: toutes ces formes d'*artes* répondent à la classification que nous venons d'indiquer, et se caractérisent par le fait qu'elles ne sont pas *liberales*.)

<sup>28</sup> Sur tout ceci, cf. A. MICHEL, *Rhétorique et philosophie chez Cicéron*, chap. II. Nous insistons (et nous y reviendrons) sur le fait que *liberalis* est effectivement lié à l'idée de liberté.

<sup>29</sup> *Nam quid faciet in geometria qui non didicerit?* Certes, cela n'implique pas que la géométrie soit à rejeter. Nous avons vu cependant que Cicéron ne la place pas au premier rang des connaissances requises pour l'*orator magnus* (I, 68); v. aussi et surtout 58: *Illi a negotiis publicis tamquam ab opere aut temporibus exclusi aut uoluntate sua feriatu totos se alii ad poetas, alii ad geometras, alii ad musicos contulerunt . . .*

<sup>30</sup> Nous n'avons qu'à enchaîner ici sur la note précédente: . . . *Alii etiam, ut dialectici, nouum sibi ipsi studium ludumque pepererunt* (notons les termes employés) *atque his artibus quae reptatae sunt ut puerorum mentes ad humanitatem fingerentur atque uirtutem, omne tempus atque aetates suas consumpserunt . . .* On mesure toute l'importance que pourra revêtir un tel passage lorsque les humanistes de la Renaissance (et notamment Érasme) monteront à l'assaut de la scholastique. Notons pourtant que Cicéron ne condamne pas la dialectique mais ses abus.

<sup>31</sup> Qu'il nous suffise de penser à la lettre de Gargantua à Pantagruel sur son éducation (*Pantagruel*, chap. VIII). Rabelais, tout imprégné d'humanisme, salue le triomphe et l'épanouissement de la tradition cicéronienne. Mais il ajoute une insistance originale sur la connaissance et l'observation de la nature (cf. éd. Pléiade, p. 227: « Et quant à la



(mais peu de physique et, en dialectique, pas de subtilités); l'art de l'expression; le droit; l'histoire.<sup>32</sup> C'est en somme le schéma d'une éducation littéraire, à la fois théorique et pratique (la liaison entre les deux exigences est soigneusement assurée). Car on voit sur quel principe Cicéron fonde sa doctrine: il ne s'agit pas d'étudier les lettres pour elles-mêmes, mais il faut se donner les moyens d'un retour au bon sens et au beau langage, et cela est nécessaire à quiconque veut placer la sagesse dans le creuset de l'action. La culture se définit dans cette rencontre et cette épreuve: il n'y a pas de vraie culture sans l'action. Cela ne signifie nullement que l'action à elle seule façonne la culture, ni qu'elle puisse se substituer au savoir. Mais elle le contraint à la simplicité, à la généralité, à la beauté, parce qu'elle doit se conformer à la nature des choses, et qu'elle le contraint donc au naturel.

Cela signifie, bien sûr, que, pour Cicéron, la fin du savoir ne réside pas en lui-même, mais dans les valeurs morales qu'il implique.<sup>33</sup> Pourtant dernière observation cela ne conduit nullement notre auteur à renier l'objectivité. Par toutes ses voies, il la retrouve: la pratique de la réflexion générale, dont nous avons dit l'importance à ses yeux, l'y incite; et surtout, il découvre cette formule fondamentale, qui est liée à sa conception unitaire de la culture, en même temps que sa pratique d'orateur: *rerum enim copia uerborum copiam gignit*.<sup>34</sup> Ce qu'il vise en dernier lieu, c'est l'abondance, c'est ce pouvoir, si précieux pour l'orateur, de ne jamais rester à court d'arguments ou de phrases. On peut acquérir une telle faculté par le simple travail des mots, mais elle est bien plus aisément donnée par la connaissance des choses. Tout l'art de Cicéron part de la nature et y revient, c'est-à-dire qu'il est plongé dans l'être: il ne s'agit pas seulement des aspects formels du langage.

\*

Tout cela se résume en quelques lignes du *De oratore*.<sup>35</sup> *Rerum enim copiam uerborum copiam gignit; et, si est honestas in rebus ipsis, de quibus dicitur,*

connaissance des faits de nature, je veux que tu t'y adonnes curieusement . . . » Sur les rapports de la tradition cicéronienne avec le développement de l'esprit scientifique, v. aussi l'œuvre de Pierre de la Ramée (il semble que cette tradition contrarie la recherche spéculative et abstraite, en même temps qu'elle favorise un certain développement de l'esprit pratique et technique . . .).

<sup>32</sup> Nous pourrions partir de l'ensemble du l. I (notamment 67 sq.); mais nous citerons ici III, 76: *Illa uis autem eloquentiae tanta est ut omnium rerum, uirtutum, officiorum omnisque naturae, quae mores hominum, quae animos, quae uitam continet, originem, uim mutationesque teneat, eadem mores, leges, iura describat, rem publicam regat omniaque, ad quamcumque rem pertineant, ornate copioseque dicat*. Notons que l'art de l'expression doit être possédé de manière générale, sans références directes aux programmes, aux « contenus » des matières étudiées. On doit à l'occasion pouvoir parler même des autres.

<sup>33</sup> Cela résulte de toute la critique du jeu ou de la curiosité excessive, que nous avons trouvée en 58, 79, 86 sqq.

<sup>34</sup> III, 125.

<sup>35</sup> *Ibid.* Notons qu'ici comme ailleurs il faut laisser tout son sens au mot *liberaliter* (contrairement à ce que fait Courbaud). La référence aux *artes liberales* est nette.

*existit ex re naturalis quidam splendor in uerbis. Sit modo is, qui dicet aut scribet, et institutus liberaliter educatione doctrianaque puerili et flagret studio et a natura adiuuetur et in uniuersorum generum infinitis discepcionibus exercitatus ornattissimos scriptores oratoresque ad cognoscendum imitandumque delegerit, ne ille haud sane quem ad modum uerba struat et illuminet a magistris istis requireret. Ita facile in rerum abundantia ad orationis ornamenta sine duce, natura ipsa, si modo est exercitata, delabitur.*

Chaque mot de ce texte admirable répond à tel ou tel passage de notre exposé, non sans y ajouter diverses nuances. On pourrait les énumérer, rappeler que tout cela se rattache historiquement à la philosophie de l'Académie: nous avons essayé de l'indiquer . . . Mais il faut conclure, par quelques remarques. D'abord, le texte de Cicéron apparaît comme un éloge de la culture littéraire, dont il rend manifeste l'unité: cette forme de culture joint en effet *res* et *uerba*, science et conscience; elle affirme la primauté de cette *honestas* qui est *in rebus*.

En second lieu, on s'aperçoit qu'en fondant ainsi la culture littéraire dans une recherche philosophique des principes des actions humaines, Cicéron ne fait pas moins apparaître ses exigences et ses problèmes que sa grandeur.

D'abord, on s'avise que la vraie culture est à la fois invention et fidélité. C'est qu'il ne faut pas confondre création et imagination. La notion antique d'*inuentio* permet de joindre l'une et l'autre. Ce qu'on crée, on le trouve, mais on le trouve dans la nature, on le trouve dans ce qui est, ou plutôt qui naît et se développe spontanément à travers les maturations du temps.

D'autre part, la seule véritable culture est celle qui s'élève à l'universel, sans se séparer de l'être concret et de la vie. Elle fonde ainsi les spécialités, mais aussi elle les dépasse; elle justifie les individus mais aussi elle les transcende. L'orateur sait que l'universel, le tout de l'homme est contenu implicitement dans chacune de ses pensées, de ses paroles,<sup>36</sup> mais il sait en même temps qu'il ne suffit pas de parler ou de penser pour s'élever *ipso facto* à l'universel. En même temps que son idéal se révèle à lui, il mesure combien cela le dépasse. De là, souvent, cette inquiétude de Crassus.<sup>37</sup> Nous sommes toujours un peu trop limités, fût-ce par nos spécialités, pour rejoindre pleinement l'homme en nous. La méditation sur la culture nous enseigne aussi cela, et nous donne à cette occasion une certaine leçon de modestie.

Paris.

<sup>36</sup> Le plus grand texte de Cicéron sur l'*humanus cultus* (avec tout ce qu'il implique de spécifique) apparaît bien dans le premier discours de Crassus (I, 33). C'est peut-être ce mot *cultus* qui traduit chez Cicéron ce que nous appelons culture. On voit quel adjectif l'accompagne ici. A propos de cette universalité, rappelons aussi la théorie des « thèses », qui permet à Cicéron de rattacher tout débat particulier (ou « hypothèse ») à un problème général.

<sup>37</sup> Cf. III, 74. Crassus souligne qu'il n'est pas lui-même l'orateur parfait, mais qu'il veut placer ce modèle, peut-être imaginaire, devant ses yeux et ceux de tous. Sur les rapports de l'idéal et de la réalité dans le *De oratore*, cf. surtout I, 93 sq.

## ZUR ÜBERLIEFERUNGSGESCHICHTE DES HORAZ

1. «Eine einwandfreie Klassifizierung der (Horaz-)Handschriften ist infolge des starken Nivellierungsprozesses bisher nicht gelungen» — schrieb E. Norden im Jahre 1909 in seiner Geschichte der römischen Literatur.<sup>1</sup> Diese Formulierung wurde in den späteren (von E. Koestermann und H. Fuchs betreuten) Auflagen etwas behutsamer gestaltet: Danach sei eine einwandfreie Klassifizierung «schwer zu gewinnen». Auch «der Streit um die Wertung des *Blandinius vetustissimus* ist, wie es scheint, ein philologisches *ἄπειρον*, das des methodischen Interesses jedoch nicht entbehrt». (Diese ergänzende Bemerkung wurde von denselben gestrichen.) Die Übersicht von J. Bick<sup>2</sup> ist freilich längst veraltet, und dasselbe gilt auch von den einschlägigen Kapiteln bei M. Schanz C. Hosius.<sup>3</sup> Man vergleiche etwa die 2. Auflage desselben Werkes aus dem Jahre 1899, S. 125, um zu sehen, wie tastend und ungewiß *pedetemptim* — man gewisse Fortschritte auf diesem Gebiet erzielen kann.

Dasselbe Jahr, in dem die letzte Auflage von Schanz Hosius erschien, zeichnete sich auch durch eine berühmte Leistung unserer Wissenschaft aus: im Hermes 70 (1935) 249 ff. und 361 ff. bekam man F. Klingners groß angelegten Aufsatz «Über die Recensio der Horaz-Handschriften»<sup>4</sup> zu lesen. Da wurden die Erwägungen und Erkenntnisse ausgeführt, auf Grund derer die — nach M. Haupt, Luc. Müller und Fr. Vollmer — längst erwartete *editio Teubneriana* gestaltet werden sollte. Am neuartigsten wirkte dabei eine durchgehende Beobachtung der Überschriften, die «zwar nicht ganz unbeachtet von der Forschung geblieben sind, aphoristisch hat man wohl auch schon begonnen, sie für die Recensio zu benutzen», aber ausgenutzt sollten sie längst nicht sein.<sup>5</sup>

<sup>1</sup> Einl. in die Alt.-wiss. I 567.

<sup>2</sup> Horazkritik seit 1880. Leipzig Berlin 1906.

<sup>3</sup> Gesch. d. röm. Lit. II<sup>4</sup> (München 1935) S. 150 f.

<sup>4</sup> Mit einigen Nachträgen ergänzt in den «Studien zur griech. u. röm. Lit.» Zürich Stuttgart 1964. S. 455 ff.; im Folgenden wird nach dieser Fassung zitiert.

<sup>5</sup> A. a. O., S. 459. — Die Vorgänger, auf die sich KLINGNER dabei beruft, sind: O. KELLER: Epilog. S. 187 (Überschriften der Römeroden erst nach Porphyrio entstanden); 329; 777; A. KIESSLING: Index schol. Greifswald., Sommer 1876, S. 7 ff.: C. I – III lange *gesondert* überliefert; E. ZARNCKE: De vocabulis Graecanicis in inscriptionibus carm. Hor. Argentorati 1880, S. 47: Überschriften vor Porphyrio und vor Diomedes ent-

Klingner behauptete, in den Überschriften der horazischen Gedichte ein solches *äußeres* und zwingendes Kriterium gefunden zu haben, das eine saubere Scheidung der bis dahin recht verschiedentlich beurteilten Handschriftenklassen ermögliche.

Diese Überschriften am auffälligsten diejenigen der Oden weisen in der Art der Inhaltsangabe,<sup>6</sup> in den die Strophengliederung betreffenden Termini (*monocolos, dicolos, tricolos*, bzw. z. B. *dicolos tetrastrophos*) und in den griechischen Artbezeichnungen (*proseutice, pragmatice, encomiastice, prosphonetice, paranetice, prosagoreutice* usw.)<sup>7</sup> erhebliche Variationen auf.<sup>8</sup> Auf dieser Grundlage — durch eine wohlüberlegte Prüfung der Unterschiede in den Überschriften der lyrischen Bücher — stellte Klingner drei Überlieferungsströme ( $\mathcal{E}$ ,  $\Psi$ ,  $\mathcal{Q}$ ) fest, von denen zwei aus der Antike herzuleiten seien und zwar  $\mathcal{E}$  (= ABCCK) und  $\Psi$  (=  $\varphi\psi\lambda 1\delta$ ); R gehöre mit zur  $\Psi$ -Klasse, sei aber — ähnlich wie  $\pi$  — weithin aus der  $\mathcal{Q}$ -Gruppe angereichert, die, vertreten vor allem durch  $\alpha\gamma\mathcal{E}$  und M, ihrerseits eine karolingische Vergleichung der beiden Hauptklassen darstelle; ihr Wert liege darin, daß sie uns durch die Benutzung der Hyparchetypi von  $\mathcal{E}$  und  $\Psi$  einen älteren Zustand der beiden Überlieferungsströme  $\mathcal{E}$  und  $\Psi$  erkennen läßt. Das Ergebnis der Prüfung der Überschriften wollte Klingner durch einen Vergleich einiger Lesarten bestätigt wissen. Dabei wäre es in der Tat von besonderer Bedeutung gewesen, wenn auf dieser Grundlage das Gewicht der Überlieferung besser beurteilt werden könnte und sich zwischen je zwei guten Varianten eine Entscheidung mit größerer Wahrscheinlichkeit fällen ließe.

Klingners Entdeckungen, Methode wie Gestaltung seiner Ausgabe (1939. 2. Aufl. 1950, 3. Aufl. 1959) wurden durch die damalige deutsche Kritik mit fast einstimmiger Anerkennung empfangen.<sup>9</sup> Auffallend, aber durch den Ausbruch des zweiten Weltkriegs zu erklären ist das Schweigen der französischen und angelsächsischen Horaz-Forscher. Außer U. Knoches wohl akzentuierten

standen; W. v. CHRIST: *Horatiana*. SB. München 1893, S. 83; 105: in den Überschriften seien Entscheidungsgründe für die Recensio zu finden; R. HEINZE: Einl. zu C. I 33: die Gelehrten des 1. Jh.-s, von denen die Überschriften der Oden (hier: *ad Albium Tibullum*) herrühren, hätten die Identität Albius - Albius Tibullus «wohl» — in späteren Auflagen: «zweifellos» — «mit Recht» aus den *elegi* v. 3 erschlossen. Vgl. neuerdings C. O. BRINK: *Horace on poetry. The Ars p.* Cambridge 1971. S. 15.

<sup>6</sup> KLINGNERS Musterbeispiel (S. 463) ist die Überschrift zur Ep. 6: *maledicum poetam in se irritat minaturque, si solita rabie fuerit elatus*, bzw. *in Cassium Severum ternarius iambicus* etc. Vgl. noch die Liste der Odenüberschriften aus dem B. IV (S. 467), auf welche wir unten (S. 79 ff.) noch zurückkommen werden.

<sup>7</sup> S. bei KLINGNER: S. 460; vgl. H. FAERBER: Die Termini der Poetik in den Odenüberschriften des H. Philol. 92 (1937) S. 349 ff.

<sup>8</sup> Zum Folgenden vgl. E. BURCK: Nachwort zum Kiessling — Heinze'schen Odenkomm.<sup>10</sup> Berlin 1960, S. 575.

<sup>9</sup> Vgl. R. HELM: *Phil. Wochenschr.* 60 (1940) S. 487 ff., vor allem aber K. BÜCHNER in seinem Bursiansbericht 267 (1939) S. 18 ff., später: *Lat. Lit. u. Sprache in der Forschung seit 1937.* (Wiss. Forschungsber., Geisteswiss. Reihe 6.) Bern 1951, S. 128; *Überlieferungsgesch. der lat. Lit.* (im Sammelband: *Gesch. der Textüberl. der ant. und mittelalt. Lit. I.*) Zürich 1961, S. 394 ff.

Bedenken<sup>10</sup> und den Ergebnissen seines tüchtigen Schülers W. Peters<sup>11</sup> sei nun nachdrücklich verwiesen auf die kritische Stellungnahme der Italiener L. Castiglioni,<sup>12</sup> G. Funaioli<sup>13</sup> und vor allem M. Lenchantin,<sup>14</sup> sowie neuerdings auf die absolute Negation des Klingnerschen Verfahrens durch C. O. Brink.<sup>15</sup>

Nach solchen Antezedenzen wollen wir u. a. auf Grund der Erfahrungen, die wir mit dem Horaz-Kodex des Johannes Sambucus (Bud. 419) gemacht haben,<sup>16</sup> nachprüfen, ob die Überschriften, die metrischen und Artbezeichnungen überhaupt als ein verlässliches äußeres Kriterium in der Beurteilung einer eventuellen Klassifikation der Horaz-Überlieferung betrachtet werden können.

2. Nach Klingner<sup>17</sup> sollen aus der Vielfältigkeit der Überschriftsformen «schon bei flüchtiger Durchsicht» zwei Typen absondern, «die sich *stetig* auf zwei Handschriftenklassen verteilen». (Hier und im folgenden *Kursivdruck* von mir.) A (Paris. 7900), B (Bernensis 363), C (Monac. Lat. 14685), Hauptvertreter der II. Klasse Kellers und Holders, deren gemeinsame Quelle  $\mathcal{E}$  genannt wird, «bieten in Form eines Hauptsatzes Inhaltsangaben» (dazu S. 463, Anm. 1 über die Belehrung über die Versformen, die in den  $\mathcal{E}$ -Handschriften «nicht zum festen Bestand der Überschriften gehöre», aber in BC haben sich «Reste davon erhalten, die mit den A-Scholien übereinstimmen und einem andern System der Bezeichnung angehören»). Im Musterbeispiel Ep. 6 heißt es: *maledicum poetam in se irritat minaturque, si solita rabie fuerit elatus*. Zu gleicher Zeit nennen R (Vat. Reg. 1703), F ( $\varphi$  = Paris. 7974 +  $\psi$  = Paris. 7971) und  $\delta$  (Harl. 2725), von denen «mindestens F $\delta$  sichere Vertreter von Klasse III. K. H. sind» und deren gemeinsamen Ursprung Klingner mit  $\Psi$  bezeichnet, «meist den Angeredeten und die Versformen des Gedichtes», wie es vor Ep. 6 heißt: *in Cassium Severum, ternarius iambicus binarius iambicus epodicus*. «Das sind die beiden reinen Typen», fährt Klingner fort,<sup>18</sup> «die beiden Gruppen reiner Handschriften. Die übrigen Handschriften enthalten in den Überschriften

<sup>10</sup> Die röm. Satire. Berlin 1949, S. 58 f.; 2. Aufl.: Göttingen 1957, S. 115 f.

<sup>11</sup> Die Stellung der Handschriftenklasse Q in der Horaztradition. Diss. Hamburg 1954.

<sup>12</sup> Athenaeum 18 (1940) S. 215.

<sup>13</sup> Atene e Roma (1940) S. 137 ff.

<sup>14</sup> RFIC 18 (1940) S. 34 ff.; vom Hermes-Aufsatz schon früher: Athenaeum 15 (1937) S. 129 ff.; über die Überschriften (einstweilen äußerst behutsam): S. 134 ff.; s. noch von dems.: Diortosi e critica oraziana. Rendic. Ist. Lomb. (Lettere) 77 (1943–44) S. 305 ff.; G. RADKE: Gymn. 61 (1954) S. 231 ff.; R. J. GETTY: CW 52 (1958) S. 167 ff.; E. THUMMER: AAHG 15 (1962) S. 129; K. VRETSKA: Kl. Pauly II 1224 (KLINGNERS Versuch sei nicht ohne Widerspruch geblieben).

<sup>15</sup> In seiner «Introduction» zum Ars p.-Komm. Die neueren Rezensionen über die 3. Aufl. des KLINGNER'schen Horaz: PERRET: REL 37 (1959) S. 348; DELANDE: LEC 27 (1959) S. 456; J. PRÉAUX: Latomus 18 (1959) S. 807; MOGENET: AC 32 (1963) S. 274; L. VARCEL: Helikon 3 (1963) S. 721 f.

<sup>16</sup> Vgl. Acta Class. Debr. 8 (1972) S. 107. ff.

<sup>17</sup> A. a. O., S. 462 f.

<sup>18</sup> *Ibid.*, S. 463.

*Mischungen* verschiedener Art.» Richtiger formuliert sollte es heißen: «Das wären . . .», und was die «übrigen» Handschriften betrifft, so muß geprüft werden, ob die *genannten* Handschriften in der Tat so «rein» sind und keine Mischungen enthalten. Dazu vorläufig nur soviel, daß auch C nicht vollkommen «rein» ist, weil man daneben die Bemerkung findet: *metrum, quod superius*; auch a (Schwesterhandschrift von A)<sup>19</sup> setzt die « $\Psi$ »-Überschrift hinzu; die Praxis der Handschriften  $\lambda'$  ( $\lambda =$  Paris. 7972 + 1 = Leid. 28) ist keineswegs so »rein« und so einfach zu beurteilen wie Klingner es behauptet;<sup>20</sup> auch die Eintragungen der A-Scholien sollten gründlicher geprüft werden.<sup>20a</sup>

Vergleicht man möglichst gründlich das Material sei es der Epoden, sei es der Oden, so will es nicht gelingen, die mannigfaltigen Überschriften so klar und sicher abzusondern, wie man es sich nach Klingners Formulierungen denkt. (S. 466 heißt es: «Es empfiehlt sich, mit dem IV. Buche zu beginnen, weil da wenigstens das eine *sofort deutlich* wird, daß  $\Xi (= ABC)$  und  $\Psi (= F\delta\tau)$  zwei *deutlich geschiedene* Überlieferungswege sind.») «Die  $\Xi$ -Überschriften . . . nennen die angeredete Person, fassen den Inhalt in Form eines Hauptsatzes oder mit *de* oder substantivisch oder in einem Anhang an die Bezeichnung des Angeredeten zusammen und belehren endlich über Gedicht- und Strophenart», so z. B. zu C. IV 1: *allegoricos a se affirmat ex intermisso scribi (sic recte!) carmina · ad Venerem · eutice erotice dicolos* (AaBC $\lambda'$ ). Auch Klingner muß zugeben, daß die Reihenfolge der ersten beiden Bestandteile im Folgenden *wechselt* (so gleich zu IV 2: *ad Iulum Antonium vetustiorum poetarum veneratio · encomiastice tetracolos*, C et B fol, 180), aber nach dem Grund dieser Verschiedenheit fragt er nicht. Sicherlich wird es kein Zufall sein, daß die ausführlichsten Angaben am Anfang des Buches zu finden sind. «wo der Eifer des Schreibers, der für den jetzigen Zustand der  $\Xi$ -Überlieferung verantwortlich ist, am größten gewesen sein mag» (S. 466), aber dieser Sachverhalt ändert sich oft auch innerhalb ein und desselben Buches, so daß es mit den «reinen Formen» von vornherein nicht so einfach bestellt sein dürfte.

Demgegenüber sollen die  $\Psi$ -Überschriften weniger ausführlich erhalten sein, so z. B. zu C. IV 1: *ad Fabium Maximum* (Fu) oder *ad Venerem* (R). Dabei soll es sich um total verschiedene, «mit  $\Xi$  *unvereinbare* Fassungen» handeln, «die einen andern Überlieferungszweig anzeigen» (S. 466). Die Verschiedenheit der beiden Systeme wird von Klingner (S. 467) durch eine Nebeneinanderreihung der Überschriften illustriert:

<sup>19</sup> Vgl. KLINGNER: S. 476; 465,1; PETERS: a. a. O., S. 8 und 32,1.

<sup>20</sup> A. a. O., S. 463; 467 f.; 510,2.

<sup>20a</sup> S. dazu unten, S. 85. · Das hat jetzt G. NOSKE in seiner ausgezeichneten Dissertation «*Questiones Pseudacroneae*» (München 1969) getan. Seine Arbeit konnte ich leider erst nach Abschluß des Aufsatzes lesen. Die Hinweise auf ihn sind alle nachträglich eingetragen worden.

«E»

«Ψ»

- |  |   |
|--|---|
| 1 . . . <i>ad Venerem</i> . . .  | <i>ad Fabium Maximum</i>  |
| 2 <i>ad Iul. Ant. vetustiorum poetarum veneratio</i><br>(NB: λ' lassen die Ergänzung der E-Überschrift - abweichend von 1 und 3 - nicht auf die E-, sondern auf die Ψ-Fassung folgen; vgl. auch weiter.) | <i>ad Ant. Iullum de aemulatione vana</i> . . .   |
| 3 <i>de se referens virtutes poetices prosequitur</i><br>[ <i>ad Melpomenen Musam</i> ] . . .  | [ <i>ad Musam</i> ]. <sup>21</sup> <i>his scriptis se esse felicem</i><br>[ <i>ostendit</i> ]               |
| 4 <i>ad urbem Romanam de indoli ducum</i> . . .  | <i>in Drusi Neronis virtutem</i> (δπ add.:<br><i>ad urbem Romanam · relatio rerum per Drusum gestarum</i> ) |
| 5 <i>ad Aug. de expeditione eius tarda orat(io)</i>  | <i>ad Caes. Aug. absentem</i>   |
| 6 <i>Apollinis laudem refert, quoniam servavit Aenean</i> . . .  | <i>in Apollinem</i>   |
| 7 [ <i>Ad Manl. Torqu.</i> ] <i>de mortalitate; refert enim omnia mutari momento temporis</i> . . .  | [ <i>ad Manl. Torqu.</i> ] <i>verni temporis &lt;de&gt;scriptio</i>   |
| 8 [ <i>ad Cens. comparatio poetices divitiarum simulac virtutis</i> . . .  | <i>ad Cens. Marcum F</i><br><i>ad Marcium Cens</i> . . . Rπ]  |
| 9 <i>consecrari aut carmina sua mereri, quoniam nihil non carminibus illustratur</i>   | [ <i>ad Lollium</i> ] <i>de immortalitate carminum suorum</i>   |

Hier bricht Klingner die Reihe ab; die folgenden Überschriften sollen «bei abnehmender Ausführlichkeit auf der Ψ-Seite weniger lehren». Er weist nur noch auf die 13. hin; die angeführten (und wie man sieht, mit Auslassungen zitierten) Fälle sollen genügen, «um die beiden Überlieferungszweige in ihrer Verschiedenheit einander gegenüberzustellen» (S. 467). Zunächst fassen wir auch die bei Klingner fehlenden Nummern ins Auge:

- |   |  |
|---|--|
| 10 [ <i>ad Ligurinum speciosum et arrogantem adversus amatores</i>                        | <i>ad Ligurinum puerum speciosum</i>   |
| 11 <i>ad Phylliden de die natalis sui simul et Maecenatis</i> . . .                       | <i>ad Phyllidem de die natali Maecenatis</i>   |
| 12 <i>Veris descriptio est ad Virgilium, quod tempus mortalibus est gratissimum</i> . . . | <i>ad Virg. quendam unguentarium</i>   |
| 13 <i>compotem se voti sui factum esse dicit, quod Lyce anus facta sit</i> . . .          | <i>ad Iycen vetulam meretricem</i>   |
| 14 <i>de salute Augusti aut esse sollicitos patres et plebem</i> . . .                    | <i>laudes Augusti</i> Fδz <i>Augusti laudes prosequitur</i> π <i>de salute Augusti</i> u |
| 15 (A marg.:) <i>ad Augustum</i>  | <i>ad divum Augustum</i> ]   |

So erscheinen nun die Verschiedenheiten auf den beiden Seiten bereits erheblich geringer. Kurios scheint das Verschweigen der fast völligen Identität zwischen 8 und 10-11 zu sein, und dasselbe dürfte auch bei den angeführten Nummern vom Weglassen der unleugbaren Parallelen gelten. Die von Klingner doppelt hervorgehobene «Deutlichkeit» nimmt immer mehr ab, und die durch die Überschriften illustrierten Überlieferungszweige werden beim genaueren Zusehen nicht mehr so unvereinbar erscheinen. Die Fassungen mit *ad* oder *de* sind gleicherweise auf beiden Seiten zu finden; mit der Ψ-Fassung

<sup>21</sup> Die eckigen Klammern bedeuten, daß KLINGNER die betreffenden Wörter bzw. Überschriften wegließ.

*relatio* (4) wird man *refert* auf der  $\mathcal{E}$ -Seite (6–7, vgl. 3: *referens*) vereinbaren dürfen; *descriptio* kommt beide Male im Zusammenhang mit dem Frühling — hier (7) wie da (12) vor, ebenso *prosequitur* (3 und 14), oder *de mortalitate* ( $\mathcal{E}$ : 7), bzw. *de immortalitate* ( $\mathcal{P}$ : 9). Wenn in den  $\mathcal{P}$ -Überschriften (nach Klingner, S. 466) «die griechischen Bestandteile fehlen», so trifft das selbst für die Überschriften des IV. Buches nicht ohne Einschränkungen zu, indem die bekannten griechischen Termini in den Handschriften  $\lambda'$  (oder  $\lambda'u$ ) doch zu finden sind, und diese Sachlage durch eine Apostrophierung der Handschriften  $\lambda'$  als »Mischtexte« (S. 467) nicht ohne Weiteres erklärt werden kann. (Und umgekehrt: in der Überschrift von C. IV 9 fehlt auch in den  $\mathcal{E}$ -Handschriften die griechische Art- und Strophenbezeichnung.)

Die Klingner'sche »Deutlichkeit« wird ganz trübe, wenn man seine Beobachtungen auch auf die Überschriften der drei ersten Odenbücher ausdehnt.<sup>22</sup> Einige auffallende Erscheinungen werden auch von Klingner zugegeben: Hier sollen  $\mathcal{E} = AB$  und  $\mathcal{P} = \delta\pi F$  («wozu meist auch  $\lambda'$  kommt») »weniger entschieden als zwei verschiedene Zweige der Überlieferung einander gegenüber treten«, die Unvereinbarkeit von  $\mathcal{E}$  und  $\mathcal{P}$  soll sich trotzdem herausstellen. Die  $\mathcal{E}$ -Überschriften beschränken sich in der Tat meistens nur auf die Angabe, wer angesprochen ist (*ad Maecenatem* usw.); die griechischen Strophenbau- und Artbezeichnungen sind in den Büchern I–II nur je zweimal (I 1 und 14, bzw. II 1–2) erhalten; gegen das Ende des III. Buches hin wird sich das Ehrgefühl des Schreibers, «der den kümmerlichen Erhaltungszustand der  $\mathcal{E}$ -Überschriften verschuldet hat», wieder geregt haben, so hat er von III 25 an ein paarmal die Artbezeichnung, ein paarmal die Angabe über die strophische Gliederung mit abgeschrieben, «genug, um uns zu verraten, wie die Überschriften in seiner Vorlage im Durchschnitt ausgesehen haben» (S. 468): (25) *ymnus ad Liberum patrem*, (26) *ad Venerem tetracolos*, (27) *ad Galateam ypotetice*, (28) *ad Lydam paraenetice de Neptunalibus*, (29) *ad Maecenatem paraenetice*.

« $\mathcal{P}$  unterscheidet sich davon nach Form und Inhalt, obwohl die allgemeine Ähnlichkeit weit geht» fährt Klingner (S. 469) wieder mit der Hervorhebung der *Verschiedenheiten* fort. In der ersten Hälfte des I. Buches (2–16) fehlt keiner der griechischen Termini; danach kein erkennbares System. So sind z. B. die Überschriften I 26–28 und 34 gleich denjenigen in « $\mathcal{E}$ » (*ad . . .*). Auffallend ist allerdings, daß diese Fachbezeichnungen am Anfang des II. Buches im « $\mathcal{P}$ »-Zweig der Überlieferung gerade *dann fehlen*, wenn sie wie oben erwähnt im « $\mathcal{E}$ »-Zweig erscheinen.<sup>23</sup>

Man könnte die *Verschiedenheiten* leicht noch lange herzählen, aber die *Übereinstimmungen* noch leichter: von Klingners Ergebnissen und hauptsächlich von seiner Methode weichen wir gerade hier am meisten ab. Erinnern wir

<sup>22</sup> Vgl. KLINGNER: a. a. O., S. 468 ff.

<sup>23</sup> C. II 2 *dicane* ist ungeklärt, vgl. KLINGNER: S. 469.



uns noch an die Bifurkation der Überschriften im IV. Buche: als Hauptargument seiner «Unvereinbarkeitshypothese» hob da Klingner vor allem hervor, daß sich die kritischen griechischen Bezeichnungen *ausschließlich* auf die «E»-Seite konzentrieren, wobei die «Ψ»-Seite leer blieb. Nun, in den ersten drei Odenbüchern kann man zuerst eine *diametral entgegengesetzte* Sachlage konstatieren (diesen Sachverhalt hat Klingner mit keinem Wort erwähnt), dann aber das völlige Fehlen eines jedweden «Systems».

In der Tat: ob wir berechtigt sind, im Durcheinander der Horaz-Überlieferung nach einem etwaigen System zu suchen? Die solide Dokumentation gewisser Verwandtschaftsverhältnisse (Übereinstimmungen wie Abweichungen) der verschiedenen Lesarten wird immer das unvergängliche Verdienst der Kollations- und Herausgeberstätigkeit von Otto Keller und Alfred Holder bleiben. Was aber ihren Klassifizierungsversuch anbelangt, worauf bekanntlich auch Klingner baute, so war dieser Versuch immer umstritten und blieb es auch in der Klingner'schen Variation.<sup>24</sup> Klingners «Entdeckung» war die, daß er die Epoden- und Odenüberschriften als ein unanfechtbares äußeres Kriterium für seine Konstruktion einer quasi-neuen Klassifizierung der Horaz-Handschriften ansah. Seinen Versuch hat neuerdings C. O. Brink<sup>25</sup> einer unbarmherzig minutiösen Kritik unterworfen. Im Folgenden wollen wir versuchen einstweilen auch weiterhin ohne die Aussagen der Textvarianten zu prüfen, in einem erneuten Anlauf die Brauchbarkeit der Klingner'schen «Überschriftenmethode» zu kontrollieren.

Unter den «E»-Überschriften des I. Odenbuches trifft man zweimal griechische Art- bzw. den Strophenbau betreffende Bezeichnungen (1: *pragmatice monocolos*; 14: *tetracolos*), und zwar beide Male im Bernensis (I 14 auch im Paris. A). Ebenso zweimal im ganzen I. Buch findet man gleichfalls im cod. Bernensis eine *andersartige* Metrumbezeichnung: (12) *Sapphicum de laudibus deorum atque hominum*; (20) *Sapphicum ad Maecenatem*. Warum nur hier? (Vgl. ebenda: *metrum Sapphicum endecasyllabum* C, wobei der App. von Keller leider nicht ohne Fehler ist.) Das vorher erwähnte *Sapphicum* I 12, das Lob des Augustus, wird in den «Ψ»-Handschriften Fδπζλ' als *prospnetice tetracolos hymnos* (in u als *prospnetice dicolos*)<sup>26</sup> bezeichnet; unmittelbar davor wird der Mercurius-Hymnus I 10 genauso ein *Sapphicum* wie I 12 in denselben Handschriften als *hymnus Mercurio tetracolos* bzw. (in u) als *hymnus dicolos Mercurio* apostrophiert.

<sup>24</sup> Vgl. das Urteil des so besonnenen F. VILLENEUVE in seiner Odenausgabe, p. LII ff.: «Tout le monde s'est plu à reconnaître que les collations de Keller et d'Holder . . . demeurent encore aujourd'hui la base de toute édition critique du texte d'Horace. Mais O. Keller a paru moins heureux dans ses tentatives pour répartir les manuscrits en familles . . . de sorte que, pratiquement, la classification de Keller ne répond à rien.»

<sup>25</sup> A. a. O., S. 16 ff.

<sup>26</sup> Die anscheinende Konfusion *tetracolos-dicolos* ergibt sich aus den beiden, gleicherweise möglichen und gebräuchlichen Aspekten; vgl. KLINGNER: S. 461 f.; s. auch Acta Class. Debr. 8 (1972) S. 109 f.

Im I. Odenbuch sind die Überschriften des « $\Xi$ »-Zweiges (außer den vorher erwähnten) überraschend homogen gebaut (I 2 fehlt): «*ad . . .*», nur zwei von ihnen (I 4 und 26) sind etwas ausführlicher: «*ad . . . de . . .*» Zu gleicher Zeit findet man im « $\Psi$ »-Zweige eine Mannigfaltigkeit, die sich schwerlich auf einen gemeinsamen Nenner bringen ließe, wobei es allerdings auch gewisse Übereinstimmungen zwischen beiden «Zweigen» gibt (z. B. I 26 29: «*ad . . .*»).

Der Typus «*ad . . .*» kommt auch in den « $\Xi$ »-Überschriften des II. Buches häufiger vor. In zwei Fällen (II 4 5) liest man eine Infinitiv-Konstruktion (*ancillam amare crimen non esse; non esse properandum ad virginis osculum*), während in einer anderen Gruppe der « $\Psi$ »-Überschriften (II 10 12) dieselbe Infinitiv-Konstruktion mit der gewöhnlichen Adresse («*ad . . .*») vereinigt wird (vgl. auch II 13 14).

Die Systemlosigkeit ist aber im B. III am auffallendsten. (In den kümmerlichen – offenbar späten – Überschriften des Zyklus der Römeroden<sup>27</sup> gibt es gewisse interessante Übereinstimmungen zwischen beiden Zweigen, s. unten.) Aus dem gewöhnlichen Titelmateriale des « $\Xi$ »-Zweiges («*ad . . .*») fällt die Infinitiv-Konstruktion von III 12 (*suavem vitam non esse sine iucunditate et amore*), dann später die Gruppe am Ende des Buches heraus, die Klingner von einem anderen Standpunkt aus relevant fand: (25) *hymnus ad Liberum patrem* (A add.: *scribit metro eodem*); (26) *ad Venerem tetracolos*; (27) *ad Galateam hypothetice*; (28) *ad Lyden paranetice de Neptunalibus*, d. h. *alles verschieden gebaut!* Was aber die Überschriften des « $\Psi$ »-Zweiges betrifft, so weichen selbst die nach denselben Prinzipien gebauten Titel voneinander ab, z. B.: (27) *prospnetice ad Galateam sui non esse memorem* (*immemorem*  $\gamma$ ); (29) *prospnetice Maecenati* (wie 11); oder die mit «*para(e)netice*» beginnenden: (12) *paran. ad Neobulen suavem vitam non esse . . .*; (14) *paran. civibus in Augustum victorem . . . redeuntem*; (17) *paran. Aelio Lamiae*; (21) *paran. ad amphoram*. Auffallend ist die fehlerhafte Strophenbaubezeichnung der Phidyle-Ode (III 23): *proseutice monocolos Phidyle* ( $F\delta\pi$ ), . . . *ad Phid.* ( $\upsilon$ ), *prospnetice monocolos ad Phid. rusticam* ( $\gamma$ ), bzw. *proseutice monocolos Phidyle rusticae* ( $\lambda'$ ), weil die nach drei verschiedenen Metra in vier Zeilen gebaute alkäische Strophe keineswegs als *monocolos*, sondern richtig nur als *tetracolos* oder (wie im Kodex des Sambucus)<sup>28</sup> als *tricolos tetraastrophos* bezeichnet werden kann. Nebenbei bemerkt: Klingners simplifizierende Gruppierung der Überschriften («*ad Ph. rusticam*  $\Xi Q$ , *proseutice monocolos Phidyle*  $\Psi$ ») wird dem Sachverhalt in keiner Weise gerecht (vgl. dazu die «Zeichenerklärung» vor dem App.:  $\Xi = AaBQ (= \gamma EM \text{ acc. interd. } R) \text{ acc. interd. } \lambda' \quad \Psi = F\lambda\delta\pi R$ ), weil u. a. weder  $a$ , noch  $\gamma$  eine « $\Xi$ »-Überschrift trägt,  $R$  aber *sine intervallo* die Ode III 22 fortsetzt usw.

<sup>27</sup> Vgl. KELLER: Epileg. S. 187.

<sup>28</sup> Vgl. Acta Class. Debr. 8 (1972) S. 109.

Im Übrigen wird durch die Artbezeichnungen des am Ende des Buches III ausführlicher geformten Materials dieselbe *Mannigfaltigkeit* zwischen den Rubriken «E» und «Ψ» veranschaulicht (27: *hypoth.* – *prosphon.*; 28: *paran. syllog.*; 29: *paraen.* – *prosphon.*; 30: *apotelestice?*), wie man es nicht selten *innerhalb ein* und derselben Handschriftengruppe beobachtet, so z. B. I 3: *propentice* – *ipotetice*; 18: *pragm. paran.*; 20: *prosphon. pragm.*; 17: *symbol. paran. vel symbol.*; 18: *paran., alii hypoth.*

3. Die älteste und zuverlässigste Grundschrift der unter dem Namen «Pseudoacro» bekannten Scholienmasse wurde im Cod. Paris. 7900 A (saec. X) bewahrt. Zu den von O. Keller (Ps.-Acronis scholia in Hor. vetust. I II. 1902 04) verarbeiteten Handschriften kommen noch Bernensis 516 und Laur. 34,1 hinzu, vgl. G. Noske, *Quaestiones Ps.-Acronae*, Diss. München 1969. Über den noch heidnischen Verfasser aus dem V. Jahrhundert vgl. Keller Holder I<sup>2</sup> p. XIII; Keller, Ps.-Acro II p. III; Schanz Hosius - Krüger III<sup>3</sup> (1922) 166 f.; Klingner 463,1; R. G. M. Nisbet M. Hubbard, *A comm. on Hor. Odes B. I.* Oxford 1970, p. XLIX f. <sup>28/a</sup> Um nun weitergehen zu können, wollen wir die «pseudoacronischen» Vorbemerkungen zu den Epoden prüfen:

- 1 (ad v. 1): *metrum iambicum dicitur, primus enim versus iambicus trimeter, secundus dimeter iambicus*
- 2 [*laudatio vitae rusticae*]<sup>29</sup>  
[*metrum iambicum: primus v. est exameter sive trimeter, secundus vero tetrameter sive dimeter, qui epodos dicitur, i. e. uno pede minor*]  
*metrum, quod supra*
- 3 [*ad Maecenatem*]  
*metrum, quod superius*
- 4 [*ternarius iambicus*]  
*metrum, quod superius*
- 5 [*in Canidiam mutato nomine*]  
*metrum, quod supra*
- 6 [*dicolos in Cassium Severum, idem metrum*]  
*metrum, quod superius*
- 7 [*ad rem publicam dicolos*]  
*metrum, quod supra*
- 8 [*ad anum deformem vel in Gratidiam*]  
*metrum, quod supra*
- 9 [*ad Maecenatem post Actiacum bellum, metrum idem*]  
*metrum, quod supra [primus versus scanditur ita: . . .]*

<sup>28a</sup> Korr.-zusatz: Vgl. NOSKE: a. a. O., S. 270 ff. (Komm. § etwa bis 568; *Expositio A ca. 400.*)

<sup>29</sup> Durch die eckigen Klammern werden die (nach KELLER) interpolierten Partien bezeichnet.

- 10 [*in Marcum Mevium*]  
*metrum, quod supra*
- 11 [*ad Petium · primus v. ternarius iambicus secundus*] (!)  
*primus v. iambicus ternarius, secundus elegoiambicus, scanditur ita: . . .*
- 12 [*ad Inachiam meretricem dicolos*]  
*primus v. heroicus est, secundus tetrapodia heroica epodos*
- 13 [*ad amicos iambicus dicolos*]  
*primus v. heroicus, secundus iambelegus dicitur, prima enim parte iamb. est dim., secunda elegus, hoc modo: . . .*
- 14 [*ad Maecenatem dicolos*]  
*metrum primo versu heroicum, secundo iambicum [dimetrum acatalecticum]*
- 15 [*ad Neeram de periurio ternarius dicolos. metrum idem*]  
*metrum, quod supra*
- (16 deest)
- 17 *in Gratidiam cuncti versus · similes senarii iambici usque ad finem libri*<sup>30</sup>

Wie man sieht: ein im großen und ganzen homogenes Material, welches fast durchweg bloße metrische Anweisung gibt. Am Anfang der Ep. 1 bekommt man eine genaue und ausführliche Belehrung, dann im Folgenden (bis Ep. 10) nur einen kurzen Hinweis: *metrum, quod supra* (oder *superius*). Dieser Hinweis ist auch beim bekannten Bruchpunkt der 2. Epode (v. 23) zu finden. Die zweite Hälfte der Überschrift zur Ep. 9 ist interpoliert: ist doch das *Metrum* dasselbe wie in den vorigen Nummern, so daß die Anweisung zum Skandieren hier ganz überflüssig ist, nicht so wie vor 11 und dann vor 13. Klingner erklärt diese Sachlage anders (463,1): er betont die Übereinstimmungen zwischen den fremden «Resten» von der Belehrung über die Versformen in den «E»-Handschriften BC, bzw. in den A-Scholien; die Störungen des Bezeichnungssystems seien an den gleichen Stellen hier wie dort anzutreffen, deshalb folge in den Scholien zu Ep. 9 auf das gewöhnliche *metrum, quod supra* das «vereinzelte» *primus v. scanditur ita . . .*, wie in C (ohne folgendes Beispiel zum Skandieren, also offenbar ein Rest);<sup>31</sup> und als Parallele weist er auf Schol. zu Ep. 11 hin. Unseres Erachtens ist die «auf das Gewöhnliche» folgende Hälfte der *Metrum*sbezeichnung von Ep. 9 eine offensichtliche Interpolation (vgl. Keller), Ep. 11 aber ist *keine* Parallele, weil sich dort das *Metrum* nach der bis dahin zu beobachtenden metrischen Identität *ändert*, so daß eine Belehrung vonnöten ist.

In der Ep. 12 ändert sich das *Metrum* aufs neue, so daß man schon wieder eine Belehrung braucht: *primus v. heroicus est, secundus tetrapodia heroica*

<sup>30</sup> Nach KELLERS (unrichtiger) Interpunktion; s. unten (S. 87).

<sup>31</sup> Vgl. Acta Class. Debr. 8 (1972) S. 112.

*epodos*.<sup>32</sup> Eine merkwürdige Tatsache: dasselbe »zweigliedrige« (*dicolos*) System wird im I. Odenbuche zweimal angewendet, aber I 7 fehlt in A *jegliche* metrische Anweisung (es heißt bloß: *ad Munatium Plancum*), und die Archytas-Ode (I 28) hat sogar in derselben Handschrift (A) keinen »Titel«. Des weiteren sieht die metrische Belehrung zu I 7 in  $\lambda'$  ganz anders aus: *primus v. exameter est, sequens vero tetrameter*, und die Fortsetzung ist vollkommen konfus: *et Falsiscus (!) appellatur eo, quod ex IIII pedibus constat*. Vergleicht man aber diese offensichtliche Korruptel mit den authentischen A-Scholien, so wird alles ohne Weiteres klar: *metrum heroicum: primus v. exameter est, sequens vero tetrameter [est], et Falliscus* (sic, Keller im App.: *scribere debuit Phalaecius*) *appellatur eo, quod ex IIII pedibus ultimis constat versus heroicis*.

Vor Ep. 13 steht die ausführliche Belehrung über den zum ersten Male vorkommenden *iambelegus* an ihrem richtigen Platze. Die Bezeichnungen der in 14–15 gebrauchten Metra erheischen keine weiteren Erklärungen, weil der Leser das *metrum iambicum* (*dimetrum*) bereits aus den ersten zehn Epoden kennt (wo es freilich als *dimeter iambicus* bezeichnet wurde). Der Anfang von 16 fehlt in A, während die Überschrift zu 17 aus der »*pars Hamburgensis*« derselben Handschrift<sup>33</sup> bekannt ist, wobei man nur die falsche Interpunktion von Keller richtigstellen muß: *in Gratidiam · cuncti versus similes: senarii iambici* (d. h. *trimetra iambica κατὰ σιγὴν*) *usque ad finem libri*.

Laut Klingner (463,1) soll »in 17 das andere System, das in den  $\Psi$ -Handschriften durchgeführt ist, in die A-Scholien eingedrungen« sein. »Dieses Eindringen« fährt Klingner fort, »kann übrigens nicht weiter wunder nehmen, wenn man bedenkt, daß die ps.-acronischen Scholien schon in der ältesten der erhaltenen Gestalten ein Sammelkommentar sind, der auch zu Ep. 11 neben seiner artgemäßen die  $\Psi$ -Analyse anmerkt.« Die A- (und die §-)<sup>34</sup> Scholien sind ja sicherlich als ein »Sammelkommentar« zu bezeichnen, aber der Gebrauch von *senarius* oder *ternarius* statt *trimeter* dürfte doch nicht als Kriterium für » $\Psi$ -Art« bewertet werden. Die durch Keller von den Interpolationen im allgemeinen richtig abgesonderte Grundschrift der Scholienmasse wird man als Ergebnis einer durchdachten, im großen und ganzen konsequenten Systematisierung anzusehen haben, die aber auch in ihrer ursprünglichen Fassung nicht unvereinbar mit anderen, ausführlicheren Systemen von Bezeichnungen gewesen sein dürfte.

Desto mehr Inkonsequenz gibt es in den interpolierten Partien, die Keller in seiner Ausgabe durch eckige Klammern kenntlich gemacht hat. Dessen

<sup>32</sup> *Tetrapodia heroica epodos* statt *quadratus dactylicos epodicos*, vgl. KLINGNER: 463. 1: »So in Ep. 12, wo allein eine Überschrift dieses Typus erhalten ist« — »überhaupt sind die griechischen Bezeichnungen *trimeter* und *dimeter* den lat. *senarius* und *quadratus* vorgezogen.« Vgl. allerdings Ep. 11 (*iambicus ternarius = trim.iamb.*) und 17 (*senarii iambici*).

<sup>33</sup> Vgl. KELLER: I<sup>2</sup> p. XIV; Ps.-Ac. II p. III und 511.

<sup>34</sup> Vgl. NOSKE: a. a. O., S. 264 ff.

ungeachtet wird sich ihre Interpretation lohnen. Als Beispiel soll die kompakte Unwissenheit dienen, die man in der erweiterten Überschrift von Ep. 2 findet: «*exameter*» und «*trimeter*», «*tetrameter*» und «*dimeter*», also μέτρον und διποδία arg zusammengeworfen. Auch die Fortsetzung ist nicht weniger ergötzlich: . . . *dimeter, qui epodos dicitur, i. e. uno pede minor*, d. h., daß der betreffende *sciolus* das Wort ἐπωδός aus  $e(x) + ποδός$  herleitete.<sup>35</sup> Inkonsistenz gibt es freilich auch in der Terminologie der «Grundschrift» genug: (11) *ternarius* statt *trimeter*, (12) *tetrapodia* statt *tetrameter*,<sup>36</sup> (17) *senarii iambici* statt *trimetra iambica κατὰ σιγὴν*. Diese letzteren aber sind richtig, nicht so wie es z. B. in der interpolierten Vorbemerkung zu Ep. 15 heißt: *ternarius dicolos*. Ja, *dicolos* ist es, weil ein «heroischer» Hexameter mit einem *dimeter iambicus* wechselt, nur eben kein *ternarius*! Unvollständig, also nicht richtig ist auch die interpolierte metrische Belehrung zu Ep. 4: *ternarius iambicus* ist ja nur der erste Vers des «zweigliedrigen» (*dicolos*) Systems, während der zweite Vers desselben Systems unerwähnt blieb. Weniger fehlt vor Ep. 11: . . . *primus v. ternarius iambicus* (hier hätte der Editor ein Komma setzen sollen)<sup>37</sup> *secundus* - sc. versus - <*elegiambus*>.<sup>38</sup> Ein Fehler steckt auch in der Bezeichnung von Ep. 13 als *iambicus dicolos*, -- *dicolos* ist es ja freilich, aber das aus zwei verschiedenen -- nicht iambischen! -- Zeilen gebaute System wird nur im authentischen A-Text erklärt.

Eine lehrreiche Umschau, woraus man *nicht* die Lehre ziehen wird, mit welcher Klingner seinen Exkurs (die umfangreiche Anm. 463,1) geschlossen hat: «Diese Übereinstimmung zwischen den Scholien, für deren älteste Gestalt bekanntlich A die beste Quelle ist, und BC, selbst in zufälligen Abweichungen, legt die Vermutung nahe, daß der *ε*-Text (ABC) *jenseits unserer Handschriften* mit den A-Scholien vereinigt gewesen ist, so wie er es jetzt in A ist.» Greift man mit der Grundschrift der A-Scholien ins V. Jahrhundert zurück, als die Tätigkeit des Servius usw. als Kommentator und als Betreuer von klassischen Texten der Überrettung einer versinkenden Welt galt, so darf man die Hypothese wagen, daß der «*ε*-Text» bereits dort kein «*reines*», von etwaigen «*ψ*-Eindringlingen» freies Gebilde gewesen war. Verschiedene oder wenigstens in gewissen Einzelheiten verschiedene Systeme von metrischen usw. Bezeichnungen *gab es immer nebeneinander*; diese Systeme wurden *absolut rein und konsequent* überaus selten durchgeführt; und wenn man diese Tätigkeit des Wählens (Korrigierens, Normalisierens, Trivialisierens . . .) von vornherein annehmen

<sup>35</sup> Dasselbe bei KELLER: I p. 377,20. Noch klassischer ist die «Etymologie», die man im Schol. zu Ep. 1 (KELLER: I p. 377,3) liest: *liber iste epodon appellatur . . . quia in itinere* — d. h. ἐπ' ὁδῷ — *posito Maecenati haec dicit*. Vgl. noch p. 378,12 sqq.

<sup>36</sup> Vgl. auch die Überschrift (AI) von C. III 11: *metrum Sapphicum, quartus* (sc. *versus*) *dipodia*, statt *dimeter* (*catal.* = *Adonius*).

<sup>37</sup> Ein ähnlicher Fehler findet sich in KLINGNERS App. zu Ep. 5, wo es richtig heißt: *ternarius iambicus*, (sic!) *binarius iambicus epodicus*. Ein Komma *nach binarius* hat keinen Sinn.

<sup>38</sup> S. oben Anm. 31.

darf, so werden wir uns auch den Überlieferungsprozeß von horazischen Textvarianten kaum anders vorstellen müssen.

4. Oben (S. 81.) haben wir die «E»- und «Ψ»-Überschriften zum IV. Odenbuche nebeneinander gestellt und auf ihre angebliche Unvereinbarkeit hin geprüft. Ergänzend wollen wir nun die ps.-acronischen Vorbemerkungen zu demselben Buche — wie vorher diejenigen zu den Epoden — in ihrer Gesamtheit ins Auge fassen:

- 1
- 2 [*Encomiastice tetracolos*]  
*metrum Sapphicum*
- 3 [*ymnus in paeanis speciem*]  
*metrum primo v. Glyconium, secundus Asclepiadeus*
- 4 [*ode tetracolos*]  
*metrum duobus versibus Alcaicum, tertius iamb. dim. ypercatalecticis, quartus Pindaricus*
- 5 [*ode tetracolos*]  
*metrum tribus versibus Asclepiadeum, quartus Glyconius*
- 6 [*tetracolos · metr. Saffi.*]  
*metrum Sapphicum*
- 7 [*dicolos ad Torquatam*]  
*metrum heroicum: primus v. exameter, secundus tripodiam heroici vel caesura eptememere (sic!)*
- 8 [*monocolos metrum Asclepiadeum*]  
*metrum Asclepiadeum*
- 9 [*ad Lollium tetraco<lo>s*]  
*metrum duobus versibus Alcaicum . . . (ut supra 4)*
- 10 [*monocolos metrum c<h>oriambicum*]  
*metrum Sapphicum (!) exdecasyllabum sive choriambicum, quod constat spondeo, tribus choriambis et Pyrrhichio*
- 11 [*tetracolos metrum Safficum*]  
*metrum Sapphicum endecasyllabum*
- 12 [*tetracolos*]  
*metrum tribus versibus Asclepiadeum, quartus Glyconius*
- 13 [*ad Licem meretricem senescentem*]  
*metrum duobus versibus Asclepiadeum, tertius Ferecratius, quartus Glyconius*
- 14 [*ad Augustum tetracolos*]  
*metrum duobus versibus Alcaicum . . . (ut supra 4)*
- 15 (A in marg.: [*ad Augustum tetracolos*])  
*metrum, quod superius*

Die Grundschrift ist im allgemeinen ganz einfach: meistens besteht sie aus kurzen Bezeichnungen, das Metrum bzw. den Strophenbau betreffend (so

z. B. 2; 6: *metrum Sapphicum*; 11: dasselbe + *endecasyllabum*; 8: *metrum Asclepiadeum*), oder aber sie reproduziert die aus Servius (De metr. Hor., GL IV 460- K., vgl. Keller, Exp. metr. e cod. Γ: I p. 4 ) usw. bekannten Beschreibungen (3 · 5; 9; 12 · 14). Einen Hinweis (*metrum, quod superius*) findet man vor der Ode IV 15, welche *quidam separant a superiore, sed potest illi iungi* (Porph.); übrigens liest man vorher die ausführliche Beschreibung desselben Strophensystems nicht weniger als dreimal (4; 9; 14). Problematisch ist 7: die Bezeichnung der geraden Zeilen in den «II. Archilocheischen» Strophen (die ja rein daktylische halbe Hexameter, ἡμιεπῆ Mar. Vict. p. 73 K., Sacerd. p. 544 K. = *dimetra hypercatalecta* sind) als *tripodia heroici vel caesura eptememere* hinkt auf jeden Fall, so daß Keller dazu eine *crux* hätte setzen müssen. Die *Expositio metrica* (Keller I p. 10, 16) wird uns weiter helfen, wonach die Torquatus-Ode *«dicolos distrophos»* ist, *prior enim versus est heroicus, sequens eius habet penthimimerin* (und keineswegs etwa *hephthemimerin*).

Unklar ist auch 10: die ursprüngliche Bezeichnung bzw. Lesart, die man annehmen darf (*metrum exdecasyllabum sive choriambicum*) wurde wahrscheinlich unter der Wirkung des darauffolgenden (11) *metrum Sapphicum endecasyllabum* zu *metrum Sapphicum exdecasyllabum* entstellt. Keller hätte das Wort *Sapphicum* athetieren müssen; A. Kurschat<sup>39</sup> hat das falsche *endecasyllabum* des Bambergensis ohne die gehörige Umsicht übernommen: da hat man es mit Sechzehn- und nicht etwa Elfsilblern zu tun, nur der spätrömische Metriker war nicht mehr ganz sicher in den griechischen Zahlwörtern. (Bei Hephaestion p. 35 heißt es *ἑκαδεκασύλλαβον μέτρον*.) Nebenbei bemerkt wird dasselbe «eingliedrige» System (Ascl. V) sonst (I 11, vgl. 18) *richtig* als *metrum choriambicum exdecasyllabum* bezeichnet.

Diese Übersicht sieht so auf die authentische A-Grundschrift reduziert unleugbar mager aus. Lehrreich ist sie trotzdem insofern als man durch sie auf die in der A-Grundschrift der Epodenüberschriften zu beobachtende Bereicherung («Bereicherung» im Verhältnis zu der Odenüberlieferung), auf den Bereicherungsprozeß selbst aufmerksam wird. Prüft man die *interpolierten* Partien durch, so wird man einige Momente innerhalb der Überlieferungsgeschichte des «darke age» etwas klarer beleuchtet sehen.

Diejenigen, denen die Erweiterung der A-Scholien verdankt wird, wichen im allgemeinen von der im überlieferten Text zu beobachtenden Praxis nicht erheblich ab, und sie schöpften ihr Wissen vor allem daraus, so z. B. (2): *encomiastice*<sup>40</sup> *tetracolos* < A: *poetarum encomiastice tetracolos*, vgl. BC: *ad Iul. Ant. vetustiorum poetarum veneratio enc. tetrac.*, oder (4): *ode tetracolos* < A: *ad urbem R. de . . . prosphon. enc. tetrac.*, usw. Vor der Melpomene-Ode IV 3 liest man die folgende interpolierte Eintragung: *ymnus in paeanis speciem*, was

<sup>39</sup> Unedierte Horaz-Scholien des Cod. Paris. 7975 (γ). Progr. Tilsit 1884.

<sup>40</sup> Im Material des IV. Odenbuches die *einzige* «Artbezeichnung»!



dem Inhalt der betreffenden Ode nicht zu sehr entspricht. Wo kann der Interpolator dieses Wissen hergenommen haben? (Vgl. den App. bei K.-H.) Höchstwahrscheinlich aus der Überschrift der unweit davon zu lesenden Augustus-Ode IV 5: . . . *oratio paeanis species*.

Aufschlußreich ist, wie *heterogen* die interpolierten Scholien-Überschriften konstruiert wurden:

- (2) *encom. tetrac.*
- (3) *ymnus in paeanis speciem*
- (4 5) *ode tetrac.*
- (6; 11) *tetrac. metr. Sapph.*
- (8; 10) *monoc. metr. Ascl., bzw. choriamb.*
- (7) *dicolos ad Torqu.,* und umgekehrt:
- (9) *ad Lollium tetrac.,* bzw. (14 15) *ad Aug. tetrac.*
- (12) bloß *tetracolos,* und endlich ganz vereinzelt:
- (13) *ad Licem meretr. senesc. (~ Fδπ: ad L. vetulam meretr.)*

Das heißt soviel, daß die vierzehn Überschriften nicht weniger als nach acht verschiedenen Variationen gestaltet sind. Auch daraus kann man nur die Lehre ziehen, daß es in der Horaz-Überlieferung keine in allem folgerichtige Klassifikation, kein konsequentes Wählen oder Ergänzen gibt, und dies in keiner Phase des Überlieferungsprozesses, nicht einmal innerhalb eines Buches.

5. Aus dem Material der ersten drei Odenbücher präsentieren wir nur einige Proben.

In den interpolierten Eintragungen (aber nur in den Büchern II III.!) trifft man häufig die bekannten griechischen Art- und Strophenbezeichnungen: (II 1; 10 und 17) *paran. tetrac.*; (4) *protrept. tetrac.*; (7) *prosphon. tetrac. + + metr.*; (9) *paramistice tetrac.*; (11) *paran. tetracolum* (sic!); (13) *apeutice tetrac.*; (14) *ode prosphon. tetrac.*; (18) *ad aurum protrept. tetrac.*; (19) *dithyr. tetrac. + metr.*; (III 4) *ymnus in Musas + metr.*; (6 und 16) *paran. tetrac.*; (13 und 29) *<pros>phon. tetrac.*; (14) *ode tetrac. + metr.*; (15) *prosayor. dicolos*; (17) *encom. tetrac.*; (19) *ode dictilos (!) + metr.*; (26) *euchar. tetrac.*; (27) *propentice tetrac.*; (28) *proseutice tetrac.*; (30) *pragm. monocolos*. In der A-Grundschrift kommt die Strophenbezeichnung nach Kola nur ein einziges Mal (I 4) vor: *ode dicolos est*. Ganz vereinzelt steht die Strophenbezeichnung von III 7 da: Der Interpolator hat das in der Grundschrift ausführlich beschriebene Asclepiadeum III hier einfach als *metrum triplex* bezeichnet. Lehrreich ist, wie verschieden einzelne gewöhnliche Systeme beschrieben werden, so z. B. die Sapphische Strophe (in der ursprünglichen A-Schicht): (I 2) *metrum Sapph., quod constat ex . . . ita . . .*; (I 10; 12; II 2; III 14; IV 11) *metr. Sapph. endecasyll.*; (II 6; III 8; 18; 20; 22; 27; IV 2; 6) bloß *metr. Sapph.*; (II 8; 10; 16; III 11) *metr. Sapph., quartus dipodia*. Zu diesen Variationen kommen noch

diejenigen, die man in den Interpolationen findet, so z. B. I 22: *Sapph. endecasyll., quartus Adonius*. Das heißt: dieselbe allgemein bekannte Strophe wurde nach fünf verschiedenen Schablonen bezeichnet.

6. Abschließend wollen wir das Überschriftenmaterial einer leicht zu übersehenden Gruppe von Oden -- der Römeroden -- vergleichen. Bekanntlich hat Porphyrio diese sechs Stücke für eine *Einheit* angesehen und sie *so* kommentiert (*haec . . . φδῆ multiplex per varios deducta est sensus*), ohne irgendwelchen Hinweis auf eine eventuelle Spaltung der Überlieferung wie sonst nicht selten, z. B. zu C. I 7, 15; III 3, 17 (vgl. 4, 1); IV 15, 1; vgl. den App. Kellers und Holders zu II 14 15; Ep. 2, 23; 17, 53; Epist. I 15, 26. So dürfte man darauf gefaßt sein, daß *nach* der Sonderung der einzelnen Oden gewissermaßen homogen konstruierte Überschriften zu beobachten sein würden.<sup>41</sup> Das ist aber *nicht* der Fall:

- (III 1) ABE: *ad chorum virginum et puerorum*  
 Dγα: *ad choros virginum et puellarum*  
 λ': *ad chorum virginum et puerorum pragmatice ad indoctos*  
 Eδu: *pragmatice ad indoctos*  
 σχα: *metrum duobus versibus Alcaicum, tertius iamb. dim. ypercatal., quartus Pindaricus*
- (2) AaBDE: *ad amicos*  
 Fγδλ'πu: *de institutione ad amicos loquitur*  
 h<sub>2</sub> supraser.: *eutice*  
 σχα: *metrum duobus vv. Alc., tertius iamb. ut supra, quartus Pindaricus*
- (3) τ: *ad Aug.*  
 γ: *ad Musas de Aug.*  
 Fλ'u: *ad Musas de Aug., qui in proposito suo videtur perseverare*  
 δ: *. . . in proposito sui . . .*  
 a: *metrum Alcaicum sive iambicum (!)*  
 σχα: *metrum Alcaicum sive iambicum (!)*
- (4) ABEFλ'u: *ad Calliopem Musam*  
 δπ: *ad Calliopem M. hymnus*  
 γτ: *ad Calliopem M.*  
 σχα: *metrum, quod superius*  
 A: *ygnus in Musas; duo vv. Alc., tertius novenarius, quartus Pindaricus*
- (5) ABEFδλ'πu: *ad divum Aug.*  
 τaγ: *in honorem (divi) Aug.*  
 σχα: *metrum Alcaicum, ut supra*

<sup>41</sup> Vgl. KELLER: *Epileg.* S. 187; KLINGNER: S. 517 f. und *Ann.* 518,1.

- (6) *Aγ: ad populum*  
*BEδπτα: ad populum Romanum*  
*Fl': item ad Aug.*  
*u: ad Aug. iterum*  
*σχα: metrum Alcaicum, ut supra*  
*A: [paranetice tetracolos]*

Aus dieser entmutigenden Liste kann man höchstens soviel entnehmen, daß die Überschriften erst nach Porphyrio in die Horaz-Überlieferung eingedrungen sind. (Vgl. 1: *ad indoctos*, 2: *de institutione ad amicos*; die Form *amicos* weist nicht auf das richtige Adverbium *amice*, sondern auf den vereinzelt überlieferten Nom. plur. *amici* hin.) Eine Artbezeichnung findet sich nur vor 1: *prametic*; im Bambergensis wurde das nicht einmal zutreffende *eutice* erst nachträglich eingetragen. Noch eine gibt es in der interpolierten Partie der A-Scholien (6): *paranetice tetracolos*; Strophenbezeichnung findet man sonst keine.

Das System der metrischen Belehrungen in der Grundschrift der A-Scholien kann als homogen betrachtet werden: die alkäische Strophe wird immer kürzer beschrieben: Fehler gibt es nur vor 3: *metrum Alcaicum sive iambicum* wie in a. Interessant ist die Divergenz der interpolierten Eintragungen vor 4-6: (4) *ymnus in Musas · duo versus Alcaici etc.*; (5) *in honorem Augusti* und (6) *paranetice tetracolos*.

Aus den armseligen Überschriften dieser repräsentativen Gruppe — die A-Scholien nicht gerechnet — auf irgendein System zu folgern, ist sicherlich nicht angängig, und das noch weniger als aus dem ganzen Material. Vielleicht dürfte aber auch dieses negative Ergebnis nicht ganz nutzlos sein: wie reich auch die Horaz-Überlieferung sein mag, man wird kaum wagen, darin eine auf festen Prinzipien ruhende Ordnung, ein deutliches und deutbares System zu suchen, auf Grund dessen eine etwaige Klassifikation der Handschriften stattfinden könnte.

Budapest.



## APPIAN UND HANNIBAL\*

Die *Annibaïke* Appians gehört zu den am wenigsten erforschten Büchern seiner umfassenden *Romaike historia* und zwar aus anscheinend gutem Grunde. Der Forscher des II. punischen Krieges wendet sich naturgemäß an das reiche Material bei Polybios und Livius — die kurze Zusammenfassung bei dem späten und anrühigen alexandrinischen Schriftsteller ist für den Historiker auch angesichts ihres sekundären Charakters wenig ergiebig, fast irrelevant. Wer sich andererseits von literarischem Standpunkt für das Lebenswerk des Alexandriners interessiert, findet weit wertvolleres Material in den viel gründlicher (auch breitschweifiger) ausgearbeiteten Büchern der *Emphyllia*, *Libyke*, *Syriake* u. a. Diesen letzteren Büchern gegenüber scheint die *Annibaïke* auch von rein schriftstellerischem Standpunkt betrachtet oberflächlicher ausgearbeitet zu sein: während z. B. die Bücher der *Emphyllia* — aber auch *Libyke* und *Mithridateios* — bis zu 25–28% ihres Umfanges rhetorisch wertvolle Reden darbieten, enthält die *Annibaïke* keine einzige; die Chronologie ist undurchsichtlich; für die Jahre 216 bis 205 (d. h. zwischen Cannae und Metaurus) bietet der Autor statt einer zusammenhängenden Erzählung nur ein loses Gefüge verschiedener Episoden: kurz, das Buch scheint weder von historischem, noch von literarischem Standpunkt gesehen, irgendeinen speziellen Wert zu besitzen.

Seit der quellenkritischen Untersuchung A. Klotzens: (Appians Darstellung des Zweiten Punischen Krieges. Paderborn 1936) wurde diesem Buch auch keine spezielle Analyse gewidmet; obwohl das Endergebnis von Klotz, daß nämlich Appian seine *Annibaïke* unmittelbar dem Timagenes, und mittelbar dem Annalisten Valerius Antias entnommen hätte, mit vollem Recht bezweifelt, bzw. scharf abgelehnt wurde.<sup>1</sup> Die neuere Zusammenfassung von K. Christ

\* Erweiterter Text einer Gastvorlesung an der Universität Warszawa, 26. 11. 1971.

<sup>1</sup> M. GELZER in seiner Besprechung des Buches: Kl. Schr. III. 277; H. BENGTSON: Grundriß der röm. Geschichte, München 1965, 90: «eine ganz unbewiesene Hypothese», zitiert auch von K. CHRIST: *Historia* 17 (1968) 478 f.; von den früheren Quellenuntersuchungen grundlegend: U. KAHRSTEDT: *Gesch. der Karthager*. III. Leipzig 1913. 143–362; G. DE SANCTIS: *Storia dei Romani*.<sup>2</sup> III/2, Firenze 1968, hauptsächlich 193–197, 365 f., 641–650. Wichtige Bemerkungen auch bei S. MAZZARINO: *Il pensiero storico classico* II. 1. 214 ff., III. 188 ff.

über das literarische Nachleben Hannibals in der antiken Historiographie begnügt sich bez. Appian ebenfalls mit einigen hingeworfenen Bemerkungen (*Historia* 17 [1968] 478 ff.), in denen die auffallende Gehässigkeit unseres Autors Hannibal gegenüber aus der «Perspektive der römischen Kaiserzeit», bzw. aus der Benutzung einer spätannalistischen, augustäischen Quelle erklärt wird.

Bevor eine Kritik der bisher anscheinend fast allgemein angenommenen Hypothese bez. der augustäischen Unterlage der *Annibaike* versucht würde, scheint es nötig, die allgemeine Auffassung unseres Autors über den Charakter des II. punischen Krieges kennen zu lernen.

Diese Auffassung ist aber und das ist verblüffend genug weitgehend abweichend von der traditionellen polybianisch-livianischen Darstellung des II. punischen Krieges. Eine unbefangene Betrachtung dieses Buches erweist, daß Appian bezüglich des Gesamtcharakters dieses Krieges, der Persönlichkeit Hannibals und der übrigen weiteren *dramatis personae*, aber auch bezüglich der einzelnen Kriegereignisse bis zu den kleinsten Episoden, eine von der allgemeinen Hauptrichtung der römischen Historiographie grundsätzlich abweichende Darstellung bietet: es ist eine ganz einzigartige (auch eigenartige) Darstellung, die wir durch Appian erhalten.

#### WESENSZÜGE DER APPIANISCHEN DARSTELLUNG

Worin besteht dieser persönliche, individuelle und eigentümliche Charakter der appianischen Darstellung? In erster Linie darin, daß er Hamilkar, Hasdrubal und Hannibal mit dem stärksten Akzent *persönlich* für den Ausbruch des Krieges verantwortlich macht. Hamilkar befürchtete nach seiner Niederlage im I. punischen Kriege zur Verantwortung gezogen zu werden, und gedachte der Strafe derart zu entchlüpfen, daß er für sich selbst entfernt von der Heimat, in Hispanien einen Feldherrnposten verschaffte. Die Eroberung Hispaniens fand demnach «ohne den Willen der Gesamtheit der Karthager» (*ἀνευ τοῦ κοίνου τῶν Καρχηδονίων*) statt. Um sein Ziel zu erreichen, schaffte er sich durch Bestechung eine Partei in Karthago: die Armee wiederum gewann er für sich mit reichen Geschenken aus der Kriegsbeute und durch Landverteilung aus dem eroberten Gebiet (Ib. 4. 16; 5, 18). Ihm ganz ähnlich, schuf sich auch sein Schwiegersohn – «der größte Demagog (*δημοκοπικώτατος*) in Karthago» eine Partei. Desgleichen ging Hannibal vor, geleitet von rein egoistischen Gesichtspunkten. Nach dem Tode Hamilkars und Hasdrubals war nämlich nicht nur die Aristokratie, sondern auch *das gesamte Volk* (*δῆμος*) der Partei der Barkiden feindlich gesinnt. Um diesem lästigen und nunmehr beständigen Haß (oder doch Mißgunst) zu entrinnen, entschloß er sich, einen langwierigen Krieg – entfernt von Afrika – anzufachen. Er begehrte nicht

so sehr den Sieg (denn das Schicksal seiner Vaterstadt war ihm eigentlich gleichgültig), sondern Feldherrnmacht, Befreiung von den Gesetzen seiner Heimat und unvergänglichen Ruhm: er wußte doch, daß selbst im Falle einer Niederlage ein Krieg gegen Rom ihm unsterblichen Namen verschaffen wird (Ib. 8, 30 ff.).

So erwarb er sich seinem Vater und Schwager ähnlich durch Bestechung eine Partei in Karthago und Anhänger in der Armee.<sup>2</sup> Den endgültigen Sieg wollte er jedoch nicht einmal damals erreichen, als er dafür jede Möglichkeit gehabt hätte - denn er fürchtete nichts eher, als in seine eigene Heimat zurückkehren zu müssen (Ann. 40, 173).

Diese einseitige und gehässige Charakteristik Hannibals, die nicht nur die Entfaltung des Krieges, sondern auch in gewisser Hinsicht die Niederlage Karthagos seiner Selbstsucht, seinem Egoismus, seiner Gleichgültigkeit auch seiner Vaterstadt gegenüber zumutet, steht in offenem Gegensatz zur Auffassung des Polybios, des Livius, im allgemeinen der römischen historiographischen Tradition. Sie reden auch über die Verantwortlichkeit der Barkiden für den Ausbruch des Krieges, diese wird jedoch aus ihrem patriotischen Gefühl abgeleitet: *«angebant ingentis spiritus virum Sicilia Sardiniaque amissae . . .»* sagt Livius über Hamilkar (21, 1, 5). Wenn auch der Gegensatz zwischen den Barkiden und der aristokratischen Partei, namentlich Hanno des öfteren hervorgehoben wird,<sup>3</sup> so wird aber der karthagische *demos*, (cf. *favor plebis* bei Livius 21, 3, 1) als grundsätzlich freundlich Hannibal gegenüber dargestellt. Polybios konstruiert sogar die Fiktion eines «demokratischen Umsturzes» am Vorabend des II. punischen Krieges, um den Erfolg der Barkidenpartei erklären zu können.<sup>4</sup> Dieser Bewertung entsprechend mischen sich in der römischen literarischen Tradition ins Haßgefühl immer wieder Töne der Bewunderung, der Hochachtung, selbst des Verständnisses für den besiegten Gegner.<sup>5</sup> Dazu gehört auch, daß Polybios und Livius die Gleichgültigkeit der Karthager Hannibal gegenüber als einen Grund ihrer Niederlage betrachten:<sup>6</sup> nichts davon bei Appian. Sein Hannibal kämpft nicht für seine Vaterstadt (kann füglicherweise auch keine Hilfe von ihnen erwarten); er ist nicht Patriot einer Rom gegenüber feindlichen Macht lediglich kaltblütiger, kalt berechnender Egoist.

Dieser grundlegend negativen Charakteristik entspricht auch die Darstellung des Verhältnisses zwischen dem Feldherrn und seinem Heere. Hannibal,

<sup>2</sup> Ib. 8, 31 ff.; 10, 37 ff.; Ann. 58, 244. Cf. Polyb. 3, 9, 6; F. W. WALBANK: A Hist. Comm. on Polybius. Oxford 1957. I. 312 a. 1.

<sup>3</sup> M. GELZER: Römische Politik bei Fabius Pictor, in: Römische Geschichtsschreibung (Wege der Forschung XC), Darmstadt 1969. 118, Anm. 117; F. W. WALBANK: a. W. I. 310 zu Polyb. 3, 8, 1 ff.; ebd. p. 329 zu 3, 17, 7.

<sup>4</sup> Polyb. 6, 51, 3 ff., F. W. WALBANK: a. W. 736.

<sup>5</sup> K. CHRIST: Zur Beurteilung Hannibals. Historia 17 (1968) 461 ff.

<sup>6</sup> Liv. 22, 13-14; 30, 20, 1 ff.; Polyb. 11, 19.

der aus egoistischen Gründen den Krieg entfachte, konnte seinen eigenen Soldaten (und in erster Linie seinen Söldnern) nicht vertrauen. Er hielt sie für Fremde, und wenn das sein Interesse war, so opferte er sie gedankenlos seinen persönlichen Zwecken.<sup>7</sup> Er teilte ihnen nicht einmal des Endziel seines Kriegszuges mit. So hatten auch die Söldner kein Vertrauen ihrem Feldherrn gegenüber: wenn sie es nur konnten, entflohen oder meuterten sie, er selbst lebte wiederum in ständiger Furcht vor seinem eigenen Heere.<sup>8</sup> Dieses gegenseitige Mißtrauen erscheint schon am Anfang des Feldzuges, erreicht aber seinen Höhepunkt in der Periode der letztlichen Niederlagen. Um sich vor der Untreue seiner eigenen Soldaten zu schützen, muß er die verschiedensten Methoden anwenden: er besticht sein Heer mit reicher Beute, mit Hilfe verschiedener Zauberkünste, Verkleidung u. ä., macht er den Eindruck «einer göttlichen Natur», er zeigt sich bald als Jüngling, bald als Greis, um den Anstellungen seines eigenen Heeres zu entweichen.<sup>9</sup> Am Ende des Krieges — als er schon überhaupt keine Hoffnung hat — läßt er in seiner ohnmächtigen Wut Mengen seiner Söldner niedermetzeln.<sup>10</sup>

Die Hervorhebung der Unzuverlässigkeit des punischen Söldnerheeres ist umso auffallender, als unser Autor bei anderen, mit gewisser Sympathie dargestellten Feldherren gern eben die Treue ihres — oft auch ethnisch buntscheckigen — Söldnerheeres erwähnt. So wird z. B. die Anhänglichkeit des sehr gemischten (*παμμυγής*) barbarischen Heeres dem Viriathus gegenüber hervorgehoben (Ib. 75, 319), ebenso auch die Treue des republikanischen Heeres dem Brutus und Cassius gegenüber (Emph. 4, 133, 559) — und das gilt für ihn als Beweis ihrer feldherrlichen Tugenden. Das Motiv der Treue bzw. Untreue des Heeres zu ihrem Feldherrn als Kriterium ihrer positiven oder negativen Bewertung war ihm demnach wohl bekannt. Wenn er also das Mißtrauen zwischen Hannibal und seinen Söldnern mit so großem Nachdruck erwähnt — geschieht das ganz bewußt, um Hannibal auch als Feldherrn in ungünstigem Lichte darstellen zu können.

Dieses Hannibal-Bild ist in vollem Gegensatz zur herkömmlichen Darstellung. Da wird eben die ganz außerordentliche und staunenswerte Treue des aus fremden Völkern bestehenden Söldnerheeres konsequent und für alle Phasen des Krieges betont, u. zw. ganz einmütig von Polybios über Livius und Diodor bis Pompeius Trogus bzw. Iustinus:<sup>11</sup> eben in diesem Zusammenhang wird Hannibals Feldherrnkunst und menschliche Größe am ehesten bewundert.

<sup>7</sup> *Ann.* 54, 227; 58, 244.

<sup>8</sup> *Ann.* 10, 44; 17, 77; 30, 128 ff.; 42, 179; 54, 227; 58, 244; 59, 248 ff.; 60, 251; die Angaben beziehen sich teils auf das Söldnerheer, teils auf die Verbündeten Hannibals.

<sup>9</sup> *Ann.* 6, 21 ff.; cf. dazu A. KLOTZ: a. W. 30.

<sup>10</sup> Zum Hintergrund dieser Charakteristik cf. I. HAHN: «Appianus tacticus», *Acta Ant. Hung.* 18 (1970) 303 ff. — auch zu den folgenden Ausführungen.

<sup>11</sup> Polyb. 9, 22—26; 11, 19; Liv. 28, 12, 1 ff.; Iustinus 32, 4, 12; Diod. Sic. 29, 19.



Und selbst dort, wo bei Appian und den übrigen Historikern die gleichen Motive erwähnt werden, gehalten sie beim Alexandriner einen eigentümlichen, gehässigen Zug. Die — auch bei Polybios und Livius erwähnte — Episode der Verkleidung erscheint bei diesen nur z. Z. des Winterlagers, bei Appian schon am Anfang des Krieges; bei diesen wird es mit den *insidiae*, letztlich mit der *ἀθεσία*, bzw. *levitas* der gallischen *principes* motiviert, bei Appian mit der Feindschaft des *ganzen* Heeres; bei diesen gilt die Verkleidung lediglich als Vorsichtsmaßnahme, bei Appian als bewußte Täuschung;<sup>12</sup> einzelne Fälle der Fahnenflucht werden bei diesen als episodische Erscheinungen behandelt, bei Appian als Beweise eines schlechten und sich ständig verschlechternden Verhältnisses; und eine ganze Reihe dieser Vorfälle wird von den übrigen Auctoren nicht einmal erwähnt.

Die allgemeine Betrachtung und Bewertung des Krieges weicht demnach bei unserem Auctor grundsätzlich davon ab, was füglich als der *consensus* der gesamten uns faßbaren Tradition zu betrachten ist. Demgemäß finden sich auch gewichtige Abweichungen in der Darstellung der einzelnen Kriegseignisse. Die Beschreibung der Schlacht bei Cannae wird von Appian mit folgenden Worten abgeschlossen. «Sogleich nach der Schlacht betrachtete Hannibal die Gefallenen, und als er sah, daß seine besten Freunde ebenfalls den Tod fanden, sprach er unter Seufzern und Tränen; er wolle für solchen Preis nicht nochmals siegen. Das waren dieselben Worte, die vor ihm schon Pyrrhos, der König von Epeiros nach seinen blutigen Siegen aussprach . . .» (Ann. 26, 111 ff.). Wohlvermerkt: es ist der Anblick seiner eigenen Freunde (*φίλοι*), und nicht der gemeinen Soldaten, geschweige denn der gefallenen Römer, — der dem grausamen Punier diese, eines Philanthropen würdige Worte entlockt: die allgemeine Vorstellung über den unmenschlich grausamen Hannibal wird dadurch nicht beeinträchtigt. Daß aber Hannibal — eben nach Cannae, am Tage seines größten Erfolges in Anblick seiner eigenen Verluste Tränen vergießen muß, ist eine ganz alleinstehende, eigenartige, m. W. jede Parallele entbehrende Nachricht.<sup>12a</sup> Polybios weiß ja schon, daß nach der Schlacht bei Cannae die Römer «in jedem Augenblick einen Angriff auf ihre eigene Stadt zu erwarten hatten» (3, 118, 5) und daß die Stadt nur durch die Gunst der Tyche gerettet wurde. Livius schildert die Tragik des Augenblickes mit den berühmten Worten des Maharbal: *vincere scis Hannibal, victoria uti nescis*.<sup>13</sup>

<sup>12</sup> A. KLOTZ: a. W. 30 denkt an eine Übernahme aus — und Überarbeitung von — Polybios. Der Gegensatz zwischen den beiden Darstellungen ist jedoch so weitgehend, daß nur an eine, von Polybios unabhängige gemeinsame Quelle zu denken ist.

<sup>12a</sup> Zur Verminderung des punischen Sieges gehören zwei weitere, nur bei App. erwähnte Einzelheiten: Hannibal wurde durch seine Furcht vor den meuternden Söldnern zur Schlacht genötigt (!), cf. Ann. 17, 77; einen Tag vor «Cannae» bot ihm Aemilius Paulus die Schlacht an — diese wurde aber *damals* von Hannibal nicht angenommen, cf. Ann. 19, 84 f.

<sup>13</sup> Zur Quellenkritik dieser Episode cf. A. KLOTZ: Livius u. seine Vorgänger, Leipzig 1940. 147 ff.; zum strategischen Problem zuletzt: L. LAURENZI: Perchè Annibale non assediò Roma, in: Studi Annibalesi . . . Acc. Etrusca di Cortona 1964. 141 ff.

Diese Episode ist in verschiedenen Varianten aus verschiedenen Quellen wohl-bekannt, und entstammt wie das aus Gellius (10, 24, 7) bekannt ist letzten Endes der Darstellung des Cato Censorius; nach ihm wurde sie auch bei Coelius Antipater bearbeitet (Peter: HRR fr. 25) und wurde seitdem zu einem stehenden Bestandteil der Geschichtsschreibung. Appian erwähnt diese Episode natürlich nicht (sie widerspricht doch seiner ganzen Anschauung), und kann auch folglich Hannibal nicht wegen der ungenügenden Ausnutzung seines Sieges beschuldigen: das war ja ein obwohl mit Hilfe vierer *strategemata* meisterhaft ausgefochtener aber dennoch «pyrrhischer» Sieg. Die Beschuldigung, seine Siege nicht genügend ausgenützt zu haben, wird gegen Hannibal nur bezüglich der Kriegsereignisse vom Jahre 211 von unserem Autor erwähnt (Ann. 40, 173) in diesem Zusammenhang anscheinlich schon genug unmotiviert.<sup>13a</sup> Die Minimalisierung des Sieges bei Cannae ist ebenfalls ein nur für Appian charakteristisches Motiv.

Selbst abgesehen von den auffallendsten Widersprüchen zwischen Appian und der polybianisch livianischen Darstellung, ist eine ganze Reihe mehrweniger gewichtiger Abweichungen auch in Einzelfragen und Episoden des II. punischen Krieges zu bemerken. So schon anlässlich der Frage des Kriegsausbruches.<sup>14</sup> Über die Bewohner von Saguntum Zakantha teilt er nicht nur die auch sonst bekannte Tradition ihres griechischen Ursprunges mit (Ib. 7, 25), sondern betrachtet sie als Repräsentanten des gesamten westlichen Griechentums: sie schickten ihre hilfesusuchenden Gesandtschaften gemeinsam mit den übrigen westlichen (iberischen) Griechenstädten nach Rom (dasselbst). So tritt Rom nicht nur als Verteidiger seines eigenen Bundesgenossen, sondern als Patron und Helfer des gesamten Hellenentums gegen die Puniergefahr auf! Diese ungeschichtliche, aber propagandistisch nützliche «Sachlage» wird noch dadurch weiter betont, daß Sagunt eigentlich nicht einmal Bundesgenosse Roms war, und daß Rom sich jedenfalls nicht zur Verteidigung der Stadt vertraglich verpflichtet hat (Ib. 11. 43): dadurch wird das Zaudern des Senats

<sup>13a</sup> Appian gibt hier als einen der möglichen Gründe an, Hannibal habe den Krieg eigentlich nicht beenden wollen: in so hohem Maße hatte er Furcht vor seinem eigenen Volk. Dieser Gedankengang scheint zu Appians eigenem Gedankengang zu gehören — die Spielerei mit verschiedenen psychologischen Begründungen einer gewissen Tat seiner Helden ist jedenfalls für ihn charakteristisch, cf. H. NISSEN: Untersuchungen über die Quellen der 4. u. 5. Dekade des Livius, Berlin 1863, 116; A. SCHULTEN: Numantia. Berlin 1905, 87. Der hier angeführte Grund entspricht der Tendenz, Hannibal persönlich für die Niederlage Karthagos verantwortlich zu machen — und diese Tendenz entnahm er seiner Quelle. Wenn er das bei Cannae nicht hervorheben konnte (da ihm — d. h. seiner Quelle — dort die Minimalisierung des karthagischen Sieges wichtiger war), mußte er einen Anlaß dazu wählen — und dazu schien der unglückliche Angriff auf Rom i. J. 211 eine gute Möglichkeit zu bieten.

<sup>14</sup> Zu dieser Frage cf.: M. GELZER: Römische Politik bei Fabius Pictor (Hermes 68 [1933] 129 ff. = Kl. Schr. III. 51 ff. = Römische Geschichtsschreibung, 1969, 77 ff.); F. W. WALBANK: a. W. 305 ff.; 327 ff.; mit früherer Literatur; A. E. ASTIN: Saguntum and the Origins of the Second Punic War. Latomus 26 (1967) 577 ff.; R. M. ERRINGTON: Rome and Spain before the Second Punic War. Ebd. 29 (1970) 25 ff.

bei der Hilfeleistung vollkommen erklärt. Jener Vertrag, der zwischen Rom und Karthago d. h.: nicht zwischen Rom und den Saguntinern, auch nicht zwischen Rom und Hasdrubal geschlossen wurde, garantierte beiderseits lediglich die Autonomie und Freiheit der Saguntiner und der übrigen westlichen Griechenstädte. Saguntum war also in diesem Sinne nicht als Verbündeter Roms zu betrachten (Ib. 7, 27). Diese bewußte Verschiebung der tatsächlichen Verhältnisse in einer für die römische Politik günstigen Richtung springt in die Augen. Statt des «Rechtsproblems» zwischen Rom, Karthago und Sagunt wird die moralisch-politische Seite der römischen Hilfeleistung dem Hellenentum gegenüber hervorgehoben.

Eigentümlich ist auch die Einteilung des Buches: die Ereignisse bis Cannae werden im allgemeinen in chronologischer Reihenfolge dargestellt. Danach zerfällt aber die Erzählung in einzelne Episoden, in kriegerische und diplomatische Ereignisse, die sich je in einer Stadt abspielen: der Reihe nach Petelia, Argyrippa = Arpi, Tarentum, Capua und der Angriff gegen Rom, Tisia, Salapia und endlich die Zurückeroberung von Tarentum (Kapp. 29–51 des Buches).<sup>15</sup> Nach allen diesen Episoden, und nur mit der Schlacht am Metaurus kehrt Appian zum chronologischen Rahmen zurück, um in den letzten Kapiteln des Buches Hannibals Rückzug aus Italien weit breiter als es Livius tat, zu erzählen. Auffallend dabei ist, daß der Abfall Capuas unerwähnt bleibt; daß die Ereignisse von Syrakus nicht behandelt werden, ist aus der geographischen Anlage des Werkes zu erklären. Die Ereignisse der einzelnen Jahre werden nicht aufgezeichnet; eine Datierung nach olympischen oder consularen Jahren fehlt vollständig. Lediglich zum Anfang des Krieges bemerkt unser Autor, daß das in der 140. Olympiade (= 220–216 v. u. Z.) geschah (Ib. 4. 14).<sup>16</sup>

#### DAS QUELLENPROBLEM

Fassen wir die bisherigen Ergebnisse zusammen. Die *Annibaike* Appians weicht sowohl in ihrer Komposition, als in ihrer Gesamtkonzeption über Ursachen und Ablauf des Krieges, ebenso aber auch hinsichtlich der Charakteristik einzelner Personen, in erster Linie Hannibals, in erheblichem Maße von der polybianisch livianischen Darstellung ab. Seine Quelle konnte weder Polybios, noch Livius sein – obwohl deren Benutzung in anderen Büchern des

<sup>15</sup> Über diesen Teil des Buches cf. G. DE SANCTIS: a. W. 365: «una serie di notizie slegate scelte senza altro criterio che quello della preferenza per gli aneddoti»; der «sprunghafte Charakter» der appianischen Darstellung ist auch A. KLOTZ: a. W. 45 f. aufgefallen. Er bemerkt auch, daß das im Gegensatz zu seiner Theorie einer «annalistischen» Quelle steht: so muß er für die völlige Umgestaltung des Stoffes Appian selbst verantwortlich machen; ein seltsamer Gegensatz zur Theorie der vollkommenen Unselbständigkeit unseres Autors!

<sup>16</sup> Dasselbe Datum wird angegeben Polyb. 3, 1, 1, cf. A. KLOTZ: a. W. 14 ff.

appianischen Werkes wissenschaftlich nachgewiesen ist<sup>17</sup> — aber auch keine der annalistisch geordneten Darstellungen.

Die Hypothese A. Klotzens über den unmittelbaren Einfluß des Alexandriner Timagenes auf Appian ist nach dem obigen nicht nur eine «ganz unerwiesene Hypothese» (H. Bengtson); geradezu das Gegenteil kann bewiesen werden. Es ist glatt unmöglich, daß Appian den Timagenes, den «*fortuna Romanorum inimicus*» benutzt hätte. Seine Feindschaft Hannibal gegenüber, seine — selbst einen Livius übertreffende Parteinahme für die Sache Roms, das Hervorheben der römischen Hilfe dem westlichen Hellenentum gegenüber,

alles das spricht für eine römische, und sogar stark tendenziöse Quelle. Wenn die Benutzung des Timagenes durch Pompeius Trogus/Iustinus zu erweisen ist (ein Gedanke, der seit A. v. Gutschmid bis zur neuesten Arbeit der Frau Th. Liebmann-Frankfort immer wieder in der wissenschaftlichen Diskussion aufgeworfen wurde),<sup>18</sup> so ist der Gegensatz zwischen den zwei Auffassungen fast verblüffend. Der Hannibal Iustins (32. 4. 10 ff.) wird — außer seinen kriegerischen hervorragenden Tugenden — durch die *moderatio, pudicitia* und *virtus* gekennzeichnet: «*moderationis certe eius fuit, ut cum diversarum gentium exercitus rexerit, neque insidiis suorum militum sit petitus unquam, neque fraude proditus . . .*». Das alles ist eben der Gegenteil dessen, was Appian bei Hannibal hervorhebt.

Ist aber jene allgemeinere Theorie — wie sie etwa K. Christ u. a. verfechten<sup>19</sup> — zu halten, wonach Appian in seinem Gesamtwerk bzw. konkret in der *Annibaike* «eine spätannalistische Quelle» benützt hätte?

Bezüglich der *Annibaike* wird als Beweis der schon von A. Klotz hervorgehobene Satz (Ann. 13, 56) angeführt, wonach «auch der Sebastos — d. h. Augustus — öfter die Aussage des Fabius Maximus zitierte, ein erfahrener Feldherr wage die Schlacht nur dann, wenn das unvermeidlich ist»;<sup>20</sup> dazu fügt unser Autor hinzu, Augustus hätte mehr Vertrauen in der Kriegskunst, *technè*, als in der Kühnheit, *tolmè*, gehabt. Dazu bemerkt A. Klotz: «Dies verrät eine zeitgenössische Quelle. Appians eigenem Kopf ist sie gewiss nicht entsprungen» (op. c. p. 10). Aber warum denn nicht? Appian hat — seinen eigenen Aussagen gemäß — die Memoiren Augustus', seine *Commentarii de vita*

<sup>17</sup> W. ENSSLIN: Appian und die Livius-Tradition, *Klio* 20 (1926) 415 ff. (hauptsächlich für einzelne Teile der *Emphyliä*, zustimmend zitiert von E. GABBA: Appiano e le Guerre Civili, Firenze 1956; E. GABBA: Sul libro Siriaco di Appiano, *Rend. . . . Acc. dei Lincei, Cl. Sc. Morali* 1957. 347 ff.; P. MELONI: Il valore storico e le fonti del libro Macedonico di Appiano, Roma 1955; P. F. RIZZO: Le fonti per la storia della conquista Pompeiana della Siria. *Suppl. Kokalos*, Palermo 1963, 34 ff., 62 ff.; S. MAZZARINO: a. W. II, 2, 193 (Einfluß des Polybios).

<sup>18</sup> F. JACOBY: *FGrHist* 88 und II C (Kommentar) 220 ff.; vorsichtige Formulierungen bei A. MOMGLIANO in: *Terzo contributo . . .* Roma 1966, 499 f. . . ; Th. LIEBMAN-FRANKFORT: *Latomus* 28 (1969) 894 ff.; cf. auch M. GELZER: *Kl. Schr.* III. 277 ff.; 282 ff.

<sup>19</sup> K. CHRIST: *Historia* 16 (1967) 480 ff. und Anm. 49.

<sup>20</sup> Cf. dazu: Suetonius: *Aug.* 25, 4; Polyäenus: *Strategemata* 8, 24, 4; H. MALCOVATI: *Imp. Caesaris Augusti operum Fragmenta* 163 No. XXXII.

*sua* in mehreren Büchern seines Werkes (in der Illyriker und dem V. Buch der *Emphyllia*) benutzt und zitiert.<sup>21</sup> In diesem seinem Werke, welches dem Appian allem Anschein nach aus eigener Lektüre bekannt war, konnte der alte Kaiser, etwa bezüglich seiner illyrischen Kriege, diesen Ausspruch des Fabius Maximus Cunctator füglich zitieren. Entspricht doch sein Feldherrnstil auffallenderweise dem augustäischen Programm: *speude bradeos, festina lente*. Warum konnte der alexandrinische Historiker in der Beschreibung des II. punischen Krieges nicht selbständig auf einen diesbezüglichen Ausspruch eines solchen Werkes assoziieren, welches er erwiesenerweise gut kannte und systematisch benutzte? Selbst eine solche, genug bescheidene geistige Leistung unserem Autor absprechen zu wollen, gehört zu jenen präkonzipierten negativen Werturteilen, die das literarische Renommée unseres Autors noch immer schwer belasten. Wenn aber dieser einzige «exakt philologische» Beweis entfällt, haben wir kein einziges ernst zu nehmendes Indiz, für die *Annibaïke* eine späte, augustäische oder nach-augustäische Quelle anzunehmen.

Im Gegenteil, alles spricht eher für eine frühe Quelle Appians.<sup>22</sup> Es kann aber auch weiter gegangen werden, als es z. B. M. Gelzer tut, wenn er an eine «gegenüber Livius ältere annalistische Schicht . . . also nicht . . . Valerius» denkt. Appians Quelle war überhaupt nicht «annalistisch» in jenem Sinne, daß sie die Kriegseignisse nicht nach Jahren geordnet vortrug. Wenn Appian seine *Annibaïke* einer annalistischen Quelle entnommen hätte, müßten wir doch im Aufbau, in der Methode der Datierung, in der Einbeziehung der Namen der einzelnen Consuln irgendwelche Spuren dieses «annalistischen» Charakters entdecken! Davon ist aber nicht die Rede. Das einzige Mal, wo er ein Datum gibt, benützt er die Berechnung nach olympischen Jahren, die von der späteren römischen Annalistik auch von Livius bewußt vermieden wurde. Die weitgehende Abweichung von der gesamten uns bekannten historiographischen Tradition, z. B. bezüglich der Charaktereigenschaften Hannibals, der Schlacht bei Cannae. usw., das lose Gefüge des ganzen Buches, die Vermeidung der bekanntesten und beliebtesten historischen *topoi*, wie etwa die Aussage Maharbals nach Cannae, das Fehlen aller Kunstgriffe der *exornatio rerum*, wie etwa der *Rhetorik*, welche für die übrigen Bücher Appians in hohem Grade

<sup>21</sup> H. MALCOVATI: a. W. 84 ff. (*Commentarii de vita sua*); zu den grundsätzlichen Fragen der Benutzung der augustäischen *Commentarii* durch Appian (unmittelbar oder mittelbar) cf. A. MIGHELI: *Le memorie di Augusto in Appiano*, Ann. Fac. Lettere . . . Cagliari, 21 (1953) 197 ff.; E. GABBA: identifiziert die *Hypomnemata* in App. Emph. 5, § 191 nicht mit den augustäischen *Commentarii*, sondern den *Acta diurna*, cf. seinen Kommentar z. St. (Appiani Bellorum Civiliun liber Quintus, Firenze 1970. a. 1.) und Appiano traduttore in BC V. 191, in: Studi . . . L. Ferrero, Torino 1971, 185 ff.

<sup>22</sup> Auf den «frühannalistischen» Charakter der Quelle Appians wurde schon seitens M. GELZER und G. DE SANCTIS hingewiesen: cf. M. GELZER: Kl. Schr. III. 248, 251, 277, 283; mit großem Nachdruck auch G. DE SANCTIS: a. W. 194, der in der ganzen appianischen Darstellung die Zeichen der «mentale grettezza degli annalisti più antichi» erkennt. Namentlich weist er auf Fabius und Coelius oder ihre Zeitgenossen, als mögliche Komponente, hin — rechnet aber daneben mit einer Epitome des Livius, cf. a. W. 196.

charakteristisch ist — das alles zusammen kann nur damit erklärt werden, daß Appian hier einer frühen Quelle gefolgt hat.

Auf ein weiteres Indiz für eine frühe Quelle Appians wurde unlängst von S. Mazzarino hingewiesen.<sup>22a</sup> Im «geographischen» Exkurs über den Begriff «Italia» z. Z. des II. punischen Krieges (Ann. 8, 34 f.) hebt unser Autor hervor, daß «im eigentlichen Sinne des Wortes» (*κωρίως*) die Benennung «Italia» nur das Gebiet *innerhalb der Apenninen* betrifft. Da die Apenninen von den Alpen begonnen sich in nord-südlicher Richtung erstrecken, lag Italien von der rechten Seite (d. h.: westlich); das bedeutet, daß das «links» d. h. östlich gelegene Gebiet — welches z. Z. Appians ebenfalls zu «Italien» gehörte (cf. § 34: *νῦν μὲν ἐστὶ καὶ ταῦτ' Ἰταλία*) *damals* als teils hellenisches, teils keltisches Gebiet betrachtet wurde. Das erklärt unser Autor persönlich (cf. § 35: *ἐμοὶ δοκοῦσιν . . .*) damit, daß die von Camillus seinerzeit vertriebenen Kelten sich im Gebiet zwischen den Apenninen und dem Adriatischen Meer niederließen: deshalb wird dieses Gebiet «auch jetzt noch» *Italia Galatike*. *Italia Gallica* genannt. Die Erklärung unseres Autors ist weit davon, genau zu sein: das mag für jetzt auf sich beruhen. Zur Quellenlage ist jener Tatbestand wichtig, daß Appian sich bewußt von seiner Quelle und ihrer geographischen Terminologie distanziert hat. Das war für ihn — eben am Anfang der Darstellung der Kriegereignisse im «eigentlichen» Italien! — wichtig festzustellen. Diese Quelle hatte aber — das wurde von S. Mazzarino a. O. glänzend erörtert — einen solchen engen Begriff über die Ausdehnung Italiens, welcher nur bis zum Zeitalter eben des II. punischen Krieges gültig war: so geraten wir in der Suche nach Appians hauptsächlicher Quelle in den Zeitraum der damaligen Ereignisse.

Ein weiterer, in den bisherigen Ausführungen noch nicht erwähnter (auch von der Forschung bisher unbeachteter) Umstand bringt uns dieser gesuchten Quelle noch etwas näher. Der Namen der Bewohner des *ager Bruttius* in SW-Italien, der *Bruttii* wird von den griechischen Historikern und Geographen (ganz bis zur byzantinischen Zeit) konsequent *Brettioi* genannt.<sup>23</sup> So tut auch Appian in allen seinen übrigen Büchern, wo der Name vorkommt<sup>24</sup>

ausgenommen eben das einzige Buch *Annibaïke*. Wo nur in diesem Buch diese Völkerschaft vorkommt, wird sie — der lateinischen Namensform entsprechend — *Bryttioi* genannt.<sup>25</sup> Das ist umso auffallender und deshalb nicht aus paläographischen Gründen zu erklären, weil die bekannt beste Handschrift Appians, der aus dem XI. Jh. stammende Codex Vaticanus Graecus 141, in der *Annibaïke* konsequent die Namensform *Bryttioi*, in den übrigen

<sup>22a</sup> S. MAZZARINO: a. W. II, 1, 214 ff.

<sup>23</sup> PAPE-BENSELER: Wb. der griech. Eigennamen I, 228 s. v. BRETTIA; PWRE III 909 s. v. Bruttii.

<sup>24</sup> Saun. fr. 10, 3. 5; Lib. 47, 204; 58, 257; Emph. 4, 43, 180; 5, 19, 77.

<sup>25</sup> Ann. 44, 188; 49, 210; 54, 225 ff.; 56, 232; 57, 239; 61, 252.

Büchern, wie z. B. in der *Libyke*, ebenso folgerichtig *Brettioi* schreibt.<sup>26</sup> Wenn aber diese zwei Namensformen im selben (u. zw. im besten) Manuskript vorkommen und zwar die eine nur in der *Annibaïke*, die andere nur in den übrigen Büchern, so kann dieses eigentümliche Verfahren kaum einem späteren Abschreiber zugemutet werden: es muß der Schreibungsweise *unseres Autors selbst* entstammen. Der Gedanke kann nicht abgewiesen werden, Appian habe selbst aus irgendeinem Grund in den übrigen (NB.: später entstandenen) Büchern die griechische, in der *Annibaïke* aber eine, der lateinischen näher stehende Namensform angewandt. Das ist mit nichts anderem zu erklären, als daß er eben diese Namensform schon in seiner Quelle vorgefunden hat. Dieser Gedanke wird noch von mehreren «Latinismen» eben der *Annibaïke* unterstrichen: so z. B. die Benutzung der lateinischen Namensform *Manlios* für das im griechischen gewohnte *Mallios*. *Maarbal* statt des griechischen *Maarbas* usw.<sup>27</sup>

Wenn diese Bemerkungen stichhaltig sind, so kann der Kreis der für Appian in Frage kommenden Quellen noch enger gezogen werden: es muß ein *römischer* Schriftsteller gewesen sein, dessen Darstellung Appian in seiner *Annibaïke* zu Grunde genommen hat. Die Timagenes-Hypothese ist nunmehr vollends außer acht zu lassen. Dieser «römische» Historiker, dem Appian in der *Annibaïke* folgte, kann selbstredend sowohl lateinisch wie auch griechisch geschrieben haben. Für die letztere Möglichkeit könnte etwa jener Umstand sprechen, daß Appian eben durch die griechische Sprache seiner Quelle dazu «verführt» wurde, die im griechischen sonst ungewohnte Namensform gedankenlos zu übernehmen. Wenn er einen lateinischen Text vor sich gehabt hätte, so hätte er die geläufigere Form leicht selbst gefunden.

Jetzt können wir vielleicht schon den Versuch machen, die verschiedenen charakteristischen Züge der gesuchten Hauptquelle der *Annibaïke* systematisch zusammenzustellen.

Als Hauptquelle der *Annibaïke* diene ein solcher, von der polybianisch livianischen Tradition unabhängiger, früher, jedenfalls römischer griechisch oder lateinisch schreibender Historiker, der: 1. seinem historischen Werk keine Reden einfügte (oder nur kurze und wenige), 2. keine genaue Jahresfolge beobachtete, d. h. kein «Annalist» im engeren und technischen Sinne des Wortes war, 3. nur wenige genaue chronologische Angaben darbot, und wenn doch, so gemäß den olympischen Jahren, 4. mit Vorliebe das gute Verhältnis zwischen Rom und der hellenischen Welt hervorgehoben hat, und Rom gern als Beschützer der griechischen Interessen darstellte; 5. der Hamilkar. Has-

<sup>26</sup> VIERECK ROOS GABBA: Appianus I., Teubner, app. crit. ad Ann. 44, 188 = p. 173, 8.

<sup>27</sup> A. KLOTZ: a. W. 29, Anm. 1., zu *Manlios* und *Maarbas*; die Form *Bryttioi* ist ihm augenscheinlich entgangen, da er die Textgestaltung der L. MENDELSSOHNschen Ausgabe folgte, cf. z. B. sein Zitat a. W. 68.

drubal und Hannibal persönlich für den Ausbruch des Krieges verantwortlich gemacht hat, in ihnen bloße Egoisten sah und sie vom karthagischen Staat und seinem Volk, in erster Linie jedoch von der karthagischen Aristokratie lostrennen wollte; 6. aus demselben Zweck die Person Hannibals gehässig behandelte, seine Grausamkeit, sein Mißtrauen den eigenen Soldaten gegenüber mit krassen Farben darstellte, und 7. die Niederlagen Roms im allgemeinen wie etwa im Falle der Schlacht bei Cannae zu minimalisieren versuchte.

Diese charakteristischen Wesenszüge sind insgesamt nur für *einen* antiken Historiker gültig u. zw. indem sie teilweise exakt zu erweisen, teilweise mit großer Wahrscheinlichkeit anzunehmen sind: das ist *Q. Fabius Pictor*, «der Vater der römischen Geschichtsschreibung», der Zeitgenosse dieses Krieges war, in diplomatischen Missionen während des Krieges teilnahm, und in seiner griechisch geschriebenen römischen Geschichte auch die Ereignisse des II. punischen Krieges bearbeitete.<sup>28</sup>

#### FABIUS PICTOR ALS HAUPTQUELLE APPIANS

Bevor wir versuchten, diese These über Fabius Pictor als Hauptquelle Appians des näheren zu erweisen, müssen drei «unangenehme», jedenfalls schwierige Fragen beantwortet werden: 1. Hat überhaupt Fabius Pictor die Ereignisse des II. punischen Krieges in ihrer Vollkommenheit bearbeitet? 2. Konnte Appian im II. Jh. den Fabius Pictor unmittelbar aus seinem eigenen Werke kennen lernen? Und wenn beide Fragen bejahend zu beantworten sind muß wiederum gefragt werden, warum ein griechisch schreibender Historiker des II. Jahrhunderts sich eben an diesen veralteten, durch spätere, volkstümlichere und eine leichtere Lektüre bietende Autoren schon stark in den Hintergrund versetzten «Klassiker» um Belehrung wandte.

Versuchen wir diese Präliminarfragen kurzerhand zu erledigen. Vor einigen Jahren wurde seitens K. Hanell der Gedanke aufgeworfen,<sup>29</sup> Fabius Pictor habe die Geschichte des Krieges nicht zu Ende geführt, sondern mit den ersten Jahren abgeschlossen. Er beruft sich darauf, daß nach der durch Livius (22, 7, 1) bezeugten Angabe über die Verluste der Trasimenischen Schlacht keine weiteren Fragmente bekannt sind; nach seiner diplomatischen Mission i. J. 215 nach Delphi wissen wir über ihn nichts mehr: so wäre es wahrschein-

<sup>28</sup> Zu Fabius Pictor grundlegend: M. GELZER: Römische Politik bei Fabius Pictor (1933) = Röm. Geschichtsschreibung, 77 ff.; ders.: Der Anfang römischer Geschichtsschreibung (1934, 1954) = ebd. 130 ff.; G. PERL: Der Anfang der römischen Geschichtsschreibung, Forschungen und Fortschritte 38 (1964) 185 ff., 213 ff.; A. ALFÖLDI: Emotion und Haß bei Fabius Pictor. Antidoron Salin 1962. 131 ff.; ders.: Early Rome and the Latins. Ann. Arbor 1965. 123 ff., 169 ff., Bibliographie p. 169, Anm. 1.; S. MAZZARINO: a. W. II, 1, 104 f., 280 ff.; A. MOMIGLIANO in: Rend. Acc. dei Lincei, Cl. Sc. Morali 1960, 310 ff.; ders.: in seiner Rez. über das Buch von A. ALFÖLDI: JRS 57 (1967) 211 ff.

<sup>29</sup> K. HANELL: Zur Problematik der älteren römischen Geschichtsschreibung, in: Entretiens . . . Hardt 4 (1956) 148 ff. = Römische Geschichtsschreibung 292 ff.



lich, daß der Autor kurz danach gestorben ist. Das würde jedenfalls bedeuten, daß wenn Fabius Pictor nach 215 v. u. Z. nicht mehr lange gelebt hat, und wenn er dennoch in seinem Werke bis zum Jahr 217 gelangte — er in seinen letzten Lebensjahren, ungestört von solchen Ereignissen, wie etwa die Schlacht bei Cannae, an seinem Geschichtswerk arbeitete — allenfalls eine psychologisch höchst unwahrscheinliche Möglichkeit!<sup>30</sup> Die geringe Zahl der mit Namen zitierten Fragmente aus seinem Geschichtswerk macht ein solches *argumentum e silentio* noch angreifbarer: aus den anderthalb Jahrhunderten zwischen Coriolan und den Samniterkriegen enthält die Fragmentensammlung H. Peters kein einziges Wort, vom Ende dieser Kriege bis zu den letzten Jahren des I. punischen Krieges (immerhin aus einem ganzen Jahrhundert) wiederum gar nichts.<sup>31</sup> Das Fehlen der Fragmente aus dem letzten Jahrzehnt beweist daher in sich selbst nichts; das Schweigen der historischen Quellen über seinen Lebenslauf seit der diplomatischen Tätigkeit kann ebenso wohl damit zu erklären sein, daß er sich eben damals seinen historischen Studien gewidmet hat. Da sein Geburtsjahr etwa zwischen 260 - 255 v. u. Z. anzusetzen ist, ist eine intensive Arbeit bis ca. 190 v. u. Z. nicht unglaublich.<sup>32</sup>

Im Gegenteil, alle Wahrscheinlichkeit spricht dafür, daß Fabius Pictor die Bearbeitung der gesamten römischen Geschichte in griechischer Sprache, mit dem propagandistischen Zweck, die griechische Öffentlichkeit für Rom zu gewinnen, eben unter dem Einfluß der diplomatischen Entwicklungen nach Cannae unternahm.<sup>33</sup> Die Beeinflussung der griechischen «öffentlichen Meinung» war eben in den anderthalb Jahrzehnten vom Ende des II. punischen Krieges bis zum Sieg über Antiochos III. die brennendste Aufgabe. Die Entstehung und Publikation des Werkes ist auf diesen Zeitraum zu setzen. In Anbetracht der propagandistischen — von der bisherigen Forschung schon mehrere Male hervorgehobenen — Zwecke des Geschichtswerkes ist es auch unmöglich, sich einen Abschluß mit den tragischen Ereignissen von Trasimenus und Cannae vorzustellen: ein «propagandistisch» geschriebenes Werk mußte wenigstens bis zur günstigen Wendung gelangen; also entweder bis zur Flucht Hannibals aus Italien, oder bis zum Kriegsende reichen. Leicht vorzustellen wäre z. B., daß der Verfasser sein Werk mit Hannibals Flucht aus Italien beschloß; das wäre für ihn auch deshalb bequem gewesen, weil sein am meisten gepriesener Held und Sippen-genosse, Fabius Maximus Cunctator, i. J. 203 gestorben ist, und die weiteren Ereignisse schon den Ruhm seines politischen Gegners Cor-

<sup>30</sup> Darauf wies schon H. PETER hin, HRR I, LXX ff.; gegen die Auffassung von K. HANELL cf. früher M. GELZER: a. a. O., seitdem: W. HOFFMANN in: Staatsdenken der Römer 190, Anm. 22.; E. BADIÄN in: T. A. DOREY: Latin Historians, London 1966, 4 f. zustimmend A. ALFÖLDI: a. W. 169 ff.

<sup>31</sup> Dieser Umstand ist auch dann bemerkenswert, wenn Fabius Pictor diesen Zeitraum nur eher summarisch bearbeitete, cf. M. GELZER in: Röm. Geschichtsschreibung 134 aufgrund von Dion. Halic. I, 6.

<sup>32</sup> Cf. F. MÜNZER: PWRE VI. 1837, s. v. Fabius Pictor.

<sup>33</sup> M. GELZER; a. a. O. 78 ff.

nelius Scipio erhöhten. Jede Wahrscheinlichkeit spricht dafür, daß Fabius Pictor sein Geschichtswerk *wenigstens* bis z. J. 204 v. u. Z. fortführte.

Konnte aber Appian dieses Werk noch in extenso lesen und benützen? Der Autor war ihm jedenfalls bekannt, und wird auch (Ann. 22, 116) als *συγγραφεὺς τῶνδε τῶν ἔργων* apostrophiert. Das ist selbstverständlich kein Beweis dafür, daß Appian den Fabius Pictor auch wirklich gelesen hat: immerhin erweist es so viel, daß seine Bedeutung ihm bekannt war. Von den übrigen wenigen Autoren, die er dem Namen nach kennt und nennt, hat er Polybios, Asinius Pollio, Augustus, u. a. jedenfalls auch wirklich benützt.<sup>34</sup> Bei Fabius ist das auch nicht ausgeschlossen.<sup>34a</sup> Derselbe war aber auch dem Cornelius Fronto, dem Freund, Mentor und Ratgeber, *«studiorum cotidianus prope socius»* unseres Historikers wohlbekannt. In seiner allgemeinen Charakteristik der einzelnen römischen Geschichtsschreiber wird neben Sallust, Claudius. Antias, Sisenna auch Fabius Pictor genannt (*Ep. ad Verum imperatorem I* = ed. Naber p. 114). Er gehörte demnach im II. Jh. u. Z. noch zu den bekannten und gelesenen Schriftstellern.

Die hauptsächliche Frage besteht nach all dem darin, inwiefern die Darstellung der *Annibaïke* in ihrer Gesamtkonzeption und ihren Einzelheiten den bewiesenen und rekonstruierbaren Wesenszügen im Werke des Fabius entspricht.

Die Ansichten Fabius Pictors bezüglich des Charakters des II. punischen Krieges und der Persönlichkeit Hannibals sind uns nur aus der polemischen Darstellung Polybios' bekannt (cf. Polyb. 3, 8–9 Kap.). Laut Fabius sind für den Krieg Hasdrubal (der Schwager Hannibals) und Hannibal selbst schuld. Hasdrubal erlangte die Statthalterschaft in Hispanien nach dem Zusammenbruch seiner monarchischen Anliegen in Karthago (cf. bei Appian: *δημοκοπι-κώτατος*), und seinem Beispiel folgte auch Hannibal. «Seinen Krieg gegen Rom hat er demnach auf seine eigene Rechnung und seinen eigenen Willen (*κατὰ τὴν αὐτοῦ προαίρεσιν*) und entgegen der Meinung der Karthagier (*παρὰ τὴν τῶν Καρχηδονίων γνώμην*), ohne den Rat zu befragen (*οὐ προσέχοντα τῶ συνεδρίῳ*) begonnen.» Ebenso scharf formuliert Appian, als er betont, daß alle diese Taten *ἄνευ τοῦ κοίνου Καρχηδονίων* vollbracht worden sind. Nur die seinen Söldnern dargebotenen Geschenke und die nach Karthago entsandte Beute machten seine Gegner in der Stadt schweigen (Polyb. 3, 17, 7 ff.). Der Grund des Krieges ist demnach nicht im Rachedurst des gesamten Volkes, sondern im Größenwahn

<sup>34</sup> Asinius Pollio: *Emph.* 2, 82, 346; Polybios: *Lib.* 132, 629 (Kenntnis erwiesen S. MAZZARINO a. W. II, 2, 193); Hypomnemata des Augustus: *Emph.* 4, 110, 463; 5, 45, 191 (die Erwähnung problematisch: cf. Anm. 21); III. 14, 42; Hieronymos von Kardina erwähnt *Mithr.* 8, 24, Kenntnis erwiesen R. A. HADLEY: Hieronymus of Cardia and Early Seleucid Mythology, *Historia* 18 (1969) 142 ff.

<sup>34a</sup> Cornelius Fronto (*Ep. ad Verum imperatorem I*, ed. NABER p. 114) kannte ihn noch, als *«scriptor inconditus»*, zusammen mit Valerius Antias, Claudius Quadrigarius, Sallustius u. a. A. Gellius (N. A. 5, 4, 1) konnte sich im Buchhandel noch ein «fehlerloses» Handschrift-Exemplar des Fabius Pictor verschaffen.

und Machtbestreben (*πλεονεξία, φιλαρχία*) einzelner Personen zu suchen. Polybios widerspricht diesen, die Verantwortung der Karthager bemäntelnden Ansichten und beruft sich darauf, daß Karthago mit den aggressiven Plänen Hannibals einverstanden war — sonst hätten sie die Gesandtschaft des Senats nicht zurückgewiesen.

Die prinzipielle Diskussion zwischen Fabius Pictor und Polybios bestand demnach in der Frage der «kollektiven Verantwortung» des punischen Volkes für die Ereignisse. Die Auffassung Fabius' ist aus seinen Zeitverhältnissen wohl verständlich. Er schrieb sein Werk bzw. dessen letzten Teil nicht lange nach dem Friedensschluß von 202, als die Aussichten eines dauerhaften Friedens noch als real zu betrachten waren. Im Interesse der römischen Politik stand *damals* eben die Minimalisierung der Gegensätze und die Übertragung der ganzen Verantwortung einzig auf Hannibal und seine Familie. In jenen Jahren (von 202 bis 195), als Hannibal in Karthago noch starken politischen Einfluß hatte (und das sind m. E. die Jahre der Erscheinung des Fabius'schen Geschichtswerkes), hatte die Bestrebung, Hannibal vom karthagischen Volk loszulösen, auch höchste politische Aktualität. Livius weiß auch davon, daß der Senat eben mit Berufung auf die persönliche Kriegsschuld Hannibals seine Vertreibung durchführte.<sup>35</sup> Je stärker der Eindruck war, Hannibal sei der einzige schuldige für den Krieg, desto leichter wurde es, seine Vertreibung durch die punischen Behörden durchzuführen.

Der Tendenz des Fabius Pictor gegenüber Karthago und seinen Senat von der Kriegsverantwortung zu entlasten und dessen Schuld auf Hannibal und die Barkiden zu übertragen — war Cato Censorius, dessen *Origines* nahe zu seinem Lebensende erschienen,<sup>36</sup> schon darum beflissen, die kollektive Kriegsschuld des ganzen punischen Volkes zu beweisen: das war das «geschichtswissenschaftliche» Vorspiel des Programms «*Karthaginem esse delendam . . .*». Nicht Hannibal, die Karthager selbst waren es, die nunmehr «das sechste Mal ihren Vertrag mit Rom gebrochen haben».<sup>37</sup> Leicht verständlich, daß in den Jahrzehnten nach Pydna und vollends seit Beginn des III. punischen Krieges die römische Geschichtschreibung — inbegriffen auch Polybios — dieses, Karthago gegenüber feindlich gesinnte Schema übernahm. Die politische Auffassung des Fabius Pictor, die ihre Aktualität in dieser Hinsicht schon seit den Jahren nach 190 v. u. Z. verloren hat, geriet in Vergessenheit: sie lebte nur in der Polemik Polybios' weiter.

So ist Appian der einzige späte Historiker, der grundsätzlich die Konzeption des Fabius Pictor übernahm. Das wurde seinerzeit schon von H. Peter hervorgehoben, ohne daß er damit die spätere Forschung tiefer beeindruckt

<sup>35</sup> Liv. 33, 49, 6, cf. F. W. WALBANK: a. W. I. 311.

<sup>36</sup> M. GELZER: s. v. Porcius, Cato Censorius. PWRE 22 (1953), 108 ff.; D. KIENAST: Cato der Zensor. Heidelberg 1954.

<sup>37</sup> Origines fr. 84 PETER, cf. M. GELZER: Kl. Schr. II. 46.

hätte.<sup>38</sup> Das Bild, das er über den «Demagogen» Hasdrubal und den Egoisten Hannibal zeichnet, entspricht jener Bewertung, gegen die Polybios so scharf gekämpft hat. Der fabianischen Auffassung entspricht auch vollkommen, wenn Appian die «saguntinische Frage» mit den Interessen des westlichen Hellenentums verbindet – und somit Rom auch in diesem Kriege als Patron und Beschützer der Griechen darstellt. Die glänzenden Analysen, in denen M. Gelzer die politische Tendenz bei Fabius erwies und Reste seines Werkes in Polybios aufzufinden vermochte, geben dafür eine Fülle von Angaben.<sup>39</sup> So spielt in der römischen Hilfe an die Mamertiner jene Befürchtung eine große Rolle, die Karthager mögen sonst auch Herren von Syrakus werden (Polyb. 3, 10, 8): die römische Intervention geschah also auch im Interesse der Griechen! Eben dort wird auch (den historischen Tatsachen entgegen!) das korrekte und uneigennützigere Verfahren der Römer der griechischen Stadt Rhegion gegenüber hervorgehoben (ibid. 7, 12). So wird auch verständlich, daß Hieron von Syrakus sich – laut Fabius – durch den Anschluß an Rom bei den Hellenen Ruhm und Ehre suchte (ibid. 16, 10 f.). Ebenso werden die illyrischen Expeditionen Roms als Hilfeleistung an die *griechischen* Inseln Issa, Kerkyra und an die griechischen Niederlassungen am Festlande, Epidamnos und Apollonia dargestellt. Die von Rom diktierten Friedensbedingungen an die Königin Teuta «betrafen allermeist die Hellenen».<sup>40</sup>

Eine ganz eindeutige Anlehnung Appians an «fabianisches» Gedanken-gut finden wir bez. der römischen Annexion der Insel Sardinien. Hier wendet sich Polybios (3, 28, 2 f.) ausdrücklich gegen den römischen Rechtfertigungs-versuch, sie hätten die Insel wegen des von Karthago den römischen Kaufleuten gegenüber ausgeübten Frevels erobert: diese Begründung, die schon von M. Gelzer auf Fabius Pictor zurückgeführt worden ist,<sup>41</sup> erscheint aber in der späteren antiken Geschichtschreibung ausschließlich bei Appian (Ib. 4, 15; Lib. 5, 22), mit der Formulierung, sie hätten die Insel als Schadenersatz übergeben (*ἔδοσαν ποινήν* Ib. 4, 15; bzw. *ποινήν ἔδωκαν*). Hier kann die Benutzung des Fabius seitens Appian kaum ausgeschlossen werden.

Ebenso kann mit gewisser Wahrscheinlichkeit auch die eigentümliche Darstellung der Schlacht bei Cannae auf Fabius zurückgeführt werden. Hier verfügen wir über die gesicherte Tradition, die Worte Maharbals an Hannibal, er könne siegen, nicht aber seine Siege ausnützen, seien zuerst von Cato Censorius mitgeteilt worden.<sup>42</sup> Das weist auch darauf hin, daß Cato die Rom

<sup>38</sup> H. PETER: HRR 1, p. 38 zu Fabius Pictor fr. 25. Allerdings wies auch G. DE SANCTIS: a. W. 193 auf den Umstand hin, daß die «Fabeleien» («favole») Appians über den Ursprung des Krieges auffallend jenen Vorstellungen ähnlich sind, die uns Polybios III. 8. über Fabius Pictor mitteilt. Cf. ebd. 194–196, wo er nur «qualche frammento della tradizione di Fabio l'ittore o d'una assai affine» bei Appian zuläßt.

<sup>39</sup> M. GELZER in: Röm. Geschichtschreibung 79 ff.

<sup>40</sup> Ebd. 96 ff.

<sup>41</sup> Ebd. 95 f.

<sup>42</sup> A. KLOTZ: Livius u. seine Vorgänger, L. 1940, 147 f.

unmittelbar nach Cannae bedrohende Lebensgefahr in seinem Geschichtswerk nachdrücklich betonte. Das entspricht füglich seinen Intentionen, die punische Gefahr aufs stärkste hervorzuheben (so wird das römische Bestreben verständlich, diese Gefahr endgültig auszuschalten) ebenso verständlich ist aber, daß Fabius, der diese Anekdote erwiesenerweise noch nicht kannte, auch im allgemeinen bestrebt war, die römischen Niederlagen eher zu minimalisieren. Im Zeitpunkt, als sein Werk entstand, entsprach eine solche Darstellung den römischen politischen Interessen — und dieselbe Tendenz ist auch anderweitigen Äußerungen zu entnehmen.

Gewissermaßen durch einen Umweg kann das Geschichtswerk des Fabius als Grundlage der appianischen Darstellung auch an einer weiteren Stelle des Werkes erwiesen werden. Wie das schon öfter bemerkt wurde, war die seit Polybios wohlbekannte Tradition über den Eid Hannibals in seiner Kindheit, sein ganzes Leben lang ein Feind Roms zu bleiben dem Fabius noch unbekannt.<sup>43</sup> Das hätte auch seiner Auffassung über Hannibal, als kaltblütigen Egoisten vollkommen widersprochen. Appian erwähnt trotzdem dieses Ereignis. Eine eingehendere Analyse der grundlegenden Texte (Ib. 8, 34, cf. auch Ann. 3, 10) erweist jedoch die diesbezüglichen Aussagen unseres Autors als *spätere Einfügung* in die ursprüngliche Darstellung.<sup>43a</sup> Dort ist die Rede darüber, Hannibal habe sich der Feindschaft seiner Sippe gegenüber entziehen (§ 32) und deshalb nicht sein Leben in Karthago verbringen wollen (§ 33). Nun folgt darauf logisch sofort § 35 f.: deshalb entschied er, sich einen schwerwiegenden Krieg zu entfachen, um dadurch das Interesse von sich selbst auf diesen zu lenken; er will auch fern von der Heimat sein; in Libyen und Iberien ist aber die Lage — leider! — stabil und ruhig. Deshalb entschließt er sich, den Krieg eben gegen Rom und in Italien zu führen. In dieser kalten Logik scheint der Satz § 34, «. . . es wurde auch erzählt» usw. über den Eid des Hannibal vollkommen illogisch zu sein. Er ist auch überflüssig. Die Sache ist m. E. nur so zu erklären, daß Appian in seiner hauptsächlichen Quelle, d. h. bei Fabius Pictor nichts über diesen Eid vorfand, lediglich den Gedankengang über die selbstsüchtigen Pläne Hannibals. Da ihm aber aus anderen Quellen diese wohlbekannte Anekdote auch geläufig war und er dieselbe nicht auslassen wollte — schob er sie an jener Stelle seines Werkes ein, wo diese zwar nicht logisch, bez. der zeitlichen Reihenfolge aber gut anzubringen war.

Weitere Eigenheiten der *Annibaike* können ebenfalls mit Fabius Pictor als Hauptquelle in Einklang gebracht werden. Auffallend ist z. B. das Fehlen der Datierung nach consularen Jahren. Bis 216 v. u. Z. werden die Consuln als historische Personen namentlich genannt,<sup>44</sup> danach wird auch dieses Ver-

<sup>43</sup> Zum Ursprung dieser Tradition cf. WALBANK: a. W. 314 zu Polyb. 3, 11, 5 f.; A. Klotz: Appians Darstellung . . . 19 ff.

<sup>43a</sup> So schon G. DE SANCTIS a. W. 193: «senza nesso ben chiaro . . .».

<sup>44</sup> Ann. 5, 18; 6, 23 (a. 218); 8, 32 (a. 217); 17, 74 (a. 216). Dann wieder 55, 238 (a. 205).

fahren weggelassen. Das schließt die Benutzung einer spätannalistischen Quelle jedenfalls aus. Der eigentümliche Aufbau dieser Kapitel nach den Schauplätzen der wichtigsten Kriegshandlungen hat jedoch seine Parallele bei Fabius Pictor, der in seiner Behandlung der Keltenkriege «diese verwickelten Kriegsläufe nach den einzelnen Völkern ordnete». <sup>45</sup> Die häufige Benutzung von Abstandszahlen ist <sup>46</sup> ebenfalls für Fabius charakteristisch. Consularjahre hat er kaum benützt! <sup>46a</sup> Andererseits wurden die Olympischen Jahre von der römischen späten Annalistik — auch Livius inbegriffen! — systematisch vermieden: Appian gibt wenigstens *ein* solches Jahr zum Anfang des Krieges.

Das fast vollkommene Fehlen der Rhetorik <sup>47</sup> eben in diesem Buche Appians weist ebenfalls auf Fabius als vorzügliche Quelle hin. Cicero, der die Geschichtschreibung für ein *genus «oratorium maxime»* hielt (*De leg.* 1, 5 ff.), rügt Fabius und seine Zeitgenossen dafür, ihre Werke literarisch karg ausgestaltet zu haben (*«nil potest esse ieiunius si aut ad Fabium aut . . . ad Catonem . . . venias . . .»*) und stellt fest, daß diese frühen Annalisten bis auf Coelius Antipater *«sine ullis ornamentis monumenta solum temporum . . . gestarumque rerum reliquerunt»*, bzw. *«non exornatores rerum sed tantummodo narratores fuerunt»*: <sup>48</sup> nun, diese Charakteristik bezieht sich vollkommen auf die *Annibaïke*, während der größte Teil der übrigen Bücher die verschiedenen Kunstgriffe der *exornatio rerum* keinesfalls vermeidet. Schon H. Peter sah in den Feststellungen Ciceros einen Beweis dafür, daß die frühen Annalisten in ihre Werke kaum Reden eintrugen <sup>49</sup> — die gegenteiligen Hypothesen A. Klotzens über verschiedene, von Späteren dem Fabius Pictor entnommenen Reden entbehren jeglichen Beweises — selbst der Wahrscheinlichkeit. <sup>50</sup>

Bekannt ist die ausgeprägt aristokratische Auffassung Fabius Pictors, seine Abneigung einzelnen Repräsentanten der *plebs*, im allgemeinen den «demokratischen» Institutionen, <sup>51</sup> aber auch einzelnen *gentes*, wie z. B. den Claudii gegenüber. <sup>52</sup> Alle diese Sympathien und Antipathien sind auch in der

<sup>45</sup> M. GELZER in: Kl. Schr. III. 97 — Röm. Geschichtsschreibung 135.

<sup>46</sup> Ann. 54, 225; 60, 251; Lib. 2, 8 f., cf. M. GELZER a. a. O. Ann. 45. K. HANELL a. W. [Ann. 29] 310 denkt an Abstandszahlen für die ältere Zeit und Consularjahre für die Zeitgeschichte. Für die *griechischen* Leser des Werkes bedeuteten die Abstandszahlen allerdings mehr, als die Namen der Consuln.

<sup>46a</sup> Cf. Röm. Geschichtsschreibung 135: «Was hätten seine griechischen Leser mit römischen Consuln anfangen sollen?!»

<sup>47</sup> Die *Annibaïke* erwähnt nur flüchtig die Feldherrnreden Hannibals und der Römer (21, 92) und später die im Senat bez. der Auslösung der Gefangenen gehaltenen Reden (28, 120). Livius 23, 59–60 bietet daselbst zwei lange, künstlerisch ausgearbeitete Reden. Zum Vergleich: das auf die *Annibaïke* folgende Buch, die *Libyke* bietet nicht weniger als 18 Reden, davon 8 groß angelegte rhetorische Kunststücke.

<sup>48</sup> Cicero: *De oratore* 2, 12, 51.

<sup>49</sup> HRR 1, CCXVIII.

<sup>50</sup> A. W. 32: Rede bei Polyb. 3, 108, 8 dem Fabius Pictor entnommen.

<sup>51</sup> A. ALFÖLDI: Haß und Emotion . . . passim; M. GELZER: in: Röm. Geschichtsschreibung 86 ff., 95 f., 109 ff.

<sup>52</sup> A. ALFÖLDI: *Early Rome* . . . 159 ff.; E. FERENCZY: *Acta Ant. Hung.* 18 (1970), 76, Anm. 31; 101, Anm. 120 (mit weiterer Literatur).

appianischen Darstellung zu erkennen. Flaminius prangert er als ἀπειροπόλεμος . . . ἀπὸ δοξοκοπίας . . . an ebenso, wie es Fabius tat; Terentius Varro wird als ignorant und feiger Demagoge dargestellt in dieser Hinsicht in Eintracht auch mit der polybianisch livianischen Darstellung, aber mit noch schärferem Akzent.<sup>53</sup> Als er die Diskussion über das Schicksal der Gefangenen nach Cannae beschreibt, erhält der Leser (obwohl die Verschiedenheit der Meinungen auch innerhalb des Senats nicht verschwiegen wird) dennoch den Eindruck, das Volk sei im allgemeinen für die Auslösung, der Senat folgerichtig -- gegen die Auslösung gewesen (cf. Ann. 28, 118). Es ist schon M. Gelzer aufgefallen, daß Appian in der Beschreibung des Schlacht beim Metaurus nichts vom berühmten Stratagem des Claudius Nero weiß,<sup>54</sup> und kommt zum richtigen Ergebnis, daß das keine Oberflächlichkeit unseres Autors ist, sondern seiner Quelle (die er jedoch für spätannalistisch betrachtet) entstammt: nun ist aber die Aversion des Fabius Pictor eben gegen die *gens Claudia* und alle ihre Mitglieder wohl bekannt. Es ist gut möglich, daß er in der Beschreibung dieser Schlacht die persönliche Rolle des ihm unbeliebten Mannes bewußt unterschlagen hat.

#### APPIANS ANGABEN ÜBER GRUPPENSTÄRKEN UND VERLUSTE

Die bisherigen Beobachtungen und Erwägungen erwiesen m. E. genügenderweise die starke Abhängigkeit Appians von Fabius Pictor sowohl was die allgemeine Auffassung über den Charakter des Krieges, als was einzelne Züge der schriftstellerischen Darstellung und Komposition betrifft. Ein selbständiges Problem bieten jedoch die bei Appian angeführten Zahlenangaben über die Stärke der Legionen und über römische Verluste. In den neueren quellenkritischen Untersuchungen wurden diese letzteren Fragen auch im Zusammenhang mit den bei Livius dargebotenen Ziffern des öfteren behandelt. U. Kahrstedt bezeichnete noch alle diese präzisen Zahlenangaben als «Phantasien eines wildgewordenen Annalisten»<sup>55</sup> De Sanctis hielt wiederum an ihrer grundlegenden Glaubwürdigkeit mit gewissen Korrekturen und

<sup>53</sup> Ann. 17, 74 (δημοκοπία, δοξοκοπία); 18, 78 (δημοκόπος); 18, 82; 19, 83 ff.; 23, 104 (ἐξήρχε τῆς φωνῆς); 25, 109 (φανλότατος). Wenn Appian Ann. 26, 114 hervorhebt, daß Terentius Varro «die zerstreuten Leute zusammenzufassen und zu ermuntern versuchte», so ist das kein Lob, welches mit der Mitteilung des Liv. 22, 56, 2 in Einklang ist

wie das A. KLOTZ: a. W. 44 irrig meint —, denn im selben Satz lesen wir die sonst unbekannte Nachricht (cf. dazu G. DE SANCTIS: a. W. 195), er habe die also «ermunterten» Soldaten sofort im Stich gelassen und sei allein nach Rom geflüchtet. Der Satz ist also ironisch zu verstehen. Wenn aber sofort danach darüber die Rede ist, der Senat habe den Qu. Fabius Pictor «συνγραφεῖα τῶνδε τῶν ἔργων» nach Delphi geschickt (27, 115), so folgert daraus schon A. KLOTZ: a. a. O. richtig, daß wir hier fabianisches Material vor uns haben.

<sup>54</sup> Die Glaubwürdigkeit der bei Livius überlieferten Senatsbeschlüsse, Hermes 1935, 269 ff. = Kl. Schr. III. 220 ff. = Röm. Gesch.schr. 154 ff. (der zitierte Satz p. 190 f.). Des weiteren nur: «Glaubwürdigkeit».

<sup>55</sup> MELTZER — KAHRSTEDT: Gesch. der Karthager III (1913), 442 Anm. 9.

Abschnitten fest.<sup>56</sup> Seitdem versuchten A. Klotz<sup>57</sup> und in sehr eindringlichen Untersuchungen M. Gelzer,<sup>58</sup> unabhängig von ihnen auch A. Afzelius,<sup>59</sup> und neuestens (mit Einbeziehung der gesamten neueren Literatur) P. A. Brunt,<sup>60</sup> die «annalistische» Tradition auf ihre Glaubwürdigkeit hin wieder zu überprüfen.

Dabei geriet diese neueste Untersuchung zu dem Ergebnis, daß am Grunde dieser ganzen späteren Überlieferung «an unidentified Annalist», «L» = Source of annual Lists, steht, dessen grundsätzlich glaubwürdige («reasonably accurate») Angaben von den späteren Schriftstellern hie und da interpoliert, nicht aber grundlegend verfälscht, geschweige denn selbständig erlogen wurden.

Wo steht nun Appian in dieser, beim unbekanntem «L» anhebenden Entwicklungslinie? Um das zu entscheiden, sind seine Angaben einzeln zu betrachten.

Appian gibt an, i. J. 217 hätten die Römer insgesamt 13 Legionen aufgestellt und die Verbündeten zur doppelten Soldatenzahl verpflichtet; je eine Legion umfaßte 5000 Mann zu Fuß und 300 zu Pferd (cf. Ann. 8, 31 ff.). Von diesen Legionen kämpfte nun ein Teil beim Padus, je ein Teil wurde nach Hispanien, Sardinien und Sizilien versendet, «das meiste (τὰ πλέονα) führten jedoch die Consuln d. J. 217 mit sich. Namentlich hatte Flaminius 30 000 Mann zu Fuß und 3000 zu Pferd (§ 33), Servilius insgesamt 40 000 Mann (ebd. 10, 44). Die hier angegebene Gesamtzahl der Legionen (13) wurde von A. Klotz<sup>61</sup> als «unverdächtig» angenommen, von M. Gelzer<sup>62</sup> abgelehnt. P. A. Brunt (a. W. 647 ff.) nimmt die Angabe wieder als richtig an, — aber nur bezüglich des Jahresende 217, z. Z. der Diktatur des Fabius Maximus. Appian bezieht jedoch diese Angaben schon auf den Anfang des Jahres (vor der Katastrophe beim Trasimenus).

Es scheint m. E. kein zwingender Grund zu obwalten, warum die Legionszahl 13 nicht schon für den Jahresbeginn a. 217 — wie das Appian darstellt — anzunehmen wäre. Appian (Ann. 8, 31) sagt ausdrücklich, daß die 13 Legionen *ὄν τοῖς ὄσιν περὶ τὸν Πάδον* also die Legionen im Gallischen Gebiet *inbegriffen* zu verstehen sind; deren Zahl betrug i. J. 218 laut Liv. 21, 17, 9 (*duas legiones Romanas . . . Gallia provincia . . . habuit*) zwei. Im Einklang mit Appian erwähnt auch Polyb. 3, 75, 4 die Legionen (*στρατόπεδα*) in Sizilien und Sardinien und weitere Garnisonen (?) (*προφυλακαί*) in Tarentum

<sup>56</sup> a. W. 306 ff., 619 und die Kapitel «Le Fonti» passim.

<sup>57</sup> Die römische Wehrmacht im zweiten punischen Kriege. *Philologus* 88 (1933) 42 ff.

<sup>58</sup> «Glaubwürdigkeit» passim.

<sup>59</sup> Die römische Kriegsmacht während der Auseinandersetzung mit den hellenistischen Großmächten, Kopenhagen 1944.

<sup>60</sup> *Italian Manpower 225 BC—AD 14*. Oxford 1971. 33 ff., 645 ff. (= Appendix 22) 666 ff. (= Appendix 24).

<sup>61</sup> *Philologus* 88 (1933) 54, u. ebenso in seinen späteren Werken.

<sup>62</sup> «Glaubwürdigkeit», *Kl. Schr.* III. 231.



und anderen Städten Italiens. Da aus Livius bekannt ist (die Stellen cf. bei Brunt a. W. 647), daß in Sardinien *eine* Legion, in Sizilien und Hispanien je *zwei* Legionen stationiert waren, ergibt sich für das außeritalische Gebiet eine Gesamtzahl von 7 Legionen (Gallia: 2, Sicilia: 2, Hispania: 2, Sardinia: 1). Dem entspricht auch, wenn Livius 21, 63, 15 in Italien dem Consul Flaminius 4 Legionen, und später (22, 11, 2) dem Servilius bloß 2 Legionen zuschreibt. So kann die Gesamtzahl Appians aus den Teilangaben des Polybios und Livius als richtig erwiesen werden: und alle diese Angaben können als Teilangaben, Erweiterungen bzw. Verkürzungen einer einzigen «Urquelle» betrachtet werden.

Damit soll nicht gesagt werden, daß diese Angabe auch geschichtlich für genau zu betrachten wäre. Die 4 + 2 Legionen des Flaminius bzw. Servilius bedeuten nur, daß die beiden Consularheere insgesamt 6 Legionen betrogen, wobei selbstverständlich im Laufe der stürmisch aufeinanderfolgenden Kriegseignisse von Ende 218 bis Anfang 216 allerlei Verschiebungen in den Kommandoverhältnissen stattfinden konnten und mußten, deren genauere Erfassung sich unserem Wissen entzieht. Gewisse Heereskräfte waren z. B. unter unmittelbarem Kommando der Consuln, andere waren ihnen nur mittelbar untergeordnet;<sup>63</sup> dieser Umstand kann auch gewisse Unstimmigkeiten in der Tradition erklären. Fraglich ist z. B. die Lage der *προφολακαί* in den einzelnen Städten Italiens. Jedenfalls ist die Angabe Appians über die Gesamtzahl der 13 Legionen i. J. 217 mit den letztlich auf Fabius Pictor zurückgehenden polybianisch livianischen Teilangaben gut in Einklang zu bringen. Einen zwingenden Grund, diese Angabe als ungeschichtliche und späte Rekonstruktion zu verwerfen, gibt es nicht. Nichts verhindert es, dieselbe als Summierung der Legionen auf Fabius Pictor zurückzuführen.

Ebenso ist auch die Angabe, die italischen Verbündeten hätten die doppelte Zahl der römischen Mannschaft zu liefern gehabt, nicht leichter Hand abzuweisen.<sup>64</sup> Die eingehenden Untersuchungen P. A. Brunt's (a. W. 678) ergeben aufgrund Livius 21, 17 die folgende tabellarische Aufstellung der römischen Heeresmacht i. J. 218:

	Infanterie		Kavallerie	
	Römer	Italiker	Römer	Italiker
Ti. Sempronius	8 000	16 000	600	1800
P. Scipio	8 000	14 000	600	1600
Gallische Armee	8 000	10 000	600	1000
Zusammen	24 000	40 000	1800	4400

<sup>63</sup> M. GELZER: Kl. Schr. 231 hält es für «selbstverständlich», daß Servilius einen Teil seiner Kräfte zum Schutz des Polandes zurückließ.

<sup>64</sup> M. GELZER: «Glaubwürdigkeit», Kl. Schr. III. 231.

Die Rate der Verbündeten gegenüber den Römern ergibt im ganzen: 44 400 : 25 800, in den zwei Consularheeren 33 400 : 17 200, also ganz nahe zur appianischen Gesamtrate von 2 : 1. Diese Angabe kann gut als fabianische Tradition gelten.

Die Angabe über die Legionsstärke 5000 zu Fuß und 300 zu Pferd kann ebenfalls nicht als «den Einzelheiten bei Fabius—Polybios gänzlich widersprechend» betrachtet werden.<sup>65</sup> Im Gegenteil: Polybios errechnet in einem allem Anschein nach unmittelbar auf Fabius Pictor zurückgehenden<sup>66</sup> Text (2, 24, 2) die Legionsstärke i. J. 225 auf 5200 zu Fuß und 300 Reiter. Die vier Reservelegionen in Rom ergeben im selben Jahre je 5000 zu Fuß und 375 Reiter.<sup>67</sup> Bei Cannae bestand eine Legion aus 5000 Mann — wahrscheinlich ohne die Reiterei, cf. Polyb. 3, 107, 9. Eine Durchschnittsnummer 5000 + 300 für eine Legion i. J. 218 widerspricht keineswegs «gänzlich» den Angaben des Fabius. Es kann als leichte, bei Appian eben nicht ungewohnte Abrundung der ursprünglichen Angabe 5200 + 300 betrachtet werden. Und in Anbetracht der für die stadtrömischen und die «cannensischen» Legionen angegebenen Zahlen von 5000 Mann kann Appians Angabe keineswegs nur als späte, «nachpolybianische», willkürliche Rekonstruktion, als «gänzlicher Widerspruch» Fabius gegenüber bewertet werden.

Die Armee des Flaminius bestand nach Appian aus 30 000 + 3000 Mann, diejenige des Servilius aus (insgesamt?) 40 000 Mann (Ann. 8, 33 bzw. 10, 44). Diese Angaben bedeuten wieder ein Problem für sich. M. Gelzer hält sie für eine «Kombination nachpolybianischer Schicht».<sup>68</sup> P. A. Brunt a. W. 647 erklärt die 33 000 als 2 Legionen je 5000 + 300 = 10 600, und dazu 22 400 Verbündete, etwa die doppelte Zahl der Römer. Die appianische Zahlenangabe stimmt jedoch noch punktiicher, wenn die *ursprünglichen* Zahlen aus Fabius Pictor (5200 + 300) zugrunde genommen werden:

2 Legionen je 5200 + 300 .....	11 000
Verbündete in genau doppelter Anzahl .....	22 000
Zusammen .....	33 000.

Das spricht eben dafür, daß Appian 8, 31 die ursprüngliche Angabe Fabius Pictors (5200 zu Fuß) auf 5000 abgerundet hat, in der Summierung sich aber zu den ursprünglichen Angaben hielt.

Das alles sind selbstredend Kombinationen: gab doch Livius dem Flaminius nicht 2, sondern 4 Legionen. Es muß eben im Laufe der Kriegs-

<sup>65</sup> Ebd. u. Anm. 40.

<sup>66</sup> F. Jacoby: FGrHist 809 F 19 d; M. GELZER: Kl. Schr. III. 224.

<sup>67</sup> P. A. BRUNT: a. W. 671, cf. Polyb. 2, 24.

<sup>68</sup> a. W. = Kl. Schr. III. 230.

ereignisse zu manchen Veränderungen auch in den Kommandoverhältnissen gekommen sein. Eben deshalb erübrigt es sich, eine exakte Erklärung der rätselhaft großen Mannschaft des Servilius zu versuchen.

Die Interpretation der Angaben über die Heeresstärke des Flaminius ist auch deshalb schwierig — aber auch wichtig —, weil diese Angaben nicht unabhängig von den Verlustziffern der Schlacht am Trasimenersee sind. Diese Angaben sind wiederum deshalb wichtig, weil sich Livius 22, 7, 4 ausdrücklich auf Fabius Pictor beruft: *quindecim milia Romanorum in acie caesa; decem milia sparsa fuga . . . urbem petiere . . . multiplex caedes utrimque facta traditur ab aliis: ego, praeterquam quod nihil haustum ex vano velim . . . Fabium aequalem temporibus huiusce belli potissimum auctorem habui*. Daraus wird allgemein darauf gefolgert,<sup>69</sup> Fabius Pictor habe die Gesamtzahl des Heeres abweichend von Appian — auf 25 000 gesetzt. Diese Folgerung ist m. E. unberechtigt. Livius a. a. O. spricht nur über die «*in acie caesa*» und jene, die «*sparsa fuga . . . urbem petiere*». Das konnte aber nicht das Schicksal des gesamten Heeres bedeuten! Wo bleiben die Gefangenen? Livius selbst spricht schon im nächsten Satze über ihr Schicksal. Etwas früher (22, 6, 8 ff.) sprach er selbst über die *sex milia ferme*, die sich ergeben haben und danach mit punischer Hinterlist behandelt und in Fesseln geschlagen worden sind. Sollte diese Nachricht nicht ebenfalls dem Fabius Pictor entnommen sein? Dann erhielten wir eine Gesamtzahl der Gefallenen, der in Gefangenschaft geratenen und der Entronnenen — insgesamt etwa (*sex milia ferme!*) 31 000, was der abgerundeten Verlustziffer von 30 000 Mann bei Polybios (3, 84, 7 u. 85, 1), bei Val. Max. (1, 6, 6), bei Plutarch (v. Fabii 3, 3) und bei App. (10, 41 f.) gut entspricht.<sup>70</sup> Wenn die Angabe des Livius nicht als Gesamtsumme des Heeres zu betrachten ist, sondern als Teilangabe (wobei ein Teil des Heeres hier unerwähnt blieb), kann die ganze literarische Tradition einheitlicher aufgefaßt werden. Fabius ist nunmehr nicht im Gegensatz zur gesamten «polybianischen» Tradition. So kann auch die ohnehin gewagte Annahme aufgegeben werden, Polybios habe eben in seinen diesbezüglichen Angaben einer griechisch karthagischen Quelle gefolgt und die Zahl der römischen Mannschaft tendenziös aufgerundet.<sup>71</sup> Polybios folgte auch hier dem Fabius Pictor.

<sup>69</sup> M. GELZER: a. W. = Kl. Schr. III. 230; F. W. WALBANK: Hist. Comm. on Polyb. zu 3, 77, 1; 84, 4; P. A. BRUNT: a. W. 671: «It seems probable . . .».

<sup>70</sup> Bei der Einheitlichkeit der Gesamtsumme fällt die starke Diskrepanz bez. der Teilangaben auf. Polyb. a. a. O. gibt 15 000 Gefallene und «über 15 000» Gefangene an; Val. Max. 1, 6, 6 gibt die genauesten Angaben: *XV Romanorum caesa, VI capta, X fugata sunt*. Laut Plutarch gab es 15 000 Tote und 15 000 Gefangene. Die Summierung des Valerius Maximus beweist, daß die von Livius in seiner früheren Erzählung erwähnten 6000 Flüchtlinge, die in Gefangenschaft geraten sind, zur Gesamtsumme hinzu gehören: dann ist aber zwischen Livius/Fabius und Appian kein prinzipieller Gegensatz.

<sup>71</sup> Zuletzt bei P. A. BRUNT: a. W. 678. Dieser Hypothese widerspricht auch dem Consensus der gesamten römischen Historiographie mit der «aufgerundeten» Summe Polybios'.

Wenn Appians Angabe über die Heeresstärke Flaminius' im ganzen auch dem Polybios entspricht und letzten Endes auf Fabius Pictor zurückzuführen ist, — so sind auch seine Verlustziffern (20 000 getötete und 10 000 entronnene bzw. später in Gefangenschaft geratene) mit der früheren Angabe kongruent und können gut erklärt werden. Appian selbst erzählt später (Ann. 14, 60), von den Gefangenen wären 5000 Römer durch Hannibal hingemordet worden: *τοὺς μὲν αἰχμαλώτους, εἰς πεντακισχιλίους ὄντας κατέσφαξεν*. Dieses Ereignis ein krasses Beispiel für Hannibals Unmenschlichkeit — bleibt in der gesamten späteren Tradition, auch Polybios und Livius inbegriffen, unerwähnt.<sup>72</sup> Es war möglicherweise nur ein «Greuelmärchen» des Fabius Pictor, welches später mit Schweigen übergangen wurde. Wenn wir diese 5000 später hingemordeten zu den laut Livius/Fabius schon in der Schlacht gefallenen 15 000 Soldaten hinzurechnen, erhalten wir eben die von Appian 10, 41 f. angegebene Gesamtzahl der 20 000 Gefallenen. Es ist sehr leicht möglich, daß Appian zur ursprünglichen Angabe des Fabius über die 15 000 in der Schlacht gefallenen aus eigener Initiative noch die 5000 später Getöteten hinzurechnete und so zur Gesamtzahl von den 20 000 Toten geraten ist. Der Einfluß einer vermittelnden Quelle ist auch nicht ausgeschlossen.

Der Vergleich der appianischen Zahlenangaben mit jenen, die aufgrund von Polybios und Livius letztlich auf Fabius Pictor zurückzuführen sind, lassen wenigstens zwei Folgerungen zu.

Einerseits können Appians zahlenmäßige Mitteilungen ebenfalls wie auch seine gesamte Betrachtungsweise auf Fabius Pictor zurückgeführt werden. Andererseits muß jedoch auch mit einer selbständigen Gestaltung des Stoffes durch Appian gerechnet werden. Er hat vieles gekürzt, zusammengefaßt, Zahlen ab- oder aufgerundet, selbständige Kombinationen durchgeführt, Mitteilungen anderer Quellen in seinen Bericht einbezogen. Er gibt keine Abschrift, keine Paraphrase, auch keine verkürzte Version seiner hauptsächlichen Quelle, sondern eher eine freie Bearbeitung derselben: mit Kürzungen, Änderungen und Erweiterungen. Im großen und ganzen verließ er sich auf die Information einer einzigen «Hauptquelle»: deren Gedankengang, Betrachtungsweise und schriftstellerische Eigenheiten er ebenso übernahm wie auch die trockenen Zahlenangaben über Gruppenstärken und Verluste. Die teils erwiesenen, teils sehr wahrscheinlichen Entsprechungen zwischen der Darstellung Appians und jener des Fabius Pictor scheinen jedenfalls genug zahlreich zu sein, um diese «grundlegende Quelle» der *Annibaiké* eben im verlorenen Schlußteile des fabianischen Geschichtswerkes erkennen zu dürfen. Aufgrund des appianischen Werkes kann die Darstellung des Fabius Pictor über den II. punischen Krieg in seinen Grundzügen rekonstruiert werden.

<sup>72</sup> Die Episode wird nur bei Zonaras 8, 26,1 berichtet, Polybios und Livius kennen sie nicht; cf. A. KLOTZ: a. W. 38.

## DER QUELLENKRITISCHE WERT DER ANNIBAIKE

Der Umfang jenes Materials, das Appian von Fabius Pictor übernommen – oder: unter seinem hauptsächlichlichen Einfluß geschrieben hat, kann nur in ganz großen Linien bestimmt werden. Die Probleme und Ereignisse des Kriegsausbruches hat er jedenfalls von ihm übernommen. Das bedeutet, daß die ersten Kapitel der *Iberike* abgesehen von der «Urgeschichte» d. h. etwa von 4, 15 bis 13, 52, wo auch *große* Teile der Erzählung fast wörtlich parallel mit der Annibaike laufen,<sup>73</sup> als fabianisches Gedankengut zu betrachten sind. Die Quellenfrage des mittleren Teiles der *Iberike* etwa bis 38, 157, wo die Ereignisse des II. punischen Krieges erzählt werden, möge für jetzt auf sich beruhen.<sup>74</sup> Dem Fabius Pictor entnommen ist ferner der größte Teil der *Annibaike*. In diesem Buch ist die Auffassung Appians grundsätzlich einheitlich, fast wie aus einem Guß. Die schon hervorgehobenen charakteristischen Züge – die Gehässigkeit Hannibal gegenüber, die Betonung seiner Konflikte mit dem eigenen Heer, das Fehlen der chronologischen Ordnung, die eigenartige Orthographie – alle diese beziehen sich auf das ganze Buch. Hier auch eine zweite, gleichrangige grundsätzliche Quelle anzunehmen – scheint überflüssig zu sein.

Diese ganze Betrachtungsweise Appians verändert sich aber in jenen Teilen seines Werkes, welche den Ausgang des Krieges und Hannibals letzte Jahre behandeln. Schon in den ersten Kapiteln der *Libyke*, und vollends in der *Syriake* (namentlich in den Kapp. 7 ff.) erscheint ein fast veränderter Hannibal: ein Rom gegenüber zwar fanatisch feindlicher Mensch, dessen Feldherrnweisheit und menschliche Größe, *megalonoia* (Syr. 11, 45) jedoch über jeden Zweifel erhaben sind. Die Niederlage Antiochos' III. wurde dadurch verursacht, daß er die Ratschläge dieses Ratgebers nicht befolgt hatte.<sup>75</sup> Seine niederträchtige Verfolgung durch Flamininus zeugt nur über die «kleinliche Seele», *smikrotos* des Römers (ebd.). In diesen Büchern seines Werkes folgte Appian offenbar schon einer anderen Quelle, deren vom «fabianischen» abweichendes Hannibal-Porträt er gedankenlos übernahm.<sup>76</sup> Die hohe geistige Fähigkeit, die von einander stark abweichenden Darstellungen Hannibals, die verächtlich-feindliche des Fabius Pictor, und die hochachtungsvoll-gegnerische des Polybios und Livius in ein einheitliches Bild zusammenschweißen – diese Fähigkeit ging dem alexandrinischen Rhetor ab. Dieses Fehlen der

<sup>73</sup> Cf. dazu die Zusammenstellung bei A. KLOTZ: a. W. 10 ff.

<sup>74</sup> Für Fabius charakteristische Züge fehlen hier, die Erzählung weicht aber auch von Polybios stark ab, cf. G. DE SANCTIS: a. W. 644, «anche qui nessun di Polibio . . .».

<sup>75</sup> Syr. 14, 59 und I. HAHN: Acta Ant. Hung. 18 (1970) 295.

<sup>76</sup> Zu bedenken ist jedoch, daß Hannibal in seinen letzten Jahren schon eindeutig für das Hellenentum, für Antiochos III. gekämpft hat, demnach eine – in den Augen des Alexandriners – sympathischere Rolle innehatte als früher. In der *Syriake* ist Appian Rom gegenüber schon grundsätzlich feindlich gesinnt, cf. E. GABBA: Sul libro siriano di Appiano (zit. Anm. 17).

eigenen und selbständigen Gestaltungsfähigkeit trägt aber dazu bei, die verschiedenen Quellen voneinander sauberer unterscheiden zu können.

Die Beweggründe, wegen deren Appian in seiner Darstellung des II. punischen Krieges eben Fabius Pictor erwähnte, sind auf exakte Weise schwer festzustellen. Diese Wahl war jedenfalls bewußt: denn Appian kannte und benützte in anderen Büchern Polybios und Livius, die beide hier beiseite gelassen wurden. Ein nicht unwichtiger Umstand kann jedenfalls geltend gemacht werden: Appian stand unter den Einfluß des archaisierenden literarischen Geschmacks des Cornelius Fronto und seines Kreises, befolgte auch dessen Ratschläge<sup>77</sup> und das konnte zur Wahl einer, zwar veralteten, aber *zeitgenössischen* Quelle führen. Daß Appian mit Vorliebe eben zeitgenössische Quellen zu je einer Partie seines Buches benützte, kann auch anderweitig erwiesen werden: in der Darstellung des III. punischen Krieges war Polybios wenigstens *eine* seiner Quellen, ebenso in der Darstellung des antiochischen und des III. makedonischen Krieges; das Zeitalter der Bürgerkriege stellte er unter dem Einfluß des Asinius Pollio dar, dabei benützte er auch die *Commentarii* des Augustus,<sup>78</sup> vielleicht auch die Memoiren des Scribonius Libo (*Emph.* 3, 77, 315).<sup>79</sup> Nach diesem Prinzip mußte die Wahl bez. des II. punischen Krieges eben auf Fabius Pictor fallen, den *aequalis temporibus huiusce belli*, der als *συγγραφεὺς τῶνδε τῶν ἔργων* auch unserem Autor bekannt war.

Wie dem immer sei, möchten wir die Bearbeitung des Quellenmaterials bei Appian keinesfalls als vollkommen sklavische Übernahme oder Paraphrase betrachten. Fabius Pictor bedeutete nur jene Hauptquelle, deren Angaben unser Autor aus seinen anderweitigen Kenntnissen und eigenen Reflexionen ergänzte und bereicherte. So konnte schon die Episode über den Eid Hannibals als Einfügung in die ursprüngliche Erzählung erwiesen werden; dasselbe gilt über die Bemerkung Augustus' bez. die Heerführung des Fabius Maximus. Als persönliche Betrachtung Appians könnte auch die mit dreifachem *eite-eite-eite* bezeichnete Reflexion darüber gelten, *varum* Hannibal i. J. 211 Rom nicht angegriffen hat: das Gedankenspiel mit verschiedenen Motivierungen einer geschichtlichen Tat ist eben für unseren Autor charakteristisch. Ebenso können solche Motive und *topoi*, wie etwa die «göttliche Verführung» (*theoblabeia*) Hannibals, ein Motiv, welches zur Erklärung der Niederlage von Perseus, Antiochos III., Sertorius, Pompeius, Mithridates, Brutus und S. Pompeius von unserem Autor benützt wird<sup>80</sup> wiederum unserem Autor selbst zugeschrieben werden. Die Methode der selbständigen Ausschmückung der Erzählung mit Hilfe der Motivübertragung aus anderen Werken, Verschmelzung ver-

<sup>77</sup> S. JANNACONE: Appunti per una storia della storiografia retorica del II. secolo. *Giorn. It. di Filologia* 14 (1961) 289 ff.

<sup>78</sup> Cf. dazu das Material in *Ann.* 17, 21.

<sup>79</sup> Diese traditionelle Lesung gegen die Coniectur des Perizonius hergestellt von S. MAZZARINO: *a. W.* II, 1, 399.

<sup>80</sup> I. HAHN: «Appianus tacticus». *Acta Ant. Hung.* 18 (1970) 293 ff.

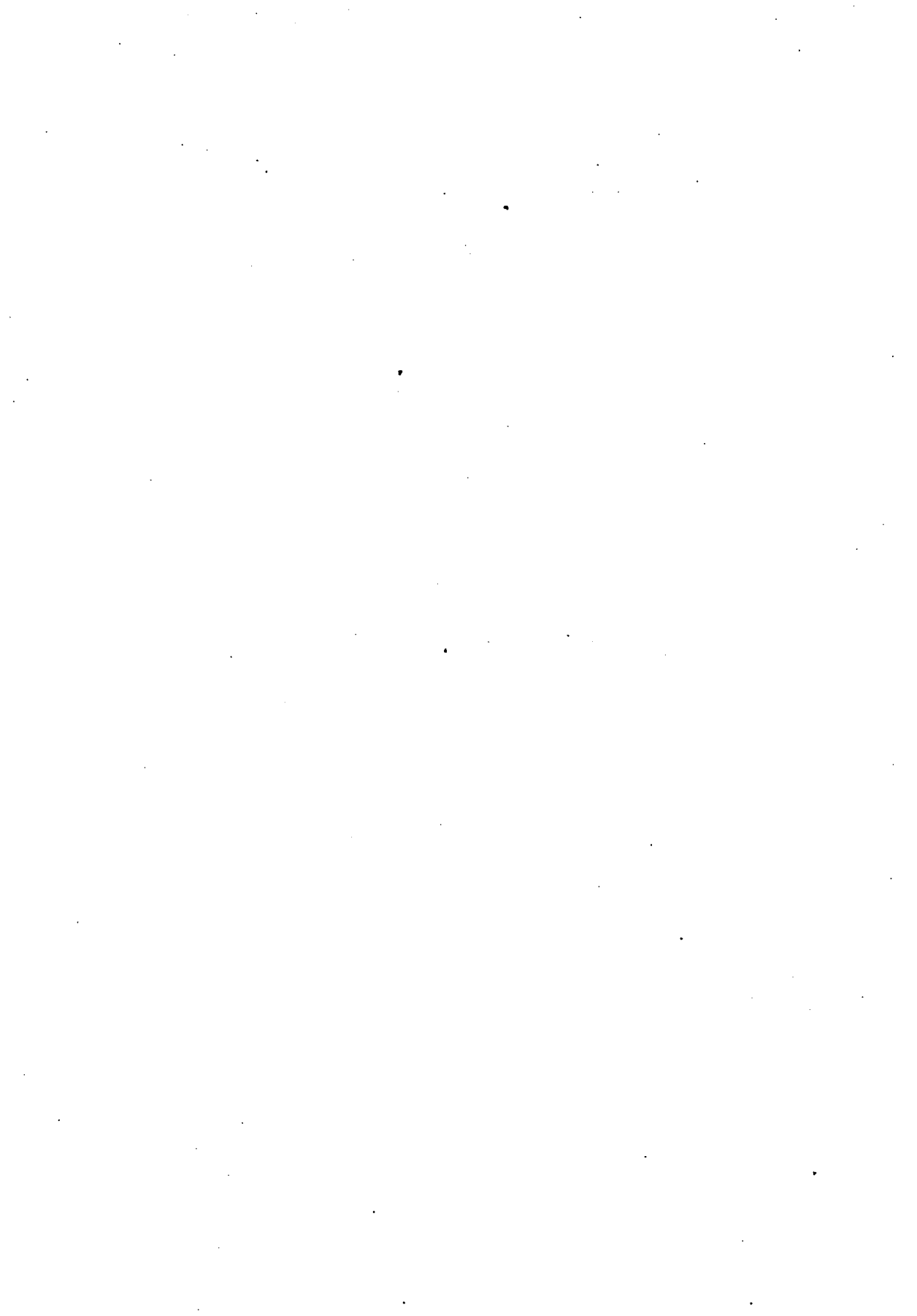
schiedener Quellenangaben und rein persönlicher Reflexionen — das alles war Appian keinesfalls fremd. Dem grundlegenden Gedankengut und der prinzipiellen Auffassung seiner Quelle blieb er jedoch treu: so auch in seiner *Annibaike* dem Fabius Pictor. Einen wichtigen Teil dieses frühesten römischen Geschichtswerkes uns in seinen Hauptlinien bewahrt zu haben — darin besteht das größte literarische Verdienst der *Annibaike* Appians. Dieses Buch des *alexandrinischen* Geschichtschreibers bewahrt für uns ein Stück frühester *römischer* Geschichtschreibung — mit allen ihren stilistischen und strukturellen Schwächen, mit ihrer durchsichtigen politischen Tendenz, Einseitigkeit und Gehässigkeit. Was alles Cicero und Fronto an Fabius Pictor zu beanstanden hatten — daß er kein *«exornator rerum»* war und sein Werk *incondite* geschrieben hat — bezieht sich auch auf die *Annibaike* Appians: dennoch muß es, wenn die bisherigen Ausführungen wenigstens in ihren Hauptlinien annehmbar erscheinen — mit unter die wertvollsten Quellen des zweiten punischen Krieges gezählt werden.\*

Budapest.

• KORREKTURNACHTRAG

Seit Abschluß meines Manuskriptes erschien der wichtige Aufsatz von D. TIMPE: Fabius Pictor und die Anfänge der römischen Historiographie, in: Aufstieg u. Niedergang der römischen Welt (Festschrift J. Vogt), 1972, I. 2, 928—969, auf dessen neue Ergebnisse ich in meinem Aufsatz nicht mehr eingehen konnte. Einige kleine Bemerkungen scheinen dennoch nötig zu sein. In den hier dargebotenen Rekonstruktionen ist ebenfalls die Überzeugung dominierend, für das Geschichtsbild des Fabius Pictor sei «das Zeiterlebnis konstitutiv» gewesen (a. W. 960); daraus folgt m. E., daß das geschichtliche Werk im höchsten Sinne des Wortes eine klare Tendenz verfolgte — u. zw. mit dem Zwecke, «die römische Größe und Sieghaftigkeit zu betonen», und «die Zugehörigkeit der Römer zur griechischen Kulturgemeinschaft zu demonstrieren» (ebd. 958). Im vorliegenden Aufsatz wurde die Parteilichkeit des Fabius, und seine propagandistischen Anliegen, auch in Anbetracht der seinerzeit aktuellen politischen Fragen etwas scharfer akzentuiert, als in den umsichtigen Erwägungen D. TIMPE's. Wenn Fabius Pictor eine bestimmte Tendenz zum Ausdruck brachte, mußte sich dieselbe allerdings aufs stärkste in den zeitgeschichtlichen Partien seines Werkes auswirken.

In einigen Detailfragen, wie z. B. über den Abschluß seines Werkes (vgl. a. W. 956, Anm. 78), oder über den Charakter seiner chronologischen Angaben (ebd. 955, Anm. 74) schien mir allerdings eine etwas eindeutigeren Stellungnahme erlaubt; solche Streitfragen sind aufgrund des Quellenmaterials endgültig ohnehin nicht zu lösen. Wenn allerdings der Verf. a. W. 954 mit vollem Recht feststellt, Fabius Pictor sei von den späteren römischen Historikern als Autorität zu *Einzelpunkten* benützt worden (die Sperrung stammt von mir) — so ist die fast durchgängig «fabianische» Betrachtungsweise Appians eine ganz vereinzelte und umso bedeutendere Erscheinung. — [Budapest, 10.12.1973. I. H.]





## LANDED PROPERTY IN EARLY ROMAN PANNONIA

The problem of landed property has hardly been investigated in all details by scholarly research in Pannonia so far. This question can be studied, of course, much better in those eastern provinces, for which we have a rich source material regarding the legal position of land also from the times preceding the Roman conquest and where the duality of the «royal land» and the territories of the cities can, to a certain extent, be compared with the legal categories of the municipal and state or imperial landed property in the Roman Empire.<sup>1</sup> In regard to Pannonia the research of legal and social history is not in such a favourable position. The literary as well as the epigraphic and archaeological sources are very defective, therefore in most of the questions of detail we can only come to hypothetical solutions.

As to the legal position of land we have no direct date concerning Pannonia previous to the Roman conquest. According to Appianus (*Illyr.* 22) the lands or villages were inhabited by the Pannonians *κατὰ συγγένειαν* i.e. in bonds of blood relationship, obviously according to clans.<sup>2</sup> It seems, therefore, to be likely that Caesar's report regarding the Celts of Gaul can also be held valid for the Pannonians, according to which among the former nobody has an exactly limited landed property of a definite size, but the officials and notabilities year by year distribute there and as much land to the clans and branches of clans, what they deem to be advisable.<sup>3</sup> Thus, before the Roman conquest, with the Pannonian tribes we can presume for the most part collective landed property, although the initial phase of privately owned land in the form of allotments — just like with the ancient Romans — cannot be entirely excluded.

<sup>1</sup> J. HARMATTA: *Der Alte Orient und das klassische Altertum*, Acta Ant. Hung. 7 (1959) 37 and *Das Problem der Kontinuität im frühhellenistischen Ägypten*, Acta Ant. Hung. 11 (1963) 203 foll.

<sup>2</sup> Cf. A. MÓCSY: *Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Markomannenkriegen*, Budapest 1959. 131 and *s. v.* Pannonia, PWRE Sp. Bd. IX. 1962. 536.

<sup>3</sup> *Caes. b. g.* VI. 22: *neque quisquam agri modum certum aut fines habet proprios, sed magistratus ac principes in annos singulos gentibus cognationibusque hominum, qui tum una coierunt, quantum et quo loco visum est agri, attribuant atque anno post alio transire cogunt*. Cf. also A. MÓCSY: *Die Bevölkerung von Pannonien*. 107.

At any rate, by the Roman conquest the legal position of land in Pannonia was changed considerably. Pannonia was occupied by Augustus, *Pannonios stipendiarios adiecit*, Aurelius Victor writes in his *Epitome* (I. 7). The passage of Gaius (2, 7) is well-known, according to which *in provinciali solo placet plerisque solum religiosum non fieri, quia in eo solo dominium populi Romani est vel Caesaris, nos autem possessionem tantum vel usum fructum habere videmur*. Pannonia was an imperial province, thus its territory was imperial landed property. The difference between the taxation systems of the imperial and senate provinces is known similarly from Gaius (2, 21): *provincialia praedia . . . alia stipendiaria, alia tributaria vocamus: stipendiaria sunt ea quae in his provinciis sunt quae propriae populi Romani esse intelleguntur, tributaria sunt ea quae in his provinciis sunt quae propriae Caesaris esse creduntur*. Concluded on the basis of this statement, the inhabitants of Pannonia paid *tributum*. Just therefore is the usage of Aurelius Victor striking, because in accordance with the definition of Gaius we would expect the phrase *Pannonii tributarii* instead of *Pannonii stipendiarii*.

The report of Aurelius Victor is therefore important from the viewpoint of the legal position of land, because the terms *stipendium* and *tributum*, and *stipendiarius* and *tributarius*, respectively, do not mean only a terminological difference, but they also reflect the difference of the taxation system. The *stipendium* is the expression of the indirect taxation system, in which the communities paid the tax in a lump sum fixed permanently every year, and the collection and levying of this was provided for by the taxpayers themselves. The *tributum*, on the other hand, means a direct tax, levied from the single tax payers as a certain proportion of their property, their income (crop). Therefore, if Aurelius Victor used the term *stipendiarius* in his report in the sense of political law in accordance with the definition of Gaius, then we ought to conclude that in Pannonia such native communities were organized by the Romans, which were authorized to indirect taxation, *i.e.* they themselves provided for the levying and collecting of the tax. Earlier research had really thought of such an interpretation of the report of Aurelius Victor and they presumed that the Pannonian peregrine communities were *civitates stipendiariae*.<sup>4</sup>

The clarification of this question is important not only from the viewpoint of the legal position of land, but it renders also necessary the drawing of certain conclusions from the viewpoint of the level of the social development of the Pannonian peregrine communities. In fact the indirect taxation system could obviously be introduced only there, where it was rendered possible by the development of the social structure of the community. Such were first of all the communities of urban character in the eastern regions of the Mediterranean

<sup>4</sup> Cf. A. Mócsy: PWRE IX. Sp. Bd. 605.

Sea, which to a great extent had a highly developed taxation system also before the Roman conquest. In Pannonia, however, just like in a great part of Gaul, the situation was different. Here the development of the towns was still in its very initial phase, and besides this — as it was shown by A. Mocsy<sup>5</sup> the Pannonian *civitates* the peregrine communities, organized by the Romans, did not even correspond to the old Pannonian tribal frames, but their purpose was to decrease the influence of the old tribal aristocracy, which proved to be dangerous in the course of the great Pannonian revolt, or to annihilate it entirely. Thus the Pannonian *civitates* were partly artificial peregrine communities brought about by the Romans, in which we can hardly count with the existence of an earlier taxation system. Therefore, apart from the obvious difficulty, from the viewpoint of political law, of the assumption that the Pannonian peregrine communities would have paid *stipendium*, the presumable level of social development and organization of the Pannonian *civitates* also contradict it.

Thus it does not seem to be likely that after the Roman conquest the Pannonian peregrine communities would have paid the tax in the indirect taxation system, *i.e.* that they would have paid *stipendium*. The report of Aurelius Victor very likely has to be interpreted so that the word *stipendiarii* was used by him not in the sense of political law as defined by Gaius, but in the general meaning «tribute, tax paid by subjects», frequently occurring in historical literature. Since the institution of the *stipendium* developed originally from the war tribute and the maintenance expenditures of the Roman occupation army,<sup>6</sup> the population of Pannonia till the final elaboration of the taxation system of the province naturally paid *stipendium*. Thus, if Aurelius Victor wanted to stress the conquest of Pannonia, he could not use any other term than *Pannonii stipendiarii*. Besides this, however, we can also think of the possibility that in the period of Aurelius Victor the terms *stipendiarius*, *stipendium* and *tributarius*, *tributum* were already felt to be synonyms. One of the passages of the *Digesta* (50, 16, 27, 1: *stipendium . . . etiam tributum appellari Pomponius ait*) renders it doubtless that this development really took place.<sup>7</sup>

It can, therefore, hardly be doubted that the territory of Pannonia was imperial landed property, accordingly her inhabitants surely paid *tributum* in the direct taxation system. For this purpose, of course, the accurate measuring of the territory of the province and of the possessions of its inhabitants was necessary, what, just like in the case of Gaul, Judaea and Syria, was probably ordered by Augustus in Pannonia (Illyricum) immediately after the annexation. It is not impossible that the initial difficulties of this new taxation system

<sup>5</sup> PWRE IX. Sp. Bd. 606 foll.

<sup>6</sup> TH. MOMMSEN: Römisches Staatsrecht. III. Bd., I. Abt. Leipzig 1887. 728 foll.

<sup>7</sup> Cf. TH. MOMMSEN: Römisches Staatsrecht. II. Bd. II. Abt. 1095, note 1.

also contributed to the outburst of the great Pannonian revolt. In his address preserved on the table of Lyon (CIL XIII 1668) Emperor Claudius characterizes the Gallian *census*, ordered by Augustus much earlier, even in connection with the events taking place in 12 B.C. as *novum tum opus et inadsuetum Gallis*. Very likely the Pannonian *census* also required a longer time, even if it did not last perhaps for forty years, like that of Gaul. At any rate it is characteristic of its thoroughness that, as it is shown by the testimony of Hyginus (*grom.* 205), the lands in Pannonia were classified according to 5 categories of quality, *viz. : certa pretia agris constituta sunt, ut in Pannonia arvi primi, arvi secundi, prati, silvae glandiferae, silvae vulgaris pascuae : his omnibus agris vectigal est ad modum ubertatis ad singula iugera constitutum*. On the basis of this text it seems to be likely that the inhabitants of Pannonia possessed their earlier lands as lands let on long lease (*ager vectigalis*), thus they paid ground rent, *vectigal*.

Since under Augustus there were no municipia or coloniae in the territory of Pannonia as yet, it seems to be obvious that, apart from the exception to be discussed later, the legal position of land was rather uniform, *viz. :* the province became imperial landed property, the land was possessed by the native population in the form of long lease, and the persons liable to pay tax paid *vectigal*, fixed in direct taxation system, in accordance with the 5 categories of the lands and its quality (*bonitas agrorum*). In connection with this two problems arise. One of them is that to what extent the new legal position of land influenced the landed property conditions of the native population. The Pannonians lost their property rights over the land and could possess their earlier lands at the most as *ager vectigalis*.<sup>8</sup> At the same time, however, as a result of the direct taxation system, which demanded the payment of the tax (ground rent) from the individual liable to pay tax, the eventually earlier existing collective possession of land had to be discontinued soon. Thus, if the private possession of land did not exist earlier, it must have developed now, and the Roman legal system made it possible for the population to increase its cultivated land by occupation. In the period of the Roman conquest a significant part of the territory of Pannonia was very likely not yet under cultivation. The area of pastures and forests could be very large so that there were still great possibilities for the increase of the cultivated area.

The second problem is connected just with this phenomenon. Since in Pannonia there were still large uninhabited and uncultivated areas, at the fixing of the territories of the peregrine communities the emperor undoubtedly had the possibility to maintain significant parts of the territory as direct imperial property for himself. Unfortunately, for the time being we do not have any foothold to answer this question, although the solution of this problem

<sup>8</sup> K. VISKY: *Ager vectigalis* and Provincial Landed Property. (In Hungarian.) *Ant. Tan.* 3 (1956) 257 foll.

would also be important from the viewpoint of the origin of the imperial landed properties. In uninhabited and uncultivated territories the formation of large imperial estates was naturally possible only if the required manpower, slaves or *coloni* were insured. At the time of the conquest of Pannonia, however, the possibility for this could be rather small. Thus in this early period we can hardly count with the coming into existence of imperial large estates directly under the imperial administration, even if otherwise there would have remained such territories, which did not belong to the territories of the peregrine communities.

The territories occupied or utilized by the army, the *territorium legionis* (and eventually the *territorium alae* or *cohortis*) very likely meant an exception as compared with the uniform legal position of the provincial land. Historical research has dealt a lot with this question,<sup>9</sup> however in certain relations we do not see clear even today. The reason for this is partly that the attention of investigation was concentrated first of all on the *canabae*, the civil settlements established beside the military camps, and thus the legal condition of the land of the *territorium legionis* was pushed into the background. It seems at any rate doubtless that the military troops disposed of a certain area of land, which appears in the inscriptions earlier under the denominations *pratum* (or *prata*) *legionis*, *prata cohortis*, later as *territorium legionis*, etc. (cf. CIL III 10489, AE 1946, No. 17—19, AE 1937, No. 13, etc.).

It also seems to be selfevident that the military troops required places of encampment and drill grounds, kept permanently occupied by them. These territories of land must have definitely been outside the legal category of the *ager vectigalis*, because the establishment of private landed possession was very likely impossible on them, and thus obviously no *vectigal* or *tributum* was paid after these territories by anybody either. Thus the assumption is unlikely that the military territories were delimited only, when in the province the territories of municipal landed possession developed. It is, however, obvious that the legal position of the *ager vectigalis* was just as different from the territories possessed by the army as that of the municipia, and at the same time not only the land of the peregrine communities, but also the land of the municipia and even that of the *coloniae* could be utilized for military purposes, as this is shown by the case of Dura-Europos, which was a *colonia* invested with *ius Italicum*, and still part of the internal territory of the city was utilized for the purpose of the military camp.<sup>10</sup>

<sup>9</sup> Cf. A. SCHULTEN: *Das Territorium legionis*. *Hermes* 29 (1894) 482 foll., R. EGGER: *Bemerkungen zum Territorium pannonischer Festungen*. *Anz. ÖAW Phil.-hist. Kl. Wien* 1951. 209 foll., A. MÓCSY: *Das Territorium legionis und die Canabae in Pannonien*. *Acta Arch. Hung.* 3 (1953) 179 foll., A. MÓCSY: *Zu den Prata Legionis*. *Studien zu den Militärgrenzen Roms*. *Limeskongreß* 1964. Köln—Graz 1967. 211 foll., H. v. PETRIKOVITS: *Das römische Rheinland*. *Archäologische Forschungen seit 1945*. Köln Opladen 1960. 63—72, etc.

<sup>10</sup> C. B. WELLES—R. O. FINK—J. F. GILLIAM: *The Parchments and Papyri*. *The Excavations at Dura-Europos*. *Final Report V, Part 1*. New-Haven 1959. 25.

Thus the assumption seems to be necessary that in the territory of Pannonia the territories required by the military troops were delimited from the *ager vectigalis* from the very beginning, or at least as from the first *census*. However, the theory has to be held unproved, according to which the *territorium legionis* (or *cohortis*, etc.) would have been an extensive area serving the self-sufficiency of the *legio* (*cohors*, etc.), with peregrine communities, which insured the supply of the *legio* (*cohors*, etc.). This would have meant that the military troops would have disposed directly of the *vectigal* or *tributum* collected from their *territoria*, and even that they themselves could have arranged for the collection of this, directly, within their own jurisdiction. This, however, was not the case even after the introduction of the taxation in nature.

Already the fact contradicts it, according to which as a rule, supply of the military troops could not be insured from the immediate vicinity, inasmuch as the territories directly adjacent to the camps could eventually not produce or manufacture all that was needed by the troops. Thus according to the *Pridianum Hunt* the *Cohors I Hispanorum Veterana* sent soldiers from the Danube region to Gaul for the acquisition of clothing and grain (*vestitum, frumentatum*),<sup>11</sup> in Dura Europos in the morning reports of the *Cohors XX Palmyrenorum* the soldiers charged with the acquisition of grain or with the escort of grain consignments were always indicated as detached (*missi*),<sup>12</sup> *i.e.* as departed from the *territorium cohortis*. The self-sufficiency of the military troops could very likely occur at the time of the state of war, but of course this cannot be taken into consideration at the examination of the legal position of the *territorium legionis* existing also at the time of peace.

The supply of the troops with provisions, clothing and armament at peace time was probably organized centrally. However, there was a field of the supply of the troops, for which they had very likely to provide mostly themselves. This was the supply of the stock of horses and the beef cattle serving the provision, as well as the eventual supply with forage of the draught animals. According to the *Pridianum Hunt* the *Cohors I Hispanorum Veterana* commanded soldiers *ad Haemum ad armenta adducenda*,<sup>13</sup> and its soldiers were absent (*absentes*) also *in custodia iumentorum*.<sup>14</sup> Just therefore it seems to be likely that the *territoria* of the military troops, besides the places of encampment and drill grounds, comprised first of all territories suitable for pasturing of stock of animals, *i.e.* pastures. This is supported by those data, which mention the military territories as *prata cohortis* (AE 1937, No. 13) or as *prat(a) legionis* (AE 1946, No. 17–19).

<sup>11</sup> R. O. FINK: *Hunt's Pridianum*: British Museum Papyrus 2851. JRS 48 (1958) 104, Col. II, 18–19.

<sup>12</sup> C. B. WELLES—R. O. FINK—J. F. GILLIAM: *The Parchments and Papyri*. 275, No. 82, Col. II, 4–5.

<sup>13</sup> R. O. FINK: *Hunt's Pridianum*. JRS 48 (1958) 104, Col. II, 35.

<sup>14</sup> R. O. FINK: *loc. cit.* Col. II, 36.

However, it is not likely that the legal position of the pastures of the military troops would have been the same as that of the *ager vectigalis* in general. Therefore the interpretation of the frequently quoted Carnuntum inscription (CIL III 14356, 3 a) can hardly be correct, which mentions C. Iulius Catulinus, soldier of *legio XIII Gemina*, as *conductor prati Fur(iani)*.<sup>15</sup> This used to be interpreted that C. Iulius Catulinus, soldier of the legio, was the tenant of the pasture of his own legio. It is perhaps not necessary to underline the absurdity of this assumption from the legal point of view, but at any rate it is worth while to point out that in case the pasture hired would have belonged to the legio, then we ought to expect the term *pratum legionis*. The denomination *pratum Furianum* refers quite clearly to a private possession, the *conductor* of which was C. Iulius Catulinus. And as this lease case could hardly be of private character, we must presume that the *pratum Furianum* was hired and managed by the soldier on authority of the commander of the legio for the supply of the forage requirement of the legio. It is possible that in the *territorium* of the Carnuntum legio there was no land suitable for pasture, and therefore they resorted to this exceptional solution.

The legal position of the land of the *territorium legionis* was very likely influenced in the course of the later development by the circumstance that *canabae* were established on it, which gradually received a quasi-municipal organization. It is not impossible that this circumstance asserted itself in the direction that the differences of the legal position of the *territorium legionis* and the municipal territory or the *ager vectigalis* to a certain extent faded away in practice. The circumstance that part of the *canabae* became later *municipia*,<sup>16</sup> shows that already earlier such conditions developed in the military territories, which in practice could come close to the municipal conditions. We can perhaps interpret in this sense the Regensburg inscription from the year 178, according to which *an aedil(is) territo(rii) contr(ibuti) et c(anabarum) R(eginensium)* set an altar to Vulcanus.<sup>17</sup> Under the *territorium contributum* from the viewpoint of political law we must understand such a territory annexed to the *canabae*, which belonged earlier obviously to a peregrine community, *i.e.* it was *ager vectigalis*.<sup>18</sup> As regards the reason of the *contributio* only as a possibility

<sup>15</sup> Cf. *e. gr.* A. ALFÖLDI: Arch. Ért. 1 (1940) 230 foll., A. MÓCSY: Acta Arch. Hung. 3 (1953) 189 foll., etc.

<sup>16</sup> See A. MÓCSY: Acta Arch. Hung. 3 (1953) 194 foll., and PWRE IX. Sp. Bd. 611.

<sup>17</sup> CIL III 14370, 10. Cf. *e. gr.* A. MÓCSY: Acta Arch. Hung. 3 (1953) 188, H. v. PETRIKOVITS: Das römische Rheinland. 63, etc.

<sup>18</sup> Regarding *contribution* cf. TH. MOMMSEN: Römisches Staatsrecht. III. Bd. I. Abt. 765 foll. Recently U. LAFFI: Adtributio e contributio. Studi di lettere, storia e filosofia 28 (1966) 90 foll. tried to prove that no *adtributio* occurred in Italy after Augustus, and not any one can be evidenced north of the Alps. The fact is, however, that among the conditions of Roman citizenship generally spread in Italy, the *adtributio* (or *contributio*) as a subordinate relation lost its actuality at the end of the 1st century B. C. but it has preserved its validity as a separate juristic category of subordination in the provinces even during the 1st and 2nd centuries A. D. as it is proved *e. gr.* by Pliny the Elder,

we can raise that the Roman citizens living in the *canabae* acquired landed possession in the territory of the neighbouring peregrine community, and then they succeeded in achieving that their possessions were annexed to the *canabae*. If this assumption will turn out to be correct, than we can see here already such a transitional condition, which directly prepared the reorganization of the *canabae* into municipia.

The first colonia, *viz.* Colonia Iulia Emona, is established in Pannonia under the reign of Tiberius, and as a result of this the municipal landed possession also appears beside the *ager vectigalis* of the peregrine communities. Since, to our present knowledge, no colonia in Pannonia received *ius Italicum*<sup>19</sup> even later on, and we do not know either about the granting of *immunitas* to any colonia, the difference between the legal position of the land of the peregrine communities and the municipia is expressed first of all in the differences of the taxation systems. In Pannonia landed property could not be acquired in the municipia either, and also in their territories only the possibility of the *possessio* existed. Thus from the classification of landed property of Agennius Urbicus, to be traced back very likely to Frontinus (*grom.* 35, 13 foll. (*prima enim conditio possidendi, haec est ac per Italiam, ubi nullus ager tributarius, sed aut colonicus aut municipalis aut alicuius castelli aut conciliabuli aut saltus privati. at si ad provincias respiciamus, habent agros colonicos Italicis iuris, habent et colonicos qui sunt immunes, habent et colonicos stipendiarios. habent autem provinciae et municipales agros aut civitatum peregrinarum.*), only the last three items, *viz.* the *agri colonici stipendiarii*, the *agri municipales* and the *agri civitatum peregrinarum* can be applied for Pannonia. The problem of the municipal landed possession was in recent times elucidated in detail by the works of A. Mócsy,<sup>20</sup> G. Alföldy<sup>21</sup> and Yu. K. Kolosovskaya.<sup>22</sup> Thus, referring in general to their results, I confine myself to a few remarks.

In Pannonia the *adsignationes* the veterans played an important part in the development of the municipal landed possession. Thus it is very likely not an accident that we find references to Pannonian *adsignationes* for veterans also in Hyginus (121): *nuper ecce quidam evocatus Augusti, vir militaris disciplinae, professionis quoque nostrae capacissimus, cum in Pannonia agros veteranis ex*

*n. h.* III. 3, 18 (*civitates provincia ipsa [sc. Hispania Citerior] praeter contributas aliis CCXCIII continet*) and by the decree from Tergeste (CIL V. 532 according to which Pius granted the permission *uti Carni Catalique attributi a divo Augusto rei publicae nostrae (viz. to the city) . . . per aedilitatis gradum in curiam nostram admitterentur ac per hoc civitatem Romanam apiscerentur*), cf. otherwise already TH. MOMMSEN: *loc. cit.*

<sup>19</sup> See K. VISKY: The *ius Italicum* and Pannonia. (In Hungarian.) *Ant. Tan.* 10 (1963) 191 foll.

<sup>20</sup> A. MÓCSY: PWRE IX. Sp. Bd. 600 foll., 671 foll.

<sup>21</sup> G. ALFÖLDY: Municipal Medium-Sized Farms in the Environs of Aquincum. (In Hungarian.) *Ant. Tan.* 6((1959) 19 foll.

<sup>22</sup> Ю. К. КОЛОСОВСКАЯ: Ветеранское землевладение в Паннонии. ВДИ. 1963/4. 96 foll.



*voluntate et liberalitate imp. Traiani Augusti Germanici adsignaret.* The *adsignatio* could be made, of course, mostly from the lands of the peregrine communities or eventually from the free territories of land standing under the direct administration of the emperor. The shifting caused by this in the landed possession conditions can be realized if we consider that, on an average taking a period of 25 years as a basis and 25000 veterans, then theoretically in 100 years round 100 000 municipal landed possessions had to come into existence.<sup>23</sup> This might very likely promoted also the increase of the differences of property in the circle of the population of Pannonia, since the earlier proprietors of the lands received only modest compensations (cf. Ulpianus *Dig.* 6, 1, 15, 2: *ager . . . militibus adsignatus est modico honoris gratia possessori dato*).

According to a wide-spread assumption, the category of *ager exceptus* was also known in Pannonia, and we meet even with the generalization that the landed possessions of the veterans taken from the territory of the peregrine communities, usually became *ager exceptus*. This opinion is based on an inscription from Beočin<sup>24</sup> the text of which runs as follows: *age(r) vici Iosista adsig(natus) Tib. Cl. Prisco praef. alae I c. R.) CAE*. At the fore-part of the inscription the letters *AGE* were interpreted instead of *age(r)* as *ag(er) e(xceptus)* by E. M. Štaerman who also regarded the letters *CAE* as the abbreviation of the phrase *c(aput) a(gri) e(xcepti)*.<sup>25</sup> This theory was rather generally adopted by scholarly literature.<sup>26</sup> This attractive assumption, however, will be refuted by the simple fact that *ager adsignatus* and *ager exceptus* represent two terms excluding mutually each other. According to the testimony of Siculus Flaccus, *De conditionibus agrorum (Grom. vet. I. 157, 6-7) inscribuntur quaedam excepta quae aut sibi reservavit auctor divisionis et assignationis aut alii concessit*.<sup>27</sup> If, therefore, one part of the territory of vicus Iosista as *ager adsignatus* became the landed possession of Tiberius Claudius Priscus, then the same land could by no means be *ager exceptus*. Thus the interpretation *ag(er) e(xceptus)* of the letters *AGE* cannot be accepted.

Not even in the case of the letters *CAE* seems the interpretation *c(aput) a(gri) e(xcepti)* probable because even if we relate these signs to the neighbouring territory, there exists no basis for the assumption that this would have been an *ager exceptus*. It is more likely to think of the possibility that we have to do with an indication marking the extent of the landed possession. In this case on the basis of the testimony of the *Expositio podismi* (*Grom. vet. I.*

<sup>23</sup> Of course, not every discharge was *missio agraria*.

<sup>24</sup> AE 1911, 237.

<sup>25</sup> E. M. Štaerman: К вопросу о крестьянстве в западных провинциях Римской империи. ВДИ 1952/2. 107.

<sup>26</sup> Cf. E. M. Štaerman: Кризис рабовладельческого строя в западных провинциях Римской империи. Moscow 1957. 244, A. Мбэсу: Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Markomannenkriegen. 90. Yu. K. Kolosovskaya: ВДИ. 1963/4. 102.

<sup>27</sup> Cf. also A. Rudorff: Die Schriften der römischen Feldmesser. II. Berlin 1852. 388.

358, 19) «*E limes huius litterae habet in longo ped. DC*» it would be tempting to interpret the letter *E* as 600 feet. Accordingly the interpretation of the letter *CAE* may be *c(apat) a(gri) (habentis in longo ped.) DC*. However it may be, on the basis of the inscription from Beočin the existence in Pannonia of the category of *ager exceptus* cannot be assumed.

Budapest.

A. MÓCSY

## DAS PROBLEM DER MILITÄRISCHEN TERRITORIEN IM DONAURAUM

Für den Stand des Problems ist ein Zwiespalt kennzeichnend: einerseits liest man nämlich immer wieder die unbegründete Vermutung, es hätte in den Grenzprovinzen, unter militärischer Verwaltung (oder unter militärischer Aufsicht oder in militärischem Besitz) große Ländereien gegeben, die der Naturalienversorgung der Truppen gedient hätten; andererseits ist die Forschung in Verlegenheit, wenn es heißt, diese in sich nicht notwendigerweise unwahrscheinliche Vermutung auch quellenmäßig zu beweisen. Die direkten Quellenzeugnisse sind in der Tat äußerst spärlich und, was noch schlimmer ist, zeitlich und räumlich voneinander fernstehend, während die Versuche, dem Problem anhand indirekter Quellenzeugnisse zu nähern, von unbewiesenen und unbeweisbaren Voraussetzungen ausgehen müssen.

Als ich vor einigen Jahren unternahm,<sup>1</sup> das Problem diachronisch zu betrachten, war ich bestrebt, nur die direkten Angaben, und auch diese zumeist nur aufgrund ihrer herkömmlichen Deutung in ein Gesamtbild zusammenzufügen, ungeachtet dessen, daß die Angaben nur ausnahmsweise auf das gleiche Gebiet und auf die gleiche Zeitperiode bezüglich sind. An sich ist so ein Verfahren weder unrichtig noch ungewöhnlich,<sup>2</sup> aber gerade beim heutigen Stand des Problems und in Anbetracht der in den einschlägigen Quellen anzutreffenden terminologischen Unstimmigkeiten wird man doch versuchen müssen, jede Angabe zuerst in sich selbst und im Rahmen der Zeit und des Ortes, worauf sie sich bezieht, einzeln ins Auge zu fassen. Um die Gefahren der Verallgemeinerung zu zeigen, berufe ich mich auf einige Beispiele:

Der Fachausdruck *territorium legionis* kommt nur ein einziges Mal und in einer Zeit vor, als sein Inhalt nicht notwendigerweise dem Sachverhalt der ersten zwei Jahrhunderte entspricht. Dennoch werden in der Fachliteratur die militärischen Territorien oft kurzerhand Legionsterritorien genannt, und dieser

<sup>1</sup> Zu den *Prata Legionis*, in: Studien zu den Militärgrenzen Roms, Limeskongreß 1964. Köln—Graz 1967. 211—214, s. auch Anm. 3.

<sup>2</sup> Vgl. z. B. R. MACMULLEN: *Soldier and Civilian*. 1963. S. VI: « . . . characteristics of the army generally rose above regional difference; . . . one can usually presume in Africa the practices found in Pannonia . . . »

unbekümmerte Wortgebrauch führte schließlich dazu, daß neulich sogar behauptet wurde, *territorium legionis* sei «auf vielen Inschriften» bezeugt. Der in der Frühzeit öfters belegte Ausdruck *prata legionis* hat dazu Anlaß gegeben, ein *pratum* auf einer um anderthalb Jahrhunderte späteren Inschrift für ein militärisches Land zu halten, und daraus wiederum weitgehende Schlüsse betreffs Bauermiliz in der Severerzeit (!) zu ziehen.<sup>3</sup>

Ich gehe im folgenden von der These aus, daß für Errichtung, Bestehen, Größe und Zweck der militärischen Territorien die jeweiligen politischen, wirtschaftlichen und sonstigen Gegebenheiten der Provinz maßgebend waren, wobei es der Reichsregierung wenig darauf ankam, die Verwaltung, die Bewirtschaftung, die bodenrechtlichen Verhältnisse und folglich auch die Terminologie allgemeingültig und einheitlich zu regeln.

#### DIE QUELLENZEUGNISSE FÜR MILITÄRISCHES LAND

Der am frühesten belegte Name militärischen Landes im Donauraum ist, ebenso wie überhaupt im Reich, *prata legionis*. Das Wort kommt auf einer Inschrift (CIL III 13250 = ILS 5968) im Küstenstreifen Dalmatiens vor, und zwar in einem merkwürdigen Kontext, insofern die einzig in Frage kommenden Legionen, die XI. Claudia und die IIII. Flavia die Gegend des Fundortes der Inschrift früher verlassen hatten, als die Inschrift gesetzt wurde.<sup>4</sup> Was das Wort *prata* betrifft, muß man auf den Umstand einen Wert legen, daß etwa zu gleicher Zeit, als die Legio XI. Claudia im dalmatinischen Standlager von Burnum stand, die Ländereien der Legio IIII. Macedonica in Asturien ebenfalls *prata legionis* genannt wurden und außerdem ebenfalls in Spanien auch eine Cohors (die IIII. Gallorum) über *prata* verfügte.<sup>5</sup> Das ist der einzige Fall, als militärisches Land zu gleicher Zeit, aber in verschiedenen Teilen des Reiches mit dem gleichen Wort benannt wurde, weshalb wir es in diesem Fall mit einer einheitlichen Regelung oder zumindest mit einer den gleichen Umständen entsprechenden Benennung zu tun haben. Das Wort *prata* wurde wohl nicht zufällig gewählt. Darauf kommen wir in einem anderen Zusammenhang zurück.

Ein anderes Zeugnis für *pratum* beim donauländischen Militär wird wohl aus der Reihe von Quellen für militärisches Land auszuschneiden sein. Ein Votivaltar vom Jahre 205 aus Carnuntum (CIL III 14356<sup>3a</sup> = ILS 9103) nennt

<sup>3</sup> Ich will keinen Hehl daraus machen, daß an den Verallgemeinerungen dieser Art auch ich selber schuldig bin. Auf eine ins Einzelne gehende Wiederlegung bisheriger Meinungen, einschließlich der meinigen, habe ich aus dem Grunde verzichtet, weil dazu eine modernphilologische Textanalyse der einschlägigen Fachliteratur notwendig wäre.

<sup>4</sup> Zur Datierung (um 100) s. H.-G. PFLAUM: *Carrières procuratoriennes équestres* I. Paris 1960. 160 ff.

<sup>5</sup> A. GARCIA Y BELLIDO: *Archivo Español de Arqueol.* 34 (1961) 151 ff.

einen Soldaten der Legio XIII. Gemina, der *conductor prati Fur. lustrum Nert. Celerini p. p.* war. Ich hoffe andernorts gezeigt zu haben, daß das *lustrum primi pili* eine von Septimius Severus eingeführte Neuerung in Zusammenhang mit der *annona militaris* war.<sup>6</sup> Demnach ist es überhaupt nicht zwingend, dieses *pratum*, das übrigens wahrscheinlich nach seinem Besitzer (Furius?) benannt war, für das Territorium der Legion oder für den Teil eines militärischen Landes zu halten. Es ist ja auch nicht von der Hand zu weisen, daß der Soldat im Namen der Legion und im Auftrag des Primus Pilus die Pacht einer Wiese übernahm; um auch einen weiteren Schluß zu riskieren, könnte man hinzufügen, daß die Legion nicht als Pächterin auftreten konnte, weil sie weder eine Körperschaft noch irgend ein anderes, als eine juristische Person fungierendes Subjekt war. Ebenso auszuschließen ist ein *pratum publicum* in Moesia Inferior (CIL III 13726), das auf einem Terminationsstein genannt ist. *Publicus* wird in bezug auf das Militär nicht gebraucht.<sup>7</sup> Den Terminationsakt vollziehender Tribunus fungierte als iudex oder arbiter, nicht aber als der Befehlshaber der Truppe, der dieses *pratum* gehörte.<sup>8</sup>

Die auf die dalmatinischen *prata* zeitlich folgende und quellenmäßig nachweisbare Benennung ist nach der Ergänzung von Pippidi [*finēs*] *canabarium Dimensium* auf der sog. Horothese des Laberius Maximus.<sup>9</sup> Abgesehen davon, daß *canabae* als Benennung der Zivilsiedlung, die hart bei einem Truppenlager entstand, im Donauraum hier zum ersten Mal erscheint, gestattet der Sachverhalt einige Schlüsse auch auf die Eigenart der militärischen Länder an der unteren Donau. Die [*finēs?*] *canabarium* werden im folgenden Zusammenhang genannt: im Jahre 100 wurde festgelegt, daß der Zollbereich des *portorium ripae Thraciae*, das damals dem Charagonius Philopalaestrus unterstand, von den genannten [*finēs*] bis zu einem für uns unbekanntem Punkt *usque [ad mare?]* reichte. Dimum war nach dem Itinerarium Antonini 221,3 die erste Station westlich von Novae, einem Ort, der um 100 Standlager einer Legion war. Beachtung verdient also erstens, daß das Landstück, das dem Lager von Dimum gehörte, nicht nach einer Truppe, sondern nach einer im Grunde genommen zivilen Siedlung und nach einem Ortsnamen benannt wurde, und zweitens, daß ein Auxiliärlager ein von dem Land der benachbarten Legion getrenntes, eigenes Land besaß. Leider ist die Inschrift gerade an der Stelle verstümmelt, wo die Benennung der Länder der *canabae Dimenses* stand.

<sup>6</sup> Germania 44 (1966) 312 ff.

<sup>7</sup> Noch immer lesenswert W. KUBITSCHER: Ältere Berichte über den römischen Limes in Pannonien. Sitz.-Ber. Akad. Wien 209/1 (1929) 260–320.

<sup>8</sup> Vgl. auch Cod. Theod. VII 7, 3: . . . *auctoritas tua . . . a publicis pratis . . . animalia militum prohiberi praecipiat* (398).

<sup>9</sup> D. M. PIPPIDI: Contributi la istoria veche a Romăniei. 1967. 355. Da die Publikation des neuen Fragments des Textes A durch PIPPIDI noch aussteht, muß man auf die Behandlung einiger nicht unwesentlicher Fragen verzichten. Es stellt sich z. B. die Frage, ob die zwei Abschriften gleichlautend waren; *canabar* auf A und *rum Dimensium* auf B gehören vielleicht nicht zusammen usw.

Pippidi schlägt *ius exigendi portor[ui a finibu]s canabiarum* vor, wenn man aber die Zeilenlängen in Betracht zieht, muß man zwischen *PORTOR* und . . . *S* etwa 15 Buchstaben ergänzen, weshalb wir auch ein Beiwort zum Hauptwort «Land» annehmen müssen.<sup>10</sup> Wegen *usque* ist nur eine Konstruktion mit der Präposition *a, ab* wahrscheinlich und deshalb kann *S* nur ein Ablativus Pluralis sein. *Fines, agri* oder *prata* sind gleichermaßen möglich, das Beiwort entzieht sich aber unserer Kenntnis. Wegen des *S* kann nicht an *territorium* gedacht werden, weil dieses Wort kaum in Plural [*territoriis*] gebraucht werden konnte. Wir wissen also leider nicht, wie das Land der *canabae* (*Dimensius*?) hieß, ein Wechsel in der früher einheitlichen Benennung -- *prata* -- muß jedoch angenommen werden. Statt des anscheinend festen Fachausdrucks *prata* + Truppenname finden wir hier «Landstück» + Ortsname, das eine Lockerung der einheitlichen Regelung vermuten läßt. Ein Wechsel der Benennung ist im Laufe des 2. Jh. ohnehin eingetreten. Alle späteren Zeugnisse haben das Wort *territorium*, aber eine Einheitlichkeit läßt sich nur in dieser Hinsicht beweisen.

Auf einer Inschrift, die zwischen Hadrian und 194 datiert werden kann,<sup>11</sup> kommt das Wort *territorium* ohne Zusatz vor (CIL III 10 305 = Intercisa Nr. 296). Daß dieses Territorium nicht das Territorium des zum Fundort am nächsten liegenden Municipiums Aquincum sein kann, folgt daraus, daß die Inschrifttafel die Bauinschrift eines [*templum et ar]a geni(i) civib(us) R(omanis) [qui consistun]t Vetust(alinas)* war. Das Templum wurde [*in honorem te]rritorii* (Domaszewski), oder [*loco celeberrimo t]erritorii* (Mommsen), oder [*loco publico ter]ritorii* (Alföldi) errichtet,<sup>12</sup> eine sichere Ergänzung ist wegen der unbestimmbaren Zeilenlänge nicht möglich. Daß das Wort *territorium* kein Beiwort hatte, ist leicht begreiflich, weil es dem Leser des Textes evident sein mußte, von was für einem Territorium die Rede ist. Ein Schluß auf das Fehlen irgendeiner näheren Bezeichnung ist daher nicht gestattet. Bezeichnend ist immerhin der Gebrauch des Wortes selbst. In municipalen Kreisen würde man an dieser Stelle entweder das Wort *municipium* oder einen Hinweis auf den *ordo* erwarten. Wir wissen nun, daß im 2. Jh. auch die *canabae* von Aquincum eine nach municipalem Muster organisierte Selbstverwaltung hatten. Wenn also hier die Baustelle, oder die Umstände der Widmung oder der Ratsbeschluß doch

<sup>10</sup> Eine andere Möglichkeit wäre *in occasu, in fronte* usw., aber sein Gegenstück (*in oriente, a tergo* usw.) fehlt vor *usque*. Man könnte vielleicht an die peregrine Gemeinde der *Dimensens* denken (Ptol. Geogr. III 10, 4), und etwa den folgenden Sachverhalt rekonstruieren: der Zollbezirk der *ripa Thraciae* reichte bis zu den Grenzen der *civitas Dimensium*, die dem Statthalter Untermösians unterstand und folglich nicht zur *ripa Thraciae* gehörte; das Territorium dieser *civitas peregrina* wurde untechnisch nach ihrem Hauptort [*fines civitati]s canabiarum Dimensium* genannt. In einem *decretum* des Statthalters wird man jedoch einen untechnischen Wortgebrauch schwerlich annehmen können.

<sup>11</sup> Mursa ist schon eine Colonia, aber Aquincum noch ein Municipium.

<sup>12</sup> Möglich noch [*loco dato ab ordine te]rritorii, [loco dato decreto decurionum ter]ritorii* u. ä. m.

in eine Beziehung zu dem Territorium gebracht werden mußte, dann muß das auch bedeuten, daß *territorium* der Fachausdruck für besondere verwaltungsrechtliche Verhältnisse war; der sonst übliche Ausdruck *canabae* hätte dem Sachverhalt nicht gerecht werden können.

Ebenso verhält es sich mit der Volcanus-Inschrift aus Regensburg (CIL III 14370<sup>10</sup>). Wenn der Stifter Aurelius Artissius es für notwendig hielt, in der Bezeichnung seiner Aedilität den *k(anabae) R(eginenses)* das *territorium contributum* voranzustellen, dann muß daraus doch gefolgert werden, daß diese Aedilität mit *aedilis canabiarum* nicht eindeutig bezeichnet werden konnte. Ich möchte freilich keineswegs behaupten, daß es Magistrate des Territoriums und Magistrate der Canabae gab und Aurelius Artissius diese Ämter nur zufällig gleichzeitig bekleidet hätte. Im Alltag genügte *cives Romani et veterani* oder *canabenses* zu sagen, und so steht es auch auf allen unseren epigraphischen Zeugnissen für Magistrate dieser Gemeinden. Artissius hat wahrscheinlich deshalb eine umständlichere Ausdrucksweise gewählt, weil er vielleicht der erste Aedil in den Canabae des neuerrichteten Legionslagers war. Damit kommen wir zum Problem der Abkürzung *CONTR*. Die Inschrift ist mit *Orfito cos.* nicht eindeutig datiert; in Frage kommen die Jahre 149, 165, 172, 178 und 270. Von diesen Jahren kann 270 getrost außer acht gelassen werden, weil Orfitus damals der zweitgenannte Konsul war und die damaligen Zustände ebenfalls nicht gerade günstig für eine Datierung auf 270 sind. Nicht wahrscheinlich sind die Jahre vor der Errichtung des Legionslagers in Regensburg (149, 165). Somit bleiben die Jahre 172 und 178; die Forschung nimmt zumeist deshalb für 178 Stellung, weil das Bestehen des Legionslagers erst für das Jahr 179 einwandfrei bezeugt ist (CIL III 11965). Alles in Allem mußte Artissius bald nach der Errichtung des Legionslagers fungiert haben. Die Auslegung des *CONTR* kann zunächst in diesem Zusammenhang versucht werden. Die herkömmliche Auflösung ist *territorium contributum*, eine Deutung dieses Ausdrucks wurde aber im Ernst noch nicht unternommen. Zuletzt hat Rüger<sup>13</sup> mit Berufung auf die Untersuchungen von Laffi einen «untechnischen Gebrauch» des Wortes angenommen. In der Tat kann *contribuere* eine Fusion bedeuten, aus diesem Grund könnte aber der Ausdruck doch technisch einwandfrei sein. Es wäre ja leicht vorstellbar, daß ein schon bestehendes militärisches Territorium, vielleicht das eines Auxiliarlagers, wofür das Kastell Kumpfmühl zur Verfügung steht,<sup>14</sup> mit einem anderen Landstück fusioniert wurde. In diesem Fall wird man freilich eher *aedilis terr(itoriorum) contributorum* ergänzen müssen. Aber *contribuere* ist nicht einfach der Fachausdruck für eine Fusion. Es kann eine Unterordnung bedeuten,<sup>15</sup> und zieht man auch den militärischen Gebrauch

<sup>13</sup> CHR. B. RÜGER: *Germania Inferior*. 1968. 55.

<sup>14</sup> S. Anm. 84.

<sup>15</sup> U. LAFFI: *Adtributio e Contributio*. (1966) 162: « . . . degradata a frazione della comunità-capoluogo . . . »

des Wortes in Betracht, dann wird man *contribuere* hier als einen gut technischen Ausdruck auslegen können. *Contribuere* heißt beim Militär die Einordnung<sup>16</sup> oder die Versetzung<sup>17</sup> von Soldaten in eine andere Truppe. Der Vorgang der *contributio* in Regensburg könnte daher folgendermaßen rekonstruiert werden: für den Zweck des neuerrichteten Legionslagers wurde ein Landstück irgendeiner territorialen Hoheit entzogen, und der Legion zugewiesen.<sup>18</sup>

Wie dem auch sei, das *territorium contributum* in Regensburg läßt einige nicht unwesentliche Schlüsse zu. Erstens, die Errichtung eines Territoriums war auch noch unter Marcus notwendig bei der Errichtung eines neuen Legionslagers. Zweitens, die Territorien hatten keinen von vornherein festgelegten *terminus technicus* gehabt, sie wurden *ad hoc*, nach den jeweiligen Umständen benannt. Hätte es nämlich einen herkömmlichen Ausdruck für diese Territorien gegeben, dann hätte diesen der Stifter des Altars in Regensburg nicht verschwiegen. Denn die ungewöhnlich umständliche Art, wie er seine Aedilität angibt, postuliert auch eine technisch einwandfreie Benennung.

Demnach scheint der auf der Inschrift CIL III 10489 in Aquincum bezugte Ausdruck ebenfalls kein fester *terminus technicus* zumindest der vor-severischen Zeit gewesen zu sein. Der Ausdruck steht im folgenden Kontext: Severus Alexander ließ *balneum a solo territorio* (sic) *leg. II. ad.* erbauen.<sup>19</sup> Die Bauinschrift war im vorigen Jahrhundert in einem Haus eingemauert, das südlich vom Bereich der einstigen Canabae von Aquincum lag<sup>20</sup> (Abb. 1). Von dem offenbar sekundären Fundort kann daher nicht ausgegangen werden. Nehmen wir dennoch an, daß die Bauinschrift von einem nahe gelegenen Ort verschleppt wurde (diese Annahme ist insofern gewissermaßen berechtigt, als der Stein als Baustein in dem genannten Haus verwendet wurde; er war nicht als ein antikes Denkmal an einer sichtbaren Stelle eingemauert). Unweit des genannten Hauses gibt es Thermalquellen, die wahrscheinlich auch in der Antike bekannt waren. Der ganze Bereich lag, wie gesagt, südlich von den Canabae und war in der römischen Zeit im wesentlichen unbebaut. Ein wenig weiter nach Süden lag das Legionslager flavischer Zeit, das wahrscheinlich an der Stelle eines Auxiliarlagers erbaut worden war. Das Landstück gehörte demnach von alters her dem Militär und konnte bis auf Severus Alexander in militärischem Besitz geblieben sein. Die Betonung dieses Umstandes auf

<sup>16</sup> *in unam cohortem eos contribuuit* Iustin. XII 5,8.

<sup>17</sup> *contributus ex legione . . . in legionem* ILS 2317, *vezillatio . . . contributi ex Germaniis duobus* ILS 9116.

<sup>18</sup> Theoretisch wäre freilich auch eine Benennung nach einem Ortsnamen *Contributio* (. . . ?) möglich, aber so eine Annahme geht ins Leere. Dieser Ort mußte ja ein bedeutender Ort gewesen sein — warum kommt er dann in anderen Quellen nicht vor? Unwahrscheinlich ist auch die von Mommsen erwogene Auflösung *contr(arii)*, besonders, wenn damit linksdanubische Ländereien gemeint sind.

<sup>19</sup> *territorio* braucht vielleicht nicht auf *territorii* oder auf (*in*) *territorio* emendiert werden; möglich auch *territorio* als Dativ (frühd. Hinweis von F. SARTORI).

<sup>20</sup> B. KUZSINSZKY: Budapest Régiségei 8 (1904) 164, vgl. T. NAGY: Budapest Múemlékei 2 (1962) 100, Anm. 272.



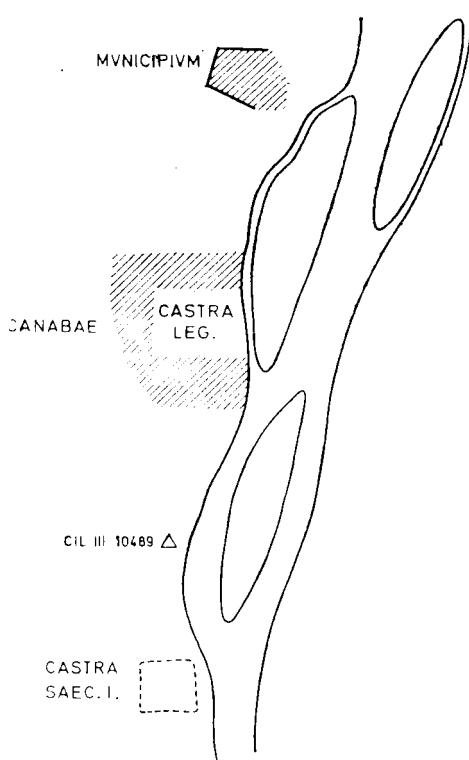


Abb. 1

der Bauinschrift wird erst dadurch begreiflich. Wäre nämlich das fragliche Bad innerhalb des Legionslagers erbaut, dann wäre es völlig sinnlos gewesen, auf die bodenrechtlichen Umstände hinzuweisen,<sup>21</sup> und wäre das Bad in den Canabae erbaut, dann müßte man auch annehmen, daß die Canabae unter Septimius Severus nicht in die Colonia von Aquincum einverleibt wurden, sondern als Canabae weiterbestanden. In diesem Falle wäre ferner unbegreiflich, daß die (in der Severerzeit übrigens nicht mehr nachweisbare) Canabae-Organisation auf der Inschrift nicht erwähnt wurde, hatte doch sie das Recht, über den Boden der Canabae zu verfügen.<sup>22</sup>

Es hat daher den Anschein, daß nach der Auflösung der Canabae-Organisationen oder nach ihrer Fusion mit der Colonia das Restgebiet, das vom einstigen militärischen Territorium übrig geblieben war, technisch einwandfrei *territorium legionis* genannt wurde. Diese Benennung ist jedoch nur einmal bezeugt und somit sind wir nicht in der Lage, zu entscheiden, ob diese Benen-

<sup>21</sup> In diesem Fall wäre der richtige Ausdruck *in hibernis*.

<sup>22</sup> S. zuletzt F. VITTINGHOFF: *Chiron* 1 (1971) 302 mit der weiteren Literatur.

nung allgemeingültig war und daher auf eine einheitliche Regelung unter den Severern zurückgeht, und ob es im 3. Jh. auch Territorien der auxiliären Limestruppen gab.

Immerhin muß auf den Umstand ein Wert gelegt werden, daß militärische Territorien so selten in unseren Quellen erwähnt und genannt werden. Da die Sitte, Votiv-, Bau- und Grabinschriften zu setzen, gerade in der Grenzzone des Donaoraumes und gerade in der Zeit von den Flaviern bis zur Mitte des 3. Jh. sehr stark verbreitet war, geht das diesbezügliche Schweigen der Überlieferung nicht einfach auf die Dürftigkeit des Quellenmaterials zurück. Magistrate der *Canabae*, solange die *Canabae* als selbständige Verwaltungseinheiten bestanden, d. h. bis auf Septimius Severus, werden auf vielen Inschriften genannt, militärische Territorien dagegen nicht. Man wird freilich sofort einwenden können, daß nicht einmal die Territorien der epigraphisch oft sehr gut belegten Municipien und Colonien genannt werden, aus dem einfachen Grund, weil ihre Erwähnung auf den von den Magistraten und von dem Ordo errichteten Inschriften thematisch nicht unerlässlich war; alles, worum es sich auf den Inschriften handelt, ist entweder eine persönliche (und familiäre) Angelegenheit, oder ein Akt, dessen Subjekte die Magistrate oder der Ordo waren. Aber in den *Canabae* und auf den militärischen Territorien hat sich ebenfalls alles um den Rat und um die Magistrate gedreht, das Territorium als solches wird gerade deshalb nur in mehr oder weniger einleuchtenden Ausnahmefällen erwähnt, weil es von den Behörden der *Canabae*, nicht aber unmittelbar vom Militär oder von eigens dafür bestellten militärischen Funktionären verwaltet wurde. Dadurch wird einigermaßen auch begreiflich, warum es keine allgemein festgesetzte Benennung hatte.

Die Gesagten gelten freilich nur für die Zeit des Bestehens der *Canabae*-Organisationen. An der Donau dauerte diese Periode etwa von der späteren Flaviezeit bis auf Septimius Severus. Vorher und nachher lagen die Dinge anders: die Benennung nach der Truppe (*prata legionis* - *territorium legionis*) in der vorflavischen bzw. in der Severerzeit läßt die Vermutung als berechtigt erscheinen, daß in der iulisch-claudischen Zeit und im 3. Jh. die *prata* bzw. die Restgebiete der militärischen Territorien in der Tat vom Militär verwaltet und offenbar auch bewirtschaftet wurden. Daß aber sie wiederum nur in Ausnahmefällen auf Inschriften erwähnt werden,<sup>23</sup> und die wohl militärischen Personen, die mit ihrer Verwaltung und Bewirtschaftung beauftragt waren, ebenfalls nicht in der mannigfaltigen Rangordnung ausfindig gemacht werden

<sup>23</sup> Der Terminus der *prata legionis* stammt aus Dalmatien, wo Terminationssteine im ganzen Donau- und Balkanraum verhältnismäßig am häufigsten sind. Das *balneum* ist ein Einzelfall, dessen Umstände einleuchtend sind, wenn unsere Auslegung richtig ist. Die Horothese des Laberius Maximus ist ebenfalls ein epigraphisches Unikum, zumindest in dem Inschriftenmaterial der Donauprovinzen.

können,<sup>24</sup> ist ein Umstand, der im allgemeinen darauf schließen läßt, daß diese Ländereien entweder unbedeutend klein waren oder keine besonderen wirtschaftlichen und administrativen Aufgaben gestellt hatten, zumindest keine, die von den *immunes* nicht gelöst werden konnten. Darauf kommen wir noch zurück.

Ein Blick muß noch auf einige Angaben geworfen werden, die aus der Reihe der Zeugnisse für militärische Territorien wohl auszuschließen sind, aber als Analogien vielleicht aufschlußreich sein können. Diese Angaben beziehen sich auf Gemeinden verschiedener Form und Rechtsstellung in Moesia Inferior und im Süden von Dakien, die oft *territorium* oder *regio* genannt waren. Einigemal haben wir eindeutige Beweise dafür, daß diese Gemeinden munizipalen Rang hatten,<sup>25</sup> es steht oft fest, daß *regio* der griechischen *χώρα* entspricht<sup>26</sup> und einige *territoria* waren Gemeinden der Urbevölkerung, die den *civitates peregrinae* anderer Provinzen entsprechen. Sie hatten *curiales* oder *decuriones*, *magistri*, *quinquennales* usw.<sup>27</sup> Auf diesen zumeist nach Ortsnamen benannten Territorien (*t. Capidavense*, *Sucidavense*, *Dianense* usw.) bildeten die römischen Bürger und die Veteranen Körperschaften, die sich oft als *consistentes* bezeichneten, und zwar in der Regel mit der genauen Angabe des Ortes, wo sie sich niedergelassen hatten (*consistentes vico*. . ., *ad castra*. . . usw.). Der Form nach waren diese Körperschaften nicht verschieden von den Körperschaften der *canabenses* in der gleichen Provinz Moesia Inferior, es läßt sich sogar oft nicht einmal entscheiden, ob diese *consistentes* bei einem militärischen Lager oder bei einer rein zivilen Ortschaft selbsthaft waren. Zum Beispiel nennt die bekannte Inschrift aus Abrittus *veterani et c. R. et consistentes Abrito ad ca*[ . . .<sup>28</sup>, wobei nicht einmal feststeht, ob Abrittus in der Zeit der Widmung (unter Pius) ein Auxiliarlager hatte. *Castella*, *turres*<sup>29</sup> usw. können auch Benennungen nichtmilitärischer Orte gewesen sein. Dagegen werden die Zivilniederlassungen bei militärischen Lagerorten oft nach dem Ortsnamen und nicht nach der Truppe benannt: *canabae Dimenses*,<sup>30</sup> *c. r. Tr[oesmi consistentes]*,<sup>31</sup> *cives Roman[i] consistentes Sexsaqinta Pr[istis]*,<sup>32</sup> *qq. c[anab. et dec. Troesm.]*,<sup>33</sup> ein Gebrauch, der in anderen Donauprovinzen

<sup>24</sup> Die *pequarii* (s. Anm. 67 und die dort im Text zitierten Inschriften) sind seit der frühesten Kaiserzeit bezeugt, sie sind daher nicht eigens für die Bewirtschaftung der Territorien im 3. Jh. eingestellt worden.

<sup>25</sup> S. nur *regio Montanensium* *Izvestija Bălg. Arh. Inst.* 24 (1961) 264 ff.

<sup>26</sup> Z. B. G. FLORESCU: *Studii și cercetari de istorie veche* 9 (1958) 343, und Șr. CONSTANTINESCU: ebd. 351.

<sup>27</sup> Z. B. D. TUDOR: *Oltenia Romana* (31968) 210.

<sup>28</sup> T. IVANOV schlägt *ad c[an(abas)]* vor, vgl. ebenso CIL III 6166; möglich ist auch *ad c[astra]*, vgl. *castell(um) Abritanor(um)* CIL V 942 = ILS 2670.

<sup>29</sup> CIL III 7533: *consi[st]entes vico [t]urre Muca[poris]*.

<sup>30</sup> Möglich noch *canabae Dimensium*, vgl. aber Anm. 9.

<sup>31</sup> CIL III 6167.

<sup>32</sup> *Epigraphica* 27 (1965[1966]) 90.

<sup>33</sup> *AnnEp* 1960, 337.

weniger verbreitet war, wo die übliche Benennung *consistentes ad legionem. canabae legionis* usw. war.

Es könnte daher angenommen werden, daß es in Moesia Inferior, in einer Provinz, die riesige Ackerländer hatte, überhaupt keine militärischen Territorien gab, sondern auf den großen Territorien, die anfänglich eine Spezialform der *civitas peregrina* gebildet hatten, jede Niederlassung von römischen Bürgern die gleiche korporative Form hatte, ungeachtet dessen, ob diese Niederlassung bei einem Lager oder bei einem rein zivilen Ort entstand, wobei die Größenunterschiede einfach darauf zurückgehen, daß die größeren Niederlassungen dieser Art naturgemäß bei den Legionslagern entstanden waren. Einer solchen Annahme widerspricht jedoch unser frühestes Zeugnis für militärische Territorien am Donauufer; hatten nämlich die *canabae* von Dimum ein eigenes Landstück gehabt, dann muß auch bei den anderen untermösischen Limeslagern ein gesondertes Landstück angenommen werden. Wie groß diese Landstücke waren, steht freilich dahin. Unleugbar ist aber eine Ähnlichkeit der militärischen Territorien zu den Territorien an der unteren Donau; die völlig neue Benennung *territorium* statt *prata* dürfte daher vielleicht den untermösischen Territorien entlehnt worden sein. Denn wegen der Roxolanen- und Dakergefahr mußte gerade die untermösische Donaugrenze am frühesten im Donaauraum stark besetzt und als Limes ausgebaut werden; die dem Rheinheer und Dalmatien entzogenen Legionen und eine riesige Zahl von Auxilien erhielten unter den Flavieren an der mösischen Donaugrenze ihre Lager. Es ist daher durchaus begreiflich, daß das Wort *canabae*, das am Rhein bereits unter Nero bezeugt ist (ILS 9235), aber im Donaauraum erst in der ersten Hälfte des 2. Jhs. üblich wurde, in Untermösien schon um 100 für Zivilsiedlungen bei einem Limeslager gebraucht wurde (Dimum). Ebenso kam das Wort *territorium* als die Bezeichnung militärischer Länder an der Donaugrenze vielleicht deshalb auf, weil die Verwaltung der großen Ackerländer Untermösians, genauer gesagt die korporative Form der auf diesen Territorien entstandenen Zivilniederlassungen in mancher Hinsicht den Korporationen der unter Domitian und Traian entstandenen *Canabae* der übrigen Donauprovinzen ähnlich war.

#### DIE GRÖSSE DER TERRITORIEN: DIE DIREKTEN QUELLENZEUGNISSE

Die *prata legionis IIII. Macedonicae* in Asturien waren mindestens 600 km<sup>2</sup> groß.<sup>34</sup> Ebenfalls von einer ansehnlichen Größe mußten die *prata* der Legio XI. Claudia bzw. der Legio IIII. Flavia in Dalmatien gewesen sein, weil

<sup>34</sup> Sie nahmen das Tal des Rio Pisuerga in einer Länge von mehr als 60 km und in einer Breite von mindestens 10 km ein, vgl. A. GARCIA Y BELLIDO: *Hommage à L. Herrmann*. 1960. 380. Fig. 4.

ihr Terminationsstein ziemlich weit vom Legionslager Burnum zum Vorschein kam.<sup>35</sup> Sie erstreckten sich wohl vorwiegend auf das Tal des Titius (Kerka), das den Gebrauch des Wortes *prata* auch dieses Mal motiviert haben könnte.

Im Falle aller übrigen donauländischen Militärländer sind wir auf mittelbare Angaben angewiesen. Wie gesagt, wurde der Fachausdruck etwa am Anfang des 2. Jhs. auf *territorium* geändert, und bereits dieser Umstand warnt uns davor, die beträchtliche Größe der frühkaiserzeitlichen *prata* ohne Bedenken als Analogie zu verwenden. Einen gewissermaßen sicheren Anhaltspunkt liefern die munizipalen Territorien der Grenzgebiete, vorausgesetzt, daß sie sich mit einer leidlichen Zuverlässigkeit feststellen lassen, d. h. wenn epigraphische Angaben in einer genügend großen Zahl kartiert werden können. Es ist jedoch leider fast gesetzmäßig, daß die Inschriften der munizipalen Magistrate, vor allem die Grabsteine, die doch größtenteils auf dem Gut oder im ständigen Wohnort des Verstorbenen errichtet wurden, nur in Ausnahmefällen in der Umgebung der Städte zum Vorschein kommen. Es gibt große und bedeutende Städte im Donauraum, deren Magistrate ausschließlich in der Stadt selbst Inschriften hinterließen. Aus diesen und ähnlichen Gründen müssen wir uns auf einige günstige Fälle beschränken, die als Beispiele dienen können. Die verwaltungsgeschichtlich für uns nicht ganz klare Lage in Untermösien verbietet eine Untersuchung in bezug auf diese Zweilegionenprovinz.<sup>36</sup> In der ebenfalls Zweilegionenprovinz Obermösien konzentrieren sich die Inschriften der Magistrate von Singidunum, Margum und Viminacium auf die Städte, immerhin muß man die Bemerkung machen, daß die Umgebung des Legionslagers von Singidunum anhand einiger munizipaler Inschriften<sup>37</sup> zu dem severischen Municipium Singidunum gehörte. Somit bleibt für das Legionsterritorium im 3. Jh. höchstens ein Streifen Land am Donauufer. Was Dakien betrifft, die Inschriften der Dekurionen von Apulum stammen vorwiegend aus Apulum selbst und sind daher für die Abgrenzung der zwei Apulenser Municipien nicht zu verwenden. Die bis auf Marcus legionslose und gerade in ihrem nördlichen Teil wenig urbanisierte Provinz Noricum bietet ebenfalls keine Gelegenheit für eine Untersuchung, obwohl die munizipalen Territorien sonst befriedigenderweise festgestellt sind.<sup>38</sup> Wir haben dagegen zwei günstige Fälle in Pannonien, wo das Inschriftenmaterial eine Abgrenzung der peregrinen und munizipalen Territorien gerade in der Umgebung von Legionslagern ermöglicht.

<sup>35</sup> Vgl. G. ALFÖLDY: Bevölkerung und Gesellschaft der röm. Provinz Dalmatia (1965) 87, J. J. WILKES: Dalmatia. (1969.) passim, mit Fig. 6.

<sup>36</sup> Vgl. jedoch die Karte bei R. VULPE – I. BARNEA: Romanii la Dunarea de Jos (Din Istoria Dobrogei II, 1968) Faltkarte II.

<sup>37</sup> A. et J. SAŠEL: Inscriptiones Latinae quae in Iugoslavia . . . editae et repertae sunt. 1963. Nr. 24: Fundort Željeznik an der Save westlich von Beograd, und CIL III 1661: Fundort Avala-Berg.

<sup>38</sup> S. etwa die Karte bei A. BETZ: Aus Österreichs römischer Vergangenheit. 1956.

In Carnuntum wurde das Legionslager spätestens unter Tiberius errichtet.<sup>39</sup> Dieser Teil Nordwestpannoniens gehörte zum Gebiet der keltischen *Boi*, die gerade in der südlichen Nachbarschaft von Carnuntum eine *civitas peregrina* bildeten. Außer der Inschrift eines *pr(inceps) c(ivitatis) B(oiorum)* stammt aus dieser Gegend eine ansehnliche Zahl von Grabinschriften der zumeist von den Flaviern mit Bürgerrecht beschenkten Boier. Nachdem Teile des einst sehr großen Boierlandes allmählich städtische Territorien geworden waren, wurde aus dem Rest des Territoriums der *Civitas Boiorum* unter Hadrian das Territorium des *Municipium Aelium Carnuntum* gebildet.<sup>40</sup> Für das Territorium der *Legio XV. Apollinaris* bzw. der an ihre Stelle unter Traian hierher versetzten *XIII. Gemina* bleibt nur der Landstreifen am Donauufer (Abb. 2), vor allem die Grenzzone östlich von Carnuntum, die übrigens gegen Süden von einer großen Sumpflandschaft begrenzt war, weshalb eine Verbindung nur die Donau entlang, das heißt auf der Limesstraße, durch die Limeskastelle *Gerulata*, *Quadrata*, *Ad Flexum* und *Arrabona* zustande kommen konnte. Man wird freilich die Frage stellen können, ob in der Frühzeit doch nicht *prata* größeren Umfanges der *Legio XV. Apollinaris* zur Verfügung standen. In Ermangelung jeglicher Anhaltspunkte läßt sich nur soviel sagen, daß der genannte Landstreifen in der Grenzzone etwa so lang und so breit war, wie die *prata* der *Legio III. Macedonica* in Asturien; grundsätzlich steht daher nichts gegen die Annahme von *prata* im 1. Jh. auch beim Legionslager von Carnuntum, diese *prata* lagen jedoch wohl ebendort, wo das spätere Territorium angenommen werden kann.

Westlich von Carnuntum, hart an der norischen Grenze lag das Legionslager *Vindobona* (Wien), das um 100 errichtet wurde. Falls die Ausgangspunkte der Meilenzählung auf den Meilensteinen dieses Mal einen schlüssigen Beweis liefern können,<sup>41</sup> dann wird man eine Territorialgrenze am Fließchen *Schwechat* annehmen können. Bis zu diesem Punkt sind die Meilensteine *a Vindobona* bzw. *a Carnunto* gezählt.<sup>42</sup> Abgesehen von diesem nicht ganz einwandfreien Beweis wird man jedoch bedenken müssen, daß das kleine Landstück um Wien herum erst im 3. Jh. ein munizipales Territorium geworden ist, und es sehr fraglich ist, ob nach Hadrian die *civitas Boiorum* auf diesem kleinen Gebiet aufrechterhalten wurde. Es ist ebenso wahrscheinlich, daß die Umgebung von Wien das Territorium der *Vindobonenser Legion* war.

Der andere gewissermaßen sichere Fall in Pannonien ist *Aquincum*. Das Legionslager von *Aquincum* wurde unter Domitian errichtet. Die weitere

<sup>39</sup> Zur Frage s. J. ŠAŠEL: *PW-RE Suppl. XI*, 561 ff.

<sup>40</sup> Die Belege s. A. MÓCSY, *Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Markomannenkriegen*. 1959. 46 ff.

<sup>41</sup> Grundsätzlich nicht, s. TH. PEKÁRY: *Untersuchungen zu den Römischen Reichsstraßen*. 1968. 138 ff.

<sup>42</sup> Ebenso ergeben die Zählungen *a Brigetione* und *ab Aquinco* eine Grenzlinie, die mit der Provinzgrenze zwischen *Pannonia Superior* und *Pann. Inferior* zusammenfällt

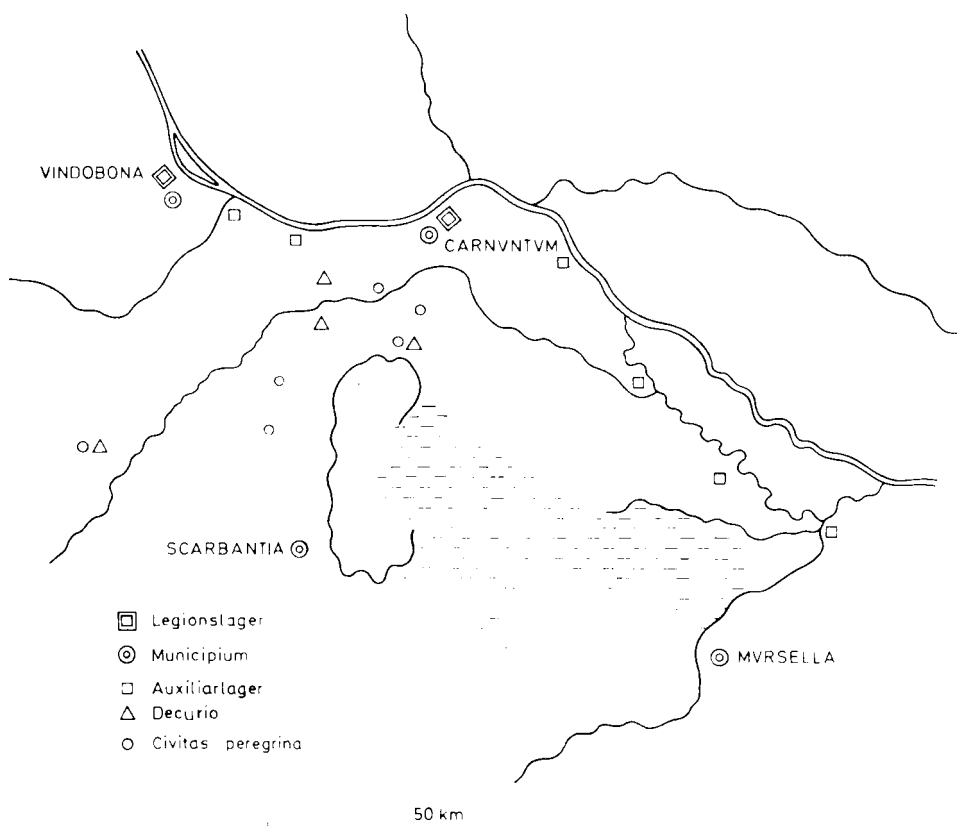


Abb. 2

Umgebung von Aquincum gehörte der *Civitas Eraviscorum*, deren Hauptort ebenfalls Aquincum war. Unter Hadrian erhielt die nördlich vom Legionlager bereits früher entstandene Zivilsiedlung (nicht zu verwechseln mit den Canabae, s. Abb. 1.) den Rang eines Municipiums, während die *civitas peregrina* auch fortan formell bestand, ohne völlig im Municipium aufzugehen. Auf diese verwickelte Frage<sup>43</sup> braucht hier nicht eingegangen werden. Soviel steht fest, daß es nach 124 in Aquincum drei territoriale Hoheiten gab, nämlich das Municipium, die *civitas peregrina* (die m. E. dem Municipium attribuiert war) und die Canabae bzw. das Territorium der Legion. Nun sind wir in der Lage, die Territorien des Municipiums und der *Civitas Eraviscorum* an einigen Punkten in der Umgebung von Aquincum feststellen zu können (Abb. 3). Die nicht gerade kleine Zahl der epigraphischen Angaben westlich und südlich von Aquincum liefert einen m. E. hinreichenden Beweis dafür, daß das Hinterland des Limes

<sup>43</sup> Vgl. zuletzt A. Mócsy: *Acta Archaeol. Hung.* 25 (1973) 382.

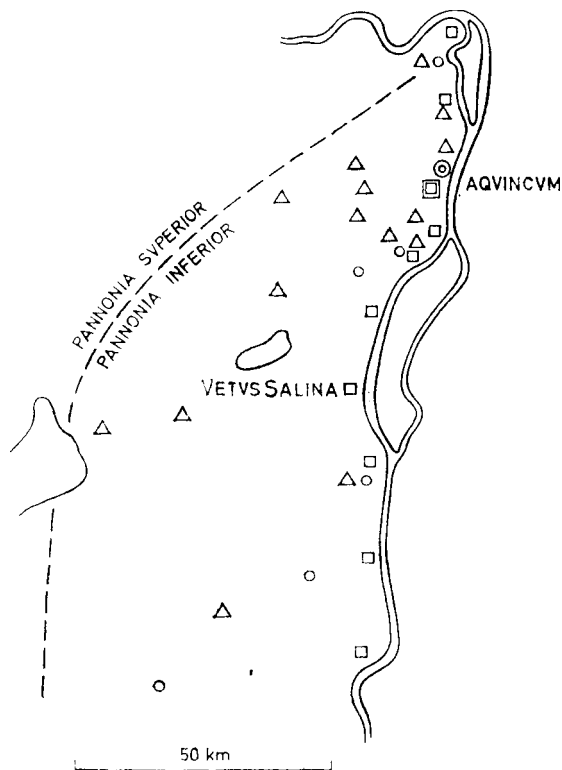


Abb. 3

im nördlichen Teil von Pannonia Inferior nicht zum Territorium der Legion gehört haben konnte. Da wir jedoch gerade aus diesem Teil von Unterpannonien einen epigraphischen Beweis<sup>44</sup> für die Existenz von militärischem Land außerhalb des Bereiches der Canabae von Aquincum haben (Vetus Salina), müssen wir annehmen, daß ein schmaler Streifen Land am Donauufer dem Militär angehörte. Dies wird auch durch die oben schon behandelten Inschriften nahegelegt. Wenn unsere obige Vermutung über das *balneum* der Legio II. Adiutrix stichhaltig ist, dann muß das Legionsterritorium von Aquincum ebenfalls am Donauufer gesucht werden (Abb. 1). In der vorseverischen Zeit war dieses Territorium freilich größer, es umfaßte offenbar den ganzen Bereich der Canabae der Legio II. Adiutrix und wohl auch ein Stück Land um diese Siedlung herum, konnte sich aber, wie gesehen, nicht weit auf das Hinterland erstrecken (Abb. 3).

Das Militär hatte auf einen Streifen Land am Donauufer wahrscheinlich auch dann Anspruch erhoben, nachdem einige Kilometer von den Canabae

<sup>44</sup> Zum Fundort s. J. FITZ: *Les Syriens à Intercisa*. Bruxelles 1972. 9.



entfernt, aber unweit des Donaufers Zivilsiedlungen entstanden waren und diese von und nach Hadrian auch das Munizipalrecht erhielten.<sup>45</sup> Es fällt nämlich auf, daß die Legionslager des Donaulimes oft derart nahe zur Donau erbaut worden waren, daß ihre Prinzipalfront bis auf unsere Tage von dem Strom weggerissen wurden, während die sog. Zivilstädte (die hadrianischen und nach-hadrianischen Municipien) immer ein wenig zurückgezogen erbaut worden waren. Das ist der Fall in allen Legionslagerorten Pannoniens und Obermösens; die archäologische Erforschung der untermösischen Lagerorte läßt diesbezüglich keinen Schluß zu.

Theoretisch gibt es wohl noch viele Möglichkeiten, die Größe und die Lage der Militärländer mit Hilfe verschiedener Untersuchungen zu bestimmen. Eine in die Einzelheiten gehende mikrotopographische Bestandsaufnahme siedlungsgeschichtlicher Angaben zwecks Feststellung der Siedlungsformen, der wirtschaftlichen und sozialen Struktur könnte wohl auch für unser Problem aufschlußreich werden. Zur Zeit sind wir aber noch weit davon entfernt. Die Intensität der archäologischen Erfassung unserer Länder kann zumeist mit einer Übersichtskarte verglichen werden, worauf sich Einzelheiten, die nur eine Landesaufnahme kleinen Maßstabs wiedergeben kann, nicht erkennen lassen. Die auch nur annähernde Abgrenzung einer topographischen Einheit wie die militärischen Territorien, deren Breite vielleicht nur einige Kilometer betrug,<sup>46</sup> ist nicht möglich anhand von Streufunden, deren Fundumstände überhaupt nicht, und ihre Fundstellen zumeist nur mit dem Namen einer heutigen administrativen Einheit festgehalten wurden.

#### DAS PROBLEM DER MILITÄRISCHEN ZIEGEL

Die soeben geäußerten Zweifel hege ich auch gegen die Versuche, die Größe und die Lage der militärischen Territorien auf Grund der Verbreitung gestempelter militärischer Ziegel zu bestimmen.<sup>47</sup> Das soll freilich keineswegs bedeuten, daß ich die Untersuchungen von V. von Gonzenbach und Chr. B. Rüger für abwegig halte. Die archäologische Erfassung gerade der von diesen Forschern untersuchten Gebiete ist derart fortgeschritten, daß die Ergebnisse eine genauere Formulierung mancher Fragen ermöglichen. Es kann z. B. mit

<sup>45</sup> In den Orten, die zugleich Statthaltersitze waren, wurde das Munizipalrecht von Hadrian (Carnuntum, Aquincum, Viminacium), in den übrigen Legionslagerorten erst von Marcus oder noch später verliehen. Die topographische Lage aller pannonischen und obermösischen Legionslagern s. auf Fig. 20 bei A. MÓCSY: *Pannonia and Upper Moesia* (The Provinces of the Roman Empire, im Druck).

<sup>46</sup> Unsere obigen Vermutungen über die Territorien, die einen schmalen Streifen Land am Donauufer bildeten, decken sich, was die Größe und die Lage betrifft, zum Teil mit den Vermutungen von H. VON PETRIKOVITS und CHR. B. RÜGER, s. RÜGER: a. a. O. 69 über das etwa 5 × 7 km große terr. leg. von Vetera.

<sup>47</sup> S. mit der vollständigen Literatur RÜGER: a. a. O. 56 ff.

Sicherheit ausgesagt werden, daß die Produkte militärischer Ziegeleien nicht nur in militärischen Bauten verwendet werden konnten, sondern auch in Bauten für zivile Zwecke, wenn diese Bauten vom Militär ausgeführt oder von «höchster Stelle» unterstützt worden waren. Hat doch das Militär in den Grenzprovinzen außer Straßen- und Brückenbau wohl noch viele andere öffentliche Bauten auszuführen gehabt, und zu diesem Zweck hatten die Truppen offenbar auch Baumaterial erzeugt und geliefert. Das Vorkommen militärischer Ziegel ist daher kein Zeichen dafür, daß der Fundort militärischer Landbesitz war. Weniger klar ist jedoch das dichte Vorkommen von militärischen Ziegeln in einem gut umgrenzbaren kleineren Gebiet. Je ein solches Verbreitungsgebiet wurde von Gonzenbach für das «Nutzungsland» der Legionen von Vindonissa und von Rüger für das Militärland niedergermanischer Legionen gehalten. Abgesehen davon, daß manche Gutshöfe oder Landhäuser mit den daselbst gefundenen militärischen Ziegeln stratigraphisch nicht zusammengehören,<sup>48</sup> und in den meisten Fällen es sich nur um die gleiche Fundstelle von Ziegeln und von nicht ergrabenen Bauresten handelt, weshalb die Frage nach ihrer stratigraphischen Vergesellschaftung nicht einmal gestellt werden kann, gibt es noch weitere Schwierigkeiten, die mit der Deutung dieses auf den ersten Blick eindeutigen Befundes verbunden sind. Vor allem wird man nicht wundernehmen können, daß die Ziegel einer Truppe in dem engeren Umkreis des Standorts häufiger vorkommen. Der Transport von schweren Bau- und Dachziegeln war ja auf Festlandswegen mühsam und teuer. Ebendaher beschränkt sich das massenhafte Vorkommen eines Stempels auf die Täler schiffbarer Gewässer. Es ist daher nicht zwingend, Gebiete dicht beieinander liegender Ziegelfundorte in einem Tal oder entlang eines Flusses mit einem militärischen Territorium gleichzusetzen. Am wenigsten darf so ein Schluß in bezug auf die Donaugrenze gezogen werden, wo doch militärische Bauten des Limes ziemlich dicht beieinander standen. Legionsziegel sind am Donauufer vorwiegend aus Fundorten bekannt, die als Limeskastelle nachgewiesen werden können. Stempelziegel der in dem betreffenden Limeskastell stationierenden Auxiliartruppe sind immer Begleitfunde der Legionsziegel.

Damit kommen wir zu einer anderen Schwierigkeit. Steht ein Ziegelfundort als Kastellort fest, folgt daraus freilich nicht, daß der Ziegel aus dem Kastell stammt. In den Bauten der bei den Kastellen liegenden Siedlungen (Auxiliarvici) wurden militärische Ziegel sehr oft, ja sogar regelmäßig verwendet, und dasselbe kann von den Canabae der Legionslager gesagt werden. Da diese Bauten größtenteils Häuser der Zivilbevölkerung (*consistentes*) waren, mußte die Verwendung von militärischem Baumaterial in den Canabae oder in den Auxiliarvici entweder für die Bewohner eines Lagerdorfes selbstverständlich oder irgendwie, etwa durch Ankauf, durch Gegenleistungen usw. geregelt ge-

<sup>48</sup> Vgl. z. B. H. R. WIEDEMER: *Argovia* 75 (1963) 73 ff.

wesen sein. Wenn man den fragwürdigen Ausweg vermeiden will, in allen Fällen illegale Lieferungen anzunehmen, dann muß man doch den Schluß ziehen, es hätte zwischen dem Militär und der Zivilbevölkerung auf dem Militärland irgendein geregeltes Verhältnis von Leistungen und Gegenleistungen gegeben. Dieser Schluß wird auch gezogen, indem auf dem «Nutzungsland» von Vindonissa oder in der Umgebung von Vetera damit gerechnet wird, daß die Gutshöfe, denen die Bewirtschaftung des Militärlandes oblag, vom Militär erbaut oder zumindest ihre Entstehung vom Militär gefördert worden war. Rechnet man aber damit, daß militärisches Baumaterial gegen Naturalienlieferungen von der Zivilbevölkerung verschafft werden konnte, dann wird dadurch gerade das Kriterium hinfällig, das die Gleichsetzung des Militärlandes mit dem Verbreitungsgebiet militärischer Ziegel voraussetzt. Es ist selbstverständlich, daß der Austausch von Baumaterial und landwirtschaftlichen Produkten in dem engeren Umkreis des Truppenstandortes am meisten intensiv sein mußte.

Ein legaler Gebrauch von militärischen Ziegeln durch gewisse Teile der Zivilbevölkerung muß angenommen werden. Gehen wir davon aus, daß die Ziegel vor allem deshalb mit dem Namen der Truppe gestempelt wurden, weil dadurch ihre illegale Verwendung verhindert werden konnte. Das gilt besonders für die Dachziegel (*tegulae* und *imbrices*), deren Stempel auf dem Dach eines einstöckigen Hauses für immer und für alle sichtbar waren. Dachziegel wurden immer auf ihrer äußeren Seite gestempelt. Es kann in einigen Fällen vermutet werden, daß gestempelte Ziegel aus der Heeresproduktion nur an unsichtbaren Stellen, z. B. in der Mauer, in der Hypokaustenheizung, in Kanälen und in Wasserröhren verwendet wurden.<sup>49</sup> Aber die Bau- und Dachziegel wurden in den Grabungsberichten oft nicht konsequent auseinandergehalten, weshalb Schlüsse auf die legale oder illegale Herkunft der militärischen Ziegel eintweilen zu vermeiden sind. Es ist indessen für den ganzen Donaauraum charakteristisch, daß das römische Ziegelmaterial vorwiegend aus Dachziegeln besteht. Ziegel als Bausteine wurden in der Regel weder in militärischen Bauten noch in privaten Wohnhäusern verwendet.<sup>50</sup>

Privatziegeleien gab es in den Grenzprovinzen des Donaauraumes nur in den größten Zentren, die zum Teil auch Legionslagerorte waren. Das Verbreitungsgebiet der privaten Ziegel ist zumeist klein und nur dort größer, wo die Ziegel

<sup>49</sup> Z. B. in der großen Villa von Parndorf südlich von Carnuntum: Ziegel der Legio XXX. Ulpia Victrix (unter Traian in Pannonien) in der Tubulatur der Heizung und Ziegel der Legio X. Gemina in den Säulen des Hypokaustums, s. B. SARIA, in *Barb-Festschr.* 1966. 256. ff. — Ziegel der Cohors VII. Breucorum, der Cohors Maurorum und des Exercitus Pannoniae Inferioris aus den Kanälen und Wasserleitungen im Auxiliarvicus von Matrica A. MÓCSY: *Archaeologiai Értesítő* 82 (1955) 64.

<sup>50</sup> Große Ziegel für Kanäle, Tonröhre, Tubuli und sonstige, technisch anspruchsvolle Ziegel wurden vielleicht deshalb mit Vorliebe beim Militär bestellt (oder auch gestohlen), weil die Zivilziegeleien sie nicht herstellen konnten.

auf Schiffe verfrachtet werden konnten.<sup>51</sup> Die Produktion von (gestempelten) Ziegeln stammte überwiegend aus Militärziegeleien, wobei einige Truppen unproportioniert viele Ziegel hergestellt hatten. Aufgrund des pannonischen und obermösischen Materials fällt zunächst auf, daß von den Legionen dieser Provinzen immer die Legion der Provinzhauptstadt mehr Ziegel hat als die anderen Legionen; in Pannonia Superior die Carnuntiner XIII. Gemina, in Pannonia Inferior die Aquincenser II. Adiutrix, und in Moesia Superior die VII. Claudia von Viminacium.<sup>52</sup> Das hängt offenbar damit zusammen, daß die Provinzverwaltung von der militärischen Ziegelproduktion nicht nur einen militärischen Gebrauch machte und zu diesem Zweck, aus naheliegenden Gründen, die Legionsziegeleien des Statthaltersitzes größer ausgebaut hatte oder das fachmännische Personal in diesen Legionen konzentriert hatte. Es gab auch andere Truppen, die aus irgendeinem Grund einen viel größeren Anteil an der Ziegelproduktion als andere Truppen hatten. Am bekanntesten ist der Fall der Cohors VII. Breucorum in Lugio (Dunaszekeső), die zu beinahe allen großen Bauten an der mittleren Donau im 3. Jh. Ziegel geliefert hatte.<sup>53</sup> Wohl war dieser Cohors ein größerer Stab von Ziegeln zugeteilt oder es gab im Bereich dieser Cohors eine große Lehmgrube, wo eine große Ziegelei eingerichtet werden konnte.

Somit glaube ich, bezweifeln zu müssen, daß die militärischen Ziegel der Forderung, eine Fundgruppe zu bilden, die «exklusiv mit dem Heer und seinem Land verbunden» ist,<sup>54</sup> gerecht werden können. Gegen diese Annahme wurde oft das Argument ins Feld geführt, militärische Ziegel kommen auch in zweifellos nichtmilitärischen Bereichen vor, z. B. in einer Stadt mit municipalem Recht,<sup>55</sup> oder in einer Villa Rustica. Die neuen Untersuchungen von H. v. Petrikovits, V. v. Gonzenbach und Chr. B. Rüger haben dieses Argument zwar im wesentlichen entkräftet,<sup>56</sup> aber soviel ich sehe, nur in bezug

<sup>51</sup> Diese Beobachtungen stammen von meiner Schülerin M. BIRÓ, die eine diesbezügliche Materialsammlung erstellte.

<sup>52</sup> In den übrigen Donauprovinzen ist das Material noch nicht gesammelt, außer Dakien, das aber ein halbes Jahrhundert hindurch eine Einlegionsprovinz war. Zu Pannonien s. J. SZILÁGYI: *Inscriptiones tegularum Pannonicarum*. 1933, zu Moesia Superior vorläufig A. MÓCSY: *Gesellschaft und Romanisation in der römischen Provinz Moesia Superior*. 1970. 55.

<sup>53</sup> SZILÁGYI: a. a. O. 88 ff.

<sup>54</sup> So RÜGER: a. a. O. 57.

<sup>55</sup> Z. B. in dem Municipium von Carnuntum: E. SWOBODA: *Carnuntum* (†1964) 290, dessen Zweifel ich vollends teile.

<sup>56</sup> Was das oft behandelte Vorkommen von militärischen Ziegeln in Gorsium (Tács, südwestl. von Aquincum) betrifft, liegen die Dinge anders, als es aufgrund der Publikation von E. B. THOMAS auch noch bei RÜGER: a. a. O. 57, Anm. 274 behandelt wurde. Die Villa Nr. I wurde erst im 4. Jh. erbaut, die in Gorsium gefundenen Ziegel der Legio II. Adiutrix und anderer Truppen haben daher mit der Villa kaum etwas zu tun. J. FITZ (s. darüber seinen Bericht in *Acta Archaeol. Hung.* 24 [1972] 3 ff.) fand außerdem zwei frühkaiserzeitliche Erdkastelle, und das Heiligtum der Provinzialara, das an der Stelle eines Kastells erbaut wurde. Zum Bau der Provinzialara konnten ebenfalls militärische Ziegel geliefert werden, zumal dieser Bau wohl vom Statthalter unterstützt wurde.

auf öffentliche Bauten, an deren Ausführung das Militär teilnahm oder in bezug auf Bauten, die in nichtmilitärischem Land militärischen Zwecken gedient hatten. Solche gab es freilich auch im Donauraum.<sup>57</sup> Man wird daher militärische Ziegel aus nicht ausgegrabenen Bauobjekten in einem nicht militärischen Territorium mit Vorbehalt werten müssen, z. B. die Ziegel der Legio II. Adiutrix aus Csákvár und Tök im westlichen Hinterland von Aquincum<sup>58</sup> oder die sporadischen Ziegelvorkommen der Legio VII. Claudia in Horreum Margi,<sup>59</sup> im Bergwerksgebiet Metalla Aeliana Pincensia und anderswo.<sup>60</sup> Manche Ziegelvorkommen der Apulenser XIII. Gemina in den dakischen Bergwerken gehören ebenfalls hierher,<sup>61</sup> vielleicht nahm das Militär an Bauarbeiten in den Bergwerken Mösiens und Dakiens teil.

Es gibt jedoch auch Fälle, wo militärische Ziegel in durch Grabungen erschlossenen privaten Landhäusern auf sicherlich nicht militärischem Land gefunden worden sind. Südlich von Carnuntum, auf den Territorien der Civitas Boiorum bzw. des Municipium Carnuntum und des Municipium Scarbantia kamen Ziegel der Legionen X. und XIII. Gemina und der Cohors I. Aelia Sagittariorum aus ländlichen Wohnhäusern zum Vorschein.<sup>62</sup> Ich halte auch für einen schlagenden Beweis, daß in der monumentalen Grabkammer von Brestovik (Moesia Superior, östlich von Singidunum am Donauufer) Ziegel der Legionen III. Flavia und VII. Claudia gefunden wurden.<sup>63</sup>

Das Militär war mit seinem fachmännischen Personal und mit seiner Produktivarbeit nicht nur im allgemeinen ein treibender Faktor im Wirtschaftsleben unserer Provinzen. Die provinziellen Behörden der Reichsregierung konnten von der Produktion der Truppen auch einen weiten Gebrauch im zivilen Bereich machen. Ebenso, wie zu dringenden Bauarbeiten für öffentliche oder militärische Zwecke nicht nur militärisches, sondern auch pri-

<sup>57</sup> Daß diese Bauten sich nicht leicht von zivilen Bauten unterscheiden lassen, ist klar. Immerhin gab es Benefiziarstationen, Wachtposten u. ä. m. (vgl. z. B. A. BARB: Jahreshefte des Öst. Archäol. Inst. 37 [1948] Beiblatt 263 ff über St. Margarethen), die vom Militär erbaut und wohl auch instandgehalten wurden. Denkt man daran, daß der Straßenbau in den Donauprovinzen eine vorwiegend militärische Aufgabe war, dann wird man auch die Gebäude der *mansiones* und *mutationes* für militärische Bauten halten können. S. noch die nicht unwahrscheinliche Vermutung von H. v. PETRIKOVITS über Aquae Iasae als Bade- und Kurort des oberpannonischen Heeres, *Arheološki Vestnik* 19 (1968) 89 ff, vgl. V. v. GONZENBACH: *Bonner Jahrb.* 163 (1963) 101. In Aquae Iasae kamen schon einige militärische Ziegel zum Vorschein (CIL III 11354), vgl. B. VIKIĆ-BELANČIĆ—M. GORENC: *Vjesnik arheološkog muzeja u Zagrebu* 3/1 (1956) 111.

<sup>58</sup> SZILÁGYI: a. a. O. 27, Nr. 32; 30, Nr. 63/i.

<sup>59</sup> F. KANITZ: *Römische Studien in Serbien.* 1892. 69.

<sup>60</sup> KANITZ: a. a. O. 61, 65, 87. D. M. GARAŠANIN: *Arheološka nalazišta u Srbiji* (1951) 142, 167. usw., vgl. MÓCSY: a. a. O. 61.

<sup>61</sup> Das Material zum Teil bei J. SZILÁGYI: *A dáciai erődrendszér bélyeges téglái* (1945), vgl. die dort aufgezählten Fundorte auf TIR Blatt L 34. Budapest 1968.

<sup>62</sup> S. nur E. B. THOMAS: *Römische Villen in Pannonien.* 1964. 132, 207, und B. SARIA: a. a. O., s. auch das Badehaus in Dorog—Hosszúrét: THOMAS 237, Rajka: THOMAS 257. Regelsbrunn (THOMAS 259) lag am Donauufer, und daher vielleicht auf militärischen Land.

<sup>63</sup> M. VALTROVIĆ: *Starinar* 2/1 (1906) 128 ff.

vates Baumaterial herangezogen werden konnte,<sup>64</sup> konnten die Statthalter über die Produktion und über die Arbeit des Militärs auch außerhalb des Bereichs militärischer und öffentlicher Bauten verfügen. Die in den Gutshöfen der Civitas Boiorum verwendeten militärischen Ziegel lassen sich vielleicht auf dieselbe Politik zurückführen, die sich in den großzügigen Bürgerrechtsverleihungen unter den Mitgliedern der boischen Stammesaristokratie äußert, vgl. z. B. Tac. Agr. 21 über die Politik Agricolas gegenüber den britannischen Stammesfürsten: *adiuvare publice ut templa fora domos extruerent*.

#### ZWECK UND BESTIMMUNG DER MILITÄRISCHEN TERRITORIEN

Die Größe der militärischen Länder im Donauraum hing naturgemäß davon ab, ein wie großes Landstück für den jeweiligen Bedarf der Truppen in jeder möglichen Hinsicht notwendig war. Jede Truppe mußte, unabhängig von den sozialökonomischen Gegebenheiten der Standortsprovinz über ein bestimmtes Stück Land für die Zwecke der taktischen Ausbildung und Übung verfügen.<sup>65</sup> Im Verhältnis zur Größe der Territorien aller Art war die Größe dieser Übungsplätze wohl unbedeutend. Sie wurden offenbar als Bestandteile des Bodens behandelt, den jedes Kastell sowieso in Anspruch nehmen mußte. Eigene verwaltungstechnische Aufgaben haben diese Übungsplätze nicht gestellt, abgesehen von Routineaufgaben, die bis auf heute zur Kompetenz eines Platzkommandanten gehören.

Bei jeder Festung und in jeder Grenzzone taucht freilich der Gesichtspunkt der Sicherheit auf. In dieser Hinsicht gab es jedoch auffallende und auch quellenmäßig nachweisbare Unterschiede. Die Canabae von Vetera -- *longae pacis opera* -- wurden in einem kritischen Augenblick noch rasiert (Tac. hist. IV 22), aber aus späteren Zeiten gibt es keine Belege dafür, daß die Legionscanabae, die ja an der Donau ein ausgesprochen städtisches Gepräge hatten, in Notlage abgerissen worden wären. Soweit die bisherigen Grabungen in Lauriacum, Carnuntum, Brigetio, Aquincum und Viminacium einen Schluß ermöglichen, war höchstens ein Streifen von einer nicht größeren Breite als 20—30 m um das Grabensystem des Legionslagers herum als Festungsglaciis unbebaut gelassen.<sup>66</sup> Für die Aufrechterhaltung der territorialen Hoheit des Militärs zumindest um das Lager herum waren daher nicht Sicherheitsgründe

<sup>64</sup> Vgl. das Ziegelmaterial des Statthalterpalastes von Aquincum J. SZILÁGYI: Budapest Régiségei 18 (1958) 53 ff. mit Literatur und die Ziegel Carnuntiner Privatziegeleien in den Bauten im barbarischen Vorland Pannoniens: die Literatur s. PW-RE Suppl. IX, 643 f. und Acta Archaeol. Hung. 21 (1969) 355.

<sup>65</sup> R. W. DAVIES: Archaeol. Journ. 125 (1968) 73.

<sup>66</sup> T. NAGY: Arch. Ért. 97 (1970) 309; 98 (1971) 270. Der auffallend breiter Streifen Land an der Decumanafont von Carnuntum (E. VORBECK -- L. BECKEL: Carnuntum. 1973, Abb. 35) war locker bebaut, und wird daher wohl nicht als ein Glaciis anzusehen sein.

und taktische Erwägungen maßgebend. Die Canabae der Legionslager wurden ja unter den Severern auch municipalisiert, das nicht hätte erfolgen können, wenn die Legion auf das Land um ihr Lager herum aus taktischen Gründen hätte Anspruch erhoben. Dasselbe gilt für die Auxiliarvici, die ebenfalls hart bei den Auxiliarlagern erbaut worden waren.

Die Zivilisierungen bei den Kastellen standen praktisch sowieso unter der Aufsicht der Truppe. Die Dinge lagen vielleicht anders an den Punkten der Donaugrenze, die nicht von einem Kastell oder von einem *praesidium* oder von einem *burgus* bewacht werden konnten. Um die *clandestini transitus* (Intercisa Nr. 297—303.) der Barbaren zu verhindern, und den Grenzverkehr unter militärischer Kontrolle halten zu können, konnte es jedoch als geboten erscheinen, zivile Niederlassungen nicht in dem Landstreifen an der Grenze zu dulden. In der Tat gab es nach unserem heutigen Wissen keine römischen Dörfer am Donaufer, die nicht zugleich Auxiliarvici oder kleine Siedlungen bei einem Wachtposten waren. Städte sind immer nur unweit der Legionslager entstanden, aber ein Landstreifen zwischen diesen Städten und der Donau konnte, wie gesagt, unter der Hoheit des Militärs geblieben sein. Wie breit diese «verbotene» Zone war, läßt sich schon deshalb nicht ermitteln, weil die Donau im Laufe der Jahrhunderte ziemlich viel vom rechten Ufer weggespült hatte. Immerhin war diese Zone nicht so breit, daß sie als eine Territorium hätte aufgefaßt und benannt werden können.

Will man nun weitere Gründe ausfindig machen, die die Reichsregierung dazu veranlaßt hatten, militärische Territorien zu errichten, dann wird man den Bedarf des Heeres an Naturalien in Betracht ziehen müssen. Hierzu liefert die frühkaiserzeitliche Benennung des Militärlandes den ersten Ausgangspunkt. Wurde nämlich das Militärland in der gleichen Zeitperiode, aber in verschiedenen Teilen des Reiches *prata* genannt, dann wird man diesen Fachausdruck als eine, den damaligen Zweck des Militärlandes treu widerspiegelnde Benennung halten können. *Pratum* kann nur der Boden heißen, der landwirtschaftlich nicht geackert wird (Ulp. Dig. L 16,31. Isid. orig. XV 13,17). Die *prata legionis* waren demzufolge Wiesen und Weiden, vorbehalten für das Vieh der Legion. Man wird den Bestand an Vieh einer Legion nicht hoch genug einschätzen können. Es gab in jeder Legion zumindest einige Hundert Reitpferde und eine nicht gerade kleine Zahl von Trag- und Zugtieren. Rechnet man für den Bestand an Reit-, Trag- und Zugtieren an die Tausend, dann ist ihre Zahl wohl unterschätzt. Außerdem muß man auch mit einer riesigen Menge von Schlachtvieh rechnen, denn für die Ernährung von mehr als 5000 Soldaten war eine Herde von mehreren Tausend Rindern und Schafen notwendig, vorausgesetzt, daß der Nachwuchs an Ort und Stelle gesichert werden wollte. Ich vermeide absichtlich absolute Zahlen, weil man mit zu vielen unbekanntem Faktoren zu rechnen hat: der tägliche Bedarf an Fleisch, der Fleischertrag des Viehs, die Qualität der Weiden und die Höhe der Züchtung müßten glei-

chermaßen berücksichtigt werden. Man wird jedoch wohl keinen allzu großen Fehler begehen, wenn man den gesamten Bestand an Vieh einer Legion auf mehr als 5000 schätzt. Daß das Militär über Herden verfügte, beweisen nicht nur literarische Angaben,<sup>67</sup> sondern auch die seit der frühesten Kaiserzeit bezeugten *pequarii* und *veterinarii* in den Legionen (z. B. CIL III 11215. XIII 8287), die für diese Herden zu sorgen hatten. Für mehrere Tausend Rinder, Schafe und Pferde ist eine Weide von zumindest Tausend ha Größe notwendig; daher mußten die *prata* einer Legion, selbst wenn man den Bedarf der übrigen zum Teil berittenen Auxilien außer acht läßt, unbedingt größer als 10 km<sup>2</sup> gewesen sein. Zählt man noch die Wald-, Sumpf- und sonstigen unbrauchbaren Gebiete einer jeden Landschaft hinzu, dann scheint die beträchtliche Größe der *prata* in Spanien oder in Dalmatien durchaus wahrscheinlich und motiviert.

Aus der Benennung *prata* folgt, daß diese frühkaiserzeitlichen Legionsterritorien vorwiegend oder ausschließlich Weiden waren. Sie wurden wohl deshalb als exempte Ländereien errichtet und gelegentlich auch mit Grenzsteinen markiert, weil das ärarische Vieh vor den räuberischen Einfällen einer noch nicht genügend pazifizierten Gegend geschützt werden mußte. Wir können damit rechnen, daß in der frühesten Okkupationszeit wahrscheinlich alle Legionen, die in einer neuerobernten Provinz stationierten, *prata* besaßen, aber in den meisten Fällen wurden diese nach dem Abzug der Legion den dortigen Gemeinden zurückerstattet. Die *prata* in Spanien und in Dalmatien sind wahrscheinlich Ausnahmefälle, und gerade deshalb werden sie durch epigraphische Quellen erfaßbar. Diese *prata* bestanden während einer größeren Zeit, weshalb sie auch mit Grenzsteinen markiert wurden; in Dalmatien erfuhr die Bewirtschaftung der *prata* von Burnum wohl gerade infolge der langdauernden Nutzung durch die Legionen eine derart tiefgreifende Veränderung, daß die Einverleibung in die Territorien der benachbarten Gemeinden nicht mehr möglich war. Vielleicht waren die angrenzenden Ländereien private Großgrundbesitze (wie das *roboretum Flavii Marciani*); die *prata* konnten jedoch an Private nicht veräußert werden. Nach dem Abzug der Legion aus Burnum übernahm der Prokurator die Verwaltung dieser *prata*, die fortan als ein *praedium fiscale* behandelt wurden.

Ob auf diesen und auf anderen *prata* der Frühzeit allmählich auch die Produktion von Getreide eingeführt worden war, entzieht sich unserer Kenntnis. Es kam wohl überall darauf an, wie die Naturalienversorgung der Truppen am besten gelöst werden konnte, und zwar mit Rücksicht auf die wirtschaftlichen Gegebenheiten der Standortsprovinz und auf die Transportmöglichkeiten, nicht zuletzt aber auch mit Rücksicht auf die innerpolitische Lage der betreffenden Provinz. Im römischen Heer galten diesbezüglich keine festen und all-

<sup>67</sup> Z. B. Tac. ann. XIII 55: *pecora et armenta militum*.



gemeingültigen Vorschriften; direkter Ankauf durch die Truppe und indirekter durch den Fiskus, Naturalienlieferungen der Urbevölkerung als Steuer usw. waren zu gleicher Zeit üblich. Eine diesbezügliche erschöpfende Quellenuntersuchung wäre erwünscht. Während es in Anbetracht der Verkehrsverbindungen nicht unbedingt notwendig ist, anzunehmen, daß die Legion von Burnum auf ihren *prata* Getreide erzeugen ließ, wird man das von V. von Gonzenbach angenommene «Nutzungsland» des Legionslagers von Vindonissa für ein Getreide produzierendes Wirtschaftssystem unter der Oberaufsicht der Legion halten können, weil die Naturalienversorgung des Legionslagers von Vindonissa auf Wasserwegen nicht gerade leicht gelöst werden konnte. Von Germanien aus, wo übrigens viele Legionen zu ernähren waren, mußte auf dem Rhein eine lange Strecke stromaufwärts gefahren werden, und die Donau kam überhaupt nicht in Betracht. Es ist nicht ausgeschlossen, daß die Verbreitung der Legionsziegel dieses Mal in der Tat ein landwirtschaftliches «Nutzungsland» widerspiegelt, dessen Einrichtung auf die geographischen Gegebenheiten zurückgeführt werden kann. Zu gleicher Zeit, als Vindonissa ein Legionslager war, finden wir jedoch in Carnuntum ein völlig anderes System der Heeresversorgung. Carnuntum lag an der Kreuzung zweier Verkehrswege von gesamt-europäischer Wichtigkeit, an der Donauüberfahrt der sog. Bernsteinstraße. Die Naturalienversorgung konnte mit Benutzung dieser Verkehrswege gesichert werden, außerdem war gerade die keltische Bevölkerung Noricums und Nordwestpannoniens nicht feindlich gegenüber der Herrschaft Roms eingestellt. Während für das ärarische Vieh in Asturien und im unruhigen Dalmatiergebiet um Burnum eine große Landschaft evakuiert werden mußte, wurde das Hinterland von Carnuntum der *Civitas Boiorum* belassen.<sup>68</sup> Die Carnuntiner Legion hatte ihre *prata* wohl von Anfang an dort, wo ihr Territorium in späteren Zeiten vermutet werden konnte, d. h. in der Grenzzone.

Es ist indessen nicht zwingend, für jede Legion der Frühzeit ein eigenes Weideland von der Größe der spanischen oder der dalmatinischen *prata* anzunehmen. Wir haben aus allen Perioden der Kaiserzeit Zeugnisse dafür, daß das *faenum* auf andere Weise als direkt von dem Militärland verschafft wurde. Wo *conductores prati* (CIL III 14356<sup>3a</sup>), *conductores faenarii*<sup>69</sup> usw. für das Heu auf verschiedenen Wegen sorgen konnten, und der Fleischbedarf von den Privatwirtschaften der Provinz oder aus dem Handel gedeckt werden konnte, dort waren große Weiden nicht einmal notwendig.

Nachdem das donauländische Heer bis auf verschwindend wenige Truppen am Donauufer konzentriert (zugleich auch zerstreut) worden war, ver-

<sup>68</sup> Etwa 10 km südlich von Carnuntum kam die Grabinschrift des M. Cocceius Caupianus *pr(inceps) c(ivitatis) B(oiorum)* zum Vorschein (AnnÉp 1951, 64).

<sup>69</sup> R. O. FINK: Roman Military Records. 1971. Nr. 80. Die *vexillarii morantes ad faenum secandum* CIL XIII 4322 = ILS 2484 konnten sowohl auf einem militärischen als auch auf irgendeinem anderen Territorium gearbeitet haben.

schwand der Fachausdruck *prata* und das Militärland hieß fortan *territorium*. Wie die bereits früher errichteten Militärländer am Donauufer benannt, genauer gesagt ob sie umbenannt wurden, wissen wir nicht. Für die Ausnahmefälle Carnuntum und Viminacium, die sowohl im 1. als auch im 2. – 3. Jh. ein Legionslager hatten, liegen keine Quellenangaben vor. Immerhin setzt die neue Benennung eine strukturelle Veränderung der Militärländer im allgemeinen voraus. Man wird zunächst daran denken können, daß die landwirtschaftliche Bebauung des militärischen Territoriums in den Vordergrund gestellt wurde. Das wird fast einstimmig auch angenommen und es fehlen auch Berechnungen nicht, die den Bedarf der Truppen an Ackerland mit absoluten Zahlen angeben wollen. Jede Berechnung dieser Art muß freilich von den Angaben der römischen agrarwissenschaftlichen Literatur ausgehen, die jedoch oft kontradiktorisch sind.<sup>70</sup> Vieles hängt von der ökonomischen Struktur und von den technologischen Umständen der Landarbeit ab; es steht nicht einmal fest, daß die wohl idealen Zahlen z. B. von Columella auch für die Produktion der provinzialen Gutshöfe gültig sind. Bei primitiv bewirtschafteten Landgütern der Urbevölkerung benötigte das Heer ein viel größeres Landstück als bei einer nach allen Regeln römischer Agrarwissenschaft bestellten Gutwirtschaft. Wir haben indessen auch keine zuverlässigen Informationen und keine geeigneten Methoden, um die jeweilige Höhe der Bewirtschaftung in den Donauprovinzen feststellen zu können.

Nach S. Piggott hätte ein etwa 1500 ha großes Ackerland den Jahresbedarf einer Legion sichern können.<sup>71</sup> H. v. Petrikovits rechnet für den Bedarf einer Legion jährlich mit 1500 Tonnen Getreide,<sup>72</sup> das nach einem Durchschnitt antiker Angaben<sup>73</sup> auf etwa 1800 ha erzeugt werden konnte. Für eine Legion hätten demnach höchstens 20 km<sup>2</sup> Ackerland genügt, wenn man die Selbstversorgung der nichtmilitärischen Landarbeiter hinzurechnet. Eine primitive Landwirtschaft hätte das nicht leisten können. Wir haben es also mit der Paradoxie zu tun, daß in einer primitiv bewirtschafteten Gegend die Legion, wollte sie sich aus der lokalen Produktion ernähren, innenpolitisch gefährlich große Länder hätte in Anspruch nehmen müssen, dagegen in einer Gegend mit entwickelter Landwirtschaft, wo sie in der Lage gewesen wäre, ihren Bedarf an Ort und Stelle durch Ankauf zu decken, ein relativ kleines eigenes Landgut leicht hätte errichten können. Es wird daher in der Forschung oft angenommen,<sup>74</sup> daß die Reichsregierung vom Anfang des 2. Jh. an in den Grenzprovinzen im Interesse der Heeresversorgung eine Art Entwicklungshilfe inauguriert hatte. Nichts deutet jedoch darauf hin, daß sich der unleugbare ökonomische

<sup>70</sup> Z. B. K. D. WHITE: *Antiquity* 37 (1963) 207 ff.

<sup>71</sup> In *Roman and Native in North Britain* ed. I. A. RICHMOND. 1957. 23 f.

<sup>72</sup> Das Römische Rheinland. 1960. 66 f.

<sup>73</sup> WHITE: a. a. O. Varro: 5 q, Columella: 12 q.

<sup>74</sup> Z. B. E. BIRLEY: in *Carnuntina* hg. E. SWOBODA (1956) 25 ff. MACMULLEN: a. a. O. 6.

Aufschwung der Grenzgebiete von den Flaviern an auf die militärischen Länder beschränkt hätte; im Gegenteil, die für uns erfaßbaren Anzeichen dieses Aufschwungs beziehen sich auf den zivilen Bereich der Autonomien. Petrikovits hat im Anschluß seiner oben angeführten Berechnungen bereits auf den Widerspruch hingewiesen, daß trotz der von ihm angenommenen intensiven Bewirtschaftung des Militärlandes die Heeresversorgung doch auch auf anderen Wegen gesichert werden mußte und schließlich, unter Septimius Severus endgültig auf die steuerartige Eintreibung der *annona militaris* umgesattelt werden mußte.

Die Reichsregierung war demzufolge nicht darauf bedacht, die Heeresversorgung um jeden Preis durch die Produktion militärischer Länder zu sichern. Maßgebend waren einerseits die wirtschaftlichen und verkehrsgeographischen Gegebenheiten, andererseits politische Erwägungen, die die Einschränkung der einheimischen Autonomien und die Enteignung ihrer Länder gerade in der Grenzzone nicht geboten hatten. Die Blüte einheimischer Gemeinden ist gerade in den Grenzgebieten ein auffallendes Symptom der provinzialrömischen Kultur des 2. Jh. Die Donau bot eine ausgezeichnete Möglichkeit für den interprovinzialen Verkehr; um diesen Wasserweg in seiner ganzen Länge schiffbar zu machen, hatte bereits Tiberius die ungeheure Arbeit der Stromregulierung und des Straßenbaus im Kasanpaß zu Ende geführt. Nicht zufällig waren Claudius, die Flavier und Traian ebenfalls darauf bedacht, daß der Treidelweg an der obermösischen Donaustrecke instand gehalten werde.<sup>75</sup>

Was nun die militärischen Territorien am Donauufer betrifft, hoffe ich wahrscheinlich gemacht haben, daß ihre Größe sich nicht mechanisch nach dem Naturalienbedarf der Truppen gerichtet hatte. Wie gesehen, war das Territorium, so oft seine Größe und seine Lage irgendwie ermittelt werden können, ein Streifen Land am Donauufer. Dieser Landstreifen wurde ohne Zweifel auch als Weide und als Ackerland nutzbar gemacht, während aber wir eine lange Reihe von Fachleuten als *immunes* des Militärs kennen,<sup>76</sup> gibt es unter ihnen keine, die Fachleute des Ackerbaus waren.<sup>77</sup> Solche gibt es auch in den epigraphischen Quellen nicht. Dagegen gibt es einige, die auf dem militärischen Territorium in anderen Arbeitszweigen verwendet werden konnten: Kalkbrenner, Förster, Kohlenbränner, Jäger usw. Daraus kann der Schluß gezogen werden, daß das Militär über Wald, Wiesen und Steinbrüche verfügte, dagegen auf seine eigenen Ackerländer entweder keinen Wert gelegt hatte oder solche überhaupt nicht besaß. Dieser Schluß macht für uns auch begreiflich, warum die zivilen Angelegenheiten des Territoriums — wenn nicht alles trägt

<sup>75</sup> E. SWOBODA: Forschungen am Obermösischen Limes. 1939.

<sup>76</sup> Tarr. Pat. Dig. I 6, 7. B. DOBSON — A. v. DOMASZEWSKI: Die Rangordnung des röm. Heeres. 1967. XV f.

<sup>77</sup> Der *mentor agrarius* in Rom(!) CIL VI 3602 ILS 2422a war wohl ein *agrimensor*.

der Organisation der Canabae (*consistentes*, *canabenses* usw.) überlassen werden konnten und warum sich ein Ädil der Canabae von Regensburg zugleich *aedilis territorii* nennen konnte.

Die militäreigenen Wälder, Steinbrüche, Ziegeleien usw. lagen nicht notwendigerweise am Donauufer. Es ist durchaus möglich, daß das Militär auch im Landesinneren Besitzungen verschiedener Größe hatte, wovon Baumaterial (Holz, Stein und Kalk) geholt, und auch gejagt werden konnte. Das einschlägige Quellenmaterial bezieht sich aber auf andere Reichsteile und daher werden wir diese Frage hier außer acht lassen können. Immerhin wird man nicht vergessen dürfen, daß es viel leichter war, Baumaterial auf Wasserwegen zu befördern. Das Militär wird wohl der Ausbeutung der am Donauufer liegenden Wälder und Steinbrüche den Vorzug gegeben haben, um das Holz und den Stein nicht auf Festlandswegen aus dem Landesinneren befördern zu müssen.

Es ist durchaus begreiflich, daß das Militär Wert darauf legte, um über einen Streifen Land an der Grenze zu verfügen und es ist ebenso begreiflich, daß das Baumaterial für die mannigfaltigen Bauarbeiten des Militärs am einfachsten aus militäreigenen Wäldern und Steinbrüchen verschafft werden konnte. Die Bewirtschaftung und die Verwaltung dieser wohl zumeist in der Grenzzone liegenden und naturgemäß kaum bewohnten Gebiete wurde offenbar von dem fachmännischen Personal der Truppen (von den *immunes*) als eine Routineaufgabe gelöst. Es erscheint überhaupt nicht motiviert, eine aus Wald, Wiese, Steinbrüchen und Ziegeleien bestehende militärische Grenzzone *territorium* zu benennen und noch weniger klar ist, warum die Verwaltung einer solchen Grenzzone einer im Grunde genommen zivilen Körperschaft wie die *consistentes* oder *canabenses* überlassen wurde, oder zumindest diese Körperschaft für manche administrative Angelegenheiten anscheinend eine Vollmacht haben konnte. Noch weniger klar ist, warum das Militär im 2. Jh. auf den Boden um die Standlager herum formell einen Anspruch erhob, wo doch eine mit dem Militär rechtlich nur lose oder überhaupt nicht zusammenhängende zivile Niederlassung entstand. Die Gesichtspunkte der Grenzverteidigung konnten, wie schon gesagt, nicht ausschlaggebend sein, denn sonst hätte man die Entstehung von Zivilsiedlungen einige km von den Canabae entfernt, aber ebenfalls unweit der Donau nicht geduldet und noch weniger hätte man diesen Siedlungen bereits von Hadrian an das Munizipalrecht verliehen. Für die Grenzsicherheit erübrigte sich, einen schmalen Streifen Land dem Militär vorzubehalten, der, wie schon oben gezeigt wurde, auch am Donauufer vor den hadrianischen Munizipien wahrscheinlich militärisches Land geblieben ist. Außerdem wurden ja auch die Legionscanabae unter den ersten Severern munizipalisiert, was nicht hätte erfolgen können, wenn das Militär aus Sicherheitsgründen Anspruch auf den Boden der Canabae erhoben hätte.

Die Benennung *territorium* wird erst dadurch motiviert, daß das militärische Land nicht nur aus der soeben charakterisierten Grenzzone, sondern

auch aus einem Landstück mit bedeutender Zivilbevölkerung bestand. Die Aufrechterhaltung der territorialen Hoheit des Militärs war auf dem Boden der *Canabae* recht formal, zumal alle verwaltungsrechtlichen Angelegenheiten der Körperschaft der *Canabae* überlassen worden waren. Es ist daher durchaus möglich, daß das formale territoriale Hoheitsrecht des Militärs nur den Zweck hatte, der besonderen verwaltungsrechtlichen Form der *Canabae* und der *Consistentes* irgendeine bodenrechtliche Grundlage zu schaffen. Bisher wurde die quasimunizipale Form der *Canabae*-Organisationen darauf zurückgeführt, daß auf dem militärischen Territorium keine regelrechte munizipale Autonomie entstehen konnte. Wird die Frage umgekehrt, das heißt, die Aufrechterhaltung des militärischen Territoriums im Bereich der *Canabae* auf die Notwendigkeit zurückgeführt, die *Canabae* als eine besondere Form von Gemeinden aufrechterhalten zu können, so muß davon ausgegangen werden, daß diese Notwendigkeit nur bis zu den Severern bestand, zumal alle *Canabae* der Donaulegionen unter den ersten Severern oder im Laufe des 3. Jh. munizipalisiert worden waren.

#### DIE CANABAE UND DIE REKRUTIERUNG

Es war allem Anschein nach eine in den europäischen Provinzen durchaus regelmäßige Erscheinung, daß bei den Standlagern der Legionen bald größere Zivilniederlassungen entstanden waren.<sup>78</sup> Die diesbezüglichen literarischen, epigraphischen und archäologischen Angaben brauchen hier nicht nur deshalb nicht erörtert werden, weil sie schon öfters und im wesentlichen übereinstimmend behandelt worden sind, sondern auch deshalb, weil sie sich größtenteils auf die Westprovinzen beziehen. Daß die Zivilniederlassungen bei den frühkaiserzeitlichen Legionslagern des Donaupraumes kaum bekannt sind, geht vor allem darauf zurück, daß diese Legionslager bis auf wenige Ausnahmen wie Carnuntum, Poetovio und Oescus noch nicht einmal beruhigend lokalisiert werden konnten. Die epigraphische Hinterlassenschaft dieser Zivilsiedlungen ist einfach aus dem Grund sehr ärmlich (außer Carnuntum), weil sich die Sitte, Inschriften zu setzen, im Donaupraum relativ spät verbreitet hatte.<sup>79</sup> Literarische Angaben stehen deshalb nicht zur Verfügung, weil die Geschehnisse an der Donaugrenze nicht im Vordergrund des öffentlichen Interesses standen oder die einschlägigen Quellen wie z. B. die über die Donaukriege Domitians und Traians verloren gingen. Zufällige Bemerkungen wie die von Dio Chrysostomos über ein Legionslager (vermutlich Viminacium) beweisen jedoch, daß es in den Niederlassungen bei den Legionslagern Händler und Unternehmer gab, obwohl sie für uns auf Inschriften nicht erfaßbar werden

<sup>78</sup> Zuletzt D. BAATZ: *Germania* 42 (1964) 260 ff. über eine gewissermaßen geregelte Niederlassung bei den Lagern bereits seit Augustus.

<sup>79</sup> Über die Gründe MÓCSY: *Gesellschaft und Romanisation*. 199 ff.

(s. Dio Chrys. XII 17). In dem einzigen frühkaiserzeitlichen Donaulager, das ein ausgiebiges Inschriftenmaterial liefert, lassen sich Soldatenfamilien, Händler, Handwerker und Fachleute aller Art nachweisen; es ist wahrscheinlich, daß dieses Bild, das aufgrund der Carnuntiner Inschriften entworfen werden kann, bis zu einem gewissen Grade für alle Legionslager der Frühzeit gültig ist. Carnuntum war nur deshalb eine Ausnahme, weil es als ein hochwichtiger Knotenpunkt des Aquileienser Handelsnetzes eine größere Zivilniederlassung als die übrigen Legionslager hatte.

Wie sich die Bewohnerschaft dieser frühkaiserzeitlichen Lagerstädte oder Lagerdörfer verwaltet hatte, kann in Ermangelung von Quellenangaben nur vermutet werden. Wahrscheinlich gab es auch im Donauraum Organisationen der *cives Romani consistentes*, an deren Spitze ein *curator* oder ein *magister* stand. Nachdem die Legionen unter den Flaviern zur Donau versetzt worden waren, hatten einige Canabae der neuen Legionslager ebenfalls noch *curatores civium Romanorum* oder *magistri*,<sup>80</sup> und erst ein wenig später, vielleicht unter Hadrian wurden die die munizipale Form nachahmenden Canabae-Organisationen allgemein eingeführt.<sup>81</sup> *Decuriones*, *quinquennales*, *aediles* usw. der Canabae bzw. der *consistentes* sind aus der vorhadrianischen Zeit im Donauraum nicht bekannt. Die Canabae von Durostorum heißen sogar *canabae Aeliae* (CIL III 7474).

Daß gerade Hadrian derjenige war, der den donauländischen Canabae eine quasimunizipale Organisationsform verlieh, ist deshalb auffallend, weil die ersten Munizipien unweit der Legionslager ebenfalls von Hadrian gegründet worden waren. Wenn er außer regelrechten Munizipien zu gründen auch darauf bedacht war, die Entwicklung der Canabae verwaltungsrechtlich zu fördern, statt sie aufzulösen oder zumindest ihre faktische Autonomie einzuschränken, dann mußten die Canabae für die Reichsregierung aus irgendeinem Grund wichtig gewesen sein. Auf jeden Fall waren sie keine unfugartige Erscheinung, die nur geduldet, aber rechtlich nicht völlig anerkannt war.

Die Grabungen in Lauriacum haben wahrscheinlich gemacht, daß die Erbauung der Canabae gewissermaßen planmäßig, und etwa gleichzeitig mit dem Bau des Legionslagers begann. Die öffentlichen Bauten wurden sofort aus Stein erbaut, die Siedlung hatte einen regelmäßigen Stadtplan. Einige

<sup>80</sup> *Curator civium Romanorum* in Brigetio: L. BARKÓCZI: Brigetio. 1951. Nr. 35, *magister* ebendort: CIL III 4298. Beide waren auch *decuriones*.

<sup>81</sup> Der früheste *magister canabarum* ist z. Zt. aus Apulum bekannt: CIL III 1008 = ILS 2476. Er war Veteran der Legio I. Adiutrix, die im Jahre 114 aus Dakien zum Orientkrieg Traians abbefohlen worden war. Der Veteran ließ sich daher entweder vor 114 in Apulum nieder oder ging in den ersten Jahren Hadrians nach Apulum zurück. Genau wann er als erster (*primus* CIL I. c.) zum *Magister* der Canabae ernannt oder erwählt wurde, läßt sich freilich nicht ermitteln, es ist aber wahrscheinlicher, daß dies nicht sofort nach seiner Entlassung geschah, weil der erste *Magister* wohl aus der Reihe der in Apulum bereits seit einer längeren Zeit seßhaften, angesehenen Veteranen gewählt wurde.

Straßen lassen sich in die spätantoinische Zeit datieren.<sup>82</sup> Dieser Grabungsbefund bestätigt die Gesagten umso mehr, als das Legionslager Lauriacum frühestens in den letzten Jahren des Marcus erbaut worden war,<sup>83</sup> also kurz vor der beginnenden Munizipalisation der donauländischen Canabae. Die Regierung war allem Anschein nach auch noch gegen Ende des 2. Jh. daran interessiert, daß bei den Legionslagern eine organisierte Niederlassung entstehe.<sup>84</sup> Dasselbe folgt aus der Volcanus-Inschrift von Regensburg; beim Lager der anderen neuen Legion des Marcus war spätestens im Jahre 178 die quasi-munizipale Autonomie der Canabae schon organisiert.

Die Interessen der Heeresversorgung waren dafür wahrscheinlich nur in der Frühzeit ausschlaggebend, als in einer unentwickelten Wirtschaftsstruktur gewisse Produkte nicht leicht verschafft werden konnten, und deshalb die Unternehmer in den Lagerdörfern einen wichtigen Anteil an der Heeresversorgung haben konnten. Die Zentren der lokalen Produktion und des Handels hatten sich jedoch während des wirtschaftlichen Aufschwungs der flavisch-traianischen Zeit ausgebildet und waren unter Hadrian in voller Blüte. Es ist nicht wahrscheinlich, daß die Legionscanabae als eine besondere Organisationsform einzig aus dem Grund unter Hadrian aufrechterhalten und sogar reformiert worden waren, weil ihre Bewohner zum Teil Händler und Produzenten für das Heer waren.

Den anderen Teil der Canabenses bildeten die Veteranen und die Soldatenfamilien. Diese Eigenart der Lagerdörfer und Lagerstädte kommt in der Benennung *veterani et cives Romani*<sup>85</sup> zum Ausdruck, wo nicht die fast konsequent eingehaltene Reihenfolge *veterani cives* wichtig ist, sondern die Hervorhebung der Veteranen, die sowieso römische Bürger waren und daher ihre Betonung einen speziellen Grund haben mußte. Wohl waren die Canabae auch dazu bestimmt, den Veteranen einen Lebensraum und Lebensmöglichkeit zu schaffen, vor allem freilich den Veteranen, die nicht aus der Gegend des Standortes ihrer Truppe stammten.

Die Ergänzung des Heeres aus der Bevölkerung der Standortsprovinz war, wenn auch kein Grundsatz, aber eine Praxis, die sich immer mehr durchgesetzt hatte. Außer einigen speziell ausgebildeten Hilfstruppen, die sich grundsätzlich aus einer bestimmten ethnischen Gruppe ergänzt hatten, wurden sowohl

<sup>82</sup> S. W. A. JENNY - H. VETTERS: Südostforschung 16 (1957) 10 ff, und z. B. H. VETTERS: Forschungen in Lauriacum 6-7 (1960) 17 ff.

<sup>83</sup> Zuletzt G. WINKLER: Die Reichsbeamten von Noricum. SBÖA 261/2 (1969) 79 über CIL III 15208, s. ferner Ann. 98. und E. WEBER: Jahrb. Oberöst. Musealvereins 117 (1972) 181.

<sup>84</sup> Ähnlich auch in Regensburg, wo nach einer brieflichen Mitteilung von G. ULBERT (München) die Besiedlung beim Legionslager erst nach der Gründung des Lagers einsetzte. «Der Vicus Kumpfmühl [der Vicus des Auxiliarlagers] scheint noch über die 2. Hälfte des 2. Jhs. hinaus zu reichen . . . » Für diese und andere Aufschlüsse spreche ich Prof. ULBERT auch hier meinen Dank aus.

<sup>85</sup> Z. B. CIL III 3505. 6166. 14442. AnnÉp. 1957, 97.

in die Legionen als auch in die Auxilien womöglich in der Nähe der Standlager ausgehoben, freilich unter Berücksichtigung der für die betreffende Truppengattung gültigen personalrechtlichen Voraussetzungen. Es gab jedoch römische Bürger, die das *ius militandi in legione*<sup>86</sup> besaßen, gerade in den Grenzprovinzen, wo der Großteil des Donauheeres von den Flaviern an stationierte, nicht immer in einer genügend großen Zahl. Peregrine, die das römische Bürgerrecht erst beim Eintritt in die Legion erhielten, wurden im 2. Jh. ständig herangezogen, dieses Verfahren hatte aber wahrscheinlich manche Nachteile. Zum Beispiel mußte das Bürgerrecht dieser Legionäre in bezug auf ihre Origo geregelt werden;<sup>87</sup> die Einbeziehung der Peregrine in die Legion konnte die Nachschubmöglichkeiten der Auxilien gefährden; den durch den Militärdienst zu Bürgern erhobenen Soldaten mußten nach ihrer Entlassung ihrer neuen Rechtsstellung entsprechende Lebensumstände geschaffen werden usw. Wegen Mangel an geeigneten Rekruten mußte im 2. Jh. ständig auch das Menschenmaterial der *provinciae inermes* in Anspruch genommen werden, freilich in einem je nach den Gegebenheiten der Standortsprovinz wechselndem Maß, wobei diese Rekruten ebenfalls manche Schwierigkeiten bereitet hatten. Ihrer fernen Heimat losgerissen waren sie familiär und existenziell an den Standort ihrer Truppe gebunden, weshalb sie nach ihrer Entlassung oft nicht in ihre Heimat zurückkehrten. Nach Traian gab es außerdem keine Veteraneneduktionen und wohl überhaupt keine *missiones agrariae* mehr; die Enteignung provinziellen Bodens zwecks Veteraneneduktionen hätte die konsolidierten Zustände der Grenzprovinzen gestört und gerade diejenige Provinzbevölkerung hätte ihres Bodens beraubt werden müssen, die die Rekruten gestellt hatte. Die Veteranen zu zwingen, sich einer bereits bestehenden Bürgergemeinde anzuschließen, wäre oft aussichtslos gewesen. Sie hätten ja nicht nur auf ihre während des langen Dienstes ausgebauten Existenzhilfen verzichten müssen, sondern auch mit einer nicht gerade großen Summe Geld ein neues Leben in einer fremden Gemeinde beginnen müssen.

Es war demnach eine aus zweifachem Grund glückliche Lösung, wenn den Veteranen, die nicht aus den Grenzgebieten rekrutiert worden waren, die

<sup>86</sup> DARIS: Documenti per la storia dell'esercito romano in Egitto. 1964. 30, Nr. 2.

<sup>87</sup> Die vielumstrittene Stelle Ael. Arist. Rom. 75 über die Rekruten, die ihr ursprüngliches Bürgerrecht gegen das römische tauschen, kann – wenn Aristeides über diese personalrechtlichen Einzelheiten überhaupt gut unterrichtet war – nur auf die Legionäre bezogen werden, weil die Auxiliarsoldaten auch noch in der Mitte des 2. Jh. prinzipiell erst anlässlich der *honesta missio* das Bürgerrecht erhielten. Daraus folgt aber der Schluß, daß entweder die Neubürger in den Legionen damals nicht notwendigerweise *municipes* oder *coloni* einer Bürgergemeinde werden mußten, oder aber samt Bürgerrecht eine fiktive Origo erhielten, z. B. wurden sie in die Bürgerschaft einer Colonia aufgenommen. Vgl. schon A. v. DOMASZEWSKI: Rangordnung 88. Wenn die Vermutung von D. NÖRR: Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis 31 (1963) 525 ff. stichhaltig ist, die Origo-Lehre hätte sich erst in der zweiten Hälfte des 2. Jhs. entwickelt, dann kann auch mit der Möglichkeit gerechnet werden, daß die Neubürger der Legionen nicht notwendigerweise *municipes* oder *coloni* waren, zugleich aber gerade die Regelung ihrer personalrechtlichen Verhältnisse den Anstoß zur Entstehung der Origo-Lehre gab. S. auch Anm. 89.



Möglichkeit offen stand, beim Standlager ihrer Truppe zu bleiben. Erstens konnte ihre Existenz dort leichter gesichert werden und zweitens konnte man damit rechnen, daß ihre Söhne in die Legion eintreten werden. Die Canabae schufen daher den Rahmen für die Entstehung einer sozialen Schicht, deren Existenzgrundlage das Militär war, und die einen Teil des Soldatennachwuchses sichern konnte.

Die Gesagten lassen sich anhand von einigen beredten Einzelfällen wie ein Veteran der Legio V. Macedonica (CIL III 7505), der nach seiner Entlassung in Dakien in die Canabae des alten Standlagers seiner Legion zurückkehrte (*reversus at lares suos*) wahrscheinlich machen, aber den endgültigen Beweis könnte nur die Erfassung des gesamten einschlägigen Quellenmaterials, also eine gewissermaßen statistische Bearbeitung aller epigraphisch bekundeten Soldaten liefern.<sup>88</sup> Man wird jedoch als Gegenargument ins Feld führen können, es gebe in einer ziemlich großen Zahl Legionare aus der Zeit von den Flaviern bis zu den Severern, deren Origo die Gemeinde einer *provincia inermis* ist, dagegen kaum Soldaten, die nachweisbar in den Canabae geboren waren.<sup>89</sup> In den meisten Fällen hatte jedoch der Soldat entweder eine römische Bürgerin oder ihre manumittierte Sklavin als Frau gehabt. Die römischen Bürgerinnen in den Canabae, die als Soldatenfrauen in Betracht kamen, waren zumeist Soldatentöchter. Der Soldatensohn, der als uneheliches Kind das Personalrecht seiner Mutter erben mußte,<sup>90</sup> führte daher entweder die Origo seines Vaters (durch Vermittlung der Liberta-Mutter) oder die Origo seiner Mutter. Es ist daher durchaus möglich, daß ein auf einer Soldatenliste aufgezählter Legionar nicht in der Stadt geboren ist, die er als Origo angibt. Er konnte diese Origo von seinen Eltern oder Großeltern geerbt haben. Die Soldatenorigo konnte daher eine durch Generationen von Soldaten bzw. Soldatenfrauen weitergeschleppte, inhaltslose Formalität gewesen sein, die deshalb auf den Soldatengrabsteinen auch nicht ausgeschrieben wurde (im Gegensatz zu den Soldatengrabsteinen des 1. Jhs., wo sie, als zumeist wahre Heimatsangaben, oft angegeben worden waren). Die Heimatsangaben der Soldatenlisten wirken oft unwahrscheinlich wegen des bunten Nebeneinanders von weit entfernt liegenden

<sup>88</sup> Die Legionare des Donauheeres im 2. Jh. lassen sich anhand der Namengebung in zwei Gruppen scheiden: eine Gruppe läßt sich durch italische Gentilizen oder durch ältere Kaisergentilizen und durch farblose Cognomina, die andere durch frische Kaisergentilizen und lokal gefärbte — oft epichorische — Cognomina charakterisieren.

<sup>89</sup> Über die Origo *Castris* s. zuletzt F. VITTINGHOFF: Chiron I (1971) 299 ff, vgl. A. Mócsy: Acta Antiqua Hung. 13 (1965) 425 ff. VITTINGHOFFS zum Teil berechnete Zweifel haben mich nicht überzeugen können, daß dieses Origo-Surrogat nicht das Zeichen eines «Bürgerrechts unter Bedingung des Militärdienstes» war. Die von VITTINGHOFF 312 gegen diese Annahme angeführten *Castris*-Veterane sind m. E. nur Beweise dafür, daß ein Veteran, der sich in einer noch nicht munizipalisierten Canabae-Siedlung niederließ, auch fortan diese Origo führen mußte. Es gab wohl auch weitere ähnliche Anomalien, die in den personalrechtlichen Verhältnissen des Militärs allmählich entstanden waren und die severischen Reformen — die *Constitutio Antoniniana* mit eingerechnet — notwendig machen konnten.

<sup>90</sup> S. nur Gaius Inst. I 78, Nerat. Dig. L I, 9.

Städten. Die Schwierigkeiten, die die Annahme einer jährlich wiederkehrenden derart weitverzweigten Rekrutierung bereitet, die obendrein auch dazu zwingt, gleichzeitige Rekrutierung am gleichen Ort für verschiedene Truppen anzunehmen, wären behoben, wenn man annimmt, die Heimatsangabe eines Soldaten könne von einem seiner Vorfahren stammen, der sich bei einem Durchzug oder bei der Garnisonierung der Legion in der betreffenden Provinz zum Dienst meldete.

Die Canabae boten nicht nur einen Lebensraum für diesen erblichen Soldatenstand, sondern haben auch verhindern können, daß die Veteranen sich Boden und Gut verschaffen und sich auf diese Weise allmählich in den kommunalen Kreislauf einschaltend dem Militärdienst entziehen. Wohl wurden auch Stimmen laut, die sich über diese gewissermaßen zwangsläufige Sicherung des Soldatennachschubs beschwert hatten. Ob es eine Spannung zwischen den ortsansässigen Legionären mit einer der Wahrheit entsprechenden Origo und mit einem sozialen und wirtschaftlichen Hintergrund in der Standortsprovinz und den Legionären, die keine oder nur eine der Wahrheit nicht entsprechende Origo hatten und ihre Existenzgrundlage der erbliche Dienst in der Legion war, wissen wir nicht. Auf jeden Fall war ein Übertritt ins kommunale Leben aus den Canabae zwar möglich,<sup>91</sup> aber wohl nicht gerade leicht. Inzwischen hat sich die soziale Basis der Rekrutierung durch die zunehmenden Bürgerrechtsverleihungen im Donauroaum derart ausgebreitet, daß die Aufrechterhaltung der Organisationsform der Canabae sich als nicht unbedingt notwendig erwies. Zu ihrer Munizipalisation unter den Severern hat wahrscheinlich auch die Bestrebung beigetragen, die personalrechtlichen Verhältnisse der Soldaten zu regeln. Die Heiratserlaubnis war nur ein Glied in der Reihe von Maßnahmen, die der erste Severer ergriff. Es versteht sich, daß diese Maßnahmen gerade in den Donauprovinzen konsequent durchgeführt worden waren, wo doch das von den Severern bevorzugte Heer stand. In der Tat gingen die Canabae aller Legionslager an der Donau in den benachbarten Munizipien auf oder (im Falle Apulums) wurden sie eigens munizipalisiert.

Das Zahlenverhältnis der Soldaten die dem erblichen Soldatenstand der Canabae entstammten zu den Soldaten, die aus der Reihe der Bevölkerung der Standortsprovinz rekrutiert worden sind, wechselte von Zeit zu Zeit und freilich auch nach den Gegebenheiten der Standortsprovinz. Es gab ebenso Unterschiede in der Bewohnerschaft, in der Größe und im sozialen und wirtschaftlichen Charakter der Canabae-Siedlungen; diese Unterschiede kommen wohl auch in den verschiedenen Organisationsformen und Benennungen der Canabae und freilich auch in der Zahl der uns bekannten epigraphischen Quellenanga-

<sup>91</sup> Z. B. CIL III 1100 = ILS 7141, ein *vet. ex dec. alae II. Pann.*, der Dekurio der Canabae von Apulum, ferner der Städte Napoca und Sarmizegethusa war. Eine Votivinschrift aus Aquincum nennt einen *decurio canabiarum*, der eine kommunale Karriere machte: Arch. Ért. 99 (1972) 22.

ben zum Ausdruck. Aus den Unterschieden folgt eine sehr elastische Handhabung der verwaltungsrechtlichen Formen, die sich immer nach den Gegebenheiten des Ortes gerichtet hatten. Die Einheitlichkeit der Regelung kommt nur in der korporativen Form der *consistentes* zum Ausdruck, worauf sich alle Canabae-Organisationen zurückführen ließen. Die rechtliche Grundlage lieferten die militärischen Territorien, die im Bereich der Canabae gerade deshalb formell aufrechterhalten wurden, weil die Canabae als eine besondere Organisationsform aus militärpolitischen Gründen notwendig waren.

#### ZUR FRAGE DES BODENRECHTS

In den obigen Ausführungen haben wir Ausdrücke wie «militärisches Territorium», «Militärland» usw. ohne Bedenken – hoffentlich aber auch ohne Mißverständnisse verursacht zu haben – gebraucht. Wer der Eigentümer der *prata* bzw. der *territoria* war, wird ja schwer zu definieren sein. Die Benennung *prata legionis* in einer Zeit, als die betreffende Provinz (Dalmatien) schon eine legionslose Provinz war, warnt uns davor, ähnliche Ausdrücke als das Eigentums- oder Besitzverhältnis treu widerspiegelnde Benennung zu behandeln. Diese Benennung war ein rein praktische Benennung mit dem einzigen Zweck der Unterscheidung. Die *prata* des einstigen Legionslagers von Burnum gehörten in der Zeit, als die Legio IIII. Flavia nicht mehr in Burnum stand, dem Kompetenzbereich des *procurators* und bildeten daher einen Teil des *praedium fiscale*; ob erst nach dem Abzug der Legion, wissen wir freilich nicht. Die Heeresversorgung lag auf jeden Fall in den Händen des *fiscus*, es ist daher leicht möglich, daß das militärische Land letzten Endes fiskalisches Eigentum war, das aber nicht vom Fiskus verwaltet wurde.<sup>92</sup> Eine Truppe oder das römische Heer als Eigentümer anzunehmen<sup>93</sup> sollte auch bedeuten, daß die Truppe oder die Soldaten einer Truppe als eine juristische Person handeln konnten, wozu die Quellen keinen Anlaß geben. Die Gesamtheit der Soldaten einer Truppe konnte zwar eine Erbschaft antreten,<sup>94</sup> aber nie als eine Korporation, sondern nur als namentlich nicht genannte Einzelpersonen, unter denen die Erbschaft verteilt werden konnte. Wenn diese Teilung aus einem gemeinsamen Entschluß unterlassen wurde, dann wurde sie in der Manipelkasse oder sonstwo als ein gemeinsames Eigentum mehrerer Einzelpersonen behandelt. Auf diese

<sup>92</sup> Vgl. A. SCHULTEN: Hermes 29 (1894) 491, und H. G. PFLAUM bei H. v. PETRIKOVITS: Das röm. Rheinland. 61 f., Anm. 100.

<sup>93</sup> Z. B. «... Grundbesitz der Truppe...», die den Charakter einer juristischen Person besaß» O. SEECK: Gesch. des Untergangs der antiken Welt. I<sup>3</sup>, 591 = I<sup>2</sup>, 532; «the legion as a corporation» MACMULLEN: a. a. O. 7; «die Gesamtheit der Soldaten eines Lagers» RÜGER: a. a. O. 53.

<sup>94</sup> «... si intestato decessit, cognatis, aut si non sint, legioni ista sunt vindicanda Hadrian bei Ulp. Dig. XXVIII 3, 6, 7, vgl. dazu Cod. Iust. VI 62, 1 5: ... ad vexillationem, ad ceteros cohortales etc.

Weise konnten Truppen und Abteilungen auch über eine *ratio castrensis*<sup>95</sup> verfügen, jedoch nie als eine juristische Person, deren Charakter nicht einmal dem ganzen Heer verliehen wurde. Die juristische Definition von Truppen und Einheiten wurde vermieden, selbst der Sammelbegriff *exercitus* konnte sowohl das Heer als auch seine Teile bedeuten (Ulp. Dig. III 2,2,1).

Daß die militärischen Länder nicht als vorübergehend in Anspruch genommene Felder betrachtet wurden, deren bodenrechtliche Verhältnisse nicht geklärt zu werden brauchten, also eigentlich nur auf das Kriegerrecht zurückgeführt wurden, beweisen die an sich nicht gerade eindeutigen, aber wegen ihrer großen Zahl doch bezeichnenden Fälle, wenn aufgelassene Lagerorte nicht dem Zivil überlassen wurden. Auszuschließen sind freilich die Marschlager eines Expeditionsheeres, die das Heer oft selber vernichtet hatte, um ihren Gebrauch durch den Feind zu verhindern.<sup>96</sup> Von einem Kastell für eine längere Zeit in Anspruch genommene Grundstücke wurden aber nach dem Abmarsch der Truppe allzu oft unbewohnt oder unbebaut gelassen: in den europäischen Teilen des Reiches, die eine «militärlose Periode» in der mittleren Kaiserzeit hatten, wurden die aufgelassenen Lagerorte der Frühzeit in der Spätzeit oft wieder für Festungsbauten in Anspruch genommen.<sup>97</sup> Beide neuen Legionslager des späten 2. Jh. an der oberen Donau wurden im Bereich eines früheren Auxiliarkastells erbaut.<sup>98</sup> Es gibt auch einige Fälle, wo der Boden des Kastells und seiner Umgebung dem Zivil überlassen wurde. Gesicherte Fälle dieser Art sind die traianischen Colonien Poetovio und Oescus, die an Stelle eines geräumten Legionslagers gegründet und deduziert worden sind. Dadurch konnte sich die Regierung die Enteignung des Bodens der Urbevölkerung und die damit verbundenen Unruhen ersparen: unter den Veteranen wurde ein ehemals militärisches Land aufgeteilt. Noch bezeichnender ist das Schicksal des von J. Fitz erst vor kurzem entdeckten Auxiliarkastells von Gorsium (Tác) südwestlich von Aquincum. Dieses flavische Kstall wurde unter Traian geräumt und sein Boden dem Bau des heiligen Bezirks der Ara Augusti Provinciae Pannoniae Inferioris überlassen. Der Bau dieses Heiligtums (*templum provinciae* auf Ziegelstempeln) wurde vom Statthalter unterstützt, denn das Ziegelmaterial hatte zum Teil die Legio II. Adiutrix geliefert.<sup>99</sup> In den aufgezählten Fällen wurde das militärische Land letzten Endes öffentlichen Zwecken zur Verfügung gestellt. Es ist nicht wahrscheinlich, daß die vom Mili-

<sup>95</sup> CIL VIII 2702. 18250. AnnÉp 1914, 38.

<sup>96</sup> Vgl. Ios. b. Iud. III 5,4. Auf diese Stelle machte mich Herr H. SCHÖNBERGER (Frankfurt) aufmerksam.

<sup>97</sup> Z. B. Vindonissa, s. H. LIEB: Jber. d. Ges. Pro Vindonissa 1948/49, 22 ff, vgl. H. LIEB: Studien zu den Militärgrenzen Roms. 1967. 97.

<sup>98</sup> Lauriacum: W. A. JENNY—H. VETTERS: a. a. O. 2 ff; H. VETTERS: Forschungen in Laur. II, 107 ff. G. WINKLER: Jahrb. Oberöst. Musealvereins 116 (1971) 98. Castra Regina: G. ULBERT: Das römische Regensburg, in Germania Romana I (Gymnasium-Beihefte 1, 1960) 64 ff, s. auch Anm. 84.

<sup>99</sup> S. Anm. 56.

tär aufgelassenen Grundstücke von Privatleuten angekauft werden konnten, weil dann das militärische Land ein nur privatrechtlich geregelter Besitz innerhalb eines munizipalen Territoriums hätte gewesen sein müssen.

### SCHLUSSFOLGERUNGEN

Unsere obigen Ausführungen haben vielleicht begreiflich machen können, warum das militärische Land als ein Problem des Bodenrechts, der Verwaltung, der Gromatiker oder irgendwie sonst in unseren Quellen fast übergangen wird. Daß es außer den Territorien der Colonien, der Munizipien, der *civitates peregrinae* und den Domänen auch militärische Territorien gab, wird weder bei den Agrimensoren noch bei den Juristen betont.<sup>100</sup> Die *prata* der Frühkaiserzeit wurden infolge der Truppenbewegungen im 1. Jh. zum Teil aufgegeben, zum Teil wurden sie (wenn ihr Zentrum auch später ein Kastellort war) in *territoria* umgeformt, und in einigen Fällen konnten sie als fiskalisches Eigentum weiterbestehen. Die Nichterwähnung der militärischen *territoria* unter den Kategorien des Bodens kann nicht so einfach erklärt werden. Ein Landstück, das aus Weiden, Wäldern, Steinbrüchen, industriellen Anlagen (z. B. Ziegeleien) und Siedlungen besteht, konnte sachgemäß nur als ein *territorium*, als eine *universitas agrorum intra fines cuiusque civitatis* (Pompon. Dig. L 16, 239.8) aufgefaßt und benannt werden. umso mehr, als es administrativ von der Verwaltung der benachbarten Territorien gesondert war.

Man wird zunächst für möglich halten können, daß es nicht in allen Grenzprovinzen — und noch weniger in den *provinciae inermes* — militärische Territorien gab; sie waren daher vielleicht keine allgemeingültige Kategorie. Dabei gehörten sie nicht dem Bereich ziviler Angelegenheiten an. Die Weiden, Wälder, Lehmgruben usw. konnten von den militärischen Fachleuten (*immunes*) direkt verwaltet werden, während die Verwaltung der Canabae den quasi-munizipalen Autonomien der Canabae-Organisationen überlassen wurden. Diese Organisationen verfügten auch über Teile des zum Territorium gehörenden Bodens — vgl. die Formeln *loco dato decreto decurionum* u. ä. m. —, während sich die Tätigkeit des Militärs auf den militärischen Territorien auf die Routine des Militärdienstes beschränkte<sup>101</sup> und daher hinter der Fassade der Rangordnung verschwand. Die Organe der Canabenses konnten daher als Magistrate des Territoriums auftreten und das Territorium konnte sogar als ein den Canabenses untergeordneter Sprengel benannt werden. Die Truppe oder das Heer bleiben daher im 2. Jh. in dem Hintergrund, und traten als Besitzer oder Ver-

<sup>100</sup> Typisch z. B. Frontinus II 35, der doch als Soldat und Fachmann über die Militärländer unterrichtet sein mußte.

<sup>101</sup> S. z. B. *lignum, faenum, stramen etiam legitimi milites in castra portabant* Veget. II 19.

walter erst hervor, nachdem die Severer das Territorium durch die Munizipalisierung der Canabae verringert hatten. Die Canabae konnten jedoch entweder als eine ganz besondere Form der munizipalen Autonomie oder aber als einfache Korporationen in jeder Kategorisierung aus hoher Warte außer acht gelassen werden.<sup>102</sup>

Budapest, September 1971.

<sup>102</sup> Korrekturzusatz: auf die Literatur der letzten Jahre konnte nur ausnahmsweise hingewiesen werden. Ein wichtiger epigraphischer Neufund aus Bonn mit der Erwähnung von *prata*, dessen Kenntnis ich der Freundlichkeit von H. v. Petrikovits verdanke, bezeugt nochmals den Mangel einer allgemeingültigen Terminologie der militärischen Länder.

P. VÁCZY

## HELM UND DIADEM

(NUMISMATISCHE BEITRÄGE ZUR ENTSTEHUNG  
DER BYZANTINISCHEN KAISERKRONE)

Die Könige der hellenistischen Zeit trugen als Hoheitszeichen ein schmales weißes Band um das Haar. Doch Rom schaffte das Königtum ab und duldete nicht, daß sich einer seiner Bürger mit Insignien der Monarchie schmücke. Damit mußte sich auch Augustus abfinden. Als er das Kaisertum einführte, verzichtete er freiwillig auf das Tragen des königlichen Stirnbandes und seinem Beispiel folgte ein lange Reihe römischer Kaiser. Hingegen war es Sitte, den nach einem erfolgreichen Feldzug heimgekehrten Feldherrn mit einem Siegeskranz zu ehren. Als der Imperator sich zum Herrscher des Reiches empor schwang, wurde aus dem früher nur von Fall zu Fall bewilligten Siegeskranz ein Hoheitszeichen, das die Kaiser auf einem Band befestigt trugen. Andererseits wurde der siegreiche Heerführer als Held gefeiert und mit der Zeit der Imperator – zunächst erst nach seinem Tod, seit Nero aber schon zu Lebzeiten den Göttern zugesellt. Hand in Hand mit dieser Vergöttlichung wurde dem Kaiser als zweites Hoheitszeichen (Abb. 1) die gleichfalls an einem Band befestigte Strahlenkrone zuteil.<sup>1</sup>

Auf den Münzen wurde der Kaiser abwechselnd mit dem einen oder dem anderen Kopfschmuck dargestellt, doch fiel es keineswegs auf, wenn er zuweilen auch barhaupt, ohne jede Kopfbedeckung in Erscheinung trat, zumal Rom der Form nach auch weiterhin eine Republik blieb, in welcher der Kaiser nur der «erste Bürger» – *primus inter pares* – war. Deshalb wurde das Kaisertum als Institution absichtlich verschleiert, die Person des Kaisers allerdings von einem umso helleren Lichtschein umgeben. Noch Anfang des 4. Jahrhunderts begegnet uns Maxentius I. auf einem Aureus aus Ostia (308–312) und auf einer um die gleiche Zeit im Ostreich geprägten Goldmünze auch Licinius I. barhäuptig.<sup>2</sup> Diesen Münzen schließen sich die auf 315 datierbaren Goldstücke

<sup>1</sup> R. DELBRUECK: Kaiserporträts . . . 54 ff. — IDEM: Kaiserornat . . . 4 ff. — A. ALFÖLDI: Insignien . . . 38 ff., 139 ff., 145 ff. — K. BAUS: Kranz . . . 147 ff. — Der Zusammenhang der Strahlenkrone (*radiis distincta corona*) mit der Heldenverehrung wurde unseres Wissens bisher noch nicht hervorgehoben.

<sup>2</sup> R. A. G. CARSON: Coins, 177 und 178 sowie Abb. 345 und 349. Laut K. KRAFT: Das Silbermedaillon . . . 152–153 stammt die Goldmünze des Maxentius aus dem Jahr 311, während jene des Licinius und seines Sohnes (J. MAURICE, Bd. 3, Taf. II, 7, 14, 16) nur schwache Nachahmungen eines ähnlichen Goldstückes Konstantins des Großen bilden.

Konstantins des Großen an<sup>3</sup>, auf denen ein Nimbus das Haupt des Kaisers umgibt.<sup>4</sup> Daß die Kaiserporträts auf dieser Münzengruppe entgegen jahrhundertalten Traditionen in Vorderansicht wiedergegeben sind, kündigt eine bevorstehende Wandlung an.<sup>5</sup> Auf diesen Münzen treten die Kaiserköpfe zum letztenmal barhaupt in Erscheinung, denn die Nachfolger hielten sich nicht weiter an das allmählich in Vergessenheit geratene Verbot und flochten sich



Abb. 1. Caligula barhaupt. Rs. Bildnis des vergöttlichten Augustus mit Strahlenkrone. Aureus vom J. 37

nunmehr das lange verpönte königliche Band, das sie fortan mit Perlen und Edelsteinen verzierten, um das Haar. Sobald sie sich stark genug fühlten, die Verbote der Pseudo-Republic nicht mehr beachten zu müssen, ließen sie sich auf den Münzen nur noch mit gekrönten Häuptern porträtieren. Die Wende brachte Licinius I., der als erster wieder mit dem königlichen Hoheitszeichen des Banddiadems vor die Öffentlichkeit tritt. Bald erscheint auch die Perlen- und Juwelenverzierung auf dem Band. Konstantin der Große ließ zwar nach zwei siegreichen Schlachten 324 seinen Nebenbuhler Licinius töten, übernahm aber bereitwillig dessen Neuerung, eignete sich dessen Schätze an, die ihm als Beute in die Hände gefallen waren, u. a. auch den neuen kaiserlichen

<sup>3</sup> Die Zusammengehörigkeit der Münzengruppe mit den en face Bildnissen hat bereits A. ALFÖLDI erkannt (The Helmet . . . 17/e; The initials . . . 303–311, Taf. I) und K. KRAFT von neuem bekräftigt (a. a. O.). Das richtige, auf Konstantins des Großen viertem Konsulat fußende Datum (315) findet sich schon bei R. DELBRUECK (Kaiserporträts . . . 72, Nr. 10, Taf. I).

<sup>4</sup> Bezügl. Nimbus s. R. DELBRUECK: Kaiserporträts . . . 56 — A. ALFÖLDI: Insignien . . . 144 ff.

<sup>5</sup> Über die traditionswidrige Darstellungsweise in Vorderansicht s. K. KRAFT: Das Silbermedaillon . . . 152. Vgl. ferner G. ELMER: Die Münzprägung . . . Nr. 361.



Kopfschmuck, den er sich bald danach aufs Haupt setzte und von dem er verschiedene Varianten anfertigen ließ.<sup>6</sup>

Zuvor hatten die römischen Kaiser nur den Ehrgeiz gehabt, sich ihren Untertanen als erfolgreiche Feldherren zu zeigen, weshalb sie häufig im Panzerhemd, mit Lanze und Schild, barhaupt oder mit einem Helm als Kopfzier abgebildet wurden. Ihre kaiserliche Würde verriet nur die Umschrift ihres für gewöhnlich im Profil wiedergegebenen Porträts. Die Soldatenkaiser des 3. Jahrhunderts bürgerten jene Variante ein, die sie mit behelmten Kopf, einer an die Schulter gelehnten Lanze in der Rechten und einem Schild in der Linken zeigt.<sup>7</sup> Eine andere Version bildet die angriffsbereit vorgestreckte Lanze.<sup>8</sup> Auf einem Aureus des Kaisers Probus (276–282) schmückt den Helm des Herrschers bereits das übliche Hoheitszeichen, ein Band mit einem Lorbeerkranz.<sup>9</sup> Aus der Zeit der Tetrarchie stammt eine Bronzemedaille des Maxentius (306–312) mit einem um den Helm gebundenen Kranz.<sup>10</sup> Laut Zeugnis eines in Thessalonike geprägten doppelten Solidus (Abb. 2) trug Konstantin der Große einen solchen lorbeerbesetzten Helm im Jahr 315.<sup>11</sup> Bezeichnend ist ferner der Umstand, daß das weibliche Symbol der neuen Hauptstadt mit einem lorbeerkranzumwundenen Helm und einem Zepter dargestellt wurde, während auf den Münzbildern der alten Hauptstadt Rom diese beiden Hoheitszeichen fehlen.<sup>12</sup>

Der Helm gehörte übrigens nicht zu den eigentlichen *insignia imperii*, wie das aus der Untersuchung der Münzen sowie der Zeremonien bei der Inthronisation eines Imperators hervorgeht.

<sup>6</sup> Die Rolle des Licinius in der Entwicklung des Banddiadems ahnte schon R. DELBRUECK: Kaiserporträts . . . 56 ff. richtig. Die Licinius-Kamee bei E. BABELON: Catalogue . . . Nr. 308, 160 ff., Taf. XXXVII. — R. DELBRUECK: Kaiserporträts . . . Abb. 24. Neuerdings hält G. BRUNS (Staatskameen . . .) das Stück für eine Fälschung aus dem 16. Jh., was unseres Erachtens schon aus stilkritischen Gründen völlig unvorstellbar ist. Konstantin der Große setzte sich das von Licinius als Neuerung eingeführte Banddiadem Ende 325 in Nicomedia nach dem Vicennalia-Fest erstmals auf das Haupt. Hierüber anderswo ausführlicher.

<sup>7</sup> Zieht man nur die Medaillen in Betracht, erhält man folgende Zusammenstellung: Gallienus (259–268): F. GNECCHI, Bd. 1, Taf. II, 11; Taf. III, 5, 6 aurei; Probus (276–282): F. GNECCHI, Bd. 2, Taf. CXIX, 5; Taf. CXX, 2, 3; Bd. 3, Taf. CLVII, 6, Bronzemünzen; Crispus Caesar (317–326): F. GNECCHI, Bd. 2, Taf. CXXXIII, 4 Bronze; Konstantin der Große (vor 324): F. GNECCHI, Bd. 1, Taf. VII, 11, 14 aurei; Taf. XXIX, 5 Silber. — Weitere Angaben s. bei H. MATTINGLY—E. A. SYDENHAM: The Roman . . . Bd. 5, Index III.

<sup>8</sup> Probus: F. GNECCHI, Bd. 3, Taf. CLVII, 3 Bronze; Konstantin der Große (vor 324): R. A. G. CARSON: Coins, Nr. 346 Follis usw.

<sup>9</sup> F. GNECCHI: Bd. 2, Taf. CXIX, 9 Bronze. Bei Beschreibung der Münze erwähnt der Verfasser den Bandkranz nicht.

<sup>10</sup> F. GNECCHI: Bd. 2, Taf. CXXXIX, 9 Bronzemedaille gemeinsam mit Romulus. — Vgl. H. COHEN: Description . . . 8. — J. MAURICE: Numismatique . . ., Bd. 1, 268.

<sup>11</sup> J. MAURICE: op. cit. Bd. 2, 440, Taf. XIII. — R. DELBRUECK: Kaiserporträts . . . 55, Abb. 22.

<sup>12</sup> R. A. G. CARSON: Coins, Nr. 354 und 355, gute Prägungen. Die Varianten s. bei F. GNECCHI, Bd. 2, Taf. CXXXI, 5–12 und CXXXII, 1, 2 Constantinopolis — CXXXII, 3–12 und Bd. 3, Taf. CXLIV, 2, 3 Urbs Roma.



Abb. 2. Constantinus Magnus. Helm mit Lorbeerkranz. Doppelsolidus, 315

In den ersten Jahrhunderten des Kaiserreiches bemäntelten die Augusti noch die wahre Beschaffenheit ihrer Herrschaft und Selbstherrlichkeit. Als Beschützer Roms kleideten sie sich mit Vorliebe in das einem Feldherrn geziemende Gewand. Sie trugen unter der Chlamys einen Panzer und hielten Lanze und Schild in den Händen, doch war ihr Kopf nur selten mit einem Helm bedeckt, und das auch nur seit dem 3. Jahrhundert. Folglich läßt sich nicht behaupten, der Helm sei ein unabdingbares Attribut der Imperatoren gewesen. Der Bänderkranz oder die Strahlenkrone<sup>13</sup> und später auch das perlen- und edelsteinbesetzte Diadem wurde dem Helm eben deshalb aufgesetzt, weil dieser allein noch kein Hoheitszeichen bildete.<sup>14</sup>

<sup>13</sup> So erblickt man beispielsweise eine Strahlenkrone auf dem Helm Konstantins d. Großen, s. K. KRAFT: Silbermedaillon . . . Taf. XII, 11.

<sup>14</sup> Zur allgemeinen Orientierung: W. SICKEL: D. byz. Krönungsrecht, besonders 521 ff. — R. DELBRUECK: Kaiserornat . . . — A. ALFÖLDI: Spätrom. Helmform . . . — IDEM: Insignien . . . 67. — O. TREITINGER: Kaiser- und Reichsidee, 24. — J. DEÉR: Der Ursprung . . . 57. Auf die Frage, ob der Helm ein Hoheitszeichen war, erteilt die einschlägige Literatur keine eindeutige Antwort.

Die Thronerhebungszeremonie der spätrömischen und byzantinischen Kaiser bestätigt unsere Feststellung.<sup>15</sup> Ihr wesentlichstes Merkmal war, daß der bürgerlichen und religiösen Amtshandlung in der Stadt die militärische Schilderhebung auf dem Marsfeld oder im Hippodrom unter freiem Himmel voranging, bei der man sich den Anschein gab, als wählten die Truppen, wie einst, in der Person des Kaisers einen neuen Heerführer. Die auf dem Boden liegenden Lanzen und Feldzeichen wurden erst aufgerichtet, nachdem der *campiductor* den auf den Schild erhobenen und auf diesem stehenden Thronanwärter mit der *Torques* «gekront» hatte, wobei die Wahl durch allgemeine Akklamation erfolgte. Hierauf empfing der neue Kaiser stehend, mit der Lanze in der Rechten und dem Schild in der Linken die Huldigung der Würdenträger und des Volkes. Lanze und Schild waren auch zweifellos die ursprünglichen Attribute der militärischen Zeremonie, der dann die «bürgerliche» und «religiöse» in der Stadt folgten.<sup>16</sup> Was für uns hier von wesentlicher Bedeutung ist, läßt sich dahin zusammenfassen, daß der Kaiser während der militärischen Feier den Kopf unbedeckt hielt oder ein Diadem trug, keinesfalls aber einen Helm. Das im 7. Jahrhundert aufkommende höfische und kirchliche Zeremoniell verzichtete vollends auf die militärische Amtshandlung, so daß den späteren Kaisern noch weniger Gelegenheit geboten wurde, den Helm als Hoheitszeichen zu verwenden.

Als Licinius und nach ihm Konstantin der Große die vor ihrem Regierungsantritt üblichen Insignien, den Bänderkranz und die Strahlenkrone mit dem einfachen (Abb. 3) oder perlen- und edelsteinbesetzten Banddiadem (Abb. 4) vertauscht hatten, nahm den Platz des ehemaligen Kopfschmuckes auch auf dem Helm das neue Hoheitszeichen ein. Höchstwahrscheinlich schmückte ein solches Diadem schon den Helm des Licinius. In seinem Sammelwerk publiziert nämlich F. Gneecchi eine unter seiner Regierung geprägte, allerdings schon ziemlich stark abgenützte Silbermedaille, auf deren Avers man der seit der Zeit der Soldatenkaiser wohlbekanntem Darstellungsart begegnet. Licinius im Panzerhemd, mit einer Lanze über der Schulter, einem nach links gehaltenen Schild und dem von einem einfachen, glatten Band umwundenen Helm. Trüge er nämlich den früher üblichen Bandkranz, würde man diesen an den vorstehenden Blätterspitzen erkennen.<sup>17</sup> Ob Konstantin der Große das neuartige Diadem einem Helm aufgesetzt hat, entzieht sich unserer Kenntnis.

<sup>15</sup> Bezügl. der Krönungszeremonie s. W. SICKEL: Das byzant. Krönungsrecht. — O. TREITINGER: Kaiser- und Reichsidee, 20 ff.

<sup>16</sup> Unserer Beschreibung legten wir die Textsammlung des Konstantin Porphyrogennetos zugrunde: *De caerim.* I. 91, ed. Bonn 410: Leo I. (457) — I. 92, ed. Bonn 423: Anastasius I. (491) — I. 93, ed. Bonn 429: Justinus I. (518). Vgl. ferner *de caerim.* I. 38, ed. Bonn 194, ed. A. VOGT I. 47 und die zugehörige Erläuterung. Aus den Texten geht hervor, daß Lanze und Schild die wichtigsten Stücke der kaiserlichen Kriegsausrüstung bildeten, daß sie aber nur bei der militärischen Krönungszeremonie eine Rolle spielten und der *Chlamys* und dem Diadem nicht zugereicht werden können.

<sup>17</sup> F. GNECCHI: Bd. 1, Taf. XXVIII, 8. Der Autor verweist nicht auf das Diadem.



Abb. 3. Crispus, Sohn Constantinus' als Caesar mit glattem Banddiadem. Solidus, 325/26

Zu dieser Neuerung kam es erst bei seinem Sohn Constantius II., der vermutlich zu seinem Fest der Tricennalia jene schöne Goldmedaille (Abb. 5) prägen und verteilen ließ, die ihn helmbewehrt, fast frontal, mit Victoria auf der rechten Hand und der mit der Linken an die Schulter gelehnten Lanze zeigt. Am Helmrand ist das perlengesäumte und vorn über der Stirnmitte mit einem großen Stein geschmückte neue Banddiadem deutlich zu erkennen. Die Darstellung in Vorderansicht wiederholt sich auf den Solidi mit der geringen Abweichung, daß die Lanze dort auf der rechten Schulter des Kaisers ruht während der Schild zu seiner Linken in Erscheinung tritt, eine Variante, die auf die späteren kaiserlichen Münzbilder von nachhaltiger Wirkung war. Das Münzbild zeigt den Kaiser von neuem als siegreichen Feldherrn und Schirmherrn des Reiches in kriegerischer Rüstung. Er hält den Kopf, auf dem ein federbuschgekrönter Helm mit einem von zwei Perlenreihen gesäumten Diadem sitzt, etwas seitwärts gewandt. Die Bänder des Diadems enden in kleinen Kügelchen und flattern fröhlich im Wind. Die Lanze lehnt an seiner rechten Schulter, zur Linken hat er den Schild, von dem man nur den oberen Rand



Abb. 4. Constantinus Magnus mit Juwelenbanddiadem. Silbermedaillon, 330

sieht.<sup>18</sup> Der neuen höfischen Tendenz zur Repräsentation entsprechend ist das Brustbild statt der üblichen Seiten- in Vorderansicht wiedergegeben. Vielleicht diene diese Darstellungsart eben ihrer Neuheit halber der Nachwelt als Muster. Als Arcadius (395—408) um die Jahrhundertwende bei den im Osten geprägten Münzen eine gewisse Hierarchie einführte, kam auf die Vorderseite des aufwendigsten Geldstückes, des goldenen Solidus (Abb. 6) das en face wiedergegebene Kaiserbild nach Art Constantius' II. zu stehen. Dieser neue Brauch

<sup>18</sup> Das Bildnis der Goldmedaille veröffentlicht F. GNECCHI, Bd. 1, Taf. XIII, 2 und R. DELBRÜECK: Kaiserporträts . . . 81, Taf. VII, 9. Bezügl. der Solidi s. J. MAURICE, Bd. 1, Taf. XIV, 5. Die Bedeutung Constantius' II. hebt auch DEÉR (Ursprung, 54 ff.) hervor, der überdies auf den Revers einer Medaille des Constans verweist. Vergleicht man aber die von GNECCHI publizierte Medaille (Bd. 1, Taf. XXX, 9) mit der Rückseite einer anderen Constans-Medaille (Gnecchi, Bd. 1, Taf. IX, 12), kann es keinem Zweifel unterliegen, daß der stehende Kaiser in beiden Fällen ein Diadem ohne Helm trägt. Ein ähnliches Bild findet sich auf der Rückseite einer Silbermedaille des Constantius II., wo das über den oberen Rand des Diadems ragende Haar des Kaisers deutlich zu erkennen ist (Gnecchi, Bd. 1, Taf. XXXII, 12). Dieser Reverstypus zeigt den Herrscher ohne Helm, weshalb wir keinen Grund sehen, die Verdienste Constantius' II. zu verringern.



Abb. 5. Constantius II. Helm mit Juwelenbanddiadem. Goldmedaillon, 353

wird auch von seinem Sohn und Nachfolger Theodosius II. gutgeheißt und seitdem gab es bis zu der von Justinian 538 (Abb. 7) eingeführten Reform in Byzanz fast keinen vollgültigen Solidus mehr ohne den Kaiserbildtypus Constantius' II.<sup>19</sup>

<sup>19</sup> Die Reform führte Arcadius nach dem Tod seines Vaters Theodosius I. (395) ein, als er die Alleinherrschaft antrat. Seine früheren Münzen folgen noch den alten Traditionen. Auf den vollwertigen Solidi erscheint im Osten seit Arcadius der behelmte Kaiserkopf nach Art des Constantius II. in Vorderansicht: H. GOODACRE: *A Handbook* . . . 21 (Arcadius), 31 (Theodosius II.), 37 (Marcianus), 41 (Leo I.), 44 (Leo II.), 45 (Zeno), 48 (Basiliscus), 51 (Leontius), 61 (Anastasius), 65 (Justinus I.), 70 (Justinian I.). — S. auch R. DELBRUECK: *Kaiserporträts* . . . Taf. XVI, 4; 94 (Arcadius); Taf. XVII, 6; 95 (Theodosius II.), ferner R. A. G. CARSON: *Coins*, Nr. 381, 385 (Theodosius II.), Nr. 386 (Marcianus), Nr. 392 (Anastasius), Nr. 394 (Justinus I.). Nützliche Hilfe bot uns das reichhaltige Bildmaterial von R. RATTO: *Monnaies byzantines*. Eine mustergültige Bearbeitung der Münzen Anastasius' I., Justinus' I. und Justinians I. findet sich bei A. R. BELLINGER—PH. GRIERSON: *Catalogue* . . . , wo man auf die betreffenden Münzbilder im Bd. I, Taf. I. und V. (Anastasius I.), Taf. VII (Justinus I.), Taf. XIII, 3d, 3i3 (Justinian I.) und den zugehörigen Text sowie auf Justinians I. Neuerung 67, Anm. 3) stößt. Der Kaiserbildtypus des Constantius II. taucht zum letzten Mal bei Konstantin IV. auf, der zunächst die neueren Prägungen des Anastasius I. und die Münzen des Justinus I. nachahmte, später aber auf das Vorbild des 5. Jahrhunderts zurückgriff. Darüber schreibt PH. GRIERSON in Bd. 2, 2 von A. R. BELLINGER—PH. GRIERSON: *Catalogue of the Byzantine Coins*, 514 ff.



Abb. 6. Arcadius. Helmbüste, Vorderansicht, Perlendiadem. Solidus, 402



Abb. 7. Justinian I., Helmbüste, Vorderansicht mit Rs., Perlendiadem. 40 nummia, 538/39

Die von Arcadius eingeführte Maßnahme der Münzprägung wurde im Westreich nicht angewendet. Zwar beschäftigte sich Honorius (395–423) mit dem Gedanken, der Darstellung in Vorderansicht auch auf den weströmischen Münzen Geltung zu verschaffen, aber mit wenig Erfolg. Zur Feier seiner Tricennalia ließ er 422 zweierlei Solidi prägen. Auf der «bürgerlichen» Variante blickt uns der Kaiser im Staatsgewand (*t r a b e a*) des Konsuls (Abb. 8), eine Mappe in der rechten und ein Adlerzepter in der linken Hand und mit einem zweireihigen Perlendiadem als Kopfschmuck entgegen, in dessen Mitte vorne ein Stirnjuwel prangt, während auf der anderen Variante Honorius als Feldherr mit der in der Rechten vorgehaltenen Lanze und einem Schild mit dem Monogramm Christi in der Linken abgebildet ist (Abb. 9). Hier trägt er einen federgeschmückten Helm mit einem Banddiadem, gleichfalls in Vorderansicht.<sup>20</sup> Offenbar diente das erstgenannte Münzporträt des Honorius dem späteren weströmischen Kaiser Olybrius als Vorbild, der sich 472 ebenfalls in Vorderansicht darstellen ließ, allerdings mit einer Chlamys über dem Panzerhemd.<sup>21</sup> Weit nachhaltiger gestaltete sich indessen die Wirkung, die vom Honorius-Porträt mit der vorgehaltenen Lanze ausgegangen war. Immerhin gab es bereits Vorläufer des Honorius-Bildnistypus. Die Darstellung des Kaisers mit vorgehaltener Lanze, Schild und Helm, noch eher aber ohne letzteren, nur mit einem Stirnbandkranz, läßt sich in die Zeit der Soldatenkaiser des 3. Jahrhunderts zurückverfolgen. Es handelt sich bei ihnen freilich der Zeitgepflogenheit entsprechend um Profilbildnisse. Wie stark die Tradition im Westen verwurzelt war, beweist der Umstand, daß dort nicht das in Vorderansicht wiedergegebene Honorius-Porträt Schule machte, sondern die von den Münzbildern der früheren Kaiser bekannte Profildarstellung, die von Valentinian I. (364–375) in die Wege geleitet, von dessen Nachfolgern Gratian (375–383) und Valentinian II. (383–392) aufgegriffen und auch von Theodosius I. (378–395), Honorius (395–423) (Abb. 10) und Maiorianus (457–461) beibehalten wurde.<sup>22</sup>

Nur zwei oströmische Kaiser brachen mit dem prinzipiellen Unterschied zwischen Ost- und Westreich, indem auch sie ihr Bildnis mit der vorgehaltenen Lanze in Seitenansicht auf ihre Münzen prägen ließen: Valens (367–375) und Theodosius II. (408–450) (Abb. 11).<sup>23</sup> Doch angesichts dessen, daß die Prägewerkstätten des Ostens seit Arcadius auf dem Avers getreu das von Constantius II. eingeführte Vorbild der Frontaldarstellung selbst unter Theodosius II.

<sup>20</sup> R. DELBRUECK: Kaiserporträts . . . Taf. XIX, 7, 8 und Text auf S. 97.

<sup>21</sup> R. A. G. CARSON: Coins, Nr. 388.

<sup>22</sup> Bezüglich der Vorläufer s. Anm. 8. — Valentinian I.: F. GNECCHI, Bd. 1, Taf. XIV, 11 Aureus; Gratian: H. MATTINGLY u. Mitarb., op. cit. Bd. 9, Taf. XIV, 14 Bronze; Theodosius I.: ebd. Bd. 9, Taf. XVI, 7; Valentinian II.: ebd. Bd. 9, Taf. X, 7; Honorius: R. DELBRUECK, Kaiserporträts, Taf. XIX, 6 ohne Lanze und Schild (s. Abb. 10); Maiorianus: ebd. Taf. XXII, 1 und R. A. G. CARSON, Coins Nr. 387.

<sup>23</sup> Valens: F. GNECCHI, Bd. 1, Taf. XVIII, 3; Theodosius II.: R. DELBRUECK, Kaiserporträts . . . , Taf. XVII, 1. Solidus aus dem Jahr 416 (S. 94).





Abb. 8. Honorius. Trabeabüste, Vorderansicht, mit Perlendiadem. Solidus, 422

(Abb. 12) nachahmten, zeichnet sich der in den beiden Reichshälften voneinander abweichende Entwicklungstrend deutlich vor unseren Augen ab. Im Westen sind wir Zeugen einer Rückkehr zu den altrömischen Überlieferungen, im Osten hingegen der Entfaltung einer neuen, hierarchischen, auf die Erhabenheit der kaiserlichen Würde bedachten höfischen Kultur. Hatte auch das Kaiserbildnis Constantius' II. seine Profilvorläufer bei Gallienus (254–268), bei Probus (277–282), auf der Silbermünze des Licinius aus dem Jahr 307 sowie auf dem Follis und der Silbermedaille Konstantins des Großen,<sup>24</sup> wandte sich die Entwicklung dennoch nicht den Seitenansicht-Überlieferungen zu. Folglich besteht zwischen dem neuen Hofstil von Byzanz und der frontalen Darstellungsweise irgendein Zusammenhang. Die um diese Zeit entstandene bedeutsamste Schöpfung in Konstantinopel, das 390 im Hippodrom zur Aufstellung gelangte Denkmal realisierte bereits restlos den besagten repräsentativen

<sup>24</sup> S. Anm. 7 und 17. Konstantin d. Große: F. GNECCHI, Bd. 1, Taf. VII, 11, 14 und Taf. XXIX, 5, ferner A. ALFÖLDI: The helmet . . . Taf. IV. 12–18 und K. KRAFT: Das Silbermedaillon . . . Taf. XII, 6, 9–13.



Abb. 9. Honorius. Helmbüste, Vorderansicht, perlengesäumtes Diadem. Solidus, 422

tiven «byzantinischen» Stil. Hier blicken der Kaiser und die ihn in gleich würdiger Haltung umstehenden hohen Würdenträger und Mitglieder seines Gefolges in Vorderansicht dem Betrachter in die Augen.<sup>25</sup> Anders verhielt es sich im Westreich, dessen Entwicklung von barbarischen Söldnertruppen und den Mitgliedern der Grundherren-Aristokratie deutlich zum Schaden und schließlichen Ruin des Kaisertums bestimmt wurde. Ihnen gegenüber versuchten sich die weströmischen Marionettenkaiser auf Ostrom zu stützen, worauf geradezu symbolisch der unter Romulus II. Augustulus (475–476) geprägte Solidus mit dem im Osten üblichen helmgekrönten Kaiserkopf in Vorderansicht deutet.<sup>26</sup>

<sup>25</sup> R. DELBRUECK: Kaiserporträts . . . S. 185–192, vgl. Taf. LXXXV–LXXXVIII.

<sup>26</sup> R. A. G. CARSON: Coins Nr. 389.



Abb. 10. Honorius. Helmbüste im Profil, Perlendiadem. Solidus, 421?

Während der Bandkranz und die Strahlenkrone auch ohne Helm Hoheitszeichen bildeten, wurde der Helm selbst, auch in seiner verzierten Form nicht als Hoheitszeichen verwendet. Auch nach Ablösung der einstigen Insignien durch das neue Banddiadem spielte der Helm keine nennenswertere Rolle. Auch weiterhin fehlt die zwangsläufige Bindung zwischen Diadem und Helm, sie treten durchwegs nur zufällig und gelegentlich gemeinsam in Erscheinung, obwohl es nach Einführung des neuen Hoheitszeichens kaum noch vorkam, daß sich der Kaiser als eine Art «erster Bürger» unbedeckten Hauptes vor der Öffentlichkeit zeigte. Selbst als er zu Füßen Christi dem «König der Könige» huldigte, trug er einen Kopfschmuck. Und wenn er ins Feld zog, bildete das perlenbesetzte Diadem die höchste Zier seines Helmes. Von der Vorderseite der Solidi blickte er mit diesem diademgeschmückten Helm auf seine Untertanen herab.<sup>27</sup>

<sup>27</sup> Auf die Form der in den Münzbildern wiedergegebenen Helme wollen wir hier nicht eingehen, doch liegt es auf der Hand, daß in Vorder- wie in Seitenansicht der gleiche Helmtypus dargestellt ist. Wie aus den Profilköpfen ersichtlich ist, hatten die im 4.

Das gegenseitige Verhältnis des Helmes zum Hoheitszeichen der Kaiserwürde verdient deshalb erhöhte Beachtung, weil neuerdings József Deér, ein gründlicher Kenner des einschlägigen Quellenmaterials, behauptet, die byzantinische Kaiserkrone, das gewölbte Kamelaukion hätte sich aus dem diademverzierten Helm des Kaisers entwickelt. Früher mußte das Diademband noch gebunden werden. Seiner Ansicht nach band man es vom letzten Drittel des 5. Jahrhunderts an nicht mehr, sondern ersetzte das Band mit einem starren Reifen. Im folgenden Jahrhundert setzte Tiberius II. dem Bogen des Stirnjuwels ein Kreuz auf, das danach auf die Helmspitze zu stehen kam, wodurch der bis dahin unerläßliche Federbusch überflüssig wurde. Im letzten Entwicklungsstadium sei dann das Diadem mit dem Helm verschmolzen und hätte dessen geschlossene Wölbung übernommen. Falls Deérs Auffassung richtig wäre, müßte schon das Diadem der Kaiser Tiberius II. (578–582), Maurikios (582–602) und Herakleios (610–641) ein solches geschlossenes Kamelaukion gewesen sein. Angeblich zeugen davon auch noch die Münzbilder Konstantins VII. Porphyrogenetos (913–959) und des Romanos I. Lekapenos (919–944). Im übrigen muß der verdienstvolle Autor selbst auch zugestehen, daß sich das Tragen einer geschlossenen Kaiserkrone nicht in allen Zeitspannen nachweisen läßt. So fehlen beispielsweise diesbezügliche Belege von Herakleios bis Leo VI. (886–912), was Deér dem spärlichen Quellenmaterial zuschreibt. Doch fand er auch im 11. Jahrhundert keine Hinweise auf die kuppelförmige Reifenkrone, obwohl uns meines Erachtens aus dieser Zeit genügend Quellen zur Verfügung stehen. Deshalb erklärt Deér diesen Ausfall damit, daß es sich dabei um keinen gleichmäßigen Verlauf handelte, daß vielmehr neben der neuen geschlossenen Krone die frühere offene auch weiterhin noch Verwendung fand, daß aber von 570 bis 640 und von 870 bis 1000 ausschließlich die neue Krone getragen wurde.<sup>25</sup>

Unsere Standpunkt hinsichtlich der Entwicklung der byzantinischen Kaiserkrone werden wir gelegentlich anderswo eingehend darlegen und be-

und 5. Jh. üblichen Prunkhelme keine Querspange, folglich muß ein gleiches auch für die in Vorderansicht abgebildeten Helme gelten. Entscheidende Beweise hierfür stehen uns in den Münzbildern der Kaiser Honorius (Abb. 9, 10) und Theodosius II. (Abb. 11, 12) zur Verfügung, die ihre Helme abwechselnd in Vorder- und in Seitenansicht zeigen. Das en face Bild des Theodosius II. stimmt mit dem oft wiederholten Bildtypus des Konstantius II. überein. Es läßt sich schwerlich annehmen, daß der Kaiser je nach der Vorder- bzw. Seitenansicht seinen Helm wechselte. Abbildungen s. R. DELBRUECK: Kaiserporträts . . . Taf. XVII, 1, 6 und Taf. XIX, 6, 7. Übrigens waren alle in Pannonien zum Vorschein gelangten römischen Prunkhelme ohne Querspange, hingegen verlief ihr stark profilierter Kamm von vorn nach rückwärts. Vgl. E. THOMAS: Helme, Schilde, Dolche, 11–25. Eine Ausnahme bildet der in Budapest, Eskü-tér zum Vorschein gelangte Helm, der einem anderen Kreis angehört. Eben deshalb können wir uns J. DEÉRS Ansicht (Ursprung . . . 56, 82) hinsichtlich der zweierlei Helme, mit einer Spange und mit Querspange, nicht anschließen. So sollte beispielsweise auf der Vorderseite der Goldmedaille Justinians laut DEÉRS Ansicht ein anderer Helm abgebildet sein als auf ihrer Rückseite (F. GNÉCCHI, Bd. 1, Taf. XX, 4 – bei ihm I, 6 und V, 1).

<sup>25</sup> J. DEÉR: Der Ursprung . . . , vor allem 74 ff. und 82 ff.



Abb. 11. Theodosius II. Helmbüste, Profil, Perlendiadem. Solidus, 416



Abb. 12. Theodosius II. Helmbüste, Vorderansicht mit Rs., Perlendiadem. Solidus, 443

gründen, hier begnügen wir uns mit der Feststellung, daß die Entstehung der byzantinischen Kaiserkrone vom spätromischen Banddiadem ihren Ausgang nimmt. Verfolgen wir den Entwicklungsgang nach rückwärts, läßt sich die zwiebelförmige, am oberen Ende mit einem Edelstein geschmückte Krone Johannes' VI. Kantakuzenos (1347–54) (Abb. 13) und Andronikos' II. (1282–1328)<sup>29</sup> unschwer von der kuppelförmigen Krone der Komnenen (Abb. 14) ab-



Abb. 13. Johannes VI. Kantakuzenos im Konzil von 1351. Ausschnitt aus einer Buchmalerei. Paris, Bibl. Nat. gr. 1242

leiten.<sup>30</sup> Dieser ging die kappenförmige Krone (Abb. 15) voran, der man auf dem Haupt des Nikephoros IV. Botaneiates (1078–1081) in der Miniatur der Pariser Coislin-Handschrift Nr. 79 begegnet.<sup>31</sup> Der obere Abschluß dieser Krone ist kaum zu erkennen, ein Zeichen dafür, daß sie eine geringe Wölbung hat. Wenn aber die geschlossenen byzantinischen Kronen in ihrer frühesten Erscheinungsform oben flach sind, läßt sich jene Auffassung kaum aufrecht-

<sup>29</sup> M. CHATZIDAKIS—A. GRABAR: Die Malerei im frühen Mittelalter, 100, aus dem Jahr 1301. Athen, Byzantinisches Museum. A. GRABAR: La peinture byzantine, 184: Miniatur des Johannes Kantakuzenos (1347–54), Paris, Bibliothèque Nationale, Cod. Gr. Nr. 1242. — IDEM: L'empereur . . . Taf. XXII, 2, eine Miniatur vom gleichen Kaiser, Paris, Bibl. Nat., Cod. Gr. Nr. 1242 (Abb. 13) usw.

<sup>30</sup> A. GRABAR: La peinture byzantine, 99: Johannes II. Komnenos. — a. a. O. 103: Alexios, Mosaik d. Hagia Sophia (1122). — J. DEÉR: Kaiserornat . . . Taf. IX. Manuel I. Komnenos, Miniatur, Rom, Cod. Vat. Gr. 1176 f. II usw.

<sup>31</sup> A. GRABAR: La peinture . . . 179. — Ein anderes Beispiel bei A. GRABAR: L'empereur . . . Taf. XIX, 1: Alexios Komnenos, Miniatur, Rom, Cod. Vat. Gr. 666.



Abb. 14. Johannes II. Komnenos. Mosaikbild (Ausschnitt), Hagia Sophia, Konstantinopel



Abb. 15. Nikephoros Botaneiates. Miniatur (Ausschnitt). Paris, Bibl. Nat. Coislin 79



erhalten, laut der die kuppel- und zwiebelförmigen Kronen aus dem diademgeschmückten, gerippten Kaiserhelm entstanden seien. Hätten sie sich aus jenem Helm entwickelt, müßten gerade die ersten bedeckten Kronen einen großen Rippenbogen aufweisen.

Gehen wir aber von der Annahme aus, das byzantinische Kamelaukion hätte in der Tat den kaiserlichen Prunkhelm zu seinem Vorläufer, dann müßte es folgerichtig auch die Starrheit des Helmes als Erbteil übernommen haben. Die kaiserlichen Prunkhelme waren anfangs aus Bronze, seit dem 4. Jahrhundert aus Eisenblech mit einer Silberblechverkleidung, auf alle Fälle aber aus festem Metall.<sup>32</sup> Gelegentlich konnte auch ein goldverzierter Helm vorkommen.<sup>33</sup> Falls mithin das kaiserliche Diadem den Prunkhelm zum Vorläufer hatte, mußte es von diesem auch den festen, metallenen Werkstoff geerbt haben. Von silbernen Kronen gibt es keine Angaben, wohl aber von goldenen, doch bedeutet das Wort Gold sowohl griechisch als lateinisch gleichermaßen golden als auch goldfarben, so daß die Bezeichnung «Goldkrone» an sich noch keinen Beweis dafür bildet, daß die goldenen byzantinischen Kronen in der Tat aus gediegenem Gold gearbeitet worden waren.

In Wirklichkeit waren die byzantinischen Kaiserkronen keine Reifenkronen. Weder ihr Gerüst, noch ihr Aufbau wurde aus Gold oder irgendeinem anderen festen Metall angefertigt. Bis zum 11. Jahrhundert schillerten sie in den verschiedensten Farben. Der regierende Kaiser besaß jeweils mehrere Kronen, deren Farben sich ihrer jeweiligen Bestimmung entsprechend voneinander unterschieden. Das Zeremonienbuch Konstantins VII. Porphyrogenetos schreibt beispielsweise vor, zu welcher Gelegenheit eine Krone (s t e m m a) von dieser oder jener Farbe zu tragen sei. Man konnte unter weißen, roten, grünen und blauen wählen. An manchen Tagen sahen die Hofregeln sogar mehrfachen Kronenwechsel vor.<sup>34</sup> Auch die Mosaikbilder bestätigen, daß gerade die frühesten byzantinischen Kronen nicht goldfarben waren. Auf dem Apsismosaik von San Vitale in Ravenna erscheint Justinian mit dem Diadem (Abb. 16), von dessen schwarzem Grund sich das Schimmern der Perlen und das Funkeln der Edelsteine vorteilhaft abhebt. Von schwarzer Grundfarbe sind auch die auf den Mosaiken der Hagia Sophia von Konstantinopel abgebildeten Kronen vom Ende des 9. und von der Wende des 10. zum 11. Jahrhundert (Abb. 17).<sup>35</sup> Erst im Laufe des 11. Jahrhunderts kamen die farbigen Kronen

<sup>32</sup> E. THOMAS: Helme, Schilde, Dolche 11.

<sup>33</sup> Konstantin Porphyrogenetos de caerim. erwähnt im Appendix ad Lib. I., ed. Bonn 505 das goldene Band jenes Helmes, den der Caesar im Triumphzug des Theophilos trug.

<sup>34</sup> De caerim. I, 37 ed. Bonn 187 ff.; ed. A. Vogt I, 46: Bd. 1, 175 ff. - Laut Erklärung A. Vogts (Commentaire I 174 ff.) hatte dieses Kapitel Konstantin VII. Porphyrogenetos aufgrund eines Protokolls der Jahre 920 - 944 selbst geschrieben.

<sup>35</sup> Einen sehr guten Farbdruck des Mosaikbildes von Ravenna veröffentlichte A. GRABAR: L'âge d'or de Justinien 158, anhand dessen sich der strukturelle Aufbau der Krone eingehender untersuchen läßt (Abb. 16). In dem Narthex der Hagia Sophia trägt der auf dem Boden kauende Kaiser ein Diadem, dessen schwarzen Grund eine doppelte



Abb. 16. Justinian I. Mosaikbild (Ausschnitt). Apsis von San Vitale in Ravenna

außer Mode, von da an ist der Grundstoff der kappen- und kuppelförmigen Kronen bereits goldfarben. Die byzantinischen Kronen konnten aber nur unter der Voraussetzung verschiedenfarbig sein, daß ihr Grundstoff aus Textilien bestand, worin sich Byzanz wieder einmal als Erbe Roms erwies.

Perlenreihe schmückt (Ende des 9. Jh.). Vom gleichen Grundstoff und Aufbau ist auch das Diadem Justinians I. und Konstantins des Großen auf einem Mosaikbild aus dem Ende des 10. oder Anfang des 11. Jh. am Südportal der Hagia Sophia (Abb. 17). Sehr gute Farb reproduktionen dieser beiden Mosaiken finden sich bei A. GRABAR: *La peinture byzantine* 92 und 95. — Neuerdings tauchte die Ansicht auf, der Kaiser auf dem Narthex-Mosaik sei nicht Leo der Weise, sondern Basileios I., was aber an der Datierung nichts ändert. Vgl. J. SCHARF: *Der Kaiser in Proskynese I*, 27 ff.



Abb. 17. Konstantin der Gr. Mosaikbild (Ausschnitt) am Südportal der Hagia Sophia in Konstantinopel. Wende des 10. zum 11. Jh.

Die goldfarbenen kappen-, kuppel- und zwiebelförmigen Kronen können schon ihrer Größe wegen schwerlich aus gediegenem Gold gewesen sein, zumal sie eher den Eindruck erwecken, als hätte man sie aus einem leichten Stoff angefertigt, da ihr Gewicht vom Kopfhaar getragen wurde. Die dicht von Goldfäden durchwobenen, mit Perlen und Juwelen besetzten Mitren der hohen östlichen und westlichen kirchlichen Würdenträger dürften offenbar Nachbildungen solcher Kaiserkronen gewesen sein.<sup>36</sup> Vergleicht man die Prunkgewänder Konstantins IX. Monomachos oder Johanns II. Komnenos (Abb. 14) mit ihren Kronen, fällt die Übereinstimmung in ihrer kunstvollen Bearbeitung ins Auge.<sup>37</sup> Dank ihrem verfeinerten Geschmack verstanden es die Byzantiner, die Gewänder auf den jeweiligen Kopfschmuck harmonisch abzustimmen. Daß unsere Vermutung keineswegs unbegründet ist, bestätigt Radolfus Niger, der Autor einer *Chronica universalis* (ed. MG SS XXVII 335). Laut ihm soll Roger II. bei der Gefangennahme Innozenz' II. (1139) dessen Mitra abgefordert haben, um daraus für sich und seine Nachfolger eine mit Gold und Edelsteinen belegte Königskrone zu bilden. Aus dieser Erzählung geht hervor, daß die byzantinisch beeinflusste Königskrone des Siculus, wie die Mitra der Geistlichen, aus leichtem Stoff bestand. Die wichtige Stelle lautet: *appositis igitur auro et lapidibus preciosis, de mitra fecit sibi et successoribus suis diadema*. Gleich der ist die stoffliche Beschaffenheit und Anfertigungsart jener dem byzantinischen Typus nahestehenden Krone (Abb. 18), die im Dom von Palermo aus dem Porphyrsarkophag Konstanzas von Aragonien, erster Gemahlin Kaiser Friedrichs II. von Hohenstaufen 1781 zum Vorschein kam. Deér erbringt in seinem äußerst aufschlußreichen Buch den Nachweis, die in geradezu erstaunlicher Unversehrtheit erhalten gebliebene Krone sei aus einer unter griechischem Einfluß stehenden sizilianischen Werkstatt hervorgegangen, wobei das Kamelaukion des byzantinischen Kaisers als Vorbild gedient hat. Von einigen westlichen Verzierungselementen abgesehen erweckt die fragliche Krone den Eindruck einer getreuen Kopie einer byzantinischen Kaiserkrone vom Ende des 12. Jahrhunderts. Dieser kulturgeschichtlich äußerst wertvolle gegenständliche Zeuge bestätigt die Richtigkeit der von uns bislang anhand von Münzen und anderweitigen Unterlagen aufgestellten Behauptung. Die Krone hat wohl einen Stirnreif und ein Kreuzband, doch nicht aus Metall, sondern aus einem golddurchwirkten dichtgewebten Stoff. Ihre festen Bestandteile sind: erstens dünne Goldplättchen mit reicher raupenförmiger Filigranarbeit, die die Zwischenräume der Kreuzbänder ausfüllen, und zweitens die goldgefaßten Emailplättchen, die zur Verzierung der Bänder

<sup>36</sup> Frühe Mitren aus dem italienischen Kreis sind die Scala-Mitra (J. DEÉR: *Kaiserkronat* . . . Taf. XXXIII) und die Linköping-Mitra im Stockholmer Statens Historiska Museum (J. DEÉR: *Linköping-Mitra* . . . Taf. XV. — A. LIPINSKY: *Sizilianische Goldschmiedekunst* . . . Nr. 19, S. 170).

<sup>37</sup> A. GRABAR: *La peinture byzantine* 98, 99.

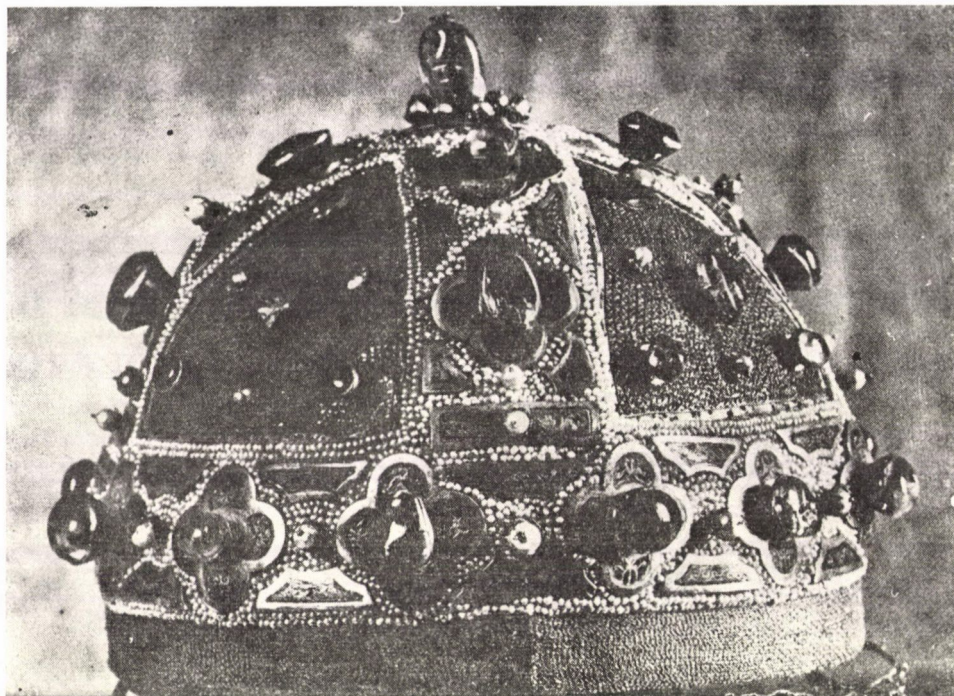


Abb. 18. Die Krone aus dem Domschatze zu Palermo (ohne Pendilien)

dienen. Die Bänder säumen Perlenreihen, und Perlenstickereien sind auch zwischen die Edelstein- und Emailverzierungen dicht gesät. Die gleiche Technik wurde übrigens auch beim Kleid der Konstanze angewandt.<sup>38</sup>

In der Entwicklungsgeschichte der Kaiserkrone mißt Deér jenem Umstand erhöhte Bedeutung bei, daß auf der Spitze des diademgeschmückten Helmes der Federbusch im Lauf der Zeit durch ein Kreuz ersetzt wurde. Denn auf diese Art konnte der Helm mit dem ihm aufgesetzten Diadem verschmelzen.<sup>39</sup> Auffallend allerdings ist das Fehlen eines Kreuzes auf der palermitanischen Krone, obwohl sie — nach Deérs Worten — «helmförmig» ist. Ebenso würden wir auch auf den Palaiologos-Kronen vergeblich nach einem Kreuz suchen. Auf dem obersten Punkt der Krone sitzt ein ovaler Edelstein oder ein Kristallglas.<sup>40</sup> Hingegen findet sich das besagte Kreuz auf den kuppelförmigen Kronen der Komnenen, u. zw. zur Zeit Johannis II. (1118—1143) auf dem oberen halbkreisförmigen Bogen des Stirnschmucks (Abb. 14) und ähnlich auf dem Mosaikbild seines Sohnes Alexios aus der Zeit um 1122, mit der

<sup>38</sup> J. DEÉR: Der Kaiserornat . . . 19 ff. Taf. I—III.

<sup>39</sup> J. DEÉR: Der Ursprung . . . 74 ff.

<sup>40</sup> S. Anm. 29.

Abweichung, daß bei diesem der Stirnschmuck mit dem Kreuz bis zur Kuppelhöhe emporragt (Abb. 19). Noch einen Schritt weiter ging Manuel I. Komnenos (1143–1180), bei dem der Stirnschmuck seine Eigenständigkeit verloren hat und ohne halbkreisförmigen Abschluß sich als breiter, nach oben zu verjüngter Bügel bis zur Kuppelspitze fortsetzt, so daß das Kreuz dadurch auf den höchsten Punkt der Krone zu stehen kommt (Abb. 20).<sup>41</sup> Diesen Zustand gibt die Miniatur des vatikanischen Barberini-Psalters (Abb. 21) wieder, auf der Engel ein unbekanntes Kaiserpaar und dessen Sohn krönen. Auch hier erhebt sich das Kreuz ganz oben über die Krone.<sup>42</sup> Offenkundig war das Kreuz zunächst ein Bestandteil des Stirnschmucks, von dem es erst später auf die Kuppelspitze hinüberwechselte. Eine gleichfalls erst spätere Entwicklungsphase bildet die Bereifung der byzantinischen Kaiserkrone nach Manuel I., die nicht nur den früheren Dynastien, sondern auch den ersten Komnenen noch unbekannt war. Die Ähnlichkeit, die man zwischen dem mit Reifen verstärkten Helm und dem Kamelaukion auf den ersten Blick zu erkennen glaubt, ist folglich nur eine scheinbare Verwandtschaft.<sup>43</sup>

Aus den Münzen erfährt man nur wenig von jenen Änderungen, die in der Form und im Aufbau der byzantinischen Kaiserkrone seit dem 11. Jahrhundert vor sich gingen. Das ist damit zu erklären, daß die Prägestätten noch die Neuerung Leos VI., d. h. die breitere Kronenform zwar zur Kenntnis nahmen, aber sie wurde auch dann unverändert auf ihre Münzbilder übertragen,<sup>44</sup> als inzwischen neue Kronentypen aufgekommen waren. Hingegen vermitteln die bis zum Beginn des 11. Jahrhunderts geprägten byzantinischen

<sup>41</sup> S. Ann. 30.

<sup>42</sup> J. DEÉR: Der Kaiserornat . . . 30, Taf. X, 2. Rom, Cod. Vat. Barberin. Gr. 372, f. 5r. — Vgl. A. GRABAR: L'empereur . . . 119. — Neuerdings identifiziert E. DE WALD: The Comnenian Portraits . . . 78 ff. die gekrönten Figuren des Barberini-Psalters mit Kaiser Alexios I. Komnenos (1081–1118), seiner Gemahlin Eirene und seinem Sohn Johannes. Das Kreuz auf der Krone ist zweifellos ein bezeichnendes Merkmal der Komnenen, während die Form der Krone bereits auf eine spätere Zeit deutet. Folglich können die auf der Miniatur verewigten Kaiser nur nach Manuel I. regiert haben. A. GRABAR zieht (a. a. O.) die Möglichkeit einer späteren Kopie in Betracht. M. BANCINI datiert die Miniatur in seiner 1960 veröffentlichten Studie (Per l'origine . . .) auf 1122 und glaubt in den dargestellten gekrönten Häuptern Johannes II. Komnenos, Eirene und Alexios zu erkennen.

<sup>43</sup> J. DEÉR zieht zwischen der byzantinischen Kaiserkrone, dem Kamelaukion, und dem in Budapest, Eskü-tér zum Vorschein gekommenen römerzeitlichen Helm eine Parallele (Ursprung . . . Taf. V, 2, 3 und Kaiserornat . . . Taf. IV, 1, 2). Seiner Meinung nach ist der Fund «ein schlagender Beweis des unleugbaren Zusammenhanges zwischen Helm und Bügelkrone» (Ursprung . . . 82).

<sup>44</sup> R. A. G. CARSON veröffentlicht in Coins 410 eine gute Wiedergabe des zu Beginn der Regierung Leos des Weisen geprägten Solidus, dessen Münzbild A. R. BELLINGER (The Coins . . . 74, Taf. I, 5) für ein getreues Porträt des Kaisers hält. Auf anderen Münzen bzw. Medaillen des gleichen Kaisers ist die Krone schmal und entspricht dem einfachen, aus zwei Perlenreihen bestehenden Diadem auf der Berliner Elfenbeinschnitzerei (A. GRABAR: L'empereur . . . Taf. XXIV, 1). Seine Nachfolger verwendeten jedoch schon die neue breite, mit Edelsteinen besetzte Krone. Diesbezüglich s. R. A. G. CARSON: Coins 412 (Nikephoros II.) Solidus, 414 (Konstantin VIII.) Nomisma, ferner W. WROTH: Catalogue. . . Bd. 2, Taf. LIV, 2 (Konstantin VII. und Romanos II.), Taf. LIV, 7 (Nikephoros II.), Taf. LIV, 10, 11, 12, 13 (Johannes I. Tzimiskes) usw.



Abb. 19. Alexios Komnenos. Mosaikbildnis (Ausschnitt) in Hagia Sophia, Konstantinopel, um 1122

Münzen wertvolle Aufschlüsse über das Diadem, was für die einschlägige Forschung umso wichtiger ist, als ihr aus anderen Quellen nur sehr spärliche Angaben zur Verfügung stehen. Allerdings muß man zwischen Münzen und Münzen unterscheiden, zumal man die Einhaltung der amtlichen Vorschriften vor allem bei der Münzwerkstatt von Konstantinopel, und dann noch bei jenen von Alexandria, Antiochia und Ravenna voraussetzen darf, auch die Zeichnung und Bearbeitung der Solidi wurde immer feiner und präziser als jene der Bronzemünzen. Nunmehr beruft sich aber jene Hypothese, die die byzantinische Kaiserkrone vom diademverzierten Helm ableitet, jeweils auf einige abgenützte Bronzemünzen, statt alle Münzgattungen sämtlicher zeitgenössischer Prägestätten in Betracht zu ziehen. Die einzelnen Stücke innewohnende

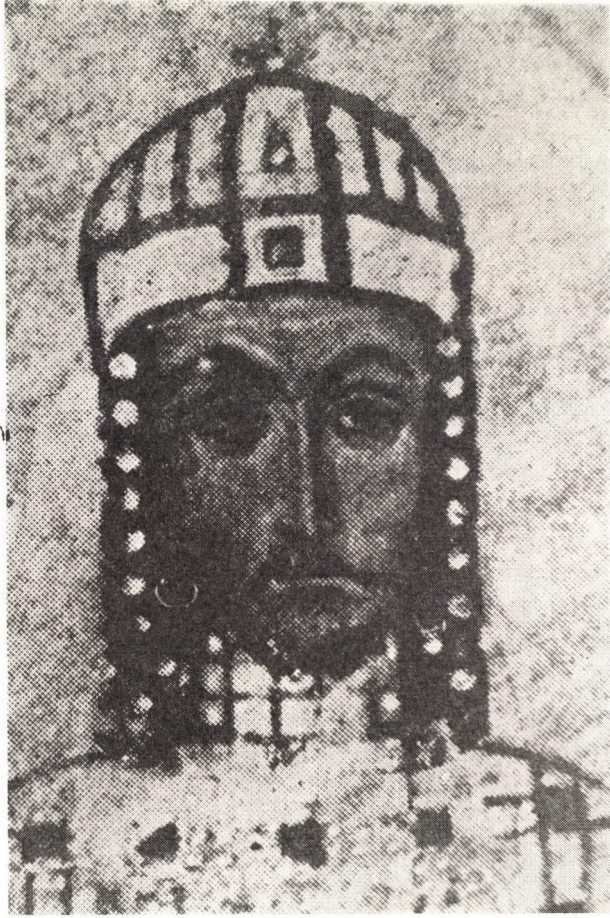


Abb. 20. Miniaturbildnis des Kaisers Manuel I. Komnenos (Ausschnitt), Rom, Cod. Vat. Gr. 1176 f. II

Beweiskraft läßt sich nur durch eine Gegenüberstellung mit anderen Stücken auf hinlänglich zuverlässige Art ermitteln.

Die byzantinische Kaiserkrone war angeblich schon z. Z. der Kaiser Tiberius II., Maurikios und Herakleios eine kuppelförmig gewölbte, geschlossene Reifenkrone, die aus dem diademgeschmückten Helm entstanden sein soll, nachdem man diesen seines Federbusches beraubt und diesen durch ein Kreuz ersetzt hat.<sup>45</sup> Tiberius II. war in der Tat der erste Kaiser, der dem Stirnschmuck des Diadems das Kreuz aufgesetzt hatte (Abb. 22.), doch gibt es keinerlei Indiz dafür, daß das Kreuz schon damals auf den Helm zu stehen

<sup>45</sup> J. DEÉR: Ursprung . . . 75.



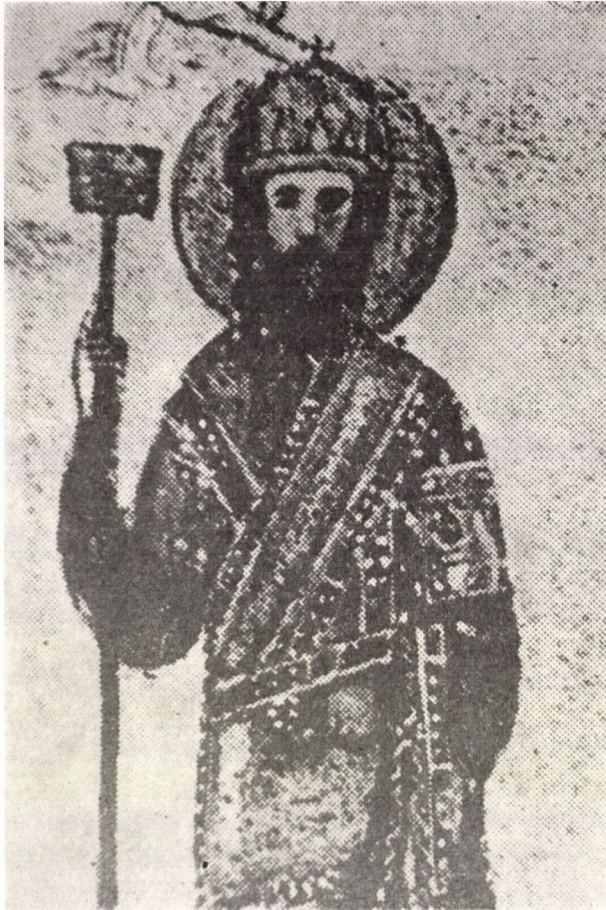


Abb. 21. Unbekannter Kaiser. Miniaturbild aus dem Psalter Cod. Vat. Barberini Gr. 372 f. 5<sup>r</sup> (Ausschnitt)

gekommen wäre. Der Helm ist am deutlichsten am Federbusch zu erkennen,<sup>46</sup> auch auf einigen Halbfolles Tiberius' II. Das Diadem ist stets das gleiche, ob dieser Kaiser auf dem Münzbild als Konsul oder mit dem Panzerhemd angetan als Feldherr in Erscheinung tritt.<sup>47</sup> Es entspricht jenem Kopfschmuck (Abb. 16), den Justinian I. auf dem Mosaik von San Vitale in Ravenna trägt.<sup>48</sup> Auf der

<sup>46</sup> A. R. BELLINGER—PH. GRIERSON: *Catalogue . . .* Bd. 1, Taf. LXII, 17b. 2 33b. 2 (Nicomedia). Erläuternder Text 273: «helmet with plume, diadem and pendilia»; 280: «with helmet».

<sup>47</sup> A. R. BELLINGER—PH. GRIERSON: *Catalogue . . .* Bd. 1, Taf. LX, 2, 3, 4a. 2, 4c: in Konstantinopel geprägte Solidi. S. ferner die Folles a. a. O. 11a, 11b. 1 usw. Das Kreuz sitzt jedesmal zu oberst auf dem halbkreisförmigen oder viereckigen Stirnschmuck.

<sup>48</sup> A. GRABAR: *L'âge d'or . . .* Nr. 170. Hier findet sich noch kein Kreuz auf dem Diadem. Ebenso fehlt das Kreuz auf dem Diadem Justinians auf einem anderen Mosaikbild in S. Apollinare Nuovo von Ravenna. Veröffentlicht von J. DEÉR: *Kaiserornat . . .* Taf. XXV, 3.

von Deér publizierten Bronzemünze (Taf. II, 5) bildet der Bogen mit dem Kreuz nicht die Helmwölbung, vielmehr den oberen Rand des Diadems, ist doch auf der Zeichnung der organisch zum Diadem gehörige Stirnschmuck deutlich zu erkennen. Die dritte, unterste Linie verdeutlicht das in die Stirn hängende Haar. Im übrigen ist das Bronzemünzbild mit dem Kaiserporträt des Solidus vollkommen identisch, dessen klare Zeichnung keinen Zweifel



Abb. 22. Tiberius II. Solidus, zwischen 579—582

darüber aufkommen läßt, daß das Kreuz einen Teil des Diadems bildet. Allerdings ist das Bild auf der Bronzemünze schon verwischt und deshalb irreführend, auf dem Solidus hingegen scharf gezeichnet und deshalb authentisch.<sup>49</sup>

Bezüglich der Regierungszeit des Maurikios führt Deér als Hauptbeweisstück seiner These einen Solidus an, der aber ebenso wenig geeignet ist, unseren Standpunkt zu erschüttern. Vom Diadem des Münzbildes fehlt nämlich hier der Stirnschmuck, was den Anschein erweckt, als ziere das Kreuz einen Helm. Auf einem anderen Stück der gleichen Serie (582—583) (Abb. 23) deutet die Zeichnung mit drei kleinen Strichen unmittelbar unter dem Kreuz einen Stirn-Schmuckstein an, so daß kein Zweifel darüber bestehen kann, daß das Kreuz auf sämtlichen Stücken der gleichen Ausgabe den Bestandteil eines

<sup>49</sup> J. DEÉR entnahm seine Beispiele den mißlungenen römischen Halbfolles, auf denen der Kaiser eine Krone mit dem Kreuzeszeichen oder einem Trifolium trägt, in der Rechten einen Globus mit aufgestecktem Kreuz hält, und wo links der obere Teil des Schildes zu sehen ist. Die Beschreibung der Stücke s. bei A. R. BELLINGER—PH. GRIERSON: *Catalogue . . .* Bd. 1, 288, Taf. LXV, 61a, 61b. 1. Das gleiche Kaiserbild findet sich auf den Solidi von Ravenna (a. a. O. Taf. LXV, 62a. 2, 62a. 3) und Konstantinopel (a. a. O. Taf. LX, 4a. 2, 4c), in wesentlich sorgfältigerer und klarerer Zeichnung. Die in die Stirn fallenden Locken, die auf den Solidi deutlich zu erkennen sind, erwecken auf den Bronzen den Anschein, als seien sie der perlenbesetzte Rand des Diadems.

Diadems, nicht aber eines Helmes bildet.<sup>50</sup> Zweifellos bietet die damalige Prägetechnik Anlaß zu mancherlei Mißverständnissen. So wurde beispielsweise der Haaransatz ebenso punktiert dargestellt wie die Perlenreihen, die den unteren und oberen Rand des Diadems säumten. Es genügt folglich, die punktierte Haarlinie irrtümlich als unteren Rand des Diadems zu betrachten, und schon sieht man statt einer Krone einen Helm. Ferner war es üblich, den unteren und



Abb. 23. Maurikios. Solidus, 582/3

oberen Diademrand durch stark gekrümmte Linien zu veranschaulichen, weshalb das Diadem auf einem Münzbild häufig an einen Helm erinnert (Abb. 23). Übrigens wurde das fragliche Münzbild noch nach dem Vorbild der Münzen Tiberius' II. geprägt.<sup>51</sup> Von seinem zweiten Regierungsjahr an (583) kehrte Maurikios zu dem behelmten Modell Justinians I. zurück, um der damaligen Gepflogenheit entsprechend die von ihm ausgegebenen Münzen besser von jenen seines Vorgängers Tiberius II. unterscheiden zu können. Auf diesem neuen Münzbild erblickt man über dem Helm wiederum einen Federbusch statt des Kreuzes.<sup>52</sup>

<sup>50</sup> J. DEÉR: *Ursprung* . . . Taf. II, 6. — M. RESTLE: *Zur Entstehungsfrage* . . . 555 – 558 glaubt in der Krone dieser Maurikios-Münzen eine «Haubenkrone» zu erkennen, auf welchen Kronentypus er entgegen Deérs Ansicht den Ursprung des Kamelauktion zurückführt.

<sup>51</sup> A. R. BELLINGER – PH. GRIERSON: *Catalogue* . . . Bd. 1, Taf. LXVI, 3a, 3b. Auf den Solidi 4.1 und 4.2 bezeichnet der mit zwei kleinen Strichen angedeutete Stein über der Stirnmitte den Platz des Diadems. Folglich ist mit der untersten, punktierten Linie das in die Stirn gekämmte Haar gemeint. Die Beschreibung der Münzen findet sich a. a. O. 295.

<sup>52</sup> A. R. BELLINGER – PH. GRIERSON: *Catalogue* . . . Bd. 1, Taf. LXVI, 5a. 1 und die folgenden Münzen stammen ausnahmslos aus der Münzwerkstatt von Konstantinopel. Immer befindet sich das Diadem ohne Kreuz auf dem federbuschgeschmückten Helm,

Eine eigene Gruppe bilden unter den von Tiberius II. und Maurikios geprägten Münzen jene, die den Kaiser im Amtsgewand des Konsuls und mit den zugehörigen Attributen zeigen. Bei beiden Herrschern läßt sich das folgerichtige Einhalten der ehemaligen Vorschriften feststellen. Folglich erblickt man auf diesen Münzbildern die Mappe in der erhobenen Rechten und das Adlerzepter in der Linken. Auf dem Adlerkopf ist ein Kreuz zu sehen und der Loros ist kreuzweise umgeschlagen. Der Halsausschnitt läßt erkennen, daß der Kaiser statt eines Panzerhemdes eine Tunika trägt. Zu dieser Kleidung wäre ein Helm als Kopfbedeckung höchst unangemessen. Der Überlieferung gemäß tragen auch Tiberius II. und Maurikios hier keinen Helm, sondern ein Diadem, aus dessen Stirnschmuck ein Kreuz und auf den kleineren Bronzemünzen ein dreiteiliges Blätterjuwel emporragt.<sup>53</sup> Ein gleiches stellten wir bei den von Deér publizierten Kleinbronzen des Tiberius bzw. des Maurikios fest. Auf dem Kopf der beiden als Konsuln gekleideten Kaiser erblickt man ein regelrechtes Diadem mit Edelsteinen zwischen den beiden Perlenreihen und einem Trifolium bzw. einem Kreuz über dem Stirnschmuck. Was Deér für den halbkreisförmigen Abschluß des Diadems hält, ist in Wirklichkeit das Kopfhair, dessen Locken bei Tiberius II. trotz der wenig sorgfältigen Zeichnung unschwer zu erkennen sind.<sup>54</sup>

Phokas I. (602–610), der Maurikios auf dem Thron folgte, griff auf die Münzbilder des Tiberius II. zurück, weshalb man auf den mit seinem Porträt geprägten Münzen vergeblich einen Helm suchen würde. Auf den sorgfältig gezeichneten Bildnissen seiner Solidi läßt sich der fehlende kuppelförmige

während auf jenen Bildnissen, auf denen der Helm fehlt und den Kopf ein Diadem ziert, letzteres stets mit dem Kreuz oder seltener mit dem Blattschmuck versehen ist. Die Folles wurden anfangs mit dem diademgekrönten Kaiserkopf geprägt, später erschienen aber auch auf diesen die von einem Diadem umgebenen Helme mit Federbusch (a. a. O. Bd. 1, Taf. XLVII, 26b.1 und die nachfolgenden Stücke). Von einigen 598–601 geprägten Folles behauptet A. R. BELLINGER, statt eines Federbusches trage der Helm ein Kreuz (a. a. O. 309). Zwei dieser Bronzen lassen sich anhand der einschlägigen Reproduktionen überprüfen. 41b ist mit Nr. 60 des Wrothschen Katalogs identisch, während A. R. BELLINGER das Bild von 41f veröffentlicht. Unseres Erachtens ist die Definition in beiden Fällen irrig, weil das Kreuz an dem über der Stirnmitte stehenden Stein befestigt ist, mithin einen Bestandteil des Diadems bildet. Gleicherweise irrig sind die ähnlichen Auslegungen der Münzbilder eines ravennesischen Solidus und eines Halbfolles (W. WROTHS Katalog 267, 291), vielleicht eben deshalb, weil sie von Wroth übernommen wurden.

<sup>53</sup> A. R. BELLINGER – PH. GRIERSON: *Catalogue* . . . Bd. 1, Taf. LX, 2, 3 Solidi; 11a–14e Folles aus Konstantinopel; Taf. LXIII, 29a–31a.5. Folles aus Nicomedia; Taf. LXIV, 35b.2 in Cyzicus geprägter Follis; 41–43, 47 Folles und Halbfolles aus Antiochia, alle aus der Regierungszeit Tiberius' II. Von Maurikios: a. a. O. Bd. 1, Taf. LXV, 1, 2a (Text S. 294) Solidus und Medaille aus Konstantinopel; 44c und 44d Folles aus Konstantinopel; Taf. LXXI, 109b.1 Follis auf Nicomedia; Taf. LXXII, 134b Follis aus Cyzicus; Taf. LXXIV, 152b.2 und sämtliche Bronzemünzen aus Antiochia.

<sup>54</sup> J. DEÉR: *Ursprung* . . . Taf. III, 1, 2; vgl. S. 82: «Als Helm hat das Kamelaukion immer seine Bügel.» Vergleicht man das von Deér publizierte Londoner Stück mit dem bei Bellinger abgebildeten Exemplar 44c, büßt das Londoner Stück seine Beweiskraft ein. Zur Amtstracht eines Konsuls paßte überhaupt nur das Diadem.

Abschluß seines Diadems deutlich wahrnehmen.<sup>55</sup> Die für die minderwertige Qualität ihrer Erzeugnisse bekannte Prägwerkstatt von Cyzicus in Kleinasien brachte indessen einige Bronzemünzen in Verkehr, die Deér's Aufmerksamkeit offenbar entgangen sind. Sie zeigen den Kaiser in der Amtstracht des Konsuls mit einem kuppelförmig geschlossenen Diadem auf dem Kopf. Auf anderen Folles und Halbfolles der gleichen Münzwerkstatt ist jedoch das kaiserliche Diadem wie auf den Münzbildern der Solidi üblich, ohne Kuppelwölbung abgebildet,<sup>56</sup> ein Beweis dafür, daß sich die mißlungenen Bronzemünzen provinzieller Werkstätten nicht dazu eignen, in einer wissenschaftlichen Polemik als Beweismaterial verwendet zu werden.

Was den auf Phokas folgenden Kaiser Herakleios (610–641) anbelangt, gründet Deér seine These wiederum auf Bronzemünzen, doch steht die von ihm veröffentlichte einzige Herakleios-Münze, ein alexandrinisches Dodecanummium, selbst auf der Stufenleiter der Bronzemünzen am untersten Platz.<sup>57</sup> Erfreulicherweise verfügen wir auch in diesem Fall zur Bestimmung des auf dem Münzbild wiedergegebenen kaiserlichen Kopfschmuckes über entsprechendes Vergleichsmaterial. Auf einem anderen Exemplar der gleichen Serie (618–628) zeichnet sich nämlich die Stelle des Kreuzes auf dem schmalen Diadem ebenso deutlich ab, wie das in die Stirn fallende dichte Kopfhaar, das auf dem von Deér publizierten abgewetzten Stück einer Helmkrone ähnelt. Kronen, welche geschlossen wirken, kommen auch auf Erzeugnissen der karthagischen Werkstatt vor, allerdings auch hier wieder auf den minderwertigsten Bronzemünzen (Halbfolles, Decanummium). Da man solchen jedoch weder auf goldenen Solidi, noch auf Silbermünzen begegnet, kann man auch bei dieser Gruppe von den Bronzen als Beweismaterial absehen.<sup>58</sup> Aus der darauffolgenden Herakleischen Zeit gibt es ab und zu, wie etwa auf Folles der Münzen von Konstantinopel und Cyzicus, Helmdarstellungen, über denen aber der Federbusch natürlich ohne Kreuz – jeweils eingezeichnet ist.<sup>59</sup> Man sieht mithin, daß das Diadem und der mit einem Diadem verzierte Helm auch unter Hera-

<sup>55</sup> A. R. BELLINGER—PH. GRIERSON: *Catalogue* . . . Bd. II, 1, Taf. I und VI.

<sup>56</sup> A. R. BELLINGER—PH. GRIERSON: *op. cit.* Bd. II, 1, Taf. IV, 71a, 71b.2, 73d, 81a.1. Bei all diesen Münzbildern steht das Kreuz auf der «Kuppel», hingegen auf den Stücken 70.1, 72a.3, 73b.1 und 76a auf dem üblichen Diadem. Auf den Halbfolles 79b.1 und 82b.2 ist das Diadem ohne «Kuppel» abgebildet. Offenbar vermitteln die Münzbilder mit der «Kuppel» ein verzeichnetes Bild vom herkömmlichen Diadem. Laut Ansicht Ph. Griersons, der diese Münzen beschreibt, gehören die fraglichen Stücke der von ihm als «wearing consular robes and crown with cross on circlet» bezeichneten Gruppe an.

<sup>57</sup> J. DEÉR: *Ursprung* . . . Taf. II, 7. Vgl. S. 75.

<sup>58</sup> A. R. BELLINGER—PH. GRIERSON: *Catalogue* . . . II, 1, Taf. XVIII, 191.22, Alexandrinisches Dodecanummium; Taf. XIX, 234.3–238.1, karthagische Halbfolles und Decanummia. Die karthagischen Solidi und Silbermünzen a. a. O. Taf. XIX. Die zugehörige Beschreibung erwähnt nur Kronen ohne jedwede genauere Bezeichnung.

<sup>59</sup> A. R. BELLINGER—PH. GRIERSON: *Catalogue* . . . II, 1, Taf. XI, 69a, 69d.1, Folles aus Konstantinopel; a. a. O. Taf. XVI, 167a.1–169b.1, Folles aus Cyzikus, 171a Halbfolles aus Cyzikus. Auch Ph. Grierson beanstandet bei J. Deér, daß dieser sein numismatisches Beweismaterial größtenteils aus kleinen Bronzemünzen und Prägungen verschiedener Provinzwerkstätten rekrutiert (a. a. O. 80).

kleios zu jeweils verschiedenen Bildertypen gehören. Ohne Federbusch gibt es auf den Münzbildern des Herakleios ebensowenig einen Helm, wie auf jenen der früheren Kaiser, und gleicherweise bildet das Kreuz stets eine Diademzier.

Angesichts unserer weiter oben angeführten Argumente können wir uns keineswegs jener Auffassung anschließen, welche die Entstehung der geschlossenen byzantinischen Kaiserkrone aufgrund der Münzbildnisse in die Regierungszeit Tiberius' II. und seiner unmittelbaren Nachfolger verlegt. Wir glauben, den Beweis erbracht zu haben, daß es unter den genannten Kaisern keine Helmdarstellungen gibt, die auf der Helmspitze statt eines Federbusches ein Kreuz haben, weshalb das Kreuz bei der angeblichen Vereinigung des Helmes mit dem Diadem auch keine Rolle gespielt haben kann. Im übrigen würden wir den Vorläufer des Kamelaukion schon deshalb vergeblich in dem bei Constantius auf den Plan tretenden diademgeschmückten Helm suchen, weil dieser Bildtypus zuletzt bei Konstantin IV. Pogonatus (668 – 685) als verspätete Nachahmung auftaucht,<sup>60</sup> folglich zu einer Zeit, in der es noch kein Beispiel für die kuppel- oder zwiebelförmige Gestaltung der byzantinischen Kaiserkrone gibt. Der Helm, der seine einstige Bedeutung im Lauf des 7. Jahrhunderts eingebüßt hatte, kann auch an der Entstehung und Entwicklung der Kaiserkrone nicht maßgeblich beteiligt gewesen sein.

Kurz müssen wir noch auf jene besondere Diademart eingehen, die erstmals auf den Häuptern des Herakleios aus den Jahren 610 – 613 und seines Sohnes Herakleios Konstantin (614) in Erscheinung tritt.<sup>61</sup> Diese ist ferner auf den 659 – 668 geprägten Solidi Constans' II. ihm als dem rangältesten Kaiser

<sup>60</sup> S. Anm. 19. – A. R. BELLINGER – PH. GRIERSON: *Catalogue . . . II,2*, Taf. XXXII, 4.1 – 15d Solidi, 19, 20, 22 – 27.1 Silbermünzen, 31b und die folgenden Folles; Taf. XXXV, 55a – 59b syrakusanische Solidi; Taf. XXXVI, 70a und 70b Solidi aus Italien. In diesem Zusammenhang müssen wir bemerken, daß laut Ph. Griersons Beschreibung auf der Vorderseite der zwischen 668 und 673 in Umlauf gebrachten Solidi 4.1 – 6g der Kaiser «wearing cuirass and helmet with cross and plume», eine insofern ungenaue Feststellung ist, als den Helm ein Diadem umgibt, dessen Bestandteil das Kreuz und der Stein der Stirnmitte bildet, während der Federbusch den Helm selbst ziert. Kreuz und Stirnstein fehlen öfters auf dem Diadem (z. B. Taf. XXXII, 8c, 10c, 10g.2 usw.). – Vgl. auch R. RATTO: *Monnaies . . . Taf. XXXVI – XXXVII*, Nr. 1644 – 1661, 1667 – 1670.

<sup>61</sup> A. R. BELLINGER – PH. GRIERSON: *Catalogue . . . II,1*, Taf. VIII, 1a.1 – 7, Solidi aus den Jahren 610 – 613; Taf. XI, 69a – 69d.1 Folles aus 610 – 611, alle aus Konstantinopel; Folles und Halbfolles aus Nicomedia: 153a.3 – 157, Decanummium aus Nicomedia: Taf. XVI, 161. Die Werkstatt von Cyzicus hatte die Anweisung völlig mißverstanden, weshalb sie auf das Münzbild einen Helm mit Federbusch und mit einem Diadem ohne Kreuz und ohne mittleren Stein einzeichnete (Taf. XVI, 167a.1 – 169b.1). Die Beschreibung der Solidi von PH. GRIERSON (a. a. O. 244) ist richtig, jene der Folles und Halbfolles (274 ff., 315 ff.) bedarf aber einer Berichtigung. Da letztere aus den gleichen Jahren stammen wie die Solidi, ist auch die Identität des Münzbildes sehr wahrscheinlich. In vielen Fällen läßt sich auch das Diadem mit den hinten aufgesetzten Federn deutlich erkennen. In einem der Fälle (Nr. 161) schreibt GRIERSON selbst von einer «crown with cross and plum». Vgl. R. RATTO: *Monnaies . . . Nr. 1278 – 82, 1293 – 1301*. Irreführend ist auch der Text zu Taf. XXIII, 1 – 4 in BELLINGER – GRIERSONS Katalog II,2 bezüglich des: «plumed helmet with circlet and cross». Richtig müßte es heißen: «Diadem mit halb-kreisförmigem Stirnschmuck, auf diesem ein Kreuz, vom rückwärtigen Teil des Diadems emporragende Federn.»

vorbehalten (Abb. 24), der auf den Münzen den Namen Konstantin trägt, während sein Mitkaiser Konstantin Pogonatos das übliche, mit einem Kreuz verzierte Diadem trägt.<sup>62</sup> Nach seiner Thronbesteigung (668) blieb letzterer dieser Gewohnheit treu, bis er sich 673 eines anderen besann.<sup>63</sup> In einer etwas veränderten Form begegnen wir dem seltsamen Kopfschmuck von neuem bei Theophilos (829 – 842).<sup>64</sup> Eigentlich handelt es sich auch bei diesem um ein Dia-



Abb. 24. Constans II. mit dem Mitkaiser Konstantin. Solidus, zwischen 659 – 668

dem mit einem vorn emporragenden Kreuz und hinten mit einer Reihe Federn. Da der Federbusch seit je das bezeichnendste Merkmal des Helmes bildete, liegt die Vermutung nahe, daß hier das Diadem den Helm ersetzte. Aber die Federn fielen auf diesem Diadem nicht von vorn nach hinten, wie auf dem Helm, sondern standen quer. Einer solchen Umgruppierung der Federn hätte es nicht

<sup>62</sup> A. R. BELLINGER – PH. GRIERSON: *Catalogue . . .* II,2, Taf. XXIV, 28g.2 – 43b, Solidi aus Konstantinopel von 659 bis zum Tod des Kaisers (Abb. 24 = 300), aus der gleichen Zeit silberne Hexagramme: Taf. XXV, 57.1 und 57.4. Einige Folles repräsentieren denselben Typus: Taf. XXVII, 88c, 88d, 89e.2 aus den Jahren 666 – 668. Einwandfrei ist die Beschreibung der Solidi: «crown with cross on circlet in front, and behind it, plume» (S. 429), ebenso jene der Silbermünzen (S. 441). Hingegen sind auf den Folles trotz ähnlichen Münzbildes angeblich federbuschverzierte Helme mit oder ohne Kreuz wiedergegeben (S. 459). Vgl. R. RATTO: *Monnaies . . .* Nr. 1605 – 1623, 1629 und 1630.

<sup>63</sup> Unter Konstantin IV. kommt das federgeschmückte Diadem nur auf Bronzemünzen vor. Mit diesem geht der in der Rechten gehaltene Globus mit dem Kreuz einher. S. A. R. BELLINGER PH. GRIERSON: *Catalogue* II,2, Taf. XXXIII, 28a – 28e.3; Taf. XXXIV, 35b, 38.6, sämtliche aus Konstantinopel. Unter den Provinzwerkstätten besitzen wir nur aus Syrakus einschlägige Beispiele: Taf. XXXVI, 60.1 – 60.8. Die Beschreibung spricht von einem Helm mit Federbusch. S. 537, 540, 542, 554. Die Münzen wurden 668 – 673 in Umlauf gesetzt, was für die Richtigkeit unserer Wahrnehmungen zeugt.

<sup>64</sup> R. A. G. CARSON: *Coins*. Nr. 408, Follis. – R. RATTO: *Monnaies . . .* Nr. 1823 – 27 mit folgender Beschreibung: «coiffé d'une couronne finissant en éventail orné de 4(3, 5, 6) globules . . .» (S. 90), Folles und Halbfolles: W. WROTH: *Catalogue . . .* Bd. 2, Taf. XLIX, 2, 3.

bedurft, falls das Diadem schon damals oben helmartig geschlossen gewesen wäre. In den schriftlichen Quellenwerken kommt dieser neue Kopfschmuck unter verschiedenen Namen vor, ursprünglich war er ein Attribut des Triumphators.<sup>65</sup>

Das römische Banddiadem wurde um das Haar befestigt. Später brauchte es gar nicht mehr gebunden zu werden, wovon nicht nur Münzen, vielmehr auch bemerkenswerte Kunstwerke zeugen. Dieses Hoheitszeichen erbte Byzanz von Rom. Unter Leo VI. gewann das Band an Breite (Abb. 25) und wandelte sich im Laufe des 11. Jahrhunderts zu einer Kappe mit flachem Dach (Abb. 15, 26), das unter den Komnenen kuppelförmig gewölbt wurde (Abb. 14, 19, 20), bis diese Kuppel schließlich die Gestalt einer Zwiebel (Abb. 13) annahm. So müssen wir uns den Entwicklungsgang der byzantinischen Kaiserkrone vorstellen.<sup>66</sup> Die Entwicklung ging gleichmäßig vor sich, ohne jemals einen Bruch zu erleiden. Die Vermutung, die eben geschilderte Entwicklungsgeschichte der Krone wäre zeitweilig von einer Rückkehr zum einstigen offenen Diadem unterbrochen worden, ist mithin unbegründet, zumal das Diadem nach oben stets offen war, von Tiberius II. bis Herakleios ebenso, wie von Herakleios bis Leo VI., unter dessen Regierung das Band zwar breiter wurde, das Diadem aber weiterhin offen blieb.

Zur Begründung unserer These führen wir nachfolgend einige numismatische Beispiele an. Unseres Erachtens handelt es sich in all jenen Fällen um

<sup>65</sup> Als Ausgangspunkt wählten wir die Bronzemünze des Theophilos, weil sich vom Triumphzug dieses Kaisers bei Konstantin VII. Porphyrogennetos, *de caerim.* Appendix ad librum primum (ed. Bonn 505) eine Beschreibung findet, die genau dem Münzbild entspricht, auf dem Theophilos als Triumphator abgebildet ist. Er erscheint mit einem Loros bekleidet, in der Rechten ein Labarum, in der Linken einen Globus mit einem Kreuz, gekrönt von einem Diadem, dessen fächerartiger Federschmuck mit Kügelchen verziert, dem Betrachter mit der Breitseite in Vorderansicht zugekehrt ist. Die Anordnung des Federschmuckes verrät, daß die Kopfbedeckung des Theophilos dem Typus der federverzierten Diademe der früheren Kaiser angehört. Das erwähnte Quellenwerk bezeichnet den Kopfschmuck als Tiara, ein späteres Scholion als Tufa (J. J. REISKES Texterläuterung im Bd. 2 der Bonner Ausgabe, S. 591). Dieser ergänzenden näheren Bestimmung bedurfte es offenbar deshalb, weil man unter Tiara verschiedene aus Stoff angefertigte Kopfbedeckungen verstand. Die Bezeichnung Tufa kommt schon bei Konstantin VII. vor, dürfte aber kaum auf eine viel frühere Zeit zurückgehen (*de caerim.* I, 46/37, ed. A. VOÛT 176 und *Commentaire* I, 113–14), da unsere Quelle (*de caerim.* Appendix ad libr. prim. ed. Bonn 500) bei Beschreibung der Siegesfeier Basileios' I. (867–886) von einem Phakiolios spricht, obwohl Konstantin, Sohn des Kaisers, der am Feldzug teilgenommen hatte, eine solche Tufa trug. Als später Basileios II. seinen vernichtenden Sieg über die Bulgaren feierte, beschrieb Kedrenos den Kopfschmuck des kaiserlichen Triumphators als ein Banddiadem, über dem sich ein Federbusch (Lophos) erhob (II, 475, ed. Bonn). Die Tufa war in erster Linie ein Hoheitszeichen des Triumphators, was übrigens auch aus dem Zonaras-Text hervorgeht (Kap. XVII, ed. Bonn III, 566–567). S. diesbezügl. J. DEÉR: Ursprung . . . 60, 78, bei dem der Lophos freilich ein «Bügel» ist. S. ferner IDEM: Byzanz und die Herrschaftszeichen . . . 420–427; des weiteren A. R. BELLINGER – PH. GRIERSON: Catalogue . . . II, 1, 74–75 und Pseudo-Kodinos: *Traité des offices*, ed. J. VERPEAUX 200, Anm. 2. Aus der früheren Literatur vornehmlich J. EBENSOLT: *Les arts somptuaires* . . . 36.

<sup>66</sup> Mit besonderer Genugtuung können wir feststellen, daß der zwischen 1347 und 1368 wirkende Pseudo-Kodinos die Entwicklung der Kaiserkrone zur Zeit der Palaiologen auf eine mit unserer Auffassung übereinstimmende Weise beschreibt. Als Vorläufer der zwiebelförmigen Kaiserkrone bezeichnet auch er das noch hinten zusammengebundene Banddiadem. Den betreffenden Text s. in J. VERPEAUX neuer Ausgabe (1966) 199.



eine offene Krone, in denen auf den Münzbildern das Haar unmittelbar über der Krone mit kleinen feingezeichneten Strichen angedeutet wird. In diesem Sinne müssen wir angesichts eines um 629–631 in Konstantinopel geprägten Solidus des Herakleios, auf dem er gemeinsam mit seinem Sohn verewigt ist, von einer offenen Krone sprechen.<sup>67</sup> Gleichermassen sieht man das Haupthaar über dem Diadem auf dem Konstantinopler Solidus des Herakleonas (641),<sup>68</sup>



Abb. 25. Leo VI. Solidus, nach 886

auf dem zwischen 647 und 650 geprägten hauptstädtischen (Abb. 27) und sizilianischen Solidi Constans' II.<sup>69</sup> und auf mehreren, während der ersten Regierungsperiode Justinians II. 685–687 in Umlauf gebrachten Solidi (Abb. 28).<sup>70</sup> Leo der Weise (886–912) ließ seine Solidi gleich nach seiner Thronbesteigung mit schönen, porträtgetreuen Münzbildern versehen, auf denen zugleich der neue breite Diademytypus auf den Plan tritt. Das Haar ist auch hier über dem Diadem klar zu erkennen.<sup>71</sup> Aus den ersten Regierungsjahren des Kaisers Romanos I. Lekapenos (920–944) sind wir auf bronzene Folles angewiesen, deren Zeichnung schon zufolge der ziemlich starken Abnutzung unscharf und verwischt ist. Auf einem dieser Exemplare läßt sich dennoch feststellen, daß das Diadem oben nicht geschlossen war, zumal sich dessen oberer Rand dort befindet, wo die untere Kugel des Kreuzes endet.

<sup>67</sup> A. R. BELLINGER–PH. GRIERSON: Catalogue ... II,1, Taf. IX, 30a.

<sup>68</sup> A. R. BELLINGER–PH. GRIERSON: Catalogue ... II,2 Taf. XXIII, 1b.

<sup>69</sup> A. R. BELLINGER–PH. GRIERSON: Catalogue ... II,2, Taf. XXX, 154a. 2.

<sup>70</sup> A. R. BELLINGER–PH. GRIERSON: Catalogue ... II,2, Taf. XXIII, 216 (Abb. 27); Taf. XXXVII, 1b, 2c (Abb. 28), 4c.

<sup>71</sup> R. A. G. CARSON: Coins Nr. 410, S. 213. — A. R. BELLINGER: The Coins ... 74, Taf. I, 5. — R. RATTO: Monnaies ... Nr. 1869. — W. WROTH: Catalogue ... Bd. 2, Taf. LI, 8.



Abb. 26. Miniaturbildnis des Kaisers Alexios I. Komnenos (Ausschnitt). Cod. Vat. Gr. 666, XI. Jh.

Der oberhalb des Diadems sichtbare Bogen reicht nicht an dessen Rand heran, kann folglich auch keinen oberen Abschluß des Diadems, sondern ausschließlich die Wölbungslinie des Kopfes wiedergeben.<sup>72</sup> In diesem Zusammenhang sei noch erwähnt, daß das von Deér zum Beweis seiner These publizierte Exemplar (Taf. IV, 2) derselben Prägeserie angehört wie das von uns angeführte Beispiel, und daß Deér nur aufgrund der mißratenen Zeichnung zu einem unserer Auffassung entgegengesetzten Ergebnis gelangt ist. Aber auch unter den Folles des Nikephoros II. (963 – 969) finden sich Stücke, deren klare Zeichnung uns genau über die Beschaffenheit des kaiserlichen Diadems unterrichtet.<sup>73</sup>

<sup>72</sup> R. RATO: *Monnaies* . . . Taf. XLIV, Nr. 1886. — W. WROTH: *Catalogue* . . . Bd. 2, Taf. LII, 9.

<sup>73</sup> J. SCHULMAN: *Catalogue* 254. Taf. XXI, Nr. 4390.



Abb. 27. Constans II. Solidus, zwischen 647—650



Abb. 28. Justinian II. Solidus, zwischen 685—687

Auch dieses war oben nicht gedeckt, womit wir bis zur zweiten Hälfte des 10. Jahrhunderts gelangt sind, ohne der geschlossenen byzantinischen Krone zu begegnen.

Die aus den Münzbildern gewonnenen Aufschlüsse finden in anderen auf das fragliche Zeitalter bezüglichen Kunstwerken ihre Bestätigung. Von entscheidender Bedeutung ist unter ihnen jene in Moskau verwahrte Elfen-



Abb. 29. Krönung Konstantins VII. Porphyrogenetos. Elfenbeintafel (Ausschnitt). Moskau, Museum der schönen Künste, um 944

beintafel (Abb. 29), auf der Christus dem Kaiser Konstantin VII. Porphyrogenetos die Krone aufs Haupt setzt (944). Da die Inschrift der Tafel den Namen des Herrschers angibt, muß sie in offiziellem Auftrag angefertigt worden sein.<sup>74</sup> In gleichem Stil ist ein Triptychonflügel aus Elfenbein aus der zweiten Hälfte des 10. Jahrhunderts mit dem Bildnis eines byzantinischen Kaisers gehalten, der sich im Besitz der Washingtoner Dumbarton Oaks Collection befindet.<sup>75</sup> Auf beiden Elfenbeintafeln findet sich ein offenes Diadem abgebildet. Als ebenso authentisch darf jenes auf dem Südportal der Hagia Sophia von Konstantinopel erschlossene Mosaikbild betrachtet werden, auf dem Konstantin

<sup>74</sup> A. GOLDSCHMIDT—K. WEITZMANN: Die byzantinischen Elfenbeinskulpturen . . . Bd. 2, 35, Taf. XIV, 35. — H. L. NICKEL: Byzantinische Kunst 62. — D. TALBOT RICE: The Dark Ages 126—127, Nr. 29. — J. BECKWITH: Early Christian . . . 173.

<sup>75</sup> A. GOLDSCHMIDT—K. WEITZMANN: op. cit. II 75, Taf. XXIX und LXIII. — The Walters Art Gallery: Early Christian . . . Taf. XXIX, 148. — L'art byzantin, Catalogue 90.

der Große das Modell der Stadt, Justinian I. jenes der Hagia Sophia der thronenden Madonna mit dem Kind präsentiert. Justinians Kopf ragt über den oberen Rand des Diadems empor, folglich war dieses nach oben zu offen. Die Form der hier genannten Diademe ist natürlich bezeichnend für die Entstehungszeit der Bildwerke (986–994).<sup>76</sup> Von der Beschreibung weiterer Beweisstücke wollen wir hier absehen,<sup>77</sup> zumal die namentlich angeführten unseres Erachtens zum Nachweis dessen genügen dürften, daß die byzantinische Kaiserkrone im Gegensatz zu J. Deérs Auffassung ihre aus der Römerzeit ererbte offene Form bis zum 11. Jahrhundert beibehalten und bewahrt hat.

Unsere Untersuchungsergebnisse lassen sich dahin zusammenfassen, daß die kuppelförmige byzantinische Kaiserkrone erst Anfang des 12. Jahrhunderts auftaucht. Sie entwickelte sich aus der mützenförmigen Krone des vorangehenden Jahrhunderts, mit welcher Wandlung der diademgeschmückte Prunkhelm nichts zu tun hatte. Reifen und Rippen der Kaiserkrone waren aus dicht gewebtem Textilstoff hergestellt, alle festen, starren Teile waren nur Verzierungen. Das allein schließt eine Ableitung der «helmartigen» Wölbung der Kaiserkrone von einem metallenen Helm aus. Die Art ihrer Anfertigung und ihr Werkstoff beweisen die Herkunft der von den Komnenen und Palaiologen getragenen Kronen vom Banddiadem der römischen Kaiser, auf die auch die Mützenform der Übergangszeit verweist. Vor deren Entstehung trugen auch die byzantinischen Kaiser das von der Antike übernommene Banddiadem, dessen Vorgänger wir im Kopfschmuck des Licinius und Konstantins des Großen entdeckten. Wie in vielem anderen trat Byzanz auch hierin das Erbe des kaiserlichen Roms an.

Budapest.

#### VERZEICHNIS DER ANGEFÜHRTEN LITERATUR

- ALFÖLDI, A.: Eine spätrömische Helmform und ihre Schicksale im germanisch-romanischen Mittelalter. *Acta Archaeologica*, København V (1934) 98–144.
- IDEM: Insignien und Tracht der römischen Kaiser. *Mitteilungen des Deutschen Archäol. Inst., Röm. Abt. I* 1935 (Sonderdruck).
- IDEM: The helmet of Constantine with the Christian Monogram. *Journal of Roman Studies* 22 (1932) 9–23 (Sonderdruck).
- IDEM: The initials of Christ on the helmet of Constantine. *Studies in Roman economic and social history in honour of Allan Chester Johnson*. Princeton 1951, 303–311.
- L'art byzantin, art européen. Athènes 1964 (Ausstellungskatalog).
- BABELON, E.: *Catalogue des camées antiques et modernes de la Bibliothèque Nationale*. Paris 1897.
- BANCINI, M.: Per l'origine del Salterio Barb. Gr. 372 e la cronologia del Tetraevangelario Urb. gr. 2. *Rivista di cultura classica e medioevale II* (1960) 41–61.
- BAUS, K.: *Der Kranz in Antike und Christentum*. Bonn 1940.
- BECKWITH, J.: *Early Christian and Byzantine Art*. Baltimore 1970.
- BELLINGER, A. R.—GRIERSON, PH.: *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks Collection and in the*

<sup>76</sup> D. TALBOT RICE: *Art of the Byz.* . . . 88. — A. GRABAR: *La peinture* . . . 95, 97. — J. BECKWITH: *op. cit.* 190. — H. L. NICKEL: *op. cit.* 76.

<sup>77</sup> Falls die Datierung des Kodex Grec. 64 der Pariser Bibliothèque Nationale richtig ist, war die byzantinische Krone der dort abgebildeten Kaiserkrone entsprechend Anfang des 11. Jahrhunderts bereits geschlossen (A. GRABAR: *La peinture* . . . 175).

- Whittemore Collection. Washington, I 1966, II, 1, 2 1968. Bd. I. von Bellinger, Bd. II, 1 und 2 von Grierson.
- BELLINGER, A. R.: The Coins and Byzantine Imperial Policy. *Speculum* XXXI (1956) 70–81.
- BRUNS, G.: Staatskameen des 4. Jahrhunderts. CIV. Winckelmannsprogramm, Berlin 1948.
- CARSON, R. A. G.: Coins. London 1962.
- CHATZIDAKIS, M. – GRABAR, A.: Die Malerei im frühen Mittelalter. Gütersloh 1965.
- COHEN, H.: Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain. Paris 1880–92.
- DEÉR, J.: Der Ursprung der Kaiserkrone. Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte VIII (1950) 51–87.
- IDEM: Der Kaiserornat Friedrichs II. Bern 1952.
- IDEM: Byzanz und die Herrschaftszeichen des Abendlandes. Byzantinische Zeitschrift L (1957) 405–436.
- IDEM: Die byzantinisierenden Zellschmelze der Linköping-Mitra und ihr Denkmalkreis. Tortulae. Studien zu altchristlichen und byzantinischen Monumenten XXX Supplementheft 49–64.
- DELBRUECK, R.: Spätantike Kaiserporträts von Konstantinus Magnus bis zum Ende des Westreichs. Berlin–Leipzig 1933.
- IDEM: Der spätantike Kaiserornat. Die Antike VIII (1932) 1–21.
- EBERSOLT, J.: Les arts somptuaires de Byzance. Paris 1923.
- ELMER, G.: Die Münzprägung der gallischen Kaiser in Köln, Trier und Mailand. Bonner Jahrbücher CXLVI (1941) 1–106.
- GNECCHI, F.: I medaglioni romani I–III. Mailand 1912.
- GOLDSCHMIDT, A. – WEITZMANN, K.: Die byzantinischen Elfenbeinskulpturen des X.–XIII. Jahrhunderts I–II. Berlin 1930, 1931.
- GOODACRE, H.: A Handbook of the Coinage of the Byzantine Empire. London 1960.
- GRABAR, A.: L'empereur dans l'art byzantin. Paris 1936.
- IDEM: La peinture byzantine. Genève 1953.
- IDEM: L'âge d'or de Justinien. Paris 1966.
- Kedrenos, Gr., ed. Corpus scriptorum historiae byzantinae. Bonnae 1839.
- Konstantinos Porphyrogenetos: De caerimoniis aulae byzantinae. ed. Corpus scriptorum historiae byzantinae. Bonnae 1829.
- Konstantinos Porphyrogenetos, ed. A. Vogt: Le livre des cérémonies I–II. Commentaire I–II. Paris 1935, 1939, 1940.
- KRAFT, K.: Das Silbermedaillon Constantins des Großen mit dem Christusmonogramm auf dem Helm. Jahrbuch für Numismatik und Geldgeschichte V–VI (1954–55) 151–178.
- LIPINSKY, A.: Sizilianische Goldschmiedekunst im Zeitalter der Normannen und Staufer. Das Münster X (1957) 73–99, 158–186.
- MATTINGLY, H., SYDENHAM, E. A. und MITARBEITER: The Roman Imperial Coinage. London. V. Valerian I – Diocletian 1927–33, VII. Constantine and Licinius, IX. Valentinian I – Theodosius I 1951.
- MAURICE, J.: Numismatique constantinienne I–III. Paris 1908–12.
- NICKEL, H. L.: Byzantinische Kunst. Leipzig 1964.
- Pseudo-Kodinos, ed. J. Verpeaux: Traité des offices. Paris 1966.
- RATTO, R.: Monnaies byzantines. Lugano 1930 (Versteigerungskatalog, 9. Dezember 1930).
- RESTLE, M.: Zur Entstehungsfrage des Kamelaukions. Actes du XII<sup>e</sup> Congrès International d'Études byzantines. Ochrde 1961. Tome II. Beograd 1964. 555–558.
- SCHARF, J.: Der Kaiser in Proskynese. Bemerkungen zur Deutung des Kaisermosaiks im Narthex der Hagia Sophia von Konstantinopel. Festschrift f. P. E. Schramm I. Wiesbaden 1964. 27–35.
- SCHULMAN, J.: Greek, Roman and Byzantine Coins. Catalogue 254. Amsterdam 1971 (Versteigerungskatalog vom 11.–12. November 1971).
- SICKEL, W.: Das byzantinische Krönungsrecht bis zum 10. Jahrhundert. Byzantinische Zeitschrift VII (1898) 511–557.
- TALBOT RICE, D.: Art of the Byzantine Era. London 1963.
- IDEM: The Dark Ages. The Hague 1965.
- THOMAS, E.: Helme, Schilde, Dolche. Studien über römisch-pannonische Waffenfunde. Budapest 1971.
- TREITINGER, O.: Die oströmische Kaiser- und Reichsidee. Jena 1938.
- DE WALD, E.: The Comnenian Portraits in the Barberini Psalter. *Hesperia* XIII (1944) 78 ff.
- The Walters Art Gallery. Early Christian and Byzantine Art. Baltimore 1947.
- WROTH, W.: Catalogue of Imperial Byzantine Coins in the British Museum I–II. London 1908.

ABFASSUNGSZEIT, AUTORSCHAFT UND  
GLAUBWÜRDIGKEIT DER GESTA HUNGARORUM  
DES ANONYMEN NOTARS

In der Handschriftensammlung der Ungarischen Nationalbibliothek, wird unter der Signatur Cod. Lat. Medii Aevi 403 der *Gesta Hungarorum* betitelt, 24 Blätter zählende Pergamentkodex aus der Mitte des 13. Jh. aufbewahrt,<sup>1</sup> über dessen Abfassungszeit, Autorschaft und Glaubwürdigkeit seit 220 Jahren in der ungarischen und der südosteuropäischen geschichtswissenschaftlichen Literatur so viel diskutiert wurde wie vielleicht über keine andere erzählende Quelle.

Die außer dem Prolog auf 57 Kapitel gegliederten *Gesta Hungarorum* erzählen im wesentlichen die Geschichte der ungarischen Landnahme und der Ansiedlung, behandeln aber kürzer gefaßt auch die ungarische Geschichte des 9. Jh. und die Ereignisse des 10. Jh.

Im Anfangssatz des Prologs weist der Autor auf seine eigene Person hin: *P. dictus magister ac quondam bone memorie gloriosissimi Bele regis Hungarie notarius* . . . weiterhin schreibt er über seine Studien, wo er die trojanische und griechische Geschichte, ferner das Werk von Dares Phrygius liebgewonnen hatte, welche ihn nämlich zur Abfassung der «Genealogie der ungarischen Könige und der Adelligen», sowie ihrer Übersiedlung von Skythien nach Ungarn veranlaßten. Das erste Kapitel beschreibt Skythien größtenteils Wort für Wort aufgrund der aus dem Werk des Iustinus exzerpierten *Exordia Scythica*; im zweiten Kapitel wird der Volksname *Hungari* aus dem Ortsnamen *Hunquar* (Ungvár, Užgorod) erklärt. In den Kap. 3–6 ist vom Fürsten Almus und seiner Wahl in Skythien die Rede. Die Kap. 7–11 enthalten die Wanderung der Ungarn aus Skythien nach Pannonien. Nach der Überquerung des Flusses Wolga (*Étyl*) und dem Zug durch die Provinz Susdal (*in Rusciam, que Susudal dicitur*) führt der Autor die Ungarn zur Stadt Kiew (*ad civitatem Kyeu*), wo seiner Behauptung nach die sieben kumanischen Häuptlinge (*VII. duces Cuma-*

<sup>1</sup> Facsimile Ausgabe: Béla király névtelen jegyzőjének könyve a magyarok viselt dolgairól. Ed.: L. FEJÉRPATAKY, Bp. 1892.; die von uns benützte Ausgabe: *Scriptores rerum Hungaricarum tempore ducum regumque stirpis Arpadianae gestarum*. Ed.: E. SZENTPÉTERY (kurz: SRH) I. Budapestini 1937. 33–117. Literatur s. POTTHAST: *Reperitorium II*<sup>2</sup>. Romae 1967. 357–359.

*norum*) mit ihren Völkern sich den Ungarn angeschlossen und die russischen Häuptlinge (*duces Ruthenorum*) sich zu jährlich 10 000 Mark Tribut (*tributum*) verpflichtet haben. Von hier zogen die Ungarn zur Stadt Wladimir (*ad civitatem Lodomer*) und nach Galizien (*in Galiciam*), wo die Häuptlinge die Tore ihrer Städte öffnen ließen, dem Fürsten Almus ein sehr reiches Geschenk gaben und die Ungarn baten, ihnen die Länder und Bewohner Pannoniens schildernd, dorthin zu ziehen.<sup>2</sup> Der Autor erzählt in 41 Kapiteln die Episoden der ungarischen Landnahme. Von diesen behandeln die Kap. 12–13 den Übergang über die Karpathen (*per silvam Houos*) und die Belagerung von Ungvár; die Kap. 14–18 den Kriegszug gegen das zwischen der Theiß und dem Tatra-Gebirge (*mons Turtur*) liegende Gebiet, während die Kap. 19–23 den Kriegszug gegen das Land des die Chasaren (*populus Cozar*) beherrschenden Häuptlings Menumorout zwischen den Flüssen Theiß und Marosch erzählen. Dies wird durch die nachträglich eingeschalteten Kap. 24–27 über die Belagerung Siebenbürgens unterbrochen, wo angeblich Gelou, der walachische Häuptling (*dux Blacorum*) geherrscht hatte. Die Kap. 28–29 befassen sich wieder mit dem Feldzug gegen Menumorout, die Kap. 30–37 mit der Belagerung des von der Theiß bis Neutra reichenden Gebietes, wo teils der Bulgarenhäuptling Salan, teils Zubur, der böhmische Häuptling regierte. In den Kap. 38–41 erzählt der Verfasser die Belagerung der Provinz des von den Griechen abhängigen Bulgarenhäuptlings Salan zwischen der Donau und der Theiß, in den Kap. 42–43 die Besetzung von Dalmatien, Kroatien und der Umgebung von Agram (Zagreb); in den Kap. 44–45 die Eroberung des Landes von Glad zwischen der Marosch und der Donau und einen balkanischen Feldzug; in den Kap. 46–52 die Besetzung des unter römischer Herrschaft stehenden Pannoniens und die Beendigung des Kriegszuges gegen Menumorout. Die Kap. 53–56 erzählen die unter dem Fürsten Zulta geführten Streifzüge nach Westeuropa, zum Teil aufgrund der Fortsetzung der Annalen von Regino, während das letzte Kap. 57 die Festsetzung der Grenzen Ungarns und die Ansiedlung der eingewanderten fremden Völker im 10. Jh. schildert. Laut Anonymus ließ der Fürst Zulta an der den Deutschen benachbarten Grenze durch Russen eine Burg bauen (*dedit castrum construere Ruthenis*), den heutigen Ort Oroszvár (seit 1946: *Rusovce* in der Tschechoslowakei), und in ihrer Nähe Petschenegen ansiedeln, während zur Zeit des Fürsten Taksony (955–972?) Mohammedaner (*Hismahelite*) aus dem Bulgarenland an der Wolga (*de terra Bular*) kamen, die dann auch die Burg von Pest erhielten, während Petschenegen noch an der Theiß angesiedelt wurden.

Seitdem diese Quelle 1746 von J. G. Schwandtner und M. Bél herausge-

<sup>2</sup> Eingehende Untersuchung der Kapitel mit russischer Beziehung und Überschätzung ihres historischen Wertes s. В. П. ШУШАРИН: Русско венгерские отношения в IX в. Международные связи России до XVII в. (Москва 1961.) 131–180.



geben wurde,<sup>3</sup> befaßte sich eine Reihe von Historikern mit der Frage, wann sie abgefaßt wurde, wer ihr Autor sein konnte und was für ein historischer Wert ihr zugeschrieben werden soll. Ein jeder Geschichtswissenschaftler nämlich, der die Geschichte des Karpathenbeckens im 9–10. Jh. behandelte, fand sich mit dieser umfangreichen Quelle konfrontiert, und mußte entscheiden, ob er ihre Angaben für das 9–10. Jh. benützen oder daraus nur auf das Zeitalter des Verfassers folgern dürfe.

Die Bestimmung der Entstehungszeit blieb dadurch lange unsicher, daß der Autor sich den Notar «des Königs Béla» nennt, in Ungarn jedoch vier Könige mit diesem Namen herrschten: Béla I. 1061–1063, Béla II. 1131–1141, Béla III. 1172–1196 und Béla IV. 1235–1270. Obwohl es bereits der scharfsichtige Kritiker D. Cornides in seinem 1802 herausgegebenen postumen Werk wahrscheinlich machte, daß Anonymus der Notar Bélas III. war, und nach ihm eine Reihe von Historikern (Florianus, Gy. Pauler, Gy. Sebestyén, B. Hóman, S. Domanovszky, L. Erdélyi, L. Szilágyi, C. A. Macartney, Z. I. Tóth, P. Váczy, J. Győry, der Verfasser dieser Zeilen, J. Horváth, K. Sólyom und J. Deér) es bewies, daß die Kenntnisse des Autors die gesellschaftlichen und die politischen Verhältnisse Ungarns zur Zeit um 1200 widerspiegeln,<sup>4</sup> tauchen seit der ersten Ausgabe von neuem immer Meinungen auf, die aufgrund irgendeines Details der Quelle den Autor in das Zeitalter Bélas I., des II. oder des IV. setzen. Obwohl der ausgezeichnete Systematiker, M. Bél schon 1746, im Anschluß an die erste Ausgabe festgestellt hat, daß die Fürstentümer Galizien und Lodomerien im 11. Jh. nicht existierten, also Anonymus als der Notar Bélas I. nicht in Frage kommen kann, gab es mehrere Forscher (J. Bárdossy, A. J. Kerecszury, K. Szaló, J. Vass und J. Foltiny), die nicht Rücksicht darauf, daß der

<sup>3</sup> *Scriptores rerum Hungaricarum, Dalmaticarum, Croaticarum et Slavonicarum veteres ac genuini . . . cura et studio IOANNIS GEORGII SCHWANDTNERI. I. Vindobonae 1746. 1–38.*

<sup>4</sup> D. CORNIDES: *Vindiciae anonymi Belae regis notarii*. Ed. a J. CHRIST. ENGEL. Budae 1802; *Historiae Hungaricae fontes domestici*. Ed.: M. FLORIANUS II. Lipsiae 1883. 258–302; GY. PAULER: *Anonymus külföldi vonatkozásai. Századok 17 (1883) 97–116*; *A magyar nemzet története az Árpád-házi királyok alatt. I. Bd. Bp. 1893. 464–467, 662–664; I<sup>2</sup> (1899) 359–361, 516–517*; GY. SEBESTYÉN: *Ki volt Anonymus? II. Bp. 1898*; B. HÓMAN: *A Szent László-kori Gesta Hungarorum*. Bp. 1925. 44 ff.; S. DOMANOVSKY: *Anonymus és a II. Géza korabeli Gesta. Száz. 67 (1933) 38–54, 163–184*; L. ERDÉLYI: *Anonymus, III. Béla jegyzője. Szeged 1933*; L. SZILÁGYI: *Az Anonymus-kérdés revíziója. Száz. 61 (1937) 1–54, 136–202*; SRH II. Bd. (Budapestini 1938) 631–634; C. A. MACARTNEY: *Studies on the Early Hungarian Historical Sources I–II. (Bp. 1938), III. Bp. 1941, VI–VII. Oxford 1951*; Z. I. TÓTH: *Tuhutum és Gelou. Száz. 79–80 (1945–46) 21–84*; P. VÁCZY: *Anonymus és a Justinus-kivonat. Turul 58–60 (1944–46) 1–13*; J. GYŐRY: *Gesta regum – gesta nobilium*. Bp. 1948; GY. GYÖRFFY: *Krónikáink és a magyar őstörténet*. Bp. 1948; J. HORVÁTH: *Árpád-kori latinnyelvű irodalmunk stílusproblémái (Bp. 1954) 196–238*; P. MESTER és műve. *Irodalomtörténeti Közlemények (= IK) 1966. I 53, 261–282*; *Die Persönlichkeit des Meisters P. und die politische Tendenzen seines Werkes. Acta Ant. Hung. 19 (1971) 347–382*; K. SÓLYOM: *Új szempontok az Anonymus-probléma megoldásához. IK. 1966. 54–84*; T. KLANICZAY: *A magyar irodalom története 1600-ig. Bp. 1964. 80–83*; und J. DEÉR: *Aachen und die Herrschersitze der Arpaden. MŰG. 79 (1971) 32–56.*

anonyme Notar König Béla nicht den II., den III. oder den IV. nennt, bzw. daß König Andreas I. (1046–1061) die späteste Persönlichkeit ist, die in der Chronik erwähnt wird, für das Zeitalter Bélas I. Stellung nahmen. Für das Zeitalter Bélas II. traten Gy. Fejér und J. Podhradezky ein, mit der Begründung, daß die Ungarn dem anonymen Notar nach (§ 50) das Gebiet *Carinthinorum Morooanensium fines* an der Westgrenze seit der Landnahme bis zu seiner Zeit besaßen, dieses Gebiet aber um die Mitte des 12. Jh. durch Friedrich von Pettau den Ungarn abgezwungen wurde. Aber Florianus und Gy. Pauler haben bewiesen, daß man auf diese Stelle der Quelle nichts gründen kann, da der anonyme Notar diesen Ausdruck einer Angabe für das Jahr 889 der Annalen des Regino entlehnt hatte.<sup>5</sup> In der neueren Zeit setzten mehrere ungarische Linguisten (D. Pais, I. Kniezsa und J. Melich) und Historiker (K. Juhász, L. Csóka) – E. Jakubovich folgend – aufgrund des archaischen Lautzustandes der ungarischen Wörter bei Anonymus, insbesondere der aufs Ende des 12. Jh. immer seltener werdenden, reduzierten auslautenden Vokale die Entstehung der Gesta auf Mitte des 12. Jh. Zum selben Resultat kam auch der Österreicher K. Heilig aufgrund einiger lateinischer Spracheigentümlichkeiten.<sup>6</sup> Was die ungarischen Spracheigentümlichkeiten anbelangt, haben L. Szilágyi und unlängst J. Horváth Angaben angeführt, wonach die umstrittenen Spracherscheinungen auch noch am Anfang des 13. Jh., hauptsächlich in den ungarischen Wörtern des Regestrum Varadiense (1205–1235)<sup>7</sup> zu finden sind. Es ist gewiß, daß die reduzierten auslautenden Vokale um 1200 in manchen Gegenden Ungarns als Dialekteigentümlichkeit vorhanden waren. Im ganzen Lande konnten diese Vokale von älteren Leuten gesprochen werden, länger, als es die schriftlichen Aufzeichnungen ahnen lassen, weil man mit dem Schreiben in verhältnismäßig jungem Alter aufhören mußte, da die Augengläser noch nicht erfunden wurden.

Vielmehr konnten die reduzierten auslautenden Vokale in der Sprache der Heldensänger gelebt haben, deren Lieder der anonyme Notar angehört

<sup>5</sup> Die Meinungen bespricht GY. SEBESTYÉN: a. W. Bd. I und II; vgl. noch L. FEJÉRPATAKY: A magyar honfoglalás kútfoi. Red.: Gy. PAULER u. S. SZILÁGYI. Bp. 1900. 384; L. SZILÁGYI: A 200 éves Anonymus kérdés. Magyar Könyvszemle 70 (1946) 5–24; C. A. MACARTNEY: The Medieval Hungarian Historians. A Critical and Analytical Guide. Cambridge 1953. 59–64.

<sup>6</sup> E. JAKUBOVICH: P. mester. (Adalékok az Anonymus-kérdéshez.) Emlékkönyv . . . Klebelsberg Kuno . . . emlékére. Bp. 1925. 169–213; SRH I. Bd. 15–30; D. PAIS: Magyar Anonymus. Pécs 1926. 7–9; I. KNEZSA: Helyesírásunk története a könyvnyomtatás koráig. Bp. 1952. 93; J. MELICH: Dolgozatok II. Bd. Bp. 1963. 4–7 und ff. mit Wiederbelebung einer Reihe veralteter und widerlegter Meinungen; K. JUHÁSZ: Bischof Paul von Tschanad, Notarius König Bélas. Korrespondenzblatt des Vereins für siebenbürgische Landeskunde 52 (1929) 208–214; J. L. CSÓKA: Ki volt Anonymus? Magyar Nyelv 56 (1962) 153–159, 334–346; K. J. HEILIG: Wer war der Anonyme Notar? A Bécsi Magyar Történeti Intézet évkönyve 2 (1932) 1–61; J. L. CSÓKA: A latin nyelvű történeti irodalom kialakulása Magyarországon a XI–XIV. században. Bp. 1967. 428–453.

<sup>7</sup> L. SZILÁGYI, Századok 71 (1937) 136–176; J. HORVÁTH: IK 1966. 26–34.

und hie und da auch als Quelle benützt hatte. In der gebundenen Rede und der gebundenen Melodie der Lieder konnte der reduzierte auslautende Vokal zur Vermehrung der Silben um 1200 ebenso gesungen werden, wie heutzutage das *e muet* im französischen Gesange und so mußte der gesungene Wortlaut den alten Lautzustand notwendigerweise konserviert haben. Wenn zur Zeit des anonymen Notars das Heldenlied in gebundener Form lebte, so konnte dies den Verfasser noch mehr dazu anregen, daraus archaisch klingende Namen zu schöpfen. In den Gesta des Anonymus ist geradezu eine gewisse sprachliche Archaisierung zu beobachten. Dies geht eindeutig daraus hervor, daß er den reduzierten auslautenden Vokal auch bei solchen Namen bezeichnete, wo er nicht am Platze ist. So wurde aus dem deutschen Namen *Eitzelburg* bei ihm *Ecilburga*, und sicherlich auf diese Weise hat er auch den alten Namen von Budavár (Altofen) verfehlt, indem er *Buduuar* anstatt *Budawaru* schrieb.<sup>8</sup>

Die Frage, ob man um 1200 von einer bewußten Archaisierung sprechen darf, müssen wir trotz den Schwierigkeiten der Beweisführung mit Ja beantworten. In den letzten 150 Jahren der Arpadenzeit gibt es im Schrifttum eine Art Lautbezeichnung, die nur das Ergebnis einer archaisierenden Tendenz sein kann: nämlich der späte Gebrauch der *ę* (*e caudata*).

Es ist bekannt, daß der lateinische Diphthong *ae* im Mittellatein als *e* ausgesprochen wurde, die alte Bezeichnung des Diphthongs aber bis zum Anfang unseres Jahrtausends bewahrt wurde. Der unter dem Namen Heribert C bekannte Notar, der auch am Hofe König Stephans des HI. tätig war, gebrauchte in seinen in der deutschen kaiserlichen Kanzlei geschriebenen Urkunden abwechselnd *ae* und *ę*. Seither wurde in Ungarn bis zum Anfang des 12. Jh. fast ausschließlich die *ę caudata* gebraucht; um die Mitte desselben Jahrhunderts wurde sie stufenweise mit dem einfachen *e* ersetzt, um am Jahrhundertende aus dem Gebrauch zu verschwinden. Es gibt jedoch einige spätere Handschriften, in welchen die *ę* auftaucht, aber wiederholt an falscher Stelle; solche sind z. B. die Kapitel 50–51 der Gesta des anonymen Notars, die frühesten Handschriften der größeren und der kleineren Stephan-Legende und einige Urkundenfälschungen (z. B. aus 1082). Diese Schreibweise zeugt von einer lebendigen archaisierenden Tendenz um das 13. Jh. In Beachtung dessen verlieren die auf den älteren Lautzustand gründenden linguistischen Argumente gegen Béla III. ihre Kraft.

Während die archaisierende ungarische Sprache und Orthographie des anonymen Notars für die Wende des 12. und des 13. Jh. noch annehmbar ist, können diese Erscheinungen für die Zeit nach dem Tode Bélas IV. (1270) nicht mehr gelten.

Die Historiker, die den Autor der Gesta für den Notar Bélas IV. hielten (Á. Koller, Gy. Pray, R. Roesler, H. Marczali, R. F. Kaindl und neuestens

<sup>8</sup> SRH Bd. I. 35; zur Zeit der Benennung s. GYÖRFFY: a. W. 133.

G. Karsai),<sup>9</sup> haben als wichtigstes Argument angeführt, daß der anonyme Notar den Einzug der Kumanen (*Cumani*) zur Zeit der Landnahme nur nach dem Vorbild des unter Béla IV. erfolgten Einzuges schildern konnte. Die *Cumani* des anonymen Notars kann man jedoch mit den richtigen Kumanen nicht identifizieren, da er ihren Ansiedlungsort nicht dort angibt, wo die vor den Mongolen fliehenden Kumanen sich angesiedelt haben, weiterhin, weil er von den Kumanen auch das ungarländische Aba-Geschlecht ableitet, aus welchem der zwischen 1041–1044 regierende ungarische König, Samuel stammte. Unter dem Namen «Kumanen» (lateinisch bis 1200: *Cuni*, seit 1200: *Cumani*, *Comani*) erwähnte nomadische Volksstämme haben sich auch vor 1200 den Ungarn angeschlossen, und es ist wahrscheinlich, daß man unter den Kumanen des anonymen Notars die drei Geschlechter der Chazaren, die sog. Kavaren verstehen muß, die vor der ungarischen Landnahme sich gegen die Chazaren erhoben und den Ungarn angeschlossen hatten.<sup>10</sup>

Nach dem Tatareneinfall erfolgten in Ungarn große Veränderungen. In Wirklichkeit schildert der anonyme Notar in allen Beziehungen Zustände vor dem Tatareneinfall. Um nur bei dem oben erwähnten Beispiel *Buduar-Ecilburgu* zu bleiben, bezeichnete *Budavár* bis zum Anfang des 13. Jh. das heutige Altofen, nach dem Tatarenzug jedoch die heutige Burg, die von König Béla IV. nach 1243 gegründet wurde.

Welche sind denn die wichtigsten Argumente, auf deren Grund magister P. von den heutigen Historikern fast einstimmig für den einstigen Notar König Bélas III. gehalten wird?

Florianus folgend hat L. Szilágyi die gesellschaftlichen, die wirtschaftlichen und die diplomatischen Ausdrücke des anonymen Notars mit ähnlichen Ausdrücken der zeitgenössischen ungarländischen Urkunden verglichen und

<sup>9</sup> Die früheren Meinungen s. SEBESTYÉN: a. W. II. Bd. 22–41; R. ROESLER: Romanische Studien. Leipzig 1871. 147–230; H. MARZALI: Ungarns Geschichtsquellen im Zeitalter der Arpaden. Berlin 1882. 94–102; R. F. KAINDL: Studien z. ungarischen Geschichtsquellen. IX. Wien 1899. 30–31; G. KARSAI: Az Anonymus-kódex keletkezéséhez. Magyar Könyvszemle 76 (1960) 166; vgl. noch 84 (1968) 42–51. Hierzu kann gezählt werden der scheinbar wissenschaftliche, in der Tat aber halbdilettantische Lösungsvorschlag H. FODOR: Petrus dictus magister Parisiensis. Berlin 1954. (Forschungen und Fortschritte Bd. 28. Heft 6.). Verfehlt ist die Auffassung von L. SZEGFÜ, in welchem er die kumanischen Häuptlinge des Anonymus als kumanische *hospites* im 13. Jh. betrachtet. (Magyar Könyvszemle 85 [1969] 220–238).

<sup>10</sup> SEBESTYÉN: a. W. Bd. II. 26–29.; GY. NÉMETH: A honfoglaló magyarság kialakulása. Bp. 1930. 223, 238–241.; С. П. ТОЛСТОВ: Хорезмийская генеалогия Самуила Абы. Советская Этнография 1947. 104–107; GYÖRFFY: a. W. 115–118, 124–125; A kun és komán népnév eredetének kérdéséhez. Antiquitas Hungarica 2 (1948) 158–176; A nemzetségtől a vármegyéig, a törzstől az orszáig. Századok 92 (1958) 55–87, 544, 551–552 = Tanulmányok a magyar állam eredetéről. Bp. 1959. 44–76; H. GÖCKENJAN: Hilfsvölker und Grenzwächter im mittelalterlichen Ungarn. Wiesbaden 1972. 36–39. Von den im 13. Jh. nach Ungarn eingezogenen Kumanen s. GYÖRFFY: A kunok feudalizálódása. Tanulmányok a parasztság történetéhez Magyarországon a 14. században. Red.: GY. SZÉKELY. Bp. 1953. 104–116.

festgestellt, daß diese in ihrer Gesamtheit nur für das Ende des 12. Jh. charakteristisch sind.<sup>11</sup>

Gy. Pauler hat seinerseits das vom anonymen Notar dargestellte Ungarnbild und dessen Beziehungen zu den benachbarten Ländern untersucht, und ist zum Ergebnis gekommen, daß dieses Bild nur für das Zeitalter des Königs Béla III. charakteristisch ist.<sup>12</sup> Von entscheidendem Wert in dieser Beziehung ist jene erfundene Erzählung des Anonymus, wonach der im 9. Jh. aus dem bulgarischen Widdin gekommene Häuptling Glad mit Hilfe der Kumanen (*adiutorio Cumanorum*) das Gebiet zwischen der Marosch und der Donau erobert (§ 11), und dann mit kumanischen, bulgarischen und walachischen Hilfstruppen (*cum magno exercitu equitum et peditum adiutorio Cumanorum et Bulgarorum atque Blacorum*) gegen die Ungarn gekämpft hatte (§ 44). 1186 ist in Bulgarien nach dem Aufstand von Asen und Peter das zweite bulgarische Zarentum zustande gekommen, das sich auf kumanische, bulgarische und walachische Volkselemente stützte. Um die Mitte des 13. Jh. jedoch verschwindet das kumanische und das walachische Element aus Bulgarien.<sup>13</sup>

Nimmt man noch die charakteristischen Züge hinzu, die sich in der ungarischen Sprache, in den geographischen Kenntnissen des Anonymus, in den Verhältnissen der durch ihn geschilderten Herrscherschicht, ferner in der politischen Tendenz des ganzen Werkes äußern und auf die Wende des 12. und des 13. Jh. hinweisen, so halten wir es heute bereits für entschieden, daß der anonyme Notar seine Gesta zu dieser Zeit verfaßt hatte.

Die Gattung der Gesta Hungarorum ist ebenfalls ein Produkt desselben Zeitalters, wenn sie auch nicht auf einige Jahrzehnten beschränkt werden kann.

Die Gesta des anonymen Notars können nicht zu den klassischen Gattungen der mittelalterlichen historiographischen Literatur gerechnet werden: sie sind keine Volksgeschichte, deren Verfasser eine zusammenhängende Erzählung der Geschehnisse eines Volkes erstrebt, keine Annalen, worin der Annalist die erreichten Nachrichten Jahr für Jahr aufzeichnet, aber auch keine Gesta im dem Sinne, wie diese von den meisten mittelalterlichen Autoren gebraucht wurden, nämlich Tatenberichte über Menschen, die einander in einem Amt bis zur Zeit des Verfassers folgten.<sup>13a</sup>

Die Gesta des anonymen Notars sind die in der westeuropäischen lateinischen Literatur im 12. Jh. in Mode gekommenen romanhaften Gesta, in welchen der Verfasser die ferne Vergangenheit nach seiner eigenen Vorstellung wiederbelebt. Der Verfasser romanhafter Gesta schreibt keine Glaubwürdigkeit erstrebende, auf Quellen oder auf Erinnerung fußende Geschichte, sondern in

<sup>11</sup> L. SZILÁGYI: Századok 71 (1937) 4–54.

<sup>12</sup> Gy. PAULER: Századok 17 (1883) 97–116; vgl. S. DOMANOVSKY: Századok 67 (1933) 50–54 und J. HORVÁTH: a. W. 34–42.

<sup>13</sup> SRH Bd. I. 49–50, 90. Vgl. C. A. MACARTNEY: Studies on the Early Hungarian Historical Sources. Bp. 1940. 148; GyÖRFFY: Krónikáink 125.

<sup>13a</sup> H. GRUNDMANN: Geschichtsschreibung im Mittelalter. Göttingen 1965. 39.

Ermangelung von Quellen oder die Quellen vernachlässigend ein Interesse erweckendes literarisches Werk, das neben die Vorbilder: den Troja- und Alexander-Roman gestellt werden kann. Zwar ist die Geschichte in der Reihenfolge der Fürsten vorgeführt: spielt eine gesellschaftliche Schicht die Hauptrolle, nämlich die siegreichen Helden der Landnahme. Unter den Helden gibt es welche, deren Namen durch die literarische oder die mündliche Überlieferung erhalten blieb, der Verfasser ist aber gezwungen, nach Bedarf der Erzählung Gestalten zu schaffen, welche er dann im erfundenen Milieu, in einer Reihe erfundener Ereignisse und Episoden auftreten läßt.

Eben deshalb kann die in den romanhaften Gesta erzählte Geschichte dem Historiker nicht als glaubwürdige Quelle dienen. Das ganze Werk ist in erster Linie Gegenstand literaturhistorischer Forschung und nur eine eingehende Quellenanalyse kann es feststellen, mit welchem Kenntnisstoff der Verfasser sein Werk zustande brachte, inwiefern er sich auf frühere literarische Vorlagen, inwiefern auf mündliche Überlieferung stützte und inwiefern er die Verhältnisse, die Vorstellungen und die Bestrebungen seines eigenen Zeitalters darstellte.

Der anonyme Notar benützte geschriebene Quellen. In seinen Gesta spricht er mit Achtung von den Werken der *historiographi*.<sup>14</sup> Er verstand darunter die in den zeitgenössischen westeuropäischen Schulen gelesenen antiken und mittelalterlichen historiographischen Werke. Von diesen nennt er in der Einleitung seines Werkes die trojanische Geschichte des Dares Phrygius (*De excidio Troiae historia*), welche er zu seinem Vorbild gewählt hatte. In den an seinen Freund N. gerichteten einleitenden Worten schreibt er, daß sie in ihrer Schulzeit — der verbreiteten Annahme gemäß in Paris — dieses Werk zusammen gelesen haben.<sup>15</sup> Von der Kenntnis dieses, ferner eines anderen Werkes desselben Dares Phrygius (*Gesta Alexandri Magni*) zeugen einige wortgetreue Entlehnungen.<sup>16</sup> Die quellenkritische Forschung hat bewiesen, daß der anonyme Notar ganze Absätze aus den Annalen des Regino, Abtes vom Prüm (gest. 915), bzw. aus der Fortsetzung dessen übernommen hatte. Von hier hatte er die skythische Herkunft der Ungarn und den historischen Kern für die Beschreibung der Streifzüge im 10. Jh. geschöpft, das *De Scithia* betitelte erste Kapitel dagegen schrieb er größtenteils mit wortgetreuer Verwendung des *Exordia Scythica* genannten Auszuges, den man im 7. Jh. aus dem im 2. Jh. entstandenen Werk des Iustinus gefertigt hatte.<sup>17</sup> Übernommene Ausdrücke zeugen von der Kenntnis der Bibel, der *Etymologiarum libri* des Isidorus von Sevilla und des *Rationes dictandi prosaice* betitelten Werkes von Hugo

<sup>14</sup> SRH Bd. I. 36.

<sup>15</sup> A. W. 33. Über seine Studien in Frankreich mit mehreren Irrtümern SEBES-  
TYÉN: a. W. 73 ff.; vgl. J. GYÓRY: a. W.

<sup>16</sup> E. JAKUBOVICH: a. W. 196.

<sup>17</sup> L. SZILÁGYI: P. magister forrásai és módszere. Magyar Nyelv 43 (1947) 118—122; GYÖRFFY: Krónikáink. 48—53.

Bononiensis.<sup>18</sup> Überraschende stilistische Übereinstimmungen bezeugen es, daß er die in Westeuropa (Frankreich, England und Aragonien) im 12. Jh. in Mode gekommene Gesta-Literatur gekannt hatte.<sup>19</sup>

Wie sehr er die antiken und westeuropäischen *hystoriographi* schätzte, ebenso mißachtete er die fälschlichen Erzählungen der Bauern und die geschwätzigten Gesänge der Spielleute, obwohl er sich auf sie berief. Scheinbar für gleichwertig mit diesen hielt er die ungarischen Sagen bewahrenden Ur-Gesta, die *Gesta Ungarorum*. Diese wohl um die Wende des 11. und des 12. Jh. geschriebene ungarische Geschichte ist zwar in ihrer Originalform nicht erhalten, aber der bearbeitete Text ist in die ausführlicheren ungarischen Chroniken (*Chronicon Pictum*, *Chronicon Budense*, Chronik des Thuróczy) eingegangen. Wie wenig der anonyme Notar ihre Erzählungen schätzte, wird am besten dadurch bezeugt, daß er die in den Ur-Gesta bewahrte naive Sage der ungarischen Landnahme, nämlich den Kauf Pannoniens von Swatopluk bzw. *Morot* (d. h. mährisch) für den Preis eines weißen Pferdes, eines Sattels und eines Zaumes wegließ, und nur Elemente davon zur Belebung einzelner Episoden seines Werkes behielt.

Früher glaubte man, daß die wortwörtlichen Übereinstimmungen zwischen dem anonymen Notar und den Chroniken auf diese Ur-Gesta zurückzuführen sind. Seitdem aber bewiesen wurde, daß das Werk des Anonymus auch dem Chronisten des 13. Jh. bekannt war, kann man feststellen, daß der anonyme Notar die Mehrheit dieser Elemente — so z. B. die Sage von der Geburt des Almus — nicht den Ur-Gesta entnahm, sondern sie selber verfaßte, wahrscheinlich aufgrund irgendeiner mündlichen genealogischen Überlieferung.<sup>20</sup>

Der anonyme Notar setzte sich zum Ziele die Genealogie der ungarischen Könige und Adeligen zu beschreiben. Dementsprechend schöpfte er reichlich aus den Familientraditionen des Hochadels. Der dem königlichen Hofe und der Kanzlei nahestehende Hochadel und die Hohenpriester teilten ihm mit, wie ihre Ahnen zur Zeit der Landnahme genannt wurden, auf welchem Gebiet sie sich bei der Landnahme niederließen, wo ihre Burg war und welche Güter ihr Geschlecht besaß. Aufgrund von Familientraditionen behauptet er, daß ein jeder Häuptling je eine Erdburg mit dem umherliegenden Gebiet besetzt hatte. Obwohl aus diesen Gebieten erst nach 1000 Komitate (*comitatus*) wurden, berichtet der anonyme Notar in anachronistischer Weise, daß bereits Fürst Árpád seine Häuptlinge mit Komitaten (*comitatus*) beschenkt und sie zum

<sup>18</sup> E. MÉSZÁROS: Qua ratione Anonymus Hungarus in conscribendis Gestis suis Sacra Scriptura usus sit. *Quinqueecclesiis* 1936; J. HORVÁTH: IK 1963. 454 — 455; E. JAKUBOVICH: a. W. 195 — 197.

<sup>19</sup> J. GYÖRY: a. W.

<sup>20</sup> GYÖRFFY: *Krónikáink* 6. u. ff. Obwohl J. HORVÁTH letzthin auf eine frappante Weise bewies, daß der Kompilator der ungarischen Chronik des 13. Jh. aus dem Texte des Anonymus geschöpft hatte (IK 1963. 454 — 455), kehrte unlängst E. MÁLYUSZ in Zusammenhang mit den Ur-Gesta zu der Meinung von HÓMAN zurück, der den literarischen Einfluß des anonymen Notars abgelehnt hatte (*Századok* 100 [1966] 715 ff.).

Gespan (*comes*) je einer Burg erhoben hatte. Ebenfalls auf Tradition kann man die Bemerkungen zurückführen, wonach ein jeder Häuptling mit einer Burg den 2/3 Teil seines Volkes dem Fürsten überließ.<sup>21</sup>

Außer den Namen der Ahnen und der Angabe der Güter ist jedoch die Geschichte, in die der anonyme Notar die Namen eingebettet hatte, gänzlich erfunden.

Anonymus besaß überhaupt keine Quelle, die ihn über den Ablauf der Kämpfe der 300 Jahre früher erfolgten Landnahme berichtet hätte; er wollte seinerseits durch eine Reihe bunter Episoden und Kampfschilderungen zeigen, wie die Vorfahren dieses oder jenes Herrn das Gebiet, das letzterer besaß, erobert hatten.

Da er aus den geschriebenen Quellen nur soviel erfuhr, daß Pannonien einst Land der Römer und später des Königs Attila war, und die Ur-Gesta nur den aus dem Volksnamen der Mähren personifizierten Namen des Fürsten *Morot* bewahrten, er aber feindliche Häuptlinge brauchte, die von den Ungarn besiegt wurden, war er gezwungen, solche zu erfinden. Aus der wiederholten Regelmäßigkeit kann man feststellen, daß der anonyme Notar zu den bekannten Ortsnamen seiner Zeit etymologische Erzählungen erfand. Seine Methode, mit der überall verbreiteten etymologisierenden Ortssagedichtung verwandt, ist die folgende:

Der Name des Ortes X stammt daher, daß einst eine bekannte Person namens X lebte, die an dieser Stelle getötet wurde. Beispiele für diese Methode fand er auch in der Bibel, so z. B. im Kap. 6 des ihm gut bekannten zweiten Buches Samuels, wo in den Versen 7–8 zu lesen ist: «Da ergrimmte der Zorn des Herrn wider Oza, und er schlug ihn wegen des Frevels . . . , . . . und man nannte den Namen desselben Ortes Schlag Ozas bis auf diesen Tag.» Mit dieser Methode dichtete der anonyme Notar aus dem Namen des Flusses *Loborcy*, der Berge *Turzol* und *Zubur*, der Burg *Gelou* und des Dorfes *Glad* die Gestalten des bulgarischen, des kumanischen, des böhmischen, des walachischen und des Widdiner Häuptlings: *Laborcy*, *Turzol*, *Zubur*, *Gelou* und *Glad*, die er dann an den erwähnten Orten ohne Nachkommen sterben ließ.<sup>22</sup>

<sup>21</sup> Vgl. GYÖRFFY: Tanulmányok 16–36. Obzwar die Abfassung der Verschenkungen der *comitatus* beim Anonymus den zeitgenössischen Wortgebrauch widerspiegelt, wie J. HORVÁTH darauf hinweist (IK 1966. 10 ff.), konnte er die Verschenkungen so großer, ganze Komitate umfassender Gebiete (z. B. Veszprém, Zaránd, Komárom, usw.) nicht aus gleichzeitigen Beispielen geschöpft haben, da solche nicht einmal unter dem verschwenderischen Andreas II. verliehen wurden. Die vom König Béla III. verschenkte Gespanschaft Modrus hatte keine Komitatsorganisation; unter Andreas II. wurden einige Burggespanschaften (z. B. Locsmánd) verliehen, aber diese waren keine Komitate, bzw. sind durch eine sekundäre Entwicklung aus Gebieten mehrerer ursprünglicher Komitate entstanden.

<sup>22</sup> Gy. GYÖRFFY: Formation d'états au IX<sup>e</sup> siècle suivant les "Gesta Hungarorum" du Notaire Anonyme. *Nouvelles Études Historiques*. Bp. 1965. 27–53; A honfoglaló magyarok települési rendjéről. *Arch. Ért.* 97 (1970) 232.



Aus den in seiner Quelle gefundenen Namen hat er dann auch neue Namen und Gestalten geschaffen. In der Herkunftssage der Ur-Gesta konnte er gelesen haben, daß die Urmütter der Ungarn **Enech**, weiterhin die Töchter von **Dula** und **Belar** waren: aus den Anfangsilben dieser Namen hat er wahrscheinlich den Namen der mütterlichen Urahnin des Almus: *Emedubelianus* gemacht. Aus dem Namen des polygamen Urvaters **Menrot** in der Urgesta und dem des in Pannonien herrschenden Häuptlings **Morout** stellte er den Namen des über das chazarische Volk regierenden Biharer Häuptlings *Menmorout* zusammen, den er dann auch in den Stammbaum des Fürsten Árpád einfügte.<sup>23</sup>

Ein damit verwandtes etymologisierendes Verfahren finden wir vor, wenn wir die Quelle der Namen der als «kumanische» Vorfahren des ungarischen Königs Samuel Aba besprochenen Häuptlinge, Ed und Edum(en) untersuchen (**Ed**, **Edum** = *Ed*, *Edumen*, *ex quorum progenie . . . rex Samuel descendit, qui pro pietate sua Oba vocabatur*).<sup>24</sup> In der Bibel lesen wir im zweiten Buche von **Samuel** (6, 11–12): «. . . und der Herr segnete **Obededom** und sein ganzes Haus». Früher hat die Forschung bei der Etymologie der Namen *Oba*, *Ed*, *Edum(en)* nur an eine türkische Deutung gedacht.<sup>25</sup> Die Etymologie *Aba* (*Oba*) 'fromm' des anonymen Notars kann aber mit der Deutung 'fromm' des kip-tschak-türkischen Wortes *aba* 'Vater' nicht bestehen, da die Pietät keine Eigenschaft der Väter, sondern ein Begriff der Religion ist. Tatsächlich hat der anonyme Notar dem König Samuel aufgrund des mittellateinischen Wortes *abba* 'Abt'<sup>26</sup> Frömmigkeit zugeschrieben. Nicht weniger problemfrei ist auch die verbreitete Etymologie des Namens *Ed*: nämlich die Entlehnung des urtürkischen Wortes *adyü* 'gut' durch die Vermittlung einer chazarischen (?) Form *Ed* des 10. Jh. ins Ungarische, da der alttürkische Laut *-d-* sich bis ins 10. Jh. schon zu *-ð-*, *-z-*, *-j-* oder *-r-* veränderte. Ohne jetzt darüber zu diskutieren, ob es Urahnen namens Ed und Edemen des Aba-Geschlechts gab, möchten wir den Leser nur darauf aufmerksam machen, daß die im Buche Samuels gelesenen Namen Obed-Edom auf die Namen des Anonymus gewirkt haben, was einerseits durch die mit *Ed* erwähnte Namensform *Edum*, andererseits durch die typisch biblische Hinzufügung, daß nämlich der Herr Obed-Edom und sein ganzes Haus gesegnet hatte, über allen Zweifel steht. Auch an einer anderen Stelle läßt der anonyme Notar bei den Nachkommen des Samuel Aba die göttliche Gnade hervortreten, als er nämlich schreibt: «durch Gottes

<sup>23</sup> GYÖRFFY: *Krónikáink*, 11–27; vgl. *Tanulmányok* 81. CSÓKA (a. W. 503) denkt an eine biblische Reminiszenz, nämlich den Schwiegervater *Debelain*.

<sup>24</sup> SRH Bd. I. 42, 46, 73.

<sup>25</sup> Z. GOMBOCZ: *Árpádkori török személynevek*. Bp. 1915. 40; Gy. NÉMETH: a. W. 239; D. PAIS: SRH Bd. I. 74; J. HORVÁTH: *ÍK* 1966. 21. Wir selber bekannten uns zu dieser Meinung.

<sup>26</sup> DU CANGE: *Glossarium mediae et infimae latinitatis*. Niort 1883. 11; s. z. B. *Monumenta Germaniae Historica. Diplomatum regum et imperatorum tomus II. Hannoveriae* 1893. 400. (Dipl. Ottonis III. n. 6.: 28. Nov. 984): *Salemannus abba*. Vgl. CSÓKA: a. W. 358.

Gnade sind ihre Nachkommen auch jetzt noch würdig, diese Güter zu besitzen». Der Verfasser zeigt sich nirgends so beteiligt an den Interessen irgendeiner hochadeligen Familie, deshalb kann man ihn mit mehr Recht zum Abgeschlecht zählen als zu irgendeinem anderen.<sup>27</sup>

Der anonyme Notar hat durch Etymologisierung nicht nur Namen und «historische Romangestalten» geschaffen, sondern oft auch die Geschehnisse nach den Ortsnamenerklärungen geformt. Das auffallendste Beispiel dafür ist die Rolle der Griechenfurt (*portus Grecorum*) bei Alpár. Vom Orte Alpár wissen wir, daß ein Drittel davon im 12. Jh. in den Besitz des griechischen Klosters zu Szávaszentdemeter (Sremska Mitrovica) gelangte, die Furt eben deshalb Griechenfurt genannt wurde. Der anonyme Notar hat aus diesem Ortsnamen erfunden, daß die landnehmenden Ungarn bei Alpár mit einem griechischen Heer einen Kampf zu bestehen hatten: der Ort, wo die fliehenden Griechen in der Theiß ertranken, nachher Griechenfurt benannt wurde (*Unde locus ille, ubi Greci mortui fuerunt, a die illo usque nunc portus Grecorum nuncupatur*).<sup>28</sup>

Daß der anonyme Notar mit den Verhältnissen des Karpathen-Beckens im 9. Jh. gar nicht in klarem war, geht aus den folgenden drei Zusammenstellungen hervor:

1. Glaubwürdige zeitgenössische Quellen zeugen in diesem Raume von awarischer, donau-slowenischer, bayrisch-fränkischer, mährischer, bulgarischer und gepidischer Bevölkerung. Anonymus weiß nur von Slawen und Bulgaren. Die Identifizierung der von ihm als das Volk von Attila genannten Sekler mit den Awaren ist zweifelhaft. Der Volksname der Mähren kommt bei ihm nur in der Form des mit einer sagenartigen Übertragung personifizierten *Morout dux* vor.<sup>29</sup> Dagegen läßt er eine Reihe von Völkern auftreten, wie Römer, Böhmen, Griechen, Walachen, Chazaren und Kumanen, die im 9. Jh. nicht im Karpathen-Becken wohnten. Von den Kumanen ist bekannt, daß sie erst um 1050 aus Asien auf die ukrainische Steppe vorgedrungen sind und seit Ende des 11. Jh. ihre Herrschaft auch auf das Gebiet der Moldau und der Walachei erweitert hatten, das von nun an bis zur zweiten Hälfte des 13. Jh. *Cumania* genannt wurde.

Die Rumänen (Walachen) tauchen in den byzantinischen Quellen vom Ende des 10. Jh. an unter dem Namen *Βλάχοι* auf dem Balkan auf, wo ihr Wohngebiet mit dem Namen *Βλαχία, μεγάλη Βλαχία* bezeichnet wird. Ihr Bischof mit dem Sitz in Mazedonien gehört am Anfang des 11. Jh. unter den

<sup>27</sup> GYÖRFFY: *Krónikáink*, 115. Ausführlicher s. weiter unten.

<sup>28</sup> SRH Bd. L, 83, vgl. GYÖRFFY: Das Güterverzeichnis des griechischen Klosters zu Szávaszentdemeter (Sremska Mitrovica) aus dem 12. Jh. *Studia Slavica* ASH 5 (1959) 46–47; *Geographia historica Hungariae tempore stirpis Arpadianae*. I<sup>2</sup>. Budapest-Amsterdam 1966. 890.

<sup>29</sup> GYÖRFFY: *Ethnographia* 1965. 423; Die Erinnerung an das Großmährische Fürstentum in der mittelalterlichen Überlieferung Ungarns. *Acta Arch. Hung.* 17 (1965) 41–45.

bulgarischen Erzbischof von Ochrid;<sup>30</sup> hier bekehrten sich die Walachen zum Christentum mit slawischem Ritus. Die Rumänen, die eine lateinische Sprache sprachen, konnten den slawischen Ritus schwerlich in Ungarn angenommen haben, da sich die ganze Bevölkerung Ungarns, die hier wohnenden Slawen mitverstanden, um 1000 zum Christentum mit lateinischem Ritus bekehrte. Die Walachen gewannen 1186 eine politische Bedeutung, als sie zusammen mit den Bulgaren den Staat der Aseniden gründeten, dessen Herrscher den Titel *dominus* oder *imperator Blachorum et Bulgarorum* trug. Sobald sie aus Bulgarien in der ersten Hälfte des 13. Jh. verschwanden, erscheinen sie massenweise auf dem Gebiet von Ungarn und der «Cumania» (belegt seit 1210).

Der Gebrauch der Volksnamen *Cumani* und *Blachi* im Karpathen-Becken des 9. Jh. ist ebenfalls ein Anachronismus, und zwar die Zurückverlegung der um 1200 herrschenden Verhältnisse in die Urzeit. Für den Anachronismus der «*Cumani*» lieferte z. T. die schon erwähnte Tatsache die Grundlage, daß im 9. Jh. auch *Cuni* genannte chasarische Volkselemente sich den Ungarn angeschlossen hatten; für den Anachronismus *Blachi* hingegen jene slawische Überlieferung, wonach die landnehmenden Ungarn die in slawischer Sprache *voloch* genannten Franken aus der Donaugegend vertrieben hatten.<sup>31</sup> Die Pluralform *vlas* des im 10. Jh. gebrauchten slawischen Volksnamens *vlach* ist in der Form *olasz(i)* 'neolateinisch, italienisch, französisch' auch ins Ungarische entlehnt worden; so nannten die Ungarn in der Arpadenzeit die neolateinischen Völker, also die Franzosen, bzw. Franken (z. B. lat. *Francavilla* = ung. *Olaszi*), und so nennen sie auch heute die Italiener.

2. Zeitgenössische Quellen erwähnen folgende historische Persönlichkeiten, die in der zweiten Hälfte des 9. Jh. im Karpathen-Becken eine bedeutende politische Rolle spielten: Im Gebiete des mährischen Fürstentums die Fürsten Rastislaw und Swatopluk und dessen Söhne Swatopluk und Moimir, dann die Bischöfe Method und Wiching; in der pannonischen Mark des Ostfränkischen Reiches Ludwig den Deutschen, Karl den Dicken und den Kaiser Arnulf, die Fürsten Karlmann und Luitpold, die Markgrafen Aribo und Ratpold, die duces Pribina, Kocel und Braslav, die Erzbischöfe Adalwin und Theotmar; in Bulgarien die Zaren Boris, Oldamur und Simeon.<sup>32</sup> Es ist charakteristisch, daß der anonyme Notar keinen einzigen dieser 21 historischen Persönlichkeiten kennt und anstatt dieser nur erfundene Romangestalten auftreten läßt.

3. Die zeitgenössischen Quellen bewahrten aus der Kriegsgeschichte der ungarischen Landnahme zwei lokalisierte Angaben: 896 ernannte Kaiser Arnulf

<sup>30</sup> M. GYÓNI: L'évêché vlaque de l'archevêché bulgare d'Achris aux XI<sup>e</sup>—XIV<sup>e</sup> siècles. ESIR 1 (1948) 148—159, 224—233.

<sup>31</sup> M. GYÓNI: Les Volochs des Annales primitives de Kiev. Ebenda 2 (1949) 56—92.

<sup>32</sup> PAULER—SZILÁGYI: a. W. Index.

Braslav zur Verteidigung Pannoniens und der *Paludorum urbs* (Mosaburg, Blatinski grad, Zalavár); 907 errangen die Ungarn bei *Brezalauspurc* (> *Pressburg* > slowakisch *Prešporok*, seit 1920: *Bratislava*; ung. *Pozsony*) einen entscheidenden Sieg über das gegen sie aufmarschierende bayrische Heer.<sup>33</sup> Obzwar der anonyme Notar den größten Teil seines Werkes den Schlachten der ungarischen Landnahme widmete, kennt er keinen dieser Orte, nur solche Schlachtfelder, die man, wie z. B. den erwähnten *portus Grecorum*, als Fiktionen der Erzählung beurteilen kann.

Das Zeitalter und die Glaubwürdigkeit des anonymen Notars wird heute von den das ganze Quellenmaterial kennenden und objektiven Historikern bereits als eine gelöste Frage betrachtet.

Offen steht noch die viel umstrittene, rätselhafte Frage: Wer war der anonyme Notar? Seit zwei Jahrhunderten ist eine Anzahl von Historikern und Dilettanten bestrebt, diese Frage zu beantworten, wobei der anonyme Verfasser mit einer in irgendeiner Urkunde vorkommenden Person identifiziert wird.

Lange Zeit galt selbst jene Frage für umstritten, ob die Autorensignatur *P. dictus magister* einen mit *P* beginnenden Eigennamen birgt oder *Prædictus magister* bedeutet, was auf den Titel an der vorangehenden, abgeschabten Seite hinweisen würde. Seitdem aber E. Jakubovich an einer Reihe von Beispielen aus dem 12. Jh. die Verbreitung der dem *P. dictus* entsprechenden Demutsformel bewies und bei ultravioletter Durchleuchtung der Rasur-Seite klar wurde, daß der Scriptor dort ursprünglich die auch heute bekannte erste Seite zu schreiben begann, aber verfehlte, und deshalb abschaben mußte,<sup>34</sup> ist der Kreis enger geworden: es können nur mehr solche Zeitgenossen in Frage kommen, deren Namen mit dem Buchstaben *I b* ginnt.

Lange schien die 1937 von L. Szilágyi publizierte Identifizierung bestehen zu können. Seine Meinung, wonach Anonymus, der Notar des Königs Béla III. mit Peter, dem Graner Propst identifizierbar sei, hat auch der Verfasser dieser Zeilen angenommen.

1966 erschienen in der Zeitschrift «Irodalomtörténeti Közlemények» (Literaturhistorische Mitteilungen) zwei beachtenswerte Abhandlungen: *P. mester és műve* (Magister P. und sein Werk) von J. Horváth und *Új szempontok az Anonymus kérdés megoldásához* (Neue Gesichtspunkte zur Lösung der Anonymus-Frage) von K. Sólyom. Die zwei Verfasser kamen unabhängig voneinander zum selben Ergebnis, daß nämlich magister P. mit Peter, Bischof von Raab identifizierbar ist. Urd einer, ca magister P. in seiner Schilderung der Landnahme dem Häuptling Velek eine hervorragende Rolle spielen läßt, dachten sie daran, daß der Autor den Vorfahren seines eigenen Geschlechts hervorhob: demnach sollte Peter, Bischof von Raab dem Velek-Geschlecht entstammen. Weitergehend setzte J. Horváth voraus, daß Bischof Peter mit jenem

<sup>33</sup> Monumenta Germaniae Historica. Scriptorum XXX/2. 742.

<sup>34</sup> A. a. O.

Bischof Torda identisch sei, von dem der anonyme Notar sagt, daß er ein Nachkomme von Velek sei.

In der Geschichte der Anonymus-Forschung geschah es zum erstenmal, daß zwei Wissenschaftler gleichzeitig mit demselben Kandidaten hervorgetreten sind.<sup>35</sup> Daher schien das Anonymus-Rätsel eine Zeitlang für viele gelöst zu sein. Aber die Lösung war nicht mit genug festen Argumenten untermauert, um alle Gegenmeinungen verstummen zu lassen; auch seitdem erschienen in der Literatur neue Kandidaten für die Person des anonymen Notars.<sup>36</sup>

Das größte Verdienst der Abhandlungen von J. Horváth und K. Sólyom besteht in der Erschließung neuerer Beweise dafür, daß die *Gesta Hungarorum* mit allen ihren Beziehungen zur ungarischen Gesellschaft der Wende des 12. und des 13. Jh. gehören, und dieses Verdienst wird auch dann bestehen, wenn sich ihre Identifizierung der Person des anonymen Notars nicht für richtig erwiese.

Auf die Person des Magisters P. folgern die Forscher aus dem in seinem Werke enthaltenen Kenntnisstoff. Dieser Kenntnisstoff — abgesehen davon, was der Verfasser über sich selbst mitteilt — ist in zwei Gruppen zu teilen: einerseits auf die in den *Gesta* genannten Personen und Geschlechter, andererseits auf die erwähnten geographischen Beziehungen. Die zwei Gruppen können jedoch nicht scharf voneinander getrennt werden: die Vorfahren der am meisten hervorgehobenen hochadeligen Geschlechter werden unter den sieben ungarischen und den sieben kumanischen Häuptlingen aufgezählt: Anonymus bekundet die größte geographische Gewandtheit zumeist auf dem Siedlungsgebiet der hervorgehobenen Geschlechter.

Die geographischen Kenntnisse des anonymen Notars wurden von mehreren Forschern als Beweise benützt, aber mit einem ziemlich mechanistischem Verfahren. Zumeist wurden die Übereinstimmungen einer Anzahl herausgegriffener Ortsnamen mit einer Gruppe irgendwelcher Erscheinungen untersucht, ohne das Zeugnis des ganzen Ortsnamenmaterials zu beachten und ohne darauf Rücksicht zu nehmen, wie verschiedene Elemente die Ortskenntnisse eines Menschen bestimmen und wie grundverschieden der Wert dieser Kenntnisse je nach dem Orte ist. Zur Veranschaulichung dessen führe ich zwei extreme Fälle an: der Umstand, daß jemand Ofen oder den Plattensee erwähnt, bezeugt nichts vom Verfasser, dagegen zeugt die Kenntnis eines unbedeutenden Flurnamens notwendigerweise von einem längeren Aufenthalt am betreffenden Orte. Jedermann kann einen Versuch anstellen, der bezeugt, daß man Flurnamen nur dort kennt, wo man längere Zeit gewohnt, wo man sich öfters aufgehalten oder wo man gerade Haus und Gut besessen hat. Daraus folgt, daß die geographische Gewandtheit durchaus nicht von der Kenntnis der bedeutenden, sondern eben der unbedeutenden Orte bezeugt wird: zur Erfas-

<sup>35</sup> IK 1966. 1 ff., 54 ff.

<sup>36</sup> S. z. B. CSÓKA, KARSAI und SZEGFÜ: a. W.

sung der wirklichen Ortskenntnisse des Anonymus müssen wir eine Landkarte entwerfen, wo die Namen der unbedeutenden Orte ins Auge fallen und die allbekanntesten Burgstätten, Flüsse sozusagen verschwinden.

Auf dieser Grundlage kann der geographische Kenntnisstoff des anonymen Notars in drei Gruppen geteilt werden: 1. Landläufig bekannte Ortschaften, die ein Kanzleischreiber kennen mußte (Ort mit einer Königsburg, Gespansburg oder Grenzburg, mit einer königlichen Pfalz oder königlichen Kirche (Bistum, Propstei, Abtei); bedeutendes Gebirge und Flüsse, die länger sind als 100 km. Mittelpunkt eines Latifundiums). 2. Orte, deren Kenntnis zumindest einen kurzen Aufenthalt voraussetzt (Dörfer, Furten; hierher sind auch einige bedeutendere Ortschaften zu zählen, falls der Autor auch ihre Lage oder irgendwelche Einzelheiten darüber kennt: Berge mittlerer Größe und Flüsse zwischen 10 und 100 km Länge; ungenau bestimmte Latifundien). 3. Unbedeutende Orte, die man nur durch einen längeren Aufenthalt kennenlernen kann (Flurnamen; Berge, Hügel einer Dorfgemarkung; Flüsse kürzer als 10 km; genau beschriebener Besitz).

Es ist zu bemerken, daß man in den Gesta des anonymen Notars verhältnismäßig weniger Flurnamen findet, als man auf den ersten Blick denken könnte. Die scheinbaren Flurnamen sind nämlich in Wirklichkeit Dorfnamen (Szarvashalom, Apróhalom, Tetétlen, usw.), da der Verfasser von der Annahme ausging, daß es zur Zeit der Landnahme noch keine Dörfer gab; deshalb nennt er die Namen dieser Dörfer der Arpadenzeit als Namen irgendwelcher Geländeformationen.

Tatsächlich unbedeutende Orte, Flurnamen gibt es nur wenige im Werke des anonymen Notars; ein solcher ist z. B. Ketelpataka, oder der Steingraben, der von *Alba ecclesia* (Fehéregyház) in die Richtung von Altofen führt. Die meisten Flurnamen sind eigentlich Dorfnamen und gehören deshalb in die zweite Gruppe.

Wenn wir nun die aufgrund dieser Gesichtspunkte entworfene Landkarte nach ihrem Dichtegrad betrachten, springen vor allem zwei Gegenden ins Auge: Altofen mit der Insel Csepel und das Gebiet der Oberen Theiß. Es ist wahr, daß es an beiden Stellen auch je eine königliche Pfalz gab, aber dieser Umstand allein erklärt noch nicht die Dichte. Im 12. Jh. gab es in jedem Komitat einige königliche Pfalzen, die der König jedes Jahr regelmäßig aufgesucht hat, um die Abgabenprodukte zu verbrauchen. Der so reisende König Béla III. ließ in Gran einen Palast erheben, als er aber Friedrich Barbarossa durch das Land begleitete, machte er nach Gran auch in Altofen und auf der Insel Csepel halt. König Emmerich verschenkte Altofen und behielt nur die Pfalz auf der Insel Csepel (1202); daneben ließ er das Dominium von Sárospatak ausbauen (den wallonischen Kolonisten verlieh er 1201 ein Privileg). Das Anführen der Insel Csepel und von «Ketelpataka» in den Gesta ist jedenfalls mit den zwei wichtigsten Pfalzen der Regierungszeit Emmerichs zu erklären.

Was die zwei königlichen Residenzen anbelangt, kennt Anonymus die Umgebung von Stuhlweißenburg ziemlich gut, dagegen müssen wir mit Erstauen feststellen, daß er in der Gegend von Gran keinen einzigen Ort kennt. Meiner Meinung nach ist das ein kräftiges Argument gegen die Identifizierung des anonymen Notars mit Peter, dem Propst von Gran. Dazu muß man noch hinzunehmen, daß die Graner Propstei in der Arpadenzeit nicht durch Ernennung eines Mitglieds der königlichen Kanzlei, sondern wohl durch Wahl eines Mitglieds des Kapitels besetzt wurde.

Im allgemeinen erhielten die königlichen Notare zu dieser Zeit eine der königlichen Propsteien, zumeist die von Stuhlweißenburg oder die von Ofen, viele von ihnen erlangten sogar den bischöflichen oder den erzbischöflichen Stuhl. Aufgrund der geographischen Kenntnisse des Anonymus bzw. deren Mangel dürfen wir die Möglichkeit ausschließen, daß er je das Bistum von Karlsburg (Gyulafehérvár) bekleidet hätte; ebenso kommen auch die Bistümer von Csanád, Bács-Kalocsa, Fünfkirchen und Raab nicht in Frage: ihre unmittelbare Nähe ist ein leerer Flecken auf der Landkarte, höchstens ein landläufig bekannter Ortsname kommt in ihrer Umgebung vor. So kann gegen die zuletzt vermutete Identifizierung mit Peter, Bischof von Raab mit Recht eingewandt werden, daß der Autor außer Martinsberg (Pannonhalma) und Eisenburg (Vasvár) vom inneren Gebiet des Bistums keinen einzigen Ort nennt.

Einigermaßen besser orientiert war der Autor um Wesprim, Neutra, Waitzen, Wardein und Erlau, dennoch besteht nicht das von K. Sólyom betonte Zusammentreffen der Güter des Erlauer Bischofs mit den Ortsnamen des Anonymus. Die meisten Güter des Bischofs von Erlau lagen im Flachland des Komitats Heves und eben diese Gegend ist leer auf unserer Landkarte.

Wenn wir aufgrund dieser Ortskenntnis-Landkarte die Frage beantworten möchten, mit welcher Oberkirche der Verfasser am meisten in Verbindung gebracht werden kann, springt Altofen alle Orte überholend hervor. Altofen konnte der Notar Bélas III. auch als königliche Pfalz gut gekannt haben, aber man darf nicht vergessen, daß es zahlreiche Höfe gab, die der König regelmäßig aufsuchte; nach dem Tode Bélas III. verzichtete König Emmerich auf diese Pfalz und schenkte die Stadt der Propstei von Altofen.<sup>37</sup> Stellen wir nun die Altofner Propste dieser Zeit zusammen: 1164 Barnabas, der früher königlicher Notar gewesen war; 1178 Boleslaus, von dem aufgezeichnet wurde, daß er früher königliche Urkunden ausgestellt hatte (*in charta regio sub sigillo posuit*), und 1186 Adrian, der 1185 als Notar erscheint, um später Kanzler zu werden.<sup>38</sup> Dies bezeugt, daß in der zweiten Hälfte des 12. Jh. königliche Notare die Altofner Propstei erhalten haben.

<sup>37</sup> A. GÁRDONYI: Budapest történetének okleveles emlékei. Budapest 1936. 8.

<sup>38</sup> SZENTPÉTERY: Regesta Nr. 106, 124 (vgl. FEJÉR: Codex Diplomaticus VII/1. 161), 140, 142—144, 146.

Nach Adrian, der 1190 schon Bischof von Siebenbürgen war<sup>39</sup>, erhielt aller Wahrscheinlichkeit nach ein anderer Notar des Königs Béla die Propstei von Altofen. Der Name dieses Notars ist nicht bekannt, da in den 25 Jahren zwischen Adrian (1186) und Jakob (1211)<sup>40</sup> die Namen der Propste von Altofen nicht aufgezeichnet wurden. Die logische Folgerung führt zur Konklusion, daß dieser anonyme Propst mit dem anonymen Notar, der von den großen kirchlichen Ortschaften Altofen am besten kennt, identisch sein kann.

In der zweiten Hälfte des 13. Jh. wurde ein Transsumt mit der Jahreszahl 1124 gefälscht, in welcher Peter, Propst von Altofen als Besiegler einer königlichen Urkunde angeführt wird: *presentem paginam per Petrum prepositum ecclesie Budensis sigillo nostro proprio iussimus communiri*.<sup>41</sup> Diese Formel ist für 1124 völlig anachronistisch,<sup>42</sup> entspricht dagegen der Zeit des Königs Emmerich; z. B. 1202: *presentem paginam . . . sigillo regie maiestatis fecimus communiri*; 1203; *sigilli nostri testimonio presentem paginam iussimus communiri*.<sup>43</sup> bald danach, noch unter Andreas II. wurde die Formel mit der Einführung des Doppelsiegels umgeformt. Dieser Umstand gestattet die Annahme, daß die Fälscher von Garamszentbenedek einer um 1200 ausgestellten königlichen Urkunde den Namen des Besieglers Peter, Propst von Ofen entnommen haben. Da wir in der Arpadenzeit keinen anderen Ofner Propst namens Peter kennen, ist es wahrscheinlich, daß er innerhalb jener 25 Jahre tätig war, aus welchen wir die Namen der Propste nicht kennen und auf welche Zeit die Corroborationformel hinweist. L. Szilágyi führte aus, daß der anonyme Notar sein eigenes Werk mit dem Ausdruck *presens pagina* bezeichnete, der 1193 in der Kanzlei praxis erschien und in der Zeit Emmerichs verbreitet wurde.<sup>44</sup> Wenn aber dieser Ausdruck einerseits vom Anonymus, andererseits von Peter, Propst von Ofen gebraucht wird; wenn wir hinzunehmen, daß die Propstei von Ofen damals durch gewesene königliche Notare bekleidet wurde und Magister P. die Umgebung von Ofen am besten kennt, so kann man das Zusammentreffen dieser Umstände kaum für einen Zufall halten.<sup>45</sup>

<sup>39</sup> Ebenda Nr. 151.

<sup>40</sup> GÁRDONYI: a. W. 6.

<sup>41</sup> F. KNAUZ: Monumenta ecclesiae Strigoniensis. Strigonii 1874. I. 82; vgl. SZENTPÉTERY: Regesta Nr. 54.

<sup>42</sup> S. z. B. 1111, 1113: *confirmatum est hoc privilegium sancti Ypoliti et sigillatum per manus domini Manasis episcopi Zagoriensis* (L. FEJÉRPATAKY: Kálmán király oklevelei. Budapest 1892. 44, 61–62); 1135: *regnante gloriosissimo Bela secundo ipsoque sigilli sui impressione confirmante . . . Johannes notarius filius Tybus de his omnibus privilegium Vacie sigillo regali consignaverat* (FEJÉR: a. W. VII/5. 105).

<sup>43</sup> GÁRDONYI: a. W. 4; FEJÉR: a. W. II. 414.

<sup>44</sup> Századok 1937. 51–54.

<sup>45</sup> Der in der gefälschten Urkunde von 1124 vorkommende Propst Peter von Ofen war schon der Anonymus-Kandidat von KATONA (Historia critica primorum Hungariae ducum. Pestini 1778. 16.) und JAKUBOVICH (a. W. 213.), aber sie suchten den Notar Bélas II. in ihm. Die Ofner Propstei war vor 1148 eine unbeeendete, vernachlässigte Kirche (GOMBOS: Catalogus I. Budapest 1937. 488; GÁRDONYI: a. W. I. 3), seine Propstei konnte nur danach durch königliche Notare bekleidet werden.



Der Vorteil dieser Lösung besteht darin, daß sie nicht von der Identifizierung des Sigels *P.* ausgeht; eine jede solche Identifizierung beruht nämlich auf einer sehr unsicheren Grundlage. Einerseits gibt es zu viele Personennamen mit dem Anfangsbuchstaben *P.* (Peter, Paul, usw.), andererseits stehen uns zu wenig Urkunden zur Verfügung, um eine vollständige Archontologie zusammenstellen zu können. Dagegen hat die Ortskenntnis eine mit Versuchen beweisbare, objektive Grundlage; diese feste Grundlage ist dabei mit einer institutionellen Praxis verbunden, die in unserem Fall nicht gesetzmäßig, aber tendenzartig zur Geltung kommt.

Die Ortskenntnis-Landkarte des Anonymus zeigt eine gewisse Übereinstimmung mit der Lage der Güter der Abtei von Százsd, wie J. Foltiny schon 1882 darauf aufmerksam wurde.<sup>46</sup> Dies kann damit erklärt werden, daß das Patronatsrecht über der Abtei durch den Zweig von Bodrogkeresztur des Aba-Geschlechts ausgeübt wurde. Dieser Zweig war in der Gegend des Takta-Flusses, zwischen der Sajó und dem Tarcal-Berg begütert. Anonymus behauptet von diesem Geschlecht, daß seine Mitglieder «durch Gottes Gnade auch jetzt noch würdig sind, diese Güter zu besitzen».

Wenn wir die Ortskenntnis-Landkarte des Anonymus betrachten, so sind tatsächlich die weitere Umgebung der Takta, die südlichen Teile der Komitate Zemplén und Borsod das Gebiet, das er in Ungarn vor allem am besten kennt, wo er, man kann es mit Recht behaupten, «zu Hause» ist.

Außerdem kannte er noch sehr gut die Güter um Pusztaszter des Bischofs Kalan, seines einstigen Vorstehers in der Kanzlei, weiterhin die seines Freundes, des «weisen» Szemere, Gespans von Sempte und endlich die Güter des Miskolc-Geschlechts.

Demgegenüber sieht man auf unserer Landkarte, daß das Siedlungsgebiet des Velek-Geschlechts, nämlich das Komitat Zaránd, leer ist; es ist eines der Gebiete, die der anonyme Notar am wenigsten kannte und deshalb in seinen Gesta nicht schilderte. Wäre er hier begütert gewesen, so hätte dieser Umstand sich in den Gesta stark bemerkbar gemacht.

Der Umstand, daß der anonyme Notar in seiner Erzählung der Landnahme dem Häuptling Velek eine hervorragende Rolle erteilt, bedeutet nicht mehr, als daß er den adeligen Herrn Velek, der 1225 als Schwiegervater des comes Bors de genere Miskolc erscheint, hochschätzte, und es ist leicht möglich, daß er ihm in seinen Gesta dieselbe Rolle zukommen läßt, die Velek in der Zeit Bélas III. tatsächlich spielte (Gesandtschaft, Brautwerbung, usw.). Daraus folgt aber nicht, daß der anonyme Notar dem Velek-Geschlecht angehörte, wie auch der Chronist Simon de Kéza den adeligen Herrn Renold de genere Bász-tély preist, woraus nicht folgt, daß Kéza dem Bász-tély-Geschlecht entstammte.

<sup>46</sup> A záty apátság. Eger 1882. 48 ff.

Zum Schluß muß ich noch bemerken, daß der gesellschaftliche Grundgedanke der Gesta meiner Meinung nach nicht den Bestrebungen des Andreas II. entspricht, worüber sonst J. Horváth einen ausgezeichneten Überblick gibt.

Anonymus war Fürsprecher nicht des «neuen Standes», sondern der aufgrund des alten Sippenrechts, *de genere* begüterten Schicht, die eben vor den Nutznießern der neuen Ordnung, vor den in der Begleitung der Königinnen aus Westeuropa kommenden «fressenden» Höflingen um ihren Einfluß und ihre Güter besorgt war. Im Interesse dieser Schicht formulierte er den dritten Punkt des Blutvertrags, wonach die Nachkommen der Häuptlinge bei der Zusammenstellung des Rats nicht übergangen werden dürfen. Dabei stellte er die Liste der sieben ungarischen und der sieben kumanischen Häuptlinge selber zusammen. Und wenn der vierte Punkt des Blutvertrags alle mit Tod straft, die dem «Fürsten» untreu werden und die zwischen dem Fürsten und seinen Verwandten Uneinigkeit stiften, so gilt dies für eine Stellungnahme auf seiten des Königs Emmerich dem aufständischen Herzog Andreas gegenüber.<sup>47</sup>

Gleichfalls einen dem Herzog Andreas entgegengesetzten Standpunkt nimmt der anonyme Notar im Interesse des zu Lebzeiten des Königs gekrönten Thronfolgers ein, den er in der Gestalt des zu Lebzeiten Árpáds zum Häuptling erwählten Kindes Zulta darstellt. Diese Darstellung steht ebenfalls mit jenem politischen Gegensatz in Verbindung, welcher nach dem Tode Bélas III. zwischen seinen Söhnen Emmerich und Andreas um die Herrschaft ausbrach.<sup>48</sup> Béla III. ließ Emmerich noch im Alter von 12 Jahren zum König krönen, und 1204 ließ Emmerich sein eigenes Kind, Ladislaus III. krönen. Emmerich und seine Frau mußten immerfort mit dem nach der Macht greifenden Andreas den Kampf bestehen. Wenn jemand in den Jahrzehnten der Jahrhundertwende die Institution des in der Kindheit gekrönten Herrschers historisch begründete, der mußte notwendigerweise auf seiten Emmerichs stehen und konnte nicht Anhänger von Andreas sein, wie Peter, Bischof von Raab.

Die Tatsache, daß 1214, nach der Tötung Gertruds auch König Andreas II. seinen Sohn Béla krönen ließ, hatte überhaupt keine innenpolitische Bedeutung mehr, aber auch die Annahme kann nicht bewiesen werden, daß die Gesta nach 1214 entstanden wären. Ein konkreter Hinweis auf die Tragödie des Banus Bánk, die die öffentliche Meinung des Landes erschütterte, fehlt in den Gesta ebenso, wie auch die Persönlichkeiten der Andreas-Zeit fehlen.

Besteht die aus der Ortskenntnis des Anonymus und aus dem Lebenslauf der königlichen Notare gezogene Folgerung, so bedeutet dies, daß Magister P. derjenige Propst von Ofen war, der König Emmerich einen so wertvollen Dienst geleistet hatte, daß der König dafür der Propstei ganz Altofen mit seinen Zugehörungen schenkte. Und falls dieser Dienst die historische Begründung

<sup>47</sup> Vgl. SEBESTYÉN: a. W. 47 und SZILÁGYI: Századok 1937. 197.

<sup>48</sup> Vgl. ebenda 199.

der Herrschaft des Königs und des Thronfolgers war, so gilt diese Schenkung als das erste und zugleich größte Autorenhonorar in Ungarn.

Mit der Ideologie des anonymen Notars für die Partei Emmerichs kann in Verbindung gebracht werden, daß sofort nach Emmerichs Tod, sobald Andreas II. zur Herrschaft kam, er Altfen der Propstei entzog, und erst 1212, nach dem Tode des Propstes, einem neuen Propste wieder zurückgab.<sup>49</sup>

So hängt die Autorfrage der Gesta mit der Geschichte Budapests zusammen.<sup>50</sup>

Budapest.

<sup>49</sup> GÁRDONYI: a. W. 6—11.

<sup>50</sup> Vgl. GY. GYÖRFFY, Budapest története. Red.: L. GEREVICH. Bp. 1973. I. 276 ff.



EIN FRAGMENT DER NOTABILIIEN  
DES PAULUS HUNGARUS IN EINEM KODEX  
DER UNGARISCHEN STAATSBIBLIOTHEK

Paulus Hungarus (oder Paulus de Hungaria) bedarf keiner ausführlicheren Vorstellung: der Kanonist der Bologneser Universität, das erste Mitglied ungarischer Abstammung des neugegründeten Dominikanerordens, der dann zum ersten Provinzial der ungarischen Dominikanerprovinz wurde und später als Missionar im Komänenland durch die Hände der vorrückenden Tataren den Märtyrertod starb, beschäftigte und beschäftigt auch jetzt sowohl die ungarische als auch die ausländische Forschung.<sup>1</sup> Es ist auch hinreichend bekannt, daß ihm im geistigen Leben der ersten Hälfte des 13. Jh. nicht nur wegen seiner kirchenorganisatorisch-missionarischen Tätigkeit, sondern auch auf Grund seines literarischen Schaffens ein vornehmer Platz zukommt: seine *Summa de penitentia*, deren letzte Ausgabe schon fast hundert Jahre alt ist,<sup>2</sup> gehört zu den ersten Werken dieser Gattung,<sup>3</sup> und in den Notabilien, die er zu der zweiten und dritten der fünf sog. Compilationen<sup>4</sup> der wichtigsten kirchlichen Gesetzessammlungen, die in die Zwischenzeit der beiden großen kanonistischen Systematisierungen von Gratian und Gregor IX. fallen — schrieb,<sup>5</sup> erwies er sich als ein Kanonist beachtenswerter Originalität, obwohl er das

<sup>1</sup> Beste Zusammenfassung der bis Mitte der fünfziger Jahre erschienenen Literatur über ihn ist im Dictionnaire de Droit Canonique VI., Paris, 1957, 1270—1276 zu finden. Autor des überraschend wohlorientierten und gründlichen Artikels ist R. CHABANNE.

<sup>2</sup> Bibliotheca Casinensis IV., 1880, S. 191 ff. Da bei dieser Ausgabe von den etwa 50 Manuskripten des Werks nur ein Bruchteil berücksichtigt wurde, ist sie völlig unzulänglich.

<sup>3</sup> P. MANDONNET: Saint Dominique. L'idée, l'homme et l'œuvre. I., Paris, 1937, S. 249 ff.: «La Summa de paenitentia magistri Pauli presbyteri S. Nicolai»; M. FEHÉR: Magyarországi Pál O. P. «Summa de paenitentia»-ja, 1220—1221 (Das Werk «Summa de paenitentia» des ungarischen Dominikaners Paulus aus den Jahren 1220—1221) Budapest 1943. Erschienen im Regnum Egyháztörténeti Évkönyv 1941/43: Szekfű Gyula Emlékkönyv («Regnum», Jahrbuch für Kirchengeschichte, 1941/43: Festschrift Szekfű Gyula) S. 1—23; P. MICHAUD-QUANTIN: Sommes de casuistique et manuels de confession au moyen âge (XII—XVI siècles). Louvain 1962, S. 24 ff.

<sup>4</sup> Die letzte Ausgabe der ersten vier Compilationen: Antonius Augustinus: Opera omnia IV. Lucae, 1769.

<sup>5</sup> Auf Grund zweifellos schwerwiegender Argumente will F. BANFI zu der ersten Compilatio geschriebene Notabilien des Paulus gefunden und identifiziert haben: Paolo Dalmata detto Ongaro (A proposito del Codice Borghes. 261 e Palat. Lat. 461 della Bibliotheca Vaticana.) Archivio Storico per la Dalmazia 27, 1939, S. 42—63 und S. 133—150.

Niveau der berühmtesten Glossatoren seiner Zeit vielleicht nicht erreicht hat. Die Notabilien haben bisher keinen Herausgeber gefunden, obzwar darin nicht weniger als zwanzig textgemäß kaum gekannte und von der bisherigen Forschung unberücksichtigte Stellen<sup>6</sup> finden, die sich auf die damaligen Rechtszustände in Ungarn beziehen.<sup>7</sup>

Etwa ein Dutzend Handschriften der zu der zweiten und dritten Compilation geschriebenen Notabilien sind in verschiedenen europäischen Bibliotheken registriert,<sup>8</sup> aber im Geburtsland des ungarischen Kanonisten schien keine Handschrift irgendeiner seiner Werke erhalten geblieben zu sein. Im Jahre 1944 sprach G. M. Dénes die Vermutung aus, daß der Kodex Nummer 30 (altes Zeichen: 1726 Fol. lat.) der Ungarischen Staatsbibliothek (Országos Széchényi Könyvtár) vielleicht ein Fragment der Notabilien des Paulus enthält; mit Beweisen konnte er jedoch seine Vermutung nicht unterstützen.<sup>9</sup>

Der erwähnte Kodex stammt aus der Sammlung des Grafen Miklós Jankovich und ist italienischer Herkunft. Der ganze Kodex besteht aus insgesamt zwei, 320 × 233 mm großen Pergamenblättern; die beiden inneren Seiten, also 1<sup>v</sup> und 2<sup>r</sup> tragen einen Text unter dem Titel «*Arbor legalis consanguineitatis et affinitatis*», der auch mit einer Abbildung versehen ist; 1<sup>r</sup> und 2<sup>v</sup> beinhalten ein kanonistisches Fragment. Den Text des 1<sup>r</sup> setzt 2<sup>v</sup> ohne Lücke fort, obwohl er in der jetzigen Anordnung der Blätter durch den «*Arbor*» unterbrochen ist. Die Erklärung liegt darin, daß die beiden Blätter, die jetzt den Kodex bilden, zwecks Abschreibung der «*Arbor*» aus einem Kodex herausgerissen worden sind, der ursprünglich nur auf den Rectoseiten beschrieben war. Diese Annahme wird auch dadurch unterstützt, daß das kanonistische Fragment von einer Hand aus dem 13. Jh., die «*Arbor*» aber von einer aus dem 14. geschrieben worden sind, wie das die Verfasserin des Katalogs der Staatsbibliothek, E. Bartoniek, festgestellt hat.<sup>10</sup>

<sup>6</sup> Die Stellen sind bereits aufgezählt von G. M. DÉNES in seiner Dissertation. Er hatte beabsichtigt, den Text der Notabilien herauszugeben: I Notabili di Paolo Ungaro, Canonista Bolognese del secolo 13. Roma, 1944, S. 14, Anm. 11. Systematisch und in vollem Wortlaut haben jedoch weder DÉNES noch J. M. FEHÉR die Textstellen, die sich auf Ungarn beziehen, veröffentlicht; obwohl der letztere in seinem viel Aufsehen erregenden Buch «Középkori magyar inkvizíció» (Die ungarische Inquisition im Mittelalter), Buenos Aires, 1956 sie weitläufig (besonders auf den Seiten 26–62) behandelt. Die Autoren des vorliegenden Artikels beabsichtigen, diesen Mangel in kurzer Zeit zu beheben.

<sup>7</sup> In der Fachliteratur wurden bis vor kurzem nur die beiden erwähnten Werke des Paulus registriert. Aber voriges Jahr begann J. M. FEHÉR mit der Publikation eines angeblich ebenfalls von Paulus geschriebenen Werkes, «Monita Pauli». Die Veröffentlichung erfolgt in der von ihm gegründeten und redigierten Zeitschrift «Magyar Történelmi Szemle» (Ungarische Historische Revue): 1 (1970) 95–99.

<sup>8</sup> S. KUTTNER: Repertorium der Kanonistik (1140–1234). Prodomus Corporis Glossatorum I. Città del Vaticano 1937. S. 408 ff.

<sup>9</sup> DÉNES: a. a. O. S. 22.

<sup>10</sup> Codices Latini Medii Aevi I (Catalogus Bibliothecae Musei Nationalis Hungarici XII.) Budapestini 1940, S. 30.

Die Seiten des Fragments sind zweikolumnig beschrieben; die durchschnittliche Kolumnenhöhe beträgt 302 mm; die Breite 90 mm. Jede Kolumne besteht aus genau 66 Zeilen. Geschrieben wurde das Fragment mit einer schwarzen Tinte. Auf der Seite 1<sup>r</sup> finden wir mit roter Tinte geschriebene *tituli*; auf der Seite 2<sup>v</sup> fehlen sie gänzlich. Incipit: mortaliter peccans potest compelli ad penitentiam. Explicit: item quod in causa denunciacionis potest esse principalis persona testis.<sup>11</sup> Diesmal konnte verwirklicht werden, wozu Dénes — zweifellos wegen der durch den Krieg bedingten Schwierigkeiten keine Möglichkeit hatte: der Vergleich des Fragments der Ungarischen Staatsbibliothek mit dem Text eines vatikanischen Kodex,<sup>12</sup> der unter anderem auch die zu der zweiten und dritten Compilation geschriebenen Notabilien des Paulus enthält. Diese Konfrontation bestätigte die Vermutung von Dénes; der Budapester Kodex bewahrt tatsächlich den Text des ungarischen Kanonisten, und zwar einen Teil der zur dritten Compilation geschriebenen Notabilien. Im vatikanischen Kodex beginnt der Text unseres Bruchstücks in der 28. Reihe der Seite 82<sup>vB</sup> und endet auf der Seite 84<sup>rA</sup> in der Reihe 24. Es sind Anmerkungen zum zweiten Buch der dritten Compilation, vom Ende des caput 3 des titulus 1 bis Mitte des caput 1 des titulus 14. Dank der enggedrungenen Schrift und der vielen Abkürzungen ist darin etwa ein Sechstel der vollständigen dritten Notabilien Pauls enthalten.

Der neugefundene Text ist stellenweise besser, hie und da um einen Satz länger als der entsprechende Textteil im Borghesianus; an einer Stelle aber fehlt ein ganzes caput (caput 2 des titulus 13) — wahrscheinlich ein Versehen des Abschreibers. Die vielen lehrreichen Textvarianten, der Umfang des Bruchstücks, des weiteren der Umstand, daß es zu den frühesten Manuskripten des Werkes gehört, sichern dem Budapester Kodex unter den Paulus-Handschriften einen vornehmen Platz, besonders wenn es zu einer von den ungarischen Forschern seit fast hundert Jahren geforderten und vermißten Ausgabe der Notabilien von Paulus kommen wird.\*

Budapest.

<sup>11</sup> Unsere Lesung. Die drei letzten Worte bei BARTONIEK (a. a. O.): *principalis(?) pars(?) testis*.

<sup>12</sup> Fondazione Borghese 261. (Wir benützten die Mikrofilmkopie des Mikrofilmarchivs der Ungarischen Akademie der Wissenschaften.) Die Notabilien zur zweiten Compilation befinden sich auf den Folios 76<sup>rA</sup>—80<sup>rB</sup>; die zu der dritten auf den Folios 80<sup>rC</sup>—89<sup>vA</sup>. Der Kodex wurde übrigens im Jahre 1927 von S. KUTNER beschrieben.

\* (Das Manuskript wurde am 1. Oktober 1971 abgeschlossen.)





VERSE TRANSLATIONS  
FROM GREEK BY JANUS PANNONIUS

Translation, that is transplanted and introduction of a work, produced in a certain literary tradition, into another one is a special form of reception and adoption. There are difficulties of different nature if in the adopting literature the genre to be introduced has poor traditions, and the difficulties are again different, if these traditions are rich, but of different character. The examination of translations appears to be especially illuminating in a period like the renaissance in the aesthetics of which imitation played such an important role, where on account of this creation, imitation (competing imitation) and translation sometimes amalgamate almost inseparably, and where thus translation is necessarily as organic a part of the oeuvre of the translator as his independent works. Even on account of this alone it is interesting that in the first period of the revival of Greek studies, in the 15th century, those knowing Greek beginning with Leonardo Bruni, almost exclusively translate Greek prose writers, while the number of translations of Greek texts in verse is comparatively small. In fact, this hardly arises from one-sided interest, and quite surely not from one-sided orientation. It cannot be explained only with the fact either that the poetical texts are linguistically more difficult than texts in prose.

We cannot undertake the examination of these questions in general. We confine ourselves to the examination of the translations of verses from Greek of only one poet, *viz.* Janus Pannonius, partly because they furnish many lessons from the viewpoint of the ways of the reception of Greek poetry in the 15th century, and partly because, as a result of the unity translation imitation creation, they show very well the close and organic relationship between translation and oeuvre.<sup>1</sup>

The prose translations of Janus preserved to us, *viz.* the translation of the works of Plutarch and Demosthenes into Latin, were thoroughly discussed

<sup>1</sup> I quote the works of Janus as follows: The poems according to the book arrangement and numbering of TELEKI's edition (*Iani Pannoni Poemata*. Utrecht 1784.) and according to the page numbers of J. ÁBEL: *Analecta ad historiam renaescentium spectantia*. Lipsiae 1880., the prose works contained in Vol. 2 of the TELEKI edition (*Iani Pannoni Opuscula*) indicating by *Opusc.* and the page numbers.

by L. Juhász<sup>2</sup> in a separate paper, while the activity of Janus in this field was evaluated by J. Huszti in comparison with the other products of literary translation of the period (similarly taking only prose translations into consideration). In connection with the lost Plotinos translation of Janus, Huszti also pointed out that Janus must have known not only Greek very well, if he undertook to make Plotinos speak in Latin, but he also must have been well versed in philosophy.<sup>3</sup> The translations of verses by Janus have been hardly discussed by the investigators so far, besides the registration of their existence and the establishment of the approximate time of their coming into being.<sup>4</sup>

The beginning of his activity as a translator can be traced back to his years of study. We read in the letter of Battista Guarino junior to Bertuccio that in a single year of study he had such a good advance in Greek *ut Graeca volumina in Latinum converteret et de Graecorum Latinorumque poetarum excellentia velut certissimus et aequissimus arbiter iudicaret. Quod cum se assecutum intelligeret, exercitationis gratia animum ad scribendum appulit, infinitaque paucis annis carmina edidit.*<sup>5</sup> That similarly known report of Johannes Sambucus is in harmony with these words, according to which in Verona he saw with his own eyes the translation of two biographies of Plutarch made by Janus, with Guarino's corrections in them.<sup>6</sup> However, from the words of the young Guarino besides the fact of the translations other things become clear too. First of all that the activity of Janus as a translator preceded in time his independent works. Secondly it becomes clear that Janus was an excellent judge of worth and virtues of Greek and Latin poets, that is he excellently recognized those means by which they made their impact. Becoming conscious of the fact how well he knew and recognized these means, he started to use these means also himself, to create independently. If we interpret the words of Guarino junior so that translation also helped Janus to get acquainted with and to recognize the means of artistic effect (and in the presence of a master with so fine ears as Guarino senior this can surely be presumed) than we have to conclude that success achieved in translation also contributed to the awakening of the poet in him. With regard to the fact that *volumina* can mean poetical works just like prose works,<sup>7</sup> we can presume translations of verses already in this early time and in view of the fact that Guarino's letter of panegyrical character undoubtedly uses exaggerating words, it is not necessary to think only of large

<sup>2</sup> L. JUHÁSZ: De Iano Pannonio interprete Graecorum. Szeged 1928., who has also made likely that the translation of Demosthenes' speech on the Wreath does not originate from Janus (*op. cit.* 36–8).

<sup>3</sup> J. HUSZTI: Janus Pannonius. Pécs 1931. 155–61, 252–4; 237–8.

<sup>4</sup> I know only one special study, dealing with a verse translation by Janus, *viz.*: F. BANFI: L'epigramma IX 49 dell' Anthologia Palatina e la versione di Giano Pannonio. *Giorn. Ital. di Filol.* 1951, 231–8, which traces the influence of Janus' translation.

<sup>5</sup> ÁBEL: *Analecta* 207, cf. HUSZTI: *op. cit.* 155.

<sup>6</sup> In the foreword of the Janus-edition of SAMBUCUS 1569, p. iii.

<sup>7</sup> *E. g.* Hor. Ep. 2, 1, 26., Ov. Trist. 3, 14, 19, etc.

works, that is from this we can perhaps also conclude that also his translations of epigrams, at least partly, can be dated to the first years of his stay in Ferrara, and so to say these meant a poetical training for his own works. We shall see that this seeking of his own way, and especially the not always lucky experimentation with the means of effect can really be felt to a certain extent in the translations of epigrams. Quite apart from all this, as a considerable part of his epigrams originate from the Ferrara years, in all probability Huszti is right, when he dates the Greek epigram translations of Janus - at least most of them - to this period.<sup>8</sup> He also dates the translation into Latin of the Homeric Hymn to the Muses<sup>9</sup> to this time or to the years in Padua, while the third work of Janus as a translator, the Iliad passage, according to him, dates from the time of the embassy to Italy.<sup>10</sup>

#### TRANSLATIONS OF GREEK EPIGRAMS

Before starting the analysis of the translations, we must clarify a question in connection with the epigrams. The Vienna manuscript used by Teleki (Cod. Vindob. Lat. 3274) indicates only in the title of one epigram (I, 144) that it is a translation from Greek, *viz.* where after the title he writes: *ex Nicandro*. Besides this, in three cases it is indicated by marginal notes that the poem is

<sup>8</sup> HUSZTI: *op. cit.* 154, cf. also 46.

<sup>9</sup> HUSZTI: *op. cit.* 133, 152.

<sup>10</sup> HUSZTI (*op. cit.* 250) thinks about the times immediately after the mission. L. JUHÁSZ (*op. cit.* 4) thinks of 1460, on the basis that in the recommendation of the Apophthegmata of Plutarch addressed to King Mathias, which was dated in 1467, Janus says that after a break of seven years he returns to the Greek studies (cf. ÁBEL: *Analecta* 31). HUSZTI, on the other hand, draws our attention to the circumstance that in one of his letters addressed to Galeotto, which on the basis of its contents can be dated only to the end of 1465, Janus speaks about some other translations started (HUSZTI: *op. cit.* 389, note 46; *Opusc.* 99) and therefore he puts the seven years interval between 1458 and 1465. This can be supported by two further considerations. In the covering letter written to the Iliad translation Janus says that a few books of a Homer translation came to his hands, and this inspired him to make his own one (*Opusc.* 74-5). In favour of the dating to 1460 we ought to presume that this happened in Hungary, what seems to be more unlikely than the assumption that Janus saw the translation in question in the course of his mission, in Rome. On the other hand, it is a doubtless fact that Janus during his mission translated Plotinos (HUSZTI: *op. cit.* 237-8), which also contradicts to the dating of the seven years' period by JUHÁSZ. However, we have also such a datum, which contradicts also to the dating recommended by HUSZTI. In a letter from 1462 Janus urges Galeotto to return to him among other things the Homer commentary kept with him (*Opusc.* 91), *i.e.* also at this time he dealt with Greek literature, particularly also with Homer (HUSZTI himself says that the Homer quotations of this letter indicate the fresh reading of Homer: *op. cit.* 251). According to these we do not know about such a period which would entirely tally with the *septennalis intermissio Graecarum litterarum*. Thus we have to presume that this break can be only very relative, or simply that it is a part of that similarly too modest statement, according to which Janus during this time completely lost «his even otherwise poor knowledge of Greek» (ÁBEL: *Analecta* 31), what is obviously untrue. At any rate this statement of Janus cannot be used as a basis of dating.

a translation from Greek,<sup>11</sup> but on the basis of the microfilm it cannot be decided, whether these notes originate from a contemporary hand or from a later one. Teleki does not mention these marginal notes. Sambucus, who as it was pointed out by L. Juhász<sup>12</sup> — worked from another manuscript. indicates four epigrams as being translated from Greek,<sup>13</sup> while the epigram indicated in the Vienna manuscript as Nicandrian, does not appear with him.

The Teleki edition, besides this poem said to be Nicandrian, indicates 30 epigrams as translations from Greek. Out of these the Greek originals of nineteen have also been found by Teleki in the *Anthologia Planudea*. He himself indicates this. In the other cases he does not give the provenance. Besides these 19 epigrams, out of those indicated by Teleki as translations I succeeded in finding the Greek original of one more (I, 27) in the *Anthologia Planudea*, while in the case of I, 100 I discovered an epigram in the same anthology expressing a similar idea, but in a shorter form. These 21 epigrams,<sup>14</sup> together with the

<sup>11</sup> I, 157: *E græco*; I, 161: *Versum e Græco*; I, 166: *è graeco* (in the latter case it can be taken for almost sure, that it is the noting of a later hand). The remarks have no special significance inasmuch as the Greek originals of all the three poems are known to us.

<sup>12</sup> L. JUHÁSZ: *Quaestiones criticae de epigrammatibus Iani Pannonii*. Roma 1929. 5–8. The argumentation of JUHÁSZ seems to be convincing, but the question still requires a more thorough examination from a certain point of view. The initials of the Vienna manuscript are written rather carelessly. We quote only a few examples from the translations: I, 149 in place of *Duxerat* originally *Auxerat*; I, 151 in place of *Hector Rector* (it is not corrected, the form *Hector* is doubtless on the basis of the Greek text); I, 157 in place of *Palponum* originally *Calponum*; I, 164 *Ihure* (!) above the long I a dim cross-line was put by a hand appearing to be later (*Thure*), etc. The uncorrected *Rector* in place of *Hector* and the *Iure* in place of *Ture*, very likely corrected later, can also be found in Sambucus. It is a question, whether the common mistake can be traced back to the common antecedent of Sambucus and the Vienna manuscript, or the mistake can be attributed to the careless writer of the initials in the Vienna manuscript, and Sambucus still borrowed from this manuscript. This question cannot be decided on the basis of a few cases, the last word can be uttered only by the stemma to be prepared on the basis of the comparison of all the manuscripts (and early editions).

<sup>13</sup> I, 25, 30, 34, 164. The designation covers in two cases (I, 25, 34) *De Graeco*, and in the other two cases *e* (30) and *ex* (164) *Graeco*. The meaning is undoubtedly identical, because although with the verbs signifying translation the *ex* (*e*) is more frequently used, however also *de* occurs (Cic. *Finib.* 1, 2, 6). Janus himself uses this on one occasion (*Ep.* II, 7, 3). We can raise the question of the trustworthiness of Sambucus, *viz.* whether it is not possible that his indication of certain pieces as translations lacks the basis of any manuscript, and is a mere guesswork. The lemmata of the manuscript used by Sambucus are in almost every case shorter, than those of the Vienna manuscript, although with regard to their contents they are identical. Thus, we could conclude that the source of Sambucus (or Sambucus himself) drafted the titles of his antecedent shorter rather than inserting something, and hence we can presume a manuscript basis also in the case of the indications of translation.

<sup>14</sup> I give the Greek equivalent not on the basis of the *Anthologia Planudea*, but on the basis of the *Palatina* supplemented with the material of the *Planudea*, because today it is more comfortable to find it according to this. Thus the 21 epigrams mentioned are as follows (first the number of the epigram is given according to the Teleki edition, this is followed by the provenance of the Greek original, and finally in brackets the author of the Greek original, which is never given by Janus): I, 24 = AP 10, 79 (*Palladas*). I, 27 = AP 11, 369 (*Iulianus Antecessor*; Teleki does not indicate the provenance). — I, 149 = AP 16, 5 (*Alcaeus*; only in the material of the *Planudea*). I, 150 = AP 9, 236 (*Bassus Lollius*). I, 151 = AP 9, 387 (*Hadrianus* or *Germanicus*; the *Anthologia Latina* (109) gives the Latin translation of *Germanicus*). — I, 157 = AP 9,

Nicandrian epigram (to which we have still to return) make 22. Among these there is one which is identical with one of the four epigrams (I, 164) indicated by Sambucus to be translations. Thus, together with the other three epigrams said by Sambucus to be translations (Greek verses equivalent to which are, however, not known to us) we have altogether 25 such poems, the Greek originals of which are available, or (and) the character of which as translations is stated by some manuscript or codicis instar edition. Not knowing the history of the Teleki edition, but after examining the manuscript and printed publications used by Teleki, I do not know on what the editor based his own opinion regarding the other poems.<sup>15</sup>

First of all we have to discuss the Nicandrian epigram, because this is illuminating also from the viewpoint of our further investigations. The title of the poem in the Vienna manuscript and on the Lasis of this with Teleki is: *Cur aetatem exuant serpentes cum senio intereant homines. Ex Nicandro*. The story really can be found with Nicander, in his *Theriaca* (343—58). The poet speaks about the poisonous serpent called in Greek dipsas, and as an explanation of the fact why this otherwise dangerous animal attacks rather sluggishly, he tells the tale. However, if we compare the story of Nicander abounding in rare words and kenninglike denotations with the text of Janus, we shall find the difference conspicuous. In Janus there is no reference to Prometheus (*viz.* that the mortals received youth from Zeus, because they reported the fire having been robbed by Prometheus), there is no mentioning about the sluggish attack of the serpent, let alone the language which is much more simple than that of Nicander. On the other hand, there is a conspicuous similarity between the text of Janus and one of the scholia given to the Nicandrian passage, the text of which scholium is sometimes almost verbatim identical with that of Janus, and, moreover, is not always in harmony with the Nicandrian story.<sup>16</sup> The text

394 (Palladas). I, 158 = AP 10, 58 (Palladas). I, 160 = AP 9, 47 (anonymous; cf. AP 9, 172 and also 134). — I, 161 = AP 9, 47 (anonymous). — I, 162 = AP 9, 15 (from an unknown author). — I, 163 = AP 10, 29 (Lucianus). — I, 164 = AP 9, 179 (Leonidas Tarentinus). I, 165 = AP 16, 14 (Zenodotus; only in the material of the *Planudea*). — I, 166 = AP 10, 30 (Lucianus; it was translated also by Ausonius: Ep. 16). — I, 171 = AP 9, 576 (Nicarchus). I, 172 = AP 9, 577 (Ptolemy). — I, 175 = AP 9, 154 (Agathias Scholasticus). — I, 268 = AP 7, 229 (Dioscorides). I, 292 = AP 9, 126 (anonymous; the original consists of two hexameters). — I, 301 = AP 9, 526 (Alpheios Mitylenaios; cf. also AP 9, 518). — I, 100: cf. AP 9, 402 (Hadrianus; the same idea, but in a single hexameter).

<sup>15</sup> Unfortunately, as regards the Vatican manuscript collated by ÁBEL we cannot see clearly in this respect on the basis of ÁBEL's statements; the manuscripts discovered since then can also furnish new data.

<sup>16</sup> It seem to be expedient to quote the Greek texts in full. Nicander, *Ther.* 343—58:

Ἐγγύγιος δ' ἄρα μῦθος ἐν αἰζηοῖσι φορεῖται,  
ὡς, ὅπῳτ' οὐρανὸν ἔσχε Κρόνον πρεσβίστατον αἶμα  
νευμάμενος κασίεσσιν ἐκὰς περικυδέας ἀρχὰς  
ἰδυοσίνῃ νεότητᾳ γέρας πόρον ἡμερίοισι  
κυδαίωνων· δὴ γὰρ ὅα πρὸς λήϊστορ' ἔμπτον,  
ἄφρονες· οὐ γὰρ τῆς γε κακοφραδῆς ἀπόνηγτο.

of the scholium does not speak about Prometheus or about the reward, but simply about the request of the mortals. With Nicander the request of the ass for water is in the foreground, while in the scholium and with Janus the prohibition and the condition of the serpent is stressed, and finally there is a sentence which, with its rather unusual expression (on the putting off of old age), reminds of the similarly conspicuous expression in the title of the epigram of Janus (*aetatem exuant*). With regard to the fact that Nicander has more than one manuscript containing scholia, it can be presumed that Janus made a Latin epigram from the Greek prose text of the scholium. In this case going further we can guess, whether he himself said about his work to be of Nicandrian origin, or eventually the source was indicated like this by the editor of his works, who remembered that the story occurs also in Nicander, without collating the text of Janus with it.<sup>17</sup> If, however, the indication of the source does not originate from Janus, then, on account of the fact that the story was old and popular,<sup>18</sup> it can also be imagined that also an epigram was made on the subject, which was not known to the compiler of the Janus manuscript either.

At any rate this case draws our attention to the fact that in connection with the poems indicated to be translations from Greek we must be cautious, and we have to count with the possibility that Janus eventually translated

*Νωθεῖς γὰρ κάμωντες ἀμορβεύοντο λεπάρῳ  
δῶρα πολύσκαρθος δὲ κεκαυμένος ἀγένη δίψῃ  
ῥύετο· γωλειοῖσι δ' ἰδῶν ὀλκήρεα θήρα  
οὐλοὸν ἔλλιτάνευε κακῇ ἐπαλαλκόμεν ἄτη  
σαίνων· αὐτὰρ ὁ βροῖθος δ' ἰδὲ δ' ἀνεδέξατο νότοις,  
ἤτερον ἄφρονα δῶρον· ὁ δ' οὐκ ἀπανήγατο χροιοῖ.  
Ἐξότε γηραλέον μὲν αἰεὶ φλόον ἐροπετὰ βάλλει  
ὀλκήρη, Θηητούς δὲ κακὸν περὶ γῆρας ὀπάειν  
νοῦσον δ' ἀζαλέην βρωμήτορος οὐλομένη θήρη  
δέξατο, καί τε τυπήσω ἀμυδροτέρησιν ἰάπτει.*

The same story as told in one of the scholia goes like this: οἱ ἄνθρωποι, φησί, ποτὲ παρεκάλεσαν τοὺς θεοὺς δοθῆναι αὐτοῖς νεότητα πρὸς τὸ μῆδέποτε γηρῶν αὐτοῖς, λαβόντες οὖν φησι δεδωκασιν ὄνω βαστάζειν. ὁ δὲ δίψει συνεχόμενος ἦλθεν εἰς τινα τόπον ἕδωρ ἔχοντα, ἐν ᾧ ὄφις ὑπῆρχε φυλάττων. καὶ δὴ, φησι, βουλόμενον πιεῖν τὸν ὄνον ὁ ὄφις ἐκώλυε φήσας, εἰάν δῶς μοι ἅ βαστάξεις, συγχωρῶ πιεῖν σε. ὁ δὲ ὄνος ὑπὸ τῆς δίψης συνεχόμενος δέδωκεν αὐτῷ ἅ ἐβάσταζε, τουτέστι τὴν νεότητα· ἀφ' οὗ χρόνον οἱ μὲν ὄφεις ἀποβάλλουσι, οἱ δὲ ἄνθρωποι ὑπὸ γῆρας καταπονοῦνται. ὁ οὖν ὄφις δεξάμενος ἀπὸ τοῦ ὄνον τὸ δῶρον τῶν θεῶν ἀγρότερος ὑπάρχει περὶ τὴν πορείαν καὶ τὸ δῆγμα, ἀνέλαβε δὲ καὶ τὴν τοῦ ὄνον δίψαν ὅθεν καὶ τοῖς δακνομένοις ὑπ' αὐτοῦ δίψαν ἐμποιεῖ. The other version to be read in the scholia is nearer to the story of Nicander, but the phrase of the putting down of old age can be found also there.

<sup>17</sup> This can be supported also by the fact that the passage is a significant point of the work of Nicander, because the acrostichon of lines 345 to 353 gives his name.

<sup>18</sup> Ailianos, who in *Hist. An.* 6, 51 also narrates the story, mentions in conclusion the names of those by whom it was told: «Sophocles, the tragedy writer, Deinolochus, rival of Epicharmus, Ibycus of Rhegion, the comedy writers Aristias and Apollonophanes». Thus the story must have been known as early as at the beginning of the 5th century.

Greek prose into Latin epigrams. There are two poems, where this possibility exists. One of them is the epigram on Thales ridiculed by an old woman and the other is the epigram on Phryne.<sup>19</sup> A fairly close equivalent in prose of the Thales epigram can be found in the Thales biography of Diogenes Laertios, and a more distant one in the Theaetetus of Plato.<sup>20</sup> As regards the Phryne epigram, no such close equivalents are known to us (actually, on account of its not being a story, this cannot be expected either), but the fact that Phryne, the famous hetaera, proposed to have Thebes surrounded with walls again, is mentioned also by Athenaios.<sup>21</sup> It can be presumed that Janus made epigrams of these stories or of this datum, but again the possibility cannot be rejected in advance that Janus really translated into Latin some Greek poems which have been lost for us. At any rate it is striking that the next epigram of Janus (I, 31) deals similarly with the Phryne theme, but this is not said to be a translation either in the manuscript or by Sambucus. Knowing the practice of Janus (but also of the Greek epigrammatists) that they vary the same theme in several epigrams, we can think just as well about the possibility that from the datum read in prose Janus made two epigrams, as about the circumstance that first he translated a Greek epigram and then he varied it freely and even that he translated two Greek variants and thus I, 31 would also be a translation. However, in absence of a Greek text all this is a pure guesswork.

The situation is somewhat different in the case of epigram 34. This is also entitled by Sambucus *De Graeco*, however we do not have a Greek text here either.<sup>22</sup> At any rate, in this case it is more difficult to presume a prose text, because this small sentimental presentation of situation and mood can hardly be imagined in prose (at most the sigh of some figure of a novel could furnish a basis for this). With regard to the fact that similar Greek verses are really known to us from the Anthology,<sup>23</sup> we can presume either that there was still another epigram of this style, unknown, however, to us, and Janus translated this, or that on the basis of the known epigrams he himself wrote a new version — in a broader sense this would also be «from Greek».

<sup>19</sup> The title of I, 25 is in the Vienna manuscript: *De Thalete ab una irriso*, with Sambucus simply *De Graeco*; I, 30: *De Phryne, a qua Thebae restitutae fuerunt*, with Sambucus: *De restitutis Thebis e Graeco*.

<sup>20</sup> D. L. I, 34: They say that while he was led out of the house by an old woman to observe the stars, he fell into a pit, and when he cried up, the old woman said to him: You, Thales, who are not capable of seeing what is under your feet, imagine to be able to get to know what is on the sky? — Plat. Theaet. 174 a: They say that a quick-witted and smart Thracian servant, when observing the stars and looking upwards Thales fell into a pit, mocked at him saying that he would like to know what is on the sky, but does not notice what is before him at his feet.

<sup>21</sup> Ath. 13, 591 d: Phryne was very rich, and promised to have Thebes surrounded with walls, if the Thebans would prepare an inscription with this text: Alexander had demolished it, but Phryne, the hetaera, has built it up. This is how Callistratus narrates it in his work on the hetaeras.

<sup>22</sup> In the Vienna manuscript it is written to the end of the preceding poem, separated from it with a line, and it is remarked at the margin that two poems are mixed.

<sup>23</sup> *E. g.* AP 9, 313, 314, 315.

Those epigrams still remain to be mentioned, altogether 6, which are said to be translations only by Teleki's edition. Among these there are 3. which can be regarded as versions or relatives of other epigrams really translated from Greek, where again we regard either a Greek poet unknown to us or Janus as the author of the version written on the known theme.<sup>24</sup>

Among the other three epigrams there is only one at the most in the case of which on account of objective considerations we could eventually think of a Greek original. This is I, 287 on Byzantium. In fact, the poem mentions Constantine the Great only as Flavius, and since this name could hardly be generally known in the Middle Ages, while in late antiquity it was so well known that it was used as a title, it is more likely that the verse also originates from late antiquity and it is really of Greek origin. However, it cannot be excluded either that a humanist writes something like this in order to boast with this thorough knowledge.<sup>25</sup> In the case of Ep. I, 26 nothing indicates that it would be a translation from Greek, and in the case of I, 334 we have rather to think about the possibility that Janus made a Latin epigram on the basis of a Latin text. As a matter of fact, if we collate the text of Janus with a notable passage of the *Ars Poetica* of Horace, the similarity not only of the subject but also of the phrases strikes our eyes at the first glance.<sup>26</sup> The agreement of the contents is the more earnestly to be taken into consideration as the description of development given by Horace — Thespis invented only the genre, but smeared himself still with wine-less, while the inventor of the mask and the costume is Aeschylus — as well as the Thespis-barrow, not explained up to the present time, are found to be mentioned nowhere else, since the Greek source of Horace is unknown.<sup>27</sup> Naturally, it would be all the more significant

<sup>24</sup> I, 102, cf. I, 100? (This itself can be regarded only as a free rewriting. However, it is true that in the 1st century Pompeius could be a frequent epigram topic. This is shown by the eight epigrams written on the Pompeii, preserved to us under the name Seneca, which can be read in the *Anthologia Latina* [10–14, 64–66], and thus it can be presumed that there were also Greek epigrams with a similar subject.) — I, 153, cf. I, 149? (Xerxes also appears in Greek epigrams besides the one mentioned above: AP 9, 293, 294, as well as in a Seneca epigram of entirely different aspect: *Anth. Lat.* 52.) — I, 300, cf. I, 301? (also Greek epigrams were written on the greatness of the Romans, e. g. AP 9, 291, 647.)

<sup>25</sup> On the use of names see A. MÓCSY: A Flavius név mint rangjelző a későantik időkben (The Name Flavius as an Attribute of Rank In Late Antique Times). *Régészeti Dolgozatok* 4 (1962) 47–53 (To this my attention has been drawn by J. HARMATTA, for which I extend my gratitude also from here.) The significance of the use of names is enhanced by the fact that the epigram deals first with Severus, and since common knowledge associates the Flavii reigning earlier with the name Flavius, the last two lines of the epigram are surprising, indeed they are intelligible only to those intimated. Otherwise we know an epigram of Janus written after the fall of Byzantium (ABEL: *Analecta* 121), where he mentions Constantine by this name, but there this was necessary on account of the point. Perhaps also Ep. I, 287 originates from this time?

<sup>26</sup> Hor. Ep. 2, 3, 275–80: *Ignotum tragicæ genus invenisse Camenæ / dicitur et plaustris vexisse poemata Thespis, / quæ canerent agerentque peruncti faecibus ora. / Post hunc personæ pallaëque repertor honestæ / Aeschylus et modicis instravit pulpita lignis.*

<sup>27</sup> On the question in more detail by KIESSLING – HEINZE *ad loc.*



if it could be shown that Janus really translated from Greek. However, we do not have any evidence to this besides the unfounded remark of the Teleki edition, and what we know rather contradicts to this remark. It contradicts the more as another epigram not indicated to be a translation can also be traced back perhaps to Latin pieces of reading.<sup>28</sup>

As regards the epigrams, finally the question can be raised what text (manuscript) was used by Janus. As it is known, the comprehensive large collection of the Greek epigrams was compiled by Constantinus Cephalas, court-chaplain of Emperor Leo VI, a little before 900.<sup>29</sup> Cephalas strived to include in his work the material of all the antique and earlier medieval collections of epigrams, and collected also epigraphic material. This very popular collection, lost for us, was used by all later anthology compilers, thus also by the unknown author of the *Anthologia Palatina* prepared about 980, who also expanded the material, as well as by Maximus Planudes, compiler of the so called *Anthologia Planudea*. The autographic manuscript of this, written at the end of the 13th century, has also been preserved for us (at present in Venice, Cod. Marc. Gr. 481). Planudes — although a significant part even of his material was taken from Cephalas — used some other collection too, according to certain investigators a more complete specimen of the *Palatina*. At any rate, in the collection of Planudes there are 388 epigrams, which cannot be found today in the *Palatina*. Considering the fact that among the epigrams translated by Janus there are two, which can be found only in the *Planudea*,<sup>30</sup> but there is none which would be available only in the *Palatina*, the *Palatina* as a source can be discarded, although, according to certain combinations, in the middle of the 15th century it was presumably in Ferrara, and perhaps it came from here to the library of Heidelberg in the 16th century.<sup>31</sup> Teleki's edition gives the provenances of the Greek originals on the basis of the *Planudea*, but it is not at all sure, whether Janus really used the *Planudea*. The history of the text of the *Planudea* is in fact almost as obscure as that of the *Palatina*. As we have mentioned, its autographic manuscript has been preserved, but the first printed edition published by Johannes Lascaris in 1594 was pre-

<sup>28</sup> I, 258, the known story of Damocles and Dionysius, where the ending of the epigram reminds of Cicero's *fabula docet: Satisne videtur declarasse Dionysius nihil esse ei beatum, cui semper aliqui terror impendat?* Cf. with Janus: *Haec mea condicio est, quem tu rebare beatum: i nunc, felicem qui timet esse puta!* — Since the story in final conclusion can very likely be traced back to Timaios, who tells several stories on Damocles (*Ath.* 6, 250 a–d), some Greek antecedent in verse can eventually be presumed also in this case.

<sup>29</sup> The history of the Greek anthologies was recently summed up very well by H. BECKBY in the introduction of his edition (*Anthologia Graeca*. München 1957–58. Vol. I 67–73 and Vol. III 9), and — more detailed — by A. S. F. GOW and D. L. PAGE in the introductions of their edition, esp. *The Greek Anthology. Hellenistic Epigrams*. Cambridge 1965. I. xxxii–xlv (on the manuscripts, by Gow), where earlier literature is also given. Therefore we refer only to them.

<sup>30</sup> I, 149, I, 165.

<sup>31</sup> BECKBY: *op. cit.* I. 77–8.

pared not on the basis of this but of another (unknown) manuscript, differing from this both in grouping and in the formation of the text, and -- even more important for us -- the manuscripts of the Planudea from the first half of the 15th century are nearer to the Lascaris text and not to the autograph, though they do not agree completely even with that. We do not know from where these originate.

Thus for the Janus investigation only that much can be derived from here that it is possible that there was an Anthologia Planudea specimen in Ferrara (in the possession of Guarino?) in the middle of the 15th century, and hence it is possible that Janus worked on the basis of this. In this case, however, we either have to exclude the possibility that the poems indicated in the tradition as translations from Greek, and the originals of which cannot be found in the Planudea, were prepared on the basis of Greek verses, or, if we still presume this, we also have to presume that Janus used another, smaller collection too, which contained the epigrams in question. This is not impossible, because besides the two large collections of epigrams we also know several smaller selections.<sup>32</sup> Almost all these collections contain a few such epigrams which cannot be found in either of the large collections. On the same basis, however, we can also presume that Janus did not work from the Planudea and another smaller collection, but from only one such small anthology, which borrowed from the Planudea, but completed its material here and there. At any rate it is striking that with Planudes the translated epigrams are almost without an exception among the epideictic epigrams, and there is only one (I, 27), placed among the satirical verses and one (I, 268) among the epitaphs. It is also conspicuous that there are hardly any love epigrams among the translations, and even these are very decent (I, 162, 163, 164, 165, all placed among the epideictic epigrams with Planudes), although Janus himself cultivated to the full both the satirical and erotic epigrams not the least decent too. Therefore even that does not seem to be impossible that Guarino, on the basis of pedagogical viewpoints, prepared a selection himself on the basis of the Planudea, with addenda taken from elsewhere (but from where?), and Janus worked from this. Thus, we can have our choice among the assumptions, but we do not know anything definite. The uncertainty is enhanced by the fact that Guarino's library catalogue preserved to us does not mention any collection of epigrams. However, we cannot build much upon this either, because on the other hand some manuscripts have been preserved in which glosses show that they were in the possession of Guarino, and they still do not appear in the catalogue.<sup>33</sup>

<sup>32</sup> These are enumerated by BECKBY: *op. cit.* I, 72--3, and by GOW: *op. cit.* xli--xlii. I could not find any epigrams translated by Janus in those which I could get hold of.

<sup>33</sup> C. H. OMONT: Les manuscrits grecs de Guarino et la bibliothèque de Ferrare. *Revue des Bibliothèques.* (1892) 75--81.

At any rate, only those epigrams can be valued as translations, the Greek verse texts of which are known also to us. In the case of each translation, naturally, the first question is, how much the translator succeeded in understanding the original in the ordinary sense of the word. Speaking about the translations of Janus we can answer this question easily: he never misunderstood the original. However, in the case of a poetical text in the understanding of the text different grades are possible, and in the course of rendering it in another language, from some viewpoint or for some reason, the translator can differ also consciously from his original. In our investigation we must concentrate our attention in the first place on these higher degrees of understanding, or on the divergences appearing to be conscious.

Janus did not want only to render the contents of the original, but he strived to follow also the word order of the Greek text. In the beginning of certain poems this could eventually be regarded merely as the conscientiousness of a diligent schoolboy, who wants to follow his original as accurately as possible, but later on he gets tired and does his work anyhow. If, however and this is the case with Janus this accurateness can be found less in the middle of the same epigram, but at the end of it again,<sup>34</sup> this can hardly be explained otherwise than with artistic consciousness. Janus clearly recognized that just at the end of the epigram the arrangement of the words is not indifferent, because if the arrangement is unskilful the point gets lost or at least it becomes blunt.

For the sake of the enhancement of the effect he, therefore, frequently even sharpens the expression. In a two-line epigram<sup>35</sup> the original says obviously addressing its words to some man of small stature - that «he should live safely in town», to which as a contrast the opposite of the town, the province, the village, etc. have to be implied. Thus to the conversation a rural situation has to be imagined. This is sharpened by Janus by saying: «live in concealment», viz. hide yourself, to which nothing has to be added by imagination in order to make it effective. In the last line of another epigram<sup>36</sup> on money the two contrasts are the last word each of the two half lines. This is the same also with Janus, but he chooses the two contrasting words so that they should harmonize (*timor dolor*), and thus the two half lines should completely rhyme. One can dispute about it, whether this solution is more correct or for example that of Grotius, who makes the beginning of the half lines harmonize, but (just to express the contrast) diverts the end (*te tenuisse*

<sup>34</sup> Thus I, 24 (first words, last line); I, 149 (first and last line); I, 151 (first line); I, 157 (last line); I, 160 (last line); I, 161 (third line); I, 172 (last half line); I, 268 (last half line).

<sup>35</sup> I, 27 = AP 11, 369.

<sup>36</sup> I, 157 = AP 9, 394.

*metus* -- *te caruisse dolor*), however, one can hardly doubt the artistic consciousness.<sup>37</sup>

Just therefore it is hardly the result of clumsiness, when the harmonization of the two halves of the concluding pentameter of the original is blunted by him.<sup>38</sup> The epigram explains what the father of the Spartan hero Thrasybulos said, when he caught sight of the body of his son who fell in battle. Janus felt it correctly that the harmonizing of the two half lines would sound here a little ostentatiously and he tactfully moderated the play of the sounding.

If someone is so careful about the adjustment of the sounding to the content, it is no wonder that the strive to render the sound effects of the original can be observed in several cases.<sup>39</sup>

However, this accurate following of the original does not mean that Janus, similarly on conscious consideration, could not diverge from the words of his original (just like in the Thrasybulos epigram from the sounding of the original) in order to be more true to the strain of the whole, or in order to place some motif of it more plastically before the reader. When for example in the original Aphrodite reminds Pallas Athene of the judgement of Paris, she speaks about the rocks of Ida. Janus changes this into the «frondiferous Ida», apparently not because he did not understand the Greek word, but because to the scene a shepherd judges about the beauty of the goddesses he deemed the frondiferous environment to be more suitable than the rocks.<sup>40</sup> In another epigram Ptolemy, the astronomer, says that if he looks at the stars he feels as if he were fed with Zeus-feeding ambrosia, on the side of Zeus himself.<sup>41</sup> Janus says but one word more: reclining with Jove to a feast (*cum Iove discumbens*), making the picture much more plastic by it.

<sup>37</sup> AP 9, 15, 1–2 expresses one idea with two parallel phrases in two lines following one another (the second one is rather flat): «You, who want to light the fire at night, and yearn to kindle the beautiful wick-lamp» Janus forms the second line so that this enhances the say of the line by contrast and also enriches his original with an ingenious idea: «... do not seek the vein of the flint-stone, or the fireplace», etc.

<sup>38</sup> I, 268, 6 = AP 7, 229, 6: *θάγω, τὸν καὶ ἐμὸν καὶ Λακεδαιμόνιον*, with Janus. *Nate, meum nec non et Lacedaemonium*. (Grotius keeps the rhyming: *Tum de me genitum: tum Lacedaemonium*.)

<sup>39</sup> I, 24, 5. The leoninus of this line renders the rhyming of the original AP 10, 79, 5 – between the hephthemimeres caesura and the line-ending; in I, 149, 3–4, the two part. inst. act. endings correspond in the original to part. fut. endings similarly distributed in two lines (AP 16, 5); the sharp t, k, r, and s sounds of I, 268, 5 accurately follow the similar sounds of the original – AP 7, 229, 5 – (only that the slower beginning of the original is lost with Janus); I, 160, 1 came out less successfully: the leoninus line emphasizes at the most the contrasting character of the two possibilities (*properat* – *tardat*), although in the original (AP 9, 49, 1) the adjectives meaning quickness and pleasantness are rhyming, indicating their belonging together and its pleasantness. (This translation, however, does not belong among the more successful ones also otherwise.)

<sup>40</sup> I, 171, 3, cp. AP 9, 576, 3.

<sup>41</sup> I, 172, 4, cp. AP 9, 577, 4. In the phrase *διοτρεφέος ἀμβροσίας* the word *διοτρεφέος* was translated by me 'Zeus-feeding', although the dictionaries do not know about such a meaning, because I did not find here the usual meaning 'fed by Zeus' appropriate.

However, we have also examples, according to which Janus turns and forms the original so that, although he changes only a few words in it, its meaning turns into the opposite. The Greek original says that «it is not Eros who commits inequity against mankind, but Eros serves as a mere pretext for the boisterous souls of men». Janus changes the beginning a little, saying: *Nullus Amor deus est, hominum sed prava voluptas praetendit vitio numinis arma suo*, but by this from the apology of the original the denial of the divine character of Amor is being made: Amor is not a god, but the wicked pleasure of men brings forward the weapons of the deity as a pretext for their sins.<sup>42</sup>

However, the transformation was not always as successful or as interesting as in the cases mentioned above. It is a less frequent case, when he completes his original with superfluous supplements.<sup>43</sup> It is more frequent that he simplifies, what in an epigram, where very often a lot depends on the words, is not always successful. The accurate translation of the first two lines in the Greek text of the epigram on Troy and Rome<sup>44</sup> goes as follows: «The unbreakable words of oath of the Moirae have sealed that on the Phrygian altar the sacrifice of Priam was the last one». The translation of Janus renders essentially the same sense, but he puts the stressed Moira oath placed in the Greek poem in accordance with the stress on it forward, to the end. The word «unbreakable», put in the Greek text with emphasis to the beginning of the line, is completely left out by him, and in its place he gives the reference to the altar of Zeus Herkeios, what is not at all necessary here, and can really be explained with nothing but that the translator boasts with his thorough knowledge. In the penultimate line the original goes as follows: «Well collapsed the Trojan tower, as the city ruling over the world rose again in weapons.» As a result of linking with the unstressed causal conjunction the transition between the two clauses is sharper, the contrast is more conspicuous than with Janus, where the relative pronoun referring back to Troy links up the second part with the first one smoothly, less visualizing the striking turn. The sharpness of the point is blunted off similarly when the original says: «Quick kindnesses are more pleasant, but if it is slow, every kindness is empty, it cannot even be called a kindness»; while with Janus *gratia* is mentioned only once (in the beginning), and

<sup>42</sup> I, 163 = AP 10, 29. There would be still another possibility of interpretation, viz. *Nullus Amor deus (pravus) est, sed hominum voluptas prava (est)*, but I do not hold this likely even in itself, and also because of I, 173, which is either a translation of Janus, and then it is another attempt (but in an indisputable composition) to express the same idea, and perhaps Janus re-composed it just on account of the word *passio* objected to already by Teleki, or the idea of Janus was rewritten by someone else who, however, undoubtedly understood Janus in the way suggested by us.

<sup>43</sup> I, 24: *excepit nos simul alma dies* does not occur in the original, Janus only varies the phrase *nocte cadente* on the basis of *ἡμαρ ἐπ' ἡμαρ* contained in the original (but not translated, and having another meaning).

<sup>44</sup> I. 150 = AP 9, 236.

the second line, meaning the point becomes completely insipid.<sup>45</sup> It is in vain that with regard to the sense the translation is accurate, if just the point is affected again by the circumstance that not the essential word – left in the Greek text to the end as a surprise – is put at the end in the translation as well, but another, completely ineffectual one.<sup>46</sup> It is less bothering if similar things occur in the inner part of the epigram, but sometimes it means a loss even there.<sup>47</sup>

At the same time an opposite endeavour can also be observed in Janus, viz. in several cases his translation is more sophisticated, more rhetorical, or simply more ornate than his original. The epigram on Xerxes and Titus speaks in the Greek text about Hellas, Italy and Europe, while Janus mentions *Achais terra*, *Ausonidae* and *Inachidae*.<sup>48</sup> The simple parts of another epigram put side by side, which just this way enhance the say step by step, are amalgamated with him into a single sentence, rendered more pathetic even with an interjection and made more solemn with a religious phrase, but leaving the rhyming of the two parts of the subsequent pentameter, however not indifferent, to its fate.<sup>49</sup> In the epigram on Orestes and Clytaemnestra he not only transforms the two hexameters of the original into a distichon – where the pentameter already in itself sharpens the content somewhat more, than the plain hexameter –, but he adds to this also the rhyming of the two half lines, the correctness of which is strongly disputable.<sup>50</sup>

<sup>45</sup> I, 166 = AP 10, 30. The second line is translated also by Grotius with a similar flatness, but he at least plays with the words by turns: *Quae properat grata est ea gratia, si qua moratur / languida, nec tanto nomine digna venit*. Much more, already exaggeratingly, is enjoyed the play with the words by Ausonius; the idea was rendered perhaps in the most refined way by Stephanus.

<sup>46</sup> I, 27 = AP 11, 369. In the original: . . . μὴ σε κολάψη/αἴματι Πυγμαίων ἠδομένη γέγανος with Janus: . . . *ne te petat oris acuti / cuspide Pygmaeis grus inimica viris*. It is true that *grus* being a monosyllabic word could not be put to the end of the pentameter, but Janus could have the example of Ovid, who was undoubtedly imitated by the Greek: *nec quae Pygmaeo sanguine gaudet avis* (Fast. 6, 176).

<sup>47</sup> I, 175, 3: *at tu me vastas*, while the original – AP 9, 154, 3 – goes like this: but you have left me there to fall a prey; in I, 164, 3 the quibble-like word σκοπός of the original – AP 9, 173, 3 – is lost. It means both lurking and aim, target, here both have a meaning, but Janus does not translate either of them; etc.

<sup>48</sup> I, 149 = AP 16, 5.

<sup>49</sup> I, 151, 3 = AP 9, 387, 3. The Greek text is as follows: \*Ἴλιον οἰκεῖται κλειῆ πόλις, ἄνδρας ἔχουσα σοῦ μὲν ἀφανροτέρους, ἀλλ' ἐτ' ἀρηίφιλους. With Janus: *Civibus innumeris en Pergama sacra coluntur, / haud tibimet paribus, sed tamen egregiis*. Nor the continuation is quite successful: *Thessalia – Thessala* is a repetition, which does not occur in the original, it is rather clumsy, and the point left in the original on the last word, swells with Janus into a phrase occupying the whole first half of the last line. The epigram was translated also by Germanicus (Anth. Lat. 109). The rhyming of the two half pentameters is lost there too, but the enhancement, although in a somewhat more rhetorical form, is rendered: *Ilios en surgit rursus, inclita, gens colit illam / te Marte inferior, Martis amica tamen*. Germanicus, on the other hand, lengthens the original with a whole distichon, what is not done by Janus.

<sup>50</sup> I, 292 = AP 9, 126. The symmetrical structure of the original is much more tactful, viz.: γαστήρ, ἣ σ' ἐλόχευσεν, ἀνεθρέψαντο δὲ μαζοί. Similarly Grotius: *Alvus te genuit, genitum te nutritiit uber*.

We feel inclined to draw up a line of development. However, this cannot be done not only because we do not know the dates of origin of the epigrams, but also because good and bad are rather frequent even within the same epigram, and although there are epigrams the quality of which is definitely better and others the quality of which is definitely more inferior we have no evidence to the effect that the development of Janus would have proceeded along a straight line from the more inferior towards the more perfect. It is much more likely that Janus experimented sometimes with one and sometimes with another solution, looking for the best solutions in order to use them later on in his own epigrams. (This could explain the writing of versions on epigrams translated from Greek.) We have no reason to be surprised that in the course of the search he made mistakes. On these translations we can still feel the atmosphere of the school and of learning, but such a man is learning here, who is not only thoroughly acquainted with both languages, but who is a good expert also of the hidden beauties of the verses, really a *certissimus* and *aequissimus arbiter*.

#### THE HOMERIC HYMN TO THE MUSES

We have purposely not spoken so far about a poem placed among the epigrams by Teleki which seems to raise philological questions similar to those epigrams, the originals in Greek verse of which although indicated to be translations from Greek are not known to us. This is the so-called Homeric Hymn to the Muses.<sup>51</sup> About the poem Janus himself states in the epigram of

<sup>51</sup> Ep. II, 6. — The poem up to the latest time was known only from the edition of Beatus Rhenanus, Basel 1518, we did not know about a manuscript. Recently, however, M. HORVÁTH published a review of a codex to be found at Sevilla (discovered by J. HAMM) which contained this hymn too (Híradás egy Janus Pannonius-kódexről). FilKözl 17 [1971] 123–130, concerning the hymn: 128. The title in the Sevilla manuscript and in the printed editions is not identical. In the Sevilla codex: *Hymnus in Musas, Iovem et Apollinem ab Homero adhuc puero editus, de greco in latinum tractus per Joan. ad Ludovicum Cyprium*. In the Basel edition: *Hymnus in Musas, Apollinem Iovemque ab Homero puero editus, Latinus factus Jano Pannonio interprete. Ad Ludovicum Cyprium*. In the same way the Venice edition of 1553 (H. Wolphardus) and Sambucus in the edition of 1569 (only: *Ludovicum*); in a slightly different way the edition of Oporinus, 1555, Basel: . . . *Latinus factus per Janum Pannonium. Ad Ludovicum Cyprium*. It is difficult to decide from only this much, which version is the original, or is nearer to it. The conspicuous form *Joan.* in the manuscript version supports the originality of the manuscript version, since it seems to be unlikely that the form Janus would have been transformed by someone into Joannes, when the poet had already become celebrated under the former name. We could rather presume that the poem originates from that time, when still the form Joannes was used by the poet, viz. before Ep. I, 130, perhaps in the earliest period of his career, before 1451 (on the changing of name cf. HUSZTI: *op. cit.* 2, 129). The genuineness of this version is supported by the phrase *traducere de . . .*, which although classical, is still less frequent than *traducere e . . .*, since the verb *convertere* is composed with *de* also by Janus in the covering epigram. According to these the other version (*Latinus factus*) is already the more careful drafting of one of the editors, who had observed the difference between the Greek original and the verse of Janus, while with

recommendation on the hymn addressed to Lodovico Podocattaro that it is a translation.<sup>52</sup> In this respect, hence, it seems, there can be hardly any place for doubt.

The long title originates apparently from Janus himself, since it contains also such things which cannot be concluded from the poem, and its solemnly precise character also indicates that this is a formal recommendation – it was not put to the beginning of the verse by some editor.<sup>53</sup> Just on account of this fact the attribution of this poem to the «*puer Homerus*» is striking. Though the ancient Homer biographies speak about the childhood of Homer, they do not mention anything about his poetical activity at this time, and even less about a hymn to the Muses. In the collection of Homeric hymns we can find a seven-line poem,<sup>54</sup> the title of which in part of the manuscripts is really «On the Muses, Apollo and Zeus», just like with Janus, but there is no mentioning about the child Homer even here. And also otherwise, the text of this hymn contains seven lines, while that of Janus runs to 16. This fact, almost without reading, seems to exclude the identity of the two poems so definitely that investigation so far has not even raised the idea that the basis of the text of Janus would really be the Homeric Hymn.<sup>55</sup> If, however, we collate the two texts, even cursorily, it does not seem to be so much impossible that Janus still worked on the basis of this Greek text. In view to facilitating the comparison, we give here the full texts of both poems.<sup>56</sup>

Μουσάων ἄρχωμα Ἐπόλλωνός τε Διός τε·  
 ἐκ γὰρ Μουσάων καὶ ἐκηβόλου Ἐπόλλωνος  
 ἄνδρες ἀοιδοὶ ἔασιν ἐπὶ χθονὶ καὶ κίθαρισταί,  
 ἐκ δὲ Διός βασιλῆες· ὁ δ' ἄλβιος ὄν τινα Μοῦσαι  
 φίλωνται· γλυκερὴ οἱ ἀπὸ στόματος ῥέει αὐδῆ.  
 Χαίρετε τέκνα Διός καὶ ἐμὴν τιμήσατ' αἰοιδῆν·  
 αὐτὰρ ἐγὼν ὑμέων τε καὶ ἄλλης μνήσομ' αἰοιδῆς.

the ablativus absolutus mancus he wanted perhaps to avoid at the same time also the structure passive + *per*, which is a little more colloquial (with Cicero only in the epistles) and of later popularity, than the classical *ab* + abl. All this, however, is only a guesswork, and as long as the relation of the manuscripts and the early editions is not reassuringly clarified, it is more correct not to draw any conclusion.

<sup>52</sup> II, 7, 3: *hos ego de sacro converti nuper Homero.* On Podocattaro see HUSZTI: *op. cit.* 132–3.

<sup>53</sup> The two kinds of composition are in their contents and structure identical, thus essentially they can be traced back to the text of Janus, or one of them is identical with it. At any rate the expression *puer Homerus* equally occurs in both, and this is just, what does not follow from the text.

<sup>54</sup> HH 25.

<sup>55</sup> HUSZTI: *op. cit.* 351, note 73. The original was thought to be unknown even by I. TRENCSENYI-WALDAPFEL: *Társadalomtudományunk nemzeti és nemzetközi jellege* (The National and International Character of our Social Science). Magyar Tudomány 14 (1969) 132.

<sup>56</sup> I quote the text of the poem of Janus according to TELEKI's edition. In general there is no discrepancy among the editions, only Beatus Rhenanus writes *dulceis* in the 6th line.



*Vos o Thespiades et carminis auctor Apollo*  
*Et tu stelliferi pater ac moderator Olympi :*  
*Ardor inest vestras nobis exponere laudes.*  
*Vos o Thespiades et carminis auctor Apollo*  
*Orbe viros toto vocali carmine claros*  
*Redditis, et dulces cithara datis edere cantus.*  
*At tu, magne parens, radiantis rector Olympi,*  
*Purpureos ornas pulchro diademate reges,*  
*Imperiale decus et sceptrā nitentia donans.*  
*Ille tamen cunctis felicior, ille beatus,*  
*Scilicet, et merito fortunatissimus ille est,*  
*Dulcia cui doctae tribuerunt carmina Musae.*  
*Cui dedit ipse suum iaculator Apollo furorem.*  
*Illi nectareus sacro de pectore sermo*  
*Suavior et flavi manat dulcedine mellis :*  
*De Iove nunc igitur genitae salvete sorores !*

«Let me start with the Muses, Apollo and Zeus» the Greek poem starts. Janus forms the first three lines from this. «Because from the Muses and from far-shooting<sup>57</sup> Apollo are the singers on earth, and the cithara-players, and from Zeus are the kings» (2–4). With Janus this corresponds to lines 4–9. «However, he is happy whom the Muses love, from his lips words flow sweetly» (4–5). With Janus lines 10–15 correspond to this. Finally lines 6–7 of the Greek text: «Be saluted, children of Zeus, and make my song esteemed, and I shall remember you also in my other songs». Line 16 with Janus is based on the first words, while the rest were left out by him as unnecessary.

Thus the course of the poem of Janus exactly corresponds to that of the Greek text, only it is expanded. It is a question by what and how it is expanded since this is the point where the translation becomes an independent work.

In the first line of the Greek poem there is only one verb, its objects are three mere divine names. With Janus only the name of one of the deities is mentioned, even that is decorated with an attributive construction denoting his activity, frequent in classical Latin poetry.<sup>58</sup> The other two are addressed with circumscription, the Muses with a more infrequent attribute,<sup>59</sup> and Jove

<sup>57</sup> I have maintained the traditional interpretation of the word *ἐκτίβολος*, although in the modern dictionaries it is explained differently, because from our point of view the differing (even among certain representatives of modern literature differing) nuances are indifferent, and obviously also Janus followed the old commentators.

<sup>58</sup> *Carminis auctor Apollo*: Tib. 2, 4, 13; *carminis auctor*: Culex 12, Aetna 4, etc. About a poet: Hor. Ep. 2, 3, 45.

<sup>59</sup> The phrase *Thespiades* as the denomination of the Muses cannot be found at all in Greek texts, and even in Latin very seldom. At any rate on one occasion it occurs also in Ovid, Met. 5, 310, twice in Varro, Sat. Men. 466 Heraeus, L. L. 7, 20. With Janus it occurs also elsewhere, viz. Pan. Guar. 15., as well as in later Hungarian humanist poetry, e. g. N. Oláh, Carmina 20, 178 (ed. FÓGÉL—JUHÁSZ), N. Istvánffy, Carmina 51, 5 (ed. HOLUB—JUHÁSZ).

with a whole line again preserving the memory of several, different classical passages.<sup>60</sup> Did the poet want but to boast with his knowledge also here? At any rate, the three addresses are longer and longer, according to the rhetorical rule of the increasing parts, and while Thespiades refers only to the Heliconian Muse-scenery, and even to that only indirectly, the second invokes already the giver of all songs, and the third the father of the star-lit sky, the universe. The one who composes as consciously as this, speaks in references hardly just to boast with his knowledge. It seems he speaks in this way purposely, like one who still only compasses and suggests his theme, which fascinates him more and more, and due to this fascination the «let me start», expressed in Greek with only one phrase, becomes the depicting of the emotion of the poet animated by the sacred fire, and desiring to praise the gods.

In the next line also the Greek text uses an attribute beside the name of Apollo, not quite appropriate from the viewpoint of the contents. Thus it starts to unfold first the greatness and significance of the Muses and Apollo, among the three deities. After all, the singers and cithara-players are from them (the two vocations are arranged in the beginning and at the end of the line, while the substantive verb and the adverbial modifier of place belonging to both are in the middle). After the first three lines, Janus re-composes the Greek text again in three lines. After the rising first triad, the second one starts a little lower, by repeating the first line. Then, accurately following the movement of the Greek poem, he also starts first to unfold the importance of the Muses and Apollo in two lines. However, with him there is no mentioning about origin, the Muses and Apollo are *acting*, and what in Greek follows from descent, is with him the result of the activity of the gods. Thus, while in the Greek text the substantive verb stating the fact of descent is the axis of symmetry, with Janus one of the verbs expressing the activity of the gods is placed emphasized by enjambement (in the beginning of the last line of the triad) - into the axis of the two parallel ideas. The gods are acting, but this activity has at once several bearings. Actually, the meaning of the phrase borrowed from Ovid and used there in connection with Philanthon, the mythical singer,<sup>61</sup> is: you make the men famous with resounding songs all over the world, what

<sup>60</sup> *Moderator Olympi*: Germ. Arat. 32. *Stelliferi Olympi* appears at the first glance to be very Greek-like. The phrase ἀστερόεντος Ὀλύμπου would be a nice hexameter ending, but I have not found an example anywhere for the use of ἀστερόεις as attribute of the Olympus, even less a Homeric example, because Olympus in Homer does not yet denote the sky (except perhaps Od. 20, 103, cf. 113). Ἰθάκῃ ἀστερόεντος can be found (Il. 6, 108, 5, 769, 8, 46, etc.), but generally not at all in such a solemn context, but as an adverbial modifier of place: between the starred sky and the earth, Zeus throws down Ate from the starred sky, he thunders from the starred sky, some god appears from the starred sky. In a similarly solemn context, as possessor 'starred Olympus' is used only in Latin poetry: *stelliferi vector Olympi*: Seneca HO 1907 (on Atlas); *igniferi vector Olympi*: Seneca Phaedr. 960, etc.

<sup>61</sup> Ov. Met. 11, 317.

depending on whether we draw the words *vocali carmine* to the predicate or to the word *claros* — can mean that by you the poet will be famous because of his resounding song, but also — and this is the basis of the dignity and honour of the poet, and of this the renaissance poets were as conscious as the ancient Greeks<sup>62</sup> — that you Muses (and naturally your chosen ones, the poets) make men famous in resounding songs. In the Greek text, just like in Ovid, only the first meaning is contained. Janus, on the other hand, flashes a new possibility of the phrase, and by this he makes also other Greek, especially Hesiodic, phrases resound into his words,<sup>63</sup> just as well as into the line closing down the triad, colouring the word «singer» of the Greek text.<sup>64</sup> However, Janus does not only spread out the lexicological meaning of the Greek words into a picture, but he also enriches their sounding. The single alliteration of the original (*ἄνδρες ἀοιδοί*) becomes with him a threefold<sup>65</sup> diversified alliteration (*viros . . . vocali carmine claros . . . dulces cithara datis edere cantus*), and this is not a superfluous ding-dong either, since after all the text speaks about the resounding song and the sweet melody.

Hereafter the Greek text mentions Zeus with a concise half line, from whom the kings originate. With Janus this is again expanded into three lines, into a third triad,<sup>66</sup> and by this the upsweep of the poem is further enhanced, as in the previous triad the Muses and Apollo received together three lines, while now Jove alone receives just as much. The triad begins also in his case with the repeating of the idea of the introductory addressing, but even this in a more stressed form, because the sweep of the poem cannot be stopped again, as in the 3rd line after the exposition of the theme it was still simply desirable. The title *pater* increases into *magne parens* recalling Vergil, the simple *moderator Olympi* becomes more stately with an attribute and an alliteration (and similarly recalls several antique passages), and finally, what in the Greek text is the single word «kings», became here the picture of the grandeur of royal power rendered fascinating with alliterations, with quadrisyllabic and penta-

<sup>62</sup> On the poet as the immortalizer of good and bad fame (and on the consciousness of the poet connected with this) in Greek poetry see MTA I. OKözl 23 (1966) 79–81, and *Das Altertum* 15 (1969) 14–18., in the renaissance: J. BURCKHARDT: *Die Cultur der Renaissance in Italien*. Leipzig 1869. (2nd ed.) 113–121., esp. 120–121.

<sup>63</sup> Hes. Th. 43–4: uttering immortal sounds they (the Muses) make first the venerable stock of the gods famous in song; Th. 66–7: they make famous the rules and noble customs of all the immortals, emitting charming sounds. Similarly on the singer Od. 1, 338.

<sup>64</sup> Cf. Il. 18, 569–70: On his ringing lute he played raising desire; HMerc 423: playing the lute gracefully. — *Edere cantus*: Catullic hexameter-ending: 64, 306 (the Parcae are singing).

<sup>65</sup> According to the written form (and the classical pronunciation) it is fourfold, but the initial sounds of *cithara* and *cantus* were pronounced by Janus obviously not identically.

<sup>66</sup> Similar thrice tripartite units are in a famous passage of the Aeneid: 6, 305–16, cf. NORDEN *ad loc.*

syllabic words beginning the lines and with four attributes beside four substantives.<sup>67</sup>

The Greek text, after mentioning the dignity of the king in a half line, speaks in one and a half lines about the happiness of the poet loved by the Muses, first about its reason (he is loved by the gods), and then about its manifestation (sweet speech streams from his lips). In accordance with this, Janus, after having unfolded the significance also of the third of the three gods invoked in the introductory part, expresses now the idea of the one and a half lines of the original, in contrast to the last three lines, with a six-line passage similarly composed with an artistic concentricity. That one is happy, that one is the happiest (2 lines), to whom the Muse gives poems (1 line), whom Apollo brings into holy madness (1 line), from his busom honey-sweet speech springs (2 lines). The consciousness of this composition is shown best by the fact that the first two lines of the passage, from the viewpoint of dry intellect, are somewhat lengthened. In fact, it can be seen from this that Janus needed two lines, he could not tell the short idea in a short form. Even thus he could transform force into an artistic effect. *Ille tamen cunctis felicior* (relativeness) — *ille beatus* (absolute) — here the reader expects already to be told who is this *ille*, but Janus stops first for a moment with the word *scilicet* in the beginning of the verse. The reader takes now the definition of *ille* already for granted. But no, still another enhancement follows, a superlative, which so to say unites the preceding relativeness and absoluteness in order to show then the two happiness-giving deities on the summit, and thereafter in what happiness is manifested. Now he mentions already both deities by their names. After the introductory intimation he has introduced them in their effects. Now he can utter also their names, since the deities are present. They have proved their presence by the fact that Janus is writing the poem, this is already their epiphany. Into the line naming the Muses and having double alliteration he again works in a quotation taken from elsewhere, from the Homeric Hymn to Apollo,<sup>68</sup> and beside the name of Apollo he puts now the Latin word *iaculator*,<sup>69</sup> corresponding to the attribute (far-shooting) used by the Greek text in the 2nd line. However, what there is at the most the general indication of Apollo's power.

<sup>67</sup> Verg. Georg. 2, 173: *magna parens* (in identical metrical position); *rector Olympi*: Ov. Met. 9, 499, Seneca Phaedr. 960, *Olympi rector*: Seneca HF 205. *Radiantis Olympi* is the Latin equivalent of *αἰγλήεντος Ὀλύμπιον*, but this occurs again only as adverbial modifier of place, viz.: Thetis submerges into the sea from the radiant Olympus, Zeus throws the lightning and thunders from there (Il. 1, 532, 13, 243, Od. 20, 103). I did not find any Latin literary example for *radians Olympus. Rex purpureus*: Ov. Met. 3, 264—5.

<sup>68</sup> HAp 518—9: to whom the Muse, the goddess, has put the sweetly ringing song into their busom. — *Docta Musa*: Sen. Ag. 236—7, cf. Ov. A. A. 3, 412; *doctae sorores*: Tib. 3, 4, 45, Ov. Met. 5, 255.

<sup>69</sup> Otherwise the word is not used in Latin poetry for Apollo. Stat. Theb. 12, 562 calls Jove *fulminis iaculator*, Ov. Fast. 2, 155 calls Diana *iaculatrix*, what is here obviously the equivalent of the *ιοχέαυγα*.

receives in this context beside *furore* at once a new sense. He who is hit by Apollo's arrow dies, but to whom the same Apollo gives his holy madness, into whom he injects this,<sup>70</sup> from him, just on account of this *furore*, *nectareus sacro de pectore sermo* streams, as balanced as the words are arranged here side by side, chiasmatically, but connecting with a homoeoteleuton just the words grammatically not belonging together, and suggesting by this also the harmony of poetry built on inner tension, this *παλίντονος ἄρμονίη*, and more sweetly, than the golden honey flowing with four *l*-s and three labial *v*-s in the next line which again recalls a number of, mainly Hesiodic, passages.<sup>71</sup>

However, there is something in the contents of this passage, where we cannot pass by without a word. It is that stressed superlative, by which Janus values the happiness of the poet, and by this he places him above everybody, even above the king. This valuation is to some extent logical. After all, if fame is eternalized by the poet, to which one of the possibilities of interpretation of the 5th line refers, then the glory of the king also depends from the poet. Thus in this respect the poet is really above the king. This, however, is not spoken out like this even by Hesiod, opposed to the princes on the basis of people's consciousness, and holding himself of equal rank with them on the basis of the consciousness of the poet (at the most he raises himself indirectly above the kings not liked by the Muses). It is noteworthy, where Janus amplifies the voice of Hesiod, who on the basis of the references was undoubtedly known to him at this time. The fact that this is again not some rhetorical exaggeration, is shown also by the analysis of the poem made so far. Up to the triad praising the kings the voice of the poem is constantly ascending. It appears that this is the summit. Thereafter, however, within the first two lines of the six-line unit the tension as we have observed is increased by Janus with artistic consciousness. Thus he also structurally underlines that the real summit follows only hereafter: it is the poet whose happiness is above everything. Is this stressed consciousness the protest of the man despised by some people in Italy as a «barbarian», or rather he wanted to counterbalance his by no means distinguished origin? The two possibilities do not exclude each other. Certain later signs as we shall see — point rather to the latter possibility.

The Greek poem is closed by two lines, in which the poet taking leave of the daughters of Zeus asks for their assistance for his song and his performance. Janus did not need this, therefore he translates only the first half of the 6th line, and thus he greets Jove's daughters (now mentioning also him by name),

<sup>70</sup> I have not found any example for the phrase *furorem inicere*, however *ardorem inicere* occurs in Just. 3, 5, 10 (cf. Liv. 5, 28). Justinus was a piece of school reading with Guarino: HUSZTI: *op. cit.* 19

<sup>71</sup> Th. 83—4: «on the tongue (of the king, whom they like, the Muses) sprinkle sweet dew, from his mouth honey-sweet words are streaming». Also from the mouths of the Muses themselves «sweet song is streaming inexhaustibly» (Th. 39—40). We also remember Nestor, from whose «tongue words were flowing more sweetly than honey» (Il. 1, 249), but this is independent from the Muses.

whose addressing consisting of three elements was distributed by him symmetrically to three places of the concluding line of this poem composed of trinities (*de Iove nunc igitur genitae salvet sorores*).

Thus the attitude of Janus is now already clear. He took the Homeric Hymn (lines 2 to 5 of which are taken from the Theogony of Hesiod) as a basis. He expanded this with epic elements taken from Hesiod and elsewhere. In the course of this he maintained the course of the original, the structural conception slowly unfolding the theme raised in the beginning, he extended it, and thus he created a poem thought over with elaborate art to the minutest detail. Is this a translation? In the present sense of the word it is not.<sup>72</sup> The author of one of the title versions expressed himself very accurately: *Latinus factus Jano Pannonio interprete*. He made the poem Latin, as a mediator, as an explainer, but not as an interpreter (the word *interpretes* can mean all the three). He made the simple archaic Greek poem Latin, unfolding all hidden possibilities and hardly perceptible structural rules of the original, enriching its world now by Latin now by Greek quotations, and equipping it with all the grandeur of the language and composing art of ripe Latin poetry.

And why did he do all this? To show off with his knowledge, as humanist poets according to scholastic opinion always (and sometimes really) do? We have to return again to the last line. The Greek poet it appears takes leave of the Muses, because after the prologue addressed to them the competition follows, he switches over to another poem. With Janus, however, the last one and a half lines were left out not only because he was not preparing to participate in a contest of rhapsodes. The phrase *salvete* is not only the word of farewell, in fact in the first place it is not that.<sup>73</sup> We know from Suetonius that the slaves greeted their masters in the morning with *salve* and in the evening with *ave*,<sup>74</sup> and we could quote several passages, especially from the comedy writers, where *salve* means welcoming and not farewell.<sup>75</sup> Thus Janus does not take leave of the Muses either, but he greets the appearing goddesses. We can say: the goddesses appearing to him. To him, who observing that on the Greek

<sup>72</sup> The age of Janus measured with a slightly different scale. Guarino, too, wrote after Plutarch about the difference between the flatterer and the friend, where he translated but a part of Plutarch's work, extending it, however, with his own material: HUSZTI: *op. cit.* 159.

<sup>73</sup> If it is said as a farewell, it appears almost always together with *vale*: e. g. Verg. Aen. 11, 97–8, Stat. Silv. 3, 3, 208–9, or in prose: Cic. Ad fam. 16, 9, etc. The Greek *χαίτε* is also used as a greeting, e. g. H. 9, 197, Od. 13, 229, etc., but it is used just as frequently also in the case of departure, e. g. Od. 5, 205, 13, 59, etc.

<sup>74</sup> Suet. Galba 4.

<sup>75</sup> E. g. Plaut. Rud. 416, Ter. Andr. 802 (both are the beginning of conversation), Hor. Ep. 1, 7, 66, 1, 10, 1, etc. The fact that *salve* occurs in the concluding part of the praising of gods (e. g. Verg. Georg. 2, 173, Aen. 8, 301, Ov. Fast. 1, 87, etc.), does not mean that the sayer of the praise takes leave of the god, but it is the remainder of the ancient idea that praising is conjuring up of gods at the end of which the deity appears. This is the moment when *salve* is said. Janus was hardly as well versed in the history of religions as to know this, but he surely knew the Latin language as well as to be fully aware about the nuances of the meaning of *salve*.

and Latin writers he can tell his opinion as the most competent one, «directed his interest to writing for the sake of practice and in a few years wrote a lot of poems». To him, who started for the sake of practice, at first obviously seeking, palpating for the real way, as the addresses in the beginning of this hymn, but who now already can feel that the song streams from his lips more smoothly than the sweetness of honey. Thus, and therefore he greets the Muses. He has made the Greek verse not only Latin but also personal lyric poetry. The poem, whether it is a translation or not, expresses his personal feelings.

If this is true, then a phrase of the title also becomes clear, the «*puer Homerus*». It is known that in the Guarino Panegyric Janus promises that later with ripe strength (*maturis viribus*) he will write an epic on Hunyadi,<sup>76</sup> and it can hardly be doubted that this part originates from the Ferrara redaction to be dated between 1450 and 1454,<sup>77</sup> when he was 16 to 20 years of age, still a *puer*. He knew that he had a poetical talent, and he hoped and planned to write an epic, like Homer. In the Homeric Hymn he recognized his own feelings, he perceived those from it. Is it a wonder then, if he thought that this hymn was also the work of the child Homer planning the great work, the Iliad? And is it incredible that he felt he himself was also a child Homer, and thus he turned to the Muses in this Greek poem made Latin and Homeric poem made Janic, in which simultaneously begin to speak the happy amazement of the child discovering his own talent and the awakening consciousness of the renaissance-poet? The title, just in its ambiguity, anticipates and indicates half earnestly and half playfully also the character of the poem itself, in which the poet, putting on a mask, speaks more frankly about himself, about his desires in the Homeric costume, than in several of his epigrams mincing in the pose of frankness.

From whom could Janus expect to understand this Janus-faced character of his poem? Only from such a man who was as well versed in Greek literature as in Latin. If he had such a companion in his years spent in Ferrara (because if the aforesaid are true, it is doubtless that the hymn was made still in Ferrara), then this was Podocattaro, a Greek who studied in the Latin humanist school of Guarino. Thus he did not dedicate this poem without any reason just to him, as a token of his affection to remain forever.<sup>78</sup>

#### THE ENCOUNTER OF GLAUKOS AND DIOMEDES

However, the dealing of Janus with Homer was not closed down with this beautiful poem of undoubtedly Homeric inspiration, but hardly to be called a real translation. More than a decade later, already as a bishop of Pécs,

<sup>76</sup> Pan. Guar. 675–81.

<sup>77</sup> HUSZTI: *op. cit.* 109–11. This is not in contradiction to what has been said in note 51. Janus could think earlier about the writing of the epic, than he mentioned his plan in the Panegyricus on Guarino.

<sup>78</sup> Ep. II, 7, 4: *qui (i.e. versiculi) mansuri pignus amoris erunt.*

after his embassy to Italy, he translates a passage, the encounter of Diomedes and Glaukos from the 6th Book of the Iliad.<sup>79</sup> In order to be able to measure the significance of this translation we have to cast a glance at the Homer translations of the age, the more as Janus himself mentions that the reading of a Homer translation played a part in the coming into existence of his work.<sup>80</sup> What we had said by way of introduction about the forbearance from the translation of poetical texts, can be seen here very clearly. The Homer translations were in the beginning prose translations, and one of the first ones, that of L. Pilato, was even a bad translation abounding in misinterpretations.<sup>81</sup> Also the others -- mostly translators of parts -- adhered rather to the possibilities and demands of Latin prose, than to the original. Where it was possible, they translated accurately, but they left out or rewrote the standing epithets not fitting into Latin prose and sometimes even whole parts. This applies also for the accurate but unadorned, dry prose translation (the first to be regarded as complete) prepared by the excellent L. Valla, who could cope well even with Thucydides. (This at the same time shows that translations were more frequent in prose not only because of the linguistically more difficult character of the texts in verse.) The translations in verse are even less frequent (Marsuppini, Orazio Romano). Here the translators were compelled to draw away from the original on account of obligation of the verse -- the more elegantly they wanted to translate, the farther. The translation of the complete Homer was at this time still held such a difficult task that in spite of the ardour of Pope Nicholas there was nobody to undertake it. Thus the mere fact that Janus translated a passage, was regarded as a significant achievement in his age.

He dealt with Homer thoroughly also earlier,<sup>82</sup> and the translation of some Books of the Iliad read by him in Rome inspired him to try his strength in translation too.<sup>83</sup> But perhaps not only the desire of competition attracted him to translate. In connection with the translations of epigrams we have mentioned that to a certain extent they could also be done by way of previous practice to the independent composition of epigrams. In connection with the translation of the Iliad Janus himself says that he translated «for the sake of

<sup>79</sup> It has been definitively clarified by HUSZTI: (*op. cit.* 161–2) that Pope Nicholas V did not entrust Janus to translate the whole Homer, and that Janus did not plan this either.

<sup>80</sup> Opusc. 74–5: *Cum incidissent in meas manus Homerici cuiusdam interpretis aliquot libri, tertius, puta, quartus et quintus, nolui quicquam de illo temere iudicare, nisi prius et meas ipse vires in eadem, ut ita dixerim, palaestra experier.* -- This translation was very likely the translation of Niccolò della Valle, as this was thought about first by J. VAHLEN, cf. HUSZTI: *op. cit.* 236, 384, note 75, with literature on the subject.

<sup>81</sup> G. FINSLER: *Homer in der Neuzeit.* Leipzig 1912. 16–7, regarding the followings see *ibidem* 22–28.

<sup>82</sup> Cf. HUSZTI: *op. cit.* 251.

<sup>83</sup> If he really read the translation of the miraculous child Niccolò della Valle, then perhaps he, the former miraculous child, could felt himself challenged to show what he knew.



his own practice». <sup>84</sup> Previously he definitely says to have undertaken this translation with the greater pleasure as thus killing two birds with one stone he received a possibility to return to both Greek literature and the composition of verses, <sup>85</sup> but this practice was very likely not quite self-contained. Janus at this time was already occupied with the idea of the great work, the *Annales*, <sup>86</sup> lost for us, taking its subject from Hungarian history, and the translation from the Greek epic could be to some extent a preliminary exercise to this. The «child Homer» of Ferrara had grown up, and now perhaps he wanted already to be the Homer of his nation, just as Ennius who also wrote an epic entitled *Annales* and stepped before his readers similarly as a *Homerus redivivus*. <sup>87</sup>

Janus, in the covering letter of his translation addressed to Galeotto, writes about it why his choice fell just on this passage. First of all he selected such elements of the subject matter, which were interesting for him as an expert of Latin poetry. He chose just this part of the 6th Book of the *Iliad*, because this dealt with the story of Bellerophon, whose fame was known from Latin poetry, but whose origin, deeds and end were in general unknown. Here we find the story about Lycurgus, who in his Dionysian frenzy cut his own knee, as this is narrated by several Latin poets. <sup>88</sup> And finally, here we can find the exchange of weapons of Glaukos and Diomedes, jeered at by Martialis. <sup>89</sup> In the following we quote Janus himself. «*Verum mea quidem sententia iam nihil aequae praeclarum, quam moralissima illa humanae nobilitatis sugillatio, ubi periturae terreni stemmatis viriditas caducis silvarum frondibus aptissime comparatur, ut vero iam merito desinant mortales barbarico fastu maiorum gloriam iactitare, cum prosapiam suam medio vere nascentibus, et primo autumno defluxuris arborum foliis quam simillimam esse cogitaverint.*» <sup>90</sup> Doubtlessly, there is something in

<sup>84</sup> Opusc. 75: *exercendi tantummodo mei gratia.*

<sup>85</sup> Opusc. 75: *Quod etiam eo libentius feci, ut hoc uno compendio tam Graecas litteras, quam versificandi usum longo tandem postliminio repeterem.*

<sup>86</sup> HUSZTI: *op. cit.* 255. If the work was really not finished, then obviously it did not have as many manuscripts as the works polished by the author, and it could get lost early. Thus from the fact that the work was not seen too much as early as in the 16th century it does not follow that it did not exist at all.

<sup>87</sup> It appears that Ennius had an influence on Janus also otherwise. At least this is shown by the appreciation with which he speaks about him in Ep. I, 76 — where he also refers to the significant meeting with Homer in a dream, and perhaps by stylistic characteristics as well. After all, Ennius was rather popular among the humanists of Italian renaissance, cf. e. g. W. SUERBAUM: *Ennius bei Petrarca. Entretiens sur l'Antiquité Classique XVII. Vandoeuvres — Genève. 1971. 293—347.* The book of M. BARCHESI, *Nevio epico*, Padova 1962, who deals with the subject in general was not accessible to me.

<sup>88</sup> It seems that Janus wrote from memory and at this time his fabulous recollective memory, obviously, did not work perfectly. In fact, I did not find any poetical text, where the self-mutilation of Lycurgus would have been described, only prose texts: *Serv. ad Verg. Aen. 3, 14, Mythogr. Lat. I, 123, III, 12, Hygin. Fab. 132.*

<sup>89</sup> *Mart. 9, 94, 3—4.*

<sup>90</sup> Opusc. 76.

these words from the resigned disposition of the Middle Ages.<sup>91</sup> If, however, being a bishop of Pécs, one of the most dignified and most influential prelates and lords of the country, he speaks so violently a few lines after mentioning of the barbarian conditions in Hungary! about the barbarian pride of those boasting with the glory of the ancestors, this shows that this is not at all some general subject of meditation, or a commonplace for him, but a definitely personal question. Whether a nobleman by origin or not, the son of a carpenter came from a very low place in the eyes of those, who boasted with the glory of their ancestors, although he obviously felt that on the basis of his intellectual superiority rather he could despise the barbarousness of those. Thus the consciousness of the man of intellect, the poetical consciousness, is not some kind of abstract pride in the case of Janus either, but a characteristic form of manifestation of his social consciousness. So his epigram written to the belligerent notabilities in which he says that they seek glory in fighting in vain if there is no poet to sing about them,<sup>92</sup> receives a deeper meaning, as well as his other manifestations about his own glory. Thus we shall hardly regard it as accidental that speaking about Ennius he underlines just that «*Huic eques, huic mixta plaudebat plebe senatus, nec non belligeri nomina clara duces,*»<sup>93</sup> and thus we can hold it likely that the poetical consciousness manifested in the Hymn to the Muses is also in connection with this. At any rate the motivation given by Janus about the selection of the theme shows that Janus did not read poems from the viewpoint of some general humanism, or abstract, formal aesthetics.

How did he solve the task set to himself? We have seen that so far he followed two ways. In the epigrams in general he strived to be true, but he did not always succeed in finding the artistically most correct solution. In the Muse-hymn, on the other hand, the Greek text is only an opportunity, a raw material, of which he avails himself with a brilliant art, but entirely freely. At this time he had a more difficult task, than in either of the other two cases. In the course of the long development of Latin epical hexameter its strict rules were formed in metric, prosodic, and stylistic respect, and who wanted to compose artistic Latin hexameters, had to observe these rules carefully. As at the end of the hexameter the metric and prosodic stress had to coincide, while in the first half of the hexameter just the opposite was desirable, certain words were in advance to be arranged in the first place or exclusively at the end of the hexameter. However, the end of the verse got very often formularized also in such cases, when this was not absolutely necessary. Words of trochaic or spondaic value can be arranged also elsewhere in the verse. still there is a

<sup>91</sup> Though we could quote ancient authors too, e. g. Hor. C. 2, 14, 10—13. HUSZTI speaks only about the «gloomy meditation on the shortness and idleness of life», and others said it after him.

<sup>92</sup> Ep. I, 12.

<sup>93</sup> Ep. I, 76, 11—14.

rather strong inclination in the case of certain words to place them at the end of the line. (The fact that this is not at all a necessity is shown also by the circumstance that they are used also in other metrical positions.) If the word of this character is a substantive, with an attribute or a verb, and if it is an adjective, then with a substantive, it readily furnishes the end of the hexameter (in such structures the elements can be replaced also with other elements of identical metric value). But there are such phrases, which — although they could be arranged in several places — still are inherited in the inner part of the line in definite metrical positions.<sup>94</sup> For the one, who was well versed in Latin hexametric poetry, this could furnish much help. In fact,

<sup>94</sup> In the first group belong the words of the type and metric value of *cognoscere*. *mendacia*, etc., which follow after the hephthemimeres caesura. *E. g. cognoscere*: Lucr. 1, 697; 3, 118, Verg. Georg. 3, 490, Aen. 2, 10, Prop. 1, 6, 13, Diomedis et Glauci congressus (DCC) 44. — *mendacia*: Ov. Am. 3, 6, 17, Fast. 4, 311, DGC 46. — *ostendere*: Verg. Georg. 2, 261, Aen. 6, 680, Tib. 2, 5, 47, Ov. Met. 14, 539, Sil. 13, 565, Val. Fl. 7, 572, DGC 65 (but Iuv. 13, 145 in another position). — *discrimine (-a)*: Lucr. 4, 770; 5, 690, 773, Verg. Aen. 3, 686, Ov. Met. 6, 62; 7, 426, Val. Fl. 6, 545, DGC 69. — *vestigia*: Cat. 64, 162, Verg. Aen. 3, 669; 5, 566; 6, 159, 546; 7, 689, Ov. Met. 1, 373; 3, 17; 8, 570, DGC 85. — Only a few examples among the words belonging to the second type: *oras (-is*, in the line-ending) Lucr. 1, 22, 170, 179; 2, 577; 5, 224, 781, Verg. Aen. 3, 97; 6, 2; 7, 660, DGC 51. — *unda* (and corresponding oblique cases, similarly in line-ending): Verg. Aen. 6, 295, Hor. Ep. 2, 2, 176, Ov. Am. 2, 11, 27, Met. 1, 570, 9; 104, 646, 892, DGC 55.

Not only trochees and spondees: *e. g. vicissim* (in line-ending): Lucr. 5, 838, Verg. Ecl. 5, 50, Aen. 6, 531; 11, 123; 12, 462, DGC 100. — *tyranni* (and oblique cases, in line-ending): Verg. Georg. 4, 492, Aen. 4, 32; 7, 266, Hor. Ep. 1, 2, 58, Ov. Met. 1, 276; 5, 508; 11, 203, DGC 43. In the third group belong those words the places of which are fixed within the inner part of the line. Thus *innumerae gentes*: Verg. Aen. 6, 706, DGC 34.

*Amazonia(s)*: Verg. Aen. 5, 311, Ov. Pont. 3, 1, 95, Stat. Silv. 5, 1, 131, DGC 69. — For variation one example can be found even within the text of Janus: *inclitya proles* (DGC 27, cf. Ov. Met. 9, 229, Val. Fl. 4, 549, Hom. Lat. 248, 520) ~ *tertia proles* (DGC 80, cf. also *altera proles*: Verg. Aen. 12, 830). Further examples for variations: Verg. Aen. 6, 322: *certissima proles*, Val. Fl. 4, 213; *Neptunia proles*, DGC 116; *Saturnia proles*. — Verg. Aen. 9, 806: *subsistere tantum*, Tib. 4, 1, 195: *subsistere turmis*, DGC 8: *subsistere telis*. — Verg. Aen. 6, 24: *suppostaque furto*, Sil. 13, 615: *Pomponia furto*, DGC 44: *cognoscere furto*.

Hor. Ep. 1, 16, 52: *virtutis amore*, Sil. 3, 487: *aestatis honores*, DGC 39: *virtutis honores*. — Verg. Georg. 4, 235: *caelo descendit ad undas*, Aen. 8, 423: *caelo descendit ab alto*, Ov. Met. 1, 212: *summo delabor Olympo*, DGC 10: *summo descendis Olympo*. — Ov. Met. 1, 224: *necopina perdere morte*, DGC 50: *manifesto perdere leto*. — Verg. Aen. 6, 864: *magna de stirpe nepotum*, DGC 5: *mortali e stirpe virorum*. — We did not strive for completeness here either, although certain technical elements of Janus' versification can perhaps become clear just this way. The complete material would be appropriate rather in a commentary proceeding line by line. Nevertheless, this is perhaps sufficient to show, how careful we must be in respect of the question of «imitation», because even in the case of a word for word agreement it can be simply the result of variating. We give with this reservation the list of word for word agreements longer than two words (which can very likely be still extended): 2.: *manum conferre*: *manus conferre* Sil. 7, 599 (in identical metrical position), *conferre manum* Verg. Aen. 9, 44, 690; 10, 876; 12, 346, 480, 678 (mostly before the penthemimeres caesura). — 3.: *collato Marte*: Ov. Met. 12, 379 (the two words side by side after the penthemimeres caesura). — 14.: *madidi Lyaei*: Mart. 1, 70, 9: *madidi sunt tecta Lyaei*. — 15.: *iuga Nyseia*: Lucr. 8, 801: *et iuga tota vacant Bromio Nyseia, quare . . .*; *praecipiti cursu*: Lucr. 3, 391: *praecipitem cursum* (in the beginning of the verse). — 20.: *metus acer*: Sil. 2, 231 (in identical metric position), Lucr. 6, 1212, Verg. Aen. 1, 362; 3, 682, Val. Fl. 1, 693 (in other metric position, or not side by side). 25.: *terrae munera*: Hor. C. 2, 14, 10, *munera terrae*: Hor. Ep. 1, 6, 5 (but here the text deals with metals, in line-ending). — *leti limina*: Lucr. 6, 1157: *leti limine ab ipso* (line-ending). — 27.: *inclitya proles*: Ov. Met. 9, 229, Val. Fl. 4, 549, Hom. Lat. 248, 520. — 29.: *mortalibus aegris*: Lucr. 6, 1, Verg. Georg. 1, 237, Aen. 2, 268 (in identical metric

he could work with elements ready for the expression of certain ideas and fitting in the verse. Thus the appearance of certain phrases or elements of verse does not mean necessarily at all that the poet concerned had some other particular passage before his eyes, that he wanted to imitate it, or that he just wanted to boast with his knowledge. It simply means that these were similar ready-made elements, fixed points for him in the verse, as for a modern poet rhymes, which this is known to us also from fragmentary works of modern poets — sometimes are made earlier than the lines themselves. If, therefore, from the Iliad translation of Janus we can give examples on each of the aforesaid phenomena, this does not mean that Janus Pannonius is an imitator, but that he is a participant of equal rank in the long chain of Latin hexametric poetry — artistic Latin hexameters could be composed only this way.

However, the metrical restrictions of Latin hexameter and the fixed points resulting from this, meant also a difficulty just from the viewpoint of the Homer-translation, and this was only enhanced by some other characteristics of Latin hexametric language. One among these is that Latin — in contrast to Greek — does not like word-compositions. In the beginning of Latin hexametric poetry, Ennius still made bold, new, compound words after the Greek pattern. However, the poetical language grew later on much more rigid, than to permit a poet, who wanted to compose fine Latin hexameters, to make neologisms and word-formations in the Ennian measure. Thus the language of the Latin hexameter in this point differed completely from the Homeric language.

But it differed not only in this point. While in Homer the pure dactylic hexameter is not rare at all, in Latin hexameter the general case is that two metrical feet are spondaic, and thus divergence from this (in the more dactylic or more spondaic direction) is of specific effect to be applied as a means of artistic effect. This can be advantageous, if we do not have to do just with the rendering of Homeric hexameters, in comparison to which Latin hexameter is necessarily somewhat slower, and there is always a danger of metrical drawling.

When Latin hexameter attained its classical peak, the rules of rhetorics — not in a peiorative sense of the word! — and in connection with this the following of the means of effect of Hellenistic Greek poetry (or the strive to

position). — 33.: *Quod si tantus amor stirpem tibi noscere nostram: Verg. Aen. 2, 10: sed si tantus amor casus cognoscere nostros.* — 34.: *innumerae gentes: Verg. Aen. 6, 706 (in identical position).* — 39–40.: *honores afflarat: Verg. Aen. 1, 591: afflarat honores.* — 42–3.: *altus / Iuppiter: Verg. Aen. 12, 140–1: altus honorem / Iuppiter . . . sacravit.* — 44.: *dulci furto: Prop. 2, 30, 28: dulcia furta Iovis, Verg. Georg. 4, 346: dulcia furta.* — 49.: *exarsit in iras: Verg. Aen. 7, 445 (in identical metrical position).* — 55.: *Xanthi . . . ad undas: Ov. Met. 9, 646: Xanthique reliquerat undas.* — 72.: *perculit heros: Ov. Am. 2, 9, 7 (in identical metrical position).* — 84.: *arva pererrabat: Ov. Am. 2, 16, 5 (in identical metrical position): arva pererrantur* — 96.: *dictis ita fatur amicis: Verg. Aen. 2, 147: dictisque ita fatur amicis.* — 114.: *sic fati: Aen. 2, 50: sic fatus.* — 115.: *foedera firmat: Verg. Aen. 12, 212: talibus inter se firmabant foedera.*

follow them), determined style, also poetic style, in its foundations. Within this a rather significant role was played in Latin poetry by alliteration playing an important part from the earliest times. The Homeric poetic language is of quite different character also in this respect. It is intact from the effect of conscious rhetorics if only on account of its age, and it does not avail itself too frequently just of alliteration as a means of effect. Thus, however the «Homeric language» was the pattern of epical style, the ideal of Latin epical language and style was in reality distant from it. A characteristic colour was given to the Homeric features by the very fact that they were built into a poetical style of entirely different character. With a little exaggeration we could say that the more artistic a Latin hexameter was, the less it was Homeric.

If after all these we repeat the question put above, *viz.* how Janus succeeded in solving the task set to himself, we can briefly reply as follows: his translation in regard to the contents is as true as it could be under the given circumstances, his style is as Homeric as this was permitted by the demands of artistic Latin hexameter.

Knowing the practice of the renaissance translators who, even in the case of more simple forms, as e.g. dramatic iambus, did not hold necessary to translate line by line, it is noteworthy already externally that Janus renders the 118 lines of the original in 119 lines. It occurs twice that he translates one line with two lines, and once that he contracts three lines into two.<sup>95</sup> Misinterpretations did not occur even in the epigrams, but here arbitrary or too free translations do not occur frequently either, although there we still found examples for such things.<sup>96</sup> If he translates more freely than usual, then it has its proper reason. In a passage, where the original says that «the gold-reined Artemis, getting angry, killed her», Janus translates as follows: «Dictynna shot her through with her arrows».<sup>97</sup> In fact the attribute 'gold-reined' was unknown in the Latin epical language, and it would have been really difficult to render it in Latin. On the other hand, «arrowed» is a frequent attribute of Artemis in Homer. Not much later just in the 6th Book of the Iliad it occurs. Thus Janus kept within the Homeric language, when he formed in Latin the same idea using another easier applicable attribut. However, in the avoidance of the attribute «gold-reined» perhaps even another consideration interfered. We could observe already in the Hymn to the Muses that the attribute «far-shooting» of Apollo is not applied by Janus there, where it occurs in the original and where it does not have any direct function, but elsewhere, where it can have a significance. He did not see any significance of the attribute «gold-reined» beside the name of Artemis killing the girl in her rage. Therefore he

<sup>95</sup> 16 + 17 = 1 line, 118 + 119 = 1 line, but 95 + 96 = 3 lines in the original.

<sup>96</sup> The only inaccuracy is *quos* of line 42, in place of which *quem* ought to be written (*i. e.* *Bellerophonem*).

<sup>97</sup> DGC 88 = II. 6, 205.

availed himself of another attribute, which fitted better in the context. By this he became disloyal to Homer, but true to the aesthetic norm system of Latin hexameter. At any rate, the digression from the text in this case is not so much the result of necessity than that of conscious consideration of the translator.

This is the more likely as Janus translates the Homeric attributes in general with a striking truthfulness. He forms them in several cases without any antecedent, not refraining from expanding a little the classical meanings of the words, and even from using words not at all occurring in the classical language. Thus will the phrase *μάχη ἐνὶ κωδιανείῳ* be rendered with *conspicuo in certamine* with the expansion of the meaning of the word *conspicuus*,<sup>98</sup> thus he renders accurately the attribute «easily living» of the gods with *facilem ducentia numina vitam*,<sup>99</sup> thus the attribute of Dawn, the «rose-fingered» with *digitis rubicantibus Eos*,<sup>100</sup> although he could have referred to classical examples, if he had been satisfied with *rosea*,<sup>101</sup> and thus he translates the phrase *βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης* in one of its two occurrences, so, however, that the attribute can also be understood as an adverb: *ingenti Diomedes voce profatur*.<sup>102</sup> At its second occurrence he does not translate it but substitutes it with *acer*.<sup>103</sup> Also here we very likely have to do with a case similar to the one analyzed above. When Diomedes meets an unknown enemy, the attribute «loudly-shouting» is in place, and even better if it can be understood (and without the Greek text the Latin version can be understood in the first place that way) also so that Diomedes addresses his adversary in a tremendous voice. When, however, it turns out that this enemy is in reality his friend, it is not becoming to talk to him in the same voice, while *acer* is not definitely of negative meaning.<sup>104</sup> Thus the ellipsis (replacement) of the attribute is the result of artistic intentions here too. The same can be said about the case, when he replaces the attribute «wise» of Zeus by thundering.<sup>105</sup> The attribute «wise» in the given context is again of no particular function, while the «thundering» is more suitable as the attribute of the god mentioned to be the father of the excellent hero, Sarpedon.

There are, of course, passages where the ellipsis of the attribute can hardly be explained with anything else than with the circumstance that it

<sup>98</sup> DGC 6 = Il. 6, 124. To the expansion of the meaning of *conspicuus* such passages could furnish a foothold as Tib. 3, 3, 4: *insignis clare conspicuusque domo*, or Ov. Met. 8, 373–5: *ambo conspicui, nive candidioribus ambo / vectabantur equis, ambo vibrata . . . hastarum . . . quatiebant spicula*.

<sup>99</sup> DGC 21 = Pl. 6, 138, *θεοὶ ῥεῖα ζώοντες*. — *Vitam ducere*: e. g. Lucr. 2, 997, or Sil. 6, 308, where just *facilem per inhospita ducere vitam*.

<sup>100</sup> DGC 58 = Il. 6, 175. Earlier than Venantius Fortunatus, Carm. 8, 12, 11, I did not find instance for the use of *rubico*.

<sup>101</sup> Lucr. 5, 656–7, Prop. 4, 24, 7, etc.

<sup>102</sup> DGC 4 = Il. 6, 122.

<sup>103</sup> DGC 95 = Il. 6, 212.

<sup>104</sup> Cf. e. g. *acerrimus armis* (on Nisus): Verg. Aen. 9, 176, *bellis acer Halaesus*: Verg. Aen. 10, 411, but also alone: *Caepio, vir acer et fortis*: Cic. Brut. 35, 135, etc.

<sup>105</sup> DGC 81 = Il. 6, 198.

could not be arranged in the verse, or even more that it had no antecedent in the Latin epical language, and the poet did not know what to do with it. This is the case with lines 95-96, which in the original are represented with three lines, and thus Janus actually could have still space. He, however, did not translate two attributive phrases,<sup>106</sup> replaced the third, *βοήν ἀγαθός* and thus he could contract. In the same way was left out elsewhere the «long-shadowed» beside the spear, and the «equal with men» beside the Amazons.<sup>107</sup> Nevertheless, if we count all this, the number of such passages is still very small where the ellipsis or replacement of the attributes could not be regarded as the result of artistic intention, and we have to stress much more that accuracy almost unprecedented in his age, by which Janus strives to render the attributes. He himself gives perhaps only on three occasions such attributes which have no equivalent in the original.<sup>108</sup>

However, he did not strive to render only the attributes, but also certain characteristic Homeric phrases, and in one case he did it so that he enriched it with the strength of the Roman association of ideas. Diomedes says: «come nearer to attain quicker the ends of destruction». Janus translates: *ut leti quamprimum limina tangas*.<sup>109</sup> The elements of the phrase can be found in Latin poetry, *leti limina* with Lucretius, *limina tangit* with Ovid,<sup>110</sup> but the combination of the two is the creation of Janus, and in fact the strength of the phrase asserts itself fully this way. It is known namely how sinister omen the stumbling in the threshold or even the touching of the threshold was according to the Roman belief. In one passage the phrase *limina tangere* is used by Ovid in just this context.<sup>111</sup> When Janus links this phrase with death, besides translating the Homeric text accurately, he almost doubles the sinister weight of the phrase for the Latin reader. But sometimes he renders the Homeric phrase even if it sounds a little unusually in Latin, quasi experimenting, how long the Homerification of the Latin epical language can be enhanced, and if he cannot render the etymologizing phrase of the original at the same place, then he approaches it a few lines later at least in a play of the sounds.<sup>112</sup> Otherwise, as he seldom fitted such attributes in the text, which had no basis in the original, we find only one phrase which was included by Janus in the story.<sup>113</sup>

<sup>106</sup> Il. 6, 212-3: *πυλῶν βοτείρη* and *ποιμένα λιῶν*.

<sup>107</sup> DGC 8 = Il. 6, 126, and 69 = 186.

<sup>108</sup> DGC 49 = Il. 6, 166: *tacita* (what, however, can remind us of Il. 1, 80-83), 53-170: *callidus*, 43-4 = 160-1: *duri and dulci*.

<sup>109</sup> DGC 26 = Il. 6, 143: *ὀλέθρον πείραθ' ἵκηαι*,

<sup>110</sup> Lucr. 6, 1157: *leti limine ab ipso*, cf. Sil. 5, 433: *mortisque in limine*; Ov. Met. 10, 456: *thalami iam limina tangit*.

<sup>111</sup> Tr. 1, 3, 55.

<sup>112</sup> DGC 54 = Il. 6, 171: *deum ductu . . . meliore*: *θεῶν ὑπ' ἀμύμονι πομπῇ* Il. 6, 194 *τέμενος τάμον* with Janus (77) simply: *dant . . . agrum*, but a few lines earlier he renders the phrase *πικρὸν δόλον ἄλλον ἕψαιε* (Il. 6, 187) as follows: *fraudis tentamina texit* (70).

<sup>113</sup> Il. 6, 203 = DGC 86: *miserando funere natum*.

Elsewhere he, at most, expands the turn of the original, working into it in final conclusion similarly Homeric formulae taken from elsewhere.<sup>114</sup> We have met this method in the recomposition of the Homeric Hymn too.

However, the most curious are those cases, when he endeavours to play also the sounding of the original into the Latin translation, or he represents a part of the phrase just with the association created by the sounding. «If you are from among men who eat the fruits of the field . . .» Diomedes says. His words end in Greek as follows: οἱ ἀρούρης καρπὸν ἔδουσιν. Janus translates almost literally: *terrae qui munera carpunt*,<sup>115</sup> but with the use of the word *carpunt* even the sounding of the Greek word καρπός is rendered. When Diomedes speaks about the episode when Dionysus flees from Lycurgus into the sea, he uses this expression: δόσεθ' ἄλός κατὰ κύμα (he immersed in the waves of the salt-water).<sup>116</sup> Janus renders this like this: *in fluctus saliiit*. In the Latin version the salt-water is not translated, but as *sal* can mean the sea also in the Latin epical language,<sup>117</sup> by the sounding of the verb *saliiit* he recalls even that: the reader spontaneously associates after the sounding what the Greek text utters also with words.<sup>118</sup> This already is such a virtuosity of translation, of which only the greatest ones are capable.

However, the strive to follow the sounding of the original can be observed not only in these cases. It could be observed already in the epigram translations, in general how sensitively Janus heeds to the sound effects. He did not become more unambitious in this respect in his translation of Homer either. If the original alliterates, he follows it, moreover he expands it with the diversified arrangement of the alliteration.<sup>119</sup> If it depicts disposition with the sounding, he also endeavours to do the same,<sup>120</sup> and if the original rhymes the ends of the words, there is a trace of this also with him.<sup>121</sup> However, in the application of the sound effects the demand of the Latin hexametric tradition also

<sup>114</sup> DGC 34 = Il. 6, 151: πολλοὶ δέ μιν ἄνδρες ἴσασι, Janus: *innumerae gentes novere per orbem*, which does not only remind us of the Vergilian (Aen. 6, 706) *innumerae gentes* in identical metrical position, but — through this — also of the Homeric ἔθνεα μύρια νεκρῶν (Od. 11, 632). Similarly 29 = 146 τοῖη δὲ καὶ ἀνδρῶν with Janus: *tale et mortalibus aegris*, that recalls Lucretius and Vergil (Lucr. 6, 1, Verg. Georg. 1, 237, Aen. 2, 268), but behind them also Homeric δειλοῖσι βροτοῖσι.

<sup>115</sup> DGC 25 = Il. 6, 142.

<sup>116</sup> DGC 18 = Il. 6, 136.

<sup>117</sup> E. g. Lucr. 4, 438, Verg. Aen. 1, 173; 3, 385, etc.

<sup>118</sup> With a little force it could almost be divided into *in fluctus sal iit*.

<sup>119</sup> DGC 2 = Il. 6, 120: μεμαῶτε μάχεσθαι: *medium coiere manum conferre parati*. DGC 17 = Il. 6, 134: only a weak alliteration γαμαὶ κατέχευαν, Janus: *sanguinei fugiunt dum saeva Lycurgi*. DGC 85 = Il. 6, 202: ἀνθρώπων ἀλείψων, in the translation: *vestigia nitans*, but about this see below.

<sup>120</sup> DGC 20 = Il. 6, 137, where he renders the sharp sound groups *tr*, *kr* and *dr* of the original at least with *r* sounds; less successfully in 51–2, where the sharpness of Il. 6, 169 is not entirely rendered by the Latin *s* sounds; all the more formidably cracking and hissing is 65, which follows the sound effect of the preceding line of the original, on the Chimaera.

<sup>121</sup> DGC 60 = Il. 6, 177: γαμβροῖο παρὰ Προΐτιο φέροιο. With Janus a leoninus, and the alliteration of the *p* is also rendered.



appears. Janus alliterates also there — always with conscious artistic intention! — where the original does not show an example on this. We underline only two cases, the end of line 115, where the spondaic conclusion of the original (since in the Latin hexameter as from Vergil this was in general to be avoided) is substituted by a powerful alliteration,<sup>122</sup> and lines 43–44, where in the two lines following after one another, in identical metrical positions the *duri* and *dulci* reply to each other. By this refined means (both attributes originate fully from Janus) also Anteia becomes more tinged. As if some excuse were even for her: it is intelligible, if the *duri coniux Antia tyranni* yearns *dulci iuvenem cognoscere furto*.<sup>123</sup> This is, naturally, again not Homer, but already the world of the Hellenistic epical poetry and Vergil, who learnt also from Euripides, but Latin hexameter becomes beautiful just from these refinements.<sup>124</sup>

The phenomenon to be found also in the translation of the epigrams that Janus makes his original more elaborate, more rhetoric — can to a certain extent be observed also here, yet here this is never only glittering, but the transposition of the Greek story into the Latin epical style. When Janus uses in place of a word some phrase or paraphrase, that either belongs to the phraseology of Latin hexametric poetry, or it is fitting to its aesthetic norm system.<sup>125</sup> This style could be enriched with new phrases, taken directly from Homer, but the traditional phrases, paraphrases and types of paraphrases could by no means be fully rejected in order to replace them with Homerically simple words. For this an entirely new Latin hexametric style ought to be created. But even if Janus had possessed the ability to this task, requiring the language creating genius of Ennius, this was not the aesthetic demand of the age. In reality

<sup>122</sup> DGC 115 = Il. 6, 233.

<sup>123</sup> Il. 6, 160–1.

<sup>124</sup> Further alliterations: DGC 40 = Il. 6, 157, 33 = 150, 91 = 208.

<sup>125</sup> A phrase in place of a word (the first number refers to the translation, the second one to the Greek text): 2 = 120: *μάχεσθαι*: *manum conferre* (cf. Verg. Aen. 9, 44, 690; 10, 876; 12, 345, etc. 3 = 121: *ἐπ'ἀλλήλοισι*: *collato Marte* (cf. Ov. Met. 12, 379). 50 = 167: *κτείνει*: *manifesto perdere leto* (cf. Ov. Met. 1, 124). 75 = 192: *δίδον*: *conubia pactus* (here the Latin juridical aspect was at work). 87 = 204: *μαρνάμενον*: *proelia miscet* (cf. Prop. 4, 1, 28 and *vulnera miscere*: Verg. Aen. 12, 720). Paraphrase e. g. 12 = 130, where the name of Lycurgus is omitted, because beside the name of his father it could not be fitted into the verse; thus the line is a little more of Alexandrine character. 43 = 160: In place of Proitos he uses *duri tyranni*, however what he gained by this, has been seen by us above. 47 = 164: *Βελλεροφόντην*: *Glauco genitum*. Latin hexameter does not like the pentasyllabic words at the end of the verse, and makes exceptions in the case of names at the most. Janus uses the name of Bellerophon twice, however here with the help of paraphrasing he can beautifully arrange the word order, viz.: the two possibilities — *ipse cadas* and *necato* — in the beginning and at the end of the line, in the middle the names of the two persons, between whom the question will be decided, in relation to the two possibilities arranged chiasmatically, in the middle the decisive particle *vel* (either — or), and the weight of the alliteration of the *Glauco genitum* suggests already in advance the direction of the decision. With the keeping of the form *Bellerophontes* this would not have been possible. 67–8 = 185: the original simply uses superlative (the hardest), the paraphrase (never harder) renders it somewhat more stressed. — A more abstract phrase in place of a more concrete one: 9 = 127: *δυστήρων παῖδες* *Genio infelice creati* (cf. Hor. Ep. 2, 8, 188, and KIESSLING — HEINZE *ad loc.*).

Janus even with his «Homerism» already mentioned transgressed a little the ideal of epical style of the age.

Essentially, the same can be said about his sentence construction. Janus rather frequently transforms the original co-ordinative sentence construction into the subordinative composition in accordance with the demands of the rhetorical period,<sup>126</sup> or replaces its simple word order for a more complicated one.<sup>127</sup> In this he creates again a special masterpiece. Diomedes narrates, how Oineus and Bellerophonates presented each other, and he tells this in accordance with the demands of the Homeric style in two lines of parallel structure: «Oineus gave a belt, glittering with purple, Bellerophonates a goblet made of gold, two-handled.» Janus: *Oeneus puniceo fulgentem murice balteum / insignem fulvo pateram dedit ille metallo.*<sup>128</sup> The first line being a hypermeter, the two lines amalgamate like the two donors. The words belonging together are arranged alternately, but in the two lines symmetrically if we take the endings, and parallelly if we regard their functions in the sentence, again in accordance with the harmony of the two contrasting donors, viz.: *puniceo fulgentem murice balteum insignem fulvo pateram metallo*: abl. acc. abl. acc. acc. abl. acc. abl., and attribute, attribute, qualified word, qualified word attribute attribute, qualified word, qualified word.

However, Janus was obliged not only like this, indirectly, to take up competition with the tradition meaning the norm, but at least in two points also directly. In fact, two short passages of the Diomedes – Glaukos meeting were translated by Lucretius and by Cicero.

Lucretius, refuting that in the primitive age mongrel-beings would have existed, mentions – quoting Homer – the Chimaera, which was *prima leo, postrema draco, media ipsa Chimaera.*<sup>129</sup> Janus had no easy task even on account of the homoeoteleuta and the *r* sounds, not indifferent from the viewpoint of the content, rendered all by Lucretius. Janus with his own version – *ante leo, capra in medio pone horridus anguis* – held his own in the competition. He maintained the homoeoteleuta, the *r*-s depicting horror,<sup>130</sup> and he even gained the upper hand of Lucretius inasmuch as the latter rendered the effect possibly adhering to the Greek denominations, while Janus, with the exception of *leo*, which he could not avoid, made himself independent from the Greek words.

<sup>126</sup> DGC 90 = Il. 6, 206. On one occasion, it must be admitted, the transformation of the sentence did not come out successfully, viz.: 72 – 3 = 189 – 90: who did not go home any more, because the noble Bellerophonates killed them all – this is how the original goes. Janus: *quos omnes perculit heros / Glauciades, patriae nec quemquem ad tecta remisit.* By this he gained a hysteron proteron, but the second half of the sentence became entirely flat, whereas in the original the real point is just there.

<sup>127</sup> *E. g.* DGC 63 = Il. 6, 180.

<sup>128</sup> DGC 101 – 2 = Il. 6, 219 – 20.

<sup>129</sup> Lucr. 5, 905. This line used to be quoted also in the Middle Ages, see J. MARTIN: *ad loc.* DGC 64 = Il. 6, 181.

<sup>130</sup> Although the *pr*, *tr* and *dr* sounds of Lucretius are perhaps more formidable

In the other case he had to compete with Cicero. Cicero in the third book of the *Tusculanae disputationes* describes, how different people bear suffering, and as an example for those who seek solitude, he quotes the Homeric words on Bellerophontes, *qui miser in campis maerens errabat Aleis, | ipse suum cor edens, hominum vestigia vitans*.<sup>131</sup> The second line was completely taken over by Janus. It would have been difficult to give something better in its place, since it is not only a literal translation, but it also renders the alliteration of the last two words, and in its whole structure it is a hexameter corresponding to the most classical demands.<sup>132</sup> By this, however, he stressed even more that in the first line he did not follow Cicero, but gave something quite independent, viz.: *arva pererrabat comitatus Aleia nullo*. Thus he proceeded as it is usual in the case of the competitive imitation of certain phrases, and as it was demanded by the aesthetic norm of the *imitatio*, with the adoption he expressed his respect, while with the fitting into a new context he proved his own ability for variation.

It is interesting to compare these two solutions, that of Janus and that of Cicero, more closely. Cicero's hexameter with three spondees proceeds slowly, like the straying Bellerophontes. With Janus there is only one spondee, and thus the hexameter is much more pulsating, in spite of the fact that the poet made its course smooth also with four quadrisyllabic words following one after the other. Curiously enough, with regard to the form Janus is nearer to the purely dactylic Homeric line, and still we feel Cicero's solution to be better, because while this dactylic line does not appear to be quick among the Greek hexameters generally of more dactylic character, and sometimes purely dactylic, among the generally (and also with Janus) slower Latin hexameters the version of Janus gives already the impression of quickness, which is enhanced by the cracking sounds at the beginning of the line. (In the Greek text there is no *r* sound, and the whole is much softer. Cicero, by distributing the unavoidable *r*-s in the whole length of the line, blunted also their effect). Thus the whole problem of Janus as a translator, the difficulty of the Homerization of Latin hexameter mentioned already above, becomes here clear on a single line.

To sum up, the examination of the translations of Janus has not only furnished the lesson that the oeuvre of the translator is organically connected to his independent works also in his case, translation giving possibilities to explore the styles and the means of poetic effect, as well as (in the form of free imitation) possibilities for lyrical self-expression. These translations show at the same time the stylistic reception of the Greek original on a high level, a strive,

<sup>131</sup> Cic. *Tusc. disp.* 3, 26, 63, DGC 84–5 = H. 6, 201.

<sup>132</sup> Cicero's role played in the development of Latin poetry is gratuitously settled with a wave of the hand, as it was pointed out by I. Trencsényi Waldapfel: *De Cicerone poetarum Graecorum interprete*. *Acti dei I. Congresso Internazionale di Studi Ciceroniani*. I. Roma 1961. 161–74.

a successful or hopeless struggle to convey not only the referential contents of the original, but also all its characteristics in style and sounding.

This can help us also in the answering of the question raised in the beginning. The restraint of the age from the translation of Greek poetical texts arose perhaps partly – just in the case of the most eminent spirits – from their highly developed stylistic sense, from their stylistic consciousness. They could feel the problems a translator had to face with when transplanting a Greek epical text into the world of Latin epical style. It seems at least that, on the one hand, those translating Homer in prose, translating the Greek epical text in accordance with the stylistic demands of Latin prose and, on the other hand, Janus, who created in accordance with the Latin poetical style but evidently consciously wanting to bring it nearer to Homer, point to this. It would be illuminating to carry on similar stylistic studies partly in the case of other translations in verse of the age, and partly in regard to the early prose translations. Perhaps it would turn out that even the attitude of those translating the original with a servile fidelity, word for word does not arise from mere servile inability, but from the belief that this way they can approach also the style of the original. However, all this would lead us far from our own task set.

Budapest.

## INDEX

<i>R. Falus</i> : <i>ARMONIH ΦΑΝΕΠΗ</i> .....	1
<i>J. Roy</i> : Tribalism in Southwestern Arcadia in the Classical Period .....	43
<i>E. Maróti</i> : <i>Spinas runcare</i> .....	53
<i>A. Michel</i> : Cicéron et les problèmes de la culture .....	67
<i>I. Borzsák</i> : Zur Überlieferungsgeschichte des Horaz .....	77
<i>I. Hahn</i> : Appian und Hannibal .....	95
<i>J. Harmatta</i> : Landed Property in Early Roman Pannonia .....	123
<i>A. Mócsy</i> : Das Problem der militärischen Territorien im Donauraum .....	133
<i>P. Váczy</i> : Helm und Diadem. (Numismatische Beiträge zur Entstehung der byzantinischen Kaiserkrone) .....	169
<i>Gy. Györffy</i> : Abfassungszeit, Autorschaft und Glaubwürdigkeit der <i>Gesta Hungarorum</i> des anonymen Notars .....	209
<i>I. Kapitányfy T. Szepessy</i> : Ein Fragment der Notabilien des Paulus Hungarus in einem Kodex der Ungarischen Staatsbibliothek .....	231
<i>Zs. Rátoók</i> : Verse Translations from Greek by Janus Pannonius .....	235

*Printed in Hungary*

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója. Műszaki szerkesztő: Botyánszky Pál  
A kézirat nyomdába érkezett: 1973. VIII. 28. — Terjedelem: 23,75 (A/5) ív, 45 ábra, 1 melléklet

---

74.75400 Akadémiai Nyomda. Budapest — Felelős vezető: Bernát György

The *Acta Antiqua* publish papers on classical philology in in English, German, French, Russian and Latin.

The *Acta Antiqua* appear in parts of varying size, making up volumes.

Manuscripts should be addressed to:

*Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.*

Correspondence with the editors or publishers should be sent to the same address.

The rate of subscription is \$ 32.00 a volume.

Orders may be placed with "Kultúra" Foreign Trade Company for Books and Newspapers (1389 Budapest 62, P. O. B. 149 Account No 218 10990) or with representatives abroad.

---

Les *Acta Antiqua* paraissent en français, allemand, anglais, russe et latin et publient des travaux du domaine de la philologie classique.

Les *Acta Antiqua* sont publiés sous forme de fascicules qui seront réunis en volumes:

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante:

*Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.*

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

Les prix de l'abonnement est \$ 32.00 par volume.

On peut s'abonner à l'Entreprise pour le Commerce Extérieur de Livres et Journaux «Kultúra» (1389 Budapest 62, P. O. B. 149 Compte-courant No 218 10990), ou à l'étranger chez tous les représentants ou dépositaires.

---

«*Acta Antiqua*» публикуют трактаты из области классической филологии на русском, немецком, французском, английском и латинском языках.

«*Acta Antiqua*» выходят отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу:

*Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.*

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации. Подписная цена — \$ 32.00 за том.

Заказы принимает предприятие по внешней торговле книг и газет «*Kultúra*» (1389 Budapest 62, P. O. B. 149 Текущий счет № 218 10990), или его заграничные представительства и уполномоченные.

Reviews of the Hungarian Academy of Sciences are obtainable  
at the following addresses:

- ALBANIA**  
Drejtoria Qëndrore e Përhapjes  
dhe Propagandimit të Librit  
Kruja Konferenca e Pëzes  
Tirana
- AUSTRALIA**  
A. Keesing  
Box 4886, GPO  
Sydney
- AUSTRIA**  
GLOBUS  
Höchstädtplatz 3  
A 1200 Wien XX
- BELGIUM**  
Office International de Librairie  
30, Avenue Marnix  
Bruxelles 5  
Du Monde Entier  
5, Place St.-Jean  
Bruxelles
- BULGARIA**  
HEMUS  
11 pl Slavkov  
Sofia
- CANADA**  
Pannonia Books  
2, Spadina Road  
Toronto 4, Ont.
- CHINA**  
Waiwen Shudian  
Peiking  
P. O. B. 88
- CZECHOSLOVAKIA**  
Artia  
Ve Smětkách 30  
Praha 2  
Poštovní Novinová Služba  
Dovoz tisku  
Vinohradská 46  
Praha 2  
Maďarská Kultura  
Václavské nám. 2  
Praha 1  
SLOVART A. G.  
Gorkého  
Bratislava
- DENMARK**  
Ejnar Munksgaard  
Nørregade 6  
Copenhagen
- FINLAND**  
Akateeminen Kirjakauppa  
Keskuskatu 2  
Helsinki
- FRANCE**  
Office International de Documentation  
et Librairie  
48 rue Gay-Lussac  
Paris 5
- GERMAN DEMOCRATIC REPUBLIC**  
Deutscher Buch-Export und Import  
Leninstraße 16  
Leipzig 701  
Zeitungsvertriebsamt  
Fruchtstraße 3-4  
1004 Berlin
- GERMAN FEDERAL REPUBLIC**  
Kunst und Wissen  
Erich Bieber  
Postfach 46  
7 Stuttgart 5.
- GREAT BRITAIN**  
Blackwell's Periodicals  
Oxenford House  
Magdalen Street  
Oxford  
Collet's Subscription Import Depart-  
ment  
Denington Estate  
Wellingborough, Northants.  
Robert Maxwell and Co. Ltd.  
4-5 Fitzroy Square  
London W. 1
- HOLLAND**  
Swetz and Zeitlinger  
Keizersgracht 471-487  
Amsterdam C.  
Martinus Nijhof  
Lange Voorhout 9  
The Hague
- INDIA**  
Hind Book House  
66 Babar Road  
New Delhi 1
- ITALY**  
Santo Vanasia  
Via M. Macchi 71  
Milano  
Libreria Commissionaria Sansoni  
Via La Marmora 45  
Firenze  
Techna  
Via Cesi 16.  
40135 Bologna
- JAPAN**  
Kinokuniya Book-Store Co. Ltd.  
826 Tsunohazu 1-chome  
Shinjuku-ku  
Tokyo  
Maruzen and Co. Ltd.  
P. O. Box 605  
Tokyo-Central
- KOREA**  
Chulpanmul  
Phenjan
- NORWAY**  
Tanum-Cammermeyer  
Karl Johansgt 41-43  
Oslo 1
- POLAND**  
Ruch  
ul. Wronia 23  
Warszawa
- ROUMANIA**  
Cartimex  
Str. Aristide Briand 14-18  
Bucuresti
- SOVIET UNION**  
Mezhdunarodnaya Kniga  
Moscow G-200
- SWEDEN**  
Almqvist and Wiksell  
Gamla Brogatan 26  
S-101 20 Stockholm
- USA**  
F. W. Faxon Co. Inc.  
15 Southwest Park  
Westwood Mass. 02090  
Stechert Hafner Inc.  
31. East 10th Street  
New York, N. Y. 10003
- VIETNAM**  
Xunhasaba  
19, Tran Quoc Toan  
Hanoi
- YUGOSLAVIA**  
Forum  
Vojvode Mišića broj 1  
Novi Sad  
Jugoslovenska Knjiga  
Terazije 27  
Beograd



# ACTA ANTIQUA

## ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

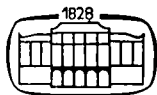
I. BORZSÁK, I. HAHN, J. HORVÁTH, GY. MORAVCSIK,  
ZS. RITOÓK, S. SZÁDECZKY-KARDOSS

REDIGIT

J. HARMATTA

TOMUS XX

FASCICULI 3—4



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1972

ACTA ANT. HUNG.

# ACTA ANTIQUA

## A MAGYAR TUDOMÁNYOS AKADÉMIA KLASSZIKA-FILOLÓGIAI KÖZLEMÉNYEI

SZERKESZTŐSÉG ÉS KIADÓHIVATAL: 1054 BUDAPEST, ALKOTMÁNY UTCA 21.

Az *Acta Antiqua* német, angol, francia, orosz és latin nyelven közöl értekezéseket a klasszika-filológia köréből.

Az *Acta Antiqua* változó terjedelmű füzetekben jelenik meg. Több füzet alkot egy kötetet.

A közlésre szánt kéziratok a következő címre küldendők:

*Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 21.*

Ugyanerre a címre küldendő minden szerkesztéségi és kiadóhivatali levelezés.

Megrendelhető a belföld számára az „Akadémiai Kiadó”-nál (1363 Budapest Pf 24 Bankszámla 215 11488), a külföld számára pedig a „Kultúra” Könyv- és Hírlap Külkereskedelmi Vállalatnál (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Bankszámla: 218 10990) vagy külföldi képviselőinél és bizományosainál.

Die *Acta Antiqua* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der klassischen Philologie in deutscher, englischer, französischer, russischer und lateinischer Sprache.

Die *Acta Antiqua* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Mehrere Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

*Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 21.*

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaktion und den Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten. Abonnementspreis pro Band: \$ 32.00.

Bestellbar bei dem Buch- und Zeitungs-Außenhandels-Unternehmen »Kultúra« (1389 Budapest 62, P.O.B. 149 Bankkonto Nr. 218 10990) oder bei seinen Auslandsvertretungen und Kommissionären.

DIE ARISCHEN SPRACHRESTE IN VORDERASIEN — EINE  
ABWEHR DER HYPERKRITIK

I. I. M. Diakonoffs kürzlich auch in deutscher Sprache erschienener Rezensions-Aufsatz «Die Arier im Vorderen Orient: Ende eines Mythos»<sup>1</sup> verlangt nach einer Stellungnahme. Über seinen fachlichen Inhalt wird, wie die folgenden Seiten zeigen, eine ruhige Diskussion möglich sein; was an ihm ärgerlich und gefährlich ist, liegt einmal in der unglücklichen Titelwahl, die manchen Außenstehenden den Eindruck vermitteln mußte, der Nachweis arischer Sprachreste im Mitannengebiet habe sich auf einen «Mythos», auf die überkühnen Behauptungen einiger Phantasten reduziert<sup>2</sup> — ein Eindruck, den die fachkundige Lektüre von Diakonoffs Ausführungen keineswegs bestätigt. Zum anderen ist die Unterstellung zurückzuweisen, die besonders in den Schlußsätzen des Aufsatzes überdeutlich wird: die Forschung habe noch bis in die späten Sechzigerjahre, bis zum Erscheinen von Annelies Kammenhubers Buch,<sup>3</sup> einer maßlosen, aus nichtwissenschaftlichen Motiven gespeisten Überschätzung dieser arischen Sprachreste gehuldigt.<sup>4</sup> Meine erste Stellungnahme ist der hier abgedruckte Vortrag, den ich die Ehre hatte als Inhaber des Wiener Indogermanistik-Lehrstuhles zur 100-Jahr-Feier des Budapestener Nachbar-Institutes zu halten. Ich lasse ihn hier in der unveränderten Form, nur um Anmerkungen vermehrt, erscheinen; eine systematischere Darlegung wird, zusammen mit einem bibliographischen Supplement<sup>5</sup> zur Frage der Indo-Arier

<sup>1</sup> I. M. DIAKONOFF: Die Arier im Vorderen Orient: Ende eines Mythos (Zur Methodik der Erforschung verschollener Sprachen). *Orientalia* 41 (1972) 91ff.; vorangegangen war die russische Fassung: I. M. Д'ЯКОНОВ: Арийцы на ближнем Востоке: конец мифа (К методике исследования исчезнувших языков). *VDI* 1970/4, 39ff. — Der Rezensionsaufsatz bezieht sich auf das Buch von A. KAMMENHUBER: Die Arier im Vorderen Orient. Heidelberg 1968.

<sup>2</sup> S. dazu unten § 3.

<sup>3</sup> S. o. Anm. 1.

<sup>4</sup> Dazu unten § 3.

<sup>5</sup> Das Supplement soll mein vorwiegend bibliographisches Buch «Die Indo-Arier im Alten Vorderasien» (Wiesbaden 1966) ergänzen: durch die Bibliographie der seitdem erschienenen Arbeiten (1966—1974) und durch Nachträge des mir Entgangenen in der dort vorgelegten Bibliographie 1884—1965.

im Alten Vorderasien, im Rahmen der Sitzungsberichte der Österreichischen Akademie der Wissenschaften herauskommen.<sup>6</sup>

2. Vorweg sei kurz geschildert, um welches linguistisch-historische Phänomen es sich handelt.

2.1. Unsere Darstellung hat vom *Mitanni*-Reich auszugehen: von jener etwa ein Jahrhundert lang — von der Mitte des 15. bis zur Mitte des 14. Jahrhunderts v. Chr. — recht bedeutenden Macht in Vorderasien, einem geschichtlichen Partner des Ägypten der 18. Dynastie und des wiedererstarkten hethitischen Reiches unter dem Großkönig Šuppiluliuma, der die Eigenstaatlichkeit des Mitannireiches brechen sollte. Die Sprache der Kerngebiete des Mitannistaates ist bekannt: es ist die *hurratische*, in der König Tušratta von Mitanni einmal sogar, offenbar in Ermanglung eines akkadischen Schreibers, einen Brief an den Pharao richten läßt. Zu diesen hurritischen Sprachresten in Mitanni kommen aber noch bestimmte Relikte einer indoiranischen Sprache archaischen Charakters, die darauf schließen lassen, daß versprengte Gruppen von Trägern dieser viel östlicheren indogermanischen Sprache in einer Epoche der Mitanni-Geschichte eine Rolle gespielt haben müssen. Die Darlegung dieser Sprachreste erfolgt am besten durch eine Schilderung ihres allmählichen Bekanntwerdens in den letzten achtzig Jahren.

2.1.1. Die ersten drei Lustren dieses Zeitraums bilden gleichsam die «Vorgeschichte», in der nur unklare Ahnungen möglich waren. Es ist die Zeit nach dem Fund der Tontafeln von *El Amarna*, des Archivs mit einem Teil der Korrespondenz, die Amenophis III. und sein Sohn Echnaton mit den östlichen Staaten unterhalten hatten. Durch diesen Archivfund waren erstmals Namen der Könige von Mitanni, dazu die Namen einiger Fürsten der mehr oder minder abhängigen Stadtstaaten Palästina-Syriens bekannt geworden; seit der ersten Edition des 1887 zu Tage getretenen Archivs, der Londoner Ausgabe von 1892, wurde die Beobachtung erörtert, daß diese Namen dem Typus komponierter Namen gleich kamen, die vor allem aus der altiranischen Überlieferung bekannt waren: Namen aus der Mitanni-Dynastie wie *Artatama* und *Artaššumara*, syrische Dynasten-Namen wie *Artamanya* schienen sich an den Typus von Persernamen wie *Artaxerxes* oder *Artaphernes* anzuschließen. Wäre unsere Kenntnis auf diesen Archivfund beschränkt geblieben, wir wären nie über die im Grunde fruchtlose Diskussion hinausgeklagt, die sich zwischen Gelehrten anbahnte, welche wegen dieser Anklänge an frühe Meder oder Skythen im Vorderasien des 2. Jahrtausends denken

<sup>6</sup> »Die Arier im Vorderen Orient: ein Mythos? Mit einem bibliographischen Supplement«. Wien, SbÖAW, 1974.

wollten, und solchen, die es richtiger fanden, auf Schlüsse aus dem oft so trügerischen onomastischen Material zu verzichten.<sup>7</sup>

**2.1.2.** Das wurde anders, nachdem Hugo Winckler 1906 das Staatsarchiv der hethitischen Könige in *Boğazköy* aufgefunden hatte, dessen akkadisch geschriebene Urkunden — anders als die hethitischen Texte des Archivs, die damals noch der Erschließung harrten — sogleich ausgewertet werden konnten. So machte Winckler schon 1907 einen Staatsvertrag in akkadischer Sprache zwischen dem hethitischen Großkönig und seinem mitannischen Schützling bekannt, worin — in einer langen Götterliste am Ende des Vertrages, an hundertfünfter bis hundertachter Stelle — vier Götternamen erschienen, die sich, trotz hurritischer Umkleidung,<sup>8</sup> mit den aus dem Pantheon der vedischen Inder bekannten Gottheiten *Mitra* und *Varuṇa*, *Indra* und den Götterzwillingen *Nāsatyā* gleichsetzen ließen. Die Kenntnis dieser Namensformen ließ den Gedanken an frühe Iranier, obwohl er lange nicht völlig aus der Literatur verschwunden ist, zurücktreten; für die linguistische Deutung dieser Sprachreste standen künftighin vor allem zwei Möglichkeiten zur Wahl: die Auffassung als Indo-Arisch, also einer archaischen Ausprägung der indogermanischen Sprache Indiens; und die Annahmen einer Bezeugung der noch ungeteilten Vorstufe des Indischen und Iranischen. Eine der interessantesten Arbeiten aus dieser Zeit, ein Aufsatz des großen Althistorikers Eduard Meyer, faßt diese Deutung in die Worte: «Die von der Forschung rekonstruierte arische Periode tritt uns zum ersten Male urkundlich entgegen».<sup>9</sup> — Die Frage wird uns noch kurz zu beschäftigen haben.<sup>10</sup>

**2.1.3.** Nach der Erschließung der hethitischen Sprache wurde noch ein zweiter Fund aus den Grabungen von *Boğazköy* für dieses Problem wesentlich. Es handelt sich um einen hethitischen Text aus dem 14. Jahrhundert, der einen *Kikkuli* 'aus dem Lande Mitanni' als Verfasser nennt. Dieser Traktat über Training und Wartung von Wagenrennpferden bringt in glossierender Form Fachausdrücke, und zwar neben hurritischen auch eindeutig arische: so erscheinen für die «Einser-, Dreier-, Fünfer-, Siebener- und Neuner-Strecke» Zusammensetzungen mit *-wa-ar-ta-an-na* 'Strecke, Runde' (vgl. ai. *vartanī-* 'Weg, Bahn'), deren Vorderglieder *a-i-ka-*, *ti-e-r(a)-*, *pa-an-za-*, *ša-at-ta-* und *na-(a-)* lauten — also in einem unübersehbaren Ensemble mit den arischen Zahlwörtern für die ungeraden Einer zusammengehörig, die durch ai. *éka-*

<sup>7</sup> Eine Vorstellung von dieser ersten Periode der Geschichte unseres Problems vermitteln die Seiten 41 bis 45 der analytischen Bibliographie meines Buches von 1966 (o. Anm. 5).

<sup>8</sup> S. jetzt die Umsetzung dieses Götternamen-Passus in einen «typisch hurritischen Satz, dessen Sinn klar ist» bei DIAKONOFF a. a. O. 106 f.

<sup>9</sup> E. MEYER, KZ 42 (1909) 26.

<sup>10</sup> S. u. § 7.

(< \**aika-*) 'ein', *tri-* 'drei', *pāñca-* 'fünf', *saptá-* 'sieben' und *náva-* 'neun' repräsentiert werden.<sup>11</sup>

3. Die arische Deutung der Kikkuli-Glossen stellt natürlich auch Diakonoff nicht in Abrede; er bemerkt lediglich, zu Recht, «daß diese 'Arismen' keine Entlehnungen ins Hethitische, sondern erstarrte terminologische Glossen sind, die nicht nur für die Hethiter, sondern auch schon für die Mitanni-Hurriter tot waren».<sup>12</sup> In gleicher Weise erkennt er prinzipiell an, daß im Mitanni-Vertrag arische Götternamen erscheinen.<sup>13</sup> -- Hier gilt es ein erstes Mal kritisch innezuhalten: da Götternamen und insbesondere Zahlwörter einer Sprache zugehören, da eine Sprache eine bestimmte Zahl von Sprachträgern voraussetzt und diese Sprachträger somit kein «Mythos» sein können, erweist sich Diakonoffs Titelwahl schon jetzt als höchst unglücklich und gefährlich. Die Fairneß gebietet freilich, festzustellen, daß Diakonoff nur an den Mythos «von der kolossalen Rolle der arischen Kulturträger in Altvorderasien»<sup>14</sup> gedacht hat, der in der Tat, ganz abgesehen von Perioden ideologischer Einflußnahme,<sup>15</sup> schon in der Frühzeit der Forschung an Überzeichnungen und Irrtümern zu belegen ist: man denke an längst überwundene Behauptungen wie die von dem arischen Weltreich der Hyksos,<sup>16</sup> von der halbmitannisch-arischen Herkunft von Pharaonen wie Amenophis III. und Amenophis IV. und einer damit zusammenhängenden kulturellen Einflußname auf das amarna-zeitliche Ägypten,<sup>17</sup> an die Deutung des Hurriternamens in der falschen Lesung *Harri* als «die Blonden», und dergleichen mehr.<sup>18</sup> Aber man hätte bei Diakonoff gerne gelesen, daß in dem letzten Vierteljahrhundert solche Irrtümer und Übersteigerungen bei keinem seriösen Gelehrten mehr zu finden waren. Er hat lediglich eine popularisierend-unkritische Darstellung anzuführen, die noch 1962 ähnliche Gedanken vertrat;<sup>19</sup> im übrigen ist er offenkundig ein Opfer der suggestiven Selbsteinschätzung A. Kammenhubers, die in einer geschmackssicheren Übermensch-Pose die vor ihr liegende «Forschung»<sup>20</sup> als *ein Gelächter und eine schmerzliche Scham* abzutun verstanden hat. Man könnte es mit solchen ärgerlichen Personalien bewenden lassen, wäre nicht Diakonoff durch sein Streben nach Mythos-Zerstörung dazu gedrängt worden,

<sup>11</sup> Zu diesem Forschungsabschnitt vgl. meine analytische Bibliographie (o. Anm. 5, 7) 59 ff., auch 136 f., 148 b; KAMMENHUBER, *Die Arier* (o. Anm. 1) 196 ff.

<sup>12</sup> DIAKONOFF a. a. O. 112.

<sup>13</sup> DIAKONOFF a. a. O. 91, 105 ff.

<sup>14</sup> DIAKONOFF a. a. O. 120.

<sup>15</sup> Vgl. z. B. die Analyse einiger Titel von 1936 in meiner Bibliographie (*Die Indo-Arier im Alten Vorderasien* 83 f.), z. B. Nr. 36 M, O, P, R.

<sup>16</sup> Vgl. meine Bibliographie 147b unter «Hyksos»; grundlegend F.W.Frh.v. BISSING: *Das angebliche Weltreich der Hyksos*, AfO 11 (1936–37) 325 ff.

<sup>17</sup> Lit. bei VERF., *Die Indo-Arier im Alten Vorderasien* (1966) 32 f.

<sup>18</sup> VERF., a. a. O. 25 f.

<sup>19</sup> DIAKONOFF a. a. O. 91 f.

<sup>20</sup> Zu dem mehrmaligen «Forschung» in Anführungszeichen und anderen Unerfreulichkeiten in KAMMENHUBERS polemischer Diktion s. VERF., *Asiatische Studien* 23 (1969) 151 Anm. 23.

höchst plausiblen und nüchternen linguistischen Schlüssen eine Hyperskepsis entgegenzusetzen, die ihn seine Vorgängerin übertreffen und sogar kritisieren<sup>21</sup> läßt — und die, konsequent zu Ende geführt, die Aufgabe jeder sprachgeschichtlichen Argumentation zur Folge haben müßte. Es ist nötig, diese Hyperskepsis — zumal in einem Aufsatz mit dem Untertitel «Zur Methodik der Erforschung verschollener Sprachen» — bloßzulegen.

4. Das erste Beispiel betrifft die Namen der Mitanni-Dynastie. Gehen wir in der umgekehrten Reihenfolge als in der Forschungsgeschichte an sie heran: aus dem Mitanni-Reich kommt ein Traktat, der neben hurritischen auch arische Fachausdrücke enthält; in einem Vertrag, den ein Mitanni-Prinz abschließt, erscheinen arische Götternamen; und nun kennen wir auch — (in der Forschungsgeschichte steht ihre Kenntnis vielmehr am Beginn) — die Namen der Könige dieses Mitanni-Reiches. Es sind, wie wir wenigstens aus einem Fall schließen dürfen,<sup>22</sup> Thron-Namen; die privaten Namen der Könige waren hurritisch — so, wie die Frauen der Dynastie nur hurritische Namen tragen. Wir haben also Thronnamen vor uns, die nicht der hurritischen Sprache des Mitannistaates entstammen, und die — ich zitiere einen unverdächtigen Zeugen, Diakonoff<sup>23</sup> — «aus keiner bekannten altvorderorientalischen Sprache hergeleitet werden können». Nach der sprachlichen Situation im Mitannireich würden wir primär erwarten, daß die Namen der Könige aus der Sprache dieses Reiches, der hurritischen, kommen; das tun sie nicht, sie stehen sogar zu den hurritischen Privatnamen in Opposition. Eine Herkunft aus einer benachbarten oder traditionsmächtigen Sprache des Alten Orients fällt gleichfalls aus, da diese Sprachen, wie wir hörten, keine Deutungen für diese Namen bieten. Wir werden jetzt schon stark an die verbleibende Möglichkeit herangeführt: daß die zweite Sprache, die für den Mitannibereich noch in Relikten nachweisbar ist, daß die arische Sprache der Glossen aus dem aristokratischen Bereich von Pferd und Wagen, die Sprache jener Götternamen, die sich inmitten einer Menge anderer Götter noch bis in die Untergangszeit gerettet haben, auch die Sprache jener Thronnamen gewesen ist. Diese ansprechende Möglichkeit kann sich natürlich nur dann zur Sicherheit verdichten, wenn der sprachliche Befund sie bestätigt; dazu seien die Namen der sicher zusammengehörigen Dynastie von Sauššattar bis zu «Mattiwaza» vorgeführt — auf die unklaren frühen Könige und die Fürsten des Nachfolgestaates Hanigalbat können wir hier verzichten:<sup>24</sup>

<sup>21</sup> DIAKONOFF a. a. O. 111 Anm. 79.

<sup>22</sup> Lit. bei VERF., Die Indo-Arier im Alten Vorderasien 29 Anm. 1; KAMMENHUBER a. a. O. 71.

<sup>23</sup> DIAKONOFF a. a. O. 103.

<sup>24</sup> Die historischen Daten sind gut zusammengestellt bei KAMMENHUBER a. a. O. 62 ff.

1. *Sa-uš-sa-ta-tar*, *Sa-uš-ša-tar* u. a.<sup>25</sup> [König, um 1440], Sohn eines *Bar|Pár|Maš-sa-ta-tar* (König?).
2. *Ar-ta-ta-a-ma* (König, um 1420; gibt Thutmosis IV. eine Tochter zur Gattin).
3. *Šut-t[ar-na]*, *Šu-ut-tar-na(?)*<sup>26</sup> [König, um 1400; gibt seine Tochter Giluḥepa dem Pharao Amenophis III. zur Gattin].
4. *Ar-ta-aš-šu-ma-ra* (Sohn von 3; bald nach dessen Tod ermordet).
5. *Du-uš-rat-ta* (usw.<sup>27</sup>) [Sohn von 3; König, um 1380; gibt seine Tochter Tatuhepa Amenophis III. zur Frau].
6. *Kur-ti|Šat-ti-ū-az-za* «Mattiwaza» (Sohn von 5; Vasall Šuppiliumas I.).

4.1. Diese Namen stimmen zur Struktur indo-iranischer komponierter Personennamen; auf das aus der altiranischen Namengebung so vertraute Namenglied *Arta-* ist schon in den frühesten Äußerungen zu diesem Material, vor acht Jahrzehnten, hingewiesen worden. Das wäre freilich noch zu wenig, aber es läßt sich wesentlich mehr bieten: der Name *Artatama* entspricht, was Diakonoff recht kavaliershaft übergeht,<sup>28</sup> einem altindischen Kompositum *ṛtā-dhāmā* 'dessen Wohnstätte das Ṛta ist' und einer altindischen Textfigur *ṛtāsya dhāma*, die sich durch Übereinstimmung mit awestischem Gebrauch<sup>29</sup> auf eine schon indo-iranische dichtersprachliche Figur zurückführen läßt. Der Zusammenhang zwischen Namenschatz und Dichtersprache, zwischen poetischen Komposita und Wendungen und der Bildung von Eigennamen<sup>30</sup> sollte bekannt sein.

Der Name *Artaššumara* läßt sich aus dem Vorderglied *Rta-* und einem Hinterglied *\*-smara-* 'gedenkend' deuten, das in der Namengebung des Iranischen Verwendung gefunden hat.<sup>31</sup>

*Dušratta|Tušratta* ist wiederum von einem Kompositum, einer Textfigur des vedischen Indisch nicht zu trennen: *veśā-ratha-* 'dessen Streitwagen ungestüm vordringt', *rāthah . . . vesaḥ*. Der Name ist freilich nicht unmittelbar mit diesem Kompositum zu vereinigen, sondern mit einer Verbindung der

<sup>25</sup> Zu den einzelnen Formen dieses Namens und ihrer Problematik s. KAMMENHUBER a. a. O. 65 ff. — Kein Gewicht hat allerdings ihr Argument S. 67, das aus fehlender Unterscheidung von Patronymika und Propatronymika resultiert: s. dazu VERF.: *Onomastica Persepolitana* (Wien 1973) 282 f. Anm. 66.

<sup>26</sup> Die einzelnen Formen bei KAMMENHUBER a. a. O. 69.

<sup>27</sup> Zu den Namensformen s. KAMMENHUBER a. a. O. 71 f., 81.

<sup>28</sup> DIAKONOFF a. a. O. 102, anders 108.

<sup>29</sup> Zuletzt B. SCHLERATH: *Awesta-Wörterbuch, Vorarbeiten II* (Wiesbaden 1968) 157a (ad Y 46, 6).

<sup>30</sup> S. neuestens R. SCHMITT: *Indogermanische Dichtersprache und Namengebung* [= Innsbrucker Beiträge zur Sprachwissenschaft, Vorträge 10], Innsbruck 1973.

<sup>31</sup> VERF., *Die Sprache* 5 (1959) 91 Anm. 72; vgl. bereits W. EILERS: *Iranische Beamtennamen in der keilschriftlichen Überlieferung* (Leipzig 1940) 125, der sogar einen iranischen Namen *\*Rta-hmara-* für möglich hält.



beiden Lexeme, die im Vorderglied eine den Ablaut- und Wortbildungsgesetzen entsprechende Variante aufwies.<sup>32</sup>

Der Name des letzten, schon entmachteten Königs ist leider mit dem polyphonen Zeichen KUR geschrieben. Unter den möglichen Lesungen des Namens ist diejenige, die in fast alle Geschichtswerke übergegangen ist, «*Mattivaza*», mit größter Wahrscheinlichkeit falsch; es bleiben die Möglichkeiten *Kurtivaza* und auch — wie ein unbestrittener Kenner, Wolfram v. Soden, jüngst gezeigt hat<sup>33</sup> — *Šattivaza*; zu der letzteren habe ich nur anzumerken, daß sie sich in ein ganzes Ensemble altindoarischer Komposita und Textfiguren, in korrekter Bildungsweise, stellen würde.<sup>34</sup>

Für diese Namen, deren arischer Ursprung — da sie weder dem Hurritischen noch einer anderen historisch in Frage kommenden Sprache entstammen — prinzipiell wahrscheinlich ist, finden wir also Verbindungsmöglichkeiten mit alten indo-iranischen Komposita, Textfiguren, zumindest mit Einzelgliedern, die in der Namengebung nachgewiesen sind. Bei der communis opinio, daß die Mitanni-Könige arische Thronnamen tragen, kann es getrost bleiben; wenn Diakonoff verkündet, daß es «unter ihnen fast keine klaren indo-iranischen Namen gibt»,<sup>35</sup> so ist dies nur im Vordergrund vorsichtig und methodenstreng, im Effekt aber eine gedankenlose und fahrlässige Fehlunterrichtung der Nachbarfächer.

5. Gewiß sind nicht alle Namen dieser Dynastie in gleicher Weise an belegtes Sprachgut anzuschließen, dessen onomastische Verwendung wahrscheinlich ist; für alle freilich gilt, daß sie eine formale Ähnlichkeit mit arischen Namen haben und aus keiner anderen in Betracht kommenden Sprache deutbar sind. Daß eine Gruppe von Namen nicht ausnahmslos deutbar ist, gehört aber in den allgemeinen Erfahrungsschatz der Linguistik; auch in einer linguistisch so eindeutigen Gruppe wie der Achämenidendynastie finden sich neben Namen von klarster altpersischer Deutung wie *Achaimenes*, *Dareios*, *Xerxes* solche von fraglicher Etymologie, wie *Kambyses*. Wer in den Altertumswissenschaften Auskünfte von der Vollständigkeit eines Kursbuchs erwartet, sollte seine Aktivität wirklich auf ein anderes Gebiet verlegen. Ich habe jedoch, nach anderen,<sup>36</sup> mehrmals festgestellt,<sup>37</sup> daß die Zugehörigkeit

<sup>32</sup> Ich möchte hier die Sätze wiederholen, die ich in *Asiatische Studien* 23 (1969) 149 f. KAMMENHUBERS Urteil entgegengestellt habe, die Verbindung mit *vesá-ratha* «beruh[e] leider auch nur auf einem Anklang»: «Hier ist», schrieb ich, «die Unterrichtung der Assyriologen über die Resultate linguistischer Forschung einfach fahrlässig . . . Nicht ein 'Anklang', also krasse Unwissenschaftlichkeit, sondern das Bemühen um Ablaut und Morphologie hat zu der Erklärung des Namens finden lassen».

<sup>33</sup> W. V. SODEN, *Zeitschr. f. Assyriologie* 60 (1970) 227. — Die Frage wird in meinem kommenden Buch (s. o. Anm. 6) nochmals aufgerollt werden.

<sup>34</sup> S. VERF., *ZDMG* 111 (1961) 452 Anm. 3a; dazu KAMMENHUBER a. a. O. 83 u. Anm. 266.

<sup>35</sup> DIAKONOFF a. a. O. 103.

<sup>36</sup> Z. B. P. THIEME, *JAOS* 80 (1960) 306a Anm. 1 = *Kleine Schriften* (Wiesbaden 1971) 401a Anm. 1.

<sup>37</sup> Vgl. etwa *Die Indo-Arier im Alten Vorderasien* 21 f.

aller Namen der Dynastie zu einer Sprache wahrscheinlich sei. Dies wird von Diakonoff mißverstanden, der mir [leider gerade hier ohne Zitat, ohne Möglichkeit der Nachprüfung] die Ansicht zuschreibt, ich würde, «wenn ein oder mehrere P[ersonen] N[amen] in einer Familie sicher arisch sind, . . . auch andere (unklare) PN derselben Familie als arisch» betrachten lassen<sup>38</sup> — während ich gerade diese weltfremde Auffassung bei Kammenhuber, wo sie erscheint, kritisiert habe.<sup>39</sup> Was ich vielmehr annahm, ist, daß eine einmal gesetzte Tradition von Thronnamen — noch dazu aus einer damals wohl schon zugunsten des Hurritischen untergegangenen Sprache — durch die ganze Dynastie durchgehalten wurde; mit diesem Argument können wir ein weiteres Mal zu der communis opinio zurückkehren: die Mitanni-Könige, und offenbar alle, trugen arische Thronnamen.

5.1. Die Argumentation mit Namen wird man sicher gerne verlassen; Namen als sprachliche Zeichen, deren semantische Seite fast immer Hypothese bleibt, sind in einer linguistischen Argumentation möglichst nur als zusätzliches Material verwendbar. Immerhin hat die Onomastik in unserem Problemkreis eine größere Rolle gespielt, da man seit den Anfängen auch viele Namen außerhalb des Mitannistaates, aber in seinem Einflußbereich, aus arischem Sprachgut deutete — vornehmlich die der Stadtfürsten syrischer und palästinensischer Poleis. Hier ist vermehrte Vorsicht am Platze; aber auch hier kann Hyperkritik in kritiklose Neinsagerei umschlagen. Vorweg: die Möglichkeit arischer Herkunft solcher Namen bleibt bestehen, «auch im Falle einiger P[ersonen]N[amen] syrisch-palästinensischer Dynasten, und zwar wohl derer, die mitannischer Abstammung waren» — so Diakonoff.<sup>40</sup> Ferner: ein arischer Name wird auch dann noch nicht prinzipiell ausgeschlossen, wenn der Vater des Namensträgers hurritisch benannt war, wie jetzt auch in einer unbeabsichtigten — da irrig auf mich bezogenen — Kammenhuber-Kritik Diakonoffs zu lesen ist.<sup>41</sup> Nach wie vor wird man nur ganz wenige, ganz schlagende Deutungen außerhalb der Mitanni-Dynastie suchen. Wenn aber zum Beispiel ein so charakterisiertes Gebilde wie *Bi-ri-ya-aš-šu-wa* erscheint, das völlig regelgerecht ein arisches \**Priyâšva*- («Philippos») wiedergäbe, als solches mit dem iranischen Namen aus Persepolis, *Pir-ri-aš-ba*,<sup>42</sup> formgleich wäre und sich in ein reiches Ensemble dichtersprachlicher Verbindungen von *priyâ-/pri-* und *âšva-* in beiden altindoiranischen Sprachen einfügte<sup>43</sup> — dann bedarf es schon eines linguistischen Augenfehlers, um wegen eines hurritischen Vatersnamens diese überzeugende Deutung mit Kammen-

<sup>38</sup> DIAKONOFF a. a. O. 108.

<sup>39</sup> Asiatische Studien 23 (1969) 148.

<sup>40</sup> DIAKONOFF a. a. O. 116.

<sup>41</sup> DIAKONOFF a. a. O. 108.

<sup>42</sup> VERF.: *Onomastica Persepolitana* (1973) 218 (§ 8.1340).

<sup>43</sup> VERF., *Asiatische Studien* 23 (1969) 148 f.

huber «entfallen»<sup>44</sup> zu lassen. Das Bestehen eines arischen Elementes auf der so bunten Namenpalette der Mitte des 2. Jahrtausends zeigt sich auch darin, daß der Boden weiterhin Namenbelege freigibt, deren Deutung selbst den überspitzten<sup>45</sup> Forderungen Diakonoffs genügen mag — wie jenen *Bi-ir-ya-ma-aš-da* auf einer neu gefundenen Tafel aus dem palästinensischen Ta'anach, über den ich 1972 vor der Österreichischen Akademie der Wissenschaften berichten konnte:<sup>46</sup> er gibt \**Priya-mazdha-* wieder, die für die Mitanni-Periode zu belegende lautgetreue Entsprechung zu einem erhaltenen Personennamen der ältestbezeugten indoiranischen Sprache, des vedischen Altindisch, wo *Priyámedha-* als N. pr. erscheint.

6. Zu den arischen Sprachresten in Vorderasien hat man neben den Kikkuli-Glossen, den Götternamen des Mitanni-Vertrages, den Thronnamen der Mitanni-Dynastie und einer — gewiß drastisch einzuschränkenden — Anzahl weiterer Eigennamen noch eine Reihe von Appellativen gestellt, die heute in ihrer Gesamtheit (einzelne Abstriche sind gewiß nötig) nach der prinzipiellen Ablehnung durch Kammenhuber und Diakonoff aus der Diskussion zu verschwinden drohen. Dabei handelt es sich um Vorschläge, die großteils erst den letzten 15 Jahren angehören, ausgelöst durch Beobachtungen, die Wolfram v. Soden 1957 an fremden, vordem als hurritisch angesprochenen Pferdebezeichnungen machte, die sich in akkadischen Urkunden aus Nuzi fanden. Vor dem hurritischen Artikel *-n(n)i* (akkadisiert *-nnu*), der gelegentlich zur Einbürgerung von Lehnwörtern in das Hurritische verwendet wird, fanden sich die Wortkörper *b/pa-ap-ra°*, *bi/pi-in-ka<sub>4</sub>-ra°* und *ba-ri-it-ta°*; die Epitheta können die Farbe der Tiere bezeichnen. Für die beiden ersteren Wörter hat bereits v. Soden, für das dritte habe ich den Hinweis auf genau entsprechende altindische Farbwörter gegeben: *babhrú-* 'rotbraun', *piṅgalá-* 'rötlich', was in älterer Sprache \**piṅgará-* lauten mußte, und *palitá-* 'grau', älter \**paritá-*. Von weiteren Wortkörpern vor *°nni* (*°nnu*), die sich an indoiranische Appellativa von gleicher Bedeutung formal anschließen lassen, erwähne ich noch einen: *mani-nni* (*°nnu*), dessen Bedeutung 'Halsschmuck' durch ein El-Amarna-Amarna-Zeugnis zu belegen ist<sup>47</sup> und das auch einen Halsschmuck für Pferde bezeichnete<sup>48</sup> — und dem auf arischer Seite Wörter wie ai. *mani-* 'Halsschmuck', aw. *-maini-* dss. und altpersisch \**-mani-* 'Halsband von Rennpferden', das ich aus den Persepolis-Texten nachgewiesen zu haben hoffe,<sup>49</sup> gegenüberstehen. Auf der Wahrscheinlichkeit dieser formal und semantisch sauberen Gleich-

<sup>44</sup> KAMMENHUBER a. a. O. 174.

<sup>45</sup> DIAKONOFF a. a. O.

<sup>46</sup> VERF., Anzeiger der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Klasse, 109 (1972) 119 ff.

<sup>47</sup> EA 21, 40.

<sup>48</sup> EA 22 I 12.

<sup>49</sup> VERF. in: *Antiquitates Indogermanicae*, Gedenkschrift für Hermann Güntert (Innsbruck 1974) 289 ff. (mit weiterer Lit.).

setzungen möchte ich beharren. Eine Auseinandersetzung mit Diakonoff ist hier wohl nicht möglich, da er den genannten Deutungen keine begründeten Widerlegungen entgegengesetzt, sondern nur allgemeine Äußerungen des Unglaubens.<sup>50</sup> In diesem Falle müssen wir einander die Freiheit, zu glauben oder nicht zu glauben, wohl zugestehen.<sup>51</sup>

7. Ehe ich zum Schluß komme, noch eine terminologische Klärung. Ich habe bisher immer von 'Arisch' oder 'Indo-Iranisch' gesprochen, da ich die Diskussion nicht gleich mit einer weiteren Kontroverse belasten wollte. Jetzt aber lassen Sie mich feststellen, daß ich an der Präzisierung, die der Titel meines Buches «Die *Indo-Arier* im Alten Vorderasien» ausdrückt, weiterhin festhalte. Trotz der großen Nähe der ältesten Form des Indischen und der gemeinsamen, 'Urarisch' genannten Vorstufe des Indischen *und* Iranischen sind doch den vorderasiatischen Sprachresten gewisse Neuerungen des Indo-Arischen bereits zuzubilligen, im Lexikon wie in der Benennung und Gruppierung der im Mitanni-Vertrag genannten Götter.<sup>52</sup> Ich halte also die Sprache der vorderasiatischen Sprachreste für ein archaisches Indo-Arisch, für eine frühe Ausprägung der arischen Sprache Indiens, die ja in ihrer Frühform dem 'Urarischen' noch ganz nahe gedacht werden muß. Mir schiene diese Definition nicht sehr verschieden von Kammenhubers Formulierung «Urarisch altindischer Dialektprägung» — aber da diese Autorin von einer «Streitfrage», einem «unterschiedliche[n] Konzept» spricht,<sup>53</sup> muß zwischen diesen beiden Benennungen doch ein tieferer Abgrund klaffen, als mir wahrzunehmen möglich ist. Ein historisch relevanter Unterschied zwischen der Deutung der Sprachreste als urarisch einerseits, als indoarisch (altindisch) andererseits besteht freilich nur da, wo aus der altindischen Deutung der Schluß gezogen wird, diese Arier hätten nach dem Ende des mitannischen Abenteuers die Indogermanisierung Indiens herbeigeführt, was den so wünschenswerten Anschluß der dunkeln Anfänge des arischen Indien an die exakten Daten orientalischer Chronologie ermöglichte. Diese Auffassung ist aber unbedingt zurückzuweisen; die indoarische Sprache im Mitannireich war aller Wahrscheinlichkeit nach zu dessen Endzeit längst zugunsten des Hurritischen untergegangen, und es ist undenkbar, daß die nie als eigenes Volk von den Hurritern abgesetzte indoarische Gruppe die von vorderasiatischen Einflüssen freie arische Sprache der Veden nach Indien gebracht habe. «Die Indo-Arier in Vorderasien» — so schließt der Textteil meines Buches<sup>54</sup> — «blieben Episode».

8. Wir sind damit bei der letzten, der geschichtlichen Fragestellung angelangt. — Vorweg sei deutlich gemacht, daß nur der unguete Ton, den

<sup>50</sup> DIAKONOFF a. a. O. 113.

<sup>51</sup> Anders steht es mit den Widerlegungsversuchen KAMMENHUBERS, deren Peinlichkeit ich in *Asiatische Studien* 23 (1969) aufzudecken hatte.

<sup>52</sup> Vgl. *Asiatische Studien* 23 (1969) 150 ff.

<sup>53</sup> KAMMENHUBER a. a. O. 142 und Anm. 437.

<sup>54</sup> *Die Indo-Arier im Alten Vorderasien* (1966) 40.

Kammenhuber und Diakonoff in diese Diskussion gebracht haben, den Eindruck erweckt, die heute mit dem Problem der Mitanni-Arier befassten Gelehrten seien durch unvereinbare Auffassungen voneinander getrennt. Ich bekenne gerne, daß ich der vorsichtigen Auswahl des als arisch angesprochenen Sprachgutes bei den beiden Autoren weitgehend zustimme und es lediglich um einige von ihnen verworfene Fälle vermehren würde. Ich erkenne — mit ihnen — die Kikkuli-Glossen an, desgleichen die Götternamen des Mitanni-Vertrages; die Thronnamen der Mitanni-Dynastie halte ich für arisch, wobei ich ihrer Gefolgschaft nicht mehr so sicher bin;<sup>55</sup> ebenso sind einige Namen aus dem Ausstrahlungsbereich von Mitanni arisch zu deuten. Dazu bleibe ich — jetzt wohl im Gegensatz zu beiden Gelehrten<sup>56</sup> — bei der Auffassung einiger hurrisierter ursprünglich arischer Appellativa aus den Amarna-Briefen und aus Nuzi-Dokumenten. Wir erhalten also ein schmales, aber doch hinreichend charakterisiertes Korpus aus rund einem Dutzend Appellativa, aus einigen Götter- und Menschennamen; ein Korpus, das eine Gruppe von Sprachträgern voraussetzt.

**8.1.** Wie sollen wir uns diese vorstellen? Gewiß nicht als Initiatoren eines Weltreiches, das sich bis in das Ägypten der Hyksoszeit, bis in das kassitische Babylon erstreckte. Aber diese Glossen und Namen, insbesondere die Thronnamen der Könige, weisen doch «in diesem (bei weitem nicht ersten) hurritischen Staat auf die Existenz einer gewissen indo-iranischen ethnischen Komponente»; «die Indo-Iranier sind im 2. J[ahr]t[ausend] nirgends nach Vorderasien eingedrungen — mit Ausnahme eines Grenzgebiets, wo sie nur mit einer Gruppe der Hurriter — nämlich der mitannischen — in Kontakt kamen. Im mesopotamischen Königtum Mitanni gab es aber im 15. 14. J[ahr]h[undert] schon keine lebendige indo-iranische Sprache mehr, obwohl man hier von früheren Kontakten mit Indo-Iraniern wußte und diese Kontakte hochschätzte, wovon die indo-iranischen Thronnamen der Könige von Mitanni . . . und die Beibehaltung einiger indo-iranischer Gottheiten zeugen. Die Indo-Iranier haben in Vorderasien weder das Pferd, noch den leichten Streitwagen eingeführt, — beide waren hier schon lange vorher bekannt . . .; aber die Indo-Iranier haben eine erfolgreichere Trainingsmethode für Streitwagen ausgearbeitet als die Nachbarvölker, und diese Methode haben von ihnen auch die Mitanni-Hurriter entlehnt». «Die 'vorderasiatischen Arier' waren am ehesten eine abgesonderte Gruppe der auf der Wanderung in ihre späteren Wohnsitze befindlichen gemein-indo-iranischen Stämme (und zwar aus demjenigen Teil dieser Stämme, der später den indischen Zweig bildete), dessen Hauptmasse um 1500 v. Chr. Indien erreichte . . .». — Hier gewinnt eine gewiß episodenhafte, eine von den weltgeschichtlichen Erfolgen ihrer Sprach-

<sup>55</sup> S. z. B. *Asiatische Studien* 23 (1969) 149 zu der in KAMMENHUBERS Arbeitsstil begründeten Unklarheit; vgl. DIAKONOFF a. a. O. 100, 102, 103.

<sup>56</sup> S. o. § 6.

verwandten ausgeschlossene Menschengruppe doch Leben; und in diesem Fall bin ich der Gefahr enthoben, der Mythenbildung bezichtigt zu werden, denn alle zitierten Sätze stammen von — Diakonoff.<sup>57</sup> Es zeigt sich, welche glaubhaften und nüchternen Schlußfolgerungen dieser grundgelehrte Kenner so vieler Sprachen und Kulturen des Alten Orients den Althistorikern, Assyriologen und Ägyptologen zu bieten hätte, wenn er es nicht vorzöge, sie durch die Pose des Mythenzertrümmerers zu verwirren.

9. Die Beschäftigung mit dem Problem der vorderasiatischen Arier hat lange Zeit unter keinem günstigen Stern gestanden. Zu groß war die Verlockung, eine allzu karge Überlieferung durch romanhafte Schilderungen zu ergänzen; zu schwer war vielen vorstellbar, die Sprachverwandten der späteren Eroberer Indiens, der Schöpfer des Perserreiches sollten nicht auch diesem mesopotamischen Gebiet einen untilgbaren geschichtlichen Stempel aufgedrückt haben. Das ist vorüber; aber es wäre der Wahrheitsfindung wenig zuträglich, wenn diesen Übersteigerungen nun eine Haltung folgte, die nur auf diesem Gebiet auf sonst erlaubte Schlüsse verzichtete, nur auf diesem Gebiet dem Zufall eine überragende Rolle einräumte, nur auf diesem Gebiet eine kumulative Betrachtungsweise verschmähte. Es muß wieder eine Mitte gefunden werden zwischen einer schrankenlosen Auffüllung der Überlieferungslücken durch Phantasie — und einer Einstellung, die jede rekonstruierende Überbrückung verwirft, die wegen eines fehlenden Gliedes eine ganze Kette preisgibt. «In den Wissenschaften ist viel Gewisses», sagt Goethe, «sobald man sich von den Ausnahmen nicht irremachen läßt und die Probleme zu ehren weiß».

Wien.

<sup>57</sup> DIAKONOFF a. a. O. 100; 115; 116.

## DEUTUNG UND ÜBERSETZUNG DER 1972 PUBLIZIERTEN ETRUSKISCHEN INSCRIFTEN

In Studi Etruschi 40 (1972) S. 397–474 wurden ca. 70 neugefundene etruskische Inschriften veröffentlicht. Hier werde ich versuchen, die wichtigsten dieser Inschriften zu deuten und zu übersetzen. Dabei wird die erste und die interessanteste Inschrift ausführlicher behandelt, um die Prinzipien meiner Deutung und Übersetzung der etruskischen Texte klar zeigen zu können.

St. Etr. 40 (1972) S. 398–9 (Ager Faesulanus [Artimino]; sostegno a tromba di bucchero, decorato a traforo e incisione; fine del VII s.):

*mizinakularθuzalekuleniiesi*

### *Interpretation und Übersetzung*

In dieser scriptio continua kann man ohne weiteres folgende Wörter abtrennen:

*mi* 'ego, me': das Personalpronomen, das in den etruskischen Inschriften sehr häufig erscheint und schon seit langem auf Grund der kombinatorischen Methode gedeutet wurde.

*zinaku* ist zweifelsohne eine andere Person des Verbums *zinace* (TLE 27, 28, 49, 345), [*z*]inaxe oder -ke (TLE 931), *zineke* (TLE 859), *zince* (TLE 175) 3. Pers. Sing. Prät., dessen Bedeutung '(er) machte, verfertigte' schon seit langem auf Grund der kombinatorischen Methode erschlossen wurde. Wie wir weiter unten sehen werden, ist das Subjekt dieses Satzes der Vorname *Larθ*: *zinaku* ist also 1. Pers. Sing. Prät.

*larθ* ist ein gewöhnlicher etruskischer Vorname.

In *kuleniiesi* steckt der bekannte Beiname des Hermes/Mercurius griech. *Κυλλήνιος*, lat. *Cyllenius*. Das ist eine frühionisch-attische Form mit  $\bar{a} > \bar{e}$ , aber mit erhaltenem *u*, da im Ionisch-Attischen der Lautwandel  $\bar{a} > \bar{e}$  schon in der vorliterarischen Zeit stattfand, dagegen  $u > \bar{u}$  erst um die Zeit der ältesten Inschriften abgeschlossen wurde.<sup>1</sup> Für den ionischen und attischen Einfluß auf das Etruskische im VII. bis zum Anfang des V. Jahrhunderts s. C.

<sup>1</sup> Darüber s. M. LEJEUNE: Phonétique historique du mycénien et du grec ancien. Paris 1972. S. 237.

de Simone, Die griechischen Entlehnungen im Etruskischen, II. Wiesbaden 1970, S. 310 ff.

Da wir hier einen Personennamen und einen Gottbeinamen finden, so ist die wahrscheinlichste Vermutung über den allgemeinen Inhalt der Inschrift, daß es sich um eine Widmung, um eine Votivinschrift handelt: in dem Falle ist *Larθ* im Nominativ und *Culeniieśi* im Dativ. In *uzale* steckt dann aller Wahrscheinlichkeit nach der etruskische Gottname selbst. Die Inschrift ist demnach folgenderweise zu trennen und zu übersetzen:

*mi zinaku larθ uzale kuleniieśi*

«Ego elaboravi (= feci) Lars Mercurio Cyllenio (= \*Cylleniensi).»

#### Kommentar

*zinaku* (mit Schwund des auslautenden Nasals) entspricht genau dem heth. *zinnahhun* 1. Pers. Sing. Prät. von *zinna-* 'beenden, erledigen; fertig werden, aufhören; vernichten; Med. zu Ende gehen'. Solche Formen sind auch: *aliqu*, *alqu*, *alxu(n)*, *kacriqu(n)*, *młaxu*, *θapicun*, *taśxu*.<sup>2</sup> Im Hethitischen lautet das Präteritum dieses Verbums in der 1. Pers. Sing. *zinnahhun* und in der 3. Pers. Sing. (*zinnit* =) *zinnet*, woraus im Etruskischen nach dem Abfall der auslautenden Konsonanten *zinaku* und *\*zine* entstehen mußte: nach *zinaku* wurde dann *\*zine* zu *zineke* oder *zinace* umgebildet, vgl. ähnlich griech. *ἔθηκα* neben hom. (*κατ-, ἀν-*) *έθηγ* = ai. *ádhām*, *ἔθηκε* neben boiot. *ἔθη* = ai. *ádhāt* u. dgl.

*uzal-e* Dat. Sing. von *Uz-al-* 'Mercurius' stammt durch Kontraktion *wa- > u-* vom heth. *\*waš-ala-* 'Kaufmann, mercator', Nomen agentis von *waš-* 'kaufen, erwerben', zur Bildung vgl. heth. *auri-ala-* 'Grenzsoldat' von *auri-* 'Grenzwache', *išpantuzziyala-* 'Weinbesorger' von *išpantuzzi-* 'Weinfaß' u. ä.

Die Kontraktion (*u*)*wa > u* ist eine häufige Erscheinung im Hethitischen, vgl. *waranu* = *uranu* 'er soll verbrennen', *lahḫuwatin* = *lahḫutin* 'gießt!', *hūwartaš* = *hurtaš* (er) 'verfluchte' u. ä.<sup>3</sup>

Etr. *uzal-* bedeutet also 'mercator, Kaufmann' und ist die etruskische Entsprechung des lateinischen *Mercurius*, einer Ableitung von *merx* 'Ware' *mercor* 'treibe Handel, kaufe', vgl. auch *mercator* 'Kaufmann': *Mercurius* ist der Gott des Handels, des Warenverkehrs und des Gewinns. Der lateinische Name scheint eine Lehnübersetzung des etruskischen Namens zu sein. *Mercurius* hatte einen Tempel in Rom seit 495 v. u. Z.

*Kuleniieśi* Dat. Sing. ist eine Ableitung von *Kulen-* = *Cyllēna*, *Cyllēnē* durch das Suffix *-(i)eśi* = lat. *-(i)ensi-s*, vgl. lat. *Atheniensis*, *Carthaginiensis*, *Corinthiensis*, *Siciliensis*. Das etruskische Suffix ist vom hethitischen Possessiv-

<sup>2</sup> Die Belegstellen sind nach den Indices meiner Etruskischen Sprachwissenschaft. I—II. Sofia 1970—1, zu finden.

<sup>3</sup> Darüber s. J. FRIEDRICH: Hethitisches Elementarbuch, I. Heidelberg 1960. S. 27.



suffix *-ašši-* ererbt.<sup>4</sup> Die Form *-iesi* ist bei den *i*-Stämmen (*ia* > *ie*) entstanden. Es scheint, daß das lateinische Suffix aus dem Etruskischen entlehnt wurde.<sup>5</sup>

St. Etr., 40 (1972) S. 406–8 (Volcii; coperchio di impasto; VII s.):

*ei mipi kapi min unar av equs mi*

«Fecit me quidem Capius, (is) me mittit: vide potus me.»

*ei* (häufig) = heth. *eit* 'fecit'.

*mi-pi* für *min pi* (Schwund des Nasals vor *p*) = *mi(n)* 'ego, me' und *pi* = heth. *pit* 'eben' (hervorhebende Partikel).

*Kapi*, vgl. etr. *Cape*, *Capisa* Gen., *Capi-u* Nom. Deminutiv, *Capine*, *Capna* u. ä. PN. (Oder *capi* = lat. *capis*, *-idis* f. 'Henkelschale, Opferschale'?).

*min* 'me' Akk. Sing. von ide. \**mēm*; *min-i* mit deiktischem *-i*.

*unar* (auch TLE 13) = heth. \**unnari* 3. Pers. Sing. Präs. Med.-Pass. (*hi*-Konjugation) von *unna-* 'hertreiben; herschicken; herfahren, hereilen'.  
*av* = heth. *au* 'vide', *equs* = heth. *akuwanz* 'potus'.

Zum Inhalt vgl. TLE 13 (Suessula iuxta Capuam; patera; V s.) = <sup>a)</sup>*θupes fuluśla mi ei minpi kapi min unar θevruclnax* <sup>b)</sup>*acesc* «Thupi (*gen.*) Fullonis-e-gente (sum) ego; fecit me quidem Capius; me mittit *Ταυρογενεϊ* (= Dionyso) is . . .» Darüber s. Etr. Sprachwissenschaft, I, S. 34 f.

St. Etr. 40 (1972) S. 421–5 (Caere; anfora di bucchero; 660–640):

a) *mini usile muluwanice* «Me Soli vovit».

b) *mi amu*

*Usile*: nach C. de Simone, a. a. O., ist es ein altetruskischer Vorname, was möglich ist, vgl. CIE 5003 *mi useles apenas šuθi*. M. E. ist *Usile* eher Dat. Sing. vom Namen des etruskischen Sonnengottes *Usil* «*Ἥλιος*», vgl. M. Buffa, Nuova raccolta, S. 205 (Volcii; specchio col sole e Iperione) <sup>1</sup>*usil* <sup>2</sup>*uprium* «Sol (= *Ἥλιος*), *Ἵπερίων*».

Die letztere Deutung hängt von der Erklärung von <sup>b)</sup>*miamu*, dessen Lesung unsicher ist, ab. Vielleicht ist hier *mi aniu*(?) zu lesen und «Ego (sum) Annio(?)» zu übersetzen: *Ani-u* (CIE 1339, 1734) ist Deminutiv von *Ani* (häufig) = lat. *Annia* oder von *Ane* (häufig) = lat. *Annius*.

*muluwanice* 'vovit', s. Etr. Sprachwissenschaft, I, S. 16 ff.

St. Etr., XL, 1972, S. 439–41 (Ager Caeretanus [Sasso di Furbara]; cylix attica; V s.):

[— — —] *etan turuce* [— — —] «Istam (*scil.* cyclicem) donavit . . .»

*etan* Akk. Sing. c.: bei den Pronomina ist der auslautende Nasal des Akkusativs in der Regel erhalten geblieben.

*turuce*, s. Etr. Sprachwissenschaft, I, S. 24 f.

<sup>4</sup> Darüber s. V. I. GEORGIEV: Etr. Sprachwissenschaft, I, S. 14 f.

<sup>5</sup> *-iensis* stammt wahrscheinlich als eine Kontamination von *-iesi-* und *-āno-*.

*Genitivus possessivus*

St. Etr. 40 (1972) S. 426–30 (Caere; olla biansata; 640–620):

A (sulla faccia meno conservata): *mi pupais θina karanas* «Ego (sum) Poppaeae tina Carani.»

B (sulla faccia conservata per esteso): [*mi*] *pupaias kalšanas θina* «Ego (sum) Poppaeae Calcani tina.»

C (al di sotto della precedente): *e*

G. Colonna, a. a. O., S. 427 schreibt: «Le due iscrizioni si differenziano tra loro esternamente per molti riguardi. L'incisione è normalmente profonda in A (e in C), mentre in B è superficialissima . . . Le due iscrizioni sono dovute non soltanto a mani diverse, ma anche ad epoche leggermente diverse.» M. E. stellt die Inschrift B eine (spätere) Verbesserung der Inschrift A dar. Ähnliches findet man in der Inschrift TLE 122: <sup>a)</sup> *ramθa: huznai θui* — — — <sup>2)</sup> *apuiatrus zil eteraias* und <sup>b)</sup> *ramθa: huznai: θui* — — — : *apuiatrus: ( ) zil eterais*.

*Pupaias* = *Pupais* Gen. von \**Pupai* weibl. PN = lat. *Poppaea*: die Genitivendung ist *-as* und durch Kontraktion *-ias* > *-is*, vgl. *eteraias* und *eterais*. Zum Genitiv auf *-as* vgl. *Atai-as* (von \**Atai* > spätetr. *Atei* = heth. *Attai*), *Velxai-as* (*Velcai-as*) von *Velxai*, *Larθai-as* und *Larθi-as*, *Marcias Titi-as* usw.

*θina* = lat. *tīna*, griech. *θίνος* 'ein Gefäß', vgl. G. Colonna, a. a. O., S. 428. Dasselbe Wort erscheint auch in folgenden etruskischen Inschriften: St. Etr. 40 (1972) S. 462 (VI s.) *θina*; TLE 864 (verbessert von G. Colonna, St. Etr., a. a. O., S. 463) *mi tite las θi[na] mla m[l]ax mlakas* «Ego Titus solvens tinam vota voveo vovens.»<sup>6</sup> Etr. *las* = heth. *laanz* Particip von *laa* 'lösen'. St. Etr. a. a. O., S. 428 (VII–VI s.): *mi velelias θina mlax mlakas* «Ego (sum) Veleeiae: tinam voveo vovens.»<sup>7</sup>

*Karanas* und *Kalšanas*: es scheint, daß *Kalšanas* eine Verbesserung für *Karanas* ist, wahrscheinlich das neue Gentile der schon verheirateten(?) *Pupai*-. Altetr. *Karanas* ist wohl = spätetr. *Carnas* Gen. vom Gentile *Carna*. Die Lesung des zweiten Namens ist nicht ganz sicher.

St. Etr. 40 (1972) S. 447–8 (Stabiae; coppetta di bucchero; VI s.):

*θanaxvils mi* «Tanaquilis (sum) ego».

*θanaxvils* Gen.: die Synkope des Endungsvokals fand am frühesten nach *l* und *r* statt, vgl. lat. *ager* von \**agro-s*, *puer*, *vir*, *acer*, dial. *figel*, *Mascel*; aber altetr. *Tin-as* (TLE 156; VI. Jhdt.) > spätetr. *Tin-s* Gen. von *Tin*, altetr. *Velednal-as* (TLE 760; VII. oder VI. Jh.) Gen. von *Velednal*.

In grammatischer Hinsicht vgl. die lateinische Grabinschrift aus Norchia St. Etr. a. a. O., S. 419 (cippus): *C. Petroni P. f.*

<sup>6</sup> Darüber s. Etr. Sprachwissenschaft. I. S. 22.

<sup>7</sup> Darüber s. Etr. Sprachwissenschaft. I. S. 22.

St. Etr. 40 (1972) S. 430—1 (Caere; anfora di bucchero; prima metà del VI s.):

*mi arandus aparies* «Ego (sum) Arantis Aparii.»

*Arand-us* Gen. (nach den *u*-Stämmen) vom Vornamen *Arand*, s. Etr. Sprachwissenschaft. I. S. 18.

*Aparies* Gen. Gentile, spätetr. *Aprie*, lat. *Aburius*, s. G. Colonna, a. a. O., S. 431.

St. Etr. 40 (1972) S. 431 (Caere? ciotola e una coppetta; metà del VII s.):  
*mi larthus* «Ego (sum) Lartis».

*Larθ-us* (auch St. Etr. 6 (1932) S. 449; VII. Jh.) Gen. (nach den *u*-Stämmen) vom Vornamen *Larθ*. Im Altetruskischen ist die ältere Genitivform *Larθ-as* (TLE 154; VII.—VI. Jh.) belegt.

In bezug auf die Genitivformen *Arandus*, *Larthus* schreibt G. Colonna, a. a. O., S. 431: «Si tratta del genitivo non di *Arand*, che in età arcaica è *Arandia*, ma di una forma vocalizzata \**Arandu*. Analogo è il caso di *Larthus* di un'iscrizione forse ceretana del VII secolo . . ., che presuppone un nom. \**Larθu*, documentato dal diminutivo *Larθuza* di un'iscrizione fiesolana . . . e anche dal gen. *Larθuia* di un epitafio orvietano . . .» Diese Behauptung spiegelt die bisherige falsche Ansicht wider, daß *Arandia*, *Larθia* Genitivformen von *Arand*, *Larθ* seien. In der Tat sind *Arandus*, *Larthus* (für *Larθas*) Genitive (nach den *u*-Stämmen) und *Arandia*, *Larθia* Dative (nach den *i*-Stämmen) von *Arand*, *Larθ*, wobei *Arandia*, *Larθia* auch regelrechte Dativformen von den weiblichen Vornamen altetr. *Arantai-* (s. weiter unten), spätetr. *Arndi*, *Arnti* und altetr. *Larθai-*, spätetr. *Larθi* sind.

St. Etr. 40 (1972) S. 405 (Orvieto; ciotola di bucchero; V s.):

*arand kalisenas* «Arans Caliseni».

*Arand* (auch *Araz*, *Araθ*) = heth. *aranz* (Akk. *arantan*) «erhaben; erhoben» und *Arunθ* (auch *Aruz*, *Aruθ*) = heth. *aru(wa)nz* (Akk. *aru(wa)ntan*) 'angebetet, gehuldigt' sind im Altetruskischen zwei verschiedenen Vornamen, die im Spätetruskischen infolge der Synkope zusammengelassen sind, s. Etr. Sprachwissenschaft. I. S. 12 und 18.

*Kalisenas* Gen. Gentile, vgl. spätetr. *Calisna*, Gen. *Calisnas* PN.

St. Etr. 40 (1972) S. 433—4 (Caere; calice di bucchero; metà del VI s.):  
*uxus θafna* «Uchūs (*gen.*) patera (poculum).»

*Uxus* (auch St. Etr., a. a. O., S. 406) Gen. PN.

*θafna*, s. Etr. Sprachwissenschaft. I. S. 5.

St. Etr. 40 (1972) S. 405—6 (Orvieto; ciotola; V. s.):

*umuces θafna* «Umuci patera».

St. Etr. 40 (1972) S. 414 (Graviscæ; fondo di *skyphos*; 350—250):

*turns* «Veneris».

*Turn-s* Gen. von *Turan* «Venus»; zur Dekl. vgl. heth. *tekan* «Erde», Gen. *tagn-as*.

TLE 67 = St. Etr. 40 (1972) S. 463–4, verbessert von G. Colonna: «Le lettere di *a*) sono più grandi e più distanziate tra loro che non quelle di *b*) . . . L'iscrizione *a*) potrebbe essere stata apposta dal proprietario del vaso (o chi per lui), mentre l'appellativo *b*), «del padre», è forse stato aggiunto dalla pietà filiale al momento dell'inclusione dell'oggetto nel corredo funerario.» (Caere; kylix; ca. 480):

<sup>a</sup>*aviles ca* <sup>b</sup>*apas* «Avilis (est) haec (scil. cylix), patris.»

Dadurch verbessere ich meine Vermutung in Etr. Sprachwiss. I. S. 6.

*Dativus possessivus oder «dedicatorius»*

St. Etr. 40 (1972) S. 434–5 (Caere; kylix attica; 550–530):

*larisa mi* «Larisi (dat., sum) ego.»

*Laris-a* Dat. vom Vornamen *Laris*.

In grammatischer Hinsicht vgl. die venetischen Inschriften: *Egetorei* (dat.) *ego* «Egetori (sum) ego.» *Fougontai Fugisoniai Priglinai ego*.

St. Etr. 40 (1972) S. 425–6 (Caere; piatto tripodato; VII s.):

*mi larisa velθies* «Ego (sum) Larisi (dat.) Voltii.»

In grammatischer Hinsicht vgl. die venetischen Inschriften: *ego Ostioi Egestioi* «Ego (sum) Ostio Egestio (dat.)» *Ego Neirkai Iuvantsai* «Ego (sum) Neirkae Iuvantiae.»

St. Etr. 40 (1972) S. 463 (Viterbo [Sorrina?]; ciotola; III–II s.):

*cilnia* «Cilniae (dat.).»

*Cilnia* (auch CIE 5221) Dat. von *Kilnei* (CIE 408) weibl. Gentile. Zur Deklination vgl. Nom. *Atei*, *Mutei*, *Titei*, Gen. *Ataias* (altetr.), *Mutias*, *Titias*, Dat. (-Abl.) *Atiia*, *Mutia*, *Titia*.

In grammatischer Hinsicht vgl. die lateinische Inschrift aus Caere St. Etr. a. a. O. S. 439 (cippus): *A. Equiti A. l. Salvi*.

St. Etr. 40 (1972) S. 400–1 (Clusium; urnetta cineraria; II I s.):

*ana. pesnia. vel. xxasa* «Thanae Pesniae Vel [Pesn?]i (gen.).»

*θana* Dat. = Nom. weiblicher Vorname.

*Pesnia* Dat. von *Pesnei* weibl. Gentile.

*Vel* [*Pesn*] *asa* ist aller Wahrscheinlichkeit nach der Bruder der Verstorbenen. Zwischen *Vel* und . . . *asa* gibt es Raum für mehr als zwei Buchstaben. *Pesnasa* ist Genitiv vom männlichen Gentile *Pesna*. Die Genitivendung *-asa* stammt aus heth.-luw. *-assa* < ide. *-osyo*, s. V. I. Georgiev, SMEA 4 (1967) S. 68 f.

In grammatischer Hinsicht vgl. die lateinische Grabinschrift aus Etrurien CIE 2012: *Sex. Granio harispici Fortunatus l(ibertus)*.

St. Etr. 40 (1972) S. 404–5 (Perusia; coperchio di urna cineraria; IV–I s.):

*maria. turpis. arnzial. sex* «Mariae (sive Mario) Turpii (gen.) Arunziae filia.»

*Maria* Dat., vgl. CIE 2452 <sup>1</sup>*θana: maria* <sup>2</sup>*cevcias* «Thanae Mariae (dat.) Ceucia (gen.)» CIE 2804 *vel: serturu: marias* «Vel \*Sertorus Mariae (sive -ii)» CIE 2451 *aule: marie: velus* «Aulus Marius Velis.» Vgl. lat. *Marius* PN.

Im Spätetruskischen kann aber *Maria* auch als Nominativ (?) gebraucht werden und zwar unter lateinischem Einfluß.

*Arnzial* ist Possessivadjektiv in der Funktion eines Genitivs von *Arnza* (häufig) Deminutiv von *Arnθ*.

In grammatischer Hinsicht vgl. die faliskische Grabinschrift: *uoltio folcozeo zextoi fi* «Voltius Folcosius Sexto fi(lio).»

#### Possessivadjektiv

St. Etr. 40 (1972) S. 443–4 (Pyrgi; fondo di ciotola; V s.):

*unial* «Iunonialis (sive -le).»

*Unial* «Iunonialis, -e» Possessivadjektiv von *Uni* «Iuno».

St. Etr. 40 (1972) S. 451 (Originis incertae; piatello; fine del VI e prima metà del V s.):

*larisal* «\*Larisius (-a, -um = Larisis)».

*Laris-al* Possessivadjektiv vom Vornamen *Laris*.

St. Etr. 40 (1972) S. 431–3 (Caere; ciotola di bucchero; prima metà del VI s.):

*mi arantaial* «Ego (sum) Arantiae.»

*Arantai-al* ist das altetruskische Possessivadjektiv von \**Arantai* > spätetr. \**Arntei* weibl. PN, eine Ableitung vom männlichen Vornamen *Aranθ*.

St. Etr. 40 (1972) S. 455–6 (Orvieto; specchio di bronzo):

*ceiθurneal sūdina* «Ceithurnii (sive -iae) sepulcrale.»

*Ceiθurneal* Possessivadjektiv.

St. Etr. 40 (1972) S. 416 (Norchia; parte inferiore di vaso; III s.):

*arnθial senatās* «Aruntiae (sive -tis) Senati.»

*Arnθial* Possessivadjektiv, darüber s. Etr. Sprachwissenschaft. II. S. 10 ff. *Senatās* Gen. Gentile.

TLE 280 = St. Etr. 40 (1972) S. 459–61, verbessert und ergänzt (Poli-martium; coperchio di sarcofago; III s.):

<sup>a</sup>*lūvcatru. laris* <sup>2</sup>*arnθal. ril XXXII* <sup>3</sup>*zilaxnce avil xI*

<sup>b</sup>*lūvcatrus. laris. arnθal. r(il) XXXII. x*

<sup>c</sup>*zilaxnce* <sup>2</sup>*avil VI*

«Laris Lu(v)catrus Aruntis adeptus XXXII (annos) (flamen) Dialis(?) -erat annos VI.»

Das Gentile kann im Nominativ (*Luvcatru*) oder im Genitiv (*Luvcatrus*) sein, s. darüber V. I. Georgiev, *Linguistique Balkanique* 16/2 (1973) S. 21 f. Sofia.



## ΑΡΜΟΝΙΑ ΑΦΑΝΗΣ

«Heard melodies are sweet, but those unheard  
Are sweeter . . .»<sup>1</sup>

Dans la première partie<sup>2</sup> de mon étude j'ai essayé d'éclaircir, au moyen des recherches de l'histoire des mathématiques, la notion du «rapport visible». Je considère comme démontré le fait que, dans ce sphère de pensée, la notion en question désigne l'essentiel de principe de la *planimétrie*, la relation de grandeur des lignes et des figures se laissant chaque fois ramener à des longueurs linéaires, donc constructibles par les seuls moyens du compas et de la règle. Dans les premières périodes de la science grecque un grand nombre de rapports (la diagonale du carré, la section d'or, le côté des carrés d'aire 3, 5 etc. «pieds») n'étaient justifiables que de cette seule façon sans qu'on put les exprimer, sous forme de nombres soit entiers, soit fractionnaires. Ce qui nous autorise à dire que, dans la planimétrie, la méthode géométrique a précédé et même dépassé la méthode mathématique; cette dernière — par l'application du théorème de Pythagore, permettant la commensurabilité de toutes quantités (longueurs linéaires) — cherchait à s'aider au moyen de la «quadrature» (élévation au carré, nombre carré, *dynamis*).

La *stéréométrie* posa, à son tour, des questions toutes nouvelles et essentiellement différentes, dès la formulation du premier problème: Tandis que la duplication du carré pouvait être géométriquement résolue, celle du volume du cube n'a permis que de se faire une idée de la longueur de l'arête sans pouvoir la construire par les moyens qu'offrait la planimétrie (en d'autres termes: on peut bien tirer la racine carrée par les moyens du compas et de la règle, mais non pas la racine cubique). C'est en ceci que consiste la notion du «rapport invisible» dans la métrologie, et c'est justement à ce moment que les mathématiques, travaillant, elles, avec des arguments purement spéculatifs, gagnèrent le dessus sur la géométrie attachée à la visualité.<sup>3</sup>

<sup>1</sup> J. KEATS: Ode à une vase grecque.

<sup>2</sup> Acta Ant. Hung. 20 (1972) 1—41.

<sup>3</sup> C'est pour cette raison que les *σχήματα στερεά* («figures dans l'espace») pouvaient s'appeler *μαθηματικά* comme le rappelle — d'après Théophraste — Aôte (II. 6,5 = VS 44 A 15) tout en attribuant à Pythagore la théorie cosmologique des figures dans l'espace (des corps). — Le substantif *μάθησις* devait avoir le sens de «science (pure ou abstraite)»,

L'échelle aristotélicienne de «point — segment — figure plane — volume» fait voir non seulement la génération de chacun à partir de l'autre (de celui qui le précède directement) mais aussi l'ordre de valeurs des procédés (méthodes) permettant de les connaître. Mais étant donné que l'histoire des mathématiques d'avant Platon ne peut être rétablie qu'à partir des sources postérieures, et cela même d'une façon schématique, incomplète et problématique,<sup>4</sup> le schéma en question ne s'applique à Héraclite qu'avec la validité d'une *hypothèse probable*. La projection en arrière d'un principe ou d'une méthode scientifique comporte nécessairement le risque de l'erreur ou de quelque déformation. Si l'on en croit par exemple les données doxographiques selon lesquelles le problème de la duplication du cube fut posé la première fois par Hippocrate de Chios — d'une cinquantaine d'années après la mort d'Héraclite — et résolu par Archytas, appartenant, lui, à la génération suivante, l'hypothèse que le savant d'Éphèse ait emprunté la notion des rapports visible et invisible ainsi que le principe de la supériorité du dernier aux mathématiques contemporaines, se voit tout de suite affaiblie. Pourtant je ne voulais pas m'épargner cette digression d'histoire des mathématiques tout en sachant que «les chercheurs d'or enlèvent beaucoup de terres et trouvent peu» (B 22) et que «si quelqu'un ne l'espère pas, il ne trouvera pas la chose non espérée, celle-ci étant introuvable et inaccessible» (B 18).

Le style «pythique» et le laconisme des fragments, l'impossibilité de rétablir la structure de l'œuvre — si ce fut en effet une œuvre homogène et non pas des aphorismes bien concis, plus longs et plus courts qu'Héraclite avait mis en écrit tout en expliquant le reste oralement — les nombreuses erreurs et l'interprétation arbitraire des générations suivantes à partir de Platon et d'Aristote jusqu'aux péripatéticiens, stoïciens, historiciens de l'antiquité tardive, jusqu'aux pères et aux néoplatoniciens, ensuite la diversité des lectures et le fait que, plus d'une fois, l'interprétation dépend d'une seule lettre ou bien de la ponctuation, la richesse énorme de la littérature spéciale moderne: tout cela n'est qu'un faible échantillon des difficultés qui se présentent au cours de la vérification de l'originalité des textes, de la suppression des interprétations erronées, du rétablissement exact du texte et — finale-

donc cette nuance qui l'a distingué des autres études, dès la fin du 5<sup>e</sup> siècle, par suite des examens de proportions des Pythagoriciens et surtout grâce à la théorie musicale. Cf. BR. SNELL: Die Ausdrücke für den Begriff des Wissens in der vorplatonischen Philosophie. Berlin 1924. pp. 77 et suiv.

<sup>4</sup> Les manuels d'histoire des sciences que j'avais consultés pour la première partie de mon étude et desquels le livre de B. L. VAN DER WAERDEN, de CH. MUGLER et d'Á. SZABÓ sont à mentionner avec une considération particulièrement distinguée, montrent bien que, en ce qui concerne l'autonomie des mathématiques grecques, la formation et l'évolution de la pensée abstraite, le rapport entre mathématiques et géométrie, l'origine et les changements sémantiques de certaines notions de première importance «*sub iudice lis est*».



ment — de l'interprétation de la philosophie d'Héraclite.<sup>5</sup> Il n'y eut aucun autre philosophe de l'antiquité — y compris Aristote — que les générations futures, ayant des conceptions toutes différentes, même opposées l'une à l'autre, auraient voulu s'approprier d'une manière tellement véhémement et brutale. Cette lutte de motif tantôt philologique, tantôt idéologique — ayant lieu entre ceux qui cherchent des antécédents prophétiques, transcendants, mystiques ou existentialistes d'une part et les marxistes d'autre part, ayant à l'esprit le jugement de valeur de Lénine — n'est pas de près de se terminer.

Je vais poursuivre l'explication de deux sortes de *rappports* par des interprétations d'Héraclite. Bien que quelques-uns seulement de ses fragments puissent être groupés en unités thématiques, les notions les plus importantes — en premier lieu le *logos*<sup>6</sup> qu'il emploie dans un sens spécial: règle à la fois de la pensée juste et du *cosmos*<sup>7</sup> — dominant sa philosophie entière. Loin d'être isolées, ces unités sont elles-mêmes en connexité l'une avec l'autre, ce qui s'ensuit du caractère conséquent de la conception et de la méthode. L'examen *in extenso* des notions et des thèses se rattachant à la théorie de l'harmonie

<sup>5</sup> L'excellente édition de G. S. KIRK (Heraclitus. The Cosmic Fragments. Cambridge 1954.), bien qu'elle ne contienne et ne commente en détail que la moitié des fragments, dépasse pourtant le VS édité par DIELS-KRANZ, non seulement parce que KIRK publie les textes dans un contexte plus large et avec plus de criticisme; l'introduction et les notes explicatives faites avec l'utilisation critique des résultats de l'entière philologie héraclitéenne antérieure et contenant des analyses fines et pénétrantes, doivent servir de base de tout examen futur. Comme vont le montrer les passages suivants, je ne peux pas admettre à plusieurs points l'opinion de KIRK, surtout pour ce qui concerne l'interprétation du rapport chez Héraclite entre «matière» et «règle», ce qui culmine à l'explication du *cosmos*, du *logos* et de la *physis*.

<sup>6</sup> Dans son étude (Der Logos bei Heraklit. In: *Varia variorum*. Münster-Cologne 1952. pp. 69 et suiv.) U. HÖLSCHER définit le *logos* comme l'expression paradoxale de la réalité également paradoxale et mystérieuse. Il aurait raison si, au lieu du mystérieux du style des oracles ou au lieu d'une sorte de finesse il attribuait au «paradoxe» du contenu de la réalité et de la vérité le même sens que lui avaient attribué les Grecs: quelque chose qui diffère de la croyance publique et qui est même opposée à celle-ci. Pour la critique de l'article basé sur la conception de BR. SNELL voir KIRK: op. cit. pp. 37 et 67 (on y trouvera également l'exposé critique de la conception de BURNET, REINHARDT, GIGON et d'autres). Sur la formation du sens de «proportion» du *logos* voir également KIRK: op. cit. pp. 37 et suiv., vu particulièrement le spécifique héraclitéen de la notion, de même que A. SZABÓ: *Anfänge der griechischen Mathematik*. Budapest 1969.

<sup>7</sup> Les interprétations de cette notion dans la littérature seront ici exposées à partir du livre de J. KERSCHENSTEINER (*Kosmos. Quellenkritische Untersuchungen zu den Vorsokratikern*. Munich 1962. P. 3): 1. ordre universel (DIELS, GIGON, KRANZ), 2. les phases de l'évolution de l'univers (REINHARDT), 3. le déplacement de la notion désignant l'ordre étatique et juridique à la philosophie (ROHDE, HIRZEL, BURNET, EHRENBERG, JÄGER). Voilà les idées fondamentales de la monographie elle-même, ayant un appareil considérable: étant primitivement une notion abstraite, le *κόσμος* a désigné l'état de l'ordre régulièrement articulé; Anaximandre fut le premier à supposer l'univers comme régulièrement articulé; Héraclite, lui, a employé le substantif non pas comme notion abstraite de «l'ordre», mais pour désigner par lui le rapport réglé des choses. La reconstruction historique des variantes sémantiques, donc la supposition de la priorité du sens abstrait ne sont pas justes (chez Homère le terme en question désigne un ordre des choses concrètes qui est déterminé d'une façon concrète et spéciale par la nature et par la fonction des choses); cependant ses interprétations d'Héraclite (pp. 97 et suiv.) et surtout la mise en relief du rapport inséparable entre matière et esprit, contenu et forme méritent une appréciation approbative.

semble donc nécessaire, même au prix de nouvelles digressions où se mêle ensemble tout ce qui, au point de vue de la conclusion finale, a quelque importance ou n'en a point. Cette méthode doit être suivie justement afin d'éviter «de parler arbitrairement en l'air des plus grandes choses» (B 47).

*Le logos: règle de la pensée*

L'œuvre elle-même ou bien un passage plus long a été introduit par le fragment 1, conservé dans la citation de Sexte; cependant, la conjonction *δέ* donne à penser que le fragment a été précédé par quelque courte proposition indiquant l'auteur et (peut-être) le sujet. Le fragment 2, cité également par Sexte, contient, à son tour, la conclusion («Donc . . .»). Dans l'héritage d'Héraclite les thèses et les spéculations cosmologiques, épistémologiques, éthiques etc. s'enlacent de telle sorte qu'il serait bien difficile d'en faire sortir les arguments de la conclusion. Cherchant à démontrer, par ce qui suit, l'unité des différents aspects de la «règle commune», je ne citerai ici, en guise d'introduction, que la traduction et l'interprétation de ces deux fragments, ayant un sujet analogue.

*B 1 τοῦ δὲ λόγου τοῦδ' ἐόντος ἀεὶ ἀξύνετοι γίνονται ἄνθρωποι καὶ πρόσθεν ἢ ἀκοῦσαι καὶ ἀκούσαντες τὸ πρῶτον. γινομένων γὰρ πάντων κατὰ τὸν λόγον τόνδε ἀπίρρῳσις εἰκόσσι, πειρῳόμενοι καὶ ἐπέων καὶ ἔργων τοιούτων, ὀκοίῳν ἐγῳ διηγεῦμαι κατὰ φύσιν διαιρέων ἔκαστον καὶ φρῳάζων ὀκῳως ἔχει. τοὺς δ' ἄλλοις ἀνθρώπους λανθῳνει ὀκόσα ἐγερθῳέντες ποιῳῳσιν, ὀκῳσπερ ὀκόσα εὐδοντες ἐπιλανθῳνονται.*

*B 2 διὸ δεῖ ἐπεσθῳι τῳ ξυνῳ . . . τοῦ λόγου δ' ἐόντος ξυνῳ ζῳουσιν οἱ πολλοὶ ές ἰδίαν ἔχοντες φρῳνησιν.*

«Cette règle<sup>8</sup> étant éternelle, les hommes sont incapables<sup>9</sup> de la comprendre, et avant qu'ils l'aient écoutée et après l'avoir écoutée la première fois. Bien que toutes choses arrivent selon cette règle, ils ressemblent aux inexperts quoi qu'ils font l'expérience des paroles et des actes dont je donne l'explication tout en découpant chaque chose selon sa nature et en démontrant la façon dont elle existe. Quant aux autres hommes, ce qu'ils font éveillés, leur demeure caché tout comme leur reste caché ce qu'ils font endormis.»

<sup>8</sup> Cette traduction du *λόγος* comme «règle» servira, en attendant, d'hypothèse de travail. Par la suite — s'il s'agit d'insister sur l'unité de la règle qui est celle du *cosmos* et de la pensée à la fois — je garderai le terme grec sans vouloir, comme KIRK, en faire quelque système ce qui amènerait à la supposition de la polysémie du substantif. Cette polysémie existe, mais seulement en tant qu'Héraclite a attaché quelquefois au *logos* le sens de «parole» qu'il avait bien dans le langage courant. Mais ceci ne peut pas nous autoriser à le traduire comme «der Lehre Sinn» (VS), traduction qui brise justement l'intonation héraclitéenne.

<sup>9</sup> Je ne traduis pas le verbe *γίνονται* qui signifie non seulement que les hommes «sont nés» tels, encore moins que les hommes «deviennent» tels, mais il désigne aussi qu'ils «restent» tels. Je trouve l'interprétation de KIRK — à savoir qu'ils «s'avèrent» tels — trop marquée.

«Il faut donc suivre le commun . . . La règle étant commune, la plupart<sup>10</sup> vivent comme s'ils possédaient chacun une manière de penser à soi.»

Le sens double cependant homogène du *logos* ressort déjà clairement du fragment 1. Il désigne d'une part la «doctrine» à exposer plus tard d'Héraclite, d'autre part cette «régularité» qui est le déterminant objectif de la manière dont chaque chose existe (ou se forme). Les deux ne font cependant qu'un — plus exactement: le premier sens dérive du deuxième de sorte de l'exprimer avec une exactitude parfaite. Lorsque les hommes se montrent incapables de comprendre la conception et les paroles d'Héraclite, c'est qu'ils sont sourds à la loi fondamentale de l'être. Il est souvent difficile et même impossible de traduire les notions d'Héraclite, employées dans des aspects et avec des fonctions fort différentes, sans avoir recours aux variantes. Dans ce cas cependant il faut être absolument conséquent (et ceci vaut également pour tous les fragments où figure le *logos* qu'il faudra donc chaque fois traduire et entendre comme «règle») — faute de quoi c'est l'essentiel qui sera perdu: il s'agit de l'argument d'Héraclite jusqu'ici inexprimé mais déjà signalé avec insistance, à savoir que ce n'est point quelque vocation divine qui l'a rendu véridique (comme c'est le cas d'Homère, d'Hésiode, voire de Parménide, formellement au moins), ni une sorte d'initiation mystique comme celle de Pythagore, mais bien la connaissance exacte et l'expression de la substance et de la loi fondamentale de la réalité objective. L'aspect de «loi universelle» de la *règle* sera examiné plus tard, pour le moment nous l'entendons comme «doctrine» tout en insistant sur le fait qu'Héraclite considère sa propre doctrine comme absolument vraie sans supposer quelque discrédit entre la loi objective de l'être et son réfléchissement subjectif.

Bien entendu, le *λόγος* signifiait «parole» aussi et, p. ex. en connexion parallèle ou opposée<sup>11</sup> à *ἔργον* il était beaucoup plus fréquent dans la prose du 5<sup>e</sup> siècle que le terme *ἔπος* figurant dans la deuxième proposition du fragment et ayant, lui une nuance archaïque et poétique. Ce n'est pas le caractère oral de la doctrine qui s'impose ici absolument et exclusivement, même s'il n'y a aucune trace de ce qu'Héraclite ait mis en écrit ses réflexions. Cette nuance sémantique a ceci d'intéressant qu'Héraclite se sert du substantif *λόγος* (cf. B 34; 50;<sup>12</sup> 72; 87) aussi pour désigner les doctrines de ses prédécesseurs

<sup>10</sup> Il faudrait peut-être le traduire, d'une façon plus exacte, par «multitude», ce qui offrirait pourtant l'inconvénient d'affadir le sens du pluriel du sujet — donc ceci que chaque membre de la multitude vit comme s'il pensait (pouvait penser) en toute indépendance. Dans les passages suivants de l'étude je reviendrai encore à l'expression «les hommes».

<sup>11</sup> Sur l'unité héraclitéenne de la parole et de l'acte voir KIRK: op. cit. p. 61.

<sup>12</sup> Nous reviendrons plusieurs fois au fragment 50 conservé dans la citation d'Hippolyte. Le sens de la thèse est à peu près clair: «La chose sage c'est (la sagesse consiste) de tomber d'accord, en écoutant non pas moi mais la *règle*, pour dire que toutes choses sont un» — et il paraît que c'est la seule interprétation possible. J'y sens cependant quelque incertitude de style. On comprend bien qu'Héraclite ait voulu insister sur la valeur

(B 39) et de ses adversaires (B 108) et admet ainsi une sorte de diversité. L'emploi, dans l'introduction, du pronom démonstratif — considéré d'autre part (p. ex. B 50) comme inutile — est donc fort bien justifié: il sert à indiquer l'explication qui suit et aussi à distinguer la doctrine propre d'Héraclite de celles des autres.

Dans le génitif objectif introduisant le fragment le participe du verbe *εἶμι* semble n'avoir aucune importance pour le contenu. Après quelques dizaines d'années cette tournure sera employée p. ex. par Hérodote comme une emphase de style que tout le monde comprend facilement; les expressions *τῷ ὄντι* et *ὄντως* seront, elles aussi, toutes reçues, sans qu'il faudrait y supposer l'influence des Éléates. La particularité de l'ordre des mots se fait pourtant remarquer: à l'opposé de la tournure de style pareille des fragments 2 et 80 auxquels le participe du verbe *être* précède l'attribut qu'il est destiné à souligner, ici il se trouve après le pronom démonstratif,<sup>13</sup> ce qui devrait troubler le rythme de la phrase devant l'adverbe suivant («éternellement, toujours»). Voilà ce qui m'invite à partager l'opinion de ceux qui interprètent la phrase en l'articulant de la même façon que la traduction ci-dessus. Ni la traduction de Kranz («Für der Lehre Sinn aber, wie es hier vorliegt . . .») ni celle de Kirk («Of the Logos which is as I describe it . . .») ne peuvent être admises: elles manquent de sens non seulement à cause de l'emphase étrange attribuée, suivant les Eléates, au participe qui se trouve décomposé en une proposition subordonnée,<sup>14</sup> d'une façon presque romantique (d'ailleurs Kirk trouve lui-même singulier que ce n'est pas un adjectif démonstratif qui y figure et qui pourrait fort bien soutenir son interprétation) mais aussi parce qu'une pareille articulation de la phrase condamnerait les hommes en général à une «incompréhension éternelle». Héraclite, lui, n'en parle point. Tout fiers qu'étaient les philosophes grecs de leur propre sagesse, aucun d'eux n'a pour autant af-

---

objective de la *règle* aussi par l'ordre des mots du début de la phrase; il est quand même troublant qu'il avait placé entre deux accusatifs avec infinitif le prédicat (*σοφόν ἐστι*) dont la connexion avec le premier se trouve de cette sorte relâchée tout en étant lié au deuxième d'une façon tellement étroite comme s'il y avait le rôle du *verbum regens*. Je n'en avais trouvé aucune explication rassurante dans la littérature.

<sup>13</sup> Cf. B 18. — Je trouve moi-même bien motivé le doute au sujet des tentatives voulant donner une image certaine et «complète» du style d'Héraclite. Pour ce faire trop peu sont les documents et aussi — en fait de la quantité limitée et du caractère fragmentaire de la littérature et plus particulièrement de la prose de l'époque — la base de la mise en rapport. Les épithètes «poétique» ou «mystérieux» peuvent être valables en tant que caractéristique général; cependant l'ordre des mots dans quelques phrases (p. ex. B 50) fournira tout au plus une donnée discrète à quelque autre interprétation. J'entends ceci à ma propre analyse aussi. D'autres éléments de style (p. ex. la choix toute exacte des *actions* des participes que nous aurons à observer à propos d'autres fragments) offrent un point de repère beaucoup plus certain.

<sup>14</sup> Héraclite avait bien les moyens à indiquer cet accent, p. ex. par l'anticipation de l'expression *ὅπως ἔχει* figurant de quelques lignes plus bas. Quant au participe, il ne peut être compris au sens ni causal ni concessif.

firmé qu'il fût impossible d'apprendre aux hommes la juste manière de penser.<sup>15</sup> S'il est vrai qu'il se tenaient à l'écart des croyances générales — l'opposition de la connaissance divine à la connaissance humaine ainsi que l'interprétation des doubles noms dans le sens de l'apparence et de la réalité remontent à Homère — ils voulaient bien enseigner et rendre accessibles à tout le monde leurs doctrines. Le scepticisme épistémologique de Gorgias ou de Cratyle passait, aux yeux des Grecs, non seulement pour exceptionnel mais aussi pour ridicule.

«La pensée est commune pour tout le monde» (B 113). «Ceux qui parlent<sup>16</sup> avec intelligence, doivent se renforcer par ce qui est commun dans toutes choses, comme la ville par la loi et d'une façon encore plus forte. Puisque toutes les lois humaines s'alimentent à une, la divine:<sup>17</sup> celle-ci règne autant qu'elle veut et s'étend sur tous et est inutilement puissante» (B 114). «Chaque homme a la possibilité de connaître lui-même et de penser d'une manière sobre» (B 116). — Ces fragments conservés dans la collection de Stobée et dont l'authenticité est rendue incontestable par des critères de style réfutent nettement la conception attribuée au fragment 1 («les hommes sont toujours insensibles») et soutiennent en même temps l'affirmation également nette du fragment 2, à savoir que le *logos*, en tant que règle de la pensée juste est commune. Ce qui, aux yeux d'Héraclite, semble problématique c'est que les hommes ne reconnaissent pas ce donné et puisqu'ils pensent avoir une pensée indépendante (privée)<sup>18</sup>, la possibilité leur reste inexploitée.<sup>19</sup> Il trouve que la cause fondamentale de leur erreur est qu'ils identifient, «d'un esprit barbare», l'expérience sensorielle avec la vérité (B 107; cf. B 7), et pour cette raison ils n'arrivent

<sup>15</sup> Le verbe *διηγείμαι* implique le sens de «conduire», «guider à travers de . . .» et sert ainsi d'anticipation de l'expression *δει έπεισθαι* cf. B 45; 71. Je n'oserais pas dire que l'idée de «route» d'Héraclite et celle de Parménide soient tout à fait conformes l'une à l'autre (*όδος* et *κλέυθος*), mais je trouve pourtant un peu exagérée la fermeté de KIRK dont il en affirme le contraire. Cf. Xénophane B 7, l. La «route» servait, depuis longtemps, à désigner la suite du chant et de la pensée.

<sup>16</sup> Outre le jeu de mots (*ξινός* — *άξύνετοι*) le verbe *λέγω* semble avoir, lui aussi, un accent tout comme (avec la même tendance) chez Xénophane (B 8, 4) et toujours chez Parménide.

<sup>17</sup> Sur l'interprétation détaillée et exacte de ce rapport voir KIRK: op. cit. pp. 52 et suiv. — C'est «l'aristocratie» d'Héraclite que refute en premier lieu R. SCHOTTLANDER, à partir de ce fragment: *Früheste Grundsätze der Wissenschaft bei den Griechen*. Berlin 1964. Pp. 45 et suiv. — Sur l'interprétation de l'un voir les passages suivants.

<sup>18</sup> La comparaison des deux types de pensée semble suggérer, en outre de l'opposition une certaine liaison, inconsciente, bien sûr, pour l'homme moyen. De la même façon, le rapprochement entre les lois et l'unique loi divine est sans doute une sorte d'anticipation de la conception pindarique de l'individu et de la collectivité (*ίδιος έν κοινώ*).

<sup>19</sup> L'accentuation potentielle de cette possibilité n'est-elle pas en opposition avec l'ordre apollinien — donc religieux — de «connais-toi toi-même», ce qui s'observe aussi dans la fierté humaine de la thèse de «le caractère est le dieu de l'homme» (B 119) de même que dans celle de «j'eus examiné moi-même» (B 101).

pas au savoir.<sup>20</sup> C'est l'étude qui permet à chacun de se débarrasser des croyances générales et des illusions (B 14; 17; 55), puisque celui qui n'a pas en lui la passion d'un chercheur d'or (B 22) et n'espère tomber sur la vérité cachée,<sup>21</sup> ne pourra jamais la trouver (B 18). L'étude n'est, cependant, qu'un moyen: la «polymathie» ne nous apprend, elle non plus, à penser raisonnablement (B 40) si elle se rapporte et se limite aux choses visibles (B 56); c'est pour cette raison qu'Héraclite considère les poètes — Homère, Hésiode, Archiloque — de même que les faux prophètes et les magies, comme ses adversaires de principe. Il souligne aussi que seule la substance divine contient des sagesse, la substance humaine jamais (B 78); pourtant, «l'alimentation» (B 114) — idée avant la lettre de la «participation» platonicienne — permet la connaissance du *logos*, règle commune.

Sa polémique se dirige non seulement contre les hommes moyens mais aussi — et en premier lieu — contre les faux sages qui ne connaissent que ce qui est visible sur la surface de la réalité, et qui — par conséquent — seront punis par la Vérité: ceux-ci sont les artisans et les témoins des mensonges (B 28). Quant à la foule, à la plupart des hommes, il a une mauvaise opinion d'eux: ils s'emplissent le ventre comme les animaux (B 29), leur pensée n'est qu'un jouet (B 70), ils sont tout incapables de diriger (B 104), leurs actes et même leurs rites sont les produits de leur ignorance (p. ex. B 5). En reprochant le manque de la conscience, il reprend plusieurs fois la comparaison de sommeil du fragment 1 — p. ex.: «Il ne faut pas dire ni faire comme les endormis» (B 73); cependant, au lieu de considérer l'opposition de la veille et du sommeil comme absolue, il voit en eux des phénomènes de l'être qui, sous certains rapports, sont identiques, supposent l'un l'autre et passent l'un en l'autre; de la même façon, l'opposition de la conscience et de l'ignorance n'est pas, elle non plus, catégorique ni exclusive. La remarque faite au fragment 2 est particulièrement importante: ce n'est qu'une illusion des hommes qu'ils aient une pensée à eux; en réalité, la «règle commune» travaille en eux même s'ils n'en sachent rien: puisque «pour les éveillés, l'ordre universe est un et commun à tous», et ce n'est que l'endormi qui vit roulé «dans un monde à lui» (B 89).

En considération de tout cela et avant d'analyser les fautes de la «pensée à soi», revenons au fragment 1. Les attributs *ἄπειροι* et *πειρώμενοι*<sup>22</sup> expriment

<sup>20</sup> Les termes techniques en sont: *γινώσκω* (B 5; 7; 108; 116), *φρονεῖν* (B 17), *σωφρονεῖν* (B 112) et *ἐπίστασθαι* (B 19; 41). Le problème avait été antérieurement posé par Xénophane qui voyait entre les deux types de connaissance une opposition sans y supposer aucune connexion.

<sup>21</sup> Avec plusieurs autres facteurs, le préfixe du verbe *ἐξευγήσει* renforce, lui aussi, la justesse de l'épithète.

<sup>22</sup> La phraséologie d'Héraclite laisse paraître une certaine polémique contre la théorie de l'*ἄπειρον* d'Anaximandre. Pour ce qui est du radical *περ* — la différentiation de sens de ses dérivés vaut également être remarquée: «trancher, attaquer, mettre à l'épreuve (soit de combat soit de droit — cf. «épreuve de brave» et les différentes «épreuves» des procès au Moyen-Age), traverser, tracer la frontière», etc. L'attaque ou la traver-

une confrontation et une parallélisation à la fois: cette dernière se traduira au sens concessif ou — à cause de l'imparfait du participe — au sens concessif conditionnel (même si . . .). Les paroles et les actes des hommes ont donc ceci de particulier que, tout en étant sans cesse touchés par les principes d'Héraclite, formulés et développés plus tard — il s'agit du principe qui veut que tout se passe selon la règle unique, constante et commune — eux-mêmes sont pourtant semblables aux ignares: ils ne connaissent pas la règle des événements, règle qui vaut pour eux et qui les dirige également, ils connaissent encore moins celle de la pensée juste, mais ils se voient pourtant obligés de s'y appliquer spontanément ou bien malgré leur propre conscience et paresse. A l'effet peut-être des cosmologies promettant une explication complète de l'univers, comme dans la deuxième partie du poème didactique de Parménide, mais contrairement de toute façon à la condamnation de la «polymathie», dans la tournure qui suit il y a une rupture idéelle. Héraclite promet de découper chaque chose<sup>23</sup> et cela afin d'en montrer la vraie substance, mais au lieu de ce faire, il porte toute son attention sur ce qui est de commun (général) dans les choses et dans la pensée et non pas sur l'analyse des propriétés spécifiques. Un autre élément de trouble c'est que loin de signaler au moins la relation d'identité entre la formation et l'existence des choses il promet un examen de deux genres et à deux sujets. Je crois que l'accumulation des parallélismes de même que l'emploi de l'expression fort conventionnelle de *κατὰ φύσιν*<sup>24</sup> sont dus à l'élan rhétorique de l'introduction.

Il serait difficile de découvrir une *captatio benevolentiae* au fragment 1. Héraclite ne fera pas beaucoup de cérémonies plus tard non plus. Il eut à s'élever contre une conception du monde toute sanctionnée et remontant à une tradition de plusieurs siècles; on comprendra donc facilement l'impolitesse

sée physiques impliquent l'idée de l'approche et de la marche, et quant à l'épithète *ἄπειρος* il a un sens actif (inexpert) et passif (infréquenté) à la fois. Les deux épithètes, dérivées du même radical servent à indiquer l'unité des démarches spéculatives et pratiques des hommes moyens (cf. note 11). *περὶ τοῦ μαθήσιος ἀρχά* — enseignait Alkman (fragment 82; voir BR. SNELL: op. cit. p. 75): «l'épreuve (démarche pratique, essai) est le commencement du savoir».

<sup>23</sup> Le verbe *διαγεῖν* («trancher en deux, disséquer»), condamné par Parménide en tant que méthode caractéristique des cosmogonies offrant un savoir apparent (VS 28 B 1, 31 et suiv.; il emploie cette fois-ci le verbe *περᾶν* mais cf. p. ex. B 8, 22) et le verbe *φράζειν* («démontrer») se complètent de la même façon que la dualité de la formation et l'état statique des choses: c'est la différence des objets qui définit la différence des méthodes.

<sup>24</sup> KIRK refuse à juste titre (p. 42 et suiv., pp. 227 et suiv.) l'application de l'interprétation péripatéticienne et stoïcienne de la *φύσις* — donc de la notion abstraite de la «nature» — à la conception d'Héraclite de même que la traduction de l'expression *κατὰ φύσιν* par «nach der Natur». Lui cependant quand il la traduit par «according to its constitution» (p. 33) et réduit par là le sens au «caractère» concret, tombe dans l'excès contraire: dans le texte grec il n'y a ni d'adjectif possessif ni un article qui pourrait remplacer celui-ci; l'expression «suivant la nature» implique le sens concret aussi bien que le sens (plus) abstrait, tout comme l'*unique* «règle» de l'ordre universel n'exclut pas — au contraire elle suppose — la vigueur de plusieurs règles dans les changements des choses concrètes. Pour l'expression cf. Épicharme B 2.

de son style qui est pourtant plus sympathique que celui de Parménide. Mais ce qui importe c'est l'essentiel de ses idées: abstraction faite de quelques inexactitudes peu graves — dues, peut être, au caractère informé de la langue philosophique de l'époque — il expose d'une façon nette et énergique sa thèse fondamentale portant sur le *logos*, règle unique, commune et éternelle de l'être et de la pensée et dont la compréhension exige une méthode toute différente de celle des recherches relatives aux choses superficielles (visibles) ou de la poésie, ou bien celles du chamanisme et des croyances mystiques et religieuses. L'esquisse parallèle des idées et de la tendance de quelques autres fragments, surtout du B 2, nous a permis de montrer le caractère conséquent de la «règle» héraclitéenne — «règle de la pensée» pour le moment — y compris, et non pas en dernier lieu, le caractère conséquent de la terminologie également.

Nous n'avons jusqu'ici guère touché le problème suivant: quelle réflexion théorique invita Héraclite à affronter les hommes — les savants, les poètes, les prophètes aussi bien que la masse incultivée?<sup>25</sup> Cette question exige un examen détaillé, partant de l'interprétation du «savoir divin» — c'est-à-dire de l'absolu, de l'idéal. Le fragment 78 a été déjà cité; la même idée, la naïveté de l'homme par rapport à la divinité s'exprime aussi dans le fragment 79. C'est le B 102, conservé par Porphyre et trouvant son écho dans l'hymne de Cléanthe qui offre la solution épistémologique: «Pour le dieu, tout est beau et bon et juste, les hommes cependant ont compris (et considèrent)<sup>26</sup> telle chose comme injuste et une autre comme juste». Les notions juridiques et morales servant d'illustration s'adaptent très bien à d'autres fragments non seulement au point de vue lexical mais aussi par l'idée qu'elles expriment: auprès de Zeus, Diké est la seule divinité traditionnelle qui figure chez Héraclite dans sa forme mythologique personnifiée: avec ses auxiliaires, les Erinys, elle est la garde suprême de l'ordre cosmique et social; abstraction faite du caractère symbolique de cette personnification, ce fragment semble suggérer beaucoup plus qu'il n'implique: Héraclite confronte ici la conception divine et la conception humaine de la catégorie la plus sublime de l'être en attribuant à la première comme caractéristique fondamental l'absolu sans contradiction, à la dernière le classement subjectif, donc de valeur relative. Au lieu de dire «divin» et «humain» on pourra à bon droit dire «juste» et «injuste»: dans le texte, le dieu désigne tout simplement «quelqu'un» qui est beaucoup plus puissant et plus sage que l'homme, donc le parfait à l'opposé de l'imparfait. L'autre enseignement qui s'en dégage porte sur la manière de supprimer les notions opposées de la pensée injuste (relativisme arbitraire). La pensée juste n'admet pour vrai que l'un des deux termes du couple de contraires (l'accumulation poétique

<sup>25</sup> Ceci aussi dénote une conception pareille à celle de Xénophane; voir mon étude antérieure: La «démonstration» de l'idée de dieu chez Xénophane. *Acta Ant. Hung.* 19, (1971), pp. 233 et suiv.

<sup>26</sup> Le supplément est motivé par le parfait du présent du verbe grec.



des épithètes sert à souligner la même chose) et notamment celui qui est de contenu positif; regardant ceci comme absolu elle exclut la possibilité même du négatif. Je ne crois pas qu'il faille surestimer le sens textuel de cette thèse. On ne pourra pas accuser Héraclite de ce que, tout en niant les jugements de valeur subjectifs — influencés par les intérêts des classes — de la pratique sociale, il ait commis la même faute lorsqu'il jugeait par teneur positive ou négative, ni qu'il ait voulu sanctionner et faire admettre comme juste la réalité subsistante (*Sein*). Il est de toute façon manifeste que, pour ce qui est de la solution des contraires, il a suivi un autre chemin que les partisans du «moyen» en enseignant notamment que les contraires passent l'un en l'autre, se supposent l'un l'autre, sont identiques et forment une unité. Cependant la négligence de la formulation<sup>27</sup> du fragment cité ne peut pas nous autoriser de croire plus énergique et plus positif l'un des termes des couples de contraires figurant dans d'autres thèses ni de le croire absolu.<sup>28</sup> (A cette question nous reviendrons plus tard.)

Ce n'est point tel ou tel aspect de l'être mais bien «la loi unique et divine» (cf. B 114), «la sagesse unique» (cf. B 32; 41; 108) qu'Héraclite dit absolue, étant capable de saisir l'unité dans tous les objets de l'univers (cf. p. ex. B 50). Ceux qui ne connaissent pas cette «vérité unique», cette *règle*, ressemblent dans leur ignorance aux animaux — aux ânes qui choisissent de la paille hachée au lieu de l'or (B 9) ou aux cochons qui préfèrent la souillure à l'eau pure (B 13). Les jugements que portent les êtres vivants dépendent de leur nature différente: «La mer est l'eau la plus pure et la plus impure — pour les poissons elle est potable et vivifiante, pour les hommes impotable et destructrice» — (B 61).<sup>29</sup> La consommation, la jouissance, le goût n'offrent donc pas des critères sûrs, et l'homme qui s'y adapte n'a de rien plus de raison que l'animal qui juge par ses besoins et par sa consommation. Dans le fragment suivant il semble jouer avec le double sens du *logos* (*parole* et *règle*) tout en rappelant en même temps que dans la vie quotidienne chaque homme se plie à la *règle* avec une autonomie illusoire, d'une façon inconsciente sans être compris par personne: «Le *logos* par lequel ils communiquent le plus souvent entre eux, ils diffèrent par lui l'un de l'autre, et ce sur quoi ils tombent chaque jour, leur semble étranger» (B 72). C'est le manque du savoir qui a pour effet l'apparence fautive et subjective des choses (de la réalité), et c'est pour cette même raison que les hommes sont incapables de distinguer la réalité des phénomènes: le

<sup>27</sup> Il «devrait» dire: ἄδικα δίκαια.

<sup>28</sup> D'une façon contraire KIRK: op. cit. p. 176.

<sup>29</sup> C'est à juste titre que KIRK rassemble ces fragments dans une catégorie à part tout en signalant que dans ces cas-là, la différence intérieure des choses (leur caractère opposé) est déterminée par un aspect extérieur; cependant je tiens à souligner d'une façon encore plus marquée que cette relativité subjective diffère complètement de la loi objective de la contradiction intérieure des choses. Les exemples cités ne servent qu'à rendre plus manifeste tout ce qu'Héraclite enseigne de la substance intérieure dans les autres fragments.

feu quand on y mélange d'aromates, change, tout en restant feu;<sup>30</sup> ceux qui le nomment selon la saveur de ces aromates, agissent d'une façon arbitraire (B 67).<sup>31</sup> Pour acquérir des connaissances étant à un certain niveau on a besoin des sens: l'empirisme précède la connaissance théorique (cf. B 55; 107), et il existe une hiérarchie même des sens établie selon leur probité (cf. B 101 a). Cependant on ne saurait croire avec une certitude absolue à l'expérience sensorielle que si les choses étaient transformées d'une manière ou d'une autre, en matière sensible: «Si toutes choses existantes devenaient fumée, on pourrait les discerner au nez» (B 7); et ce n'est pas une moquerie ni quelque absurdité (cas potentiel!) mais bien une hypothèse d'Héraclite: la manière de connaître un objet est déterminée par la substance de l'objet à connaître; étant donné que les objets ne sont pas composés de fumée ce n'est pas le nez dont on a besoin pour connaître leur substance, mais quelque chose d'autre, qui est le savoir.

Les idées religieuses et les rites sont également ramenés à l'ignorance des hommes: ils se laveraient le péché avec du sang, ce qui serait tout aussi fou comme s'ils se baignaient dans de la soullure; ils prient les statues sans connaître la vraie substance des dieux et des héros (B 5), et quant aux processions faites à Dionyse, ce qui les préserve d'être un rite tout à fait honteux, c'est que Dionyse est identique au dieu des Enfers (B 15 — je suppose que cet argument se rattache aux fragments où il s'agit de la vie et de la mort). Les croyances religieuses sont incompatibles avec le savoir, ce dernier annonçant l'identité des contraires et l'unité de toutes choses.

### *L'ordre des choses et la règle de leur existence*

La tradition relative aux philosophes grecs primitifs est homogène — malgré des déformations graduelles — en deux constatations essentiellement considérables: d'une part qu'ils avaient considéré le monde comme l'ensemble

<sup>30</sup> Le sens même exige que le texte soit complété par cette proposition participe (ce qui m'avait invité à omettre les guillemets). L'authenticité et l'interprétation du verbe *ἀλλοιοῦται* sont fort discutées (v. KIRK: op. cit. pp. 187 et suiv.); Aristote désignera par ce verbe le changement qualitatif, mais dans le cas en question la mise en relief de l'absolu du dieu montre qu'il ne peut pas être question de cela: le verbe doit désigner les changements de la forme (d'apparence) en tant qu'une variante du rapport, rappelé plusieurs fois entre réalité et phénomènes.

<sup>31</sup> Sur la théorie du «nom» des Éléates voir mon étude signalée sous la note 25, de même que: Parmenides-Interpretationen. Acta Ant. Hung. 8 (1960), pp. 267 et suiv. — A l'encontre de la conception des Éléates qui — en conformité avec leur épistémologie — ne supposent qu'une contradiction entre la «réalité» et les «noms», Héraclite, lui, insiste aussi sur leur rapport, en considérant la réalité comme point de départ de toutes sortes de connaissance et de toute dénomination de valeur relative (éloignée de la vérité absolue de la pensée régulière); cf. B 23. C'est évidemment la condamnation d'une part du caractère superficiel de la croyance publique, d'autre part de la dénomination basée sur la connaissance sensorielle qui l'intéresse et qu'il exprime d'une façon bien marquée par l'opposition du nom (ne diffèrent qu'en accent du terme grec de la «vie») et de la substance fonctionnelle (à savoir qu'il amène la «mort») de l'«arc» (B 48). Les jeux de mots fréquemment employés servent le même but; Héraclite souligne, par eux aussi, la différence entre vérité et apparence (cf. p. ex. B 5; 15; 25; 104).

des choses existantes (τὰ ὄντα) et d'autre part que, ayant réformé la tradition mythologique (en premier lieu hésiodienne) de la cosmogonie, ils avaient expliqué la diversité des phénomènes par les changements des propriétés physiques d'un seul principe matériel (ἀρχή). «Les choses existantes» ont été conçues comme des choses visibles du caractère matériel desquelles ils pouvaient conclure à l'unité du monde. En expliquant les changements par le moyen des forces immanentes ils ont nié toute possibilité de la «création», la «mort» n'étant à ses yeux qu'une transformation; la condensation et la raréfaction de la matière passaient pour la cause et pour la loi de toutes sortes de changements. Pour répondre au problème de la quantité et de la qualité ils devaient considérer la constance de la quantité totale de la matière et les modifications proportionnelles des composants. Dans l'activité de Thalès l'observation et les méthodes mathématiques sont en une unité indissoluble et ceci vaut pour ses successeurs également, même si les théories cosmogoniques de ceux-ci sont dominées par la spéculation. A l'opposé des philosophes ioniens pour qui le rapport numérique passait pour l'expression des changements de la matière, dans la vision pythagoricienne ce fut bien au contraire: ils ont considéré le nombre et le rapport (harmonie, proportion) des nombres comme la substance unique et éternelle du monde, aussi les choses visibles et les changements de celles-ci n'étaient-ils pour eux que l'objectivation matérielle de cette substance spirituelle. La troisième tendance a été celle de l'école des Éléates qui, par la réfutation logique de toutes sortes de changements et par la négation complète de l'empirisme ont repris la théorie de «l'un Étant».

Il serait bien difficile de classer à une de ces tendances Héraclite qui lutte avec la même véhémence contre Hésiode, Hécatee, Pythagore ou Xéno- phane tout en croyant sa propre théorie nouvelle et indépendante. Platon (Soph. 242 D) et Aristote (*De caelo* A 10. 279 b 12) le font rapprocher d'Empédocle à cause de la connexion qu'il avait établie entre *l'un* et *le multiple*. A un autre endroit (Métaph. A 3. 984 a 7) il met en parallèle la théorie du feu d'Hippasos, disciple de Pythagore à la doctrine d'Héraclite. Cette thèse se transmet et réapparaît chez Théophraste, Simplicie, Aète; à partir des thèses astrologiques et avec une interprétation complètement fautive Aète cherche à rapprocher Héraclite de Parménide etc. A cause de la confusion de la doxographie dont les explications arbitraires sont dues à la non-compréhension des textes d'Héraclite et au remaniement de leur contenu, nous n'avons aucun point de repère pour ce «classement», sinon les témoignages négatifs d'Héraclite même. Bien entendu, la première tâche des recherches n'est pas ceci, mais l'interprétation des textes mêmes, et plus précisément l'examen des notions, la reconstruction la plus fidèle possible des pierres de taille du système spéculatif.

«Les hommes aimant la sagesse doivent être savants en une multitude de choses» — lit-on dans une des thèses conservées par Clément (B 35). Le

problème de l'originalité de l'expression *φιλόσοφοι ἄνδρες* est de second ordre, le reste de la phrase, et ainsi la phrase entière est sans doute originale. Le substantif *ἴστωρ* a une importance particulière: «quelqu'un connaissant de ses yeux, expert par expérience personnelle, faisant des recherches au moyen des expériences» — voilà ce qu'il devait signifier à cette époque. L'exigence d'Héraclite ne sera donc pas absolument en opposition avec la condamnation de la «polymathie» spéculative. Il est vrai que, pour des «choses visibles» (B 56) il réfute l'opinion courante — jusqu'à celle d'Homère, le plus sage des Grecs que, pourtant, les enfants peuvent, eux aussi, tromper: ils tuent et rejettent des poux et ce faisant ils lui demandent ce que c'est qu'ils abandonnent ayant l'aperçu et pris mais qu'ils portent avec eux ne l'ayant pas aperçu ni pris — l'anecdote aura donc une nuance «épistémologique»; mais ni il ne tient pour inutile la recherche des «choses visibles» ni il ne conteste leur réalité. Autrement dit: il n'a rien à voir ni avec la conception du monde des Pythagoriciens ni avec l'ontologie des Éléates. L'expression «la multitude des choses» désigne les choses concrètes, selon le témoignage aussi du fragment 7, cité plus haut.

Le terme *τὰ ὄντα* n'est employé que dans ce seul fragment (B 7); non qu'Héraclite ait jamais contesté pour un motif ou un autre l'existence réelle des concrets sensitifs (déjà pour Homère *τὰ ἔόντα* désigne, d'une façon toute naturelle, les choses du monde, comme ses formes préfixées les choses passées et futures, donc les éléments de la réalité des trois phases du temps), mais — pour des raisons grammaticales — il n'en a pas besoin: auprès de *πάντα* ou *ἅπαντα* («tout, toutes choses»; pluriel du neutre) le participe *ὄντα* n'aurait qu'un rôle d'accent.

«Toutes choses arrivent selon la règle» (B 1); «Un à partir de toutes choses et toutes choses à partir d'un» (B 10); «Les meilleurs choisissent un contre toutes (autres) choses» (B 29); «Le même ordre de toutes choses» (B 30); «La sagesse conduit tout à travers toutes choses» (B 41); «Toute chose est un» (B 50); «Toutes choses sont gouvernées par la foudre» (B 64); «Toutes choses se produisent selon querelle et devoir» (B 80); «La valeur d'échange du feu est toute chose» (B 90); «Les Heures apportent toutes choses» (B 100); «Pour le dieu toute chose est belle» (B 102): le *πάντα* ou *ἅπαντα* désignent l'ensemble des choses concrètes d'une manière aussi naturelle que le masculin de tout adjectif «l'homme» ou «les hommes». <sup>32</sup> Et que le pluriel ait un sens collectif, l'article *τά* l'indique plus d'une fois (B 7; 64; 90; — mais pas toujours: Héraclite est bien économe des articles) ce qui est à retenir pour deux raisons: d'une part Héraclite n'appelle pas l'univers *τὸ πᾶν* et l'unité du *κόσμος* est indiquée non pas par l'adjectif *πᾶς* mais par le pronom *αὐτός*; <sup>33</sup> d'autre part parce que entre le pluriel des choses concrètes et le singulier — d'un emploi également

<sup>32</sup> Cf. la note 10.

<sup>33</sup> *πᾶς* peut signifier, en singulier aussi, «toutes sortes de . . .»: B 87.

conséquent — des notions abstraites il y a un abîme servant de motif de la vision du monde notionnelle d'Héraclite.

Le célèbre fragment 30 est le seul où le terme *κόσμος* soit, sans doute, authentique.<sup>34</sup> «Cet ordre universel -- le même pour toutes choses -- aucun des dieux ni des hommes ne l'a fait, mais il était toujours, il est et il sera feu toujours vivant, flambant en mesures et s'apaisant en mesures». C'est l'interprétation du *cosmos* et son rapport avec le *feu* qui a suscité les plus véhéments controverses dans la littérature spéciale. Pour le premier problème c'est l'interprétation de Kirk («Things + order»)<sup>35</sup> que je peux admettre pour juste — seulement je trouve la formule, destinée à simplifier, trop compliquée: au lieu d'être la somme de deux «choses» différentes par leur qualité (celle des choses concrètes et de l'ordre théoriquement construit) le *cosmos* est l'ordre de «toutes choses» formant le tout de l'univers, la forme concrète des contenus concrets, leur manière d'être. Cet ordre universel n'est pas le même pour toutes choses, mais il est — pour ainsi dire — la propriété des choses qui reste, en toute indépendance des changements des divers «propriétaires», le même et éternel. Outre la négation de la création (et aussi de la disparition et de la destruction) — l'importance de cette idée dans l'histoire de la pensée ne pourrait pas d'ailleurs être surestimée même si la doctrine de la matière impérissable avait été antérieurement formée par la «triade ionienne» -- c'est le sentiment de l'unité du contenu et de la forme qui rend dialectique le matérialisme d'Héraclite. Puisque les choses concrètes, composants et contenus de l'ordre universel, ne sont, en elles-mêmes, que des phénomènes, des différents aspects de l'être du même *cosmos*, cependant le *cosmos*, pris pour la forme des choses, sera lui-même l'essentiel, le contenu ordonné et ayant, en même temps, une force ordonnatrice.

Les interprétations considérant le rapport de *l'ordre universel* et *du feu* comme une comparaison, donc supposant le feu pour une illustration de l'être, manquent de tout fondement. D'autres se rapprochent mieux de la vérité en disant que le «feu», en tant qu'attribut du sujet est, par son sens, identique au sujet «l'ordre universel».<sup>36</sup> Le sens des «mesures» reste, pour le moment, inexpliqué, mais leur immanence<sup>37</sup> et la détermination quantitative des changements n'en sont pas moins nettes. Le feu ne peut pas s'éteindre

<sup>34</sup> V. KIRK: op. cit. p. 312 et suiv.

<sup>35</sup> KIRK: op. cit. p. 315. — Je trouve beaucoup plus exacte la conception de J. KERSCHENSTEINER (op. cit. p. 99; cf. la note 7).

<sup>36</sup> KIRK: op. cit. p. 317, quoique d'une façon un peu obscure.

<sup>37</sup> Tout en étant d'accord avec les interprétations qui considèrent le *μέτρο* comme objet interne, j'irais encore plus loin: l'accusatif α, de mon avis, un sens différent de celui de la tournure *κατά* + accusatif — ce dernier (cf. p. ex. B 1) exprime l'existence de la force régulatrice ou de la mesure, une existence qui est indépendante des choses concrètes et qui se réalise dans les changements de celles-ci; le premier cependant établit, pour ainsi dire, un rapport de possession entre le feu et les mesures de ses changements — ce que soutient aussi le participe médial, attribut du sujet.

(imparfait du participe! — cf. B 26), c'est sa flamme seulement qui diminue: ceci s'ensuit de l'être éternel de l'ordre universel. Mais voilà une question plus contestable: comment expliquer (plus exactement: comment Héraclite a-t-il expliqué) les changements quantitatifs de l'ordre universel? La conception selon laquelle c'est la proportion des composants qui change, leur équilibre et la quantité totale restant constants, paraît trop formelle,<sup>38</sup> étant donné qu'Héraclite parle justement du jaillissement et de l'apaisement dans une mesure déterminée du feu; bien qu'il ait basé les modifications (changements de forme) des composants matériels du monde sur la théorie de condensation et de raréfaction, je crois découvrir *ici* une autre idée latente, à savoir que le feu (c'est-à-dire l'ordre universel) est éternel et identique à lui-même (on pourrait dire: identique en valeur et en contenu) en toute indépendance de la forme dans laquelle il apparaît — les mesures peuvent bien changer, et elles changent en effet, à cause de la lutte permanente des composants, ces changements superficiels (formels, visibles) ne touchent point la constance de la substance.

A l'intérieur du même ordre universel la lutte est permanente et d'une valeur générale («commune») et «... toutes choses arrivent selon querelle et devoir» (B 80). L'adjectif aussi bien que la phrase entière rappellent le fragment 1, «la règle» et «la lutte» seraient donc identiques, la première se réalisant pour ainsi dire dans la dernière (cf. B 53). Mais tandis que dans les fragments 1 et 2 le *logos* a désigné la règle unique et commune de toute sorte d'événements et de la pensée «adéquate»,<sup>39</sup> le fragment 31,<sup>40</sup> où il s'agit des tournants

<sup>38</sup> KIRK: op. cit. p. 318. — Sur le fragment 31 v. plus bas.

<sup>39</sup> Dans le fragment 39 il désigne également «raison», mais non pas dans ce sens absolu; ailleurs (B 87) il signifie le «mot» tout simplement.

<sup>40</sup> Encore un fragment que je ne peux interpréter qu'à peu près. Il est nettement compréhensible jusqu'à ce point: «les changements de forme du feu: en premier lieu mer, et de la mer, la moitié terre, la moitié colonne de flammes»; la suite que les explications de Clément séparent de la première partie, prête à confusion: «la terre s'écoule, la mer (en tant que mer?), et est mesurée dans la même règle telle qu'elle fut avant qu'elle ne devienne terre». Il est certain qu'il s'y agit du cycle quantitativement réglé des éléments matériels de l'univers, de la différenciation du feu considéré comme «élément primitif» suivie de la réintégration. Le prédicat *διαχέεται* reste cependant problématique: a-t-il en effet le sens de «s'écouler» (qui est soutenu par la phraséologie d'autres auteurs aussi) ou celui de «couler en deux», sens suggéré par le préfixe. Voyons les deux possibilités: Dans le deuxième cas (figure 2) il s'agirait donc de la même division continue au cours de laquelle la mer était devenue la moitié terre, la moitié colonne de flammes, c'est-à-dire du processus de la différenciation et non pas de celui de la réintégration; ce à quoi semble pourtant contredire le sujet «terre» (interpolé par KRANZ et par d'autres) au début de la phrase, mais ce sujet pourrait peut-être s'entendre (cf. KIRK: op. cit. pp. 325 et suiv.) — à l'opposé de Clément qui cite le fragment — comme la première phase de la réintégration. Mais ce n'est pas un problème trop intéressant. J'admets l'interprétation de KIRK puisque sans l'interpolation — à condition qu'elle soit juste — le parallèle de la «terre» et de la «mer» n'aurait aucun sens. Mais que veut dire la tournure suivante que la terre «est mesurée dans la même règle, telle qu'elle (à savoir la règle, la proportion) fut avant que ne devienne terre»? Auparavant le feu avait la forme de la mer, donc le feu et la mer sont dans la proportion de 1 à 1; or, l'identité numérique (quantitative) serait difficile à concevoir sous forme de proportion. Mais ce qu'Héraclite a en vue, c'est bien la proportion 1 à 2 ce qui devient, sur la ligne «ascendante» de la circulation 2 à 1. Elle reste donc, numériquement, la même, seulement ses composants tournent l'un en l'autre. Ce n'est toujours pas

(changements de forme) du feu, exige de supposer plusieurs *logos* et de les interpréter comme «proportion». Et malgré que nous nous sommes prononcés tout à l'heure contre l'interprétation formelle, il serait à présent impossible d'éviter cette question tout aussi formelle: l'existence a-t-elle un ou plusieurs *logos*? Puisque Héraclite considère l'âme aussi comme partie du monde ma-

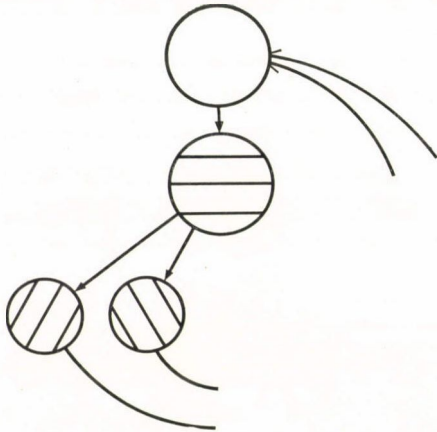


Fig. 1

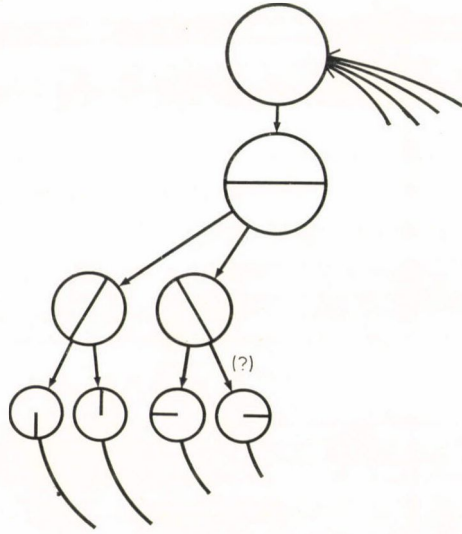


Fig. 2

tériel, qu'il nous soit permis d'interrompre l'examen de la nature et de la règle du «feu» par une digression (cependant nous nous occuperons seulement du «*logos* de l'âme» sans considérer le tout de sa conception de l'âme.)

«Même en parcourant une route entière (toutes les routes?), tu ne trouverais pas, chemin faisant,<sup>41</sup> les limites de l'âme: tant elle a un *logos* profond» (B 45). La traduction de Kranz («so tiefen Sinn hat sie»<sup>42</sup>) doit être refusée puisque cette fiction de la profondeur de l'âme ou de la raison n'a pas de parallèle chez les Grecs. Kirk qui, pour certains fragments (B 1; 2; 50), traduit le

une supposition suffisante. *D'une part* parce que cette proposition avait été établie non pas avant la formation de la terre, mais justement au cours de la formation de celle-ci; *d'autre part* parce qu'une quantité de colonne de flammes, égale à la terre est absente de la deuxième partie de la formule. Les spéculations les plus subtiles ne peuvent pas, elles non plus, prépondre à la question qui se pose ici: Comment Héraclite s'est-il imaginé «l'écoulement (en deux)» de la terre et où a disparu au cours de la réintégration, la colonne de flammes conçue sous forme de matière concrète et étant proportionnée à la mer comme 1 à 2. — Par la suite, en me référant à ce fragment, j'aurai à me borner à la mention du processus et de la régularité proportionnelle de l'union.

<sup>41</sup> *ἴσιν* et *πορεύεσθαι* comme au gré de *πείρατα* cf. les notes 15 et 22.

<sup>42</sup> VS 22 B 45

*logos* par l'expression «formula of things», choisit ici (et aussi pour B 45 et 115) le terme «measure» (mesure); cette interprétation n'est pas en elle-même claire; nous y reviendrons.<sup>43</sup> «A l'âme appartient le *logos* en train d'accroître lui-même» (B 115) — lisons-nous dans un autre fragment. Dans la traduction de Kranz: «Der Seele ist der Sinn eigen, der sich selbst mehrt»,<sup>44</sup> ce qui est également improbable puisque nous ne savons rien de cette sorte de connexion entre âme et raison; Kirk, lui, ne s'occupe pas du fragment.

Héraclite ne parle jamais, sous aucun rapport, de l'infinité de l'univers ou d'un de ses composants; pourquoi fait-il donc exception pour l'âme? Tout en insistant plusieurs fois sur la possibilité de la connaissance sûre, voudrait-il cette fois la nier? Il indique en général l'idée de la route par l'identité des contraires (en haut, en bas; ici, là); pourquoi donc cette irréversibilité? En se rattachant justement à l'idée de la route, les Grecs désignaient les entreprises particulièrement difficiles ou des qualités excellentes par les épithètes «abrupt» et «haut»; d'où vient l'expression «profond»?<sup>45</sup> Est-il un trait caractéristique spécial du *logos* de l'âme qu'il augmente lui-même ou bien vaut-il pour d'autres choses également? Comment et pourquoi augmente-t-il lui-même?<sup>46</sup> Faudrait-il penser ici, à l'opposé du feu qui s'allume et qui s'apaise, seulement à une augmentation? Le *logos* est-il identique à la «mesure» (*μέτρον*) ou désigne-t-il quelque autre «règle»? . . . En interprétant et en traduisant ces deux fragments nous aurons à résoudre ces problèmes au moins. Les textes étant en eux-mêmes obscurs, nous aurons recours aux sources indirectes: le fragment d'une comédie d'Épicharme (B 2) et les commentaires antiques y ajoutés pourront nous aider.<sup>47</sup>

Cette pièce de l'auteur comique de Sicile — pas de beaucoup plus jeune qu'Héraclite — raille Héraclite lui-même ou l'un de ses disciples. Aidée par une intrigue bien grosse elle rend ridicule le philosophe qui va répétant l'argument de «tout change».<sup>48</sup> Le héros raisonnant avec des jongleries mathématiques et géométriques veut démontrer le changement continu de tout et de tous et cela afin de dénier ses dettes: il affirme que ni lui ni son créancier ne sont identiques à ce qu'ils étaient le lendemain: «. . . Quelqu'un de nous grandit, l'autre périt, tout le monde est en train de changer tout le temps — et

<sup>43</sup> KIRK: op. cit. p. 39.

<sup>44</sup> VS l. cit.

<sup>45</sup> Peut-il être en quelque connexion avec l'idée qu'Héraclite s'était faite des enfers ou avec la conception de la vérité comme «non-latence» (*ἀλήθεια*)?

<sup>46</sup> Sur la conception héraclitéenne de l'âme voir l'étude de G. WARNKE: *Das Problem der Seele und die Anfänge der Psychologie*. (In: *Wissenschaft und Weltanschauung in der Antike*, Réd. par G. KRÖBER, Berlin 1966. Pp. 281 et suiv., et plus particulièrement pp. 326 et suiv.)

<sup>47</sup> J'avais examiné ce problème, d'une façon plus détaillée, dans une étude antérieure: *L'analyse des fragments 1 et 2 d'Épicharme*. *Acta Ant. Hung.* 16 (1968), pp. 139 et suiv.

<sup>48</sup> Si le fragment est authentique, la théorie de *πάντα ἕξει* doit avoir été attribuée à Héraclite dès le premier tiers du 5<sup>e</sup> siècle.



nous sommes toujours autres et jamais les mêmes selon le même *logos*.» Dieu nous garde de prendre au sérieux les arguments du héros comique, pourtant il vaut retenir que, au fond des changements permanents, il souligne le même *logos* - en traduction provisoire: la même règle. Le verbe *αύξεται* est, lui aussi, identique à celui du fragment 115 d'Héraclite, seulement il y désigne l'accroissement du *logos*, tandis que chez Épicharme celui des choses et des hommes, la règle étant tout aussi unique et valable pour tout (donc commune) comme dans les fragments 1 et 2 d'Héraclite, et à l'encontre du fragment 31 ayant un contenu cosmologique et au fragment 115 où il est question de psychologie.

Passons en revue les commentaires de la comédie:

(a) Nous devons au commentateur anonyme du *Théétète* de Platon<sup>49</sup> non seulement l'exposé schématique de l'intrigue, mais aussi l'anecdote qui raconte les motifs de la comédie.<sup>50</sup> D'après elle (mais le texte est fragmentaire et ne peut pas être rétabli avec une exactitude absolue; en plus, on ne doit pas oublier le caractère du genre de l'anecdote) Épicharme, conversant avec des Pythagoriciens, aurait remarqué plusieurs choses de frappant, p. ex. le *logos* (doctrine, règle) relatif à l'augmentation qu'il aurait exprimé, d'après Héraclite, qui affirmait le changement perpétuel de tous les hommes et de toutes choses, en des termes que voici: «Telle chose grandit de telle façon, toujours en quoi elle est incomplète». La citation du vers de comédie semble exacte, mais l'extrait, modelé sur la tradition vulgaire, d'Héraclite, est injuste au point de vue de la terminologie aussi bien que du contenu. Pourtant le commentateur a reconnu avec un coup d'œil sûr qu'Épicharme avait emprunté la «règle» - peut-être un peu déformée - de «l'augmentation» à Héraclite.

(b) Dans un de ses traités Plutarque écrit: «Le *logos* (doctrine, règle) relatif à l'augmentation est au fond ancien; il fut en effet formulé - comme le dit Chrysippe - par Épicharme.<sup>51</sup> Tout en exagérant le rôle de l'auteur comique, il fait allusion à juste titre au fragment mentionné.

(c) C'est toujours Plutarque qui écrit autre part: «Ces (doctrines) ressemblent à celles d'Épicharme desquelles dérive le 'logos en train de s'accroître' chez les sophistes. Lui (à savoir le héros de la comédie) en effet ayant fait l'emprunt auparavant, n'est, à présent, redevable de rien, parce que, depuis, il est devenu un autre homme . . .», etc.<sup>52</sup> C'est à juste titre que Plutarque classe le héros parmi les sophistes, puisque ceux qui vulgarisent les paroles d'Héraclite, ne diffèrent guère de ceux-là. Il est cependant plus important de retenir que Plutarque, au lieu de la règle de l'accroissement, parle ici de l'accroissement du *logos*, de la règle même: l'expression *ὁ αὐξόμενος λόγος* οὐ, grâce à l'ordre des mots de la phrase, l'adjectif a un accent spécial,

<sup>49</sup> Anon. in Plat. Théét. (*Berliner Klassikert.* 2), 71,26 = VS 23 B 2.

<sup>50</sup> 71,12 = VS 22 B 126 b.

<sup>51</sup> Plut. d. comm. not. 44 p. 1083 a = VS 23 B 2.

<sup>52</sup> Plut. d. sera num. vind. 15 p. 559 a = VS 23 B 2.

concorde très bien avec les paroles *λόγος ἑαυτὸν αἰξίων* du fragment 115 d'Héraclite.

(d) D'après Plutarque les sophistes auraient, eux aussi, rappelé cette règle et c'est sans doute grâce à eux que, d'après Épicharme, elle devint, comme l'affirme Chrysippe, tellement populaire. Un seul texte cependant semble justifier ce fait, notamment le *De victu* d'Hippocrate qui, tout en cherchant à expliquer et à vulgariser d'essentielles doctrines d'Héraclite (augmentation de l'âme humaine, en tant que particularité humaine, rapport des choses visibles et invisibles que les hommes ne comprennent pas, etc.) simplifie d'une façon naïve le problème de «l'accroissement» (*αἰξίη*): il «illustre» le rapport du tout et des parties par la différence quantitativement proportionnelle des parties produites au cours de la vente et de l'achat ou, à l'exemple de l'homme sciant des buches, pendant le tirage et la poussée ainsi que par l'invariabilité de la quantité totale.<sup>53</sup>

Ces sources indirectes ne font que soutenir l'originalité héraclitéenne de la «règle augmentante», sans prêter aide à l'interprétation exacte des fragments. Pour ce faire, il faut d'abord préciser la notion du *logos* et celle de «l'augmentation».

Bien que, jusqu'à présent, le substantif *logos* ait été interprété et traduit comme «règle», nous devons maintenant le restreindre à ses sens mathématiques et géométriques. Il est tout évident que dans le fragment 45 il est question d'une sorte de «course»: de la distance entre l'homme (la pensée humaine) et l'âme, de la possibilité ou bien de l'impossibilité de principe du rattrapage, donc de la relation entre la longueur d'une route et le temps nécessaire pour la parcourir; ceci rappelle bien sûr le problème des énigmes de Zénon, même si, chez lui, il s'agit de la division infinie du temps et de l'approche toujours relative des deux «corps», tandis que dans ce cas-là il est question d'une quantité de temps quelconque et de l'identité ou de l'augmentation de la distance des deux «corps». Dans la métrologie, le *logos* signifie premièrement «amas» ou le rapport saisissable sous forme de *proportion* de deux «amas ou quantités» (donc non pas «avec autant que . . .» comme le veut l'auteur de *De victu*, mais bien «autant de fois que . . .»). Tous ceux qui ont jamais appliqué le théorème de Thalès ou de Pythagore, devaient absolument connaître cette mise en rapport par mesure, en tant que point de départ soit des similitudes des triangles, soit de la construction de la moyenne géométrique. En considération aussi du fragment 115 le problème héraclitéen peut se traduire en langue mathématique de la sorte suivante: Pendant un certain temps (*t*) l'homme (la raison humaine, *r*) tout comme l'âme (*a*) partant, elle, de quelque

<sup>53</sup> Hipp., *de victu* I, 6 = VS C 1. — Sur la datation et les possibilités de l'utilisation de l'œuvre voir KIRK: op. cit. pp. 27 et suiv. — On retrouve l'idée, rappelée ici aussi et expliquée d'une façon obscure, de l'augmentation de l'âme humaine dans un autre passage d'Hippocrate: *epid.* VI, 5, 1 = VS 22 B 115 app. crit.

plus avant, parcourent une certaine longueur de la route, la distance entre eux restant invariable ou bien continuant à augmenter; la distance entre  $r$  et  $a$  ne pourrait diminuer que si la vitesse de translation du premier dépassait celle du dernier - mais ce n'est pas ainsi, mais bien au contraire: l'«amas» de l' $a$ , donc la «proportion» de sa distance du point  $O$  n'est pas le produit du  $t$  par lui-même, comme dans le cas de  $r$ , mais il augmente en tant que produit de lui-même; à condition que  $a > r$  et que les deux soient nombres entiers, (donc 2 et 1, ou 3 et 2, etc.), la différence de grandeur doit graduellement augmenter en fonction de l'augmentation de  $t$ :  $a \cdot a > r + r$ ,  $a \cdot a \cdot a > r + r + r$ , etc., quelque grand que soit  $t$  et quelque grande que soit la distance qu'ait parcourue entre-temps le  $r$  cherchant à rattrapper le  $a$ .

Il s'agit donc d'un changement spécial de l'«amas» de l'âme et de la «proportion» entre celle-ci et la raison conçue également sous forme de corps bougeant: la distance entre la raison et le point  $O$  sera toujours  $r$ ,  $2r$ ,  $3r$ , etc., celle entre l'âme et le point  $O$  cependant  $a$ ,  $a^2$ ,  $a^3$ , etc. — c'est-à-dire la proportion géométrique (*logos*) devient augmentation par puissance.

Les verbes *ἀέξω*, *αὔξω*, *αὐξάνω* de même que le substantif *αὔξεισις* ont été employés dans leur sens traditionnel, donc sans aucune nuance philosophique aussi par les présocratiques.<sup>54</sup> Zénon se sert du verbe pour désigner tout simplement une augmentation quantitative (VS 29 B 2), mais ces quelques testes originaux ne nous permettent guère d'affirmer quelque chose de certain au sujet de sa terminologie. Cependant les connaisseurs de la moyenne géométrique devaient nécessairement remarquer le problème de l'élévation à une puissance des quantités; puisque si  $x : y = y : z$ , ou  $y : x = z : y$ , donc  $y^2 = x \cdot z$ , l'augmentation de  $y$  se fait selon une règle spéciale — c'est en étant multiplié par lui-même qu'il sera égal au produit d'une quantité par une autre, la première étant plus petite et la dernière plus grande selon le même *logos*. Le rapport quantitatif entre le carré et le segment lui servant de côté, entre le cube, le carré lui servant de face et le segment lui servant d'arête implique, lui aussi, la règle de la «multiplication par soi-même». Qu'il me soit permis de signaler une *hypothèse*: Le sens postérieur («puissance»)<sup>55</sup> du substantif *αὔξεισις* s'applique très bien à l'interprétation du fragment en question: le *logos* (régularité selon la proportion géométrique) des changements de l'âme consiste à se multiplier chaque fois par sa grandeur originale<sup>56</sup> ce qui est justement sa particularité en comparaison au *logos* des changements de toutes autres choses. Je crois que cette interprétation pourra rendre encore plus probables les conclusions de la première partie de mon étude, plus particulièrement la suppo-

<sup>54</sup> VS III, index, S.V.

<sup>55</sup> CH. MUGLER: Dictionnaire historique de la terminologie géométrique des Grecs. Paris 1958. S. V. *αὔξή*.

<sup>56</sup> Au B 115 le style de la tournure *ἐαυτὸν αὔξων* mérite également être retenu: la forme verbale active suivie de l'accusatif du pronom réfléchi est beaucoup plus accentuée que ne serait la forme moyenne du verbe.

sition qu'Héraclite aurait déjà connu le problème théorique et l'impossibilité de la résolution géométrique de l'extraction de la racine cubique — opération inverse de l'élévation au cube — et que c'est à partir de  $3 > 2$  qu'il aurait dit plus forte l'harmonie (le rapport) invisible.

La conception héraclitéenne du mouvement (accroissement) de l'âme reste, à plusieurs points, obscure. Je ne saurais p. ex. décider si l'attribut «profond» porte sur l'inconcevabilité du *logos*, c'est-à-dire sur la même latence qui s'exprime aussi par le caractère immontrable «du rapport invisible», ou bien sur la connexité de l'âme et de l'enfer, ce dernier ayant également l'épithète traditionnelle «invisible». S'il s'agit de cette sorte de latence (en bas), comment expliquer «les limites de l'âme» dont le pluriel doit souligner justement l'extension dans toutes les directions, etc. Par contre le sens du *logos*, je le pense certain: règle immanente<sup>57</sup> qui détermine la formation (= l'être) du tout de l'univers et de ses composants, proportionnalité s'exprimant dans les changements de rapport des choses<sup>58</sup> et dans l'équilibre du *cosmos*, règle de l'être même et de la pensée exprimant les lois du changement d'exactitude géométrique de l'être; il est donc d'une part la règle de la proportionnalité dans les changements des choses, règle tout aussi unique et éternelle que l'ordre universel même, d'autre part la garantie de l'équilibre dans les changements permanents à l'intérieur des composants formant des couples de contraires — finalement, comme contenu de connaissance il est commun parce qu'il peut être connu et parce que chaque homme (quoique d'une façon inconsciente)<sup>59</sup> fait partie de l'ordre universel, d'où s'ensuit que «la règle de la proportionnalité» s'objective dans le sujet aussi.<sup>60</sup>

### *Le rapport des choses*

En arrangeant les fragments «cosmiques» — fragments qui portent sur l'être et sur les lois de l'ordre universel — Kirk classe dans une catégorie particulière ceux qui enseignent l'identité des contraires. Tout classement basé

<sup>57</sup> Ni la «règle» n'existe sans contenu matériel, ni réciproquement: voilà la vérité fondamentale de la vision du monde et de la conception du *logos* d'Héraclite.

<sup>58</sup> Cf. la note 40.

<sup>59</sup> Cf. B 75: «Les endormis sont ouvriers et compagnons de travail pour tout ce qui arrive dans l'ordre universel». Bien sûr, KIRK a raison à dire que c'est plutôt la paraphrase de Marc-Aurèle et non pas une rédaction originale (p. 44); cependant rien ne nous autorise à contester à Héraclite l'idée elle-même.

<sup>60</sup> La «proportionnalité» est dès le début incluse dans le *logos*, en tant que notion mathématique (cf. la note 6), ce qui rend nécessaire d'insister, dans la traduction, en premier lieu sur le moment de la «règle» («régularité»). Il serait exagéré d'affirmer qu'Héraclite n'ait rien à voir avec les mathématiques (R. SCHOTTLÄNDER: op. cit. p. 45) puisque sans connaître l'abstraction et l'exactitude mathématiques il n'aurait pu élever ses doctrines cosmologiques et logiques au rang d'une méthode et d'un système; il est pourtant vrai qu'il avait utilisé la théorie de la proportion en philosophe: ce ne fut pas la possibilité de la comparaison numérique ou mesurable au moyen du compas et de la règle mais bien la régularité la plus générale, cachée dans la formation et dans l'être des choses qui l'a intéressé.

sur le sujet ou suivant les points de vue de la logique est nécessairement subjectif et manque de souplesse, la vision héraclitéenne du monde étant indivisiblement homogène et les idées qui s'expriment dans les fragments se joignant de façon multiple; pourtant cette sorte de classement permet un aperçu beaucoup plus net que la méthode formelle (et moins critique) du VS. Voilà les types de fragments, relatifs à l'identité des contraires tels qu'ils se trouvent rassemblés chez Kirk:

— dans lesquels ce sont la différence des percepteurs ou les différents points de vue du même percepteur qui présentent la même chose comme différente (groupe II—IV);<sup>61</sup>

— dans lesquels la différence apparaît aux différents stades ou pôles de la même qualité, en conséquence de la succession des phases du développement (V);

— dans lesquels c'est l'accent de la méthode analytique ou synthétique qui détermine l'accentuation de la différence ou de l'unité des choses (VI);

— dans lesquels la tension mutuelle et la lutte permanente découvrent l'identité des contraires (VII—VIII);

L'interprétation de la lutte comme mobile de tout événement,<sup>62</sup> la détermination immanente de l'ordre universel, le rôle symboliquement illustratif de certaines idées mythologiques (Diké, Erynis, etc.), et le soulignement — d'une manière presque uniforme — de l'unité et de l'identité des contraires: tout ça est devenu bien public des histoires de philosophie modernes. Autant plus discutable est l'originalité héraclitéenne de la théorie de l'*ecpyrose*,<sup>63</sup> de même que l'authenticité de certains fragments. Dans ce qui suit, je ne ferai que de toucher les fragments ayant peu d'intérêt au point de vue du «rapport invisible», tout en me gardant de répéter des lieux communs et de vouloir comprendre à tout prix les textes jugés obscurs.

Loin d'être une phrase vide, la condamnation et la réfutation des croyances générales avaient — devaient avoir — ce rôle dominant dans l'œuvre d'Héraclite afin qu'il puisse, tout comme Xénophane ou Parménide, pénétrer jusqu'aux racines épistémologiques de ces croyances et arriver à ses propres conclusions positives, exemptes d'erreurs pareilles. Il n'en finit pas de répéter que les gens croient sans critique à la connaissance sensorielle, et ce faisant ils considèrent comme réel ce qu'ils sentent, entendent, voient, de sorte que le *cosmos*<sup>64</sup> leur paraît un amas des choses sens dessus dessous. C'est le changement des expériences qui leur apprend d'estimer — mais toujours à un niveau moyen — les importantes valeurs de la vie, (B 111). Ils ont tort à nommer

<sup>61</sup> Cf. la note 29.

<sup>62</sup> La «lutte» elle-même est tout aussi éternelle que l'ordre universel et sa règle d'existence, — cf. la note 57.

<sup>63</sup> KIRK: op. cit. pp. 335 et suiv. Je trouve ses arguments réfutatifs tout convaincants.

<sup>64</sup> Dans l'édition de KIRK ces fragments forment les groupes II—IV.

le feu selon la saveur des aromates y mélangés, alors que le feu — c'est-à-dire l'essentiel — n'a pas changé, seulement un de ses éléments ou aspects (B 67); d'une façon tout aussi naturelle ils expliquent et forment différemment leurs expériences de chaque jour (B 72).

Dans le fragment 67<sup>65</sup> le jugement accidentel est désigné par l'expression *ὀνομάζεται καθ' ἡδονὴν ἐκάστου*. La terminologie et l'idée rappellent deux autres fragments:

(1) *Δίκης ὄνομα οὐκ ἂν ἤδεσαν εἰ ταῦτα μὴ ἦν*. («Ils ne connaîtraient le nom de Diké, si ces choses n'existaient pas», B 23). Le reminiscence chrétien qu'attribue à sa paraphrase Clément, qui cite le fragment, rend son interprétation fort discutable: Héraclite et Socrate, en plein accord avec l'Écriture, auraient enseigné que l'homme juste n'a pas besoin de lois, et que la peur peut être supprimée par l'absence du péché et, en dernière analyse, par la disparition de tout désir. La plus grande difficulté de l'interprétation consiste au sujet «ces» (choses) que les chercheurs essaient de corriger des façons différentes: «choses justes», «choses contraires», «mêmes choses», etc.<sup>66</sup> Nous ferons mieux à déclarer *l'ignoramus*, ne sachant nullement rétablir le contexte. Il est tout au plus probable qu'Héraclite ait exposé dans une phrase suivante le contenu de «ces» (choses); (ce pronom est, en général, anticipatif, mais il se trouve aussi d'exemples contraires: B 72). Il parle toujours d'une façon distinguée de Diké, déesse de la vérité, soit comme qui menace les menteurs, soit comme garde suprême de l'ordre de la nature (B 28; 94). Deux moments grammaticaux sont ici à retenir: d'une part que le prédicat désigne un savoir sur (*οἶδα* et *γινώσκω* sont toujours opposés aux verbes *δοκέω* et *ἐλπίζω*); d'autre part qu'Héraclite met un accent particulier sur la connaissance sûre et juste du nom de Diké et sur la nécessité de certaines choses pour l'acquisition de cette connaissance (négarion du cas irréel!). Pour que quelqu'un ait une connaissance juste du nom de Diké — en termes modernes et à titre provisoire: pour connaître la notion de la vérité — il faut partir des choses qui existent indépendamment de celui qui en fait la connaissance, donc qui existent objectivement. Cette conception matérialiste de la formation des concepts et des idées s'assimile très bien à la vision héraclitéenne du monde. Ce qui est plus problématique c'est de savoir si l'expression «le nom de Diké» peut-elle et doit-elle être considérée comme une notion. Je pense qu'il faudrait relâcher cette formulation catégorique du problème. Comme dans le fragment 67 (et, ajoutons-nous, dans la phraséologie des Éléates niant, pour d'autres raisons, la validité de la connaissance sensorielle)<sup>67</sup> la «dénomination» exprime l'accidentalité, la subjectivité, l'identification fautive de la substance et du phénomène (apparence), une nuance pareille se fait sentir dans cette thèse

<sup>65</sup> Cf. la note 30.

<sup>66</sup> Pour ce problème voir KIRK: op. cit. pp. 124 et suiv.

<sup>67</sup> Cf. les notes 25 et 31.

également: Héraclite veut dire que — sous certaines conditions — les hommes peuvent apprendre le nom de Diké sans pour autant connaître la déesse même.<sup>68</sup> En possession de certaines expériences les hommes deviennent capables de saisir d'une façon juste, l'essentiel des choses importantes<sup>69</sup> (et ici il ne s'agit pas d'une chose quelconque, mais justement de la déesse de la vérité, donc d'un grossissement monumental de la notion de «vérité»!); la convention publique n'a cependant qu'une valeur purement *formelle* (cf. B 2; 72). La connaissance du nom ne signifie pas en elle-même la compréhension exacte et fidèle de la «vérité».

(2) *Ἐν τῷ σοφῶν μοῦνον λέγεσθαι οὐκ ἐθέλει καὶ ἐθέλει Ζηνὸς ὄνομα* (B 32).

Dans la traduction de Kranz: «Eins, das allein Weise, will nicht und will doch mit dem Namen des Zeus benannt werden»;<sup>70</sup> dans celle de Kirk, basée sur une interprétation pareille: «One thing, the only truly wise, does not and does consent to be called by the name of Zeus.»<sup>71</sup> Je dois déclarer — tout irrévérant que ce soit — que je ne comprends pas du tout ces traductions. L'articulation de sens et de rythme de la phrase avait toujours présenté des difficultés, dues à l'affinité sémantique de *ἐν* et de *μοῦνον*, mais ces difficultés ne sont point supprimées par la ponctuation proposée par eux — donc par la supposition de quelque explication de l'«un» ou «d'une chose». Cet «un» qui — malgré les interprétations postérieures — n'est, chez les Éléates non plus, que l'attribut de l'Étant, ne peut avoir de nulle façon la fonction du sujet (quasi *nomen agens*) même s'il s'agit du style bien poétique d'Héraclite. Kranz, lui aussi, éprouve des difficultés à cause de l'absence de l'article, et quant à Kirk, il cherche à s'aider — tout comme dans le cas des participes ayant le sens d'une notion abstraite — en intercalant le substantif «chose», sans tout motif de style, bien sûr. Ensuite, il n'est pas, et ne peut pas être expliqué pourquoi l'expression *Ζηνὸς ὄνομα* est-elle traduite comme si dans le texte figurait *Ζηνὸς ὀνόματι*, c'est-à-dire pourquoi le terme, pris pour attribut, est-il traduit comme complément circonstanciel de moyen, — sinon parce que, en traduction textuelle («Un, la seule sage [chose] ne veut pas et veut être dit nom de Zeus») la phrase serait encore plus obscure et déformée. Finalement,

<sup>68</sup> Cf. B 102.

<sup>69</sup> Pour la distinction entre expérience et vérité cf. B 53; 111.

<sup>70</sup> VS 22 B 32. — On y trouve le commentaire suivant: «οὐκ ἐθέλει, weil er (? — R. F.) mit dem vulgären Zeus nicht einverstanden ist, ἐθέλει wenn er wie 21 B 23 (c'est-à-dire comme l'un dieu de Xénophane — R. F.) als Einheit gefasst wird.» Si «le nom de Zeus» est remplacé par Zeus, ce sont les hypothèses théosophiques à n'en pas finir.

<sup>71</sup> KIRK: op. cit. p. 392. Le parallèle établi entre ce fragment et la conception de Zeus chez Eschyle est, dans une certaine mesure, juste — sur la base du fragment des *Héliades* aussi bien que *Ag.* 160 et suiv.; pourtant, il faut insister sur la différence d'une façon plus accentuée que ne fait KIRK (p. 393): ce n'est pas que la personnification d'Héraclite soit moins extensive; mais tandis qu'Eschyle modifie l'idée traditionnelle de Zeus dans le sens du panthéisme, Héraclite suggère par Zeus ou par la notion de «dieu» l'absolu tout au plus; sa méthode étant en même temps marquée par une tendance de démythisation et de désanthropomorphisme.

ils entendent le verbe *λέγεσθαι* d'une manière tout aussi arbitraire: Il y a une différence entre «être dit» et «être appelé» et en plus, le sens marqué du verbe («être dit d'une façon juste»)<sup>72</sup> ne doit pas être oublié. Je crois que, pour interpréter ce fragment, on pourra profiter du B 41,<sup>73</sup> dont voilà les premières paroles citées par Diogène Laërce: *Ἐν τῷ σοφὸν ἐπίστασθαι γνώμην*. La parenté de la terminologie et du contenu des deux fragments fut déjà remarquée par les philologues de la fin du siècle, mais des fictions incertaines dominaient dans l'interprétation jusqu'à ce que Reinhardt<sup>74</sup> ait jeté de la lumière sur le sens de la phrase (et aussi sur l'erreur de la paraphrase de Diogène) en supposant une ponctuation accentuée après les mots *ἔν τῷ σοφόν*. Voyons sa traduction: «Wahre Einsicht hat allein das Eine, das Allweise . . .»<sup>75</sup> La traduction est trop catégorique; celle de Kranz («Eins nur ist das Weise»)<sup>76</sup> et de Kirk («Wisdom is one thing»)<sup>77</sup> sont plus fidèles: «Un est la sagesse»; pourtant les chercheurs considèrent la conjecture de Reinhardt — donc l'intercalation de la ponctuation accentuée — comme une solution géniale. Or, que les deux fragments aient fait part ou non de la même catégorie d'idées, on ne saurait pas considérer comme le jeu du hasard l'identité des termes initiaux des deux phrases. Il paraît donc tout normal d'articuler le texte du fragment 32 de la même façon: *Ἐν τῷ σοφόν μῶνον λέγεσθαι οὐκ ἐθέλει καὶ ἐθέλει Ζητῶς ὄνομα*. Dans mon interprétation: «Un est la sagesse; être dit unique ne veut pas et veut le nom de Zeus.» Par cette traduction faite à la hâte et d'une façon provisoirement textuelle, je cherche à souligner le parallélisme *a — b — a — b*. L'argumentation partant du style et des idées serait beaucoup plus facile si, dans la deuxième proposition figurait une conjonction indiquant soit une opposition (*ἀλλά, δέ, μέντοι*), soit une explication (*γάρ*); le rapport des deux propositions — des deux affirmations — deviendrait par là plus net. La conjonction d'opposition ne serait de nulle façon absente, mais il arrive plus d'une fois que, si la deuxième proposition sert à expliquer la première, Héraclite omet la conjonction *γάρ* (B 45). Pourquoi donc faut-il considérer la sagesse comme *un*? D'une part parce que c'est le caractéristique du *cosmos*; en d'autres termes: si le *logos* nous apprend que tout est *un* (B 50; il n'est guère par hasard que, dans ce cas aussi, l'attribut précède le sujet comme dans les thèses de «un est la sagesse») la sagesse, saisissant, elle, d'une façon exacte la loi d'être de l'ordre universel, dit être également *un*. D'autre part parce que le

<sup>72</sup> Cf. B 114. Ici encore, la phraséologie est analogue à celle des Éléates.

<sup>73</sup> Je reviendrai plus tard à l'analyse détaillée de ce fragment.

<sup>74</sup> K. REINHARDT: *Parmenides und die Geschichte der griechischen Philosophie*. Bonn 1916. P. 200.

<sup>75</sup> Ibid. p. 206.

<sup>76</sup> VS 22 B 41.

<sup>77</sup> KIRK: op. cit. p. 386. — Ici encore, le sens et l'accent de «l'un» se trouvent effacés, en fait de l'intercalation de la «chose», ce qui donne plusieurs fois une mauvaise direction à ses interprétations relatives au *cosmos*, au «feu» tout comme aux abstractions exprimées par les participes neutres.



philosophe cherchant l'absolu est amené à protester contre les contradictions et les confusions de la vision mythologique du monde (à ce point aussi, Héraclite semble être en parenté intellectuelle avec Xénophane) de même que contre ces manières arbitraires dont les hommes pensent des dieux: s'ils identifient par exemple Zeus avec l'air, la terre, le ciel et avec toutes choses (avec la totalité des choses)<sup>78</sup> sans même se douter de l'identité de Dionyse et de Hadès (B 15), et sans rien savoir de la substance des dieux et des héros (B 5), ils ne peuvent avoir non plus des connaissances justes de la substance et des lois de l'ordre universel ni de celles de la pensée. Il est à retenir que le sujet de la deuxième proposition est le *nom de Zeus* et non pas *Zeus*, ce qui souligne d'une façon encore plus nette que dans le cas de Diké, que l'idée contradictoire et inconstante que les hommes s'étaient formée de Dieu et qui remonte à la tradition homérique et hésiodienne, n'est pas conforme du tout au *logos* correct. Entre le sujet (*ὄνομα*) et l'attribut du sujet (*λέγεσθαι*) de cette phrase il y a une tension fort bien marquée: le premier désigne le nom tout court, l'idée inexacte, le dernier, cette fois aussi, la façon juste «d'être dit», donc la formulation scientifique. Mais les idées humaines, c'est-à-dire la dénomination des choses ne sont pas chaque fois et absolument erronées, «la pensée particulière» étant de quelque façon influencée, elle aussi, par la «règle» de valeur objective; l'opposition de la réalité et de la pensée générale n'est donc pas absolue. Les «noms», désignant les phénomènes de surface peuvent avoir, eux aussi, certain contenu réel comme l'expérience sensorielle sert de point de départ de la pensée correcte.<sup>79</sup> Cette possibilité (tout comme dans le cas du «nom de Diké») est encore soulignée par l'ordre des mots de la deuxième proposition: «ne veut pas et veut», équivalence de la négation et de l'affirmation à l'intérieur de laquelle c'est pourtant la négation qui a la première place et aussi ce plus affectif<sup>80</sup> qui suggère que le «nom de Zeus» ne veut pas, en général, être dit unique dans la pensée juste, mais, dans certains cas (si derrière le nom se cache une idée juste, une sorte de contenu scientifique, le nom n'étant qu'un symbole mythologique) il le veut bien, il le permet.<sup>81</sup> L'effet poétique du prédicat «ne veut pas et veut» est manifeste<sup>82</sup> tout comme la fonction «d'agent» du sujet «le nom de Zeus». Ils servent à rendre le contenu plus sublime et plus solennel sans être au détriment de la clarté. L'idée qu'exprime le fragment pourrait

<sup>78</sup> Cf. la note 71.

<sup>79</sup> C'est en ceci que culmine l'opposition entre la méthode d'abstraction d'Héraclite et celle des Éléates.

<sup>80</sup> Je n'irais pas aussi loin que KIRK qui affirme qu'Héraclite, s'occupant des contraires, met l'accent chaque fois sur le premier terme comme qui est sa propre conception synthétique (je préfère dire synoptique) à l'opposé de l'accès analytique traditionnel (p. 176). Si c'est vrai en grandes lignes (p. ex. pour la comparaison de l'«un» et de «toutes choses» où il s'agit d'une différence de contenu et de jugement de valeur) il ne l'est point au sujet du passage réciproque et de l'équivalence des contraires qui s'en suit. La protestation de Parménide: VS 28 B 6, 8 et suiv.

<sup>81</sup> Cf. B 67.

<sup>82</sup> Je vois une sorte d'affinité affective entre *ἐθέλει* et *φιλεῖ* (B 87; 123).

être développée de la façon suivante: «La sagesse est un; l'idée qu'on s'est formé de Zeus est par contre de nature différente: en général, donc selon la conception et la terminologie quotidienne des hommes, elle est inexacte, puisque on associe de différents contenus à ce nom; dans certains cas cependant -- notamment si l'on comprend sous cette expression l'ordre universel, cet absolu<sup>83</sup> symbolisé aussi par le terme «dieu», -- l'emploi de l'expression est permis». Le faible de cette paraphrase abondante consiste à ce qu'elle n'exprime que l'opposition («par contre . . .») des deux affirmations sans laisser paraître la nuance explicative, donc le fait que la deuxième affirmation (l'incertitude de l'idée de Zeus qui est susceptible d'interprétations subjectives) sert -- pour ainsi dire -- de parallèle motivial à la première, c'est-à-dire qu'elle explique pourquoi Héraclite, en formulant l'ordre universel et la loi d'être de cet ordre, évite-t-il, dans sa terminologie et dans son style, les expressions traditionnelles mythologiques, ou pourquoi les réduit-il en symboles.

Ce n'est pas uniquement dans sa polémique contre les adversaires appelés par leur nom et contre l'opinion publique qu'Héraclite refuse les opinions accidentelles, superficielles et subjectives -- comme en témoignent, en conformité avec les fragments 1, 2 et autres, la conception et le style des fragments 67, 72, 23 et 32 --, mais il cherche à les supprimer aussi dans sa propre théorie. «Écoutez non pas moi, mais la *règle*!» -- avertit-il ses lecteurs, en revendiquant la reconnaissance et la formulation de cette règle seulement.

Il est tout aussi normal qu'il ait considéré l'expérience comme condition de l'abstraction théorique. Mais un examen plus précis de ses fragments cosmologiques pourra nous montrer que son intérêt pour la connaissance empirique de même que son expérience en des sciences naturelles ne furent que trop médiocres par rapport à ses idées géniales; pour s'en convaincre, il suffit de penser à la triade ionienne ou à Hécatee pour ne point parler de Xénophane examinant, lui, des fossiles marins. En parlant par exemple des changements de forme du feu, il se figure la division de la première variante -- de la mer -- de sorte qu'une moitié en devient terre, l'autre colonne de flammes (B 31): dans cette formule domine l'application spéculative et mécanique de la règle de proportionnalité, tandis que l'expérience, en tant que méthode -- qui, à son tour, aurait tout de suite réfuté cette répartition quantitative -- n'y a aucun rôle. Il en est de même pour d'autres fragments aussi: l'analyse concrète n'était pas peut-être son fort, ou bien c'est son intérêt pour les généralités qui l'a rejetée au second plan.

Suivant les traces de ses antécédents ioniens il a fermement refusé toute sorte de cosmogonie (B 30), ce qui, aux yeux des hommes moyens de l'époque devait paraître tout aussi sacrilège et incompréhensible que l'argumentation

<sup>83</sup> Entre *ἔν* et *μοῦνον* il n'y a pas de différence de sens, seulement une différence emphatique à la rigueur; -- pourquoi donc supposer un pléonasme pour ce philosophe fort laconique?

des Éléates, partant des motifs pareils.)<sup>84</sup> Mais il y a en même temps une opposition de principe entre Héraclite et les Éléates — à savoir que ces derniers ont nié catégoriquement toute sorte de changements, tandis que lui s'occupait à généraliser les lois de changements de l'univers éternel et matériel et des composants de celui-ci. Quand il enseigne qu'une chose devient, à la suite de la transformation, quelque chose d'autre (l'âme devient eau, l'eau devient terre, la terre devient eau, l'eau devient âme; B 36), il comprend ce «devenir autre» de façon que, dans chaque phase du cycle permanent «meurt» la forme en question de la matière. Cette mort cependant est loin d'être absolue; d'une part parce qu'au cours du cycle la forme antérieurement dépassée sera toujours reproduite, d'autre part parce que toute mort est en même temps vie: la forme meurt, mais la substance continue à vivre, sous une autre forme (cf. B 77; 84 a; 88; 126). Cette conversion ne consiste pas à la simple succession des phases (= formes d'apparition) de la matière, mais bien à ce que, à l'intérieur de la forme de chaque fois se fait une lutte entre l'ancien mourant et le nouveau naissant. La lutte est le père de tout, mais cette lutte a lieu à l'intérieur des choses et est inaccessible pour l'expérience directe — d'où s'ensuit que les hommes identifient l'état visible sur la surface avec la réalité, alors que le caractère permanent du cycle et de la lutte a pour effet que ce n'est qu'à titre provisoire que certains deviennent dieux, d'autres par contre hommes, d'autres finalement esclaves ou libres (B 53; cf. B 80).

C'est la circulation des formes de la matière (cf. B 31; 36) qui s'exprime dans la thèse suivante: «A la circonférence du cercle, le commencement et la fin sont communs» (B 103), où l'attribut «commun» rappelle aussi l'épithète pareille du *logos*. D'une façon analogue, la thèse «La route est la même en haut et en bas» (B 60) renvoie à la propriété fondamentale du *cosmos*.<sup>85</sup> Ceci admis pour vrai, nous avons à supposer la substance et la formation de toutes choses de sorte que la phase momentanée ne formera la réalité totale qu'avec son antécédent et sa conséquence — donc avec les contraires du phénomène en question. Rien n'existe sans son contraire; les contraires, tout en étant en lutte permanente, se supposent l'un l'autre. La contradiction de l'unité et l'unité des contraires — ce sont les deux aspects, l'un complétant l'autre, de la même loi de l'être. Non seulement la route est la même en haut et en bas, non seulement le commencement et la fin sont les mêmes à la circonférence du cercle (le cercle étant continu, toute sorte de morcellement pareil signifierait l'enraidissement de la réalité), mais aussi les routes tordues et droites sont identiques à la base d'une formule encore plus compliquée du mouvement, notamment sur la ligne onduleuse: aucune d'elles n'existerait sans l'autre, et ce n'est que

<sup>84</sup> Cf. Épicharme B 1.

<sup>85</sup> Je partage l'opinion de ceux qui considèrent ce fragment aussi — et, ce qui est bien plus important et plus général, toute la théorie du passage réciproque des contraires — comme l'inspirateur de l'attaq ue de Parménide.

la perception superficielle qui les voit contraires, en réalité elles sont identiques — seulement, pour le comprendre, il ne suffit pas de découper quelque détail momentané, mais il faut considérer le tout du processus (B 59).<sup>86</sup>

Le changement de forme permanent de la matière et la supposition réciproque des oppositions — c'est la thèse la plus souvent illustrée d'Héraclite. «Ce qui est divergeant, est convergeant et des choses diviseuses naît la plus belle connexion (*ἀρμονία*)» — écrit-il (B 8). En illustration de sa conception voilà la thèse de «entiers et non-entiers, convergeants et divergeants, concordants et discordants» (B 10), ensuite le rapport réciproque de la tension et de la force attractive produites au cours du bandage de l'arc ou de la lyre (ici aussi: *ἀρμονίη* B 51), finalement l'identité contradictoire des mortels et des immortels (B 62)<sup>87</sup> ou du rassasiement et de la faim (B 65), le rapprochement de la vérité et de la querelle (B 80) ou l'identification de la vie avec la mort, de la veille avec le sommeil, du jeune avec le vieux; l'explication ajoutée à cette dernière thèse a également une valeur générale: «Puisque ceux-ci, par

<sup>86</sup> Au point de vue de la critique de texte, ce fragment est un des plus discutables; il s'agit de décider à quoi se rapportent cette «une seule route et la même» et «la route droite et tordue» (KIRK: op. cit. pp. 97 et suiv.). Non seulement les copistes des manuscrits avaient mal compris Hippolyte qui cite et explique le texte en le découpant en deux ou en trois, mais il est également à douter si, au point de vue de l'histoire de la technique, les termes *γραφέω* et *γραφέων* rappelant les fondeurs ou les ateliers de foulage, puissent-ils être admis, puisque cette sorte de vis supposée par Hippolyte n'était pas du tout connue avant Archimède. Après avoir exposé, d'une manière détaillée, les opinions antérieures, KIRK propose de corriger le terme en *γραφέων* signifiant «écrivain» et «crayon» à la fois (p. 102 et suiv.); Héraclite aurait donc pris pour exemple la coïncidence du trace courbe des lettres et de la ligne droite de l'écriture. — On ne peut pas négliger la première paraphrase du fragment: *De victu*, I, 14; l'auteur attribue à Héraclite d'une façon à n'en pas douter l'illustration de l'idée par l'exemple du travail des fondeurs qui travaillent en battant, en frappant et en tirant. Tout en ayant tort de raisonner sur l'identité des contraires, il ne pourrait guère se tromper pour ce qui est de la pratique; il est également à retenir qu'il parle des «fondeurs» et non pas de «l'atelier de foulage», le terme *γραφέω* étant, sous plusieurs rapports, inadmissible dans un fragment d'Héraclite (pour qu'il soit complément circonstanciel de lieu, c'est la préposition *ἐν* qui manque; ayant la fonction de *dativus commodi*, il n'aurait pas de sens). Tout probablement, Héraclite avait pensé ici à la «torsion» (ce que semble soutenir l'étymologie elle-même) ou bien à une opération pareille au calandrage. Le contexte permet aussi de penser au filage de la corde ou de la toile. J'admets donc la correction *γραφέων ὁδός* de DUNCKER, de BYWATER et de ZELLER: «La route des fondeurs est droite et tordue: la route est un et la même» — sans entendre la «route» dans le sens de la «marche» (les tisserands sobres marchent bien tout droit), mais plutôt dans celui de la «démarche»; et ceci d'une façon analogue au B 17 ou *ἐγκυρεῦσιν* = «tombent sur . . .» mais non pas au sens strict du terme. Pour l'idée de la «route» cf. B 45; 60; 91 (?); 108; cf. ensuite l'explication ajoutée au B 1, sous les notes 15 et 22.

<sup>87</sup> L'identité de l'opposition des mortels et des immortels est due au fait que de ceux-ci chacun «vit la mort de l'autre et meurt la vie de l'autre» — sans que ce soit une formule tellement simple comme le croient les chercheurs (cf. KIRK: op. cit. pp. 144 et suiv.) — et, en premier lieu, pour des raisons grammaticales: l'emploi poétique des compléments d'objet interne est un des traits caractéristiques du style d'Héraclite; cependant l'imparfait (*ζῶντες*) et le parfait (*τεθνεῶτες*) du participe prêtent à confusion puisqu' Héraclite apporte, en général, une grande attention à choisir ces formes verbales (cf. B 88); les formes désignant continuité d'abord et perfection ensuite des verbes à sens opposé seraient nettement compréhensibles si elles se rapportaient sur *un seul* sujet («en sa vie . . . en sa mort»); mais, de cette façon la fonction du parfait du participe reste inexplicitée.

suite de la conversion, deviennent ceux-là et en retour, ceux-là, par suite d'une nouvelle conversion, deviennent ceux-ci» (B 88).

Deux faits sont ici à retenir. *Premièrement* qu'il fait remonter l'identité des contraires à la conversion, en dernière analyse à ce que les choses deviennent autres, ce qu'il considère comme conséquence de la loi du cycle continu et de la permanence de la lutte. *Deuxièmement* que les transformations en quelque chose d'autre des choses ne sont pas considérées en sens physique non plus, comme accidentelles, mais comme telles qui sont déterminées d'une façon exacte: chaque chose se transforme en une certaine autre (cf. B 36) ou (par suite d'une division proportionnelle) en plusieurs choses, déterminées également d'une façon concrète et régulière (cf. B 31) — ni le hasard, ni le désordre n'ont point de place dans l'ordre universel. Il s'ensuit nécessairement de sa conception du monde qu'il nie non seulement la cosmogonie (c'est-à-dire la formation du monde et surtout sa création) mais aussi — et c'est en ceci qu'il dépasse, entre autres, ses antécédents ioniens — la fiction de tout élément primitif (*ἀρχή*); Il est vrai que, au cours de ses changements de forme, le feu devient «premièrement» mer, mais étant donné que toute matière en produite redevient feu, et que le *cosmos*, identifié avec le feu, n'a ni commencement, ni fin dans le temps, l'adverbe «premièrement» doit être compris en sens plutôt figuré et explicatif. La même régularité vaut donc pour la loi d'être du feu que pour les autres choses (il est p. ex. inimaginable qu'une phase quelconque soit absente de la transformation: il doit être d'abord mer, et ce n'est que la mer qui, à son tour, peut se diviser en terre et en colonne de flammes, ce qui veut dire que du feu ne peut se former directement terre). Il a en même temps un trait distinctif: toute chose provient du feu et redevient feu, ce qui laisse paraître certaines traces de la théorie de l'*arché*, et permet par conséquent l'interprétation aristotélicienne.

#### *De la nature du feu*

L'unité (identité, supposition réciproque) des contraires de même que la contradiction de l'unité («le plus beau rapport») sont illustrées par les thèses de la transformation en quelque chose d'autre, de la conversion et de la reprise de la forme primitive (p. ex. B 8). Ces connexions<sup>88</sup> servent en même temps de base théorique pour les thèses portant sur l'union et la division des choses. Pour Héraclite l'essentiel du *logos*, règle de la pensée, consiste en la conception synoptique de l'ordre universel. Ceux qui ont bien compris cette règle, seront d'accord pour dire que «toute chose est *un*» (B 50). La même exi-

<sup>88</sup> Il n'est pas décidé si Héraclite avait désigné les «connexions» par le substantif *συνάψεις* (VS) ou par *συλλάψεις* (KIRK). Je trouve le premier plus probable puisqu'il exprime d'une façon plus nette qu'il s'agit de la loi intérieure des choses et non pas des constatations de l'homme perceuteur et réfléchi.

gence s'exprime dans le fragment 10 ou la totalité, la connexité et l'harmonie des choses tiennent la place du premier terme des couples de contraires, mais c'est un accent plutôt affectif qu'idéal qui s'y fait remarquer (c'est bien au contraire au fragment 8 rappelé ci-dessus). En plus, la proposition finale du fragment montre d'une façon bien nette que l'unité ne doit de nulle façon être considérée comme supérieure à la diversité: «Et un à partir de toutes choses et toutes choses à partir d'un». Cette affirmation peut être admise si elle figure en illustration; comme le contraire de la vie et la mort et celui de la force divergeante est la force convergeante,<sup>89</sup> le contraire de l'un doit être le *multiple* (ou bien le *tout* ayant logiquement la même fonction). Mais en nous rappelant soit la conception cosmologique de l'union et de la division où de l'un «initial» — du feu — ne se fut produit le *plus* que par une succession nettement déterminée des phases et réciproquement, soit la même régularité physique du passage cyclique des choses nous allons considérer comme une simple illustration la dérivation mutuelle et l'identification de «une chose et toutes choses», sans y voir quelque thèse cosmologique. Sans chercher et au lieu de chercher, par voie de spéculation, une contradiction entre les deux groupes de thèses, c'est l'examen de la nature du feu qui semble important, même sous plusieurs rapports:

1. Bien que dans le fragment 31 Héraclite parle de la division et de la ré-union du feu,<sup>90</sup> ce qui signifie que, à titre provisoire, le feu meurt pour résurgir ensuite (cf. B 36), dans le fragment 30 — qui, dans la citation de Clément, précède directement l'autre — il insiste sur la vie éternelle du feu que l'allumage et l'apaisement en mesures ne peuvent pas supprimer;

2. Dans le fragment 30 le feu est identique avec l'univers même et semble par là incarner non seulement le caractère éternel du *cosmos*, mais aussi — à condition qu'il soit considéré comme pareil à la mer ou à la terre — son homogénéité matérielle. Il est cependant fort problématique de décider si la matérialité du feu ( $\pi\upsilon\rho$ ) peut ou non être comprise au sens physique. Il est en effet évident que la *colonne de flammes* ( $\pi\omicron\eta\sigma\tau\acute{\eta}\rho$ ) produite au cours de la division (du feu se produit mer, de la mer la moitié terre, la moitié colonne de flammes) est quelque chose de tout autre qui, pour des raisons purement logiques (?), ne peut aucunement être identique avec le «feu primordial» étant probablement double en volume (B 31). Il en est de même pour les termes

<sup>89</sup> Le dernier cas ne permet plus de penser à une conversion réciproque, ni à une solution qui était possible pour le B 62 (cf. la note 87), où chacun des sujets opposés a réalisé la manière d'agir de l'autre et, de cette façon, ils sont devenus identiques; ici cependant, l'identité des contraires est essentiellement plus abstraite et plus générale et peut s'entendre également comme la contradiction de l'unité (cf. B 51; 59; 60; 88).

<sup>90</sup> Le niveau de la réintégration s'effectuant au cours de la circulation n'est supérieure ni en quantité, ni en qualité, à ce qu'il fut au point de départ (ceci étant, bien sûr, fictif et n'ayant qu'une fonction illustrative). Héraclite ne connaît pas la conception de l'évolution en spirale et quant à la formule hégélienne de «thèse — antithèse — synthèse» elle ne pourrait non plus être appliquée à la cosmologie d'Héraclite.

*incendie* (πυρκαϊή) dérivé du substantif πῦρ; B 43) ou *éclair* (κεραυνός, B 64): chacun d'eux est incomparablement plus concret que le feu, identifié avec l'ordre universel et concevable sans doute non pas empiriquement, mais seulement spéculativement;<sup>91</sup>

3. Sachant que l'idée de la division et de la ré-union physiques du feu a été conçue sur la base d'une position d'esprit toute différente que l'identification ontologique du feu avec l'ordre universel, on se gardera, pour deux motifs même de quelque «Hereininterpretation» de l'*ecpyrose*: a) au point de vue physique il serait permis de supposer, au même titre, la transformation de l'univers en mer, le volume du feu et celui de la mer restant, au cours de la transformation, les mêmes; b) ontologiquement il est dès le début impossible de penser à la transformation en feu de l'univers, puisque les deux sont de toute éternité et à jamais identique.<sup>92</sup>

Plus haut nous avons signalé que ni Héraclite ni personne d'autres n'ont compris la nature de feu de l'ordre universel comme une fiction *empiricophysique*. Il ne s'agit ni d'une comparaison ni d'un métaphore — c'est d'une façon bien nette qu'Héraclite considère les deux comme identiques. Mais ceci est loin d'expliquer pourquoi Héraclite a-t-il jugé nécessaire de *concevoir* l'univers sous forme de feu. Je crois que les analyses faites jusqu'ici peuvent nous autoriser à supposer les motifs suivants: a) puisque le *cosmos* ne désigne pas quelque «idée de l'ordre» mais bien l'ordre concret (de nature matérielle) des choses également concrètes, c'est l'exigence de la concevabilité («saisissabilité») qui put l'incliner à attribuer au *cosmos* le nom de quelque chose; b) «l'infini» d'Anaximandre lui a paru inapte à cause de son immatérialité physique, l'élément primordial des deux prédécesseurs ioniens à cause de l'insoutenable méthode de la théorie de l'*arché*; c) le principe de l'unité de l'ordre universel (cf. p. ex. B 89) avait dès le début exclu la possibilité d'expliquer la formation des autres choses par le mélange des deux éléments primordiaux,<sup>93</sup> ce qui portait d'ailleurs la marque de la théorie de l'*arché*; d) de toutes choses c'est le feu qui semblait le plus «éthéré», le moins matériel, surtout par son impondérabilité; e) rien ne prouvait que les choses se transforment en eau, en terre ou en air, le feu par contre — cette force naturelle la plus puissante et la plus terrible depuis les temps primitifs se montrait capable de dévorer toute autre

<sup>91</sup> La conception entière de KIRK est basée sur la fiction du «feu cosmique». Cependant l'identité ne pourrait nullement être remplacée par le rapport de qualificatif et de qualifié ce qui, en plus, suggère une sorte de rapport de possession. Au lieu de m'engager dans une discussion sur la terminologie, je voudrais insister encore une fois sur le fait que, dans la vision du monde d'Héraclite contenu et forme — ou bien matière et règle d'existence — sont en une connexité inséparable.

<sup>92</sup> Le *cosmos* est le feu même. Mais quand il s'agit de présenter la substance du «dieu», le feu ne sert que d'illustration (B 67). Voilà une différence bien remarquable que les Stoïciens avaient négligée.

<sup>93</sup> Comme Xénophane ou, avec signe contraire, Parménide, ce dernier ayant condamné la cosmogonie à deux éléments en tant qu'un exemple par excellence du savoir apparent.

chose; on comprend donc facilement qu'Héraclite l'a considéré non seulement comme le point final (fictif) mais aussi comme le commencement des choses variables périssantes, et comme la substance matérielle de l'univers. Cette supposition ne supprime bien entendu pas la contradiction entre l'interprétation physique et ontologique du feu et sa mise en action. L'aspect physique reste, en raison de la manque de fondement scientifique de la cosmologie d'Héraclite, de second ordre. L'interprétation de l'aspect ontologique est par contre beaucoup plus importante: il s'agit de comprendre que *l'ordre universel est feu, en toute indépendance de ce que nous le percevons, par sa propriété ou ses propriétés physiques, comme feu ou mer ou terre ou colonne de flammes ou gazeux etc.*; l'essentiel, la réalité invisible (parce que pas toujours ou pas du tout concevable empiriquement) c'est le feu, les formes d'apparition, les phénomènes sont par contre très variés; autrement dit l'univers est feu et (apparemment) non-feu à la fois. Celui donc — dit Héraclite — qui considère la connaissance empirique comme absolument vraie, et non pas comme condition et point de départ de la connaissance de la substance cachée, perçoit nécessairement la *pluralité* des choses sans arriver à reconnaître l'ordre et l'*unité* de l'univers ce qui reste pourtant le but et le principe de la pensée juste (B 50).<sup>94</sup>

L'idée de la substance pseudomatérielle du feu, celle de la matière (chose) immatérielle, donc la supposition abstraite du feu part de la réalité concrète — de la perception du plus puissant component de l'univers, de sa pré-position et post-position à toute autre chose, de sa généralisation pseudophysique. En tant qu'abstrait il n'exprime la matérialité de l'univers et le fonctionnement du *logos*, règle de l'être, que par les associations ajoutées à sa réalité concrète. La *règle* est elle-même résultat d'une abstraction, forme généralisée des lois du mouvement de la matière, et comme telle ce n'est que dans les phénomènes se manifestant avec elle (quasi par elle, cf. B 1)<sup>95</sup> qu'elle redevient empiriquement perceptible, mais jamais en elle-même. A l'opposé des abstraction idéalistes des Pythagoriciens, la méthode de la philosophie d'Héraclite est marquée par la perception conceptuelle de la substance particulière et commune des

<sup>94</sup> Sous ce rapport l'«un» et le «multiple» (= tout) n'ont pas une valeur égale, le premier étant supérieur à l'autre (cf. sur le plan de l'éthique B 29; 49; — cf. aussi la note 80). La conception sociale et politique d'Héraclite est fort peu connue (ce qui explique justement le grand nombre des contradictions des interprétations) pour qu'on puisse y rattacher ce fragment ne contenant que quelques mots: «C'est aussi une loi qui veut que nous obéissions à la volonté d'un seul homme» (B 33).

<sup>95</sup> Ici encore, je me vois obligé de reconnaître mon incertitude d'interprétation: il s'agit d'établir un rapprochement entre le B 41 et les thèses relatives à l'immanence de l'ordre universel. Dans ce fragment — rappelé dans plusieurs chapitres de la présente étude et dont la conclusion trouve son écho tellement exact dans les dernières lignes du *prooimion* de Parménide qu'on doit absolument penser à une polémique directe — il dit: «Un est le savoir: connaître la sagesse (= la pensée ou le principe sage) qui conduit tout à travers tout». Je ne crois pas que cette «sagesse» (*γνώμη*) désigne une sorte de volonté ou esprit divin comme l'avaient entendue dès l'antiquité les interprètes idéalistes et religieux d'Héraclite; il est plus probable qu'Héraclite l'ait employée comme synonyme du *logos* — à condition, bien sûr, que le fragment soit authentique (cf. KIRK: op. cit. p. 391).



phénomènes matériels et par la conservation de l'unité du contenu et de la forme. Ce fait peut expliquer ses allusions didactiques et l'illustration de ses thèses par des expériences quotidiennes, parfois triviales.

L'exigence de la pensée notionnelle n'est bien entendu pas l'invention propre d'Héraclite. La théorie de l'*apeiron* d'Anaximandre de même que celle de Thalès relative à l'*eau* (la séparation généralisatrice et notionnelle de l'eau d'avec les mers, les rivières, les étangs, les corps liquides saisis, jusque-là, dans leur concret individuel)<sup>96</sup> ont marqué des étapes considérables sur le chemin de l'abstraction. La conception d'Archiloque du *rythme* ou celle d'Hésiode de la *mesure* sont des étapes antérieures de ce même processus, dont les débuts — la formation des nombres et du système décimal de numération p. ex. — remontent aux lointains inconnus. Un progrès énorme s'est effectué à partir du goût du concret d'Homère — chez qui, en raison des lois de la représentation artistique de la réalité, la tendance de l'anthropomorphisme transparait même dans les notions aussi abstraites que celles de la Moire ou des Moires — jusqu'à l'époque d'Héraclite. Mais son œuvre enrichit la pensée scientifique d'un plus qualitatif. Il est tout normal qu'il ait utilisé les résultats de la tradition (p. ex. les notions comme vie et mort, jour et nuit, faim et rassasiement etc.); il a employé aussi la notion géométrique et mathématique du *logos* et, en général, la méthode exacte notionnelle de ces sciences. Mais quand il se sert du terme «dieu» pour en désigner l'absolu, il ne l'emploie pas comme un nom collectif — comme ensemble des positifs toujours particuliers des dieux anthropomorphes — ni ne l'entend comme un dieu quelconque — comme l'avait fait la tradition poétique «inaugurée» par Homère; bien au contraire, il attribue au terme mythologique traditionnel un contenu tout neuf et objectif, éliminant, sur le fond du rationalisme, toute sorte de particularité, et étant d'un caractère désanthropomorphisant. Le *cosmos*, en tant que «possession» des choses existantes, désigne l'ordre matériel des concrets, mais aussi «l'ordre» même, cette notion abstraite et d'une valeur totale qui est, en même temps, le «possesseur» des choses existantes. La même chose vaut pour le *logos*, «règle» formulée au cours d'un examen des lois de mouvement de la réalité et «régulateur» en même temps de l'être et des changements de toutes choses. Du concret au général (de l'idée à l'abstraction, à la formulation du *commun*), du général au concret: «en haut et en bas la route est la même», dans le mouvement des choses tout comme dans la pensée héraclitéenne. Dans la thèse «un à partir de toutes choses et toutes choses à partir d'un» le contenu de l'*un* est interpréter de la même façon: il est naturel que, pour des motifs grammaticaux (forme neutre) et aussi parce qu'il est, dans la proposi-

<sup>96</sup> Cf. R. SCHOTTLÄNDER: op. cit. pp. 15 et suiv.; pour ce qui suit voir les études de A. JOJA et de C. WARNKE, in: *Wissenschaft* . . . (cf. la note 46), pp. 28 et suiv., ensuite pp. 191 et suiv., pp. 326 et suiv.

tion, contraire et identique à «toutes choses» (donc à la totalité des choses existantes) lui-même est un existant matériel concret quelconque et n'est cependant matériel que figurément: il est *feu*, mais non pas ce concret identifiable avec la flamme du flambeau ou avec le fouet de feu de l'éclair, mais la pseudomatière de l'univers total et matériel.

Le saisissement du non-concret incarné dans les concrets — but principal de la pensée exacte et aussi de l'interprétation scientifique de l'univers — a exigé la réformation du système de signes de la langue. Héraclite ne pouvait bien entendu pas se contenter des substantifs que — par suite de la connaissance et de la généralisation des phénomènes naturels et sociaux — une pratique séculaire ou millénaire avait élevés, presque spontanément, au rang des notions. Les mathématiques ont offert la méthode de l'abstraction sans la terminologie nécessaire à l'explication de l'ordre universel; la particularité saisie dans le «feu» — l'expression de la connexité des aspects concret-abstrait et abstrait-concret — fut trop spéciale pour qu'Héraclite pût se servir d'autres substantifs à sens primitif concret pour exprimer la substance intérieure des choses. La plupart des adjectifs qualificatifs servaient, eux aussi, à désigner les propriétés extérieures des choses; ceux qui avaient un sens plus général et plus abstrait (p. ex. entier, moitié, bon, beau, etc.) demandaient être complété d'une façon spéciale, par d'autres adjectifs, désignant non pas la qualité ou la quantité des choses tout simplement, mais leurs qualités fonctionnelles s'objectivant dans la manière d'exister. Les participes s'en montraient évidemment capables; seulement, au lieu de leur emploi traditionnel (épithétique) Héraclite en a employé la forme neutre substantivée: voilà sa génialité à former des notions. Cette forme substantivée par l'article *τό* exprime nettement que, en tant qu'adjectif qualificatif, elle se réfère, à un niveau primitif, à une chose quelconque; mais, en tant que substantif, elle désigne ceci aussi — et en premier lieu — qu'elle s'est séparée de ce sens primitif et que la chose en question, ne doit pas nécessairement être comprise comme un objet concret (et être, pour ainsi dire, associée à l'adjectif) et que ce substantif neutre est devenu quelque chose qui a un contenu à soi. Cette «(quelque) chose» est concrète spéculativement sans l'être empiriquement aussi. Au point de vue de la forme elle est égale aux choses concrètes (= aux objets), — plus exactement elle leur est devenue égale après s'être séparée d'elles et étant devenue substantif autonome — mais tandis que les noms des objets servent à exprimer le caractère réel des choses, leur concret matériel, ce participe substantivé désigne telle ou telle fonctionnalité et les traits généralisés de la manière d'exister des choses différentes.

Je ne connais aucun exemple de cet emploi du participe dans les textes d'avant Héraclite. Ces substantifs étant fort difficiles à traduire avec exactitude — les difficultés d'interprétation sont encore aggravées par le fait que l'essentiel de cette dérivation de la forme neutre ne peut se traduire qu'en langues

à trois genres grammaticaux — quelques remarques grammaticales semblent nécessaires à l'interprétation:

1. La substantivation pareille des adjectifs qualificatifs est le résultat de la pensée notionnelle déjà dans le cas de l'*apeiron* d'Anaximandre, ce qui passe pourtant, avant Héraclite, pour un phénomène tout isolé. Ni chez lui, ni ailleurs, il n'y a aucune différence de sens, seulement une nuance affective entre p. ex. τὸ σοφόν et ἡ σοφία: quant au premier, on y sent encore le concret original de la «chose raisonnable» comme s'il renfermait le trait commun des choses, des comportements, des méthodes raisonnables; le dernier a, dès le début, un sens plus abstrait. Ce parallélisme entre les substantifs en -εια, -ια, -συνη, -της, -σις et les adjectifs neutres substantivés par l'article τὸ existe plus tard aussi: on préfère employer la forme dernière — sans que ce soit une règle — si l'accent est mis sur la généralisation inductive.

2. Le participe neutre doit avoir la fonction de *nomen agens*, donc «(quelque chose de) dormant» ou «(quelque chose de) veillant», etc. et non pas de *nomen actionis*, donc il ne désigne pas le processus du «sommeil» ou de la «veille» comme le peut exprimer l'infinitif. J'avais insisté sur l'importance de cette distinction par rapport des Éléates,<sup>97</sup> et la même chose vaut pour Héraclite: le participe neutre (même sans article) sert à généraliser une qualité ou une certaine manière de fonctionner aussi bien que le neutre des adjectifs. Par exemple: «C'est même chose en nous que le vivant et le mort, l'éveillé et l'endormi, le jeune et le vieux . . .» (B 88)<sup>98</sup>; il ne s'agit pas ici de processus ou d'états, mais de la connexion et de l'identité de certaines «choses», comme l'ordre universel est caractérisé lui-même par la lutte et par la circulation des choses (cf. B 36), comme l'harmonie (l'unité cachée des choses concrètes) est née de la convergence de ce qui est «divergeant» (B 51), comme l'identité des contraires doit être considérée comme une réalité objective (B 59; 60; 67; etc.) et comme la notation substantive de «vie et mort» du fragment 62 est analogue sans être pourtant identique à l'abstraction de «vivant et mort» du fragment 88. La synonymie est évidente, mais Héraclite devait avoir ses raisons pour choisir des constructions grammaticalement différentes: Dans le premier cas, les substantifs désignent certains états contraires desquels les sujets également contraires font des identités (les mortels vivent la mort des immortels, ceux-ci meurent la vie de ceux-là); dans le dernier cas cependant il s'agit du caractère contradictoire de l'état de chaque fois du même sujet

<sup>97</sup> Cf. la note 31.

<sup>98</sup> C'est la traduction de KRANZ que je peux admettre: «Und es ist immer ein und dasselbe was in uns wohnt: Lebendes und Todes und Waches und Schlafendes und Junges und Altes . . .» (VS 22 B 88). Ici encore, KIRK tient à intercaler le terme «chose»: «And as the same thing there exists in us . . .» Je ne comprends pas non plus pourquoi faut-il traduire le fragment sous forme de comparaison (p. 135). — Quant à ma propre traduction, j'ai trouvé nécessaire d'y employer les articles dont la présence est pourtant tout arbitraire.

donc il s'agit de montrer que l'unité se fait par la lutte des forces contraires. Il n'est pas peut-être tout à fait erroné de compléter le sens des participes, neutres par le substantif «force». Évidemment ce n'est qu'un supplément forcé et de toute façon discutable (que j'aimerais mieux ne pas employer dans l'interprétation et dans la traduction), puisque les théories postérieurement formulées du mouvement de la matière se trouvent par là projetées sur Héraclite. Il est aussi vrai que, la sporadicité des documents relatifs à la langue contemporaine et la souplesse, rejetant tout schématisme, de l'évolution d'une langue en général nous obligent à mettre de la précaution dans la distinction sémantique des participes. Qu'il me soit permis de soutenir ma proposition hypothétique par quelques remarques: le substantif «principe» ne convient pas puisqu'il implique le sens «d'élément primitif»; la «chose» semble trop concrète et de nature matérielle; quant à la «force» — avec une valeur relative et par nécessité, je le répète — elle se prête bien à compléter le sens du participe, puisqu'elle s'adapte à la conception héraclitienne de l'autocinésie de la matière et de la lutte des contraires.

3. Ces «choses», ces «forces», passant l'une en l'autre et étant identiques, Héraclite les désigne par le singulier du participe neutre, fait qui, au point de vue du caractère notionnel, est particulièrement important. Si un adjectif (épithétique ou participiel) se rapporte à un homme de sorte que le comportement ou la manière de penser de celui-ci sont en même temps caractéristiques de la foule des hommes moyens, la forme substantivée par les articles *ὁ* ou *οἱ* (ou sans article) peut figurer en singulier aussi bien qu'en pluriel; le premier sert à désigner *τις* (quelqu'un, n'importe qui) le dernier à désigner *οἱ ἀνθρώποι* («les hommes» en général), en tant que sujet indéfini. Mais il n'en est pas de même pour la forme neutre dont le pluriel porte chaque fois sur les choses concrètes, au sens traditionnel: *πάντα* = «toutes choses» (B 1), *τὰ ὄντα* = «les choses existantes» (B 7),<sup>99</sup> *δοκέοντα* = «les choses qui semblent à chacun» (B 28) qui, loin d'être identiques avec l'idée de «l'univers» ou avec celle de «l'apparence»<sup>100</sup> sont, tout au plus, à considérer comme les composants objectifs de ceux-ci. Le concret objectif peut bien faire comprendre le contenu réel des notions, le «divergeant — convergeant» n'est pourtant pas identique avec l'illustration de la thèse à savoir que «des choses divergeantes naît la plus belle harmonie» (B 8); si la parallélisation se fait parfois par un adjectif en pluriel, c'est que ceux-ci désignent eux aussi des choses qui s'entendent en leur totalité et que dans la thèse finale illustrative servant d'argument et de conclusion à la fois, le pluriel est justifié par le sens — il s'agit de la thèse «un à partir de toutes choses et toutes choses à partir d'un» (B 10); mais ici aussi, l'abstraction est mise en relief par le singulier des participes comme dans

<sup>99</sup> D'une façon analogue: B 64.

<sup>100</sup> Cette distinction — après des antécédents plutôt hypothétiques — avait été formulée antérieurement par Xénophane.

les fragments 8 et 88, ce dernier (analysé plus haut) formulant la connexion entre le «vivant et le mort». Il s'ensuit nécessairement de la conception matérialiste de la connaissance d'Héraclite qu'il n'y a aucune opposition catégorique entre le sens collectif et notionnel des formes singuliers neutres (la collection des expériences de même que le dégagement des traits communs et de l'essentiel sont condition première de la généralisation spéculative, donc de la formation de concepts); mais quand il se propose en possession des antécédents grammaticaux sporadiques et avec un esprit conséquent de connaître d'une manière spéculative l'univers qui est *un* ou la «lutte» et la «règle» qui sont également *un* et *communes*, il prétend opposer aux pluriels traditionnels (à la vision rattachée au concret) la généralisation en singulier.<sup>101</sup>

<sup>101</sup> B 26: Pendant la nuit, l'homme acquiert de la lumière — la lumière de ses yeux éteinte —, vivant, par contre, il se tient au *mort*, endormi, réveillé, il se tient au *dormant*.» Ce fragment est tout plein de difficultés d'interprétation. J'ai essayé d'indiquer la double recton du verbe *ἀπτεται* (l'accusatif d'abord, deux génitifs objectifs ensuite) par la variation du verbe, et quant au jeu de mots (lumière . . . lumière de ses yeux), la traduction n'en est qu'une faible imitation. La fonction de la conjonction d'opposition (*δέ* «par contre») est, elle aussi, problématique: on s'attendrait plutôt à une explication par comparaison. C'est un doute encore plus grave que font naître les deux termes soulignés, par cela même que le premier se trouve dans une proposition dont le sujet a deux attributs participiaux *ζῶν . . . ἐδῶν* «vivant . . . endormi»). Je pense que la nouvelle pensée commence justement par là — et que la conjonction «par contre», au lieu d'exprimer une opposition, sert à séparer les deux idées, fermées en elles-mêmes —: par la suite il sera question de l'état endormi et éveillé de l'homme vivant; chacun des deux états est marqué par ce que l'homme se tient à quelque chose de contraire — tout comme pendant la nuit quand on allume de la lumière en aveugle. Revenons aux «cramponnements» de l'homme vivant: *τεθνεώτος ἐδῶν, ἐγγηγορός . . . ἐδῶντος* ou les deux génitifs peuvent être masculins et neutres également. KRANZ préfère le premier: «Lebend rührt er an den Toten im Schlaf; im Wachen rührt er an den Schlafenden» (VS 22 B 26), ce qui est loin d'être clair: il se comprend facilement que, dans son sommeil, l'homme croit le mort vivant et le toucherait des mains (comme p. ex. Achille qui rêve de Patrocle), mais pourquoi va-t-il toucher, après s'être réveillé, l'autre qui dort encore (sans compter que le verbe grec a un sens beaucoup plus marqué)? KIRK, lui, ne s'occupe du fragment qu'à titre accessoire tout en remarquant que l'accent y est mis sur les concrets (pp. 118 et 148) et sert à souligner le rapport étroit entre vivant et mort. — Dans les textes, on retrouve plusieurs fois la connexion de la veille et du sommeil employée, pour la plupart des cas, en illustration de la conscience et de l'inconscience (cf. B 1; 63; 73; 75; 88; 89). Le fragment 88 vaut d'être remarqué: les participes neutres y servent à désigner la notion du vivant, du mort, de l'éveillé et de l'endormi, donc «quelque chose» qui est caractéristique à tous les êtres qu'ils soient dans un état ou dans un autre, mais qui peut en être abstraite de la même façon que peut la «règle» de l'existence et des changements des choses concrètes. Retenons ensuite l'arrangement stylistique des «cramponnements»: formellement, la structure est chiasmique ( $a - b - b - a$ ), mais pour ce qui est du contenu, les facteurs sont variés (au mort se tient le dormant comme au dormant l'éveillé; ou les sujets pris pour premiers termes, la formule rappelle de toute façon celle de la proportion). Je me permets de supposer que les compléments d'objet des «cramponnements» peuvent et doivent s'entendre *non seulement* au sens concret, mais *aussi* — comme dans le cas de B 88 — comme des abstraits: dans quel état que soit l'homme (= l'homme moyen), il se réfugierait à une autre existence, de qualité différente, laquelle qualité est marquée par un niveau plus bas de la conscience — et ceci au lieu de supprimer sa propre cécité en allumant de la lumière (le sens contraire de la conjonction «par contre» se trouve donc «réhabilité»). Je considère les participes plutôt comme neutres: le «mort» et le «dormant» désignent tout ce qui définit l'essentiel de ces deux états (donc la qualité, la propriété la plus générale de ceux qui existent en morts ou en endormis). Si l'on préfère garder le masculin pour ces génitifs, le sens de la thèse sera le même (la spéculation grammaticale serait non seulement

Les tournures de style expriment donc également cet esprit conséquent dans l'abstraction que nous avons déjà remarqué en examinant la conception d'Héraclite du *cosmos*, du *logos* et du «feu». Ceci admis nous pouvons en venir à l'analyse d'un fragment bien remarquable, qui est mitoyen entre celui qui considère le feu comme un participant spécial à la circulation matérielle (B 31) et ceux qui enseignent le passage de l'un à l'autre (B 10) et l'identité de «toutes choses et de l'un» (B 50),<sup>102</sup> ce fragment constitue en même temps la base de la théorie de l'harmonie d'Héraclite: «La contre-valeur du feu est la totalité de toutes les choses,<sup>103</sup> comme celle de l'or sont les objets usuels et celle des objets usuels<sup>104</sup> est l'or» (B 90). Ce n'est pas — comme dans le cas du changement de forme de la composition matérielle de l'univers — que le feu devienne mer et qu'il ne puisse devenir que mer, ni que plus tard, par suite des changements de forme de la mer et de la réconversion des nouvelles formes le feu soit ré-intégré, selon les lois toutes exactes de la succession des phases. Mais il y s'agit de ce que le feu peut être *de tout temps* la contre-valeur équivalente, donc la *valeur d'échange de toutes choses* or, c'est une qualité par laquelle le feu se distingue en principe de toutes autres choses objectives, pour lesquelles un pareil passage serait impossible: un passage qui est irrégulier au point de vue matériel et physique et qui n'est pas déterminé d'avance (voilà un exemple fort simple: la glace ne peut pas se transformer en vapeur avant qu'elle ne devienne eau). Cette idée s'accorde bien avec les thèses par lesquelles Héraclite a formulé l'identité de «l'un» et du «multiple» (= toutes choses) tout en étant en opposition avec la doctrine cosmologique de chacun de ses prédécesseurs (non seulement d'Hésiode, mais aussi de la triade ionienne Thalès, Anaximandre et Anaximène), puisque dans les doctrines de ceux-ci le cours de la transformation des choses est mécaniquement réglé par la loi physique de l'extension et de la concentration. L'opinion publique — mais aussi les gens cultivés connaissant les théories de la science naturelle ou les Pythagoriciens croyant, eux, la migra-

indécidable, mais déraisonnable aussi): le «mort» et le «dormant» sont concrets par leur forme et abstraits par leur contenu, et comme tels, ils désignent l'univers entier et la forme d'existence de l'homme dormant ou de l'homme mort. Une idée assez pareille doit se cacher dans le fragment 21, mais, pour le moment, je n'oserais pas l'en dégager: «C'est la mort tout ce que nous voyons réveillés, et tout ce que nous voyons endormis c'est le sommeil.»

<sup>102</sup> Je l'appelle «mitoyen» puisque dans la thèse précédente le *feu* (quoiqu'il n'est plus identique à cet objet pris au sens physique quotidien) s'entend comme quelque chose de concret, cependant, dans celles qui suivent c'est l'unité spéculativement saisissable de l'ordre universel dont la constitution matérielle est en changement permanent que l'*un* (détaché de la fonction d'attribut) est destiné à souligner.

<sup>103</sup> L'article de *τὰ πάντα* sert à désigner — s'il est permis d'en supposer un emploi conséquent — l'existence indépendante et une certaine connexité des choses (cf. B 7 et la note 10). C'est par nécessité que j'ai mis l'article du «feu», il peut bien être omis — la thèse n'en sera que plus accentuée.

<sup>104</sup> *Χοῆμα* dérivé du radicale *χα-* («utiliser»). En pluriel: «les biens», la «fortune». Avant Héraclite «fortune» et «argent» n'étaient pas distingués et surtout pas opposés l'un à l'autre.

tion de l'âme de phase en phase toute réglée — devaient accepter cette nouvelle théorie avec incompréhension. Aussi Héraclite a-t-il trouvé bon de se servir d'une illustration dont la vérité était pour tout le monde connue par la pratique quotidienne: tout producteur de marchandises avait observé et trouvé naturel que les objets usuels étant de qualités toutes différentes donc incommensurables par leur valeur d'utilité, pouvaient être rendus commensurables par quelque chose dont la valeur d'utilité était la plus petite: notamment par l'or, ou plus précisément par la monnaie frappée en or.<sup>105</sup> Au marché, tout naît en effet de l'or (à savoir lors de l'achat des marchandises de différentes qualités) et réciproquement (lors de la vente des marchandises): il existe donc une chose qui est capable d'être identique à *un moment quelconque, avec n'importe quelle chose* — c'est-à-dire qu'elle permet la commensurabilité p. ex. des bœufs et d'une maison alors que la qualité et la fonction de chacun d'eux sont en elles-mêmes tout à fait incomparables.<sup>106</sup> Cette chose servant de moyen général d'échange et qui, en elle-même, ne se prête qu'à des fins de luxe, cache en elle-même une propriété *invisible* et mystérieuse: c'est la valeur, abstraite de la valeur d'utilité.<sup>107</sup> Et puisque l'argent peut être identique, au cours de l'échange, avec tout autre objet usuel, il se cache — pour ainsi dire — dans ces objets mêmes et, en plus, le rapport d'équivalence qui s'établit entre ces objets au cours de leur échange, est lui-même invisible (étant insaisissable et indémontrable à partir de la valeur d'utilité ou des marques extérieures). Les cinq bœufs et la maison p. ex. se cachent indémontrablement dans une certaine quantité de monnaies en or celles-ci leur servant de contre-valeur à deux sens et réciproque, pourtant le rapport entre eux n'est pas, malgré son invisibilité, accidentel, mais bien établi selon le *logos* (proportion) toujours certain et qui est réglé par la pratique sociale.

Ce qui était dit jusqu'ici, doit être précisé à un seul point. Il est vrai qu'Héraclite rappelle la fonction de contre-valeur générale de l'or afin d'en illustrer l'abstraction du feu, mais pour le processus de la pensée l'ordre est inverse — non seulement parce que la compréhension de l'*illustrandum* suppose, d'une façon bien naturelle, la connaissance de l'*illustrans*, mais aussi parce que Héraclite lui-même devait découvrir la possibilité et la nécessité de l'abstraction développée et connue depuis des siècles (sans être cependant philosophiquement formulée) dans la pratique sociale de la formation de l'équivalent avant de se former une vision du monde que *le niveau actuel des sciences ne permettait pas de justifier*. C'est en effet la reconnaissance d'une loi économique

<sup>105</sup> «L'or», en tant qu'expression de la valeur spéciale, fait part d'une ancienne tradition — à partir de la pomme d'or de Paris et de l'épithète d'Aphrodite chez Mimnerme, jusqu'à l'éloge fait par Pindare et à la complainte du chœur de l'*Antigone*. Cf. B 9; 22.

<sup>106</sup> Sur la formation de la fonction de moyen général d'échange de l'argent voir FR. M. HEICHELHEIM: *An Ancient Economic History*. I. pp. 212 et suiv. Leiden, 1958.

<sup>107</sup> V. K. MARX: *Le capitale*. I./1.

— avec, bien entendu, la connaissance des théories relatives à l'unité matérielle de l'univers, au passage par des phases des formes de celui-ci et avec la connaissance de la méthode de l'abstraction géométrique et mathématique — qui lui a permis de formuler, à l'analogie et par la généralisation «cosmique» de celles-ci, sa propre théorie de la substance de l'univers et de la régularité immanente de ses changements.

La différence de valeur d'utilité des différents objets usuels est chaque fois visible et leur comparaison reste toujours superficielle, accidentelle et subjective. C'est la valeur invisible cachée en eux qui permet de les commesurer, les rapprocher, et ceci d'une façon objective et exacte. Ai-je l'intention d'affirmer ou bien de supposer par cela que, en formulant la thèse «Le rapport invisible est plus fort que le visible» Héraclite ait superposé la forme d'échange s'effectuant par l'emploi de l'argent, en tant qu'équivalent général, à l'échange directe des produits? Non, je ne compte pas réduire le problème en une formule tellement vulgaire. Le rapport entre la pratique sociale et les méthodes et la conception qui la reflètent, est beaucoup plus compliqué. La chose certaine c'est que l'abstraction de la valeur exprimée sous forme d'argent et réglant toute sorte d'échanges des marchandises fut l'une des conditions premières de ce que la pensée notionnelle elle-même — et par cela la recherche objective, exacte, de tendance désanthropomorphisante de l'immanence de la réalité — puisse devenir but et méthode, parce qu'elle était *a priori* supérieure à l'empirisme, s'arrêtant à la constatation des différences et aussi aux croyances subjectives et arbitraires, expliquant les rapports réels par des fictions mythologiques et anthropomorphes. Sans se borner à la nature de tel ou tel couple de contraires, «l'harmonie invisible» désigne la méthode et la conception elles-mêmes de la pensée, l'essentiel saisissable seulement spéculativement et la recherche de celui-ci.

L'autre condition première a été fournie par la réalité sociale. C'est aux maîtres d'Égypte et d'Asie Mineure que les Grecs avaient appris la méthode de l'abstraction géométrique et mathématique — sans laquelle les théorèmes de Pythagore et de Thalès seraient fort difficiles à concevoir — et des Lydiens la technique du monnayage de l'or, au début du 7<sup>e</sup> siècle av. notre ère. Pourquoi donc la réflexion notionnelle s'était-elle limitée, dans les sociétés orientales, à un sphère diminué de la pensée sans se développer en une vision du monde, et pourquoi la démonstration scientifique, ce produit naturel de la réflexion notionnelle ne fut-elle guère connue ni appliquée?<sup>108</sup> Là, où un pouvoir aliéné de la plupart des hommes avait sanctionné et enraidit non seulement l'état des rapports de propriété mais aussi la réflexion sur les choses du monde, là où le servilisme avait lui-même déformé la vision du monde en une vision phantastique et arbitraire, la démonstration rationnelle de la vérité d'une affir-

<sup>108</sup> Cf. la note 4.



mation quelconque ou l'examen scientifique de l'immanence de l'univers ne se sont même pas posés.<sup>109</sup> L'univers grec n'était, lui non plus, exempt de toute force retardant la pensée scientifique, et à ce point on peut penser non seulement au conservatisme de Sparte ou au despotisme de certains monarques, mais aussi aux procès d'*asebeia* à Athènes, engagés à une époque de prospérité; pourtant, en comparaison avec le despotisme oriental les citoyens avaient une liberté bien plus grande, liberté qui provenait de la particularité des rapports de propriété et des rapports socio-politiques basés sur ceux-là. Dans les *polis* grecques de la côte occidentale de la Proche Asie — non pas en dernier lieu en Éphèse — l'extension de la couche commerciale et industrielle prétendant à des connaissances réelles de la vérité, l'aggravation des luttes politiques, l'effervescence du commerce continental et maritime, la connaissance des résultats techniques et de calcul de nombreux peuples «barbares», l'enrichissement rapide des connaissances géographiques et astrologiques, les traditions locales — invitant à discuter et demandant à être suivies — de ce qu'on appelait philosophie naturelle: ce sont les facteurs réels et essentiels de la «merveille grecque» à l'époque d'Héraclite, les forces sociales provoquant une vision démythisante et désanthropomorphisante, une pensée notionnelle exacte, une dialectique découvrant les rapports de causalité des changements et les relations de la substance et du phénomène.

### *Substance et phénomène*

Héraclite avait considéré la connaissance empirique comme point de départ de la philosophie qui, à son tour, dépasse celle-ci pour découvrir la substance générale des choses;<sup>110</sup> aussi a-t-il attribué quelque valeur aux rapports visibles également, tout en jugeant en principe supérieurs les rapports invisibles, donc ce type de rapports que seule la pensée abstraite peut et doit saisir. La latence (l'invisibilité) de la substance (= de la valeur): c'est justement l'essentiel de sa conception relative à la règle générale de l'ordre universel et de l'être. C'est pour cette raison qu'il dit que «la nature<sup>111</sup> préfère se cacher» (B 123) et que «l'amas des choses versées au hasard<sup>112</sup> est le plus bel ordre» (B 124). Dans cette dernière thèse il ne dit pas que l'ordre jugé beau par nos sens ou (=et) par la pensée de l'homme moyen ne puisse pas être pris pour ordre, mais c'est que de tous les ordres le plus beau est celui que seule la pensée

<sup>109</sup> Cf. dans la littérature hongroise les dissertations de F. TÓKÉI et J. LUKÁCS.

<sup>110</sup> Un des mérites remarquables de KIRK consiste à avoir documenté cette ligne d'évolution (p. 376 et *passim*).

<sup>111</sup> Ici, ce n'est pas le caractère ou la nature spécifique et concrète d'une certaine chose ou de plusieurs choses, mais bien *la* nature. (Cf. la note 24).

<sup>112</sup> Le même adverbe (*εἰκῆ*) s'emploie au sens réprobateur pour désigner la pensée confuse (B 47) ce qui est tout normal. Dans le B 124 ce n'est pas, non plus, le désordre de surface des choses sens dessus dessous, mais bien la régularité cachée dont il fait l'éloge.

peut percevoir. En ce disant il saisit, à l'intérieur de la confusion apparente (superficielle), la règle, inaccessible aux sens. L'opposition nettement indiquée par le superlatif de l'épithète, désigne donc en même temps une comparaison et aussi une sorte de connexion. La plupart des interprétations aboutissent à une impasse à ce point où les chercheurs — influencés par la logique basée sur les jugements de type «ou . . .ou» de Platon et d'Aristote — entendent le rapport entre nom et réalité, phénomène et substance, régularité superficielle et régularité cachée, comme une série d'antithèses sans considérer cette manière de voir synoptique qui est bien caractéristique de la vision héraclitéenne du monde et qu'il ne cesse pas lui-même d'accentuer par la thèse de l'unité (identité) des contraires. Cet enraidissement métaphysique est en rapport avec les interprétations idéalistes de la philosophie d'Héraclite, avec ceci qu'on comprend le *cosmos* comme «quelque chose» de spirituel qui est détaché de la matière ou, dans le meilleur des cas, comme la fiction de «ordre + choses» la *physis* et le *feu* comme quelque généralité mystique ou (avec signe inverse) un concret matériel et objectif au sens purement quotidien, finalement le *logos* comme un principe du type «Weltgeist», planant au-dessus de l'univers matériel.

L'interprétation de la «comparaison du fleuve» passe pour un exemple «classique» des malentendus et des fausses interprétations remontant, eux, à 2400 années. Il ne s'yagit d'aucune comparaison!<sup>113</sup> Parmi les nombreuses variantes de citations et d'interprétations celle conservée par Arius paraît la plus authentique:<sup>114</sup> «Si quelqu'un entre (à plusieurs reprises) dans le même fleuve, d'autres et d'autres flots lui coulent dessus» (B 12).<sup>115</sup> Les falsifications commencées par les épigones d'Héraclite, devenues ensuite de plus en plus arbitraires et déformées et dont les rédacteurs étaient, plus d'une fois, des autorités classiques<sup>116</sup> pèsent tout naturellement les chercheurs modernes aussi. Ce qui peut bien expliquer sans pourtant excuser ces complications spéculatives ayant les mêmes racines que nous venons de rappeler: incompréhension idéaliste de la dialectique d'Héraclite. Personne n'entendrait chercher quelque philosophème mystérieux ou transcendant dans cette proposition en

<sup>113</sup> Sur la critique de la conception de K. REINHARDT v. KIRK: op. cit. p. 377.

<sup>114</sup> Ce n'est pas le moment de m'occuper de la théorie de l'âme d'Héraclite, bien qu'elle puisse être en quelque rapport avec la thèse du fleuve.

<sup>115</sup> Qu'on me permette d'ajouter quelques explications à la traduction: (1) l'emploi de la tournure «à plusieurs reprises» est exigé par la forme verbale *ἐμβαλονοῦσιν* (l'imparfait du participe; l'aoriste du participe a un tout autre sens: B 5); cette nuance devait avoir une importance dans les interprétations commencées par Platon où c'est l'adverbe «deux fois» qui s'était établi; (2) le sujet «quelqu'un» n'est pas d'une exactitude textuelle, puisque Héraclite rappelle en général ceux (en pluriel) qui entrent «dans les mêmes fleuves» (toujours en pluriel); pourtant, la généralisation qu'indique la traduction est permise même désirable; (3) par le singulier du fleuve et par le pluriel des flots j'ai cherché à souligner l'unité contradictoire qui, s'exprimant dans la comparaison de «l'un» abstrait et du «multiple» concret et étant en changement permanent, fait la portée de la thèse.

<sup>116</sup> V. KIRK: op. cit. pp. 369 et suiv.

la lisant dans un contexte moderne — dans un conte ou dans le dialogue d'un roman par exemple; bien au contraire, nous passerions par dessus d'elle, en la jugeant trop évident et banal et sans comprendre ce qu'elle a de frappant. Cependant ce serait un lecteur bien superficiel qui parlerait en des termes tellement injurieux de la thèse d'Héraclite. Une de ses facultés excellentes consiste justement à illustrer par des expériences quotidiennes et par des affirmations tout évidentes des vérités qui ne sont pas du tout au niveau de tous les jours — comme p. ex. le rapport entre l'identité (*unité*) du fleuve et le changement permanent (*pluralité*) des flots. Il considère le fleuve comme matériel bien sûr,<sup>117</sup> non pas pour imiter les autres qui pensent, tous, de la même façon, mais bien parce que le fleuve lui-même ne pourrait être imaginé sans ses composants concrets et matériels. D'autre part cependant le fleuve n'est pas l'ensemble des flots tout simplement, puisque ceux-ci coulent, et sont sans cesse en train de «naître» et de «mourir», ce que leur rapport avec le point fixé (celui de l'entrée dans le fleuve) fait voir d'une façon sensible. Le fleuve est quelque chose de plus: il est non seulement la résultante de contenu des flots infinis en nombre et étant en un changement permanent, mais aussi une chose conçue en elle-même, une possibilité réactive, une *forme* pour l'existence des flots; il est l'abstrait provenant des concrets et qui se réalise dans les concrets — ni l'un (le fleuve) n'existe et ne peut être conçu sans la multitude (les flots) ni réciproquement. Tout évidente qu'est cette conclusion, les contemporains d'Héraclite — et, en général tous ceux qui, pour les choses différant par leur concret individuel (p. ex. les flots toujours autres) ne voient et n'admettent comme réalité que la différence, donc tous ceux qui sont incapables de saisir la substance commune (l'existence sous forme de fleuve identique) par les moyens de l'abstraction — ne pouvaient accepter pour évidente sinon spontanément, la deuxième partie de la conclusion, qui affirme que l'être des flots (des concrets) se réalise dans l'être du fleuve (l'abstrait).

L'interprétation synoptique et abstraite de la réalité est évidemment plus compliquée et supérieure à la vision rattachée aux concrets qui, tout en percevant et constatant la différence de ceux-ci ne parvient à généraliser et à tirer les conclusions, si ce n'est par intuition. Cependant, la notion de «intuition» doit être comprise avec précaution, d'une part parce que l'instinct de conservation des animaux réalise aussi l'assimilation au monde extérieur et la consommation de la nature en possession des facultés de la généralisation à un certain niveau, d'autre part parce que dans la pensée humaine il n'y a pas une ligne de démarcation fixe entre spontanéité et conscience (cf. *Ménon*), et aussi parce que l'acte et la pensée spontanés sont, eux-mêmes, produit et moyen de la pratique sociale. Quand tout le monde trouvait naturel que des choses incommensurables par leur concret différent étaient rendues commens-

<sup>117</sup> Et non pas comme la réalisation de l'idée du fleuve.

surables grâce à un certain moyen général d'échange, cette conception «spontanée et naturelle» de la réalité avait été formée par une pratique remontant à plusieurs siècles; et quand c'était le tour de l'échange des objets d'usage, ce ne fut pas l'instinct — l'ordre direct et momentané de la nécessité — mais bien un calcul rationnel qui précisait les proportions de l'échange.

Héraclite se sert de l'exemple du fleuve pour en illustrer la même régularité qu'il avait soulignée par plusieurs autres fragments, pour la nature du feu, pour le rapport de l'univers entier et de ses composants, et aussi comme règle de la pensée juste. Il s'agit de la supposition réciproque de la substance et du phénomène, de l'abstrait et du concret — l'accent mis, bien entendu, sur le «commun», sur la règle saisissable seulement spéculativement, sur les rapports invisibles. C'est de cette façon qu'il faut interpréter le fragment qui — s'accordant avec la thèse de «la sagesse est *un*» — indique comme idéal de pensée l'abstraction découvrant l'essentiel et allant plus loin que la vision qui se rattache à l'empirisme et au concret: «De tous ceux dont j'ai écouté les leçons, nul n'arrive à reconnaître que la sagesse est séparée de toutes choses» (B 108).<sup>118</sup> On ne pourra pas exiger de chacun des fragments concentrés en général en une seule proposition qu'ils découvrent le tout du système spéculatif d'Héraclite. Ici, il insiste sur l'importance de la séparation, de l'abstraction et ceci concorde bien avec l'éloge fait, en plusieurs variantes, de la règle de la pensée exprimant la substance et la règle des rapports invisibles — sans montrer cette fois-ci l'autre aspect de la supposition réciproque de la substance abstraite (p. ex. le fleuve) et des concrets (les flots). Il n'y s'agit pas d'une distraction, ni de l'omission momentanée d'un des aspects du système, mais bien de ce que la formulation des régularités de l'ordre universel nécessite un accent qui est différent de celui exigé lors de la définition de la nature de la pensée juste: dans le premier cas l'accentuation de l'*un* à l'opposé du *multiple* n'est important que lorsqu'il observe le tout de l'univers et son rapport avec ses composants<sup>119</sup> (il est cependant naturel que l'accent n'ait qu'un rôle indicatif sans jamais désigner la négation de l'identité, de l'équivalence et la supposition réciproque des contraires); dans le dernier cas, en parlant de la pensée, Héraclite avait à comparer l'*un*, c'est-à-dire l'abstraction avec la vision quotidienne traditionnelle, en les opposant en premier lieu et non pas en les associant (cf. B 1; 50; 102, etc.).

<sup>118</sup> V. le commentaire de KIRK (pp. 398 et suiv.) à l'encontre de l'interprétation transcendante de REINHARDT. L'explication du VS (tout comme dans le cas du B 32, cf. la note 70) est basée sur un malentendu complet: «Die ἀφανής ἀγορῶν Gottes (B 67) und seine im λόγος verkörperte Einheit tritt der irdischen Dissonanz und ihrem steten Wechsel als das Absolute gegenüber» (B 108 app. crit.): ce réminiscence chrétien déforme aussi le contenu du «rapport invisible».

<sup>119</sup> Cf. B 6 et B 106: «Le soleil est nouveau (dans) la journée» et «Hésiode n'a pas su que la nature de toutes journées est *un*» — à savoir que le renouvellement du soleil se réalise dans la régularité (dans la nature qui est *un*) du temps.

Tout en ayant admis les démonstrations et les analyses faites jusqu'ici, on doutera à juste titre que les textes d'Héraclite puissent nous autoriser à affirmer que ce sont l'échange au marché des objets d'usage et l'idée de l'abstraction de la valeur qui avaient aidé Héraclite à se former une conception du monde dont les éléments les plus importants sont le rapport dialectique entre substance et phénomène et le point de départ matérialiste.<sup>120</sup> J'essaierai de compléter -- ou, du moins, rendre plus complète, -- la démonstration par quelques faits philologiques, relatifs au terme technique de la «substance invisible».

Toute la vie ultérieure dans l'antiquité d'Héraclite est marquée par l'incompréhension de sa dialectique: ses doctrines relatives à l'identité des contraires se trouvaient réduites en sophistique ou bien raidies par une logique formelle. A cette dernière méthode s'ajoute la conception des couples de contraires (matière et esprit, corps et âme, etc.) comme des oppositions exclusives, conception qui a culminé aux interprétations chrétiennes et néoplatoniciennes. Un aplatissement de cette sorte s'observe dans les longues paraphrases de *De victu* d'Hippocrate, notamment dans les passages où il parle de la différence fondamentale entre la connaissance humaine et la connaissance divine, en attribuant à Héraclite la conception platonicienne (ou d'après Platon) de la *mimésis* et expliquant par cela le fait que les hommes ont tort à identifier les expériences techniques avec la connaissance même. Ces procédés techniques, ajoute-t-il, sont superficiels (*τέχνη φανερά*) et adaptés à la nature humaine, aussi ont-ils une valeur fort relative. Il serait cependant possible que, à partir de ceux-ci les hommes puissent connaître les rapports cachés sous la surface, (*τὰ ἀφανέα*) mais pour ce faire, il devraient avoir une faculté prophétique, sans laquelle ils sont incapables «d'observer les choses invisibles à partir des choses visibles» — c'est l'intelligence qui leur y manque.<sup>121</sup> Malgré les erreurs, l'auteur touche ici un des traits importants de l'épistémologie héraclitéenne: c'est qu'il faut partir des «choses visibles» pour arriver à la connaissance des rapports plus profonds («des choses invisibles») par le moyen du bon sens et non pas, bien sûr, de quelque faculté prophétique.

L'épithète *ἀφανής* était employée auprès des substantifs qui appartenaient à un sphère détaché de celui de l'être et de la connaissance humains (le *α* privatif indique la même chose): p. ex. «l'intelligence (univers de pensée, faculté perceptive) invisible des immortels»,<sup>122</sup> le Tartare,<sup>123</sup> Perséphone, la déesse invisible,<sup>124</sup> précipité sous la terre,<sup>125</sup> etc., et ce caractère mystérieux

<sup>120</sup> V. l'introduction et les notes faites par E. SIMON pour la traduction hongroise de la *Politique* d'Aristote (Budapest 1969).

<sup>121</sup> *De victu* I, 11—12 = VS 22 C 1.

<sup>122</sup> Solon, 10.

<sup>123</sup> Pindare frg. 223. Cf. Ésch. Sept. 860.

<sup>124</sup> Soph. Oed. 1556.

<sup>125</sup> Hér. VI. 76.

transparaît dans le sens même lorsqu'il s'agit des guerriers disparus dans la guerre,<sup>126</sup> ou de quelque rumeur bien vague.<sup>127</sup> Il a encore un sens spécial et assez fréquent: ἀφανής πλοῦτος (richesse ou fortune invisible) est dès le début du 4<sup>e</sup> siècle une expression toute reçue et sert à désigner l'or et l'argent -- donc une propriété qui diffère d'abord de la propriété terrienne et plus tard de toute sorte de biens meubles et immeubles. Figurant la première fois chez Aristophane,<sup>128</sup> l'expression devait antérieurement s'enraciner dans la langue juridique et économique et aussi dans la langue courante. Ἀφανής οὐσία désigne, de la même façon la fortune pécuniaire,<sup>129</sup> le verbe ἀφανίζω la réalisation d'un immeuble.<sup>130</sup> Par contre φανερά οὐσία<sup>131</sup> ou φανερόν<sup>132</sup> tout court de même que τὰ ἐμφανῆ κτήματα<sup>133</sup> expriment la fortune tangible et visible (propriété terrienne, bâtiment, etc.). L'explication la plus simple de la distinction des types de fortunes serait ceci que l'or et l'argent peuvent être cachés ou enterrés (et rendus par là invisibles) et les recouvrements sont encore plus faciles à dissimuler (il s'agit des créances en marchandises ou en argent); il se peut que dans les actes bien compliqués du 4<sup>e</sup> siècle ce fait ait aussi contribué à former le terme technique en question. L'expression ἐμφανῶν κατάστασις<sup>134</sup> et sa forme verbale ἐμφανῆ καταστήσαι<sup>135</sup> semblent y contredire: «présentation devant le tribunal», «la présentation des documents justifiant le droit de possession de l'immeuble»; il est donc à supposer que le caractère «visible» et «invisible» des deux types de fortunes s'entendait d'une façon plus abstraite que ne le suggère la tangibilité; comme la présentation devant le tribunal d'une propriété terrienne ou d'une mine n'est pas à comprendre au sens strict du terme, et quant à l'attestation par écrit, elle se classerait de cette façon dès le début dans la catégorie de la fortune invisible. Tout habiles qu'étaient les Grecs dans l'arrangement de leurs actes financiers, il serait pourtant un malice injuste de supposer qu'ils aient thésauriser l'argent («la fortune invisible») pour tromper le trésor public et qu'ils aient eu la même intention en réalisant les biens, meubles et immeubles («la fortune visible»). Il est plus probable que l'épithète «visible» de l'argent s'explique par sa fonction de moyen général d'échange et par le caractère mystérieuse qui s'ensuit: on devine la substance de la valeur sans la comprendre avec une certitude absolue. Dans les condi-

<sup>126</sup> Thuc. II. 34, 3.

<sup>127</sup> Soph. Oed. tyr. 657.

<sup>128</sup> Eccl. 602.

<sup>129</sup> P. ex. Lys. 147; 160, 8. — Par la suite je ne rappellerai que des exemples. Pour l'énumération détaillée des lieux (quoique seulement au point de vue des examens portés sur les affaires de banques) voir: R. BOGAERT: Banques et banquiers dans les cités grecques. Leyden 1968. Pp. 348 et suiv.

<sup>130</sup> Éschine I, 103; 3,222.

<sup>131</sup> Lys. 894, 11; Andoc. 15, 38; Isée 59, 18; Dém. 827, 12; 914, 11; 986, 25.

<sup>132</sup> Démarque 99,13.

<sup>133</sup> Xen. Hell. V. 2,10.

<sup>134</sup> Isée 59,22; Dém. 1251,3.

<sup>135</sup> Antiphon 133,34; Dém. 1294, 15.

tions de la société esclavagiste, sans la reconnaissance de l'importance du travail ce *commun* qui se cache invisiblement dans chaque produit du travail et qui rend commensurables les objets d'usage incommensurables en eux-mêmes ne fut et ne put être saisi non seulement par Héraclite mais par Aristote non plus. Ce qui est certain c'est que la méthode de la formation de concepts et de la pensée notionnelle, rationnelles et matérialistes, a été inspirée par l'observation du mystique réel des régularités économiques, ce qui est illustré, d'une façon bien marquée, par l'emploi double (1. 'fortune', 2. 'substance') du substantif *οὐσία*.

Dans la vie ultérieure antique du «rapport invisible» prédominent les interprétations idéalistes et mystiques. Héraclite a exercé une influence d'autant plus productive sur la manière rationnelle de penser, malgré la contradiction apparente de quelques-unes de ses expressions. C'est qu'il s'était proposé de pénétrer jusqu'à la substance cachée, saisissable seulement spéculativement à partir des éléments et des rapports directement perceptibles (superficiels, visibles). Aussi l'exigence de démonstration de la génération suivante dénote-elle encore la phraséologie ancienne; à l'opposé de ce qui *ἐν ἀφανεί κείται* («est situé dans l'invisible») <sup>136</sup> le but était de démontrer le *σαφές* (clair, net, certain grâce à la visibilité), <sup>137</sup> comme le terme technique géométrique de la «démonstration» (*ἀποδείκνυμι*) a suggéré, conformément à l'intelligibilité, la choix par Héraclite du substantif *ἀπόδειξις*. Cependant le contenu et les méthodes marquent une autre tendance: «L'apparence des choses incertaines (non manifestes, cachées): les phénomènes (les choses qui nous sautent aux yeux)» — dit Anaxagore, <sup>138</sup> et c'est à juste titre qu'on considère sa doctrine comme qui pourrait être la devise de l'oeuvre de Thucydide. <sup>139</sup> Celui-ci, dans la démonstration objective, cherche à faire admettre sa conception à partir bien sûr des «moments les plus frappants» (*ἐκ τῶν ἐπιφανεστάτων σημείων*) mais ce n'est que le point de départ. <sup>140</sup> Non seulement dans le rétablissement des discours prétend-il saisir l'essentiel en le privant de toute subjectivité; dans la recherche des faits historiques il avertit aussi de ne pas conclure de l'apparence d'une façon directe à la puissance effective d'une ville quelconque. <sup>141</sup>

La distinction de l'apparence d'avec la réalité apparaît non seulement dans la philosophie d'Héraclite, mais déjà dans celle de Xénophane, en tant qu'opposition. C'est toujours la conception sous forme d'oppositions qui se trouve justifiée dans le poème didactique de Parménide et dans les oeuvres

<sup>136</sup> Thuc. I. 42,2.

<sup>137</sup> Thuc. I. 22,3. — voir dans les dictionnaires s. v. *σαφές*.

<sup>138</sup> VS 59 B 21 a.

<sup>139</sup> A. LESKY: Geschichte der griechischen Literatur.<sup>2</sup> Bern—München 1963. P. 522.

<sup>140</sup> Thuc. I. 21,1.

<sup>141</sup> Thuc. I. 10,2. Dans la première partie de cette étude j'ai examiné, sous d'autres rapports, l'opposition de la puissance effective (*δύναμις*) et de l'apparence de surface (*φανερὰ ὄψις*).

de ses disciples, mais en tant que résultat d'une abstraction différente par son contenu et par ses méthodes. Les Éléates basant, eux, leur logique sur l'immanence de la vérité spéculative, ont fini par nier l'empirisme. Ni les atomistes<sup>142</sup> ni — pour ce qui est du rapprochement entre la connaissance expérimentale et la connaissance spéculative de la réalité — Platon n'ont pu accepter la dialectique d'Héraclite. C'est Aristote qui continuera cette méthode, d'une manière critique bien sûr, tout en formulant, en possession de nouvelles expériences et en considération de nouveaux aspects, la nature de la substance cachée sous la surface (*ὑποκειμένον substantia*).

La théorie de l'harmonie des Grecs est, pareillement aux interprétations et aux procédés d'accès de la «substance», à faces multiples. C'est la conception du tout de l'univers qui décide chaque fois si le rapport entre des choses de différentes natures — donc l'unité des contraires — s'entend comme réalité concrète ou — par l'opposition du phénomène à la substance, de la forme au contenu, de la matière à la qualité et par la supposition d'un principe ordonnateur existant en lui-même — comme produit du sphère intellectuel et spéculatif. Cependant l'exigence d'harmonie, donc l'exigence homogène de la régularité et de l'anthropocentrisme dans la formation en tous les sens et par toutes méthodes de l'existence sociale que — en possession des expériences de la formation «spontanée», remontant à plusieurs millénaires, de la réalité et en profitant aussi des résultats de la pensée scientifique — Héraclite avait formulée de nouveau en tant que loi objective de l'ordre universel, cette exigence d'harmonie appartient de toute façon aux richesses précieuses de la culture européenne. Non seulement la lutte est éternelle, mais aussi cette idée:

. . . «Jusqu'au moment où s'illumine enfin  
L'ordre, notre profond génie  
Par lequel l'esprit parvient à saisir  
Cet infini qui est fini,  
Les forces de production, et dans l'âme  
Tous les instincts ensevelis . . .»

(*Attila József*)

Budapest.

<sup>142</sup> Cf. Démocrite B 117: «En effet nous ne savons rien: la vérité se cache au fond d'un précipice». Évidemment ce n'est pas l'impossibilité de principe de l'acquisition du savoir qu'il formule dans cette thèse rappelant celles de Xénophane, mais il oppose — à partir de la différence fondamentale des deux façons de connaître, ce qui est le centre de son épistémologie entière — l'empirisme au savoir réel (cf. B 125, etc.); la première personne du pluriel sert à indiquer un sujet d'ordre général. Le verbe *ἴδμεν* figure ici dans le sens de «nous savons par vue», que peut expliquer non seulement le sens primitif du verbe (cf. BR. SNELL: op. cit. pp. 59 et suiv. G. REDLOW: *Theoria*. Berlin, 1966. pp. 14 et suiv.) mais aussi l'image poétique de la deuxième partie de la phrase.



THE STORY OF THE GIRL WHO DIED ON THE DAY OF  
HER WEDDING

1. In the *Aithiopica* of Heliodoros, Charicles, high priest of Delphi, relates the tragic death of his only daughter to Calasiris, the Egyptian Isis-priest staying in the city as a guest, with the following words: Ἦλθε καὶ εἰς ὥραν γάμον καὶ ἐξεδόμην τῶν μνηστευομένων . . . τῷ παρ' ἐμοὶ κριθέντι καλλίστῳ. Καθ' ἣν νύκτα συγκατεκλίθη τῷ γήμαντι, κατ' αὐτήν ἢ δυστυχῆς ἐτελεύτα, σκηπτοῦ τινοῦ ἢ χειροποιήτου πρὸς τοῖς θαλάμοις ἐμπροσθέντος, καὶ τὸν ὑμέναιον ἀδόμενον ἔτι διεδέχετο θρῆνος καὶ τῶν παστάδων ἐπὶ τὸ μνήμα παρεπέμπετο καὶ δᾶδες αἰ τὸ γαμήλιον ἐκλάμψασαι φῶς αὐταὶ καὶ τὴν ἐπικήδειον πυρκαϊὰν ἀνῆπτον.<sup>1</sup>

The description following the introductory sentence relates the staggering event in a single long period, digested into sharpened, rhetorical pairs of contrasts. The girl died just on the day of the greatest peripety and festival of her life, on the day of her wedding. The gay hymenaeus changed over to the mournful funeral-song. From the wedding-bed she was accompanied direct to her grave, and with the torch lit for the wedding ceremony the funeral pyre was set on fire. The situation is undoubtedly extraordinary. The stylistic solution, too, is really sophisticated,<sup>2</sup> viz. such a conscious contraposition of wedding and death, hymeneal and funeral-song, wedding-bed and sepulchral monument, wedding and funeral torches (the strict order of which, in the absence of a pair of contrasts, is loosened to some extent only by the motive of fire given as the cause of death). And the whole is still not strange for the art of Heliodoros. In fact, the novelist originating from Emesa is attracted by the dramatic situations perhaps more than any of his colleagues, he likes the unexpected turns more than they, and works more willingly with harsh colours and sharp contrasts. Thus the narrative of Charicles fits well into the texture of the novel and at the first glance we could think with justification that we have to do with the individual invention of Heliodoros. So much the more as however exceptional the described event may be and however so-

<sup>1</sup> 2, 29, 3—4. (Cf. 2, 1, 3 and 10, 16, 1.)

<sup>2</sup> The edition of R. M. RATTERBURY—T. W. LUMB—J. MAILLON (Paris 21960) also notes to the passage as follows: «Nouvel exemple de ce goût précieux déjà noté. Héliodore ignore la simplicité».

p sophisticated the way of its writing is, the single phases of the story arise directly from the situation, *i.e.*, as one might say, «they are at their place» in the given context. But also otherwise, actually they could occur with any poet or writer writing down a similar or identical case. Consequently, in the quoted passage of the *Aithiopica* there is no telltale sign of imitation or the influence of another, earlier author.

This Heliodoros-passage is put, however, in a curious light if we compare it with a passage of Apuleius, *viz.* the episode to be found in the beginning of the *Amor-Psyche* story, when Psyche in accordance with the prophecy is ceremonially married to the unknown bridegroom, who is called by Apollo's prophecy *saevum ferum*<sup>3</sup> and *vipereum malum*, and on whose side according to the belief of the people not a happy marriage but horrible destruction will be waiting for the unfortunate princess: *Iam feralium nuptiarum miserrimae virgini choragium struitur, iam taedae lumen atrae fuliginis cinere marcescit, et sonus tibiae zygiae mutatur in querulum Ludii modum cantusque laetus hymenaei lugubri finitur ululatu et puella nuptura deterget lacrimas ipso suo flammeo. . . . Perfectis igitur feralis thalami cum summo maerore sollemnibus toto prosequente populo vivum producitur funus et lacrimosa Psyche comitatur non nuptias sed exequias suas.*<sup>4</sup>

Obviously, in the text of Apuleius not only the motives enumerated by Heliodorus return, but — what is much more significant — we also see again the same rhetoric way of composition with pairs of contrasts applied by his Greek fellow-novelist, *viz.*: the wedding connects with death, the light of the torch is extinguished in smoky black ashes, on the wedding flute the sounds of the sad Lydian tune are heard, and the cheering sounds of the hymenaeus give place to mournful lamentations. Moreover, Apuleius even bids over Heliodoros. The single pair of contrasts of the wedding song and the funeral song to be found in the text of Heliodoros is divided by him into two pairs of contrasts (*sonus tibiae zygiae* — *querulum Ludii modum* and *hymenaei* — *ululatu*). What is more, in the second pair of contrasts he was not satisfied with the contraposition of the two nouns, but he increased the contrast of these even by adjectives (*laetus* — *lugubri*) attached to them. With Heliodoros the wedding and death are also a single pair of contrasts, which by Apuleius, with some change, was composed in two variants (*feralium nuptiarum* and *feralis thalami*) in both cases using an especially resounding oxymoron.<sup>5</sup>

<sup>3</sup> *Metamorphoses* 4, 33, 3.

<sup>4</sup> *Metamorphoses* 4, 33, 4 — 4, 34, 1. (Cf. Florida 16, 18; Ovidius: *Heroides* 6, 45 — 46; Seneca: *Octavia* 1, 24 — 25.)

<sup>5</sup> In fact, if we examine the quoted passages more thoroughly, we shall see that the pairs of contrasts can be expressed linguistically not in one but essentially in four ways. The easiest solution is the mere contraposition of the two words of contrasting meanings, generally with the help of some verb (*τὸν ὑμέναιον ἄδόμενον . . . διεδέχετο θοῖνος*, and, *cantusque laetus hymenaei lugubri finitur ululatu*). It is a much more emphatic

The great similarity between the motives and staltistic means to be found all over, is the more striking as the two novelists — in spite of their related features — are recording entirely different basic situations. The cases of the daughter of Charicles and Psyche agree with each other inasmuch as both are married off, but while the one dies immediately thereafter and is also buried, the other is spoken of by public opinion on the day of the wedding as if she were already dead while she is still living. Thus in the former case the tragedy of the fate of the girl arises from the sudden end following the wedding, while in the latter case it arises from the fact that the wedding, which under normal circumstances is gay, is interpreted in advance as a funeral ceremony. With other words, the two ceremonies still actually separated in the *Aithiopica*, are amalgamated — at least virtually — into one in the *Metamorphoses*. As regards the stylistic methods, this means that every item of the pairs of contrasts of Heliodoros is rooted in reality, while the pairs of contrasts of Apuleius are vitalized by the impact of reality and appearance, this is what fills them with peculiar and sophisticated tension. A natural consequence of this difference is that one or two of the pairs of contrasts found with Heliodoros can appear only more powerlessly and more colourlessly in the passage of the *Metamorphoses*, viz.: e.g. the contrast of the wedding and funeral torches, so much sharpened in the composition of Heliodoros, is replaced with Apuleius by the much less effective contraposition of the flaring flame and smoking ashes, and the concreteness of the *παστάδων—μνήμα* is also substituted only by the abstract pairs of contrasts *vivum funus* and *nuptias — exequias* (which otherwise could also be understood as further variants of the phrase *feralium nuptiarum* or *feralis thalami*, if the words *producitur* and *comitatur* exactly rendering the phrase *παρεπέμπετο* of Heliodoros would not stand beside them).

The differences, however, go still farther, beyond the differences confined to two quoted passages. First of all, the story of the daughter of Charicles, as it consists of hardly more than a few lines, could be quoted above almost in full, in contrast to the *Psyche*-story, which continues also after the quoted passage and is completed into an inserted story and almost an independent short novel, coming to one sixth of the *Metamorphoses*. Then, Heliodoros builds up and practically concentrates or reduces his story to the description

solution, if the contraposition of the two parts of the pair of contrasts is also stressed by conjunctions (*non nuptias, sed exequias*, and in line 1 of the Meleagros-epigramma to be quoted below *οὐ γάμον ἀλλ' Ἄϊδαν*), or if the contrast of the two parts is underlined by demonstrative pronoun or a relative pronoun (*καθ' ἣν νύκτα συγκατεκλήθη τῷ γήματι, κατ' αὐτήν . . . ἐτελεῖται*). Finally, the most effective way of contraposition is the oxymoron, concentrating the contrasts into one single phrase.

of the wedding and funeral quickly following after one another, while with Apuleius the corresponding motives are arranged in the beginning of the wide-spread action, in contrast to the snapshot of Heliodoros standing alone, they are small moments of a long series of pictures. Thus, what with the Greek novelist is the essence, almost the whole of the say, that becomes with his Roman colleague secondary, subordinate, instead of a comparatively autonomous structure it becomes a structural element. What is more, if we take into consideration that Apuleius uses the same motives in another situation than Heliodoros, then with a slight exaggeration we could also say: with him the Heliodoric content changes into form, becomes a means of representation, and it is shown just by the more distant relationships of the quoted passage, the means of what a virtuosic, playfully ironical representation it becomes. In fact, Apuleius apparently mourns over the still living Psyche more eloquently and with a more moving and sophisticated rhetoric than Charicles speaking about his own dead daughter in order that thereafter the denouement should be an even greater surprise, *viz.*: Psyche is not waited for by painful death but by heavenly bliss, not by the man-eating monster but by a god, Amor himself, *i.e.* the marriage not only does not come to grief, but on the contrary it becomes a success never hoped by anybody.

Measuring the similarities and differences, even the mere comparison of the two passages could not leave any doubt about the fact that in one way or the other we have to do with the same story both with Heliodoros and Apuleius. On the other hand, the aforesaid also seems to render it likely that the artistically metastatic version of the Roman writer had already presumed the version to be found in the *Aithiopica*. Moreover, the author of the *Metamorphoses* very likely could count with the possibility — and he definitely counted with it — that this more simple variant appearing to be more original was well-known by his readers. Thus, to all appearances the composition of Apuleius, although in time it precedes that of Heliodoros, morphologically is a *secondary* phenomenon as compared with the *primary* version contained by the *Aithiopica*. However, the writer of the Latin novel could not borrow from the morphologically primary, but later Greek composition, and the reverse, although principally is not impossible, does not seem to be likely at all. Thus the striking similarity between the two variants can only be explained satisfactorily by the independent use of a common source or common sources.

Taking into consideration the fact that the two variants consist only of one or two sentences, and the concise composition of the say built up on sharp turns, the idea presents itself almost automatically that the archetype or archetypes of the episode of Heliodoros and that of Apuleius should be sought in Greek or Roman epigram poetry. They should be sought first of all among the grave epigrams of the Hellenistic Age and the Early Imperial Age, several thousands in number, the majority of which are contained partly by Volume 7

of the *Anthologia Palatina*<sup>6</sup> and the large grave epigram collection of W. Peek,<sup>7</sup> and partly by the *Anthologia Latina*.<sup>8</sup>

We are not compelled to read much. It becomes clear very soon that nearly all of the motives appearing with Heliodoros and Apuleius — some more frequently and others less frequently — can be found on the pages of the three collections mentioned above, mostly in epigrams connected with dead deceased in young age. The motive does not occur with a compulsory uniformity, in certain cases it is mixed with other motives, but it can be found.<sup>9</sup> And actually this is very natural. About which early deceased — especially about girls — could it not occur to the poets any time and anywhere that they, in a tragic way, could not live to see their wedding? And among the Greek or Roman versifiers who could not think of the hymenaeus sensibly representing the abstract concept of marriage, or of the idea of the wedding bed, the solemnly flickering torch light, or as the one to whom his poem was addressed was deprived of these, why could the poet not think of just the opposite of all these motives?

Thus, the motives are together. A more thorough investigation, however, can throw light upon the fact that, although they appear not only separately but also in groups, it is a rare thing, we could say accidental that they constitute here and there a pair of contrasts, and they are not arranged into such strictly consistent series of pairs of contrasts, structurally determining and filling the whole of the poem, as it can be observed both in the *Aithiopica* or in the *Metamorphoses*. Or if such a thing still occurs, then motives not known from the two novel-episodes come into contrast to each other. And the picture does not change substantially even then if now we concentrate our attention to those — only half a dozen! — epigrams, which are true equivalents of the Heliodoros- and Apuleius-passages quoted in the introductory

<sup>6</sup> Anthologie Grecque I: Anthologie Palatine IV—V., ed. P. WALTZ, Paris, 21960. As neither the Budé-version of WALTZ, nor the Teuber-version of H. STADTMÜLLER (I—II/1—III/1, Lipsiae, 1894—1906) is complete, we used with benefit also the recently published edition of H. BECKBY (I—IV., München, 1957—1958). However, we fetched most from the huge, still similarly unfinished edition A. S. F. GOW—D. L. PAGE, carrying many commentaries (The Greek Anthology: I/1—2: Hellenistic Epigrams. Cambridge, 1965; II/1—2: The Garland of Philip and Some Contemporary Epigrams. Cambridge, 1968), which gives the collection of poems arranged according to chronological layers; we have taken their texts for our basis also in our quotations originating from the *Anthologia Palatina*, with minor orthographic changes.

<sup>7</sup> Griechische Vers-Inschriften I. Grab-Epigramme. Berlin 1955.

<sup>8</sup> Ed. A. RIESE—F. BUECHELER, Lipsiae: I/1—2: 1869—1870; II/1—2: 1895—1897.

<sup>9</sup> Only for the sake of example, without any claim to completeness, and excluding the epigrams reliably dated to a period after the 2nd century A. D.: AP 7: 183 (Parmenion), 185 (Antipatros of Thessalonike), 291 (Xenocritos of Rhodes), 334 (adespoton), 468 (Maleagros), 492 (Anyte), 547 (Leonidas of Alexandria), 649 (Anyte); PEEK: Nos. 804, 811, 856, 868, 878, 947, 1005, 1680, 1821, 1823, 1853; AL II/1—2: Nos. 383, 433, 454, 634, 1034, 1055, 1139a, 1141. It is almost unnecessary to mention that motives of this kind can occur besides the epigrams also in other genres. It is sufficient to refer to the last monologue of the *Antigone* of Sophocles.

part not only in respect of certain motives but also from the viewpoint of the say, the represented situation, and whose close relationship, just therefore, has been registered by the investigators as a commonplace for a long time.<sup>10</sup> That is, if we examine the epigrams of the Sidonian Antipatros,<sup>11</sup> Antiphanes,<sup>12</sup> Erinna,<sup>13</sup> Meleagros,<sup>14</sup> Philippos<sup>15</sup> and Thallos,<sup>16</sup> where the distichs describe the fate of as many girls who died on the day of their wedding, in a characteristic way hardly differing even in length, consisting of 6 to 8 lines.<sup>17</sup> In fact, the motives known from the two novels appear here undoubtedly more frequently than in other grave epigrams, but not necessarily in the form of pairs of contrasts and even less in the form of consequently arranged series of pairs of contrasts, whereas the theme attracts more than anything else to the antithetic composition.

Just because the identity of the theme, the represented situation does not go together with the identity of the composition, even a single reading of the 6 epigrams can convince anyone about the fact that the closest parallel in verse of the episode related by Heliodoros and Apuleius in prose can be found with Meleagros, viz.:

*Οὐ γάμον ἀλλ' Ἴδαν ἐπινυμφίδιον Κλεαρίστα  
δέξατο παρθενίας ἄμματα λυόμενα.  
Ἄρτι γὰρ ἐσπέριοι νύμφας ἐπὶ δικλίσιν ἄχεν  
λωτοί, καὶ θαλάμων ἐπλαταγεῦντο θύραι,  
ἦφοι δ' ὄλολυγμὸν ἀνέκραγον, ἐκ δ' Ὑμέναιος  
σιγαθεὶς γοερὸν φθέγμα μεθαρμόσατο.  
Αἶ δ' αὐταὶ καὶ φέγγος ἐδαδόνχον περι παστῶ  
πεῦκαι καὶ φθιμένα νέρθεν ἔφαινον ὁδόν.*

<sup>10</sup> P. COLLART: La poétesse Erinna. CRAI 1944. 198; J. GEFFCKEN: Stimmen der Griechen am Grabe. Hamburg und Leipzig 1893. 47; and others. However, philological research has confined itself more or less to the mere registration of the motive-consonances so far (the results are laid down well by the commentary-volumes of the Gow—Page edition), but — at least to our knowledge — no attempt has been made for the clarification of the internal relationships, relations, and eventual depending from each other of all the relevant epigrams.

<sup>11</sup> AP 7, 711 = GOW—PAGE I/1, v. 548—555.

<sup>12</sup> AP 9, 245 = GOW—PAGE II/1., v. 735—740.

<sup>13</sup> AP 7, 712 = GOW—PAGE I/1., v. 1789—1796.

<sup>14</sup> AP 7, 182 = GOW—PAGE I/1., v. 4680—4687.

<sup>15</sup> AP 7, 186 = GOW—PAGE II/1., v. 2795—2800.

<sup>16</sup> AP 7, 188 = GOW—PAGE II/1., v. 3420—3427.

<sup>17</sup> In spite of the restriction indicated in the title of the paper, in the investigation of the archetypes, of course, we cannot disregard those poems either, which deal with certain bridegrooms who died on the day of their wedding, or either immediately before or after the wedding. We think first of all about the epigrams of Antipatros of Thessalonike (AP 7, 367 = GOW—PAGE II/1., v. 413—418) and Diodorus (AP 7, 627 = GOW—PAGE II/1., v. 2130—2135), to which we can add PEEK'S adespoton lamenting for Tiberius Petronius Capito (No. 344, 2nd century A. D.).

It is clear that in the verse of Meleagros not only the situation is identical, not only the well known motives return in groups, but these motives — what is the most decisive point — are arranged into a series of pairs of contrasts determining the whole structure of the epigram. The antithesis οὐ γάμον ἀλλ' Ἄιδαν (v. 1) occurs both with Heliodorus and Apuleius (*συγκατεκλήθη τῷ γήμαντι — ἐτελεύτα*, and *feralium nuptiarum* and *feralis thalami*). The ἐσπέριοι . . . ἄχεν λωτοί (v. 3–4) and the ἡῶοι δ' ὀλολυγμὸν ἀνέκραγον (v. 5) harmonize only with the Roman novelist (*sonus tibiae zygiae — querulum Ludi modum*), but the contraposition of the Ὑμέναιος (v. 5) and the γοερὸν φθέγμα (v. 6) again appear in the texts of both prose writers (*Ὑμέναιος — θρήνος*, and *hymenaei — ululatu*), just like the pair of contrasts of the wedding and funeral torches<sup>18</sup> (*δᾶδες αἶ — αἶται*, and with decreased stress, *taedae lumen — cinere marcescit*). In comparison to so many striking agreements, the few small differences can be disregarded. To characterize them in a summarized form we can say at the most that the author of the *Aithiopica* and especially the writer of the *Metamorphoses* made the formula to be observed with Meleagros even sharper and even more rhetorical.

2. By this — it appears — we could finish the investigation of archetypes. We should not hurry, however, with the drawing of conclusions, because the threads lead farther, beyond Meleagros, *viz.* to Erinna's epigram mentioned above:

Νύμφας Βανκίδος εἰμί, πολυκλαύταν δὲ παρέρπων  
 στάλαν τῷ κατὰ γᾶς τοῦτο λέγοις Ἄϊδα·  
 ,βάσκανος ἔσσι, Ἄϊδα'. Τὰ δὲ τοι καλὰ σάμαθ' ὀρῶντι  
 ὠμοτάταν Βανκοῦς ἀγγελέοντι τύχαν,  
 ὡς τὰν παῖδ' Ὑμέναιος ἐφ' αἷς αἰδετο πένκαις  
 τᾶσδ' ἐπὶ καδεστάς ἐφλεγε πυρκαϊᾶς,  
 καὶ σὺ μὲν, ὦ Ὑμέναιε, γάμων μολπαῖον αἰοῖδαν  
 ἐς θρήνων γοερὸν φθέγμα μεταρμόσοα.

The poetess, who died in a young age, laments for the childhood playmate Baucis, and judging from the composition of the first 4 lines, the epigram was either prepared really for the inscription of the sepulchral monument, or at least it tried to give the impression of a real grave inscription, unlike the other 5 epigrams attached to it from the viewpoint of the topics, in which even the

<sup>18</sup> J. GEFFCKEN (Studien zum griechischen Epigramm. NJbb 20 [1917] 104) and more recently G. GIANGRANDE (An Epigram of Erinna. CR 19 [1969] 2) mention that the torch-motive can be followed through Erinna and Meleagros to Heliodorus, but on the one hand they seem not to take notice of the Apuleius passage and on the other hand they dwell only on this one motive, and they do not deal either with the other motive-consonances or with the closer investigation of the three passages.

«pseudo-epigraphic» intentions have no trace.<sup>19</sup> The epigram of Meleagros is no exception to this either. It is apparently in contact only with the last two distichs of the Baucis-epigram not necessarily showing any epigraphic situation, it forms them into a complete poem. The fact that here we do not have to do with an accidental coincidence but with conscious imitation, has been established already long ago.<sup>20</sup> Besides the harmonizing of the motives of the wedding and funeral torches, the wedding song and the funeral song, it was established first of all from the circumstance that Meleagros, who imitated his predecessors with pleasure and expressed the imitation with scientific pride also linguistically,<sup>21</sup> in the 6th line of his epigram echoes the 8th line of the Baucis-poem almost literally, practically giving a key to the reader to find the pattern whom he followed, with whom he tried to compete. But also otherwise, Meleagros -- as he himself states<sup>22</sup> -- inserted selections from Erinna into his *Stephanos*. Moreover, in poem 13 of Book 7 of the *Anthologia Palatina*, which is attributed to him by one branch of the hand-written tradition,<sup>23</sup> he also calls up her memory, *i.e.* he knew and presumably liked the art of his female colleague. Consequently, the imitation not only can be taken as proved, but it is also psychologically motivated. However, something -- at least to our knowledge -- has escaped the attention of philological research. In fact, the imitation of Meleagros was not confined to the borrowing of motives and even complete lines. Among other things Meleagros also borrowed from

<sup>19</sup> The collection of PEEK, besides Erinna's Baucis-poem, still contains all of them, with the only exception of the epigram of Antiphanes (Antipatros: no. 1707; Erinna: no. 1910; Meleagros: no. 1825; Philippos: no. 1799; Thallos: no. 1800); although, if the poems of Erinna and the others were measured with the same standard, then the omission of the Antiphanes poem, which does not differ from the latter ones in any significant feature, is entirely unjustified.

<sup>20</sup> C. RADINGER: Meleagros von Gadara. Innsbruck 1895. 23; J. GEFFCKEN: PWRE 29 (1931), col. 483. On the other hand A. WIFSTRAND (Studien zur griechischen Anthologie. Lunds Universitets Årsskrift NF 23/3 [1927] 43-44) states only the influence of the Erinna poem, according to him «ein bestimmtes Vorbild hat Meleagros nicht gehabt», but he takes only the identical motives into consideration, disregarding the similarity of the composition with pairs of contrasts. Otherwise RADINGER and GEFFCKEN do the same. Unfortunately, the recently published dissertation of D. F. DORSEY (Meleager's Epigrammatic Technique. Princeton University, 1967) was unaccessible for me, although this dissertation, as it seems from the short summary (in: DA 28/9 [1968] no. 3655) deals with the epigram of Meleagros analysed here.

<sup>21</sup> C. RADINGER: *op. cit.* p. 24 foll.; J. GEFFCKEN: PWRE 29 (1931), col. 485. What is more, A. WIFSTRAND (*op. cit.* p. 65) makes the observation that Meleagros, just for the sake of easier comparison, likes to put the imitated poem directly before his own version.

<sup>22</sup> AP 4, 1, 12.

<sup>23</sup> WALTZ IV., p. 62. The opinion of the modern investigators also differ, *viz.* more recently GOW and PAGE (I/1., p. 394) take sides rather against the authorship of Meleagros, while BECKBY (II., p. 578) supports it. Otherwise WILAMOWITZ (Hellenistische Dichtung in der Zeit des Kallimachos. Berlin 1924. I. 108) is willing to attribute the adespota (AP 7, 12) preceding the poem under discussion, similarly calling up the memory of Erinna, also to Meleagros. That much is sure that the two epigrams of disputed authorship are to be read in the neighbourhood of such poems, whose authors are all included in the *Stephanos* of Meleagros.



Erinna the idea of composition with pairs of contrasts.<sup>24</sup> Moreover, we can say, he was by whom the perhaps unconscious poetical invention of Erinna was applied consciously, unlike his predecessor, not only in the second half of his poem, but making it a fundamental principle of composition in the whole of an epigram.

This becomes really expressive, if as a contrast we insert here the variant of the theme written by Antipatros of Sidon, which besides this is recommended also by two other points of view. One of them is that Antipatros falls chronologically between Erinna and Meleagros. Thus, the Gadaran poet, if he had been interested only in the theme, he could have chosen even his poem, first of all because similarly to Erinna he included also Antipatros in his *Stephanos*<sup>25</sup> and – as it is quite generally known – he imitated him several times. The second viewpoint is that Antipatros also consecrated an epigram to Erinna,<sup>26</sup> which according to all indications he intended to place to the beginning of a copy (or eventually edition?) of the *Elacate*, the main work of the poetess. Consequently, besides the acquaintance with Erinna, the intention of imitation can eventually be presumed also with him. But let the poem speak for itself:

*"Ἦδη μὲν κροκάεις Πιτανάτιδι πίτνατο νύμφα  
 Κλειναρέτα χουσέων παστὸς ἔσω θαλάμων  
 καδεμόνες δ' ἤλποντο διωλένιον φλόγα πεύκης  
 ἄφειν ἀμφοτέραις ἀνσχόμενοι παλάμαις  
 Δημῶ καὶ Νίκιππος· ἀφαρπάξασα δὲ νοῦσος  
 παρθενικὰν Λάθας ἄγαγεν ἔς πέλαγος,  
 ἀλγεινὰὶ δ' ἐκάμοντο συνάλικες οὐχὶ θυρέτρων  
 ἀλλὰ τὸν Ἀίδεω στερνοτυπῆ πάταγον.*

It can be seen at the first glance that while on the one hand the poem of Antipatros both with regard to its theme and its motives is closely related to the

<sup>24</sup> It is perhaps needless to draw the attention to the fact that with Erinna the already mentioned motives of the wedding and funeral torches (v. 5–6) and wedding song – funeral song (v. 7–8) appear in a strict structure of pairs of contrasts. But it is perhaps not unnecessary to remark that the word *Ἰμῆναιος* of v. 5 and *πυρκαϊᾶς* of v. 6, in fact subordinated to the contra-position of the two kinds of torches, i.e. with a decreased stress, rather in the form of a marking, also express the pair of contrasts marriage – death, which later on was developed by Meleagros and the two novelists to a much more striking pair of contrasts. Otherwise the fact that Erinna composes with pairs of contrasts has already been observed by some scholars (G. GIANGRADE: *loc. cit.*; G. LUCK: *Die Dichterinnen der griechischen Anthologie*. MH 11. 1954. 172 = *Das Epigramm. Zur Geschichte einer inschriftlichen und literarischen Gattung*. Hrg. von G. PFOHL. Darmstadt 1969. 88), however, without utilizing this observation in the investigation of the relationships of the relevant epigrams. On the other hand, applying viewpoints slightly differing from those recommended by us, they took up partly different pairs of contrasts.

<sup>25</sup> AP 4, 1, 42. On the relationship of Antipatros and Meleagros see C. RADINGER: *op. cit.* 29 foll.; J. GEFFCKEN: *PWRE* 29 (1931), col. 486; A. WIFSTRAND: *op. cit.* 40 foll.

<sup>26</sup> AP 7, 713.

epigrams of both Erinna and Meleagros, on the other hand it shows a quite different structure from those. The poem of Antipatros is divided into two parts answering to each other, and a pair of contrasts appears only in the last distich (*θυρέτρων* — *Ἰίδεω στερονοτυπῆ πάταγον*), the motives of which did not occur in the elaborations of the theme examined by us so far. This striking difference can by no means be explained by the fact that here the situation is somewhat different from that represented in the other two poems (*viz.* Cleinaretta does not die at the wedding night, but immediately before the wedding ceremony). As a matter of fact, the example of Apuleius clearly shows that the modification of the situation hardly influences the composition with pairs of contrasts. Thus it is most likely that Antipatros was impressed rather by the theme of the Erinna-poem,<sup>27</sup> but at the same time he did not discover in it those rhetorical possibilities, which were discovered and also put to account by his colleague originating from Gadara.

The clarification of the relationship of the three epigrams was not superfluous also because of the fact that up to now the imitation of Erinna was measured only by the borrowing of the basic situation and certain motives, disregarding the eventual differences of the imitation in quality and structure, in the given case for example practically equalizing Meleagros with Antipatros. But we can go farther. Philological research did not draw the justified conclusions even from the circumstance that all the above mentioned epigrams of Erinna, Antipatros and Meleagros, competing with each other and at the same time borrowing from each other, were handed down to posterity and influenced it in the very popular and frequently read *Stephanos* of the Gadaran poet, and not in certain editions of Erinna, Antipatros or Meleagros. Although this seemingly meaningless evidence concerning the history of literature is in fact not at all meaningless. It means that the ensemble of the epigrams of the three poets — related in spite of their differences — in the framework of the «Garland» of Meleagros could become and did become a well known *topos* (also for Apuleius and Heliodoros), could give and did give an even greater attrac-

<sup>27</sup> Besides the theme, the situation, very likely one of Erinna's motives was also borrowed by Antipatros. We think of the *καδεστᾶς* holding the torch (v. 6), to whom with Antipatros the *καδεμόνες* appearing in a similar function corresponds (v. 3). Otherwise, although at this time Meleagros did not keep in view Antipatros but first of all Erinna, he repeats the phrase *θυρέτρων* . . . *πάταγον* (v. 7—8) of his Sidonian predecessor almost literally (v. 4: *ἐπ'αταγεῖντο θύραι*), and he also borrows the phrase *παρθενίας ἄμματα λομένη* (v. 2) from one of the poems of Antipatros (AP 7, 164, 4: *ἀμετέρας λύσας ἄμματα παρθενίης*). Consequently, it cannot be an accident either that the *Clearista* of Meleagros both in sounding and meaning echoes the *Cleinarete* of Antipatros. And if we add that *Cleanassa* the lamented heroine of Thallos bears a name which is very close to those of the former two, and moreover *Cleanassa* is a metric equivalent of the *Clearista* of the Gadaran poet, then it becomes clear that the striking similarity of the three names — in a group of poems connected from the viewpoint of topics and consisting only of 6 epigrams — can be interpreted as a sign of competition with each other.

tion for the new elaboration of the theme of the «girl who died on the day of her wedding» and for the poetical competition with the earlier variants, partly because of their joint appearance and partly just because of the great popularity of the work.

And the fact that the topos developed from the invention of Erinna with the collaboration of Antipatros and Meleagros became really popular in the epigram poetry of the period following the appearance of the collection of the Gadaran poet (about 90 B. C.), does not require any further evidence. While the authors of the *Stephanos* of Meleagros are separated from each other by two-hundred years,<sup>28</sup> the other three elaborators of the story are separated from each other by hardly one century. In a characteristic way the relevant poems of Antiphanes, Philippos and Thallos were also handed down by a *Stephanos* (which appeared about 40 A. D.). This collection was prepared by Philippos, who intended his collection of epigrams to be a direct continuation and completion of the collection of Meleagros.<sup>29</sup> Moreover, similarly to his predecessor he also joined the versifiers of the theme with an epigram. The popularity of the story becomes even more conspicuous if we take into consideration also those variants in which the place of the bride — leaving the situation untouched and thus hardly restricting the use of the known motives — is occupied by the bridegroom, as in one epigram each of Antipatros of Thessalonike and Diodorus<sup>30</sup> similarly contained in the *Stephanos* of Philippos.<sup>31</sup>

Antiphanes, Philippos and Thallos could compete with several patterns. They could imitate more — even each other — and thus the clarification of their relationship to each other and to the earlier elaborators of the theme is,

<sup>28</sup> The *akme* of Erinna is disputed. In general it was put to the middle of the 4th century, and D. N. LEVIN does not hold even the last quarter of the 5th century impossible (*Questiones Erinneanae*. HSPh 66 [1962] 195), but more recently the beginning of the 3rd century is also recommended with weighty arguments (cf. GOW—PAGE I/2., p. 283—284). R. REITZENSTEIN also gives preference to the 3rd century (*Epigramm und Skolion. Ein Beitrag zur Geschichte der alexandrinischen Dichtung*. Gießen, 1893 = Hildesheim—New York, 1970, p. 143), although he does not ascribe the Erinna poems of the *Anthologia Palatina* to the poetess, who also according to him lived earlier, but he holds them fabrications of an unknown person from the 3rd century.

<sup>29</sup> AP 4, 2, 3—4.

<sup>30</sup> See note 17.

<sup>31</sup> Another epigram of Antipatros of Thessalonike is also worth mentioning (AP 7, 185 = GOW—PAGE II/1, v. 157—162). This deals with a servant girl, who died before her wedding. In fact the poem was written in all probability as a conscious pendant of the bridegroom-poem (AP 7, 367 = GOW—PAGE II/1, v. 413—418). The former one is introduced by the word *Ἀύσονῆ*, and the latter one by the word *Ἀύσονος*. The one laments for a girl of Libyan origin who came to Rome, and the other mourns for a Roman named *Egerius*. Both consist of 3 distichs, and after the first 2 «narrating» distichs, in the last distich both contain the pair of contrasts of the two kinds of torches. This and the similarity of the topics seem to point to the possibility that here we have also to do with the distant reflection of the topos. And it is perhaps not uninteresting either to add that in one passage he also mentions Erinna by name (AP 9, 26).

of course, a complicated task. However, it will be the more instructive also from the viewpoint of the passages in Heliodoros and Apuleius. The variant of Antiphanes seems to be the most independent:

*Δυσμοίρων θαλάμων ἐπὶ παστάσιν οὐχ Ὑμέναιος  
ἀλλ' Ἀίδης ἔστη πικρογάμου Πετάλης·  
δείματι γὰρ μούνην πρωτόζυγα Κύπριν ἀν' ὄρφνην  
φεύγουσαν, ξυρὸν παρθενικαῖσι φόβον,  
φρουροδόμοι νηλεῖς κόνες ἔκτανον· ἦν δὲ γυναικα  
ἐλπὶς ἰδεῖν ἄφνωσ ἔσχομεν οὐδὲ νέκυν.*

Although Antiphanes also devoted a poem to Erinna (AP 11, 322), the pair of contrasts (Ὑμέναιος — Ἀίδης) of the first distich reminds rather of the composition of Meleagros (v. 1).<sup>32</sup> However, from the continuation the consistency of both the motives of Meleagros and the way of construction with pairs of contrasts is missing and the pair of contrasts (γυναικα — νέκυν) of the last distich does not occur either with Meleagros or with the other elaborators of the theme examined so far. And after all, Antiphanes, pushing the contraposition of the wedding and death into the background, laid the emphasis apparently on the naturalist depiction of the cause of death. As if he would not be satisfied with the immanent tragic in the story, in order to increase the tension of the whole situation and at the same time of the concluding pair of contrasts, he causes Petale to be torn to pieces by dogs. Thus not only her wedding remains unfulfilled but — on account of her horrible death — even her funeral is frustrated.

In the case of Antiphanes we can only speak about the agreement of the basic situation and a few motives. Thus we can only state the influence of the topos which became impersonal instead of unambiguously recognizing the individual imitation of any earlier pattern. Thallos, on the other hand, who to all probability was the libertine of Antonia minor, mother of Emperor Claudius and Germanicus, beyond the general formula of the topos seems to have kept in mind the composition of Meleagros also separately:<sup>33</sup>

*Λύσδαιμον Κλεάνασσα, σὺ μὲν † γάμων ἔπλεο κοῦρω  
ὄριον † ἀκμαίης οἶα τ' ἐφ' ἡλικίης·  
ἀλλὰ τεοῖς θαλάμοισι γαμοστόλος οὐχ Ὑμέναιος  
οὐδ' Ἥρης ζυγίης λαμπάδες ἠντίασαν,  
πένθιμος ἀλλ' Ἀίδης ἐπεκώμασεν, ἀμφὶ δ' Ἐρινός*

<sup>32</sup> Otherwise the phrase *δυσμοίρων θαλάμων* (v.1) and the attribute *πικρογάμου* of Petale (v. 2) remind of the oxymorons *feralium nuptiarum* and *feralis thalami* in the text of Apuleius.

<sup>33</sup> See also note 27.

φοίνιος ἐκ στομάτων μόρσιμον ἦκεν ὄπα·  
 ἦματι δ' ὅ νυμφεῖος ἀνήπτετο λαμπάδι παστάς,  
 τούτῳ πυρκαϊῆς, οὐ θαλάμων, ἔτυχες.

The examination of the known motives would, of course, show also the influence of Erinna (the number of the correlations between Antipatros and Antiphanes is so few that they are not to be thought of). However, the fact that Thallos also gives up the «pseudo-epigraphic» introduction of the Baucis-epigram, and especially that with the exception of his first distich he composes his poem consistently in pairs of contrasts, points to the method of his Gadaran predecessor. Let us add that it also points to the competition with the composition of Meleagros. In fact, Thallos arranged the motives used partly in other pairs of contrast. Only the first of his pairs of contrasts (v. 3: Ὑμέναιος — v. 5: Ἀΐδης) remains of the solution of Meleagros (v. 1), while the second one (v. 4: Ἥρας — v. 5: Ἐρῶς) does not remind of it at all, and also the third only in subordination to another, sharper pair of contrasts (v. 7: ἦματι δ' ὅ — v. 8: τούτῳ), with a diminished emphasis (v. 7: λαμπάδι — v. 8: πυρκαϊῆς). And the arrangement of the pairs of contrasts is different either *viz.* while with Meleagros we find the formula  $a_1 - a_2, b_1 - b_2, c_1 - c_2, d_1 - d_2$ , with Thallos the formula will be  $a_1 + b_1 - a_2 + b_2, c_1 - c_2$ , and the second part of the last pair of contrasts, in order to strengthen the turn at the end of the poem, forms a pair of contrasts also in itself (*πυρκαϊῆς — θαλάμων*). The modification of the series of pairs of contrasts of the Gadaran poet naturally shows its effect also in the motives used. Sometimes they appear in pairs (v. 4: λαμπάδες, v. 7: λαμπάδι) and sometimes they get a double function (v. 3: Ὑμέναιος concentrates the ideas of the wedding and the bridal song into one word, and the place of concreteness of the *λωτοί* (v. 4) and *γοερόν φθέγμα* (v. 6) of Meleagros is occupied by the much more abstract attribute *πένθιμος* (v. 5) of Hades and by the similarly abstract phrase *μόρσιμον ὄπα* (v. 6).

Otherwise in the manuscript of the *Anthologia Palatina* the following lemma is added to the epigram of Thallos: *εἰς Κλεάνασσαν ἐν τῷ θαλάμῳ πυρποληθεῖσαν, μᾶλλον δὲ ἀναρπασθεῖσαν, i.e.* according to the scribe misinterpreting line 7 and 8 Cleanassa fell victim to a fire, just like the daughter of Charicles in the episode of Heliodorus. Naturally, it can also be the invention of the novelist that he mentions the fire caused by lightning or human carelessness as the cause of death. Because on the one hand, however, one of the compositions of the story used by him was misinterpreted even so,<sup>34</sup> and because on the other hand in the already mentioned Antipatros-poem show-

<sup>34</sup> The case has already repeated itself in modern professional literature, *viz.* in the paper of G. GIANGRANDE already quoted. The Italian scholar strives to show — not very convincingly — that the word *πυρκαϊῆς* of the Erinna epigram (v. 6) does not mean a «torch» but simply «fire».

ing the influence of the story the death of the bridegroom was really caused by fire originating from lightning or from the bridal torch,<sup>35</sup> the possibility cannot be excluded either that Heliodoros borrowed also this motive together with the others from epigrams variating and imitating the story.

The same Meleagros-influence which we think to have discovered in the epigram of Thallos, in a smaller degree can be found also in the poem of Philippos, compiler of the second *Stephanus*:

ἄρτι μὲν ἐν θαλάμοις Νικιππίδος ἠδὲς ἐπήχει  
 λωτός καὶ γαμικοῖς ὕμνος ἔχαιρε κοτόις·  
 θρηῆνος δ' εἰς ὑμέναιον ἐκώμασεν, ἣ δὲ τάλαινα  
 οὐπω πάντα γονῆ καὶ νέκυσ ἐβλέπετο·  
 δακρῶνεις Ἀίδη, τί πόσιν νύμφης διέλυσας  
 αὐτὸς ἐφ' ἀρπαγίμοις τερπόμενος λέχεσιν;

The influence of the Gadaran poet is shown not so much by the two pairs of contrasts (v. 3: *θρηῆνος* — *ὑμέναιον* and v. 4: *γονῆ* — *νέκυσ*), because with Philippos the composition with pairs of contrasts does not become a fundamental principle of the structure of the verse. A much more decisive evidence is that the first distich of Philippos echoes the second distich of the variant of Meleagros, partly with logical and partly with literal agreements (*ἄρτι* — *ἄρτι*, *ἐν θαλάμοις* — *ἐπὶ δικλίσιν*, *ἐπήχει λωτός* — *ἄχεν λωτοί*), among the latter of which especially the adoption of the word *λωτός* rare in the sense «flute» is telling. But besides Meleagros, Philippos shows relationship also with other composers of the story. One of his pairs of contrasts (v. 4: *γονῆ* — *νέκυσ*) occurs *e.g.* also with Antiphanes, and the verb *ἐκώμασεν* (v. 3) harmonizes with *ἐπεκώμασεν* (v. 5) of Thallos. And as in the former case not only single motives, but the whole pair of contrasts is similar and in the second case the verbs are consistently attached to the idea of mourning *θρηῆνος* — *πένθιμος* . . . *Ἀίδης*), instead of accidental agreements we can speak with justification about conscious imitation. It is true that the relationship of Antiphanes, Philippos and Thallos is not quite clear from the chronological point of view. Thus it cannot be decided definitively, which of them is the imitator and which is the one who is imitated. However, as nothing contradicts to it, we can presume the more logically that Philippos wanted to compete with Antiphanes and Thallos, who elaborated the story and whom he included also in his *Stephanos*, just like Meleagros, the author of the earlier *Stephanos* with Erinna and Antipatros. The innovation of Philippos — apart from the question

<sup>35</sup> AP 7, 367 = GOW—PAGE II/1., v. 413—418. The composition of the passage is obscure, the key word (v. 5: *σέλας*) does not decide the question unambiguously. It can be said only with the validity of probability that the poet was rather thinking of fire caused by human hand (cf. GOW—PAGE II/2., p. 70).

closing the poem and to be found only with him among all the elaborators of the theme — consisted in the circumstance that besides the versifiers of the story included in his own *Stephanos* he also kept in mind the variant of Meleagros, his pattern in the compilation of the «Garland».

3. After the long detour we think it will be time to draw the final lessons from our observations regarding the story of «the girl who died on the day of her wedding», the lessons — perhaps it is unnecessary to say — confined to ancient Greek and Roman literature.

The first thing that we can state on the basis of the data at our disposal is the somewhat striking fact that the exceptional situation, but actually not linked to time and place, becomes an independent literary theme in Greek epigram poetry only in the beginning of the Hellenistic Age. There it became a *topos* very soon, which after 3—4 centuries of flourishing disappeared again almost without a trace, just as it was missing also from the repertory of the epigram poets of the centuries preceding the Hellenistic Age. It is a similarly striking fact that the variants of the story appear without exception among the artistic epigrams and not among the epigrams intended to be grave inscriptions already in advance. The professional epigrams show at the most the influence, sometimes strong influence of the *topos*, even much later, when the story appears no longer in the artistic epigrams. These are facts, but what is their explanation? Why is it that as compared with the roughly counted one millenium of Greek epigram, the life of the story is comparatively short and that we can find its variants only in «high» poetry? We are not too much mistaken, if we see the principal reason — summed up in a concise form — in the attraction of Hellenistic poetry to the extraordinary and individual, to the sentimental and theatrical, which among the more free possibilities of «high» poetry could, of course, assert itself more strongly than in the world of «applied literature» more closely sticking to traditions and customs. From this, however, at the same time the conclusion also presents itself that the variants of the story — perhaps with the only exception of that of Erinna — can very likely be regarded as the products of poetical phantasy, simply virtuosic, imitating and competing<sup>36</sup> attempts. It is unnecessary to look for real experience and concrete happening behind them. And how about the upper limit of the independent life of the story? To put it again in a laconically concise form, it discernibly coincides with the general decline of Greek and Latin epigram at the end of the 1st century and in the beginning of the 2nd century. This was followed by a new flourishing only a few centuries later, in the dawn of the

<sup>36</sup> W. LUDWIG goes as far as to say that he regards imitation and competition one of the principle animators of Hellenistic epigram, we could say its essence (*Die Kunst der Variation im hellenistischen Liebesepigramm*; in: *L'épigramme grecque. Entretiens 14. Vandœuvres—Genève 1969. 299. foll.*).

Middle Ages or the Byzantine Age, in the works of Luxorius, Agathias Scholasticos and Paulos Silentiarios.

Moreover, the data also allow us to separate certain phases of the story from each other. The first phase is definitely represented by the «Garland» of Meleagros. The theme, which began to speak for the first time with Erinna, became a *topos* here, and at the same time it also received a wide publicity here. The epigrams of the next period summarized in the *Stephanos* of Philippos bear already witness to the diffusion and influence of the *topos*, and among other things also to its popularity achieved in Rome. This is shown not only by the fact that the 3 variants of the «Garland» of Philippos came into existence in a shorter time than their 3 earlier analogues to be found with Meleagros, but also by the circumstance that — apart from the complicated network of the more distant influences — together with them and upon their influence a few epigrams put the bridegroom, who died on the day of his wedding, into the centre of the poem. And still another characteristic of the golden age of the story can be analysed. It appears that, beyond the already impersonal *topos*, first of all the composition of Meleagros influenced the contemporary variants most, pushing the other individual compositions into the background. This is not a negligible moment because besides the general knowledge of the *topos* popularized in the two collections of poems, very likely this explains also the fact that when the story of the girl who died on the day of her wedding came over from the epigram to other genres, *viz.* to the novel — otherwise this is the third and concluding phase of its life, we could say its antique after-life —, Apuleius and Heliodoros independently from each other consider just the variant of Meleagros worthy of using and imitating, they follow first of all exactly his composition.<sup>37</sup> And the Meleagros-influence to be observed in the

<sup>37</sup> The Meleagros-influence has already been discussed in connection with several antique writers and poets, but to our knowledge the relationship of the Gadaran poet and the two novelists has not been studied by anybody in greater detail. Consequently, it has not been examined either, whether in the works of Apuleius and Heliodoros is there any other trace of their acquaintance with Meleagros besides the utilization of the story. At this place, of course, we cannot undertake this task, but — at least in connection with Heliodoros — we can perhaps make a not quite uninteresting remark. In one passage of the *Aithiopica* (10, 16, 1) Queen Persinna, in her exuberant joy that she can see again her daughter Charicleia, whom she had believed lost for a long time, says the following words: *μικροῦ τε ἔδει συγκατενεχθῆναι τῇ Χαρικλείᾳ*. In fact, the verb *ἀνωρόμοι* occurs besides Heliodoros — according to the testimony of all great dictionaries, also the Thesaurus — only with Meleagros, *viz.* in the epigram mourning over Charixenos, who died in the age 18 (AP 7, 468), in which the poet, seeing the dead body, speaks as follows: *πένθος δ', οὐχ ὑμέναιον, ἀνωρόντο γονῆς* (v. 5). The fact that Heliodoros and Meleagros used by chance the same verb, can of course be also accidental, even in spite of the rare occurrence of the verb. However, the correspondence *θρήνος* — *πένθος*, and especially the fact that the word is uttered in both cases in connection with parents or parent, render the imitation rather likely. With other words we can presume that in the novel of Heliodoros we can count not only with accidental, but eventually with wide-spread Meleagros-influence.



two novelists — to encase our conclusions into broader relationships — is an additional convincing datum to the generally known close relationship of the antique novel and the literature of the Hellenistic Age.<sup>38</sup>

Budapest.

<sup>38</sup> The relations of the epigram and the novel had not been concealed even from the earlier investigators. E. ROHDE, even if he did not observe the similarity of the Meleagros epigram and the quoted passages of the two novels, in his classical work (*Der griechische Roman und seine Vorläufer*. Leipzig <sup>3</sup>1914 = Berlin <sup>4</sup>1960) he refers in many passages to epigram poetry (especially on pp. 142–146, 155–175, 421, 487–488, 493, 510–12, 520, 530, 537). It is also true, on the other hand, that ROHDE's references are confined mostly to the similarity of certain motives, and especially that on account of the shifting of the dating of the novels in the meantime the majority of epigrams indicated by him as archetypes have to be placed today not to the origin but to the after-life of the novel. Thus, of his parallels in fact only one has remained, *viz.* the relationship observed between one of the passages of Achilleus Tatios (2, 38, 3–4) and two Straton epigrams (AP 12, 7 and 192), which seems to show that novelists consciously imitated epigram poets.



E. MARÓTI

## SILVA CAEDUA

(ZUR DEUTUNG VON CATOS *DE AGRI CULTURA*, c. 1,7)

IN MEMORIAM  
GEORGII DIÓSDI

Die nach Rentabilität der verschiedenen landwirtschaftlichen Produktionszweige gestaffelte Liste einzelner Landguttypen, mit der Cato seine auf Erwerbung eines Grundbesitzes bezüglichen Ratschläge im ersten Kapitel des Werkes *De agri cultura* (1, 7) beschließt, ist hinlänglich bekannt. Aus diesem zur genaueren Kenntnis des Catoschen Programms der italischen landwirtschaftlichen Produktion äußerst aufschlußreichen Verzeichnis<sup>1</sup> ergeben sich mancherlei Interpretationsprobleme, unter denen wir uns hier mit der Deutung des an 7. Stelle der aus 9 Posten bestehenden Liste angeführten Begriffs der *silva caedua* beschäftigen möchten.

1. Was den Sinn des attributiven Eigenschaftswortes «*caedua*» in der Wortverbindung «*silva caedua*» anbelangt, stehen sich bis heute zwei gegensätzliche Auffassungen gegenüber. Die eine vertritt die Ansicht, *silva caedua* bedeute einen Wald «zur Laubgewinnung», eine Art niedrigen Buschwaldes oder Unterholzes, der eigens dazu angelegt wurde, mit seinen regelmäßig gestutzten jungen Trieben und seinem frischen, dichten Laubwerk als Viehfutter und Streu der Haustiere zu dienen.<sup>2</sup>

Aus mehreren Hinweisen Catos läßt sich darauf schließen, daß das Laub verschiedener Bäume in der Tat nicht nur als Streu in den Ställen, sondern auch — als Grün- oder als Rauhfutter — zur Ergänzung des in der Gutswirtschaft anfallenden Viehfutterbedarfes Verwendung fand.<sup>3</sup>

Davon abgesehen wurde schon früher verschiedentlich auf gewisse Widersprüchlichkeiten der eben erwähnten Interpretation hingewiesen.<sup>4</sup>

<sup>1</sup> Vgl. E. MARÓTI: Zur Frage der Warenproduktion in Catos *De agri cultura*. Acta Hung. 11 (1963) 214—234.

<sup>2</sup> S. E. BREHAUT: Cato the Censor on Farming. New York, 1933, 4. M. E. SERGEJENKO: VDI 1 (27) 1949, 86 und 89. — Dies. Катон. Земледелие. М.-Л. 1950, 8 und 127-8, bzw. Очерки по сельскому хозяйству древней Италии. М.-Л. 1958, 4. Ins Ungarische übersetzt und mit Anmerkungen versehen von J. KUN, in der zweisprachigen Ausgabe von Catos *De agri cultura*. Budapest 1966. 86 und 285—286.

<sup>3</sup> S. z.B. *De agr.* 5,8; 6,3; c. 30; 37,2; 54,1. 4.

<sup>4</sup> Wie H. DOHR: Die italischen Gutshöfe nach den Schriften Catos und Varros. Diss. Köln 1965. 57—58.

Der anderen Auffassung nach handelt es sich bei der *silva caedua* um einen abforstbaren, zur Holzgewinnung bestimmten Wald,<sup>5</sup> dessen Stämme das in der Wirtschaft benötigte Bau-, Möbel-, Werkzeug- und Brennholz und den Rohstoff zu unterschiedlichen landwirtschaftlichen Geräten und Gebrauchsgegenständen lieferten.<sup>6</sup>

Mit Recht beruft sich Sergejenco darauf, daß kein einziges antikes Quellenwerk eine Definition des Begriffs *silva caedua* enthält, bzw. eindeutige Auskunft über die Bedeutung dieses terminus technicus erteilt.<sup>7</sup> Dementsprechend gibt uns auch die im Thesaurus linguae Lat. unter dem Stichwort *Caeduus* (III 64) gebotene Erläuterung: *ad caedendum aptus* keinen Leitfaden hinsichtlich des Wortgebrauches an die Hand, zumal alles davon abhängt, ob die Bedeutung des Zeitwortes *caedo*, *-ere* in diesem Zusammenhang eindeutig festgestellt werden kann. Demgegenüber findet das Verbum *caedo* (a. a. O. 56—57) zur Bezeichnung des Baumfällens (Abforstens) ebenso häufig Verwendung wie zum Schneiden der Zweige und zum Stutzen des Laubes.<sup>8</sup> Auch M. Brunos landwirtschaftliches Fachwörterbuch bringt uns einer Lösung dieses Problems nicht näher.<sup>9</sup>

Einen gewissen Anhaltspunkt bietet das Vorkommen des Eigenschaftswortes *incadeuus* bei verschiedenen Autoren,<sup>10</sup> doch müssen die diesbezüglichen Untersuchungen ganz offenkundig auf einer breiteren Grundlage erfolgen und vor allem Catos eigene Äußerungen, ferner die einschlägigen Werke der antiken landwirtschaftlichen Fachliteratur, juristische Kompendien u. dgl. m. zu Rate gezogen werden.

Wir können hier von jener Gegenüberstellung ausgehen, deren sich auch die Befürworter der Interpretation «laubliefernder Wald» mit Vorliebe als Argument bedienen. Es handelt sich dabei um die Duplizität der in Catos oben erwähneter Liste an 7. Stelle stehenden *silva caedua* und der an 9. (letzter)

<sup>5</sup> Vgl. CH. LÉCRIVAIN, in Daremberg—Saglio: Lex. Ant. IV 1340—41, s.v. *Silva*. Übersetzung J. Gy. SZILÁGYIS: Világirodalmi Antológia (Anthologie der Weltliteratur) I. Budapest 1952. 498. P. THELSCHER: Des Marcus Cato Belehrung über die Landwirtschaft. Brl. 1963, 33. 179—180., vgl. 338. O. MAKKONEN: Ancient Forestry I. Acta Forestalia Fennica (Helsinki) 82 (1967) 39, 40. Gleichfalls an einen abzuholenden Wald dachten bereits J. M. GESNER (Lips. 1735) und J. G. SCHNEIDER (Lips. 1794), mit dem Unterschied, daß laut Erstgenanntem die *s.c.* eine *s. profana* war, im Gegensatz zur *s. sacra*, in der kein Holz geschlagen werden durfte, während laut Schneider die *s.c. non opponitur sacrae, sed est quae arbores adultas et caeduas habet*.

<sup>6</sup> S. E. MARÓTI: Acta Ant. Hung. 11 (1963) 227, bzw. 18 (1971) 117—118. Keine Stellungnahme beziehen, bzw. es weichen dieser Frage aus: H. GUMMERUS: Der röm. Gutsbetrieb als wirtschaftlicher Organismus . . . (Klio, Beiheft 5), Leipzig 1906. 19—20; T. FRANK: ESAR I 162; N. BROCKMEYER: Arbeitsorganisation und ökon. Denken in d. Gutswirtschaft d. röm. Reiches. Diss. Bochum 1968, 337, 1. Anm. 13.

<sup>7</sup> Vgl. VDI I. c. 89.

<sup>8</sup> I A. In Verbindung mit dem Hauptwort *silva* bedeutet es laut Zeugnis der zitierten Textstellen in jedem Fall das Schlagen der Bäume, das Abholzen des Waldes.

<sup>9</sup> Il lessico agricolo latino e le sue continuazioni romanze. Istit. Lombard. Rend. Lett. 91 (1957) 461. Nr. 437.

<sup>10</sup> S. Ovid, am. III 1,1; fast. I 243. Stat. Theb. VI 90—91. Vgl. F. BÖMER: Gymn. 64 (1957) 123.

Stelle angeführten *glandaria silva* (Eichelwald). In der Tat begegnet man bei Cato des öfteren der Eichel als Kraftfutter von Haustieren, vor allem der Schweine<sup>11</sup> und Ochsen.<sup>12</sup> Offenbar schwebte Cato bei der *glandaria silva* eine derartige Bestimmung und Funktion des Waldes vor Augen, worauf sich aus der in seinem genannten Werk ausschließlich hier vorkommenden Bezeichnung *glandaria* schließen läßt. Da jedoch nicht nur die Eiche, vielmehr auch die Buche Eicheln trägt, ist die landläufige Übersetzung «Eichenwald» unrichtig. Überdies nennt Cato, so oft er von der Eiche als Baum bzw. als Rohstoff für Holzgegenstände — mithin nicht als Eichelspender — spricht,<sup>13</sup> diese stets beim Namen (*robus*) und gebraucht die aus den entsprechenden Hauptwörtern gebildeten Adjektiva (*robustus, querneus, iligneus*). Folglich hat eine Deutung der Begriffsbestimmung *silva caedua* als «laubspendender Wald» von vornherein wenig Wahrscheinlichkeit für sich, zumal unter Zugrundelegung dieser Interpretation auch die Einreihung der *s. c.* unmittelbar vor dem an 8. Stelle der Liste angeführten *arbustum* (d. h. vor einer auf Bäume gerankten Rebenpflanzung) unangebracht wäre und deshalb unwahrscheinlich ist.

Würden wir diesen Gedankengang konsequent verfolgen, kämen wir zu dem Schluß, daß Cato außer dem zur Viehfutterergänzung dienenden Laubwald und jenem, der in Form von Eicheln gleichfalls Viehfutter zu liefern berufen war (wobei die Holzausbeute bestenfalls eine nebensächliche Rolle spielte), keinen anderen Waldbestand in Betracht zog und ans Abholzen überhaupt nicht gedacht hat. Allerdings wäre das eine recht befremdende Schlußfolgerung, wenn man sich vor Augen hält, wie häufig, in wievielerlei Zusammenhängen und wie gründlich sich Cato in seinem Werk mit verschiedenen Hölzern und deren Verwendung befaßt hat. Plinius hielt ihn geradezu für einen hervorragenden Forst- und Holzexperten: *Cato hominum summus in omni usu de materiis* (N. H. XVI 193).

Der Lösung unseres Problems vermögen wir vor allem nach Beantwortung folgender zwei Fragen näherzurücken: a) hat Cato an jenen Stellen, an denen er zu Streu- und Futterzwecken dienendes Blattlaub erwähnt, in der Tat an Wälder gedacht und von Waldbeständen gesprochen? b) Wo er von Bau-, Werkzeug- und Brennholz, vom Holz als Grundstoff landwirtschaft-

<sup>11</sup> Erwähnt dies Cato auch nirgends *expressis verbis*, so wird der *subulcus* sowohl im Personalbestand des *oletum* als auch in jenem der *vinea* eigens angeführt (10,1; 11,1), ein Beweis für das Halten von Schweinen.

<sup>12</sup> S. *De agr.* 54,1. 3. c. 60. — Vgl. Column. VI 3,5 ff. 3,8; XI 2,101. Mit der Zeit löste die Bezeichnung *pascua silva* den Begriff *glandaria silva* ab. (*'Pascua silva' est, quae pastui pecudum destinata est.* Gai. D. 50,16; 30,5). Die beste Gattung der *pascua silva* war eben der Eichel- (Eichen-) Wald; vgl. A. JACOB, in Daremberg—Saglio: *Dict. Ant.* IV 1340, s.v. *Silva*.

<sup>13</sup> Auch das römische Recht unterschied zwischen dem Ertrag an Früchten und an Holzmaterial; s. Labeo D. 18, 1,80,2 bezügl. der für fünf Jahre verpachteten *silva caedua*; aus dieser Textstelle geht übrigens hervor, daß die *s. c.* (z.T.) auch aus Eichen bestehen konnte.

licher Ausrüstungsobjekte schrieb, kommen dort wirklich nur jene Baumgattungen in Betracht, um die es sich im Fall der «*glandaria silva*» handelt?

2. Wie wir bereits erwähnten, emföhlt Cato an mehreren Stellen seines Buches die Verwendung von Laub als Viehfutter, doch nur ein einziges Mal äußert er sich darüber (6,3), wo die dem erwähnten Zweck dienenden Bäume standen und welcher Art sie gepflanzt worden waren: *Circum coronas et circum vias ulmos serito et partim populos, uti frondem ovibus et bubus habeas, et materia, si quo opus sit, parata erit.*

Hieraus ist deutlich zu ersehen, daß nicht ein eigens dazu auserkorener Wald – die in Frage stehende *silva caedua* – das grüne Laubfutter der Schafe und Ochsen lieferte, vielmehr die entlang den (Guts-) Gemarkungen und der Wege gepflanzten Bäume oder Alleen.<sup>14</sup> Ebenso unmißverständlich ergibt sich aus dem Nachsatz des obigen Zitats, daß selbst diese Bäume nicht ausschließlich zur Grünfuttersversorgung der Haustiere gepflanzt worden waren, sondern zugleich auch zur Holzgewinnung.<sup>15</sup>

Beachtung verdient ferner jene Bemerkung, die später Varro seiner Berufung auf Catos einschlägigen Ratschlag anknüpft (*r. r.* I 24,3): *Quod Cato ait, circum fundum ulmos et populos, unde frons ovibus et bubus sit et materias, seri oportere (sed hoc neque in omnibus fundis opus est, neque, in quibus est opus, propter frondem maxime) . . .*

Folglich waren diese Bäume auch laut Varro rings um das Gut (*circum fundum* ~ *circum coronas*) angepflanzt, «doch brauchte man sie gar nicht erst auf allen Gütern eigens zu setzen, und dort, wo sich dies als notwendig erwies, auch nicht hauptsächlich des Laubes wegen.»

Der Grünfutter- und Streulaubertrag spielte somit selbst bei diesen Alleebäumen nur eine untergeordnete, gelegentliche Rolle. Das geht auch aus einigen Mitteilungen Catos hervor, laut denen auch Eichenlaub gleicherweise als Schaffutter Verwendung fand,<sup>16</sup> obwohl sich Eichen auf keinerlei Weise in die fragliche Deutung des Begriffs *silva caedua* einfügen lassen.

In noch höherem Maße gilt ein gleiches für den im selben Zusammenhang ebenfalls erwähnten Feigenbaum: *Bubus frondem ulmeam, populneam, querneam,*

<sup>14</sup> Diese Gewohnheit blieb übrigens auch später allgemein verbreitet: das ist durch die Ausgrabungen eines Weingartens bei Pompei schlagend bestätigt, s. AJA 77 (1973) 32. Laut Siculus Flaccus (*De cond. agr.* p. 33, ed. THULIN, in Corp. agrim. Rom. I.) waren unter den das Gut begrenzenden Bäumen (*arbores finales*) neben Tannen, Zypressen und Eschen am häufigsten Ulmen und Pappeln vertreten. Vgl. auch. Anm. 28. Laut Frontinus, *De contriv. agr.* (p. 44,13–17, ed. LACHMANN) muß die Grenzmarkierung, falls diese aus Bäumen besteht, die zur Kategorie der *s.c.* zählen, alle fünf Jahre erneuert werden: *si arbores finitimus habet et locus est fere silvester . . . quo in genere est possessio minus firma, . . . quod si silva caedua sit, post quintum annum parcissime repetatur.*

<sup>15</sup> Die Ulme eignet sich laut Ansicht Columellas (V 6,5) überdies am besten als Stütze der Weinranken des *arbustum*.

<sup>16</sup> *De agr.* 5,8: *frondem populneam, ulmeam, querneam caedito per tempus: eam condito non peraridam pabulum ovibus.* Vgl. c. 30, 54,2. Eichenlaub wurde überdies auch als Streu verwendet, I. 5,7.

*ficulneam, usque dum habebis, dato.*<sup>17</sup> Es kann indessen kein Zweifel darüber aufkommen, daß man Feigenbäume gleich anderen Obstbäumen ganz gewiß nicht deshalb gesetzt, gepflegt und großgezogen hat, um ihr Laub als Futtermittel zu verwenden, sondern um ihrer begehrten und deshalb gut verwertbaren Früchte willen. Ebenso wenig läßt es sich bezweifeln, daß das *arbustum* den Trauben und dem aus ihnen gekelterten Wein zuliebe gezogen wurde, selbst wenn die Stämme und veralteten Rebstöcke nebenbei auch als Brennholz verwertet wurden<sup>18</sup> und offenbar auch das Schlagen der alten Bäume und das auf diese Art gewonnene Holzmaterial im vorhinein miteinkalkuliert war.

Einen wertvollen Anhaltspunkt zur Klärung der Wortverbindung *silva caedua* bietet in der Tat jenes umstrittene Varro-Zitat, in dem die fragliche Bezeichnung wörtlich vorkommt. Zum besseren Verständnis wollen wir uns hier zunächst auch den Textzusammenhang in Erinnerung rufen. Im *r. r.* I 37,1 steht: «Man muß sich auch nach dem Mondkalender richten, der sich im großen ganzen in zwei Teile gliedert, in jenen des zunehmenden Mondes vom Neu- bis zum Vollmond, und anschließend in den des abnehmenden bis zum Neumond, d. h. bis zur Mondwende . . .» Und nun folgt der erwähnte Satz: *Quaedam facienda in agris potius crescente luna quam senescente, quaedam contra quae metas, ut frumenta, et caeduas silvas.*<sup>19</sup>

Mit dem Problem der geeigneten Mondphase setzte sich schon Cato (31,2) auseinander. Zum Abholzen empfiehlt er die Zeit des abnehmenden Mondes: *ulmeam, pineam, nuceam, hanc atque aliam materiem omnem cum effodies, luna decrescente eximito . . .*<sup>20</sup>

Ähnlich äußert sich später Columella über die Anfertigung der Rebstecken und das Schlagen von Bauholz: *Ridicis vel etiam palis conficiendis idoneum tempus est [der Monat Februar]; nec minus in aedificia succidere arborum convenit, sed utraque melius sunt luna decrescente . . .*<sup>21</sup>

Auch Palladius schreibt über das Abholzen zur Gewinnung von Bauholz in ähnlichem Zusammenhang: *Nunc materies ad fabricam caedenda est*<sup>21a</sup>, *cum luna decrescit.*<sup>22</sup>

<sup>17</sup> c. 30., vgl. *ubi ulmeam non habebis, querneam et ficulneam dato*, 54,4.

<sup>18</sup> 7,1: *Fundum suburbanum arbustum maxime convenit habere: et ligna, et virgae venire possunt, et domino erit qui utatur.*

<sup>19</sup> «Gewisse Arbeiten auf den Feldern müssen eher bei zunehmendem als bei abnehmendem Mond verrichtet werden, ganz im Gegensatz zum Schneiden, wie das beim Getreide und beim abzuholzenden Wald der Fall ist.»

<sup>20</sup> Vgl. 37,4: *nisi intermestri lunaque dimidiata tum ne tungas materiem; quam effodies aut praecides abs terra, diebus VII proximis, quibus luna plena fuerit, optime eximetur;* bzw. Varro I 27,3.

<sup>21</sup> XI 2,11; vgl. Plin. XVI 190. 230. S. noch die Anmerkungen von J. ANDRÉ in seiner zweisprachigen Ausgabe des Buches, Paris 1962. 165.

<sup>21a</sup> Cf. später CAROLUS MAGNUS: *Capitulare de villis* (MGH Leg. Sect. II/I. Hannover 1881), c. 3. (p. 83) . . . *non materia (sic!) cedere . . . cogant*

<sup>22</sup> *r. r.* XII 15,1. Zur Fortsetzung: *Sed arbores, quae caedentur, . . . excurrat;* vgl. Vitruvius II 9,3: *caedi autem . . . succus.* Ähnliche Auffassung finden wir in der *Geoponica* (III 1), weiter bei Ibn-Al-Awam, dem arabischen Agrarschriftsteller, der im 12. Jh. in

Besonders wichtig sind jedoch die Feststellungen des Theophrastos bezüglich der geeigneten Zeit zum Holzfällen und der zwischen Holzschlag und Mondphasen bestehenden Zusammenhänge,<sup>23</sup> in denen man letzten Endes jene Quelle zu erblicken vermag, aus der die römischen Autoren landwirtschaftlicher Fachbücher schöpften. In diesem Zusammenhang dürfte es genügen, einen einzigen Satz aus *De historia plantarum* (V 1,3) zu zitieren: *κελεύουσι δὲ καὶ δεδουκίας τῆς σελήνης τεμνεῖν ὡς σκληροτέρων καὶ ἀσαπεστέρων γυνομένων.*<sup>24</sup>

Im übrigen gibt es zwischen den Feststellungen und Ratschlägen Theophrasts und Catos im gleichen Themenkreis auch noch weitere Berührungspunkte, u. a. was die Kennzeichen der Holzschlagreife,<sup>25</sup> den geeignetsten Zeitpunkt des Abholzens der Eichen u. dgl. m. anbelangt.<sup>26</sup>

Aus den einschlägigen Anweisungen aller weiter oben zitierter Autoren läßt sich die Lehre ziehen, daß die Beobachtung der Mondphase, stets mit dem Abforsten und der Holzgewinnung in Verbindung steht, und hierauf bezieht sich aller Wahrscheinlichkeit nach auch Varros obiger Text, mit anderen Worten versteht auch er unter *silva caedua* keinen zum Ablauben bestimmten Wald.<sup>27</sup> (Das als Grünfutter dienende Laub wurde davon abgesehen jeweils nach dem augenblicklichen Bedarf den betreffenden Bäumen entnommen.)

3. Wie wir sahen, erwähnt Cato, so oft er von Laubfutter spricht, als Spender an erster Stelle durchwegs die am Guts- und Wegrand stehenden Ulmen und Pappeln, deren Laub auch laut Columella zu Futterzwecken am besten geeignet ist. Nur notfalls, in Ermanglung besseren Grünfutters empfiehlt Cato und später auch Columella das Laub bzw. die Blätter anderer, zu grundverschiedener Bestimmung gepflanzter Bäume, wie Eichen, Lorbeer und Feigen.<sup>28</sup>

Spanien tätig war; s. Kitab-al-Felahah, trad. J. -J. CLÉMENT-MULLET: Le livre de l'agriculture, Paris, 1864. Cap. IV. art. IV (I 206), Cap. XXX. art. II (II,1,137-8); s. noch die Anmerkungen des Übersetzers, praef. 85. bzw. II,1,337, Anm. 1.

<sup>23</sup> Vgl. dazu J. SCHNAYDERS Betrachtungen (Technisches in den Werken des Th.) Eos 52 (1962) 264. Doch beschäftigt sich SCH. nicht mit den römischen Autoren. Demgegenüber zieht J. HEURGON in seinen an die Textstelle 'Octavo Ianam Lunam' bei Varro r.r. I 37,3 anknüpfenden Untersuchungen den griechischen Vorgänger nicht in Betracht: REL 25 (1947) 236-247. Vgl. zu letzter O. MAKKONEN: a. W. II (AFF 95, 1969) 8-9.

<sup>24</sup> «Es wird auch empfohlen, [die Bäume] bei Neumond zu fällen, weil dann [ihr Holz] fester sein und weniger dazu neigen wird, zu modern.» S. noch Colum. XI 2,11.

<sup>25</sup> *Hist. plant.* III 5,3 ~ *De agr.* 17,1; 31,2 ~ Vitruv II 9,1-2.

<sup>26</sup> *Hist. plant.* V 1,2 ~ *De agr.* 17,1. Das alles spricht m. E. dagegen, daß Theophrast für Cato Vollkommen unbekannt war, wie K. D. WHITE (Roman Farming. New York 1970. 17.) annimmt. Zur Cato's Berührungen mit Theophrast s. dagegen zuletzt S. BOSCHERINI: La scienza greca nel "De agri cultura" di Catone. Roma 1970. 28 ff.

<sup>27</sup> Offenbar verhält es sich ähnlich im Fall der *silvae caeduae* bei Colum. III 1,1, auf den sich Brehaut und Sergejenco gleicherweise berufen. Der englische Übersetzer H. B. ASH (London, Loeb) interpretiert den Begriff als Abforsten: woodland for cutting.

<sup>28</sup> VI 3,7: *probaturque maxime ulmea [sc. frons], post fraxinea, et ab hac populnea. ultimae sunt ilignea et querneae et laureae; sed post acstatem necessariae deficientibus ceteris. Possunt etiam et folia ficulnea probe dari, si fit eorum copia, aut stringere arbores expedit.*



Nichts deutet darauf, daß man in der römischen Antike zur Ergänzung des Viehfutters eigene Wälder — eben die fraglichen *silvae caeduae* — angelegt hätte. Das kann umso weniger wundernehmen, als die in Catos eingangs erwähneter Liste aufgezählten acht anderen Posten durchwegs Gutstypen sind, die entweder selbständige Einnahmequellen oder hauptsächlich auf ihre jeweilige Produktion ausgerichtete Betriebseinheiten der landwirtschaftlichen Warenproduktion bilden. Es sind dies nicht nur die Weingärten (*vinea*), die bewässerten Gemüsegärten (*hortus irriguus*), die Weide (*pratium*) und die Getreidefelder (*campus frumentarius*), sondern ebenso auch die Olivenhaine (*olivetum*), die Weidenpflanzungen (*salictum*), die Rebenranken (*arbustum*) und der Eichelwald (*glandaria silva*), der gleicherweise als Weide, zu Futterzwecken (Eicheln, Blattlaub) und zur Holzgewinnung diente.

Ganz offenbar bezieht sich auch die Bezeichnung *silva caedua* auf eine ähnlich selbständige Kategorie des Landbesitzes, bei der es sich unseres Erachtens um einen *par excellence* zum Abholzen bestimmten Wald handelt, eine Auffassung, die als vorläufige Arbeitshypothese auch unserer vorliegenden Auseinandersetzung mit dem fraglichen Problem zugrundeliegt. Dieser Wald war dazu ausersehen, das Holz zur Befriedigung jener vielfachen Bedürfnisse zu liefern, von denen Cato teils in allgemeinen Belangen, teils bei gleichzeitiger Erwähnung der zum vorgesehenen Zweck meistgeeigneten Holzgattungen spricht. Solche rohstoffbedürftige Bereiche und Verwendungsmöglichkeiten für das durch Baumschlag gewonnene Holz sind die landwirtschaftlichen Ausrüstungsgegenstände und Geräte der Gutswirtschaft, Mobiliar,<sup>29</sup> Baustoff für Wirtschaftsgebäude (14, 1-2), Anfertigung von Werkzeugen (37,4), Heizmaterial im allgemeinen und zwei Sondergebiete der Brennholzverwertung, wie das Kalkbrennen (c. 16) und die Anfertigung von Holzkohle (38,4).

Was nunmehr die nach ihrer Brauchbarkeit und Eignung zu unterschiedlichen Zwecken konkret angeführten Holzgattungen anbelangt, können jene, die selbständige, anderen Zwecken dienende Kategorien bilden, erklärlicherweise nicht dem Nutzholzbestand der *silva caedua* zugereicht werden, wie etwa die Weiden und Ölbäume, wenn auch gelegentlich aus dem Holz der letztgenannten Geräte oder Werkzeugteile angefertigt wurden (20,2) bzw. dieses nebenbei auch als Brennholz Verwendung fand (c. 55. 130). Zweifellos wurden die Olivenbäume jedoch ihrer Früchte willen gepflanzt und aufgezogen. Gleiches oder Ähnliches gilt auch für die Mehrzahl der Obstbäume. So diente beispielsweise auch das Holz der Feigenbäume zuweilen ähnlichen Zwecken (31,1; 37,5). Eine Reihe anderer Obstbäume wird von Cato in obigem Zusammenhang nicht genannt, wie etwa Apfel-, Granatapfel-, Birn-, Quitten-Pflaumenbäume, Ebereschen usw. Weniger eindeutig verhält es sich mit den

<sup>29</sup> 18,1-6; 19,1-2; 20,1; 21,1-4; 22,2.

Haselnuß-,<sup>30</sup> Hartriegel-<sup>31</sup> (18,9) und Nußbäumen (31,1), die zur Herstellung verschiedener Wirtschaftsgeräte<sup>32</sup> verwendet wurden, das Nußholz auch zu Werkzeugen (31,2).

Cato erwähnt aber außer den genannten noch eine Reihe anderer Baumgattungen, die ganz offenkundig ausschließlich zur Holzgewinnung dienen. Überdies führt er eine solche Fülle wirtschaftlicher Verwendungsmöglichkeiten der zuvor besprochenen Baumtypen an, daß deren Aufzucht und Pflege an sich, d. h. von den allfälligen Bedürfnissen des Viehbestandes ganz unabhängig, durchaus begründet erscheinen durfte.

Solche zu verschiedenen Wirtschaftsausrüstungen verwendete Baumtypen waren beispielsweise der Lorbeerbaum (*laurus*), die Schwarzbuche (*carpinus atra*) und die Stechpalme (*acryfolium*, 31,2), ferner die Buchel (*fagus*, 21,5), die Ulme (*ulmus*, 18,9; 21,5; 31, 1.2) und die Eiche.<sup>33</sup> Bauholz lieferten die Fichte, Tanne und Kiefer (*pinus*, 18,8) und die Eiche (*robus*, 18,4.8); zur Anfertigung von Werkzeugen eigneten sich am besten das Fichten- (31,2) Ulmen- (a. a. O.) und Eichenholz (17,1). Ohne näher angegebene Bestimmung erwähnt Cato das Holzmaterial (*materies*) der Zypresse (*cupressus*, 17,1), der Fichte (a. a. O.), der Pappel (*populus*, 6,3) und des Rüstlers (a. a. O. und 17,2).

Es versteht sich von selbst, daß man jene Bäume, die hier aufgezählt wurden und die das eigentliche Nutzholz lieferten, dem Baumbestand der *silva caedua* zuzuzählen hat.

Erhöhte Bedeutung dürfte die Nutzholzgewinnung in Italien vor allem in den Jahrzehnten nach dem zweiten Punischen Krieg erlangt haben, in denen viele durch Kriegshandlungen verursachte Gebäudeschäden behoben werden mußten und sich auch die Nachfrage nach Bauholz und Werkstoff zur Ausrüstung der in Aufschwung begriffenen warenproduzierenden Landwirtschaftsbetriebe äußerst lebhaft gestaltete. Wir erwähnten bereits, in welchem hohem Ansehen Cato als hervorragender Holzexperte bei Plinius d. Ä. stand, dessen eingehender Beschäftigung mit verschiedenen Holzgattungen wir weitere Anhaltspunkte und Aufschlüsse zur näheren Bestimmung der wirklichen Beschaffenheit einer *silva caedua* verdanken.

Der Bezeichnung *caedua silva* begegnen wir bei Plinius in Verbindung

<sup>30</sup> Haselnüsse sind meist Strauchfrüchte, doch erreicht der vornehmlich im südöstlichen Europa beheimatete, *corylus colurna* genannte Haselbaum nicht selten die stattliche Höhe von 20 m. Sein Holz, das sog. Rosenholz, ist bis heute ein stark gefragter Werkstoff der Kunsttischler und Holzschneider.

<sup>31</sup> Aus ihrem zähen Holz werden auch in unseren Tagen Werkzeuge hergestellt. Im Altertum diente es vornehmlich zur Anfertigung von Handwaffen (Speerschäften u.dgl.m.). Vgl. H. BLÜMNER: Technologie u. Terminologie d. Gewerbe und Künste . . . II 2,270. Über die Verwendung verschiedener Holzgattungen im Altertum gleichfalls a. a. O. 245–296. A. JACOB, in Daremberg—Saglio: Dict. ant. III 2, 1242–53, s. v. *Ligna*.

<sup>32</sup> S. w. u. S. 367.

<sup>33</sup> *ilex* 18,9; 31,1. 2. Bezügl. der Identifizierung der verschiedenen Eichengattungen s. BLÜMNER: a. W. 261, ferner neuerdings O. MAKKONEN: a. W. I 64 ff., s. v. *aesculus*, *ilex*, *quercus*, *robur*.

mit jenen Palmen, deren Holz zu aufwendigen Möbeln und Erzeugnissen des Kunsthandwerks verarbeitet wurde.<sup>34</sup>

Ferner erwähnt Plinius zur Befriedigung unterschiedlicher, in der Landwirtschaft anfallender Bedürfnisse — z. B. zu Rebenzucht und Weinbau — gezogene und gefällte Baumtypen und gebraucht für deren Holzausbeute den Ausdruck *caeduum lignum* (XVII 141). Unter diesen sind seiner Ansicht nach die geeignetsten die Weiden (*caedua salix*, a. a. O. 147) und Kastanien. Das Holz der eigens zu solchen Zwecken angepflanzten Kastanienwälder (*plantaria caedua*, a. a. O. 149) kann bereits nach sieben Jahren geschlagen werden: *caeditur intra septimum annum* (a. a. O. 150), eine bestimmte Gattung der Eichen, der *aesculus* erst drei Jahre später: *caesura triennio serior* (a. a. O. 151). Zum Abforsten können auch den Kastanien ähnliche gewisse Nußbäume gezogen werden: . . . *ut castaneae, iuglandes, caeduis dumtaxat exceptis* (a. a. O. 59).

Außer den eben genannten dienten auch folgende Bäume zur Gewinnung von Nutzholz (*sunt caedua*): Esche, Lorbeer, Pfirsich-, Haselnuß- und Apfelbäume.<sup>35</sup>

Auch die von Plinius d. J. erwähnten, auf Berghängen angelegten *caeduae silvae* (ep. V 6,8) waren offenbar zum Abholzen bestimmte Wälder. An anderer Stelle zieht der gleiche Autor die aus dem Abholzen der Wälder stammenden bescheidenen, aber regelmäßigen Einkünfte in Berechnung.<sup>36</sup>

Bei Sidonius Apollinaris dient das von der *caedua silva* gelieferte Holz zum Heizen eines Kessels, der ein Bad mit Warmwasser versorgt.<sup>37</sup>

4. Im römischen Recht bzw. in Abhandlungen römischer Juristen taucht der Begriff *silva caedua* in Verbindung mit zahlreichen rechtlichen Problemen auf, wobei auch die Deutung und Wesensart des Begriffes selbst zur Sprache kommt. In diesem Zusammenhang ergeben sich folgende zwei Interpretationen: *s. c.* heißt jeder zum Abholzen bestimmte Wald, bzw. jener, dessen Bäume nach dem Schlag von neuem ausschlagen und neue Triebe hervorbringen: *'Silva caedua' est, ut quidam putant, quae in hoc habetur, ut caederetur. Servius eam esse, quae succisa rursus ex stirpibus aut radicibus renascitur.*<sup>38</sup>

<sup>34</sup> *Genera earum [sc. palmarum] multa. sterilibus ad materias operumque lautiora utitur Assyria et tota Persia. sunt et caeduae palmarum quoque silvae rursus germinantes ab radice succisae, XIII 39.* Dazu s. A. SEIDENSTICKER: Waldgeschichte d. Alterthums. Frankf. a. M. 1886 II 387.

<sup>35</sup> *praeter haec quae diximus sunt caedua fraxinus, laurus, persica, corulus, malus, a. a. O. 151.*

<sup>36</sup> III 19,5: . . . *agri sunt fertiles, pingues, aquosi, constant campis, vineis, silvis, quae materiam et ex ea reditum sicut modicum ita statum praestant.*

<sup>37</sup> *Epist. II. 2,4: Balineum ab Africo radicibus nemorosae rupis adhaerescit, et si caedua per iugum silva truncetur, in ora fornacis lapsu velut spontaneo deciduis struibus impingitur.* Auch Plinius erwähnt (ep. II 17,26), daß die Bäder von Laurentum mit dem Holz der nahe gelegenen Wälder geheizt wurden.

<sup>38</sup> *Gai. D. 50,16, 30 pr. Vgl. L. CHANCEREL: De l'usufruit des forêts en droit romain . . . Paris 1893, 18. G. WESENER: PW RE IX A 1155, s.v. usus fructus. D. DAUBE: Usufruct and Servitudes. Law Quarterly Review 71 (1955) 342—343.*

Wie man sieht, handelt es sich laut beiden Auffassungen um das Fällen von Bäumen und nicht um ein Stutzen oder Rupfen des Laubes, wie sich die Bezeichnung *silva caedua* überall, wo sie in den Digesten vorkommt, ausnahmslos immer auf Abholzen, auf Waldrodung bezieht, ebenso wie die Wortverbindungen *silvam (-as) caedere* in den literarischen Texten.

War eine *silva caedua* oder ein Schilf (*harundinetum*) verpachtet, war der Pächter beispielsweise berechtigt, das für Rebstecken benötigte Holz aus dem Wald zu schlagen, bzw. das Schilfrohr zu schneiden, und die Ausbeute nicht nur für eigene Zwecke zu verwenden, sondern sie auch dann zu verkaufen, wenn der Gutsbesitzer und Pachtherr selbst die Rebstecken nicht zu verkaufen pflegte.<sup>39</sup>

Unterschiedliche rechtliche Beurteilung fand das unrechtmäßige Abholzen der schlagreifen bzw. der noch unreifen, jungen Bäume.<sup>40</sup> Das unrechtmäßige Fällen von Bäumen hatte übrigens schon das Zwölftafelgesetz verboten.<sup>41</sup>

Wie wir weiter oben erwähnten, konnte auch ein Eichenwald eine *silva caedua* sein (vgl. Labeo D. 8, 1,8,2).

Ein rechtliches Problem stellte sich bei der Ehescheidung hinsichtlich einer Teilung, bzw. Kompensation der Einkünfte aus einer gemeinsamen Eigentum des Ehepaars bildenden *silva caedua*. In diesem Fall wurde den Berechnungen nicht der Ertrag eines Jahres zugrundegelegt (D. 24, 3,7,7, vgl. 22, 1,45) wie etwa bei der Getreideernte (24, 3,7,3) und schon gar nicht einer kürzeren Zeitspanne, wie bei den aus bewässerten Gemüsegärten stammenden Einkünften (a. a. O. 6), sondern der Ertrag mehrerer Jahre.<sup>42</sup> Hieraus und besonders aus der Fortsetzung geht klar hervor, daß es sich um ein Abholzen handelte und daß die *silva caedua* folglich ein zu diesem Zweck angelegter Wald war: *Si fundum viro uxor dotem dederit isque inde arbores deciderit, si hae fructus intelleguntur, pro portione anni debent restitui (puto autem, si arbores*

<sup>39</sup> Ulp. D. 7, 1, 9, 7: *nam et Trebatius scribit silvam caedua[m] et harundinetum posse fructuarium caedere, sicut pater familias caedebat, et vendere, licet pater familias non solebat vendere.* — Vgl. a. a. O. 7, 1, 13 pr. 7, 1, 59, 2; 33, 7, 12, 11, bzw. 9, 1, 9 pr. ferner Fragm. iur. Rom. Vatic. 70,1. Bezügl. der Pacht von Bäumen und Wäldern s. L. CHANCEREL: a. W. und neuerdings G. GROSSO: *Usufrutto e figure affine nel diritto romano*<sup>2</sup>. Turin 1958. 185—191.

<sup>40</sup> Celsus D. 43, 24, 18 pr. *Si immaturam silvam caedua[m] cecidit quis, interdicto quoad vi aut clam tenetur: si maturam similiter caedua[m] neque damno dominus adfectus est, nihil raestabit.* Ulp. D. 9, 2, 27, 26 *Idem* [sc. Octavenus] *et in silva caedua scribit, ut si immatura, Aquilia [sc. lege] teneatur, quod si matura interceperit, furto teneri eum et arborum furtim caesarum.* Vgl. 7, 1, 48,1; 47,7 pr. Zum gleichen Thema neuerdings s. U. v. LÜBTOW: *Untersuchungen zur lex Aquilia de damno iniuria dato* (Berl. Jurist. Abh. 23) Berlin 1971. 132 ff.

<sup>41</sup> VIII 11 = Plin. XVII 7, vgl. D. 12,2,28,6; 47,7, 2. — S. ferner die Anmerkung S. RICCIBONOS in FIRA I<sup>2</sup> ad l.c.

<sup>42</sup> Ulp. D. 24, 3, 7, 5: *Ob donationes, item ob res amotas ex his fructibus, qui post divortium percepti sunt, compensationes fieri possunt. 6 Quod in eo anno dicitur, potest dici et in sex mensibus, si bis in anno fructus capient, ut est in locis irriguis. 7 Et in pluribus annis dem dici potest, ut in silva caedua.*

*caeduae fuerunt, vel cremiales* [Brennholz], *dici oportet in fructu cedere), si minus, quasi deteriorem fundum fecerit maritus tenebitur. sed et si vi tempestatis ceciderunt, dici oportet pretium earum restituendum mulieri . . .*<sup>43</sup>

Den Nutzgenuß aus dem Schilf- und Waldschlag konnte sich mithin der Eigentümer auch beim Verkauf seines Gutes weiterhin rechtens vorbehalten.<sup>44</sup>

Zum Abschluß noch ein Beitrag zur Verwendung des fraglichen terminus technicus im weiter oben geschilderten Sinn aus der mittelalterlichen ungarischen Rechtsauffassung. Artikel 17 des am 5. April 1600 von der ungarischen Ständeversammlung verabschiedeten Gesetzes bestimmte, in welchen Komitaten die Waldeigentümer zur Lieferung von Nutzholz für den Bau und die Instandhaltung von Grenzfestungen verpflichtet werden können. In diesem Gesetzartikel 17 heißt es wörtlich: *Ex quibus comitatibus, pro fabrica, ligna et robora peti debeant. — Comitatus Turócz, Liptó et Árva, pro fabrica ex sylvis ipsorum caeduis, robora caedi permittant . . .*<sup>45</sup>

Wir glauben, aus all den hier angeführten Argumenten mit Recht die Schlußfolgerung ziehen zu können, daß Cato unter einer *silva caedua* keinen «laubspendenden», sondern einen zum Holzschlag bestimmten Wald gemeint hat. Die stichhaltigsten Beweise für die Richtigkeit dieser Auslegung geben uns die von Cato selbst in anderem Zusammenhang gebotenen Erläuterungen an die Hand, aber auch die «Naturgeschichte der Gewächse» des Theophrastos und landwirtschaftliche Fachbücher antiker römischer Autoren, die Feststellungen des Plinius, sowie die der römischen Juristen.<sup>46</sup>

Szeged.

<sup>43</sup> A. a. O. 3, 7, 12. Die Bezeichnungen: *deciderit, arbores caeduae, vel cremiales*, bzw. die Verfügung, laut welcher der vom Sturm niedergebrosene bzw. entwurzelte Baum in dieser Hinsicht unter die gleiche Beurteilung fällt, wie der von Menschenhand gefällte, sprechen für sich selbst. Zur letzteren Feststellung s. auch D. 7, 1, 59 pr. bezügl. der abweichenden Beurteilung, falls das Gut verpachtet ist.

<sup>44</sup> Paul. D. 18, 1, 40, 4 *Cum fundum quis vendiderat et omnem fructum receperat, et arundinem caeduum et silvam in fructu esse respondit.*

<sup>45</sup> Corpus Iuris Hungarici II. 1899, 886. Vgl. K. TAGÁNYI: Magyar Erdészeti Oklevéltár (Ungarisches Forstarchiv) 1896 I. p. 272, Nr. 185. E. JAKAB: Erdészeti Lapok 18 (1879) 175. Als Weiterleben der Begriffsbestimmungen *silva caedua* — *silva glandaria* kann übrigens in ungarischen Belangen die im Tripartitum vorkommende Bezeichnung 'dolabrosa et glandifera' gelten, I 133, § 29: *Item Silva maior, puta, dolabrosa et glandifera, seu sub dolabro, et venatione existens, ac pro quolibet opere, et artificio valens . . .*

<sup>46</sup> Einen indirekten Beweis kann man auch darin erblicken, daß unter der Bezeichnung *silva non caedua* (Pomp. D. 7, 10, 1) zweifellos fruchttragende, vor allem Obstbäume (*arbores frugiferae*, a. a. O. 13) zu verstehen sind. Vgl. Ulp. D. 43, 24, 26, 1; Paul. Sent. 20, 3, 5—6. Eine bemerkenswerte ungarische Parallel bildet der 1. Punkt der Waldordnung der Kollektivgüter von Pazdics (um 1650): Einen Baum, der Früchte trägt, wie Eichen, Apfel-, Hasel- und Birnbäume darf der Baumer ohne Erlaubnis des Forstgerichtes nicht schlagen. S. K. TAGÁNYI: a. W. I p. 479. Nr. 266; ferner a. a. O. Punkt 6, 7 und 10.



K. VISKY

## BEMERKUNGEN ZUR ENTWICKLUNG DES KONTRAKTUELLEN HAFTUNGSSYSTEMS IM ANTIKEN RÖMISCHEN RECHT

(NACHTRAG ZUR LEHRE DES PROF. G. MARTON)

### *I. Das römische kontraktuelle Haftungssystem in der Rechtsliteratur*

Das Haftungssystem des römischen Rechts ist schon eine seit Jahrzehnten bestrittene Frage in der Rechtsliteratur. Vor etwa einem Jahrhundert hat die Literatur das Haftungssystem des römischen Zivilrechts auf Grund der justinianischen Gesetzbücher noch so dargestellt, daß es auf dem Verschuldensprinzip beruhte. Das Verschuldensprinzip und das sich darauf gründende Haftungssystem hat infolgedessen — mit dem Wiederaufblühen des römischen Rechts im XIX. Jahrhundert — eine besonders feste Position im deutschen Rechtsgebiet erhalten, wo das justinianische System von der Pandektistik in seinem Original reinlich wiederhergestellt und widerspiegelt wurde.<sup>1</sup>

Die Lehre, die das Verschulden in die Achse des römischen zivilrechtlichen Haftungssystems gesetzt hat, wurde jedoch nach der Jahrhundertwende unter dem Einfluß der Interpolationenkritik erschüttert. In mehreren Beziehungen wurde es bestritten, ob das Haftungssystem während der Jahrhunderte der geschichtlichen Entwicklung des römischen Rechts bis zum Ende unverändert, d. h. in der klassischen Zeit und auch in der Zeit Justinians, als die Kodifikation stattfand, ebendasselbe gewesen wäre. Es lohnt sich auf dieses sich in der Rechtsliteratur abgespielten Disput ganz kurz zurückzublicken.

Am Anfang unseres Jahrhunderts hat L. Lusignani, der die Frage der erhöhten Verpflichtung für Bewachung fremder Sachen (*custodia*) untersuchte, sich bemüht, um zu beweisen, daß die Custodiahaftung nie über die Grenzen der *Culpa*, d. h. der Haftung für Vernachlässigkeit hinausging.<sup>2</sup> Ihm anschließend hat De Medio nachgewiesen, daß die *culpa lata* im klassischen Recht noch unbekannt war; er ist nach einer Analyse der Begriffe von Zufall (*casus*) und von höherer Gewalt (*vis maior*) zur Folgerung gekommen, daß

<sup>1</sup> S. hierzu nur als Beispiel H. DERNBURG: Pandekten, 3. Aufl. Berlin 1892. Bd. II. S. 97—106; B. WINDSCHEID: Lehrbuch des Pandektenrechts, 8. Aufl., Bd. II. Frankfurt am Main 1900. S. 84 und 88—89.

<sup>2</sup> L. LUSIGNANI: Studi sulla responsabilità per custodia secondo il diritto romano. Modena 1902. Über die Literatur der Frage gibt M. TALAMANCA eine ausführliche Information: Custodia. Diritto romano. Enciclopedia del diritto, vol. XI. Milano. 1962.

diese beiden Begriffe anlässlich der justinianischen Kodifikation von den Kompilatoren gebildet wurden, die aus der Verpflichtung für Custodia zugleich einen höheren Grad der Haftung errichtet haben, welcher alle diejenigen Fälle vom Kreise des früheren *casus* in sich enthielt, was im Begriff der *vis maior* nicht eingefaßt werden konnte.<sup>3</sup> Die Feststellungen von Lusignani wurden von Mitteis angenommen. Die Folgerungen von De Medio wurden dagegen von Lenel unterstützt.<sup>4</sup>

In der deutschen Rechtsliteratur war übrigens Seckel, der die in den Quellen befindlichen Schwankungen in bezug auf die Haftung damit erklären wollte, daß Justinians Kompilatoren auf den für die Kodifikation gebrauchten Quellentexten eine systematische — obzwar nicht überall folgerichtig durchgeführte — Modifizierung vollgebracht haben. Seiner Meinung nach war das Haftungssystem in der klassischen Zeit eine fünfgliedrige Skala (*dolus, culpa, diligentia, custodia, vis maior*), die von den Digestenverfassern umgestaltet wurde; sie haben nämlich die *diligentia* oder die *culpa* mit der *custodia* gleichgestellt und in der *custodia* weitere Haftungsgrade (*diligens, plena* usw.) festgelegt. Der Lehre von Seckel haben Kübler, Schulz und Haymann sich angeschlossen.<sup>5</sup>

Kunkel hat die diesbezüglichen Untersuchungen in eine neue Richtung gelenkt. Er hat die Bedeutung der in den Quellen vorkommenden *diligentia* eingehend überprüft und ist zur Folgerung gekommen, daß die Haftung für *diligentia* im klassischen Recht unbekannt war und die Gegenüberstellung der *diligentia* und der *culpa*, in der alle beide nur Erscheinungen desselben Haftungsgrades von entgegengesetzten Seiten wären, der postklassischen Entwicklung zuzuschreiben ist. Ebenfalls sind seiner Meinung nach die Auffassung von *culpa*, wonach die *culpa* mit der *neglegentia*, d. h. mit der Verletzung der Diligentia-Verpflichtung gleichgesetzt wird, und nichtsdestoweniger die Ausbildung der Idealfigur des *bonus paterfamilias* als typisches Maß der

<sup>3</sup> A. DE MEDIO: Studi sulla «culpa lata» in diritto romano. *Bullettino dell'Istituto di Diritto Romano* 16 (1905) S. 5 ff., 18 (1906) S. 260 ff.; — Caso fortuito e forza maggiore in diritto romano, a. a. O. 20 (1908) S. 157 ff.

<sup>4</sup> L. MITTEIS: Berichte über die Verhandlungen der Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften. Philol.-hist. Klasse 62. S. 270.; L. MITTEIS—U. WILCKEN: Grundzüge und Chrestomatie der Papyruskunde. (Neudruck.) Hildesheim, 1963. Bd. II/1. S. 259. — O. LENEL: «Culpa lata» und «culpa levis». *Zeitschrift der Savigny-Stiftung. Rom. Abt.* 38 (1917) S. 263 ff.

<sup>5</sup> H. HEUMANN—E. SECKEL: *Handlexikon zu den Quellen des römischen Rechts*. 10 Aufl. Graz. Custodia. S. 116—119; B. KÜBLER: Das Utilitätsprinzip als Grund der Abstufung bei der Vertragshaftung im klassischen römischen Recht. Festgabe für Gierke. Berlin 1910. S. 237—275; F. SCHULZ: Die Haftung für das Verschulden der Angestellten im klassischen römischen Recht. *Grünhut's Zeitschrift* 38 (1911) S. 9 ff. Die Aktivlegitimation zur *actio furti* im klassischen römischen Recht. *Zeitschrift der Savigny-Stiftung. Rom. Abt.* 32 (1911) S. 23—99; — Rechtsvergleichende Forschungen über die Zufalls haftung in den Vertragsverhältnissen. *Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft* 25 (1911) S. 459 ff., 27 (1913) S. 145 ff.; F. HAYMANN: Textkritische Studien zum römischen Obligationenrecht. I. Über Haftung für Custodia. *Zeitschrift der Savigny-Stiftung Rom. Abt.* 40 (1919) s. 145 ff.



Haftung für *diligentia* Produkte der nachklassischen Periode. Kunkel meint, daß die Haftung von den Klassikern ganz und gar auf Grund objektiver Typen von Rechtsfälle festgesetzt, d. h. die Haftung für *culpa* bei ihnen eine objektive Färbung hatte.<sup>6</sup>

Auf gleichem Weg geht Paris im Fragenkreise der *custodia*. Nach seiner Meinung war die Custodia-Verpflichtung ursprünglich eine objektive Verpflichtung, die sich nur im justinianischen Recht als *diligentia in custodiendo* zeigt.<sup>7</sup>

In der italienischen Rechtsliteratur waren Arangio-Ruiz und später Luzzatto, die nach einer eingehenden Analyse der Texte und einer gründlichen Interpolationenkritik erwiesen, daß das römische Haftungssystem auf objektiven Gründen erbaut wurde und seine Umwandlung, seine Subjektivisierung nur in den nachklassischen Zeiten, bzw. anlässlich der justinianischen Kodifikation eintraf.<sup>8</sup> Infolge der Auswirkung kann als eine in der römischen Rechtswissenschaft allgemein angenommene Ansicht betrachtet werden, daß das sich auf das Verschuldensprinzip gründende Haftungssystem ein Resultat der nachklassischen Rechtsentwicklung sei und demzufolge ein solches System erst in den justinianischen Rechtsbüchern erscheint. Dagegen war das Haftungssystem, das in der klassischen Zeit des römischen Rechts galt, vom objektiven Charakter.<sup>9</sup>

## II. Die Lehre von G. Marton und seine Auswirkung auf die Entwicklung des ungarischen Zivilrechts; die Kritik seiner Ansichten

Die Ergebnisse, die von der Interpolationskritik in bezug auf das Haftungssystem des römischen Rechts zum Vorschein gebracht wurden, haben die Aufmerksamkeit des ungarischen Romanisten, G. Marton bereits vom Anfang ergriffen. Schon in den zwanziger Jahren hat er die Frage der Custodiahaftung einer Prüfung unterzogen und ist zur Folgerung gekommen, daß die klassische Custodiahaftung eine Ererbung vom primitiven Haftungsbegriff des antiken Rechts war, laut dessen die Haltung des Schuldners als tadellos nur in solchem Fall beurteilt wurde, in welchem jede Verteidigung gegen den Schaden augenscheinlich bereits im voraus vergeblich gewesen wäre.<sup>10</sup> Diese Feststellung wiederholt sich in seiner Abhandlung, die er über das Verschul-

<sup>6</sup> S. hierzu W. KUNKEL: *Diligentia*. Zeitschrift der Savigny-Stiftung. Rom. Abt. 45 (1925) S. 266 ff., besonders 338.

<sup>7</sup> J. PARIS: *La responsabilité de la custodia en droit romain*. Paris 1926. S. XIV—XIX.

<sup>8</sup> Siehe V. ARANGIO-RUIZ: *Responsabilità contrattuale in diritto romano*. 2. Aufl. Napoli 1933. S. 66; G. I. LUZZATTO: *Caso fortuito e forza maggiore come limite alla responsabilità contrattuale in diritto romano*. I. Milano 1938. S. 47 ff.

<sup>9</sup> Vgl. M. KASER: *Das römische Privatrecht*. Bd. I. München 1955. S. 422.

<sup>10</sup> *Felelősség custodia-ért.* (Haftung für Custodia.) Budapest 1924. S. 21.

densprinzip und Verursachungsprinzip geschrieben hat.<sup>11</sup> Später — in der Reihe seiner Untersuchungen über die Haftung des *bonus paterfamilias* — ist er zu der Folgerung gekommen, daß die Haftung, die damit gemessen wurde, gleichfalls von objektivem Charakter war.<sup>12</sup> Danach hat er seine Ansicht im Rahmen der Darstellung der Subjektivisierung des klassisch-römischen Haftungssystem skizziert, wie das römische Haftungssystem im Laufe der Jahrhunderten sich entwickelt hat.<sup>13</sup> Eine weitere Erörterung seiner Auffassung über diese Frage enthielt sein auch jenseits der ungarischen Grenzen bekanntes Werk, in dem er versucht hat, den geschichtlichen Werdegang des römischen zivilrechtlichen Haftungssystems zu schildern.<sup>14</sup>

Die Meinung Marton's war, daß der Culpa-Gedanke imAnw endungs-kreise der *lex Aquilia* sich entfaltet hat und er neben dem *dolus* (Absichtlichkeit) und dem *casus* (Zufall) eine Zwischenfigur in solchen Fällen war, in den — obzwar unwillkürlich — infolge einer solchen Haltung eintrat, die von sozialem Gesichtspunkte als tadelhaft erschien. Die *culpa*, die den Begriffs-kreis des *dolus* also auf das absichtliche Verhalten beschränkt hat, war mit der in der Gerichtspraxis beanspruchten Geschäftstreue, wo das Wort *perfidia* die schwersten Fälle der unwillkürlich schuldhaften Haltung bedeutete, unvereinbar. Infolgedessen wurde der Begriff von *culpa* auf grobe und auf leichtere Fahrlässigkeit (*culpa lata*, *culpa levis*) zergliedert; die *culpa lata* bedeutete die mit der *fides* unvereinbare Fahrlässigkeit, die dem *dolus* gleichgestellt wurde, dagegen war die *culpa levis* die minder grobe Fahrlässigkeit, die keine Verletzung der *fides* bedeutete. Als Maß der groben Fahrlässigkeit diente die Nachlässigkeit (*neglegentia*), d. h. ein Verhalten, das ein anständiger Mensch nicht zugeben konnte (*non intellegere quod omnes intellegunt*). Das Maß der minderen Fahrlässigkeit war demgegenüber der Mangel von Sorgfalt, die von jemandem, der in seiner eigenen Sache vorgeht (*diligentia quam in suis*), zu erwarten ist. Das Maß der letzterwähnten Sorgfalt des *bonus et diligens paterfamilias*, die man im antiken Rom durch die Einwirkung der griechischen Philosophie wohl kannte. Diese mindere Fahrlässigkeit hat eine wichtige Rolle in der Entwicklung der Vertragshaftung gespielt. Die alte Lösungsart, die nur die Haftung für *dolus* und für *culpa*, genauer gesagt für *culpa lata* kannte, war annehmbar und anwendbar nur für die Fälle, in denen eine Gegenleistung den Verpflichteten gebührte. In solchen Fällen hatte man vom Schuldner außer der negativen Haltung (d. h., daß er sich des anständigen

<sup>11</sup> Verschuldensprinzip — Verursachungsprinzip. Berlin—Leipzig 1926. S. 19.

<sup>12</sup> Bonus paterfamilias. Kecskemét 1931. S. 21.

<sup>13</sup> A klasszikus felelősségi rendszer «elszobjektívizálódása». Emlékkönyv Szentpéteri Kun Béla hetvenedik születésnapjára. (Die Versubjektivisierung des klassisch-römischen Haftungssystems. Festgabe anlässlich des siebzigsten Geburtstages des Béla Kun von Szentpéter.) Debrecen. 1946. S. 330. und fg.

<sup>14</sup> Un essai de reconstruction du développement probable du système classique romain de responsabilité civile. Revue Internationale des Droits de l'Antiquité 3 (1949) S. 177 ff.

Menschen ungebührlichen Vorgehen enthalten sollte) noch eine positive Haltung — eine aktive Diligenz -- zu erwarten. Dies wurde nicht nur nach seiner persönlichen Fähigkeit beurteilt, sondern nach der Sorgfalt, die von einem anständigen Menschen — von dem in der griechischen Philosophie als Ideal dargestellten Menschentyp (*σπουδαῖος ἀνὴρ*) — zu erwarten war. In dieser Weise können — Marton's Meinung nach — alle Schwierigkeiten beseitigt werden, die davon herrühren, daß in den Quellen außer der *culpa* auch die *diligentia* vorkommt. Als Ursache dieser Schwierigkeiten ist die unrichtige Ansicht zu betrachten, die die *diligentia* als Gegenposten der *culpa* behandelt. In den Quellen kommt nämlich zum Ausdruck, daß der Schuldner sich nicht nur des der Interesse des Gläubigers entgegengesetzten Verhaltens enthalten soll, sondern sich auch bemühen soll, seine Verpflichtungen einzulösen. Das System wurde mit der *Custodia* ergänzt, die keine Spezialität, sondern eine logische Lösung bedeutete, falls die Sorgfalt eines anständigen Menschen — infolge der Schwierigkeiten des Beweises -- als Maßstab nicht anwendbar war. Die *culpa* und deren Grade, das Gleichstellen der *culpa lata* dem *dolus*, die *neglegentia*, die *diligentia*, die *diligentia quam suis*, gleichwie der Typ des *bonus paterfamilias* wurden — wie Marton es meinte — von der klassischen Jurisprudenz gebildet und alle diese funktionierten im objektiven System des klassischen Rechts, wie später in der nachklassischen Zeit, in der sie wesentlich unverändert blieben.

Im Kreise der Verträge *bonae fidei* des klassischen Rechts kam der Rechtsgrundsatz folgerichtig zur Geltung, laut dessen die Schadenersatzpflicht gemäß dem Vermögensvorteil zu erledigen ist, welcher von der Aktivität des Schadenstifters herrührte. Demgemäß war die Partei, die aus dem Vertrag keine Nutzen gehabt, d. h. unentgeltlich geleistet hat (z. B. der Verleiher), nur für seinen *dolus* haftungspflichtig, demgegenüber die Partei, die aus dem Vertrag Nutzen bezogen hat, haftete außerdem auch für seine *culpa*. Falls die Sache infolge des Vertrages in der Aufbewahrung (*custodia*) einer von den Parteien genommen wurde, haftete dieselbe für ihre Erhaltung, d. h. für ihre Bewahrung von Beschädigung, von Vernichtung und von Verlorengehen. Das bedeutete eine Verpflichtung zur Rückerstattung der Sache im unverehrten Zustande (*salvam fore*), mit Ausnahme des Falles von *casus maior*, wogegen es keine Verteidigung und keine Möglichkeit zur Verwahrung gab. Obgleich dieses System durch die in den Quellen durchgeführten Interpolationen verändert wurde, kann die ursprüngliche Lehre der Klassiker, wie Marton es meinte, aus dem Gewebe der Interpolationen mit mehr oder weniger Sicherheit erkannt und zum Vorschein gebracht werden.

Das Verschulden wurde im römischen Recht auf diese Weise nicht als ein haftungsbegründende Element, sondern als ein solches Kriterium angenommen, dessen Mangel, bzw. falls der Schadenstifter sich entschuldigt hätte, die Haftung aufhebt. Soweit kam das Verschulden als ein haftungsbeschrän-

kendes Prinzip zur Geltung und es war eigentlich ein sozialer Gedanke, durch welchen die im uralten, individualistischen Erfolghaftungssystem regierende individuelle Verfolgung von der gesellschaftlich erforderten Repression beschränkt wurde. Alldies bedeutete Marton's Meinung nach eine revolutionäre Veränderung in der Entwicklung, welche sich jedoch — wie man aus den Ergebnissen der Interpolationskritik erfahren kann — nur langsam und vorsichtig entfaltete. Die Hauptleiter dieser Entwicklung waren die Prätores und die Rechtsgelehrte, die an die Stelle des Systems von antiken, starren, formalistischen Aktionen durch die Einleitung der *actiones incertae*, durch die *exceptiones* und durch die *in integrum restitutio* die Herrschaft der *bona fides* einbrachten und den Verschuldensbegriff aus den objektiven Fallstypen bildeten, die sich in den praktischen Erfahrungen sich darboten. Obgleich aus alldiesem viel Rechtsunsicherheit stammen konnte, die in der Gerichtsbarkeit eine breite Möglichkeit des Ermessens für die Richter in den Rechts-sachen reichte, wirkte es für die Entwicklung des römischen Rechts im außerordentlichen Maße ein.

Marton's Versuch hat sich nicht falsch gerichtet und ist überhaupt nicht ohne Erfolg geblieben. Ein Beweis dafür ist, daß Kaser und Luzzatto im wesentlichen sich ihm anschloßen.<sup>15</sup>

Das Haftungssystem des klassisch-römischen Rechts ist Marton's Meinung nach zur Befriedigung der Erfordernisse der modernen Zeit mehr geeignet, als das subjektive Haftungssystem, das in den modernen Zivilrechten im allgemeinen sich geltend macht. Er war bereits seit den zwanziger Jahren ein Fürsprecher der Idee, daß das ungarische zivilrechtliche Haftungssystem auf objektive Gründe gelegt und so kodifiziert werden soll.<sup>16</sup> Ferner hat er eine solche Lösung auch für die anderen Zivilrechte als zweckmäßig empfohlen und seine eigene Vorstellung als allgemeine These im folgenden Vorschlag formuliert:

«§ x

Jeder ist verpflichtet, den Schaden, der infolge seiner Tätigkeit oder seines Verhaltens einem Anderen wiederrechtlich zugekommen ist, wenn derselbe anderswoher nicht ersetzt wird, zu ersetzen, — es sei denn, daß der Schaden Folge eine äußeren, in den gegebenen Verhältnissen offenbar nicht abwendbaren Ereignisses (höhere Gewalt) war.»<sup>17</sup>

<sup>15</sup> KASER: a. a. O. S. 422.; G. I. LUZZATTO: Spunti critici in tema di responsabilità contrattuale. *Bulletino dell' Istituto di Diritto Romano* 63 (1966) S. 177 ff.

<sup>16</sup> S. «Felelősség custodia-ért» (Haftung für Custodia) S. 27—28; — «Kártérítési kötelmek jogellenes magatartásból». *Magyar magánjog*. Szerk. Szladits. (Obligationen zum Schadenersatz aus rechtswidrigen Verhalten, in dem von Szladits redigierten Werk «Ungarisches Privatrecht») Bd. IV. Budapest 1942. S. 841—844.

<sup>17</sup> Verschuldensprinzip — Verursachungsprinzip. S. 47.

Mehr als einem Jahrzehnten später hat er die Resultate seiner diesbezüglichen wissenschaftlichen Forschungen in einem umfangreichen Band dargelegt und statt der im allgemeinen geltenden Haftungslehre die Ausarbeitung einer sich auf objektiven Kriterien gründenden einheitlichen Haftungssystems empfohlen, welches die Prinzipien des klassisch-römischen Systems annehmen dürfte.<sup>18</sup>

Seine Gedanken konnten in Ungarn - schon infolge des Umstandes, daß er während seiner fast fünfzigjährigen Tätigkeit als Rechtslehrer mehrere Juristengenerationen erzogen hat - nicht wirkungslos bleiben. Seine Werke haben die Aufmerksamkeit vieler Juristen auf das Studium der einzelnen Fragen des römischen Haftungssystems gelenkt.<sup>19</sup> Zwar erschien seine Auswirkung auch in der weiteren Entwicklung des ungarischen bürgerlichen Rechts.

Im ungarischen Privatrecht war schon früher bei den Schadenersatzverpflichtungen der gefährlichen Unternehmungen (z. B. der Eisenbahn) eine objektive Haftung geltend und auf demselben Grund wurde auch die Haftung der Hotels, Restaurants, Bäder, Theater und ähnlicher Betriebe für Schaden erbaut, die infolge Verlorengehens, Vernichtung oder Beschädigung in den von Gästen dahingetragenen beweglichen Sachen entstanden. Das objektive Haftungssystem hat sich nach dem zweiten Weltkrieg mit der ökonomischen und sozialen Umwandlung weiterentwickelt. Es war in dieser Beziehung eine Bestimmung vom Jahre 1951 wichtig, die die Haftung ohne Schuld auf jede sozialistische Wirtschaftsorganisation (Staatsorgan, staatliches Unternehmen, Genossenschaft, gesellschaftliches Organ usw.) als Vertragsschuldner erstreckt hat, die für Verwirklichung des Volkswirtschaftsplanes zur Warenlieferung oder zur anderen Leistung vom wirtschaftlichen Charakter verpflichtet war.<sup>20</sup> In dieser Rechtsnorme sah Marton die Verwirklichung seiner

<sup>18</sup> Sein diesbezügliches umfangreiches Werk ist «Les fondements de la responsabilité civile.» Paris 1938. — Sein postumer Aufsatz «Versuch eines einheitlichen Systems der zivilrechtlichen Haftung» enthält eine Zusammenfassung seiner obererwähnten Lehren. (Archiv für die civilistische Praxis 162 [1963] S. 1—88.)

<sup>19</sup> Unter diesen sind zu erwähnen K. SZEMÉLYI: Az interpolatiós kutató módszer (Die interpolationalistische Forschungsmethode). Pécs 1929. Vétkeességi fokozatok értékelése a római jogban (Die Bewertung der Graden von Verschulden im römischen Recht). Kolozsvár 1943. S. 13 ff.; B. BALÁSFALVI KISS: A veszély kérdése adásvételnél a római jogban (Die Frage der Gefahr beim Kauf im römischen Recht). Kecskemét 1940. K. VISKY: A kereszténység és a római jog felelősségi rendszere. Notter Emlékkönyv (Christentum und Haftungssystem des römischen Rechts, im Festgabe für Notter). Budapest 1942. A vis major a római jog forrásaiban (Die vis major in den Quellen des römischen Rechts). Budapest 1942. La responsabilité dans le droit romain à la fin de la République. Revue Internationale des Droits de l'Antiquité 3 (1949) Mélanges De Visscher, S. 427—484. F. MÁDL: A deliktualis felelősség a társadalom és a jog fejlődésének történetében (Die deliktuelle Haftung in der Entwicklungsgeschichte von Gesellschaft und Recht). Budapest 1964.

<sup>20</sup> Diese Regelung wurde durch die §-en 6. und 61. der Regierungsverordnung Nr. 206/1951. MT. verschaffen und später im Laufe der Neuordnung der Regelung im § 32. der Regierungsverordnung Nr. 50/1955. im wesentlichen unverändert festgehalten.

seit mehren Jahrzehnten propagierten Idee, oder mindestens deren Beginn und eine Wiedergeburt der klassisch-römischen Lehre von Custodiahaftung. In einem Artikel wollte er die Aufmerksamkeit aller Romanisten der Welt auf diese Erscheinung lenken.<sup>21</sup> Wahrlich konnte man die erhebliche Bedeutung dieser nach objektiver Richtung schreitenden Entwicklung, die in dieser Regelung erschien, keineswegs unterschätzen. In einem sozialistischen Wirtschaftssystem steigen die sogenannten Planverträge — obgleich sie vielleicht nur einen kleinen Teil der zivilrechtlichen Verträge bilden — infolge des mit diesen betroffenen Vermögenswertes vom volkswirtschaftlichen Gesichtspunkte weit über die anderen Verträge empor. Es erhöhte die Bedeutung der Annahme des klassisch-römischen Rechtssatzes und deren Einfügung in das ungarische Zivilrechtssystem umso mehr, als das römische Recht in Ungarn offiziell selbst teilweise nie rezipiert wurde.

Nicht lange später — am Ende des Jahres 1957 — ist Prof. Marton gestorben. Er hat die Kodifikation des ungarischen Zivilrechts nicht mehr erlebt. Nach seinem Tode scheint es, als ob sich der Einfluß seiner Lehre vermindere. Sein Bestreben, die ungarische zivilrechtliche Haftung auf objektiven Grund zu setzen, hat sich nicht verwirklicht. Das Bürgerliche Gesetzbuch der Ungarischen Volksrepublik setzt — im allgemeinen — das Verschulden in die Achse des Haftungssystems. Es steht im Gesetz, daß derjenige, der einem anderen rechtswidrig Schaden verursacht, verpflichtet ist den zu ersetzen, jedoch von der Haftung befreit wird, falls er beweist, daß er so vorgang, wie es in der konkreten Lage im allgemeinen zu erwarten ist.<sup>22</sup> Das soziale Maß zur Beurteilung des Verschuldens ist also die Zumutbarkeit, die nach den sozialen Verhältnissen und mit Rücksicht auf die sämtliche Umstände des konkreten Falls — besonders mit dem Ermessen der persönlichen Verhältnissen des Schadenstifters, bzw. des kontraktbrüchigen Partners, also subjektiver Gesichtspunkte — vom Gericht festgestellt wird.

Im Kreise der Planverträge bestand die objektive Haftung noch auf eine Dauer von etwa zehn Jahren. Mit der Einführung des neuen Wirtschaftsleitungssystems (Wirtschaftsmechanismus), und zwar schon mit der Neuordnung der sich auf die Lieferungsverträge bezüglichen Normen, die in der Tat deren Vorbote war, ist aber die gesetzliche Basis der Haftung auch hier wiederum das Verschulden geworden. Der kontraktbrüchige Partner wird auch in diesem Kreise von der Haftung für Konventionalstrafe (Vertragsstrafe) und für Schadenersatz nur sodann enthoben, falls er beweist, daß er so vorging, wie es von einer sozialistischen Organisation unter den gegebenen Umständen

<sup>21</sup> Rinascita della dottrina classica della responsabilità per custodia. IVRA 7 (1956) S. 124. ff.

<sup>22</sup> Siehe § 339. Absatz (1) des Gesetzes Nr. IV. vom Jahre 1959.; das Gesetz trat am 1. Mai 1960 in Kraft. Die von MARTON vorgeschlagene Einheit des Haftungssystems wurde nicht angenommen.

zu erwarten ist.<sup>23</sup> Die Regelung der Haftungsfrage wurde also im allgemeinen auch in diesem Gebiet auf dieselben Gründe gelegt, die im ungarischen Bürgerlichen Gesetzbuche geltend sind. Marton's Lehre, mit der er die Annahme eines Haftungssystems ohne Verschulden vorgeschlagen hat, wurde abgelehnt.<sup>24</sup>

Die Wiedergeburt des klassisch-römischen Haftungssystems, die einst von Marton mit einer so ausbrechenden Freude begrüßt wurde, hat keineswegs dessen Verwurzelung bedeutet. Das Weiterleben dauerte gar nicht zu lange. Die Rechtsentwicklung kehrte in einer verhältnismäßig kurzen Zeit dorthin zurück, wo sie früher stand, zum subjektiven Haftungssystem.

Nach dem Verlauf einer Zeit wurde auch Marton's Vorstellung, die er über die geschichtliche Entwicklung des klassisch-römischen zivilrechtlichen Haftungssystems ausgesagt hat, unter Kritik genommen und ziemlich ungünstig beurteilt. Der italienische Forscher C. A. Cannata hat die diesbezüglichen Folgerungen Marton's einer Prüfung unterzogen. Er hat besonders illogisch und paradox erklärt, daß Marton das klassisch-römische Haftungssystem als auf objektiven Gründen erbaut einstellt und trotzdem die klassische Herkunft der Culpahaftung und der Grade von Culpa, ferner der Diligentia, wie auch der Neglegentia betont.<sup>25</sup> Falls die objektive Haftung eine Verantwortlichkeit ohne Verschulden bedeutet, scheint es Cannata's Meinung nach unzulässig zu sein, die Culpa in ein objektives System einzuzwingen.<sup>26</sup>

Eine Kritik bedeutet natürlich noch gar nicht, daß das letzte Wort in der Frage der Entwicklung des römischen Haftungssystems, oder über die bezüglichen Lehren von Marton schon für allemal verklang. Man soll nicht vergessen, daß Marton — auf Grund der Lehre von Kunkel — in der Culpa und in ihren Graden die Verletzung objektiver Maße sah, die sich auf Grund der alten Kasuistik ausbildeten. Jedoch ist es sehr bedauernswert, daß Marton sich nicht mehr unter den Lebenden befindet und sein Wort in diesem Thema, in dem er so ausgezeichnet bewandert war, nicht mehr hören lassen kann.

### *III. Zur Frage der geschichtlichen Entwicklung von Haftung für «custodia»*

Als einer von Marton's Schülern konnte ich selbst mich seinem Einflusse nicht entziehen. Auf seine Anregung bin ich schon in meinen Studentenjahren unter diejenigen gelangt, die sich mit den Einzelheiten des römischen Haftungssystems beschäftigten. Der Zweck meiner diesbezüglichen Studien war haupt-

<sup>23</sup> S. § 48. Absatz (1) der Regierungsverordnung Nr. 10/1966. (II. 14.) Korm.

<sup>24</sup> Vgl. Gy. EÖRSI: A polgári jogi kártérítési felelősség kézikönyve. (Handbuch der zivilrechtlichen Schadenersatzhaftung.) Budapest 1966. S. 25.

<sup>25</sup> «Queste proposizioni sembrano illogiche; non si può almeno negare che abbiano l'aria del paradossoso . . . » C. A. CANNATA: Ricerche sulla responsabilità contrattuale nel diritto romano. Milano 1966. S. 13.

<sup>26</sup> « . . . . . è assurdo sforzarsi di far rientrare la colpa in un sistema oggettivo. » CANNATA; a. a. O. 16.

sächlich durch eine ausführlichere Prüfung der Rechtsquellen darzustellen, inwiefern die Lehren meines Meisters richtig und stichhaltig sind.

Im Laufe der Studien über die Entwicklungsgeschichte der Haftung konnte es nicht außer Acht gelassen bleiben, wie weit die Rechtsgelehrten der Republikanerzeit, die *veteres* in dieser Beziehung gelangt sind und wie sich die Sache am Ende der Republik verhielt. Die Tätigkeit der *veteres* war wahrscheinlich jene, die den Grund auch in dieser Beziehung zur Weiterentwicklung und Verfeinerung des Rechts in den folgenden Jahrhunderten erschaffen hat. Über die Ergebnisse meiner Quellenforschungen habe ich — unter anderen — in meiner Schrift Rechenschaft gegeben, in der das Haftungssystem am Ende der Republik in Umrissen skizziert wurde.<sup>27</sup> Meine Folgerungen habe ich so zusammengefaßt, daß das dreistufige Haftungssystem von *dolus* — *culpa* — *casus* bereits am Ende der Republik ganz ausgebildet da stand und in manchen Verhältnissen auch die *custodia* zu auffinden war. Meine an die *custodia* bezüglichen Folgerungen konnten auf jene Quellen gegründet werden, in denen sich die *custodia* mit Hinweis auf die republikanischen Rechtsgelehrten, besonders auf Alfen befindet.

Cannata's Kritik betrifft — unter anderen — auch die These, nach welcher die *Custodia*, als einer der Grade der kontraktuellen Haftung, schon in der Republikanerzeit existierte. Seiner Meinung nach hat der Gebrauch des Ausdruckes *custodiam praestare* und im allgemeinen die *Custodia*haftung nur viel später, in der Zeit des Kaisers Hadrian stattgefunden. Das Wort *custodia* bedeutet in den Quellen der Republikanerzeit noch weniger, nur die bloße Bewahrung, d. h. die Bewahrung der Tiere oder Sklaven, um ihre Flucht zu verhindern. Wenn die Quellen auch Tatbestände darbieten, in denen die Spuren und die Elemente der späteren *Custodia*haftung zu finden sind, kann man diese — Cannata's Meinung nach — nur als Erscheinungsformen der schon in der Republikanerzeit da gewesenen Culpahaftung betrachten. Diese beweisen jedoch keineswegs, daß die Entwicklung der eigentlichen *Custodia*haftung schon damals vollendet wäre.<sup>28</sup>

Es lohnt sich die bezüglichen Quellenstellen noch einmal in Augenschein zu nehmen.

D.13.6.5.6. (*Ulpianus libro XXVIII ad edictum*): *Sed an etiam hominis commodati custodia praestetur, apud veteres dubitatum est. nam interdum et hominis custodia praestanda est, si vinculus commodatus est, vel eius aetatis, ut custodia indigeret: certe si hoc actum est, ut custodiam is qui rogavit praestet, dicendum erit praestare.*

In dieser Stelle erstattet Ulpian den Bericht, daß es bereits unter den Rechtsgelehrten der Republikanerzeit strittig war, ob der Kommodatar für

<sup>27</sup> La responsabilité dans le droit romain à la fin de la République. *Revue Internationale des Droits de l'Antiquité* 3 (1949) S. 437—484.

<sup>28</sup> Vgl. CANNATA: a. a. O. S. 119—122.



die Bewachung (*custodia*) des ihm verliehenen Sklaven haftete. Es kam nämlich vor, daß der Sklave gefesselt verliehen wurde oder wegen seines Alters zu bewachen war. Zur aufgeworfenen Frage knüpft Ulpian – als Beantwortung – die Bemerkung an, daß der Kommodatar in solchen Umständen für *custodia* haftet. Nach einer ausführlichen und eingehenden Prüfung des Textes, die sich auch auf die erhobenen Interpolationsverdachte und deren Bewertung erstreckte, ist Cannata zur der Folgerung gekommen, daß das Wort *custodia* in der Redensart der *veteres* nur die einfache Bewachung der Sache bedeutete, dagegen Ulpian dasselbe Wort schon im technischen Sinne anwandte. Bei Ulpian hat folglich die *custodia* schon etwas mehr, d. h. die Haftung für *custodia* gezeigt.<sup>29</sup> Am Anfang des Textes bedeutet also das Wort *custodia* noch die einfache Bewachung, im folgenden Teil dagegen – wo Ulpian sich äußert – hat es einen anderen Sinn und will einen Grad der Haftung bezeichnen.

Zweifelsohne ist die Auffassung gar nicht unbegründet, laut deren die *custodia* für die Rechtsgelehrten der Republikanerzeit nur eine sich in der Bewachung offenbarende Tätigkeit war, besonders in den Fällen, wo sie infolge des jugendlichen Alters oder anderer Umstände des verliehenen Sklaven erfordert wurde. Diese Auffassung ist nicht unbegründet, falls jemand davon ausgeht, daß die sich *custodia* im technischen Sinne, d. h. als eine Haftung, die für den Schuldner eine schwerere Belastung bedeutet, nur in der Kaiserzeit entwickelte und in der Zeit der Republik noch unbekannt war. Wie aber der erste Satz des Textes lautet, kann es jedoch bestritten werden, ob die *veteres* hier fürwahr ausschließlich nur an der Bewachungsverpflichtung gedacht hätten. Ferner ist es wenig wahrscheinlich, daß die zweifache Bedeutung und der Sinn des Wortes *custodia* für Ulpian, der seine Meinung über die bei den *veteres* strittige Frage hören ließ, nicht klar stünde und daß er alldies nicht überlegt hätte, als er über die Haftung des Kommodatars seine Ansicht geäußert hat. Dies hätte aber unvermeidlich gemacht, in irgendwelcher Form auch das zu erwähnen, daß die Meinungsverschiedenheiten der *veteres* eigentlich nicht um Haftung, sondern um Bewachung entstanden, oder vielleicht auch das, daß der Sinn der *custodia* für sie ein anderer war, als in der Zeit Ulpian's. Der Text läßt aber höchstens nur die Folgerung zu, daß eine Custodiahaftung bei den *veteres* – sei es noch nur ausnahmsweise – in der geschilderten Fällen doch in Frage kam.<sup>30</sup>

D.13.6.5.9. (*Ulpianus libro XXVIII ad edictum*): *Usque adeo autem diligentia in re commodata praestanda est, ut etiam in ea, quae sequitur rem commodatam, praestari debeat: ut puta equam tibi commodavi quam pullus comitabatur: etiam pulli te custodiam praestare debere veteres responderunt.*

<sup>29</sup> Siehe CANNATA: a. a. O. 45. und ff.

<sup>30</sup> Vgl. HEUMANN—SECKEL: a. a. O. S. 116.; A. WATSON: The Law of Obligations in the Later Roman Republic. Oxford 1965. S. 170.

Die Quellenstelle erstreckt die Haftung des Schuldners auch darauf, das zur verliehenen Sache gehört und hebt hervor, daß — laut der Meinung der republikanischen Rechtsgelehrten — für das verliehene Pferd und für sein Fohlen gleicherweise eine Haftung für *custodia* bestand. Es ist bemerkenswert, daß Ulpian hier, wie auch im § 6. den Ausdruck *custodiam praestare* benützt, und zwar auf die *veteres* bezieht, als wenn diese Haftung, als eine versteigerte Stufe der Haftung schon für die *veteres* gar nicht unbekannt, sondern allgemein benützt wäre. Alldies entkräftet die Folgerungen, wonach der in den zitierten zwei Stellen befindlichen Ausdruck *custodiam praestare* noch am Ende der Republik nicht gebraucht wäre, das Wort *custodia* in der Redensart der *veteres* nur die einfache Bewachungstätigkeit bedeutete und die *custodia* als einen Grad der Haftung gar nicht anging.<sup>31</sup>

Es sind vielleicht von nicht minderer Bedeutung die folgenden zwei Quellenstellen, worin die Frage der *custodia* wiederum vorkommt. Es lohnt sich auch diese in Betracht zu ziehen.

D.10.6.12 (11). (*Alfenus Varus libro II digestorum*): *Si vendita insula combusta esset, cum incendium sine culpa fieri non possit, quid iuris sit? respondit, quia sine patris familias culpa fieri potest neque, si servorum negligentia factum esset, continuo dominus in culpa erit, quam ob rem si venditor eam diligentiam adhibuisset in insula custodienda, quam debent homines frugi et diligentes praestare, si quid accidisset, nihil ad eum pertinebit.*

In bezug auf einen Verkauf von einem Haus wird in der Alfenstelle die Frage geprüft, wer sei, der die Schuld trägt, falls das verkaufte Haus vom Feuer vertilgt wird, ehe es dem Käufer übergeben wurde. Der Text ist von mehreren Seiten und kaum unbegründet verdächtigt, interpoliert zu sein.<sup>32</sup> Kunkel's Meinung, wonach der Text mehrfach geändert wurde und eine Rekonstruktion des Originals schon unmöglich sei,<sup>33</sup> soll angenommen sein. Die Wörter *in insula custodienda*, die im Text zu lesen sind, können schwerlich solchen Folgerungen zugrunde legen, laut welcher eine Custodiahaftung dem Verkäufer zur Last fälle.<sup>34</sup> Eine solche Regelung wäre beim Kaufvertrag, wo die Verpflichtung des Verkäufers gar nicht unentgeltlich ist, doch nicht begründet. Dennoch ist die Unterscheidung interessant, die sich in der zitierten Stelle zwischen dem zufälligen und dem infolge schuldhaftes Verfahrens entstandenen Feuerschaden zeigt. Dies scheint ein Überrest der klassischen Custodiahaftung zu sein.<sup>35</sup>

<sup>31</sup> Aus dem Text kann man das genau Entgegengesetzte desselben herauslesen. So meint WATSON. («Thus is clear that in the Republic a liability in the *actio in factum* of *commodatum* extended to *custodia*.» — A. a. O. S. 171.).

<sup>32</sup> Siehe hierzu meinen Aufsatz in *Revue Internationale des Droits de l'Antiquité* 3 (1949) S. 467—468. Was die Interpolationenverdächtigungen betrifft, hat WATSON Vorbehalte. (A. a. O. S. 281. und 350.)

<sup>33</sup> KUNKEL. a. a. O. S. 231. und 350.

<sup>34</sup> Vgl. CANNATA: a. a. O. S. 120. und 136.

<sup>35</sup> KUNKEL: a. a. O. 281.

D.19.2.29 (*Alfenus libro VII digestorum*): *In lege locationis scriptum erat: «redemptor silvam ne caedito neve cingito neve deruito neve quam cingere caedere urere sinito». quaerebatur, utrum redemptor, si quam quid earum rerum facere vidisset, prohibere deberet an etiam ita silvam custodire, ne qui id facere possit. respondi verbum utramque habere significationem, sed locatorem potius id videri voluisse, ut redemptor non solum, si quem casu vidisset silvam caedere, prohiberet, sed uti curaret et daret operam, ne quis caederet.*

Die Stelle, in der die Verpflichtungen des Pächters in bezug auf dem Pachtvertrag erörtert sind, hebt hervor, daß der Pächter den Wald — der richtigen Vertragsauslegung gemäß — auch behüten und bewachen (*custodire*) darf. In diesem Fall entsteht die Frage der *custodia* in dem Sinne, welche seien die Tätigkeiten, die zur Bewachungspflicht des Pächters gehören. Darauf gibt Alfen mit der Skizze des Kreises von *custodia* eine Antwort. Die eingehende Beschreibung der Verpflichtungen bedeutet im konkreten Fall eine Erstreckung der Haftung, damit sie breiter, als im allgemeinen wird und im ganzen und großen der Haftung für *custodia*, d. h. der technischen *custodia* gleichgesetzt wird. Sonst dient als Grund der Haftung des Pächters die *fides*.<sup>36</sup>

Aus den angeführten Stellen ergibt sich, daß die *custodia* am Ende der Republik in einigen kontraktuellen Relationen schon fast eine solche Haftungsstufe zu sein scheint, wie der *dolus* oder die *culpa*. Damit wollte ich jedoch die *custodia* in den Stand der anderen Haftungsstufen nicht erheben, im Gegenteil habe ich — auf Grund der Folgerungen meines Meisters Marton — eindeutig betont, daß die *custodia* am Ende der Republik nichts anderes war, als ein innerer Grad, eine Offenbarung der *culpa* unter besonderen Umständen, in welchen der Schuldner eine fremde Sache in seinem eigenen Interesse ohne irgendeinem Nutzen des anderen Partners bei sich hält.<sup>37</sup> Mit diesem wollte ich zum Ausdruck bringen, daß der Culpabegriff der Republikanerzeit — im wesentlichen — auch die *custodia* in sich gefaßt hat.

Die aus der Republikanerzeit herrührenden Entscheidungen — besonders diejenigen, die in den Stellen D.13.6.5.6. und D.13.6.5.9. zu lesen sind — können auch bei der klassischen Custodiahaftung passen und Platz finden.<sup>38</sup> Schwerlich kann man voraussetzen, daß die derartigen Entscheidungen der *veteres* in keinem Zusammenhang mit der Überlegung wären, die in den Quellen dargestellten Fällen eine erhöhte Haftung des Schuldners anforderte.

Dies ist neben den schon erwähnten Stellen auch vom Text des D.13.6.5.3. zu folgern, in dem Ulpian sich darauf bezieht, daß die Haftung des Kommodatars bereits von Qu. Mucius so breit angenommen wurde, daß sie die Tragung

<sup>36</sup> Siehe die diesbezügliche ältere Literatur in meinem Aufsatz, S. 471—472. In dieser Beziehung ist auch CANNATA's Meinung nicht verschieden. (A. a. O. S. 120—121.)

<sup>37</sup> Siehe meinen Aufsatz (S. 482.), ferner MARTON: Verschuldensprinzip — Verursachungsprinzip. S. 19.; HEUMANN—SECKEL: a. a. O. S. 117.

<sup>38</sup> So auch CANNATA: a. a. O. 120.

aller Gefahren (*omne periculum*) einbegriffen hat. Obzwar die *custodia* selbst in der Stelle nicht erwähnt wird, kann es keineswegs in Abrede gestellt werden, daß die Haftung für «*omne periculum*» in der Tat dasselbe bedeutet, wie die Haftung für «*custodia*».<sup>39</sup>

Auch heute bin ich gar nicht überzeugt, daß der Begriff der *custodia*, der in den Quellen der hadrianischen Zeit erscheint, am Ende der Republik noch ganz und gar unbekannt gewesen wäre. Die in der Zeit des Kaisers Hadrian schon bestehende *custodia* konnte nicht ohne jede Vorläuferin plötzlich entstehen. Im Laufe der Untersuchung, wie die Custodiahaftung sich entwickelt hat, soll man viel weiter zurückblicken.

Wie in jedem primitiven Recht, so auch im antiken römischen Recht wurde das System der Verantwortlichmachung auf objektive Gründe gebaut und von hier hat es sich nach der subjektiven Haftung gerichtet. In den primitiven Rechten ist die objektive Einstellung des Haftungssystems unbewußt. Der Grund der Haftung ist auch hier das Verschulden, aber der primitive Verschuldensbegriff ist – abweichend von jenem Modernen – formell, typisch, schablonenhaft, äußerlich. Die Verschuldungsfrage wurde von äußeren Tatbeständen her gesehen und aus dem objektiven Bestande des Ereignisses wurde Schuld erschlossen. Kein individuelles Verhältnis des Ereignisses zum Schaden fand Berücksichtigung. Demzufolge hat die primitive Auffassung den Schuldner in der Herbeiführung des Schadens nur unter solchen Umständen schuldlos betrachtet, falls das schadenstiftende Ereignis ein solches war, bei welchem das Verschulden des Schuldners augenscheinlich und ohne weiteres (*prima facie*) konstatiert werden konnte. Nach der primitiven Auffassung konnte man auf die Schuldlosigkeit des Schuldners nur unter den erwähnten Umständen schließen.<sup>40</sup>

Dieser primitive Verschuldungsbegriff und die sich an diesen knüpfende Haftung, die auch einen Teil des in modernen Sinne genommenen Zufalls in sich faßte und deren Grenze: die *vis maior*, der unabwendbare Zufall (z. B. Feuerbrand, Überschwemmung, Räuberüberfall, Feindesverheerung) bildete, war schon in der altrömischen Welt bekannt.<sup>41</sup> Es genügt nur darauf hinzuweisen, daß infolge eines Schadens, der von einem *impubes* oder von einem

<sup>39</sup> D. 13.6.5.3. (Ulpianus libro XXVIII ad edictum): *Commodatum autem plerumque solam utilitatem continet eius cui commodatur, et ideo verior est Quinti Mucii sententia aestimantis et culpam praestandam et diligentiam et, si forte res aestimata data est, omne periculum praestandum ab eo, qui aestimationem se praestaturum recipit.* — Siehe hierzu noch WATSON: a. O. S. 169.

<sup>40</sup> Siehe hierzu F. SCHULZ: Rechtsvergleichende Forschungen über die Zufallshaftung in Vertragsverhältnissen. Zeitschrift für Vergleichende Rechtswissenschaft 25 (1911) S. 460; ferner J. KOHLER: Allgemeine Rechtsgeschichte, Bd. I. S. 40.; L. WENGER: ebd. S. 243.

<sup>41</sup> Vgl. R. JHERING: Das Schuldmoment im römischen Privatrecht. Gießen 1867. S. 11. und ff., 21. und ff.

Tier gestiftet wurde, gerade gegen den *paterfamilias* bzw. gegen den Eigentümer eine Klage (*actio noxalis*) eingestellt werden konnte.<sup>42</sup>

Darauf weist auch eine Ulpianstelle hin, in der der Rechtsgelehrte auf eine Äußerung von Labeo Bezug nimmt, um seinen Standpunkt zu bekräftigen.

D.4.9.1.3. (*Ulpianus libro XVIII ad edictum*): . . . *et quia in locato conducto culpa in deposito dolus dumtaxat praestatur, at hoc edicto omnimodo qui recepit tenetur, etiamsi sine culpa eius res perit vel damnum datum est, nisi si quid damno fatali contigit. inde Labeo scribit, si quid naufragio aut per vim piratarum perierit, non esse iniquum exceptionem ei dari. idem erit dicendum et si in stabulo aut caupona vis maior contigerit.*

Die im Text erwähnte Äußerung Labeo's stellt – im Reihe der der Besprechung der vom *receptum* entstandenen Verpflichtungen – die *vis maior* als obere Grenze der Haftung fest. Cannata hat auch diese Stelle einer Prüfung unterzogen und daraus geschlossen, daß die sich aufs hier vorgekommene *receptum* gründende Haftung – mindestens im 1. Jh. der Kaiserzeit – der Custodiahaftung, in jenem Sinne des Wortes, der diesem in Hadrians Zeit zugeschrieben wurde, noch nicht gleichgestellt werden kann. Seinem Erachten nach kann die Ansicht, welche die sich auf dem *receptum* gründende Haftung und die Haftung für *custodia* gleichstellt, nicht angenommen werden.<sup>43</sup>

Es ist jedoch offensichtlich, daß der Umfang der in Labeo's Aussage skizzierten Haftung viel breiter ist, als eine Culpahaftung und es unterliegt schwerlich einem Zweifel, daß sich der alte Haftungsbegriff in Labeo's Meinung widerspiegelt. Die Fortsetzung, die Weiterführung und die Vererbung der primitiven Erfolgshaftung ist in Rom auch die Custodiahaftung, laut deren der Schuldner schuldlos betrachtet werden kann, falls jede Abwehr gegen das schädigende Ereignis im voraus vergeblich wäre. Aus all diesen Erwägungen ergibt sich die Folgerung, daß das Wort *custodia* schon im älteren Recht eine spezielle Stufe der Haftung zeigte<sup>44</sup> und diese *custodia* als eine gesteigerte, bis zur *vis maior* oder zum *damnum fatale* reichende Haftung bereits in der Republikanerzeit nicht mangeln konnte. Demzufolge durften schon die *veteres* dem Ausdruck *custodia* einen derartigen Sinn zuschreiben,<sup>45</sup> d. h. die Umwandlung des Begriffs der *custodia* wurde schon in einer der Glanzperiode viel vor-

<sup>42</sup> J. BARON: Die Haftung bis zur höheren Gewalt. Archiv für die Civilistische Praxis, 78 (1892) S. 233. und ff.

<sup>43</sup> CANNATA: a. a. O. S. 107.

<sup>44</sup> «Möglich, sogar höchst wahrscheinlich ist es, daß im älteren römischen Recht die *custodia* einmal ein Verschuldensbegriff gewesen ist, Verschulden in den. . . . . primitivrechtlichen Sinne genommen.» (SCHULZ: a. a. O. S. 462.)

<sup>45</sup> Auch wenn dies in jener Periode noch keine, von der *culpa* abgesonderte Haftungsstufe bedeutete, wie es A. PERNICE meinte. (Labeo. Bd. II. 1. Ausg. S. 346., 349. und ff.)

angehender Zeit vollendet. Eine scharfe Absonderung der *custodia* von der *culpa* erfolgte dagegen nur in der klassischen Periode.<sup>46</sup>

Ferner darf man nicht vergessen, daß die Entwicklung der gesteigerten Haftung, die in der *custodia* erscheint, ein Produkt der Anforderungen des alltäglichen Verkehrs war.<sup>47</sup> Die wirtschaftlichen Verhältnisse, die zu dieser Entwicklung als Gründe dienten, waren — infolge Roms Eroberungen — schon größtenteils am Ende der Republik gegeben. Roms Stand, seine wirtschaftlichen Beziehungen mit den mediterranen Ländern, sein Handel, seine Seeschifffahrt und seine Warenproduktion waren schon fast ebensolche, wie später in den ersten zwei Jahrhunderten der Kaiserzeit.

Das Erkenntnis der Erfordernisse, die infolge der Entwicklung des Verkehrs sich vermehrten, durfte die Rechtsgelehrten schon in der Republikanerzeit notwendigerweise anregen, in einigen Rechtsverhältnissen ein strengeres Maß der Haftung anzuwenden. Von hier kommt es, daß die Klassiker in einigen Textstellen in Zusammenhang mit den Fragen der *custodia* — wie es sich auch in den Quellen offenbart — auf die Meinungen der *veteres* zurückweisen und manchmal die republikanischen Rechtsgelehrten auch namentlich zitieren.

Übrigens ist es auch bemerkenswert, daß die *custodia* als eine gesteigerte Haftung meistens dort zum Vorschein kommt, wo der Vertrag — wie beim Kommodat — nicht entgeltlich ist, wo also die Steigerung und die Erweiterung der Haftung des Schuldners, da er zu einer Gegenleistung nicht verpflichtet ist, doch einen Nutzen vom Vertrag zieht, ganz berechtigt war. Der Umfang der gesteigerten Haftung, die die *custodia* bedeutet, tritt aus der zitierten Stellungnahme Alfens schon scharf genug hervor, obwohl diese einem Mietvertrag betrifft, aus dem jeder Partner Nutzen zieht.<sup>48</sup>

Alles zusammenfassend, kann man die Richtigkeit der These von Marton kaum als entkräftet und umgestoßen betrachten, laut welcher die Custodiahaftung als eine Vererbung der vom älteren Recht stammenden primitiven Haftung schon im Recht der Republik bekannt wäre. Es läßt sich kaum annehmen, daß dieser primitivrechtliche, objektiv-gefärbte Haftungsbegriff im Laufe der Zeit sich verwischt hätte, und zwar im letzten Jahrhundert der Republik schon ganz verschwunden wäre und nur von den Klassikern in der Kaiserzeit aus dem Dunkel der Vergessenheit hervorgehoben wurde. Und wenn diese von der primitiven Periode stammende Haftung einmal weiterlebte, ist die Folgerung gar nicht unbegründet, daß die *custodia* als eine gesteigerte Haftung — mindestens in ihren Umrissen — auch im republika-

<sup>46</sup> Siehe SCHULZ: a. a. O. S. 462.

<sup>47</sup> Darauf hat schon BARON aufmerksam gemacht. Vgl. *Diligentia exactissima, diligentissimus paterfamilias* oder die Haftung für *custodia*. *Archiv für die civilistische Praxis* 52 (1869) S. 44. und ff., besonders § 14.

<sup>48</sup> D. 19.2.29.

nischen Recht vorhanden war und als Grund der weiteren Entwicklung dienen konnte, die in den ersten Jahrhunderten der Kaiserzeit stattfand und zur Gestaltung des klassischen Haftungssystems führte.

So ist die Frage des römischen Haftungssystems, dessen geschichtliche Entwicklung im antiken Rom zu den Themen gehört, die die Rechtsgelehrten noch heute beschäftigen. Zu gleicher Zeit ist es aber ein lebendiges Thema, da als Gegenstand der Regelung auch im praktischen Leben aufgeworfen wird. Das Thema hat also Beziehungen zu den modernen Rechten und stellt uns ein Beispiel vor, wie tief auch moderne Regeln im Recht der antiken Welt wurzeln. Demzufolge scheint die Untersuchung dieser Frage auch für die modernen Juristen nicht ohne Interesse zu sein. Wenn also jemand Forschungen über dem Haftungssystem des römischen oder — im allgemeinen — des bürgerlichen Rechts heutzutage machen will, kann er Marton's Lehre keineswegs außer Betracht lassen.

Budapest.





J. HARMATTA

## LANDED PROPERTY IN LATE ROMAN PANNONIA

Very likely the edict of Caracalla<sup>1</sup> did not directly bring about changes in the conditions of landed property in Pannonia. According to Ulpianus (XIX. 1 *mancipi res sunt praedia in Italico solo etc.*) the difference between Italian landed property and provincial landed possession invariably existed in the first half of the 3rd century, and from one of the passages of Iulius Paulus dealing with the preparation of wills it also becomes clear that the administrative system connected with the categories of landed possession also existed (IV.6, 2 *testamenta in municipiis, coloniis, oppidis, praefecturis, vicis, castellis, conciliabulis facta in foro etc.*, cf. with the passage of Frontinus quoted in *Grom. vet.* I, 35, 13). A decisive change took place only at the end of the 3rd century B. C., when Diocletian imposed a tax also on Italian landed property. By this the fundamental transformation of the categories of landed property of the Early Imperial Age set in, although from the legal point of view the disappearance of the difference between Italian landed property and provincial landed possession was declared only much later, by the *Institutiones* of Justinian: *vocantur autem stipendiaria et tributaria praedia, quae in provinciis sunt, inter quae nec non Italica praedia ex nostra constitutione nulla differentia est* (*Inst.* II. 1, 40).

Without doubt, however, the transformation of the legal condition of land begins in the course of the 3rd century, and such phenomena can be observed which already clearly show the main trends of the later development. Of these we must mention in the first place that the differences existing from the legal point of view among the different categories of provincial lands begin to disappear in practice. In the provinces the method of surveying of the *ager colonicus* (territory of the *coloniae*) and the *ager arcifinius* (territories of *municipia* and *civitates peregrinae*, imperial and private estates), in accordance with their legal status, was entirely different. According to the testimony of Hyginus Gromaticus (*Grom. vet.* I. 205), however, in Pannonia the *ager arcifinius* was also surveyed with the method usual in the case of the *ager colonicus*, viz.:

<sup>1</sup> See CHR. SASSE: *Die Constitutio Antoniniana*. Wiesbaden 1958. C. B. WELLES: *Another Look at P. Giss. 40 I. Etudes de Papyrologie* 9 (1962) 1–20.

*multi huius modi agrum (sc. agrum arcifinium) more colonico decimanis et kardinibus dividerunt, hoc est per centurias, sicut in Pannonia.* This development is very likely due to the general tendency that the natives who acquired Roman civil rights (or the Romanized population in general) and the immigrant Roman citizens acquiring landed possession in the province outside the territories of the *coloniae* endeavoured to hold their lands in accordance with the landed possession system of the *coloniae* — *vindicant tamen inter se non minus fines ex aequo ac si privatorum agrorum* states already Frontinus in the 1st century on the proprietors of the *ager tributarius*.<sup>2</sup> The same tendency is also manifested in the circumstance that the legal content of provincial landed possession was expanded with several elements, which, to a certain extent, brought its possession (enjoyment, selling, mortgaging, inheriting, division, establishment of servitudes on it) nearer to the *praedia in Italico solo*.<sup>3</sup>

This trend of development as a whole led to the becoming general of the municipal landed possession, and this is well explained by the social development and the increased spreading of Roman citizenship. The becoming dominant of the view based on municipal landed possession is clearly illustrated by the inscription from Aquincum (CIL III 10489) referred to above, which mentions the *territorium* of *legio II Ad.* According to the inscription Emperor Severus Alexander *balneum a solo territorio leg. II. Ad. P. F. S. fecit curante Fl. Marciano cos.*<sup>4</sup> The word *territorium* is a term of municipal terminology,<sup>5</sup> as this is clearly shown also the by definition of Pompeianus (Dig. 50, 16, 239,8): *territorium est universitas agrorum intra fines cuiusque civitatis etc.* In fact, the territory of the military units is called by the earlier inscriptions not *territorium*, but *prata*, as it is well-known. If in the age of Severus Alexander on an inscription from Aquincum the word *territorium* still appears as the designation of the territory of the *legio*, then this can only mean that in this period the municipal landed possession system became in Pannonia of such dominant character that the municipal term *territorium* was also deemed to be suitable for the designation of the territory of *legio II Ad.*, as if that also had been a municipal land. Eventually, we can also think that this phenomenon is in connection with the development of the quasi-municipal organization of the *canabae*, as a result of which the landed possessions of those living in the *canabae* could also get into a legal position similar to that of the lands of the municipia.<sup>6</sup>

<sup>2</sup> *Grom. vet.* I. 36.

<sup>3</sup> See K. VISKY: *Ager vectigalis és tartományi földtulajdon (Ager vectigalis and Provincial Landed Property)*. Ant. Tan. 3 (1956) ff. who, however, gratuitously opposes these two concepts to each other.

<sup>4</sup> The form *territorio* in this text can be Abl. loci on the analogy of *loco*, cf. STOLZ—SCHMALZ (M. LEUMANN—J. B. HOFMANN): *Lateinische Grammatik*.<sup>5</sup> München 1928. 450.

<sup>5</sup> Cf. TH. MOMSEN: *Römisches Staatsrecht*. III. Bd. I. Abt. Leipzig 1887. 825.

<sup>6</sup> As this can to some extent be concluded from the Regensburg inscription quoted often as an evidence for the history of the *canabae*.

Besides the spreading of the municipal landed possession, however, another trend of development can also be observed, which is fundamentally contrasting with the former. This is the appearance of the allotted land for military service. Although this appears probably still sporadically in the course of the 3rd century, but at any rate it already reflects one of the important categories of medieval landed possession. The SHA reports about this in connection with Severus Alexander: *sola, quae de hostibus capta sunt, limitaneis ducibus et militibus donavit, ita ut eorum essent, si heredes eorum militarent, nec umquam ad privatos pertinerent, dicens attentius eos militaturos, si etiam sua rura defenderent. addidit sane his et animalia et servos, ut possent colere, quod acceperant, ne per inopiam hominum vel per senectutem possidentium desererentur rura vicina barbariae . . .* (Alex. Sev. 58, 4- 5). A similar event is mentioned by the SHA in connection with Probus, who implemented similar arrangements in Isauria: *veteranis omnia illa, quae anguste adeuntur, loca privata donavit addens, ut eorum filii ab anno octavo decimo, mares dumtaxat, ad mili iam mitterentur . . .* (Prob. 16,6). Here we have to do with a new category of land-owning, which appeared at first perhaps at the end of the 3rd century, and it was spreading in the course of the 4th century in the forms of the *fundilimitrophî*, *terrae limitaneae et castellorum* and *terrae laeticae*.<sup>7</sup> Scholarly literature has frequently discussed the development and significance of the allotted lands for military service from the viewpoint of Roman military history, but without doubt this also had a far-reaching significance in respect of the formation of the legal state of land. The allotted land for military service, as a category of the state (imperial) lands with a limited right of usufruct subject to conditions, stood in sharp contrast with the legal categories of the *ager colonicus* or the *ager municipalis*. Since the legal state and organization of the *coloniae* and *municipia* was based on the legal category of land-owning, *viz. ager colonicus* and *ager municipalis*, therefore if a change took place in the legal state of the land, inasmuch as the *agri colonici* or *agri municipales* became *terrae limitaneae*, then this necessarily involved that the *colonia* or *municipium* essentially ceased to exist, *i.e.* it became a district of allotted lands for military service, a military settlement. But in fact, in general this development took place in the course of the 4th and 5th century in the camp cities along the *limes*, and very likely this is the explanation for the phenomenon that municipal life ceased in the course of the 4th century in these settlements, while it continued to exist further in the towns of the inner territories of the Empire. Thus we can think that in Pannonia the discontinuation of the signs of municipal life in the course of the 4th century in Aquincum and in other towns

<sup>7</sup> See already A. RUDORFF: Die Schriften der römischen Waldmesser. II. 371 foll., from the more recent literature cf. R. MACMULLEN: Soldier and Civilian in the Later Roman Empire. Cambridge (Man.) 1963. 13 foll., A. CHASTAGNOL: Le Bas-Empire. Paris 1969. 80-83.

along the *limes*<sup>8</sup> was not only the consequence of war-time destructions, but perhaps in the first place of the fact that in the *territoria* of these towns the municipal landed possession was replaced by the allotted land for military service, and this necessarily involved the discontinuation of municipal life.

In the Late Roman Age, besides the categories of the municipal landed possession and the allotted lands for military service, a more and more important part is played by the large estates. These three categories of landed property differed from each other not only in their structures but also in their taxation systems and in their legal state. The large estate was an old phenomenon in Italy, but in Pannonia its final development on the basis of research work carried out so far is dated to the 3rd century.<sup>9</sup> In connection with its origin three conceptions have been raised: 1. the large estates came into being as a result of the concentration of landed possessions in the territories of the municipia and coloniae, 2. after the great Pannonian revolt part of the tribal territories became imperial property, 3. at the end of the 3rd century by the regulation of the water level of Lake Balaton large areas of land were drained and these became imperial estates.<sup>10</sup> This conception, however, needs a certain modification. In fact it is doubtless that the large estate, *i.e.* the large estate as a separate legal category, could not come into being on the *ager colonicus* or the *ager municipalis*, because municipal landed possession and private large estate are legal categories mutually excluding each other. Similarly, it cannot be imagined that the *silvae dominicae* mentioned in the CIL III 4219 could have situated on the *territorium* of Savaria, since the imperial estate and the municipal *territorium*, from the legal point of view, were also categories of landed property mutually excluding each other. All this becomes clear from the exposition of Frontinus on the controversies connected with the right of the *territorium* (*de iure territorii controversiae*): *inter res p. et priuatos non facile tales in Italia controuersiae mouentur, sed frequenter in prouinciis, praecipue in Africa, ubi saltus non minores habent priuati quam res p. territoria: quin immo multis saltus longe maiores sunt territoriis: habent autem in saltibus priuati non exiguum populum plebeium et uicos circa uillam in modum munitionum. tum r. p. controuersias de iure territorii solent mouere, quod aut indicere munera dicant oportere in ea parte soli, aut legere tironem ex uico, aut uecturas aut copias deuehendae indicere eis locis quae loca res p. adserere conantur. eus modi lites non tantum cum priuatis hominibus habent, sed et plerumque cum Caesare, qui*

<sup>8</sup> See A. Mócsy: PWRE IX. SpBd. 612, 697 foll. The last municipal inscription in Pannonia (CIL III 3522) originates from the year 307.

<sup>9</sup> See A. Mócsy: Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Markomannenkriegen. 39.

<sup>10</sup> On the different origin of the large estates see E. M. ŠTAERMAN: Кризис рабовладельческого строя в западных провинциях Римской империи. 98 ff., A. Mócsy: Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Markomannenkriegen. 39, 42, 48, 54, 91, 104, G. ALFÖLDY: Ant. Tan. 6 (1959) 21 foll., J. HARMATTA: Ant. Tan. (1971) 264 foll.

*in provincia non exiguum possidet* (*Grom. vet.* I. 53).<sup>11</sup> Of course, this does not exclude the possibility of senators or *equites* holding landed possession in the territories of *coloniae* or *municipia*. These, however, from the legal point of view were not regarded as *saltus privati*.

Thus, the coming into being of large estates in Pannonia can only be imagined so that at the time of the occupation of the province significant uncultivated areas of land remained in the direct possession of the Emperor. Part of these, later on, could be donated by the Emperors to their followers. This fits in with the observation of A. Radnóti, according to which in Pannonia place-names derived from personal names pointing to the existence of large estates occur only in unurbanized regions,<sup>12</sup> and it is also supported by the observation of A. Mócsy, according to which among these place-names we seldom find such which could be derived from native personal names *i.e.* major part of the holders of these large estates were not of native origin.<sup>13</sup> At any rate it is doubtless that these large estates could never belong to the *territoria* of the *municipia*. And the conception of A. Mócsy, according to which in the region of Lake Balaton the spreading of Romanization was hindered by the large estates,<sup>14</sup> becomes interesting in this context. As a matter of fact, if the large estates had belonged to the territory of the *municipia*, then they would not have impeded Romanization, inasmuch as we understand by it Roman urban culture, municipal organization and landed possession relations. At any rate it seems to be likely that in Pannonia in the last century of the Roman rule the different categories of the allotted lands for military service and the large estates assumed larger and larger territories at the cost of the municipal territories and by this they prepared the development of medieval landed property relations.

Budapest.

<sup>11</sup> A. Mócsy: Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Markomannenkriegen. 43 already thought of the possibility that in the region of Lake Balaton a great part of the large estates did not belong to any municipal territory.

<sup>12</sup> A. Radnóti: MTA II OK 5 (1954) 492.

<sup>13</sup> A. Mócsy: Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Markomannenkriegen. 42, note 185.

<sup>14</sup> A. Mócsy: *op. cit.* 98, 125.



## DER FRÄNKISCHE KRIEG UND DAS VOLK DER AWAREN

Den Krieg zur Zertrümmerung des Awarenreiches begann Karl der Große mit dem denkwürdigen Feldzug des Jahres 791. Dennoch war er es nicht, der diesem gefürchteten Gegner den tödlichen Schlag versetzte, sondern der bulgarische Khan Krum. Der Khan hatte sich nämlich gleich nach seiner Thronbesteigung ganz unerwartet in die kriegerische Auseinandersetzung mit eingeschaltet und nach einem glänzenden Sieg den ganzen östlich der Donau gelegenen Teil des Awarenreiches, einschließlich der Kaganenresidenz seinem Land einverleibt (803). Der westlich der Donau verbliebene Rest erkannte angesichts des Ruins der Mitte und der östlichen Reichshälfte die Sinnlosigkeit eines weiteren Widerstandes, streckte die Waffen und unterwarf sich dem mächtigen fränkischen Kaiser (803).<sup>1</sup>

Die schicksalhafte Rolle der Bulgaren im Zusammenbruch des Awarenreiches wurde von der fränkischen Geschichtsschreibung erklärlicherweise totgeschwiegen, in Byzanz aber — mit Rücksicht auf die Bulgaren aufgezeichnet. Der Untergang des Awarenreiches, dessen Kriegszüge halb Europa in Atem gehalten hatten, war ein Ereignis, das die Zeitgenossen stark beeindruckte und weitgehend beschäftigte. Ihre Berichte erwecken zuweilen den Anschein, als sei im mörderischen Krieg nicht nur das Reich selbst zerfallen, sondern zugleich auch das Volk der Awaren mit Stumpf und Stiel ausgerottet worden.

<sup>1</sup> Eine ausführliche, auf Quellen fußende Schilderung des fränkisch-awarischen Krieges enthält das grundlegende Werk von B. SIMSON: *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Großen*, II. Leipzig 1883. Die Rolle Krum Khans bei der awarischen Tragödie wird auch in den neuesten Bearbeitungen nicht gebührend gewürdigt, wenn nicht ganz übergangen. Vgl. H. KOLLER: *Die Awarenkriege Karls des Großen*. Mitteilungen der österr. Arbeitsgemeinsch. für Ur- und Frühgeschichte, Wien 15 (1964) 1—12. K. REINDEL: *Bayern im Karolingerreich*, in *Karl der Große I*, Red. W. Braunsfels. Düsseldorf 1965, 229 ff. J. DEÉR: *Karl der Große und der Untergang des Awarenreiches*; ebd. 719—791, vor allem 763: «Als der Bulgarenchan Krum (803?—814) die Reste der Awaren, die vor den Franken über die Theiß flohen, sich unterwarf . . .». Selbst laut W. N. ZLATARSKI: *История на първото Българско царство I*. Sofia 1918 (1938) 248, fiel Krum eher die Rolle der Säuberung als der Vernichtung zu. Vgl. *idem*: *Geschichte der Bulgaren I*, Leipzig 1918, 26. Eine richtigere Beurteilung der bulgarischen Beteiligung an dem Krieg findet sich bei D. KOSSEW—CHR. CHRISTOW—D. ANGELOW: *Bulgarische Geschichte*. Sofia 1963. 24—5.

Vom Sieg des Krum Khan ist in dem unter dem Namen Suidas bekannt gewordenen, in der 2. Hälfte des 10. Jahrhunderts verfaßten byzantinischen Lexikon die Rede, das dreimal nacheinander feststellt, die Awaren seien von den Bulgaren im Kampf vernichtet und bis zum letzten Mann niedergemetzelt worden.<sup>2</sup>

Ein Wiederhall des Suidas-Textes oder seiner Quelle taucht in folgendem altslawischen Chronik-Text auf: «Die Awaren, von Gestalt Riesen, gebärdeten sich nämlich hochfahrend. Aber Gott fegte sie hinweg, und alle starben, so daß keiner von ihnen am Leben blieb. In russischen Landen kennt man bis heute die sprichwörtliche Redewendung: sie sind verschwunden, wie die Awaren, von denen kein Geschlecht und kein Nachfahr kündet».<sup>3</sup>

In der lateinisch geschriebenen Literatur vertritt Einhard in seiner Lebensbeschreibung Karls des Großen einen ähnlichen Standpunkt: «Der Krieg gegen die Awaren, d. h. gegen die Hunnen . . . fand schließlich nach achtjähriger Dauer sein Ende. Wieviel Schlachten inzwischen geschlagen werden, wieviel Blut fließen mußte, beweist das mittlerweile entvölkerte Pannonien (*vacua omni habitatore*). Über jene Stelle, wo einst der Kagan seinen Sitz hatte, ist heute Gras gewachsen und nichts erinnert mehr an menschliche Wohnstätten. In diesem Krieg gingen alle vornehmen Geschlechter der Hunnen unter, und all ihr Ruhm hat sich verflüchtigt».<sup>4</sup>

Notker Balbulus (gest. 912) schrieb auf Wunsch Karls III. 883 eine neue Biographie Karls des Großen, in der er sich bei Beschreibung des Sieges über die Awaren an den Einhard-Text hält.<sup>5</sup> Einhards Übertreibungen wurden zu Beginn der Regierung Arnulfs (um 888) von Poeta Saxo noch übertroffen.<sup>6</sup>

Der italische Chronist, der das Geschichtswerk des Paulus Diaconus fortsetzte, schilderte die Ereignisse bis zum Regierungsantritt Lothars (824). In Verbindung mit dem Jahr 796 bemerkt er: *Hunnorum gens, que erat ultra Danubium, per Pippinum, Caroli regis filium, Francorum potestati subiecta, deleta est*<sup>7</sup>.

<sup>2</sup> Suidae Lexicon, ed. A. ADLER I, Lipsiae 1928, 483—484, unter den Stichworten Ἄβρασις, Βούγγαροι. Die Quelle ist unbekannt. S. GY. MORAVCSIK: Byzantinoturcica I, Berlin 1958 (2. Aufl.) 514.

<sup>3</sup> Auf die Möglichkeit einer altslawischen Vermittlung deutet die altslawische Übersetzung des Stichwortes «Bulgaren» des Suidas-Lexikons (GY. MORAVCSIK: a. W. 513). Neuausgabe der Kiewer Jahrbücher D. S. LICHATSCHEW — B. A. ROMANOW: Повесть Временных лет, Moskau—Leningrad 1950, 14, 23. Deutsche Übersetzung R. TRAUTMANN: Die altrussische Nestorchronik, Leipzig 1931, cc. 12, 29 6—7; englische Ausgabe: S. H. CROSS—O. O. SHERBOWITZ-WETZOR: The Russian Primary Chronicle. Cambridge (Mass.) 1953, 55—56.

<sup>4</sup> Einhardi Vita Karoli Magni c. 13, ed. O. HOLDER-EGGER, Hannoverae et Lipsiae 1911, 16.

<sup>5</sup> Notkeri Balbuli Gesta Karoli Magni imperatoris 2 c. 1, ed. H. F. HAEFELE, Berlin 1959, 50—51: *Quos tamen invictissimus Karolus ita in annis octo perdomuit, ut de eis ne minimas quidem reliquias remanere permiserit*. S. noch c. 27, 37—38.

<sup>6</sup> Poeta Saxo 3 v. 300—312.

<sup>7</sup> Pauli Continuatio Romana, ed. MG SS rer. Langobardicarum 202.



In der neueren Geschichtsschreibung kehrt die Auffassung öfters wieder, die Awaren seien, wenn auch nicht im fränkischen Krieg selbst, so doch zwei-drei Jahrzehnte nach dem Untergang ihres Reiches vollkommen ausgestorben, wobei sich die Verfasser für gewöhnlich auf die zitierten Quellenangaben berufen. Nachstehend wollen wir diese Frage etwas eingehender untersuchen.<sup>8</sup>

Zur richtigen Beurteilung der im Suidas-Lexikon enthaltenen Angabe muß man den einschlägigen Text weiterlesen. Krum Khan befragte – wie der Verfasser berichtet –, die ihm vorgeführten awarischen Gefangenen, was die eigentliche Ursache ihrer Niederlage, des Untergangs ihres Fürsten und Volkes gewesen sei. Der Reihe nach zählten diese jene Mißstände auf, die zu ihrem inneren Verfall geführt hatten. Ihre Schilderung der Zustände übte auf Krum Khan einen so tiefen Eindruck aus, daß dieser gleich darauf strenge Verordnungen erließ, um sein eigenes Volk vor dem Schicksal der Awaren zu bewahren. Folglich sollte das awarische Beispiel Einleitung und Anlaß zu Krums Gesetzgebung bilden, deren barbarische Strenge und Grausamkeit der Verfasser auf diese Art und Weise seinen Zeitgenossen im Ostreich zu erklären und zu entschuldigen suchte, eine durchaus begründete Annahme. Da aber Krum Khans Sieg über die Awaren und der Bericht über das Geständ-

<sup>8</sup> Im Gegensatz zur allgemeinen Auffassung wurde schon früher von einigen Forschern die Ansicht geäußert, mit dem Untergang des Awarereiches sei das Volk selbst keineswegs ausgerottet worden, vielmehr hätte ein Teil der Awaren noch die ungarische Landnahme erlebt. Diese Meinung vertraten u. a. I. POLÁNYI: *Hová lettek a nyugat-magyarországi avarok és a nyugati gyeptü finn-ugor (török) népessége?* (Was wurde aus den westungarischen Awaren und der finnisch-ugrischen (türkischen) Bevölkerung des westlichen Grenzgebietes?) *Vasi Szemle* 2 (1935) 342–375; ferner Gy. LÁSZLÓ: *A honfoglaló magyar nép élete* (Das Leben der landnehmenden Ungarn) Budapest 1944 (2. Aufl.). 95–101; sowie D. CSALLÁNY: *A 10. századi avar továbbélés problémája* (Die Frage eines Weiterlebens der Awaren im 10. Jahrhundert) *Szabolcs-Szatmári Szemle* 1956. 39–48. J. Gy. SZABÓ: *Das Weiterleben des Spätawarentums auf dem Alföld im 10. Jh.* Szeged 1965; P. VÁCZY: *A város az ókor és a középkor fordulóján*. Győr. Várostarténeti tanulmányok (Raab zwischen Altertum und Mittelalter). Győr 1971. 49–78. Im übrigen hält aber auch die neueste Geschichtsforschung weiterhin an dem Standpunkt fest, daß in den zwei–drei Jahrzehnten, die der Auflösung des politischen Gefüges ihres Reiches folgten, die Awaren in alle Winde verstreut von der Bildfläche verschwanden. S. diesbezügl. A. KOLLAUTZ: *Die Awaren*. *Saeculum* 5 (1954) 168 ff. H. MITSCHAMÄRHEIM: *Dunkler Jahrhunderte goldene Spuren*. Wien 1963. Auf S. 154 vertritt der Verfasser die Ansicht, das Schicksal der ans Hirtenleben gewohnten Awaren hätte der Verlust ihres Viehbestandes und ihrer Weidegründe besiegelt und den Rest des völlig verarmten und von Kräften gekommenen Volkes hätten die häufig auftretenden Seuchen hinweggerafft. Laut einer Quellenaufzeichnung des AVENTINUS bildete das awarische Reservat bereits 858 die *deserta Boiorum*, was MITSCHAMÄRHEIM so auslegt, daß es wieder eine entvölkerte Wüste war, deren Neubesiedlung Karlmann im Einvernehmen mit dem mährischen Fürsten Rastislaw plante. Diesem Gedankengang schließt sich in mancherlei Belangen J. DEÉR: a. W. 782–84 an. Das Volk blieb so lange erhalten, bis es über eine selbständige politische Organisation verfügte. Nach 828 wurde aber auch in Pannonien die fränkische Verwaltung eingeführt, die zu einem Zerfall der Einheit des awarischen Volkes führte, das von den Feudalherren zum Fronddienst gezwungen wurde. Nicht der unglückliche Ausgang des Krieges, sondern die Knechtschaft bereitete den Awaren den Untergang. Trotz aller in den Quellenwerken enthaltenen Übertreibungen müssen wir uns mit ihrer Feststellung vom restlosen Verschwinden der Awaren zufriedengeben.

nis der Gefangenen eng mit Krums Gesetzen verknüpft sind, dürfte die von Suidas benützte Quelle das Werk eines dem Hof nahestehenden Verfassers gewesen sein, was jedenfalls ihre Glaubwürdigkeit erhöht. Vielleicht lag ihr die gleiche Absicht zugrunde, wie jenem Brief, in dem sich Boris I. (853—888) um Rat an Papst Nikolaus I. (858—867) wandte, und auf den uns das Antwortschreiben des Papstes (*Responsa Nicolai*) erhalten blieb. Das zum Christentum bekehrte Bulgarien sah sich genötigt, die Härte seiner Bräuche und Rechtsprechung zu lindern.<sup>9</sup>

Das Geständnis der awarischen Kriegsgefangenen gibt getreu die Auffassung des bulgarischen Fürstenhofes über die Ursachen der awarischen Tragödie wieder. Angesichts des dem Verfasser vorschwebenden Zieles muß man seine absichtlichen Übertreibungen in Kauf nehmen, die sich übrigens aus seiner moralischen Einstellung von selbst ergeben. Vergleicht man die einzelnen Punkte der Gefangenaussagen mit den von Krum erlassenen Gesetzen, fällt einem ihr innerer Zusammenhang ins Auge. Das erste der aufgezählten Übel bestand in den gegenseitigen Verdächtigungen und Anschuldigungen. Dem entspricht der erste Artikel der Rechtssatzungen Krums über die Art, wie man bei solchen gegenseitigen Anklagen vorgehen soll und über die Bestrafung des falschen Anklägers (durch Totschlag). Das zweite Unheil, das zur inneren Zerrütung ihres Reiches führte, erblickten die awarischen Gefangenen im Zusammenspiel der Diebe und ihrer Helfershelfer mit den Richtern. Dem entsprechend bedroht Krum's zweites Gesetz jeden, der einem Dieb Schutz gewährt, mit der Einziehung seiner Güter und den Dieb selbst mit dem Abschlagen seines Beines. Das dritte Ärgernis bildete im Awarereich die durch den intensiven Weinbau weitverbreitete Trunksucht, weshalb Krum's dritter Gesetzesartikel die Vernichtung der Rebenzucht vorsah. Ganz authentisch dürften jene Gefangenaussagen gewesen sein, zu denen es kein Gegenstück in Krums Rechtssatzungen gibt. Es sind das der Ausschluß der Starken und Tüchtigen aus dem öffentlichen Leben, die Bestechlichkeit der Verwaltungsorgane, das auf persönliche Bereicherung bedachte Überhandnehmen der Geschäftstätigkeit zufolge der zunehmenden Verbreitung des Handels. Deér glaubt aus den Geständnissen der Gefangenen auf wohlstandsbedingte Verweichlichungs- und Degenerationsmerkmale innerhalb der awarischen Volksgemeinschaft schließen zu können und beurteilt die Ereignisse der Jahre 791 und 795/796 aus dieser — unseres Erachtens irrigen — Sicht aus. Aufgrund

<sup>9</sup> *Responsa Nicolai I. papae ad consulta Bulgarorum*, ed. MG Ep. VI. 568 ff. Der 13. Punkt läßt darauf schließen, daß sich der Bulgarenkhan mit dem Ersuchen an Papst Nikolaus I. gewandt hatte, ihm bei seinem Vorhaben, die bulgarischen Sitten und Bräuche mit den Geboten und Vorschriften des Christentums in Einklang zu bringen, behilflich zu sein. Hierauf antwortete ihm der Papst: *Leges vos mundanas postulare perhibetis*.

der Suidas-Angaben müssen wir Krums Sieg als gegebene Tatsache hinnehmen, die restlose Ausrottung des Awarenvölkcs hingegen bezweifeln.<sup>10</sup>

Auffallend ist der Umstand, daß in den Kiewer Jahrbüchern von Grausamkeiten die Rede ist, die sich die Awaren den Duleben gegenüber zuschulden kommen ließen, obwohl die Awaren, sobald sie auf ihrem Zug nach Westen den Dnjepr erreicht hatten, nicht auf die Duleben, sondern auf die Anten gestoßen waren. Zu jener Zeit zog sich zwischen Dnjepr und Dnjestr bis zur Schwarzmeerküste das Land der Anten,<sup>11</sup> das den östlichen Eroberern im Wege stand. Menandros berichtet von diesen Anten, sie seien von den Awaren arg drangsaliert worden,<sup>12</sup> doch erholten sie sich später wieder und erlangten von neuem ihre Unabhängigkeit, sobald sich der Schwerpunkt der awarischen Übermacht von der Küstengegend des Schwarzen Meeres in das mittlere Donaubecken verlagert hatte.<sup>13</sup> Mit Byzanz verbündet leisteten sie den Awaren hartnäckigen Widerstand.<sup>14</sup> Dem Verfasser der Kiewer Annalen sind die Anten bereits völlig unbekannt, an ihrer Statt erwähnt er das Volk der Tiwerzen und der Ulitschen,<sup>15</sup> die jedoch bezüglich der Awaren keine Überlieferungen besaßen, welche dem Kiewer Verfasser zu Verfügung gestanden hätten. Es ist kein Zufall, daß der Autor als Opfer der Awaren ein Volk bezeichnet, das einst fern von Kiew am Oberlauf des zur Weichsel fließenden Bug in Wolhynien gelebt hatte, zur Entstehungszeit der Annalen aber auch dort schon unbekannt war. Südlich von diesem Volk wohnten einst die weißen Kroaten.

Der Name der Duleben taucht in seiner westslawischen Form «Dudleben» im Süden Böhmens, im Tal der Vltava,<sup>16</sup> ferner in Steiermark am Unter-

<sup>10</sup> J. DEÉR: op. cit. 763—764. Über Krums Gesetze s. G. KAZAROW: Die Gesetzgebung des bulgarischen Fürsten Krum. Byzantinische Zeitschrift 16 (1907) 254—257. V. N. ZLATARSKIS in Anm. 1 zitiertes Werk beschäftigt sich eingehend mit dieser Frage, I, 283—287.

<sup>11</sup> Jordanes, *Getica*, c. 35, ed. TH. MOMMSEN, 63.

<sup>12</sup> Menandros, *Fragm.* 6, ed. C. DE BOOR. *Excerpta de legationibus*, Berolini 1903. II. 443; ed. C. MÜLLER, *Fragmenta Historicorum Graecorum* IV. Paris 1851. 204.

<sup>13</sup> T. NAGY: *Studia Avarica* I. Sur l'itinéraire de la conquête avar. *Archaeologiai Értesítő* 7—9, 1946—1948. 202—207; A. KOLLAUTZ—H. MIYAKAWA: *Geschichte und Kultur eines völkerwanderungszeitlichen Nomadenvolkes* I. Klagenfurt 1970 155 ff., 165 ff.

<sup>14</sup> Theophylaktos Simokattes, *Historiae*, ed. C. DE BOOR, Lipsiae 1887. 293. Gegen die Anten entboten die Awaren 602 eine Streitmacht. Diesbezügl. s. H. W. HAUSSIG: *Theophylakts Exkurs über die skythischen Völker*. *Byzantion* 23 (1953) 408.

<sup>15</sup> Ed. LICHATSCHEW—ROMANOW, Bd. I. 14, 21 (a. 885), 23 (a. 907), 33 (a. 944). J. MARQUART: *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*. Hildesheim 1961 (1. Aufl. 1903) 189. Laut der sinnvollen etymologischen Deutung des Autors leitet sich der Name der Tiwerzen von *Túgas*, dem antiken Namen des Dnjester ab.

<sup>16</sup> Ed. Lichatschew—Romanow, Bd. I. 14 (an zwei Stellen). In der Aufzählung der Ostslawen, im Text «Slowenen» genannt, folgen die Duleben unmittelbar den Kroaten. «Die Duleben hatten ihre Wohnsitze am Bug, wo jetzt die Wolynianer (Welynjaner) leben». Gemeinsam mit den Kroaten treten sie in der Reihe jener Völker in Erscheinung, die an Igors angeblichen byzantinischen Unternehmen des Jahres 907 teilgenommen hatten (ed. Lichatschew—Romanow, Bd. I. 23 (a. 907).) Später kommen die Duleben in den Jahrbüchern nicht mehr vor, wohl aber die Kroaten noch in Verbindung mit dem Jahr 993. Ihr Siedlungsgebiet dürfte in der Tat Wolhynien gewesen sein, weil auch

lauf der Mur, im Radkersburger und Mureck-Gebiet auf.<sup>17</sup> Obwohl sich all diese Spuren auf verstreute Ortsnamen beziehen, dürften sie auf das gleiche Volk zurückzuführen sein. Hierauf deutet der Umstand, daß die Dudleben auch in diesen entfernten Gebieten als Nachbarn der Kroaten in Erscheinung treten, wie in ihrer Urheimat nördlich der Karpaten am Bugufer. Von den Dudleben der Murgegend läßt sich am ehesten annehmen, daß sie, wie die Kiewer Jahrbücher berichten, viel von den Awaren gelitten hätten, zumal ihr Siedlungsgebiet an der Westgrenze des Awarenreiches entlang strategisch wichtiger Straßen gelegen war. Einem so starken Druck wie sie konnten die in Böhmen lebenden Dudleben schwerlich ausgesetzt gewesen sein. Andernteils wissen wir, daß sich der Machtbereich Priwinas und seines Sohnes Kozel auf das gesamte Draugebiet Pannoniens erstreckte. Kozel war sogar in der Radkersburger Gegend begütert,<sup>18</sup> so daß es durchaus möglich ist, daß diese slawischen

Długosz in seiner Hist. Pol. I, 49 von ihrer Anwesenheit in Luck berichtet. In Böhmen bestätigen alte Ortsnamen ihre einstigen Niederlassungen. Über letztere und die unterschiedlichen an sie geknüpften Erläuterungen s. H. PREIDEL: Die Anfänge der slawischen Besiedlung Böhmens und Mährens II. Gräfelting bei München 1957, 56 ff. Die Ortsnamen kommen in der westslawischen Form entsprechender *-dl-* Schreibweise vor. Das ehemalige böhmische Siedlungsgebiet der Dudleben ermittelte R. TUREK: Die frühmittelalterlichen Stämmegebiete in Böhmen. Prag 1957. Der gleiche Verfasser setzte sich mit dieser Frage bald danach auf festeren Grundlagen von neuem in Bd. III der Zeitschr. Vznik a počátky Slovanů unter dem Titel Zeměpisné oblasti Čech v době hradištní, mit beigefügter Landkarte (Prag 1960, 299—309) auseinander. Vgl. noch FR. GRAUS—H. LUDAT: Siedlung und Verfassung Böhmens in der Frühzeit. Wiesbaden 1967, 20, 29, 37. Von der älteren Literatur erweist sich auch heute als recht nützlich K. VOGT: Die Burg in Böhmen bis zum Ende des 12. Jahrhunderts. Reichenberg—Leipzig 1938, 24—29. Laut den Kiewer Jahrbüchern waren die Duleben in ihrem wohynischen Siedlungsgebiet die Nachbarn der Kroaten. Auf diese gemeinsame nördliche Heimat scheint auch das gemeinsame Auftauchen der Dudleben und Kroaten in Böhmen und in der Steiermark zu deuten. Für ebenso bezeichnend hält E. ŠIMEK: Důdlebi, Volyňané, Lučané, čeští chorváté a Čechové. Sjednocení dnešní české země a vznik českého národa. Slavia Antiqua I 1948, 349 ff. das Vorkommen der Namen Volyn und Lučan in Böhmen.

<sup>17</sup> Auf dem slowenischen Gebiet der Steiermark tauchen die Duleben, wie in Böhmen, unter dem Namen Dudleben schon im 9. Jh. auf. In der Güterschenkungs- und Bestätigungsurkunde Ludwigs des Deutschen vom Jahr 860 (ed. P. KEHR MG Diplomata regum Germaniae ex stirpe Karolorum I, Berlin 1932, Nr. 102, 148) heißt jenes Salzburger Gut *ad Tudleipin*, das sich aufgrund einer auf den Namen Arnulfs gefälschten Urkunde (891: DD Arnolfi, Nr. 185, 287 *in comitatu Dudleipa*) in das untere Murtal, westlich von Radkersburg lokalisieren läßt. Der gleiche Grundbesitz tritt in der *Conversio* gelegentlich einer Kirchenweihe zutage (*in Dudleipin* c. 11, ed. Kos). Bezügl. der Lage des Gutes s. FR. POSCH: Zur Lokalisierung des in der Urkunde von 860 genannten Salzburger Besitzes. Mitteilungen der Gesellsch. f. Salzburger Landeskunde 101 (1961) 255—256. Über die steirischen Dudleben auf geschichtlicher und sprachlicher Grundlage s. L. HAUPTMANN: Politische Umwälzungen unter den Slowenen vom Ende des sechsten Jahrhunderts bis zur Mitte des neunten. Mitt. d. Instit. f. österr. Geschichtsforschung 36 (1915) 234—243. — E. KRANZMAYER: Ortsnamenbuch von Kärnten I. Klagenfurt 1956, 68—70 und 192—193. Der Verfasser erblickt in der auf die Dudleben bezügl. Angabe einer Urkunde, die über Kärnten handelt, eine irrije Lesart.

<sup>18</sup> 891: MG DD Arnolfi Nr. 185, 287: *in partibus Sclaviniensibus vero in comitatu Dudleipa vocato in loco Ruginesfeld, sicut Chocil dux quondam inibi ad opus suum habere visus est et veluti Reginger in eodem comitatu iuxta aquam, que dicitur Knesaha, in beneficium habebat*. In der Sicht des Dudleben-Problems ist es gleichgültig, daß wir von einem solchen Komitat im übrigen nichts wissen, und daß es sich dabei offenbar um eine pure Erfindung des Fälschers handelt. Vgl. H. PIRCHEGGER: Karantanien und Unterpannonien zur

Fürsten in fränkischem Auftrag auch über die Dudleben die Oberhoheit innehatten.

Laut Konstantins altslawischer Lebensbeschreibung wirkte Method eine Zeitlang an Kozels Mosaburger Hof als Erzbischof der pannonischen Diözese, welche der römischen Kurie unmittelbar unterstellt war. Außer mit der Bekehrung des Volkes zum Christentum und mit seelsorgerischen Aufgaben beschäftigte er sich vornehmlich mit jenen «Schülern», deren Erziehung ihm Kozel anvertraut hatte. Diese Schüler, etwa ein halbes Hundert, stammten vornehmlich aus der Draugegend,<sup>19</sup> so daß es durchaus möglich war, daß die Dudleben der Murgegend mit Method oder seinen Schülern Beziehungen unterhielten. Hierin glauben wir eine Verflechtung des altslawischen Erbes Methods mit den awarenzeitlichen Überlieferungen der pannonischen Dudleben zu erblicken. Dieses Erbe erlitt auch dadurch keine Schwämmerung, daß sich die Schüler Methods nach der Auflösung der pannonischen Diözese der päpstlichen Kurie (zweite Hälfte 879)<sup>20</sup> genötigt sahen, von Pannonien zunächst

Karolingerzeit. Mitt. d. Instit. f. österr. Geschichtsforschung 33 (1912) 283 ff., 294 ff. 318. Die Lage des angeblichen *comitatus* wird durch den Fluß Gnas (*Knesaha*) bestimmt. Folglich war Kozel unter den Dudleben jedenfalls begütert. Übrigens kommt die Bezeichnung *ad Ruginesfeld* schon im interpolierten Passus der falschen 885er Urkunde vor (a. a. O. 284). Aus diesen Urkunden geht nicht hervor, ob Priwina und Kozel über die Dudleben tatsächliche Herrschaft ausübten. Immerhin scheint das aufgrund der Salzburger *Conversio* mancherlei Wahrscheinlichkeit für sich zu haben, zumal der Salzburger Erzbischof Liutpram (836–859) nicht nur auf dudlebischem Gebiet bei der Gnas (*ad Keisi*) zahlreiche Kirchen einweihte, sondern auch in der Stadt Ptuj (Pettau = *ad Betobiam*) und im Pesnica-Tal (*ad Businiza*). In der Folge schreibt der Autor: *ceterisque locis ubi Priwina et sui voluerunt populi. Quae omnes temporibus Priwinae constructae sunt et consecratae a praesulibus Iuvavensibus*. Die *Continuatio Annalium Iuvavensium maximorum* (ed. MG SS XXX/2, 742) enthält unter der Jahreszahl 874 folgende Angabe: *Diotmarus archiepiscopus ecclesiam ad Petowa Chozivini comitis consecravit*. Dieser Graf Gozwin kann nicht mit Kozel identisch sein, obwohl sich die eingeweihte Kirche in Ptuj befand. Die mittelalterlichen Quellenwerke unterscheiden die beiden Namen voneinander. Dafür finden sich einige Beispiele bei TH. BITTERAU: Die Traditionen des Hochstifts Freising. München 1909. Index: *Chazili, Cozzilo, Gozzili* und neben diesen *Cozuwin, Gozwin*.

<sup>19</sup> Hierauf verweist die altslawische Konstantin-Legende c. 15, ed. FR. PASTRNEK, Prag 1902, 204; ed. *Magnae Moraviae Fontes Historici*. II. Brno 1967. 105. Vgl. FR. GRIVEC: Konstantin und Method. Wiesbaden 1960. 68.

<sup>20</sup> Für Method stellte Papst Hadrian II. (867–72) die einstige pannonische Diözese wieder her, mit dem Bischofssitz Sirmium. Vgl. Methods altslawische Lebensbeschreibung c. 8, ed. PASTRNEK 230; ed. MMFH II. 150, ferner die Briefe Papst Johannes VIII. MG Ep. VII 281, 282, 284, 286: fragm. 16, 18, 21, 23, alle vom Mai 873. Zuletzt im Juni 879 schrieb der Papst an Method: *archiepiscope Pannoniensis ecclesie*, da schon Ende Juli des gleichen Jahres Methods neuer Amtstitel als Erzbischof der mährischen Diözese auftaucht: *Zwentapulco . . . quia Methodius vester archiepiscopus ab antecessore nostro, Adriano scilicet papa ordinatus vobisque directus*. (MG Ep. VII 161, 160: Nr. 201, 200. Die Reihenfolge ist unrichtig). In dem Juni des folgenden Jahres gleichfalls an den mährischen Fürsten gerichteten Schreiben steht schon ausdrücklich: *confratre nostro Methodio reverentissimo archiepiscopo sancte ecclesie Marabensis* (MG Ep. VII 222: Nr. 255.). Da aber zwischen Mähren und Pannonien stets ein Unterschied gemacht wurde, läßt sich die in der Textfassung eingetretene Änderung nur damit erklären, daß der Heilige Stuhl im Juli 879 seinen Plan, eine von ihm selbständig verwaltete Diözese Pannonien zu errichten, endgültig fallen gelassen hatte, was offenbar mit der Gründung einer eigenen mährischen Diözese zusammenhing, zu deren Leiter der Papst in der Tat Method bestimmt hatte. Zur gleichen Zeit erhielt Sventapulk den Königstitel (MG Ep.

nach Mähren und von dort hauptsächlich nach Bulgarien abzuwandern (Ende 885 oder Anfang 886). Zu jener Zeit hatte die christliche Kirche in Bulgarien unter byzantinischer Leitung und griechischer Mitbeteiligung bereits Fuß gefaßt. Obwohl Boris und später auch sein Sohn Simeon die Flüchtlinge freundlich bei sich aufnahm, vermochten ihnen beide nur in abgelegenen Gegenden einen Wirkungskreis zuzuteilen. Die Hauptstadt Preslav selbst vermochte die slawische Kirche erst 893 oder 894 für sich zu gewinnen, was auch dort den Anstoß zur Entfaltung der slawischen Literatur, nunmehr in kyrillischer Schrift gab. In Preslav, und nicht in Ochrida entstand die altslawische Übersetzung der byzantinischen Kurzchronik des Nikephoros, deren sich auch der Verfasser der Kiewer Annalen bediente.<sup>21</sup>

Bis die Kunde von den awarischen Überlieferungen der Duleben von Pannonien nach Bulgarien und von dort nach Kiew gelangt war, hatte sie einen weiten Weg zurücklegen müssen, während dessen sie durch zahlreiche sagenhafte Elemente bereichert und aufgebauscht wurde. Solche offenbar der Phantasie entsprungene Zugaben sind beispielsweise die Berichte, die dulebischen Frauen hätten die Karren der Awaren ziehen müssen, oder die Awaren seien Riesen gewesen.<sup>22</sup> Diese mit sagenhaften Elementen verflochtene Überlieferung fand ihren endgültigen schriftlichen Niederschlag in Preslav. Die

VII 355: Stephani V. papae ep. 1; Regino, *Chronicon* a. 890 und a. 894, ed. FR. KURZE, *Hannoverae* 1890. 134, 143). Das in c. 9 der altslawischen Method-Legende dem Wort «König» vorangestellte Eigenschaftswort «mährisch» ist die willkürliche Ergänzung eines Kopisten, denn sonst wird der mährische Fürst im Text überall einfach als «Knez» tituliert. Obwohl demzufolge die pannonische Diözese vom Heiligen Stuhl erst 879 aufgelöst wurde, dürfte Method Pannonien schon früher verlassen haben. Die altslawische Method-Legende (c. 10, ed. PASTRNEK 231; ed. MMFH II. 153) verweist ausdrücklich darauf, daß Method nach seiner Befreiung aus der bayerischen Gefangenschaft nicht mehr lang bei Kožel geblieben sein kann, sondern sich nach Mähren begab. Über den Zeitpunkt der Abreise Methods nach Mähren sind sich die Forscher einig. S. P. VÁCZY: Die Anfänge der päpstlichen Politik bei den Slawen. *Archivum Europae Centro-Orientalis* VIII 1942. 388—389; FR. GRIVEC: a. W 103 ff.; P. DUTHILLEUL: *L'évangélisation des slaves. Cyrille et Méthode*. Tournai 1963. 139 ff.; V. BURR: Anmerkungen zum Konflikt zwischen Methodius und den bayerischen Bischöfen. *Cyrrillo-Methodiana*, hg. M. HELLMANN, R. OLESCH, B. STASIEWSKI, F. ZAGIBA. Köln—Graz 1964. 55—56. Neuerdings versuchte I. BOBA eine Umwertung der Quellen, *S. Moravia's History reconsidered*. The Hague 1971. 86 ff.

<sup>21</sup> FR. GRIVEC: a. W. 148 ff.

<sup>22</sup> B. ZÁSTĚROVÁ: *Avaii a dulebové s svědectví Povesti vremennich let. Vznik a počátky Slovanů III*. Prag 1960. 15 ff. Die Autorin befaßt sich eingehend mit der awarischen und dulebischen Überlieferung der Kiewer Jahrbücher und setzt sich dabei auch mit dem gegenseitigen Verhältnis des slawischen Wortes *obr* (Riese) zum Namen der Awaren *ob(b)rinb*, auseinander, wobei sie zu der Feststellung gelangt, daß die Kiewer Jahrbücher aus einer Quelle schöpften, in der das Wort in seiner Bedeutung als «Riese» vorkam. Dieses Wort hatte indessen nur bei den Westslawen Verbreitung gefunden, die längere Zeit mit den Awaren in Gemeinschaft gelebt hatten. Vgl. auch E. KRANZMAYER: a. W. I, 4, bzw. die Awaren I. 60—61. Damit scheint aber diese Frage noch immer nicht entschieden zu sein, gibt es doch auch bei den Kroaten der Küstengegend Ortsnamen Obre, Obrov, Obrovac, die vielleicht auf einstige awarische Niederlassungen deuten (FR. ŠIŠIĆ: *Geschichte der Kroaten*. Zagreb 1917. 55), ferner kommt Obrovo auch unter russischen Ortsnamen vor (M. VASMER: *Russisches etymologisches Wörterbuch* II. Heidelberg 1955. 244).

Forscher ließen sich von der Erklärung des Kiewer Annalisten irreführen, die Vernichtung der Awaren habe noch zu seiner Zeit in einem russischen Sprichwort weitergelebt. Aber nicht alles, was völkisch ist, ging aus dem Volk selbst hervor. Das gilt nicht nur für Volkstrachten, Bräuche, Speisen u. dgl. m., sondern auch für sprichwörtliche Redensarten. Im vorliegenden Fall läßt sich der kirchliche Ursprung des fraglichen Sprichwortes kaum bezweifeln, zumal man für gewöhnlich in kirchlichen Kreisen der Vergänglichkeit aller irdischen Dinge zu gedenken pflegt. So entstand auch diese Wendung: «... sie verschwanden spurlos und keiner blieb von ihnen übrig». Diese in Kiew aufgezeichnete Redensart ist aber nicht allein kirchlichen, sondern überdies bulgarisch kirchlichen Ursprungs, worauf sich aus einem an den bulgarischen Zaren Simeon gerichteten Schreiben des Patriarchen Nikolaos Mystikos von Konstantinopel (901–907, 912–925) schließen läßt, der eine führende Rolle im politischen Leben von Byzanz spielte und auch seine persönlichen Beziehungen zu dem von griechischem Geist erfüllten Simeon in den Dienst der byzantinischen Politik zu stellen bestrebt war. Im besagten Brief suchte er Simeon davon zu überzeugen, daß die starken Mauern Konstantinopels unter dem Schutz der göttlichen Vorsehung ständen, die unnachsichtlich jeden vernichtet, der es wagen würde, die Stadt zu belagern. So war es den Persern ergangen, von denen nur noch ihr Name kündet. Und auch die Awaren gingen, so heftig sie auch die Stadt bestürmten, «zugrunde und von ihrem Volk blieb nichts übrig» (*ἀλλὰ καὶ οὗτοι ἀπώλοντο, καὶ οὐδὲ λείψανον τοῦ γένους ὑφίσταται*). Dem gleichen Schicksal entgingen auch die Sarazenen nicht, alle wurden vernichtet, nur einigen wenigen gelang es, in ihre Heimat zu entkommen.<sup>23</sup> Die Redensart, «sie sind untergegangen und ihre Spur ist ausgelöscht» übertrug Nikolaos Mystikos bereits auf die Awaren. Die Textfassung stimmt genau mit dem «russischen Sprichwort» der Kiewer Jahrbücher überein. Der erwähnte Brief traf in Simeons Hof ein, wo die Leitung in die Hände jener kirchlichen Würdenträger übergegangen war, die sich um die Entfaltung des altslawischen Schrifttums bemühten.<sup>24</sup> Diese dürften zweifellos den Inhalt des Schreibens gekannt haben. In Anbetracht dieser Umstände hat die Vermutung manches für sich, die awarische Überlieferung der pannonischen Duleben hätte in der bulgarischen Hauptstadt Preslav unter der Wirkung des vom Patriarchen Nikolaos an Simeon gerichteten Schreibens jene Fassung erhalten, der man im wiederholt zitierten Text der Kiewer Jahrbücher begegnet.<sup>25</sup>

<sup>23</sup> Ed. Migne, Patr. Gr. CXI, col. 81, Nr. 10. Über die Persönlichkeit des Briefschreibers s. Gy. MORAVESIK: *Byzantinoturcica* I (2. Aufl.) 455–456.

<sup>24</sup> G. ILINSKI: *Gde, kogda, kem i s kakoju celju Glagolica byla zamenena «Kirillicej»*. *Byzantinoslavica* 3 (1931) 79–88.

<sup>25</sup> B. ZÁSTĚROVÁ: a. W., führt die Angaben über die Awaren und Duleben, die in den Kiewer Jahrbüchern (*Povest'*) enthalten sind, gleichfalls auf eine westslawische Quelle zurück, u. zw. auf eine mährischen Ursprungs, worin sie offenbar von A. A. ŠACHMATOW und N. K. NIKOLSKI beeinflusst wird, die in einigen Teilen der *Povest'* die Spuren

Die Vermittlerrolle der Method-Schüler bei Übernahme der dulebischen Überlieferung kann keinem Zweifel unterliegen, doch kann der Schauplatz dieser Übernahme nicht Mähren gewesen sein, da sich dort keine Spur der Duleben findet,<sup>26</sup> während die böhmischen Dudleben durch dichte Wälder vor den Awaren geschützt waren. Die awarische Überlieferung der Duleben hatte ihre Geburtsstätte an Kozels Hof und gelangte durch Vermittlung der Schüler Methods in die altslawische Literatur. Sie kann wegen ihrer Verflechtung mit sagenhaften Elementen in der wissenschaftlichen Polemik über das Weiterleben der Awaren nicht als dezisives Argument ins Feld geführt werden.

Wenden wir uns nunmehr den fränkischen Chroniken zu, müssen wir uns zunächst darüber im klaren sein, daß man auch von ihren Verfassern keine unbefangenen wirklichkeitsgetreue Schilderung der Ereignisse erwarten darf. Freilich kommen jene, die noch unter der unmittelbaren Wirkung der Geschehnisse standen, der Wahrheit wesentlich näher als die späteren Bearbeiter und Verfasser von Exzerpten, die, von nachträglichen Zufügungen weiterer Angaben abgesehen, den Originaltext eher verschlechterten. Die Berücksichtigung literarischer oder rhetorischer Gesichtspunkte führte zwangsläufig zu einer Verwässerung des Inhalts und zu einer Verminderung des Wahrheitsgehaltes.

Den ersten Feldzug gegen die Awaren hatte Karl der Große 791 noch persönlich geleitet. Über den ereignislosen und unblutigen Verlauf dieses Feldzuges unterrichtet uns mit entsprechender Wirklichkeitstreue der Chronist der Jahrbücher des Frankenreiches, der dem fränkischen Hof offenbar nahestand und seine Informationen unmittelbar von dort bezog. Alles deutet darauf hin, daß er die Ereignisse bald nach deren Eintreffen und Verlauf aus frischem Gedächtnis aufgezeichnet hat. Freilich hat auch er, wie überhaupt seine

eines verlorengegangenen mährischen Werkes zu erkennen glaubten, und auf deren verdienstvolle Arbeiten die Verfasser selbst auch verweist (19–20). Doch kann die in Kiew schriftlich niedergelegte awarisch-dulebische Überlieferung nicht mährischen Ursprungs sein, weil sie in diesem Fall selbstverständlich nicht an die Duleben, sondern an die Mährer anknüpfen würde, da letztere ebenso viel von den Awaren gelitten hatten wie Duleben. Der entschieden dulebische Charakter der Überlieferung deutet eher auf jenes Pannonien als ihre Wiege, wo die Duleben entlang des Unterlaufes der Mur selbst auch beheimatet waren, und wo an Kozels Hof ein beachtlicher Stab slawischer Schriftsteller heranwuchs. Damit waren die Voraussetzungen dafür gegeben, daß die dulebische Überlieferung Eingang in die altslawische Literatur fand. Vgl. B. ZÁSTĚROVÁ: Zu den Quellen der Geschichte Wolhyniens und der Duleben im 6. Jh. Byzantinische Beiträge, Berlin 1964.

<sup>26</sup> Die Stammeseinteilung der Mährer kennen wir nicht. J. POULÍK: Jižní Morava země dávných Slovanů. Brno 1948–50. 121 ff. (mit Landkarte). Hier unterscheidet der Autor anhand des einschlägigen Fundmaterials sechs Stammes-Siedlungsgebiete, die aber samt und sonders nördlich der heutigen österreichisch-mährischen Grenze lagen und nicht bis zur Donau herabreichten. Eines dieser Siedlungsgebiete war in der Umgebung von Olmütz (Olomouc) entstanden, das zweite am Mittellauf der March (Staré Město), das dritte beim Marchabschnitt um Břeclav, das vierte beim Zusammenfluß von Svratka und Dyje, das fünfte am Oberlauf der Dyje (bei Znaim = Znojmo) und das sechste in der Gegend von Brünn (Brno). Schon das Fundmaterial beweist die engen Beziehungen und die untergeordnete Stellung der Mährer zu den Awaren.



fränkischen Zeitgenossen, den Rückzug der Awaren als «Flucht» und als Beweis ihrer Schwäche ausgelegt. Daß der Feind sich nicht in einen Kampf eingelassen, sondern angesichts der fränkischen Übermacht die Streitkräfte Karls des Großen, ohne Widerstand zu leisten, in sein Land einmarschieren ließ, feierte der Chronist als entscheidenden Sieg, ohne sich freilich großen Blutvergießens und der Einbringung Gefangener, nennenswerter Beute oder der Verheerung fremder Gebiete rühmen zu können,<sup>27</sup> wovon übrigens auch die bayrische Annalistik nichts zu berichten weiß.<sup>28</sup>

Da man sich aber einen wahrhaft siegreichen Feldzug schwerlich ohne Beute, Eroberung, Gefangene und Verwüstung des Landes vorzustellen vermag, kann es auch nicht wundernehmen, daß die späteren Bearbeiter und Anfertiger von Auszügen die Wirklichkeit auf die in der Chronikliteratur übliche Art der Siegesberichte anglichen. Dank dieser mehr oder weniger absichtlichen kurialen Geschichtsklitterung wurde dann aus dem ereignislosen und unblutigen Feldzug ein richtiger Sieg nach Art der Literatur und damit Anlaß, dem Kaiser Lorbeerkränze zu flechten. «Der Großteil Pannoniens war verheert» — heißt es in Verbindung mit dem Feldzug des Jahres 791 beim Bearbeiter der fränkischen Reichsannalen.<sup>29</sup> Die wortkargen Kompilatoren erachteten nur noch soviel einer Aufzeichnung wert: 791. *Karolus rex Hunnorum regnum vastat*.<sup>30</sup> Die Annales Petaviani fügen diesem lapidaren Satz noch drei Worte hinzu: *cum praeda magna*.<sup>31</sup> Weiter geht der sonst recht verdienstvolle Verfas-

<sup>27</sup> Ann. regni Francorum a. 791, ed. FR. KURZE, Hannoverae 1895. 86, 88. Es läßt sich feststellen, daß der Annalenautor die Ereignisse unmittelbar nach ihrem Eintreffen aufzeichnete. So berichtete er unter der Jahreszahl 795 noch vom Mainzer Gerichtstag, vom sächsischen Feldzug Karls des Großen, von der Ankunft der Abgesandten des Tudun in Karls sächsischem Hauptquartier, während den persönlichen Besuch des Tudun in Aachen und die Beendigung des Sachsenfeldzugs bereits der Fortsetzer der Jahrbücher beschrieb. Noch waren die geschilderten Begebenheiten im Gange, als der Annalenteil geschrieben wurde. Diesen Eifer erbte übrigens auch der Nachfolger des vorerwähnten Verfassers. So wartete er gar nicht erst die erfolgreiche Beendigung der pannonischen Unternehmung König Pippins ab, sondern zeichnete zunächst den Bericht des ersten am Hof eintreffenden Boten auf, um dieser Meldung etwas später jene des zweiten Boten hinzuzufügen und zuletzt vom Aachener Besuch Pippins und den von ihm mitgebrachten Schätzen zu berichten. Diese Art chronologischer Aufzeichnungen gestattete freilich keine stilistisch abgerundete Schilderung der Ereignisse, erhöht aber wesentlich den Quellenwert der Annalen des Frankenreiches. Über letztere s. WATTENBACH—LEVISON: Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter. Vorzeit und Karolinger. II. Heft. Weimar 1953. 245 ff.

<sup>28</sup> Ann. Maximiniani, ed. MG SS XIII, 22. Obwohl aber auch der Verfasser der Fuldaer Jahrbücher, ein gewisser Einhard, gleichfalls aus der bayrischen Version schöpfte, heißt es bei diesem bereits: *ferro et igni devastat*. Vgl. WATTENBACH—LEVISON: a. W. II. Heft, 191, 257 über die bayrische Kompilation.

<sup>29</sup> Annales qui dicuntur Einhardi, ed. FR. KURZE 89: *ferro et igni cuncta vastantur . . . Sic peragrata ac devastata magna parte Pannoniae cum incolomi exercitu Francorum in Baioariam se recipit*. Laut WATTENBACH—LEVISON: a. W. II. Heft, 254—255 war die Umarbeitung zwischen 814 und 817 erfolgt.

<sup>30</sup> Ann. Alamannici Cont. Murbacensis, ed. MG SS I 47. Das Motiv kommt auch in anderen Quellenwerken vor: Ann. Guelferbytanorum pars altera, ed. MG SS I 45: *et devastavit terram illorum ex parte, et reversus est absque bello*; Ann. Mosellani, ed. MG SS XVI 498, irrtümlich unter der Jahreszahl 790; Ann. Sangallenses maiores, ed. MG SS I 75; Ann. Sang. breves, ebd. 65.

<sup>31</sup> Ann. Petaviani, ed. MG SS I 17.

ser der *Annales Laureshamenses*, der den Verlauf des Feldzuges in einer Weise schildert, als wäre den Awaren vom bloßen Anblick Karls des Großen und seiner gewaltigen Heeresmacht der Schreck so sehr in die Glieder gefahren, daß sie teils die Flucht ergriffen, teils sich widerstandslos gefangen nehmen oder niedermetzeln ließen. Es wurden große Schätze erbeutet und viele Gefangene gemacht, unter ihnen Frauen und Kinder, und da die Franken nirgends auf Widerstand stießen, brandschatzten und verwüsteten sie das fremde Land 52 Tage lang.<sup>22</sup>

Es wäre abwegig, sich den Verlauf des Feldzuges von 791 aufgrund der mit rhetorischen Floskeln durchsetzten Schilderung der Jahrbücher vorzustellen, wo wir doch in den *Annales regni Francorum* eine authentische Beschreibung besitzen. Es ist leicht möglich, daß einige Vorposten der Awaren den Franken in die Hände fielen. Doch die in drei Heeressäulen ostwärts marschierende gewaltige fränkische Streitmacht näherte sich schwerfällig und mit bedächtiger Langsamkeit den bewachten Grenzen des Awarenreiches und ließ dadurch allen genügend Zeit, ihre bewegliche Habe in Sicherheit zu bringen und sich selbst in den Wäldern und Mooren des Landes zu verbergen. Folglich ging es den Franken 791 ebenso, wie seinerzeit den Persern, die schließlich von der weiteren Verfolgung der Skythen Abstand nahmen und unverrichteter Dinge wieder heimkehrten. Sobald die Franken abgezogen waren und die Luft wieder rein war, kamen die Awaren aus ihren Verstecken hervor und bezogen von neuem die zeitweilig verlassenen Grenzposten, wovon die Geschichte der späteren Kämpfe zeugt. Mithin können wir uns jener Auffassung nicht anschließen, die in der während des Feldzuges erreichten Raablinie die neue Ostgrenze des Frankenreiches erblickt.<sup>23</sup>

Der Aufstand der Sachsen verhinderte einstweilen eine Wiederholung des Feldzuges von 791 und erst 795 trat im fränkisch-awarischen Krieg eine Wende ein. Innerhalb der führenden Schicht der Awaren waren zu einer tiefen Spaltung führende Zwistigkeiten ausgebrochen, die von den Franken

<sup>22</sup> Ann. Laureshamenses, ed. MG SS I 34: *incendendo et vastando terram illam, sed et preda sine mensura vel numero, et captivos viros et mulieres et parvulos innumerabilem multitudinem exinde ducebant.*

<sup>23</sup> Hinsichtlich der ausführlichen Beschreibung des Feldzuges s. B. SIMSON: a. W. II 16 ff. — Unter dem Eindruck des fränkischen Quellenmaterials mißdeuteten die Forscher die von den Awaren angewandte Taktik als Zeichen einer inneren Auflösung des Reiches, die sie zum Rückzug gezwungen hatte. Auch J. DEÉRS verdienstvolle Studie (a. W. 764 ff. und 785) bildet darin keine Ausnahme. Einen ähnlichen Standpunkt vertritt ferner H. KOLLER: a. W. 5. Die Mehrzahl der Forscher äußert sich über die 791 erreichte Raablinie, als hätte sich von diesem Zeitpunkt an das Frankenreich bis dorthin erstreckt. S. u. a. E. KLEBEL: Die Ostgrenze des Karolingischen Reiches (Neuausgabe H. KÄMPF: Die Entstehung des deutschen Reiches. Wege der Forschung I. Darmstadt 1956 2); I. ZIBERMAYR: Noricum, Baiern und Österreich. Horn 1956 (2. Aufl.) 275; FR. PFEFFER: Das Land ob der Enns. Linz 1958. 163; M. MITTERAUER: Karolingische Markgrafen im Südosten. Wien 1963. I usw. Laut J. DEÉR: a. W. 785 erstreckte sich die fränkische Ostgrenze nach 791 nicht bis zur Raab, sondern nur bis zum Wienerwald, eine Feststellung, die, wie wir sehen werden, ebenfalls ungenau ist.

geschickt ausgenützt wurden. Es braucht wohl nicht eigens betont zu werden, daß die inneren Parteikämpfe nicht von der angeblichen Niederlage im Feldzug des Jahres 791 ausgelöst wurden, vielmehr waren seitdem viele Jahre verflossen, als der Kagan gleichzeitig mit seinem Großwesir, dem Jugurus ermordet wurde, worauf sich der rangälteste awarische Stammesfürst, der Tudun Karl dem Großen unterwarf, um sich dessen Unterstützung im Kampf gegen seine inneren Widersacher zu sichern.<sup>34</sup>

Bis 795 wurden die militärischen Operationen der Franken gegen die Awaren jeweils von der Donaueggen aus geleitet, darum schlug auch Karl der Große sein Hauptquartier in Regensburg auf. Nach dem Verrat des awarischen Tudun hatte dieser bayrische Donaustützpunkt seine Bedeutung verloren und der Ausgangspunkt der weiteren Kriegshandlungen wurde nach Italien verlegt, zumal ja der Machtbereich des zu den Franken übergelaufenen Tudun nicht an das westliche Donaubecken grenzte, sondern dem Süden zu an Italien. Die 795 und 796 erzielten Überraschungserfolge der fränkischen Heere gegen den Kern des Awarenreiches finden ihre Erklärung eben in dem ihnen gewährten freien Durchzug durch das Landesgebiet des abtrünnigen Tudun.<sup>35</sup>

Welche verhängnisvolle Rolle der Verrat des Tudun in der awarischen Tragödie gespielt hat, läßt sich anhand einer chronologischen Untersuchung der einschlägigen Ereignisse am besten ermessen. Wir können uns dabei schon deshalb nicht auf die Fränkischen Reichsannalen stützen, weil eben in der fraglichen Zeitspanne 795/796 die Verfasser einander ablösten, was die richtige Reihenfolge der beschriebenen Begebenheiten einigermaßen durcheinanderbrachte. Der frühere Autor der Annalen hatte von den Ereignissen des Jahres 795 nur den sächsischen Feldzug Karls des Großen und das Eintreffen der Abgesandten des Tudun aufgezeichnet, während die Schilderung der nachfolgenden Geschehnisse bereits seinem Nachfolger überlassen blieb, der aber seinen Bericht erst mit dem Jahr 796 begann. So erklärt sich, daß einige

<sup>34</sup> Ann. regni Francorum a. 796, ed. FR. KURZE, 98. E. KLEBEL: Siedlungsgeschichte des deutschen Südostens. München 1940. 50: «Wie nach der großen Niederlage von Konstantinopel 626 führte auch diese Niederlage zu einer inneren Krise der Awaren, Ermordung des Staatsoberhauptes, Anbiederungsversuchen einzelner Machthaber an die Franken.» J. DEÉR: a. W. 760: Der Kagan und der Jugurus wurden ermordet, «wohl weil man sie für die Niederlage des Jahres 791 verantwortlich machte und darin den Schwund des Heils des Kagans erblickte». Doch wird hier übersehen, daß die inneren Zwistigkeiten nicht gleich nach dem Feldzug ausbrachen, sondern erst 795. Im Herbst dieses Jahres schickte der Tudun durch seine Abgesandten an den Kaiser eine Botschaft, während 793 das fränkische Heer sich wie früher in Bayern gesammelt hatte und von dort aus seine kriegerischen Aktionen gegen die Awaren unternahm. Ann. Petaviani, ed. MG SS I 18, a. 793: *Gloriosus rex Karolus iterum resedit Bawarios, missisque exercitibus suis, vastavitque Hunia, victorque resedit Bawarios.* Die gleiche Quelle lag den Ann. Guelferbytani Pars altera, ed. MG SS I 45, a. 793 zugrunde: *Karolus resedit Reganespuruc; inde transmisit scara sua ubi necesse fuit.* Diese Angabe fehlt bei DEÉR.

<sup>35</sup> J. DEÉR: a. W. 785—786. Die Leitung des Krieges gegen die Awaren wurde Pippin als König von Italien nicht deshalb übertragen, weil die Residenz des Kagans Italien näher war, sondern weil der Machtbereich des verräterischen Tudun an Italien grenzte.

Ereignisse des Vorjahres auf 796 datiert wurden. In diesem Zusammenhang sei bemerkt, daß das Kalenderjahr in den Annalen des Fränkischen Reiches mit Weihnachten begann.

Zum Glück blieb uns eine Gruppe von Quellenwerken erhalten, die frei sind von der chronologischen Verwirrung der fränkischen Jahrbücher. Es sind die *Annales Laureshamenses*, die *Annalium Guelferbytanorum pars altera* und die *Annales Alamannici Cont. Murbacensis a)*. Nachstehend eine Gegenüberstellung ihrer Schilderung der Ereignisse:

*Annal. Laureshamenses*

Karls des Großen sächsischer Feldzug 795

*Tunc ad Aquis palatio de terra Avarorum regulus quidam nomine Todanus ad domnum regem veniens cum comitibus suis; quem dominus rex honorifice suscepit, et baptizare iussit, et eos qui cum eo venerunt, et cum magno honore et donis eum remeare fecit ad probria.*

*Et in eo anno a parte Avarorum venerunt thesauri magna multitudo.*

*Et in ipso hieme, id est 8. Kal. Ianuar. sanctae memoriae dominus Adrianus. . . . obiit<sup>36</sup>.*

*Annal. Guelferbytani*

Sächs. Feldzug 795

*Et tunc tradiderunt se Huni et Zotan, et iterum hiemavit ad Aquis,*

*et pervenit ei thesaurus de Hunia<sup>37</sup>.*

*Annal. Alamannici a)*

Sächs. Feldzug 795

*Wandali conquisiti sunt. Et Rotanus dux de Pannonia venit ad Karolum regem ad Achas, et se ipsum dedit et patriam quem habebat et ipse baptizatus est et omnes qui cum eo venerant, et reversus est cum pace et honore in patriam suam.*

*Adrianus papa defunctus est 7. Kal. Ian.<sup>38</sup>.*

Als *Wandali* bezeichnen die *Annales Alamannici* die Awaren. Laut den zitierten Textstellen fanden die dort geschilderten Ereignisse noch vor Weihnachten 795 statt. Im Herbst des gleichen Jahres war Karl der Große noch mit dem Sachsenkrieg beschäftigt. Da traf in seinem Aachener Winterquartier der awarische Tudun ein, um ihm zu huldigen und sich mit seinem Gefolge taufen zu lassen, wonach die Schätze der geplünderten Residenz des Kagans nach Aachen gelangen. Am 25. Dezember 795 stirbt Papst Hadrian I. Laut den *Annales regni Francorum* kam es dagegen erst 796, nach Hadrians Tod und nach der Wahl Leos III. zum Überfall der von Erich, Herzog von Friaul befehligten Truppen und zur Plünderung der Kagan-Residenz. Danach berichten die *Annalen* über den Besuch des Tudun bei Karl dem Großen. Die chronologische Reihenfolge der weiter oben einander gegenübergestellten Textstellen wird durch ein Schreiben Karls des Großen bestätigt, aus dem

<sup>36</sup> MG SS I 36.

<sup>37</sup> MG SS I 45.

<sup>38</sup> MG SS I 47.

hervorgeht, daß die für Papst Hadrian bestimmten Schätze schon zum Versand vorbereitet waren, als in Aachen die Nachricht von seinem Ableben eintraf.<sup>39</sup> Auch laut zwei Gedichten Theodulfs waren die awarischen Schätze bereits vor dem Tod Hadrians im Aachener Hof eingetroffen.<sup>40</sup>

Mit all dem mußten wir uns deshalb so eingehend befassen, um die Folgen des vom Tudun begangenen Verrats in ihrer ganzen Tragweite ermessen zu können. Die textkritische Untersuchung liefert einen schlüssigen Beweis dafür, daß der Tudun zu einem früheren Zeitpunkt am Hof von Aachen vorstellig geworden war, als Erich, Herzog von Friaul, mit seiner Handvoll Streiter in der Residenz des Kagans erschien, um durch einen ebenso kühnen wie überraschenden Handstreich die dort angehäuften gewaltigen Schätze zu erbeuten. Dieses erfolgreiche Überrumpelungsmanöver wurde ganz offenkundig nur durch die freiwillige Unterwerfung des Tudun ermöglicht.<sup>41</sup> Seit 791 vermochten die Franken in dem mit mächtigem Aufwand begonnenen Awarenkrieg keinerlei Fortschritte zu erzielen, und siehe da, ganz plötzlich gelang es ihnen, in das Herz des Awarereiches, den zwischen Donau und Theiß errichteten «Awarering» mit nahezu spielerischer Leichtigkeit einzudringen und sich der seit Jahrhunderten angehäuften Schätze des Kagans zu bemächtigen.<sup>42</sup> Das kann keinesfalls Zufall gewesen, vielmehr allein dem Umstand zuzuschreiben sein, daß der Tudun als fränkischer Lehensmann der Streitmacht Erichs freien Durchzug durch sein Gebiet gestattete. Gewiß lag der Erfolg der Aktion

<sup>39</sup> MG Ep. IV 137, Nr. 93. Vgl. B. SIMSON: Jahrbücher II 106—108, 104, Anm. 2.

<sup>40</sup> MG Poetae Latini aevi Carolini I 484, Theodulfi carmina XXV. Ad Carolum regem, a. 796: *Percipe multiplices laetanti pectore gazas — Quas tibi Pannonico mittit ab orbe deus* (v. 33). Ferner das Carm. XXVI, ed. 490: v. 19: *Super sepulcrum Hadriani papae; Munera grata tibi incolumi mittenda parabam*; v. 21: *Marmora pro tuniceis proque auro flebile carmen*. Die für Papst Hadrian bestimmten Schätze stammten aus der awarischen Beute: Ann. regni Francorum a. 796, ed. FR. KURZE 98; Ann. q. d. Einhardi, ed. FR. KURZE 99.

<sup>41</sup> Das Heer wurde nicht vom Herzog von Friaul, sondern von einem slawischen Fürsten namens Wojnomir angeführt (Ann. regni Francorum a. 796, ed. FR. KURZE 98). Die späteren Quellen verbuchten das Unternehmen freilich bereits als persönlichen Erfolg des Herzogs Erich, u. a. schon die Ann. qui dicuntur Einhardi a. 796, ed. FR. KURZE 99, ferner die Ann. Fuldenses a. 796, ed. FR. KURZE 13. Die Salzburger Streitschrift (Conversio) schmückt das Ereignis noch weiter aus und spricht in c. VI — völlig unbegründet — von einem gewaltigen Heer.

<sup>42</sup> König Pippin mußte, um die Residenz des Kagans zu erreichen, die Donau überqueren, während die fliehenden Awaren jenseits der Theiß Zuflucht suchten. Diesbezügl. s. Ann. q. d. Einhardi a. 796, ed. FR. KURZE 99: *Pippinus autem Hunis trans Tizam fluvium fugatis*. Hinsichtlich des Übergangs über die Donau Ann. Laureshamenses, ed. MG SS I 37. Ein Teilnehmer am Feldzug schrieb ein Gedicht über Pippins Sieg, in dem er eine lebendige Schilderung der Verhandlungen zwischen dem am Donauufer lagernden Pippin und dem Kagan gibt (Carmen de Pippini regis victoria avarica a. 796, ed. MG Poetae Latini aevi Carolini I 116—117.) Die Residenz befand sich mithin zwischen Donau und Theiß; diese Ansicht vertritt schon B. SIMSON: a. W. II 100, ferner E. MITSCHAMÄHRHEIM: a. W. 156: «irgendwo im Gebiet der unteren Theiß», und J. DEÉR: a. W. 785. Im Gegensatz zu dieser im großen und ganzen richtigen allgemeinen Auffassung glaubt N. FERTICH: Das awarenzeitliche Gräberfeld von Pilismarót—Basaharc. Budapest 1965, 98—102 den Hauptsitz des Kagans in der Gegend des heutigen Timişoara suchen zu müssen. Ebenso schon früher E. KLEBEL: Siedlungsgesch. des deutschen Südostens. München 1940, 50.

überdies auch an der Schnelligkeit, mit der sie durchgeführt wurde, denn nur so konnte die Grenzwaŕche überrumpelt werden. Zum Schlagen blutiger Schlachten im weiteren und engeren Umkreis des «Ringes» oder zur Verheerung der awarischen Siedlungen fehlte es mithin sowohl an Zeit als auch an Gelegenheit.

Auf dem gleichen Weg, d. h. durch das Landesgebiet des Tudun, zog auch Karls des Großen Sohn Pippin aus Italien nunmehr mit großer Heeresmacht heran, hatten sich ihm doch dank den von seinem Vater getroffenen Maßnahmen auch die bayrischen und alamannischen Streitkräfte angeschlossen.<sup>43</sup> Diesmal handelte es sich nicht ausdrücklich um einen Beutezug,<sup>44</sup> vielmehr wollte Pippin den Kagan dazu bringen, sich den Franken zu ergeben. Doch statt unverzüglich die Donau zu überschreiten, die den Machtbereich des Tudun von jenem des Kagans schied, bezog das fränkische Heer am Donauufer vorerst ein befestigtes Lager. Nun begannen zwischen Pippin und dem Kagan langwierige Verhandlungen, während deren der in ihrem Lager verschanzten gewaltigen Streitmacht Pippins nur die Aufgabe zufiel, die Awaren einzuschüchtern. Eine bewaffnete Auseinandersetzung blieb auch diesmal aus. Sobald dann im Sinne der erzielten Übereinkunft Pippin die Donau überschritt, kam ihm der Kagan mit großem Gefolge entgegen, um sich und sein Land der fränkischen Lehensherrschaft zu unterstellen. Ein Teil der Awaren zog allerdings die Flucht der Unterwerfung vor, was den zur Untätigkeit verurteilten fränkischen Kriegeren willkommene Gelegenheit bot, ihre Verfolgung aufzunehmen. Gewiß gelang es nicht allen Flüchtlingen, ihren Verfolgern zu entkommen; diese gerieten entweder in Gefangenschaft oder wurden an Ort und Stelle niedergemetzelt, der Großteil machte sich jedoch nach Überquerung der Theiß aus dem Staube. Zusammenfassend läßt sich so viel sagen, daß im Sommer 796 auch Pippin ohne Blutvergießen einen Sieg für sich verbuchen konnte. Mit jenen Schätzen beladen, die ihm der Kagan als Huldigungsgabe über-

<sup>43</sup> Über den Zeitpunkt des Pippinschen Feldzuges und die Zusammensetzung seines Heeres s. Ann. Laureshamenses a. 796, ed. MG SS I 37: *In ipso aestate transmisit rex Carolus Pippinum filium suum cum suis quos in Italia secum habebat, et Pavoarios cum aliqua parte Alamanniae in finibus Avarorum.* Ähnlich beschrieben in Ann. q. d. Einhardi a. 796, ed. FR. KURZE 99 und Ann. Alamannici Cont. Murb., ed. MG SS I 48.

<sup>44</sup> J. DEÉR: a. W. 786: «795/96 rückte dagegen der Erwerb der Beute, die der Ring versprach, als Kriegsziel entschieden in den Vordergrund», eine Behauptung, deren Berechtigung nur auf das 795er Unternehmen Herzog Erichs von Friaul zutrifft, keineswegs aber auf Pippins Feldzug 796. Denn alle Schätze, die Pippin noch in diesem nachfolgenden Jahr erwarb, erhielt er zum Geschenk. S. Carmen de Pippini regis victoria avarica c. 9 und c. 10, ed. MG Poetae Latini aevi Carolini I 116. Vgl. B. SIMSON: op. cit. II 122–124 und Anm. Dadurch erklärt sich auch die vorsichtige Fassung der Jahrbücher des Frankenreiches: *et partem thesauri, quae remanserat.* Der Bearbeiter der Annalen übertreibt auch diesmal wieder in seinem Bestreben nach rhetorischer Wirkung, denn er schreibt, die Franken hätten die Residenz des Kagans zerstört und fast sämtlicher Schätze beraubt. Deshalb behauptet er auch, die nach Aachen verbrachten Schätze seien *spolia regni* (Ann. q. d. Einhardi a. 796, ed. FR. KURZE 99; Ann. regni Francorum, ed. FR. KURZE 100).

bracht hatte, kehrte er *cum pace*, wie der zeitgenössische Chronist berichtet, aus «Pannonien» heim.<sup>45</sup>

Ohne mit der hinterhältigen und durchtriebenen Schlaueit der Awaren zu rechnen, glaubten die Franken an ihren endgültigen Sieg.<sup>46</sup> Im Sinne des ausgehandelten Abkommens beließ Pippin den Kagan, der sich ihm freiwillig unterworfen hatte, in seiner Würde, wodurch sich der Tudun übervorteilt fühlte und sich noch im Herbst 796 von den Franken abkehrte.<sup>47</sup> Da die Chronik der folgenden Jahre vom Kagan schweigt, liegt die Vermutung nahe, daß sich auch er über sein Treuegelübde hinwegsetzte. In der Geschichte des Tudun ist vom Kapkan nirgends die Rede, so daß wir Grund zur Annahme haben, er sei niemals schwankend geworden und hätte die befestigten Grenzen seines awarischen Landes von der Drau bis nach Mähren auch weiterhin mit zäher Ausdauer verteidigt. 799 beriet eine Synode am Traisenufer über die Grenzziehung der Passauer Diözese.<sup>48</sup> Folglich gehörte die Traisengegend damals schon zum Hoheitsbereich der Franken, was darauf deutet, daß sie ins Donaugebiet vom Vorgelände der awarischen Grenzbefestigungen, dem sog. Niemandland Besitz ergriffen hatten. Die fränkischen Annalisten erwähnen awarische Schanzwerke bei der Mündung des Kamp in die Donau, sowie im Wienerwald *iuxta Comagenos civitatem*, d. h. bei der heutigen Stadt Tulln.<sup>49</sup>

<sup>45</sup> Ann. Alamannici Cont. Murb. a. 796, ed. MF SS I 48: *et rex Pippinus reversus est cum pace et thesauro magno in Franciam*. Auch andere Quellen sprechen von vielen Schätzen, s. B. SIMSON: a. W. II, Anm. 124.

<sup>46</sup> Bezügl. der allgemeinen Siegesstimmung s. Ann. Xantenses a. 796, ed. B. Simson 2; Ann. Maximiniani a. 796, ed. MG SS XIII 22; Ann. Iuvavenses maximi, ed. MG SS XXX/2 736. Pippin wird als Vernichter des Awarenreiches gefeiert: *a Pippino demollita* (Carmen de Pippini regis victoria avarica c. 7, ed. MG Poetae Latini aevi Carolini I 116). Alkvin pries Karl den Großen im August 796 als Besieger der Hunnen (Alcvinii epistolae Nr. 110, ed. MG Ep. IV 157).

<sup>47</sup> Ann. Guelferbytani a. 796, ed. MG SS I 45: *et iterum mentiti sunt Huni*. Vgl. B. SIMSON: a. W. II 133.

<sup>48</sup> Von der Synode wissen wir aus der *actum*-Reihe einer Urkunde des Jahres 799. S. M. HEUWIESER: Die Traditionen des Hochstifts Passau. München 1930, Nr. 46. Die mit Kommentaren versehene Neuausgabe der Urkunde: E. TRINKS: Die Urkunde von 799 (in F. JURASCHEK—W. JENNY: Die Martinskirche in Linz. Linz 1949. 82—84). Vgl. noch M. HEUWIESER: Geschichte des Bistums Passau. Passau 1939. 131, 297—298. Der Schauplatz der Synode ist umstritten, doch deutet die Bezeichnung *ad Treisma* ganz offenbar auf den Fluß Traisen.

<sup>49</sup> Ann. regni Francorum a. 791, ed. FR. KURZE 88: *de australi vero parte Danubii ad Cumeoberg, de alia vero ripa in loco, qui dicitur Camp*. — Zwei Heeressäule der fränkischen Streitmacht stießen bei den beiden genannten Orten auf das awarische Befestigungssystem. Das im Wienerwald (*Cumeoberg*) von den Awaren errichtete Schanzwerk wird vom Bearbeiter der Annalen noch genauer lokalisiert: *una super Cambum fluvium, altera iuxta Comagenos civitatem in monte Cumeoberg* (Ann. q. d. Einhardi a. 791, ed. FR. KURZE 89). *Comagenis* war ein Stützpunkt der römischen Donauflotte und mit dem heutigen Tulln identisch. S. G. PASCHER: Römische Siedlungen und Straßen im Limesgebiet zwischen Enns und Leitha. Wien 1949. 153 ff. Der Brückenkopf der Befestigungsanlage befand sich mithin bei Tulln. Die ehemalige römische Straße wick von der heutigen ab und erreichte über Murstett die Uferstraße unmittelbar bei Tulln. Über diese Uferstraße marschierten die Franken auf, so daß sie sich in der Tat bei Tulln den Straßensperren der Awaren gegenübersehen, was freilich das Vorhandensein einer zweiten oder auch dritten Verteidigungslinie keineswegs ausschließt. S. H. MITSCHA-MÄRHEIM: Gab es

Da aber Tulln bei der Mündung der Großen Tulln an deren rechtem Ufer liegt, schmiegteten sich die awarischen Grenzbefestigungen höchstwahrscheinlich eben diesem Flußbett an und zogen sich von dort zur Höhe des Wienerwaldes empor.<sup>50</sup> Gegenüber dieser awarischen Verteidigungslinie befestigten die Franken das linke Traisenufer mit einer Reihe wehrhafter Burgen.<sup>51</sup> Wir glauben daher mit Recht den Schauplatz der Grenzkonflikte zwischen die genannten beiden Flußläufe verlegen zu können.

Awarenringe in Niederösterreich? Jahrb. f. Landeskunde von Niederösterreich. 27 (1938) 28, bei der Ortschaft St. Andrä. Es ist kein Zufall, daß der karolingerzeitliche Name des Wienerwaldes gerade entlang der beiden wichtigsten Straßen als Orts- bzw. Bergname (Kumenberg, Kaumberg) erhalten blieb. Der Name Wienerwald geht frühestens auf das erste Viertel des 14. Jhs. zurück (1324). S. A. MAIDHOF: Die Passauer Urbare I 1933 449, 178. Vgl. H. KOLLER: Der «mons Comagenus». Mitteilungen des Inst. f. österr. Geschichtsforschung 71 (1963) 237 ff.

<sup>50</sup> Den Verlauf der awarischen und ungarischen Verteidigungsanlagen umriß anhand der Ortsnamen und Fundumstände R. BÜTTNER: Befestigungsanlagen im Wienerwald um die Jahrtausendwende. Österr. Akad. der Wiss. Phil.-hist. Kl. Anzeiger 93 (1956) Wien 1957. 320–344. Bedauerlicherweise entging dem Autor die Ortsbestimmung der Ann. q. d. Einhardi, denn sonst hätte er schwerlich geschrieben: «Damals [um 700] mag der Hauptkamm des Wienerwaldes befestigt worden sein, während das westlich anschließende Gebiet bis zur Enns nur als Vorfeld des awarischen Reiches anzusehen ist» (a. a. O 323). Die befestigte Grenzlinie der Awaren folgte dem rechten Ufer der Großen Tulln von deren Quelle bis zu ihrer Mündung, während sich die vom Autor genannte Befestigungsanlage nur bis Buchberg nach dem Tal der Großen Tulln ausrichtete, von dort nach rechts abbog und auf der Westseite des Wienerwaldes zur Donau weiterführte, die sie bei Burg Greifenstein erreichte. Den Kamm des Wienerwaldes hatten nicht die Awaren, sondern die Ungarn in den ersten Regierungsjahren des Fürsten Géza befestigt, vielleicht eben im Sinne des Quedlinburger Übereinkommens (973). Vor seinem Regierungsantritt fiel nur das «Niemandland», das sich von der Enns bis zur Traisen erstreckte, in den Machtbereich des wiedererstehenden Deutschen Reiches. S. M. HEUWIESER: Die Traditionen . . . Nr. 92. 972: DD O I, Nr. 423 und DD O II, Nr. 27. Zwischen 985 und 991 werden die Rechte der Passauer Diözese hingegen bis zum Kamm des Wienerwaldes anerkannt: *usque in cacumen montis Comageni et ita usque ad Hangintenstein*. S. M. HEUWIESER: Die Traditionen . . . Nr. 92. Das Zehntenrecht *inter Anesum fluvium et Comagenum montem* (ibid. Nr. 93). Das zuvor genannte *Hangintenstein* ist der heutige Greifensteiner Sporn. Dem erwähnten Übereinkommen entsprechend nahmen die Ungarn auch ihre Verteidigungslinie auf dem Nordufer der Donau zurück und errichteten ihre neuen Befestigungsanlagen etwas westlich von Stockerau: *ultra Danubium usque ad Marevinos terminos* . . . *usque ad Mochinle*. Letzteres entspricht laut K. LECHNER dem heutigen Zögersdorf westlich von Stockerau. 985–991: M. HEUWIESER: Die Traditionen . . . Nr. 92. Vermutlich endete die ungarische Verteidigungslinie, wie vordem die awarische, ursprünglich bei Tulln. Hierüber s. I. ZIBERMAYR: Norieum 1956 373 ff.; K. LECHNER: Urgeschichtliche Bodendenkmäler in mittelalterlichen Urkunden. Mitt. d. Inst. f. österr. Geschichtsforschung 60 (1952) 97 ff.; *idem*: Die territoriale Entwicklung von Mark und Herzogtum Österreich. Unsere Heimat 24 (1953) 35–45. Der entlang dem Hauptkamm des Wienerwaldes errichtete Befestigungsgürtel konnte schon deshalb kein awarischer gewesen sein, weil die bei der Ortschaft St. Andrä zum Vorschein gelangten Funde erst aus dem 10.–11. Jh. stammen. S. H. MITSCHA-MÄRHEIM: a. W. 1938 28.

<sup>51</sup> Über Ausmaß und Bedeutung des am Traisen-Ufer angelegten Befestigungsgürtels vermittelt der Umstand einen anschaulichen Begriff, daß an seinem Ausbau während des ganzen 9. Jahrhunderts gearbeitet wurde. Die bekanntesten Burgen dieser Verteidigungslinie sind die den Donauübergang kontrollierende Traisenburg, ferner Hollenburg zur Verteidigung des Verwaltungssitzes Mautern, die am Eingang zum Perschling-Tal erbaute Herzogenburg und die das Gölsen- und Triesting-Tal beherrschende Wilhelmsburg. S. hierüber die gründliche Studie von H. L. WERNECK: Grundlagen zur Frühgeschichte zwischen Dunkelsteiner Wald und Unterlauf der Großen Tulln. 1955. 88–94, mit Landkarte.



Dennoch versuchten die Franken die Entscheidung nicht auf diesem Kriegsschauplatz, sondern südlich der Drau dem treubruchigen Tudun gegenüber zu erzwingen. Als Herren der Küstengegend wären sie in den Besitz eines geeigneten militärischen Operationsterrains nicht nur gegen die Awaren, sondern gegebenenfalls auch gegen Byzanz gelangt. Wieder war es Herzog Erich von Friaul, der an der Spitze der in Italien stationierten Franken und «Langobarden» einen glänzenden Sieg über die «Hunnen» errang. Wird auch der Name des Tudun in den einschlägigen Quellen nicht genannt, wollte man zweifellos ihn für seinen Treubruch des Vorjahres züchtigen. Hierauf schickten die Awaren an Karl den Großen Abgesandte mit kostbaren Geschenken.<sup>52</sup> Doch war der Erfolg der Franken auch diesmal nicht von Dauer, denn 798 brachen die Awaren von neuem die beschworene Treue.<sup>53</sup> Nun griff Herzog Erich von Friaul her, der Praefekt Gerold aus Bayern den Tudun an, um seinen Widerstand endgültig zu brechen, doch in diesem Kampf, in dem sie sich des ungetreuen Awaren bemächtigen wollten, verloren beide ihr Leben (799).<sup>54</sup>

Versuchen wir nunmehr den Schauplatz der fränkisch-awarischen Kämpfe zu lokalisieren. Nur von Erich, nicht aber Gerold wissen wir, wo er den Tod fand. Er war an der Grenze des Küstenlandes Liburnien, in dem Städtchen *Tarsatica* (heute Trsat bei Rijeka) in einen Hinterhalt gefallen. Istrien war schon vor Beginn des Awarenkrieges in fränkischem Besitz, folglich ereilte Erich der Tod unmittelbar nach Überschreiten der Grenze. Daraus folgt, daß das südliche Landesgebiet des Tudun, in nächster Nähe der Landesgrenzen Schauplatz des blutigen Zusammenstoßes gewesen war.<sup>55</sup>

<sup>52</sup> Ann. Guelferbytanorum pars altera a. 797, ed. MG SS I 45; Ann. Alamannici Cont. Murb. a. 797, ed. MG SS I 48 bzw. ed. Henking 243. Über die Bestrafung des Tudun Ann. q. d. Einhardi a. 796 und a. 797, ed. FR.KURZE 101, 103. Vgl. ferner Ann. regni Francorum a. 797, ed. FR. KURZE 102 und B. SIMSON: a. W. II 133.

<sup>53</sup> Ann. Alamannici Cont. Murb. a. 798, ed. MG SS I 48, bzw. ed. HENKING 243: *Wandali mentiti sunt*. Unter «Wandalen» sind die Awaren zu verstehen. Auf diesen «Aufstand» verweisen auch die Jahrbücher des Frankenreiches, a. 799: *Eodem anno gens Avarum a fide, quam promiserat, defecit* (ed. Fr. Kurze 108)

<sup>54</sup> Eines der bezeichnenden Merkmale der fränkischen Kriegführung war der gleichzeitige Angriff von zwei oder auch von drei Seiten. Deshalb vermuten wir einen Zusammenhang zwischen Erichs und Gerolds Feldzug. Vom Tod der beiden Feldherren berichten fast alle Jahrbücher, aber am ausführlichsten die Einhardi Vita Karoli M. c. 13, ed. O. HOLDER-EGGER 16 und der Versus Paulini de Henrico duce, ed. MG Poetae Lat. Carol. I 131 – 133; ferner die Ann. regni Francorum a. 799, ed. FR.KURZE 108; die Ann. q. d. Einhardi a. 799, ed. FR. KURZE 109; Ann. Mettenses Priores a. 799, ed. B. SIMSON 84; Ann. Maximiniani a. 799, ed. MG SS XIII 22; Ann. Guelf. pars altera, ed. MG SS I 45; Ann. Alaman. Cont. Murb. a 799, ed. MG SS I 48. Das Bildnis der beiden Heerführer bei J. B. ROSS: Two neglected paladins of Charlemagne: Erich of Friuli and Gerold of Bavaria. Speculum 20 (1945) 212 – 235.

<sup>55</sup> Liburnia hieß der Antike der Küstenstrich der Adria von der Halbinsel Istrien bis zum Fluß *Tivius* (Krka), im Frühmittelalter aber nur noch der bis zur Stadt *Nona* (Nin) reichende Abschnitt. Mitte des 8. Jahrhunderts war Istrien bestimmt noch langobardischer Besitz, und gelangte nach Eroberung der Lombardei in die Hände der Franken. Die Grenze zwischen Istrien und Liburnia verlief entlang dem Fluß *Arsia*, so daß beispielsweise Albona bereits zu Liburnia gehörte. Vgl. Ravennatis Anonymi Cosmographia, ed. Pinder et Parthey. Berolini 1860, 223. Herzog Erich wurde getötet, als er sich von fränkischem Gebiet in das awarische — früher byzantinische — Liburnia begab. Er

Ein ähnliches Bild bietet sich uns am bayrischen Grenzabschnitt. In einem Salzburger Jahrbuch, das uns nur fragmentarisch erhalten blieb, liest man von einer erbitterten Schlacht *ad castellum Guntionis* zwischen Franken und Awaren im Jahr 802, in der Cadaloc und Goteram nebst vielen anderen, bayrischen Rittern den Tod fanden.<sup>56</sup> Der Genitiv deutet auf die Ableitung des Burgnamens von einem Personennamen, wie sie nicht unter den Awaren sondern bei den Franken üblich waren. So hieß beispielsweise ein Bischof von Worms (872).<sup>57</sup> Der fränkische Namensgeber der Burg war entweder deren

starb im heutigen Trsat (Tersatto), nicht aber im antiken *Tarsatica*, weil letztere Stadt mit dem heutigen Rijeka (Fiume) identisch ist. — Hierüber s. A. DEGRASSI: *Il confine nord-orientale dell' Italia Romana*. Bern 1954 106 ff., ferner D. A. BULLOUGH: *The Countries of the Regnum Italiae in the Carolingian Period (774—888): A Topographical Study*. Papers of the British School at Rome 1955, 162. B. SIMSON: a. W. II 195 erblickt in Liburnia byzantinisches Gebiet, offenbar irrtümlicherweise, war doch laut den Ann. regni Francorum a. 806, ed. FR. KÜRZE 120—121 nur Dalmatien 806 unter fränkische Herrschaft gelangt, nicht aber Liburnia, das schon früher fränkischen Besitz bildete. Ebenso unrichtig ist die von L. VOINOVITCH: *Histoire de Dalmatie*. Paris 1934 (2. Aufl.) I 266 vertretene Auffassung von Liburnia vor 800, das, wie er behauptet, schon damals unter fränkische Herrschaft gelangt war. Laut den Jahrbüchern des Frankenreiches und Einhards Biographie Karls des Großen ereilte Herzog Erich der Tod *iuxta Tharsaticam* laut den Ann. Maximiniani *in Tarsatica*, weshalb manche Forscher glauben, Erich sei von den Einwohnern nicht innerhalb der Stadt, sondern in deren Gemarkung in den Hinterhalt gelockt worden. Im mittelalterlichen Latein wird aber *iuxta* auch statt *in* gebraucht, so daß aufgrund der in den Ann. Maximiniani enthaltenen Angabe eine Übersetzung der in den erwähnten Quellen verwendeten Bezeichnung *iuxta* mit *in* durchaus statthaft erscheint. Obwohl an Erichs Tod die Bürger der Stadt schuld waren, wird der Herzog in den Annalen des Frankenreiches, aber auch in Einhards Lebensbeschreibung Karls des Großen unter den Opfern des Awarenkrieges angeführt. Daraus folgt unseres Erachtens, daß sich Liburnia 799 noch in awarischem Besitz befand.

<sup>56</sup> Ann. s. Finimerammi maiores a. 802 MG SS XXX/2 737: *Cadaloc et Gotehrammus seu ceteri multi interferti fuerunt ad castellum Guntionis*. Vgl. B. SIMSON: a. W. II 284.

<sup>57</sup> Ann. Xantenses, ed. B. SIMSON 31: *Guntio episcopus Vangionensis obiit* (a. 872). S. auch E. FÖRSTEMANN: *Altdeutsches Namenbuch I* 1856, 556—557, unter den Stichwörtern *Guntio*, *Gunzio*, *Gunzi*, *Cunzi*. Die Frage des Autors, «gehört Guntio zu Gunzo?» müssen wir entschieden bejahen, kommt doch der besagte Bischof von Worms 858 als königlicher Abgesandter unter dem Namen *Gunzo* vor (MG DD regum Germ. ex stirpe Karoli I Nr. 92, p. 133/10). *Gunzo*: E. FÖRSTEMANN: a. W. I. 557. Die in der zitierten Quelle verwendete Bezeichnung *ad castellum Guntionis* ist die lateinische Übersetzung eines deutschen Ortsnamens, der vermutlich *Gunzenburg* oder *Gunzenberg* gelautet haben mag, zumal es sich aufgrund der lateinischen Namensform um einen der mit dem Genitiv gebildeten Ortsnamen handelt. Vgl. E. FÖRSTEMANN: a. W. II 1872 (2. Aufl.) 677: *Gunzenaha* a. 1012 (Gunzenau, südwestl. von Fulda), *Gunzinheim* 8. Jh. (Gonsenheim); *Gunzenheim* (868: MG DD reg. Germ. ex stirpe Karol. I Nr. 126, p. 176/25); *Gunzenhusen*, 9. Jh. (Gunzenhausen), E. FÖRSTEMANN: a. W. II 677; Böhmer-Mühlbacher Nr. 781), *der Gunzenberg* (E. KRANZMAYER: *Ortsnamenbuch von Kärnten II* 95) usw. Die fragliche Burg kann mit dem westungarischen Güns (Kőszeg) nicht identisch sein, da dieses seinen Namen von dem an ihm vorbeifließenden Fließchen erhielt und überdies gegenteiligenfalls deutsch *Gunzenberg* oder *Gunzenburg* hieße. Vgl. J. MELICH: A honfoglaláskori Magyarországnak (Das landnahmezeitliche Ungarn) Budapest 1929. 404; W. STEINHAUSER: *Die Ortsnamen des Burgenlandes*. Mitteilungen d. Inst. f. österr. Geschichtsforsch. 45 (1931) 319—320. Trotzdem hält sich die Identifizierung mit der Burg Güns auch weiterhin in der Fachliteratur, s. FR. PFEFFER: *Das Land ob der Enns* 165; M. MITTERAUER: *Kar. Markgrafen* 61; K. REINDEL: *Bayern im Karolingerreich* 230. E. KLEBEL: *Probleme der bayerischen Verfassungsgeschichte*. München 1957, 159 Ann. 59 setzt es Günzburg gleich, ohne zu beachten, daß dieses und der gleichnamige Fluß ihren Namen noch von den Kelten geerbt hatten. S. A. HOLDER: *Alt-celtischer Sprachschatz*. Leipzig 1896. I. 2044: *Guntia*. Es ist mit einem römischen Militärstützpunkt in Rätien identisch.

Eigner oder Burghauptmann. Zweifellos bildete die Burg ein Glied der fränkischen Befestigungsanlagen, vielleicht in deren vorderster Linie. Und weil sich die Schlacht in einem bayrischen Quellenwerk verzeichnet findet, muß die Burg irgendwo an der bayrischen Grenze gestanden haben, was auch daraus hervorgeht, daß die dem Namen nach genannten, in der Schlacht gefallenen Cadaloc und Goteram bekannte Markgrafen des östlichen bayrischen Grenzgebietes waren. Zwar unterstanden beide dem bayrischen Praefectus, doch stand Goteram, der die Grenzgrafschaft im Donaugebiet verwaltete, auf der Rangleiter über dem Comes Cadaloc, dem die Obhut der sogenannten Karantanischen Gebirgslandschaft der Alpen anvertraut war.<sup>58</sup> Wenn sie mithin beide in der gleichen Schlacht fielen, müssen an dieser die Streitkräfte beider Grenzgrafschaften beteiligt gewesen sein. Vermutlich ging der Angriff von den Bayern aus, und umso schimpflicher waren für sie die schweren Verluste.

Die zeitgenössischen fränkischen Quellen und aufgrund ihrer Schilderung der Ereignisse auch deren neuzeitliche Bearbeiter erblicken in den Awaren einfach wortbrüchige Aufrührer und erwecken dadurch den Eindruck, als wäre die fränkische Oberhoheit über das Awarenreich schon seit der Unterwerfung des Tudun im Jahr 795 endgültig gefestigt gewesen. Zwar lehnten sich die Awaren — oder einzelne Gruppen der Awaren — von Zeit zu Zeit gegen die Fremdherren auf, doch wurden sie von den aufgebotenen «Ordnungstruppen» rasch wieder eines Besseren belehrt. Die selbstgewollte Unter-

<sup>58</sup> M. MITTERAUER: Karol. Markgrafen 2—7. Laut Ansicht des Verfassers stand Goteram dem Traungau vor, während der gemeinsam mit ihm genannte Cadaloc das ehemalige awarische Gebiet zwischen der Enns und dem Wienerwald verwaltete. Dieser Erklärung können wir uns nicht anschließen. Zur Zeit des selbständigen bayerischen Herzogtums versah der Traungau den Schutz der Ostgrenze. Diese Aufgabe behielt er auch nach Erweiterung des Gaubietes um einen neuen Landstrich zufolge der awarischen Eroberungen. Deshalb ist die Gegenüberstellung des Traungaus mit der Gegend zwischen Enns und Wienerwald auf alle Fälle abwegig. Andererseits teilten sich in der Verteidigung der Ostgrenze schon seit der 788 erfolgten Neuregelung jeweils zwei Grafen. S. Ann. regni Francorum a. 788, ed. FR. KURZE 82, 84: *fuertunt ibi missi domini regis Caroli Grahamannus et Audacrus . . . rex Carolus . . . ibi fines vel marcas Baioariorum disposuit, quomodo salvas Domino protegente contra iamdictos Avaros esse potuissent*; Ann. Laureshamenses a. 788, ed. MG SS I 34; Ann. Maximiniani a. 788, ed. MG SS XIII 22. Angesichts der späteren Entwicklung kann es als gewiß gelten, daß die beiden Grafen ihren Aufgabenbereich unter sich dem zu verteidigenden Gebiet nach aufteilten. Graman fiel der Traungau zu, Otachar die Karantan genannte Alpengegend. Graman behielt sein Amt auch 788—791 bei, sein Gefährte war aber zu jener Zeit nicht mehr Otachar, sondern Chadolus, der offenbar mit dem 802 auf dem Schlachtfeld gefallenen Cadaloc identisch ist. S. M. HEUWIESER: Die Traditionen . . . Nr. 45. Richtig datiert wurde die Urkunde von M. MITTERAUER: a. W. 2, Anm. 4. Neben Graman konnte nicht auch noch Cadaloc mit der Verteidigung des Traungaus beauftragt gewesen sein; er war offenbar der Graf des Karantangebietes. Wenn sich folglich an seiner Seite statt Gramans Goteram befand, dann fiel dieser Goteram als Markgraf des Traungaus und der zugehörigen Donaugegend in der Schlacht des Jahres 802. Unsere Schlußfolgerung bekräftigt die in der *Conversio* c. 10 (ed. Kos 135) enthaltene Angabe über den Markgrafenrang Goterams sowie darüber, daß die slawischen Fürsten Kärntens den Markgrafen Gehorsam schuldeten (*qui comitibus praefatis subditi fuerunt ad seruitium imperatoris*). Die Aufsicht über die slawischen Fürsten von Sisek hatte der Herzog von Friaul inne. S. Ann. regni Francorum a. 818, ed. FR. KURZE 149.

werfung der Awaren im Jahr 803 erscheint in diesem Licht in der Tat als letzte Etappe eines inneren Auflösungsprozesses.

Untersuchen wir aber die tatsächlichen Machtverhältnisse etwas genauer, erweist sich diese typisch juristische Auffassung als unhaltbar.

Die von den Franken erzielten Erfolge wurden nur durch den Verrat des Tudun ermöglicht. Sobald sich letzterer wieder gegen seine Schutzherrn wandte, war es mit der fränkischen Oberhoheit zu Ende. Die Kämpfe flammten an der inneren Grenzlinie des Awarereiches von neuem auf und verursachten den fränkischen Angreifern empfindliche Verluste. Wenn auch die Franken aus diesen Kämpfen zuweilen als Sieger hervorgingen, wurden die letzten Schlachten dennoch im Vorgelände der Schanzen geschlagen, wie etwa 802 *ad castellum Guntionis*. Untersucht man den Verlauf der kriegerischen Auseinandersetzungen während der Zeitspanne 796—803, findet man keine Spur eines Nachlassens der Kampfbereitschaft, einer Kriegsmüdigkeit bei den Awaren. Deshalb darf man in den fränkischen siegreichen Feldzügen der Jahre 791 und 795/96 kein Zeichen einer Verweichlichung oder eines politischen Zersetzungsprozesses erblicken. 791 entschieden sich die Awaren angesichts der fränkischen Übermacht für eine Rückzugstaktik, ebenso wie einst die Skythen den Persern gegenüber und später Kutusow im Napoleonischen Rußlandfeldzug. Dadurch gelangten die Franken zu einem mühelosen Sieg, der ihnen nichts einbrachte. Zuzufolge des inneren Parteihaders hatte sich der Tudun aus freien Stücken unterworfen und ebenso ohne Kampf und Blutvergießen dann auch der Kagan. Weder das awarische Volk, noch ihr Land hatten darunter zu leiden. Sobald aber die internen Zwistigkeiten beigelegt waren und der Tudun von neuem den Kampf gegen die Franken aufnahm, erwies sich die awarische Verteidigung als äußerst wirksam und konnte von den Franken nicht ernsthaft erschüttert werden. Daß die Awaren im Westen schließlich doch die Waffen streckten, war keineswegs das Ergebnis eines fränkischen Sieges, vielmehr die Folge des unerwarteten Angriffes Krum Khans.

All dies widerspricht jener herkömmlichen Auffassung, die den Sturz des Awarereiches einem fränkischen Sieg zuschreibt. Immerhin gibt die Mehrzahl der Forscher zu, Karl der Große habe einen leichten Sieg über die Awaren errungen, da diese ohnedies schon reif für den Untergang waren, wobei sie sich auf einige zeitgenössische Quellen zu stützen pflegt. Solche Quellen gibt es in der Tat, nur fragt es sich, inwiefern man ihnen Glauben schenken darf. Deshalb muß man jedes ihrer Worte einer textkritischen Prüfung unterziehen.

Besonders auffallend ist die nachträgliche rhetorische Zurechtmachung der Ereignisberichte, stellt man jene Texte einander gegenüber, die sich mit Pippins Feldzug 796 befassen. Der Autor der *Annales regni Francorum* zeichnete die vom Kriegsschauplatz eingetroffenen Nachrichten noch gleichsam «im Rohzustand» auf, ohne aus eigenem etwas beizufügen. Pippin sandte

seinem Vater nach Sachsen zunächst eine Botschaft, er hätte sich mit dem Kagan und dessen Gefolge außerhalb der Kaganresidenz getroffen. Sein zweiter Kurier meldete bereits Pippins Anwesenheit im Ring. Diese lapidare Berichterstattung ohne verbindende Worte und lückenfüllende Ausschmückungen zeugt vom unmittelbaren Aufzeichnen der frisch eingetroffenen Nachrichten. Schließlich vermerkt der Verfasser der Annalen noch, daß sich Karl der Große bereits in sein Aachener Winterquartier begeben hatte, als Pippin mit den vom Kagan mitgebrachten Schätzen bei ihm eintraf.<sup>59</sup> Der Bearbeiter der Reichsannalen bog den Grundtext der rhetorischen Vortragsweise zuliebe auch diesmal ab. Falls man ihm Glauben schenken wollte, hätte Pippin den Sitz des Kagans nahezu vollständig geplündert (*direptis pene omnibus Hunorum opibus*) und hätte sich mit den auf diese Art erbeuteten Schätzen (*spolia regni*) zu seinem Vater begeben, nachdem er zuvor die Residenz des Kagans dem Erdboden gleich gemacht hatte (*ex toto destructa*).<sup>60</sup> All das klingt höchst unglaubwürdig und wird außer von der einschlägigen Textstelle der *Annales regni Francorum* auch vom Preislied auf Pippins Sieg über die Awaren widerlegt, einer als Augenzeugenbericht durchaus authentischen Quelle, in der ausdrücklich betont wird, Pippin hätte die besagten Schätze vom Kagan zum Geschenk bekommen.<sup>61</sup> Auch die Verheerung der Kagan-Residenz ist völlig aus der Luft gegriffen, denn davon findet sich weder im Grundtext der Annalen, noch beim gut unterrichteten Verfasser des erwähnten Preisliedes die geringste Spur. Da, wie wir sahen, zwischen Pippin und dem Kagan eine friedliche Verständigung zustande gekommen war, kann es unseres Erachtens auch zu keiner gewaltsamen Aktion gegen den Sitz des Kagans oder gar zu dessen Zerstörung gekommen sein.<sup>62</sup>

Als Einhard seine Lebensgeschichte Karls des Großen in Angriff nahm (nach 833), bediente er sich bereits dieses nachträglich bearbeiteten, verfälschten und mit Unwahrheiten gespickten Exemplars der Annalen des Frankenreiches. Als ein vom Karls des Großen Nachfolger beiseite gestellter Mann suchte er den zeitgenössischen Lesern die Erinnerung an die segensreiche Herrschaft und die überragende Persönlichkeit des großen Vorgängers auf dem Thron des geeinten Frankenreiches wach zu rufen, um ihnen den Verfall des Reiches unter dem unwürdigen Nachfolger umso deutlicher vor Augen zu führen. Diese Absicht verleitete ihn dann dazu, den Bearbeiter der Annalen an weiteren rhetorischen Ausschmückungen und dramatischen

<sup>59</sup> Ann. regni Francorum a. 796, ed. FR. KÜRZE 98, 100.

<sup>60</sup> Ann. q. d. Einhardi a. 796, ed. FR. KÜRZE 99.

<sup>61</sup> Carmen de Pippini regis victoria avarica a. 796 c. 9 und c. 10, ed. MG Poetae Latini aevi Carolini I. 116. Vgl. B. SIMSON: a. W. II 122—123, 124 und Anm. Vgl. auch weiter oben Anm. 44.

<sup>62</sup> Bezeichnend für die allgemein verbreitete Auffassung sind u. a. A. KOLLAUTZ: Die Awaren. Saeculum 5 (1954) 168 ff. sowie J. DEÉR: Karl d. Gr. u. der Untergang des Awarenreiches 765.

Effekten noch überbieten, wobei ihm die panegyrische Vortragsweise der antiken Kaiserbiographien als nachahmenswertes Beispiel vorschwebte.<sup>63</sup> Um Karls des Großen Sieg in einem noch grelleren Licht erscheinen zu lassen und noch triumphaler zu gestalten, läßt er ihn gleichsam bis zum Knie in awarischem Blut waten. Kritiklos übernimmt er den jeder Grundlage entbehrenden Bericht des Annalen-Bearbeiters von der Vernichtung der Kagan-Residenz und fügt diesem Bild der Verwüstung als neuen düsteren Farbton aus eigenem hinzu, «die ganze Führerschicht der Awaren und ihr guter Ruf seien untergegangen». Nach seiner Ansicht hätte der fränkische Feldzug Pannonien in eine entvölkerte Einöde verwandelt. Wir wissen jedoch, daß dieses düstere Bild der pannonischen Wüste dazu angetan war, der Lichtgestalt Karls des Großen als wirkungsvoller Hintergrund zu dienen.

Diese Einstellung Karls des Großen als «siegreichen Cäsars» mutet um so seltsamer an, als wir die wahre Ursache des Untergangs des Awarenreiches aus dem erwähnten griechischen Quellenwerk kennen. Die entscheidende Niederlage erlitten die Awaren durch Krum Khan, der mit seinen Bulgaren in die «Mitte» des Awarenreiches vorgestoßen war und dem Kernstamm samt dem Ostteil den tödlichen Streich versetzt hatte.<sup>64</sup> Dieses Unheil löste bei den westlich der Donau ansässigen Awaren einen solchen Schock aus, daß sie sich unter diesen Umständen in ihrer Existenz gefährdet sahen und freiwillig Karl dem Großen unterwarfen. Nicht die fränkischen Waffen brachen ihren Widerstand, vielmehr die Erkenntnis, daß ihr Reich vernichtet war. Sie sandten Friedensboten zu den Franken und diesmal meinten sie es ernst mit ihrer Unterwerfung. So verzichteten sie mehr oder weniger freiwillig auf ihre Unabhängigkeit und anerkannten als tributpflichtige Vasallen die Oberhoheit des Frankenreiches. Halten wir nach all dem noch einmal mit aller Entschiedenheit fest, daß die Franken ihren Sieg über die Awaren 803 kampflös errungen haben.<sup>65</sup>

<sup>63</sup> Daß Einhard bereits die umgearbeiteten Reichsjahrbücher benützte, geht aus einer äußerst lehrreichen Übersicht über den Entwicklungsgang und das Ergebnis der einschlägigen Forschung hervor, wie er uns von WATTENBACH—LEVISON: Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter. Vorzeit u. Karolinger. Heft II. 254 ff. geboten wird. Über die Entstehungszeit und antiken Vorbilder der Vita sowie über Einhard als Autor a. a. O. 272—277.

<sup>64</sup> Bezeichnend für die fränkischen Annalenaufsteller ist ihr tiefes Schweigen über Krum Khans Sieg. S. auch weiter oben Anm. 1.

<sup>65</sup> In der Geschichte der Awaren war 803 das Schicksalsjahr der Entscheidung, eine Erkenntnis, die von der irrigen Auffassung verdrängt wurde, daß die Awaren schon 791, spätestens aber 796 in das Fränkische Reich einverleibt worden seien, so daß das Jahr 803 nur noch das Ende der Aufstände, nicht aber den Anfang ihrer tatsächlichen Unterwerfung bezeichnete. In seinem ausgezeichneten Geschichtswerk verweist B. SIMON: a. W. II 296—299 gleichsam nur am Rande darauf, daß Karl der Große in den awarischen und südslawischen Gebieten «die Verhältnisse neu ordnete». H. KOLLER: Die Awarenkriege Karls des Großen 7 meint im «Frieden» des Jahres 803, in dem Karl auf jede weitere Gebietserweiterung verzichtete, die Folgen der 802 erlittenen fränkischen Verluste zu erkennen. Selbst 805 ist noch Lorch die Grenzmaut gegenüber den Awaren. «Stärker kann wohl kaum der Mißerfolg der Awarenkriege beleuchtet werden» — erklärt

Vom Jahr 803 schreiben die *Annales Laureshamenses* in der Tat, Karl der Große hätte es *sine hoste*, d. h. in Frieden verbracht. Trifft das zu — und wir sehen keinerlei Grund, daran zu zweifeln —, muß es sich bei dem nach Pannonien entsandten Heer, von dem dort gleichfalls berichtet wird, um eine geringfügige Streitmacht gehandelt haben.<sup>66</sup> Während dieser Expedition fröhnte der Kaiser mit seinem Gefolge in den bayrischen Wäldern der Jagd. Mit der bevorstehenden Bekehrung der Awaren zum Christentum dürfte jene Nachricht zusammenhängen, daß sich Karl im Oktober nach Salzburg, dem Diözesansitz der bayrischen Kirche begab,<sup>67</sup> zumal die einschlägigen Quellen einhellig berichten, der Kaiser hätte sich zur Regelung der awarischen Angelegenheiten in Bayern aufgehalten.<sup>68</sup> Sobald er die Nachricht von der Rückkehr des nach Pannonien aufgebotenen Heeres erhalten hatte, eilte er nach Regensburg, wohin er einen Reichstag berief, an dem auch sein Sohn Pippin, König von Italien teilnahm, war doch am weiteren Schicksal des unterworfenen awarischen Gebietes Italien nicht minder interessiert als Bayern. In Pannonien war das fränkische Heeresaufgebot offenbar ohne kriegerische Absichten, vielmehr mit dem Auftrag einmarschiert, sich von der Aufrichtigkeit des awarischen Friedenswillens zu überzeugen und die awarischen und slawischen Abgesandten, die dem Kaiser ihre Huldigung darbringen wollten, in dessen Quartier zu geleiten. Da es keinen Kagan mehr gab, hatte die Leitung der westawarischen Delegation der Tudun als Ranghöchster inne, der sein Schicksal «in die Hände des Kaisers legte» (*manibus imperatoris se contradidit*). Unsere Quelle fügt noch hinzu, daß sich außer dem Tudun auch andere führende Persönlichkeiten der «Hunnen» mit all ihrem Hab und Gut dem Kaiser unterwarfen (*se cum omnibus quae possidebant imperatoris dominio subdiderunt*). Die Gesamtheit der nicht unter bulgarische Herrschaft gelangten Awaren erkannte somit die Oberhoheit der Franken an. Gleichzeitig wurde auch die Lage der von der

er. In seiner umfangreichen Monographie bemerkt J. DEÉR bedauerlicherweise nur nebenbei, das Jahr 803 hätte «nach der Niederwerfung einer Reihe von Aufständen» den Franken den Sieg beschert (a. W. 786), wobei er zu der Feststellung gelangt, «auch nach dem Aufstand von 802/03 blieb alles beim alten» (a. a. O. 772, Anm. 380).

<sup>66</sup> Ann. Laureshamenses a. 803, ed. MG SS I 38: *et ipse sine hoste fecit eodem anno, excepto quod scaras suas transmisit in circuitu, ubi necesse fuit*. Sinngemäß geht aus diesem Text ganz klar hervor, daß von Feldzügen keine Rede war. Und so ist auch der Bericht der *Annales Mettenses priores* a. 803, ed. B. SIMSON 90 von dem nach Pannonien entsandten Heer zu verstehen.

<sup>67</sup> Ann. Iuvavenses maiores a. 803, ed. MG SS XXX/2 736; Ann. Iuvavenses minores a. 803, ebd. Aufgrund lokaler Annalenaufzeichnungen schreibt der anonyme Verfasser der Salzburger *Conversio* (c. VI, ed. Kos 132): *Postmodum ergo anno DCCC. III, Karolus imperator Bagoariam intravit et in mense Octobrio Salzburg venit*.

<sup>68</sup> Ann. regni Francorum a. 803, ed. FR. KURZE 118: *Imperator autem in Baiocarum profectus dispositis Pannoniarum causis*; Ann. Maximiniani a. 803, ed. MG SS XIII 23; Ann. Iuvavenses maximi a. 803, ed. MG SS XXX/2 736. Eine Urkunde Karls des Großen ist vom 17. November in der Tat aus Regensburg datiert (MG DD Karol. I Nr. 202).

awarischen Botmäßigkeit befreien Slawen geregelt, die nunmehr dem Frankenreich tributpflichtig geworden waren.<sup>69</sup>

Unsere Quelle, die *Annales Mettenses priores*, berichtet über all dies mit großer Ausführlichkeit, nur über den Sieg der Franken schweigt sie beharrlich. Ist es nicht ebenso seltsam wie bezeichnend, daß die Autoren lauthals Siege verkündeten, wo keinerlei Anlaß dazu vorlag, und plötzlich verstummten, als der Sieg dann wirklich, wenn auch nicht dank der Gunst des Kriegsgottes, sondern der Glücksgöttin, den Franken in den Schoß gefallen war. Als fühlte sich die Geschichtsschreibung verpflichtet, die Wahrheit hinter einem bunt-schillernden Schleier zu verhüllen, statt sie dem Leser ehrlich vor Augen zu führen.

Budapest.

<sup>69</sup> Ann. Mettenses priores a. 803, ed. B. SIMSON 90. Die im Text vorkommende Bezeichnung *Zodan princeps Pannoniorum* entspricht offenbar der deutschen Form des Tudun-Titels. Die Slawen werden neben den Awaren eigens erwähnt: *Multi quoque Sclavi et Huni in eodem conventu fuerunt*, was auf das Ende der awarischen Oberhoheit schließen läßt. Auf eine allgemeine Regelung der Angelegenheiten deutet auch folgender Satz der gleichen Quelle: *Constitutisque omnibus utilitatibus, quae in illis partibus necessaria erant . . . ad Aquis palacium venit*. Das *Chronicon Laurissense breve*, ed. SCHNORR v. CAROLSFELD, Neues Archiv 36 (1911) 35 faßt die Ereignisse zusammen und spricht dabei ausdrücklich von der Unterwerfung der awarischen Gesamtbevölkerung: *Ibi venit legatio Avarorum, omnem terram imperii sui sub ditione imperatoris Carli subdunt*. Über den Quellenwert unserer Hauptquelle, der Ann. Mettenses priores, s. WATTENBACH—LEVISON—LÖWE: Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter. Vorzeit und Karolinger, Heft II. 260 ff.



AGGADA UND ANTIKES<sup>1</sup>

1. *Das Herausziehen des Stabes aus der Erde*

Mit dem Motiv des erblühenden Stabes befaßten wir uns bereits in dieser Zeit chrift.<sup>2</sup> Es ist dies das Zeichen der Erwähltheit oder der Sündenvergebung. Die Literatur hat seitdem neuere Angaben ans Licht gebracht. Lots erblühender Stab ist auch in der *Palaea Historica* vorhanden.<sup>3</sup> Der Stab des getöteten Pilgers erblüht auf seinem Grabe und verzweigt sich zu einem Baum.<sup>4</sup> Ein ungarisches Volksmärchen aus Jugoslawien kennt ebenfalls das Erblühen des Peitschenstiels.<sup>5</sup>

Eine andere Probe der Erwähltheit ist es, daß der Held den Stab aus der Erde zu ziehen vermag. Jethro gibt seine Tochter Zippora nur in dem Falle Moses, wenn dieser den Stab, den Adam aus dem Paradies mit sich brachte und nach vielem Ungemach in Jethros Garten verpflanzte, aus der Erde zieht. Moses gelingt dies.<sup>6</sup>

Das Motiv kann bis zur mittelalterlichen Arthus-Legende verfolgt werden, wo nur der rechtmäßige König das Schwert herauszuziehen vermag. Arthus tut dies und wird zum König gekrönt.<sup>7</sup> Dies zeigt eine Verbindung einerseits mit der Attila-Sage,<sup>8</sup> andererseits mit der griechischen Theseus-Sage.<sup>9</sup>

In diesem Zusammenhang wurde folgende klassische Parallele noch nicht erwähnt. Livius erzählt: dem Flaminius wird vor seinem Abmarsch gemeldet, daß der Träger eines Feldzeichens aus vollen Kräften nicht imstande

<sup>1</sup> Vgl. H. JACOBSON: A Note on Petronius *Sat.* 31.2. *Classical Philology* 66 (1971) 184, Anm. 4.

<sup>2</sup> A. SCHEIBER: Antike Elemente in der Aggada. *Acta Antiqua* 18 (1970) 418—426.

<sup>3</sup> D. FLUSSER: *Studies in Aggadah and Folk-Literature*. Jerusalem 1971. 61. (*Scripta Hierosolymitana*. XXII.); S. LIEBERMAN: *Tarbiz* 42 (1972/73) 44—55.

<sup>4</sup> F. C. TUBACH: *Index Exemplorum*. Helsinki 1969. 38. No. 430. (FFC. No. 204.)

<sup>5</sup> O. PENAVIN: *Jugoszláviai magyar népmesék*. Bp. 1971. 547. No. 173; Zs. SIMONYI: *Tréfás népmesék és adomák*. Bp. 1902. 76.

<sup>6</sup> *Bet ha-Midrash*. Ed. A. JELLINEK. II. Jerusalem 1938. 7; A. ROSMARIN: *Moses im Lichte der Aggada*. New York 1932. 75—76; L. GINZBERG: *The Legends of the Jews*. V. Philadelphia 1947. 412. Anm. 96, 97.

<sup>7</sup> C. LEVIANT: *King Artus. A Hebrew Arthurian Romance of 1279*. Assen 1969. 90.

<sup>8</sup> B. HELLER: *Das Schwert Gottes*. *Ungarische Rundschau* 2 (1913) 557—586.

<sup>9</sup> M. HAMILTON: *Greek Legends*. Oxford 1912. 35.

sei, es aus der Erde zu ziehen. Der Konsul gibt den Befehl, es auszugraben:<sup>10</sup> «*nuntiatur signum omni vi moliente signifero convelli nequire . . . abi, nuntia, offodiant signum, si ad convellendum manus prae metu obtorpuerunt.*» Der Konsul will auf diese Weise das Unglücksomen gewaltsam nullifizieren.

## 2. Die den Himmel einteilen

In Jesaja XLVII. 13 lesen wir folgenden problematischen Vers «Denn du bist müde vor der Menge deiner Anschläge. Laß hertreten und dir helfen die Meister, die den Himmel einteilen, und die Sterngucker, die nach den Monaten rechnen, was über dich kommen werde.»

הַבַּיִת שָׁמַיִם bedeutet «d. Himmel (für Sterndeutung) einteilen.»<sup>11</sup> Der Text von Qumran schreibt הַבַּיִת.<sup>12</sup>

Die Wahrsageweise des textus massoreticus beschreibt Livius wie folgt (I. 18.): Der Wahrsager bedeckte sein Haupt, hielt einen krummen Stab in seiner rechten Hand, der *lituus* hieß. Er zog einen Bogen von Ost nach West, grenzte die Himmelsgegenden ab und bat Jupiter um Zeichen: «*augur ad laevam eius capite velato sedem cepit, dextra manu baculum sine nodo aduncum tenens, quem lituum appellarunt. inde ubi prospectu in urbem agrumque capto deos precatus regiones ab oriente ad occasum determinavit, dextras ad meridiem partes, laevas ad septentrionem esse dixit, signum contra, quoad longissime conspectum oculi ferebant, animo finivit; tum lituo in laevam manum translato dextra in caput Numae imposita precatus ita est: 'Iupiter pater, si est fas hunc Numam Pompilium, cuius ego caput teneo, regem Romae esse, uti tu signa nobis certa adclarrassis inter eos fines, quos feci.' tum peregit verbis auspicia, quae mitti vellet.*

## 3. Viele Sonnen

Jesaja gebraucht einmal folgendes eschatologisches Bild: «Und des Mondes Schein wird sein wie der Sonne Schein, und der Sonne Schein wird siebenmal heller sein als der von sieben Tagen . . .» (XXX. 26.). Sacharja hinwiederum prophezeit folgendes: «Und um den Abend wird's Licht sein» (XIV. 7.).

Von Hispanien sprechend erzählt Livius, man habe in Alba angeblich zwei Sonnen gesehen, in Fregellae sei nachts Tageslicht entstanden (XXVIII. 11): «*et Albae duo soles visos ferebant et nocte Fregellis luem obortam.*» Dasselbe habe man später auch in Rom beobachtet (XXIX. 14.): «*eo plura vulgabantur:*

<sup>10</sup> LIVIUS, XXII. 3.

<sup>11</sup> L. KÖHLER: Lexikon in Veteris Testamenti Libros. Leiden 1953. 224.

<sup>12</sup> E. Y. KUTSCHER: The Language and Linguistic Background of the Isaiah Scroll. Jerusalem 1959. 177.

*duos soles visos, et nocte interluxisse.»* Vgl. XXXII. 29: «*Frusinone inter noctem lux orta.»*

In der aus aespischer Tradition entstandenen Phaedrus-Fabel fürchten sich die Frösche vor der Heirat der Sonne. Schon eine Sonne brennt den Teich aus, wie wird es erst sein, wenn sie Kinder gebären wird:<sup>13</sup>

*Uxorem quondam Sol cum vellet ducere,  
Clamorem ranae sustulere ad sidera.  
Convitio permotus quaerit Jupiter  
Causam querelae. Quaedam tum stagni incola:  
Nunc, inquit, omnes unus exurit lacus  
Coetque miseris arida sede emori.  
Quidnam futurum est, si crearit liberos?*

Bei den aus klassischen Überlieferungen sich nährenden mittelalterlichen Schriftstellern ist dies ein beliebtes Thema.

Zahlreiche Volksmärchen und Vorstellungen beweisen, daß es auch in Europa verbreitet ist.<sup>14</sup>

#### 4. Bienen im Löwen

Die Bienen heißen auf griechisch *βουγενεῖς*, vom Rind Geborene. In der Antike war die Auffassung verbreitet, daß die Bienen aus dem Leib des getöteten Stiers oder der getöteten Kuh entstehen.

M. Terentius Varro befaßt sich selbst an zwei Stellen mit dieser Vorstellung (II. 5.5.): «*denique ex hoc putrefacto nasci dulcissimas apes, mellis matres, a quo eas Graeci bugenis appellant.»*<sup>15</sup> Anderwärts beruft er sich auf einen früheren Schriftsteller, namentlich auf Archelaus, und ihm schreibt er auch die Zeile des Nikandros zu (III. 16. 4.):

*Primum apes nascuntur partim ex apibus, partim ex bubulo corpore putrefacto. Itaque Archelaus in epigrammate ait eas esse*

*βούς φθιμένης πεπλανημένα τέκνα,  
idem  
ἔπιων μὲν σφῶκες γενεά, μόσχων δὲ μέλισσαι.»*

Im Lichte dieser Anführungen haben wir in einer Szene des Buches der Richter die Spur einer alten, verlorengegangenen folkloristischen Auffassung zu erblicken. Simson zerreißt den jungen Löwen. Im Leibe des Löwen schlagen

<sup>13</sup> L. HERVIEUX: *Les fabulistes latins*. II. 8.

<sup>14</sup> J. BERZE NAGY: *A sok nap*. *Ethnographia* 54 (1943) 148–154; S. THOMPSON: *Motif-Index of Folk-Literature*. I. Copenhagen 1955. 142. A. 716. 1.

<sup>15</sup> M. TERENTI VARRONIS *Rerum rusticarum libri tres*. Ed. S. SZÁDECZKY-KARDOSS. Bp. 1971. 306.

Bienen ihr Lager auf, und Simson, frohgelaunt, gibt eine scherzhafte Frage auf bei seiner Hochzeit: «Speise ging von dem Fresser und Süßigkeit von dem Starken» (XIV. 5—19.).

Wir denken daran: im alten Israel meinte man, die Bienen entstünden aus dem Aas des Löwen.<sup>15a</sup>

### 5. Verbrennen von dem Atem

Über Jonatan b. Uziel, laut der Überlieferung Verfasser des Targums der Propheten, erzählte die Legende, daß die über ihm hinfliegenden Vögel von der Begeisterung seines Lernens verbrannten (Sukka 28a): *בשעה שיושב ועסק בתורה כל עוף שפורה עליו מיד נשרף*

Den R. Chuzpit,<sup>16</sup> der nach der Niederwerfung von Bar Kochba's Freiheitskampf ebenfalls hingerichtet wurde, vergleicht die Aggada mit Jonatan b. Uziel.<sup>17</sup> Daher konnte Meir b. Jechiel in seiner Elegie, die mit *ארזי הלבנון* beginnt,<sup>18</sup> über ihn schreiben: «der fliegende Vogel verbrannte vom Atem seines Mundes wie auf einem Scheiterhaufen» (*עוף הפורה בהבל פיו נשרף כבמדורה*).<sup>19</sup>

Eine interessante Parallele drängt sich hier auf aus dem klassischen Schrifttum. Als Scipio sich nach Afrika begab — so erzählt Livius mit Berufung auf Caelius — war seine Armee so groß, daß vom Geschrei der Soldaten die Vögel auf die Erde herabfielen (*«volucres ad terram delapsas clamore militum ait»*).<sup>20</sup>

### 6. Bestrafung des Überbringers einer schlechten Nachricht

Als David einen Kampf eingeht mit dem gegen ihn sich auflehrenden Absalom, erwartet er eine Nachricht über den Ausgang der Schlacht und über Absaloms Schicksal. Achimaaz, der erste Bote, wagt nicht, sich zu äußern. Der äthiopische Sklave antwortet nur mit einer Umschreibung: «Es müsse allen Feinden meines Herrn Königes gehen, wie es dem Knaben gehet, und allen, die sich wider dich auflehnen, übel zu tun» (II. Sam. XVIII. 29—32.).

Der Überbringer einer schlechten Nachricht wurde bestraft. Daher sagt Onesimos im *Ἐπιτροπικόντες* des Menandros, schließlich werde er — der Überbringer und Wissener der Nachricht — verschwinden (III. 1.):<sup>21</sup>

<sup>15a</sup> E. E. HALLEWY: *Paraschijot B'aggada*. Tel-Aviv 1973. 297. Vgl. VERGILIUS: *Georgicon*. IV. 284—314.

<sup>16</sup> L. FINKELSTEIN: *Akiba. Scholar, Saint and Martyr*. New York 1936. 76, 256.

<sup>17</sup> *Bet ha-Midrash*. VI. Ed. A. JELINEK. Jerusalem 1938. 30.

<sup>18</sup> I. DAVIDSON: *Thesaurus of Mediaeval Hebrew Poetry*. I. New York 1924. 343. No. 7564.

<sup>19</sup> *הדר הקינות לתשעה באב*. Ed. D. GOLDSCHMIDT. Jerusalem 1968. 84; J. DAN: *Studies in Literature*. Presented to Simon Halkin. Jerusalem 1973. 15—22.

<sup>20</sup> LIVIUS, XXIX. 25.

<sup>21</sup> MENANDROS: *Ítéletkérők*. Ed. GY. MORAVCSIK. Bp. 1971. 60.

... Λέγει γὰρ ἐπεικῶς πικρά·  
 „Ὡς τὸν φράσαντα ταῦτά μοι κακὸν κακῶς  
 ὁ Ζεὺς ἀπολέσαι.“ Μή με δὴ διαλλαγῆς  
 πρὸς τὴν γυναῖκα τὸν φράσαντα ταῦτα καὶ  
 συνειδότη ἀφανίσῃ λαβῶν . . . . .

Im alten Israel schwiegen daher die Besucher der Trauernden. Hiobs Freunde saßen sieben Tage und sieben Nächte stumm in seinem Haus, als sie ihn besuchten (Hiob. II. 13.).

### 7. Ein Mädchen im Turm

In der Oxforder Handschrift der Tanchuma befindet sich folgende Erzählung:<sup>22</sup> der König Salomo hatte eine wunderschöne Tochter. Ihr Vater ersah aus den Sternen, ihr Gatte würde der ärmste Sohn Israels sein. Er ließ einen hohen Turm im Meere bauen (בְּנֵה מִגְדָּל גְּבוּהָ בַיָּם), brachte seine Tochter dahin und gab ihr siebenzig Eunuchen mit. Den Jüngling trägt ein großer Vogel in den Turm. Endlich vereinigen sie sich.

Wir denken sogleich an die Danaë-Sage. Dem König Akrisios wird prophezeit, er werde durch seinen zukünftigen Enkel umkommen und läßt seine Tochter Danaë in ein mit Erzplatten bekleidetes unterirdisches Gemach sperren. Zeus Goldregen jedoch erreicht auch hier das Mädchen. Danaë gebärt ein Kind: Perseus. Akrisios läßt Mutter und Kind in eine Kiste stecken und ins Meer werfen. Sie gelangen aber glücklich aufs Trockene. Das Kind erwächst und tötet seinen Großvater.

Die Sage war außerordentlich volkstümlich bei den Griechen. Unter den Dichtern wird sie von Simonides, Sophokles und Euripides bearbeitet.

Bereits bei Virgil wird aus dem Erzsaal des unterirdischen Gebäudes eine Festung (Aeneis, VII. 408—411.):

*protinus hinc fuscis tristis dea tollitur alis  
 audacis Rutuli ad muros, quam dicitur urbem  
 Acrisioneis Danaë fundasse colonis,  
 praecipiti delata noto . . .*

Seit der Ode des Horaz kennt ihn die ganze Welt als Erzturm (Carm. III. 16.):

*Inclusam Danaen turris aenea  
 rotustaeque fores et vigilum canum  
 tristes excubiae munierant satis  
 nocturnis ab adulteris.*

<sup>22</sup> Tanchuma. ED. S. BUBER. Wilna 1885. 136; E. Z. MELAMED: Tarbiz 40 (1970/71) 206.

Dies mochte zum Aggadisten gelangen. Das Christentum christianisierte die Erzählung der klassischen Quelle und erschuf daraus die entsprechende Szene der Legenden der heiligen Irene, Barbara, Euphemia, Dorothea und Christina, daß die Väter einen Palast, einen Turm bauen und ihre Tochter dahin einsperren, um ihre Reinheit zu bewahren.<sup>23</sup> Die Aggada mochte dann zur Ausbildung des Apokryphs jüdischen Ursprungs Asenath beigetragen haben.<sup>24</sup>

### 8. Weißer Rabe

Unter den unmöglichen Dingen erwähnt Lukianos folgendes: Es ist leichter einen weißen Raben zu finden als einen wahren Redner (XI. 436.):<sup>25</sup>

Θᾶπτον ἔην λευκοῦς κόρακας πιπράς τε χελώνας  
εὐρεῖν ἢ δόκιμον ῥήτορα Καππαδόκη

Sein Gegenstück bei Juvenal ist der schwarze Schwan (VI. 165.): *«rara avis in terris nigroque simillima cygno.»*<sup>26</sup>

In der Aggada werden oft vier unmögliche Dinge zusammengestellt:<sup>27</sup> «Vier Dinge sagten die Weisen: wie man einen Sack weißwaschen kann, so kann man Wissen finden bei den Blödsinnigen; wenn der Esel auf die Leiter steigt, findest du Verstand bei den Törichten; wenn das Zicklein sich mit dem Parder verträgt, wird sich die Schwiegertochter mit ihrer Schwiegermutter vertragen; und wenn du einen ganz weißen Raben findest, wirst du auch eine ordentliche Frau finden» (ואם תמצא עורב בולו לבן). Von dem einen Element dem auf die Leiter steigenden Esel — wurde schon viel gesprochen.<sup>28</sup> Seine Parallele wurde dem Petronius entnommen (Satirae LXIII. 2.): *«Asinus in tegulis.»*<sup>29</sup> Das letzte jedoch wurde bisher noch nicht erwähnt in Zusammenhang mit der griechischen Redensart.

### 9. Trockenen Fußes das Meer passieren

Die Bibel beschreibt, wie die Kinder Israels trockenen Fußes das rote Meer passierten. Der Ostwind trocknete das Meer aus. Das Wasser stand wie eine Wand sowohl rechts wie links (Ex. XIV. 15–22.).

<sup>23</sup> C. HORVÁTH: A Krisztina-legendáról. A Budapesti VIII. ker. községi Vörösmarty Mihály Reáliskola Értesítője az 1928/29. iskolai évről. Bp. 1929. 5–28; F. C. TUBACH: Index Exemplorum. Helsinki 1969. 84. No. 1045; AARNE–THOMPSON. No. 310.

<sup>24</sup> V. APTOWITZER: Asenath, the Wife of Joseph. HUCA 1 (1924) 239–306.

<sup>25</sup> Parallelen bei E. PRITWITZ–GAFFRON: Das Sprichwort im griechischen Epigramm. Giessen 1911. 51–52.

<sup>26</sup> F. GAUGER: Zeitschilderung und Topik bei Juvenal. Greifswald 1937. 36.

<sup>27</sup> Ozar Midrashim. Ed. J. D. EISENSTEIN. New York 1915. 171, 570.

<sup>28</sup> A. SCHEIBER: Folia Ethnographica 1 (1949) 99–101; S. LIEBERMAN: Shkiin. Jerusalem 1970. 100; A. M. HABERMANN: Jewish Book-Plates. Safed 1972. 10.

<sup>29</sup> G. ELKOSH: Thesaurus Proverbiorum Latinorum. Tel-Aviv 1959. 35. No. 180; Yeda-Am 6 (1960) 56.

Das Thema beschäftigte viel die Aggada und die schöne Kunst. Bei der Wiege der letzteren steht die monumentale Komposition der Synagoge von Dura-Europos.<sup>30</sup>

Im Mittelalter gab es eine rationalistische Richtung, die das biblische Wunder mit Ebbe und Flut erklären wollte. Der aus Persien stammende Chivi Al-Balchi ist ihr Fürsprecher anfangs des X. Jahrhunderts.<sup>31</sup>

Es wird vielleicht nicht uninteressant sein, folgende klassische Stelle zu erwähnen. Von Scipio's Erfolgen sprechend, erzählt Livius, wie er Neu-Chartago erobert habe. In der Ebbe näherte er sich den Mauern. Auch der Südwind trieb das Wasser. Scipio stellte die im voraus berechnete Aktion als ein Wunder hin (XXVI. 45.): *«ipse, ut ei nuntiatum est aestum decedere, quod per piscatores Tarraconenses nunc levibus cumbis, nunc, ubi eae siderent, vadis pervagatos stagnum conpertum habebat, facilem pedibus ad murum transitum dari, eo secum armatos quingentos duxit. medium ferme diei erat, et ad id, quod sua sponte cedente in mare aestu trahebatur aqua, acer etiam septemtrio ortus inclinatum stagnum eodem quo aestus ferebat et adeo nudaverat vada, ut alibi umbilico tenuis aqua esset, alibi genua vix superaret. hoc cura ac ratione conpertum in prodigium ac deos vertens Scipio, qui ad transitum Romanis mare verterent et stagna auferrent viasque ante numquam initas humano vestigio aperirent, Neptunum iubebat ducem itineris sequi ac medio stagno evadere ad moenia.»* Die Ähnlichkeit zwischen den zwei Szenen ist überraschend. Die Vorstellung ist auf der ganzen Welt bekannt in der Folklore der verschiedenen Völker.<sup>32</sup>

### 10. Kynokephaloi

Nach Strabo (XVI. 771.) schreibt Plinius, der äthiopische Stamm *Cynamolgi* sei hunds-köpfig: *«Cynamolgi caninis capitibus»* (VI. 35.).<sup>33</sup> Aelian kennt in seinem Werke *De natura animalium* (XVI. 31.) noch andere Einzelheiten über sie.<sup>34</sup> Pseudo-Kallisthenes ergänzt den einschlägigen Stoff mit Sagen über Alexander den Großen.<sup>34a</sup>

<sup>30</sup> C.-O. NORDSTRÖM: The Water Miracles of Moses in Jewish Legend and Byzantine Art. *Orientalia Suecana* 7 (1958) 87—98; *idem*: The Duke of Alba's Castilian Bible. Uppsala 1967. 88—96.

<sup>31</sup> I. DAVIDSON: Saadia's Polemic Against Hiwi al-Balkhi. New York 1915. 98—99, 101.

<sup>32</sup> W. D. HAND: Crossing Water: A Folkloristic Motif. For Max Weinreich on his seventieth Birthday. London — The Hague—Paris 1964. 82—92. [Siehe noch T. H. GASTER: Myth, Legend, and Custom in the Old Testament. New York — Evanston 1969. 239—240, 386. — Korrekturnachtrag.]

<sup>33</sup> C. PLINII SECUNDI *Historiae Naturalis libri XXXVII*. Berolini 1766. I. 200.

<sup>34</sup> A. F. SCHOLFIELD: Aelian on the Characteristics of Animals. III. Cambridge, Mass. 1959. 306. ff.

<sup>34a</sup> R. REICH: Tales of Alexander the Macedonian. New York 1972. 91.

Das diebezügliche Kapitel des schönen Buches von Kretzenbacher<sup>35</sup> kennt nicht die Angabe der altertümlichen jüdischen Literatur: der König Merodach Baladon wurde hundsköpfig (Sanh. 96a): בלאדן מלכא דהה ואישתני אפיה דהה כי דבלבא. Die Stellen in der mittelalterlichen jüdischen Literatur sind zum großen Teil gesammelt.<sup>36</sup>

Budapest.

<sup>35</sup> L. KRETZENBACHER: Kynokephali Dämonen südosteuropäischer Volksdichtung. München 1968. 27–36.

<sup>36</sup> A. SCHEIBER: REJ 108 (1948) 46–48.



## INDEX

<i>M. Mayrhofer</i> : Die arischen Sprachreste in Vorderasien — eine Abwehr der Hyperkritik .....	271
<i>V. I. Georgiev</i> : Deutung und Übersetzung der 1972 publizierten etruskischen Inschriften .....	283
<i>R. Falus</i> : <i>APMONIH AΦANHΣ</i> .....	291
<i>T. Szepessy</i> : The Story of the Girl who Died on the Day of her Wedding ....	341
<i>E. Maróti</i> : <i>Silva caedua</i> .....	359
<i>K. Visky</i> : Bemerkungen zur Entwicklung des kontraktuellen Haftungssystems im antiken römischen Recht .....	371
<i>J. Harmatta</i> : Landed Property in Late Roman Pannonia .....	389
<i>P. Váczy</i> : Der fränkische Krieg und das Volk der Awaren .....	395
<i>A. Scheiber</i> : Aggada und Antikes .....	421

*Printed in Hungary*

A kiadásért felel az Akadémiai Kiadó igazgatója

Műszaki szerkesztő: Botyánszky Pál

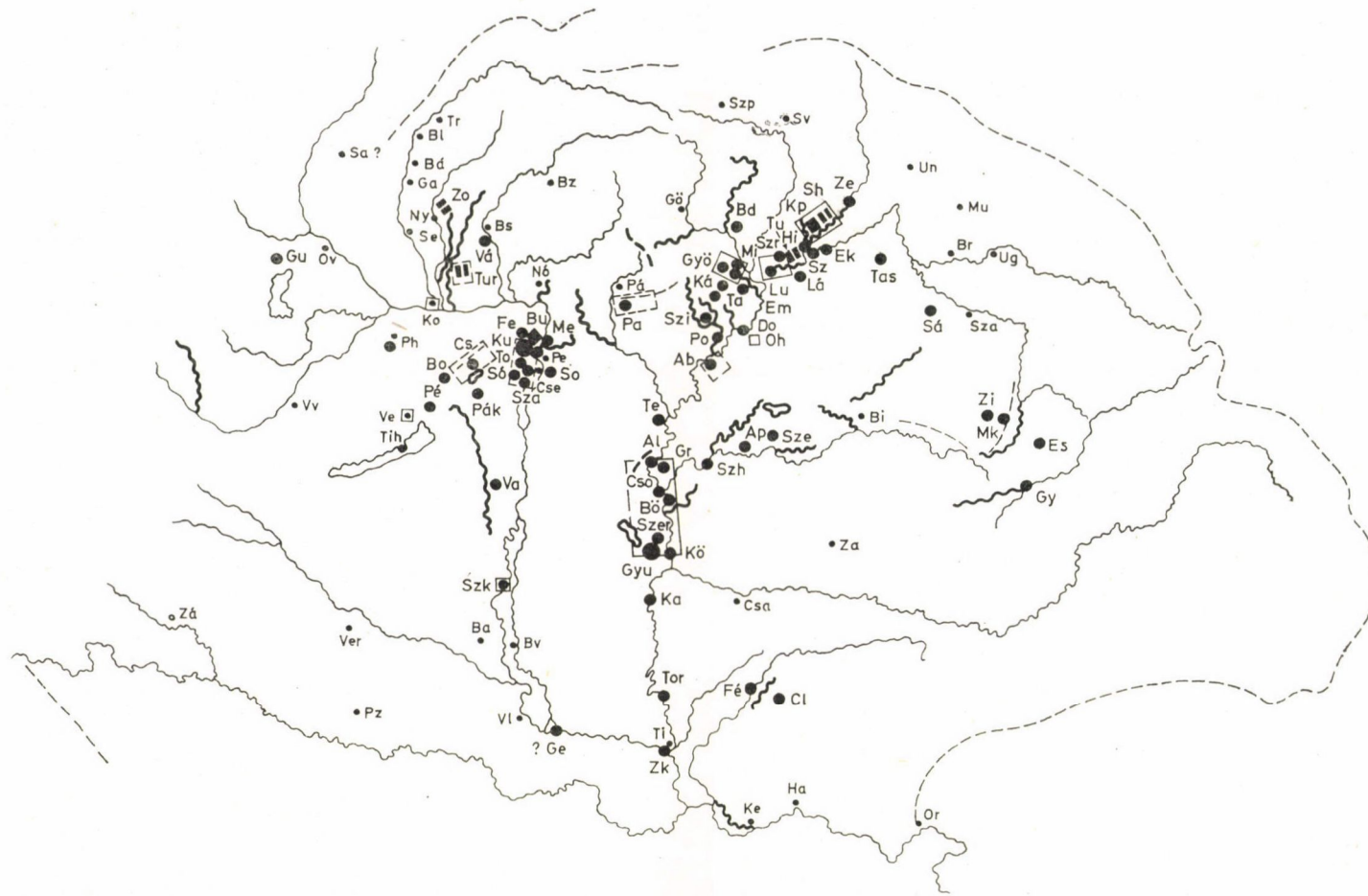
A kézirat nyomdába érkezett: 1974. II. 8. — Terjedelem: 14 (A/5) ív

---

74.18 Akadémiai Nyomda, Budapest — Felelős vezető: Bernát György

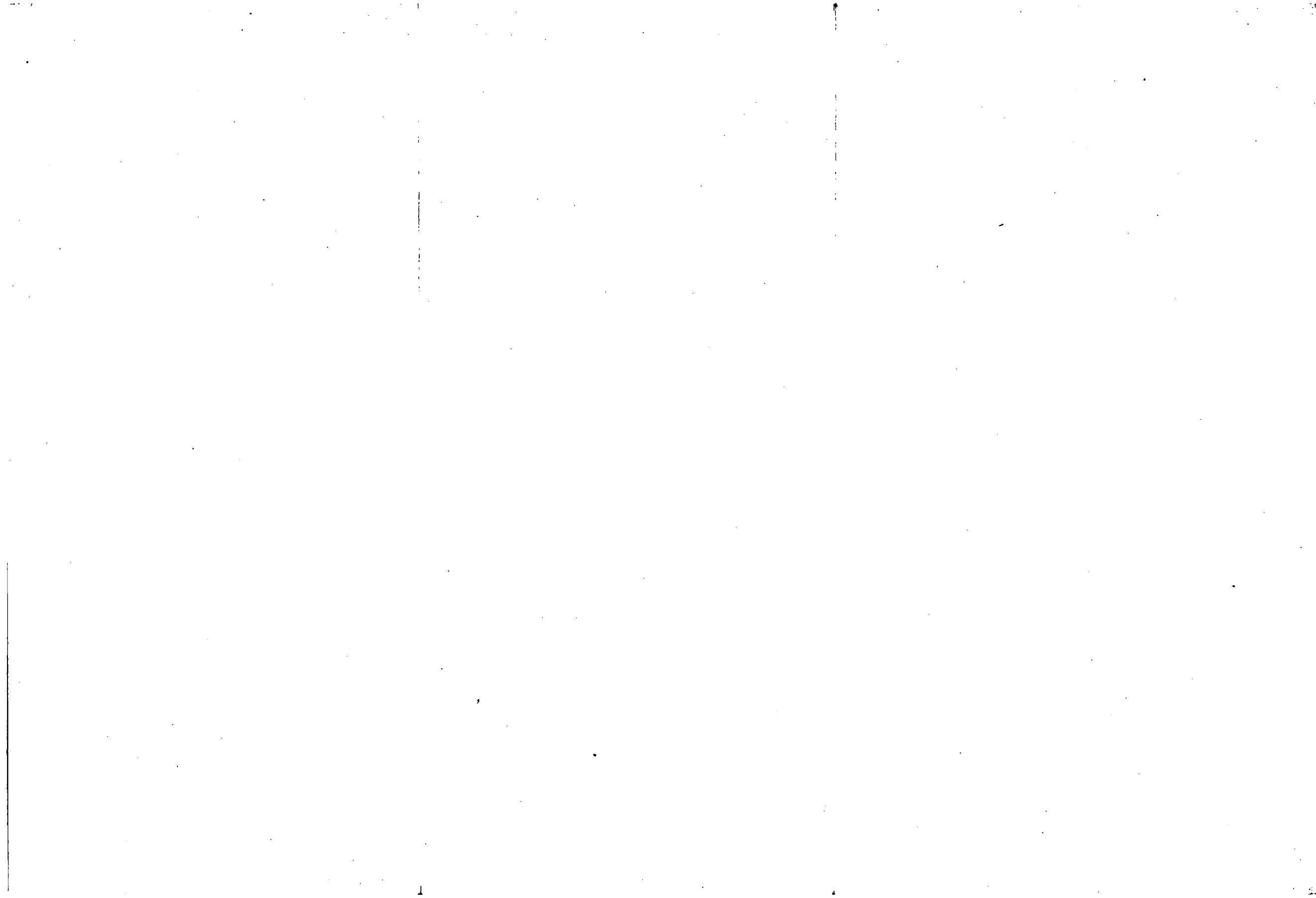
### Zeichenerklärung

- 1. Königliche Burg, Pfalz, königliche Kirche
- 2. Dorf, Furt oder landläufig bekannte Ortschaft mit näherer Beschreibung
- 3. Flurname, unbedeutende Geländeformation
- 4. Mittelpunkt eines Latifundiums
- 5. Ungenau bestimmtes Gut
- 6. Genau bestimmtes Gut
- 7. Bach, Graben, kürzer als 10 km
- ~ 8. Bach, Fluß zwischen 10 km und 100 km Länge
- ~ 9. Fluß über 100 km Länge
- - - 10. Landläufig bekanntes Gebirge, Waldgebiet
- - - 11. Berg- oder Waldgebiet mit mehreren Dörfern
- || 12. Berg, Hügel innerhalb einer Dorfgemarkung



Die Ortskenntnisse des anonymen Notars  
Erklärung der Abkürzungen der Ortsnamen

Ab = Abád	Em = Emöd	Ku = Kursánvár	Sá = Sárvár	Tor = Tarhos
Al = Alpár	Es = Esküllő	Lá = Lád	Se = Sempte	Tr = Trencsén
Ap = Apróhalom	Fe = Fehéregyház	Lu = Luc	Sh = Sátorhalom	Tu = Tarcal
Ba = Baranyavár	Fé = Fény	Me = Megyer-rév	So = Soroksár	Tur = Tursok erdő
Bá = Bánya	Ga = Galgóc	Mi = Miskolc	Só = Sósút	Ug = Ugocsa
Bd = Borsod	Ge = Geréc-rév	MK = Meszes kapu	Sv = Sívár	Un = Ungvár
Bi = Bihar	Gl = Gilád	Mu = Munkács	Sz = Szaboles	Va = Vajta
Bo = Bodajk	Gö = Gömör	Nó = Nógrád	Sz = Szatmár	Vá = Várad
Bl = Bolondocs	Gr = Görög-rév	Ny = Nyitra	Szá = Százhalom	Ve = Veszprém
Bó = Bódi rév	Gu = Göncöl hídjá	Oh = Ohat	Sze = Szeghalom	Ver = Verőce
Br = Borsova	Gy = Gyalu	Or = Orsova	Szer = (Puszta)szer	Vl = Valkóvár
Bs = Bars	Győ = Győr (Diós)	Ov = Oroszvár	Szh = Szarvashalom	Vv = Vasvár
Bv = Bodrogvár	Gyü = Gyümölcsény	Pa = Pata	Szi = Szihalom	Za = Zaránd
Bu = Budavár (Óbuda)	Ha = Haram	Pá = Pásztó	Szk = Szekeső	Zá = Zágráb
Bz = Borsod-Zólyom	Hi = Himesudvar	Pák = Pákozd	Szp = Szepes	Ze = Zemplén-vár
Cs = Csepel	Ka = Kanizsa-rév	Pe = Pest	Szr = Szerencs	Zi = Zilah
Csa = Csanád	Ká = Kács	Pé = Pét	Ta = Tapolca	Zk = Zalánkemén
Cso = Csongrád	Ke = Keve	Ph = Pannonhalma	Tas = Tas-vására	Zo = Zobor-hegy
Csv = Csákvár	Ko = Komárom	Po = Poroszló	Te = Tetétlen	
Do = Dorogma	Kö = Körtvély-tó	Pz = Pozsega	Ti = Titel	
Ek = Eköles	Kp = Ketelpataka	Sa = Sasvár	To = Torbágy	



Reviews of the Hungarian Academy of Sciences are obtainable  
at the following addresses:

**ALBANIA**

Drejtorija Qëndrone e Përhapjes  
dhe Propagandimit të Librit  
Kruja Konferenca e Pëzes  
*Tirana*

**AUSTRALIA**

A. Keesing  
Box 4886, GPO  
*Sydney*

**AUSTRIA**

GLOBUS  
Höchstädtplatz 3  
A-1200 Wien XX

**BELGIUM**

Office International de Librairie  
30, Avenue Marnix  
1050 Bruxelles  
Du Monde Entier  
162, rue du Midi  
1000 Bruxelles

**BULGARIA**

HEMUS  
11 pl Slaveikov  
*Sofia*

**CANADA**

Pannonia Books  
2, Spadina Road  
Toronto 4, Ont.

**CHINA**

Waiwen Shudian  
Peking  
P. O. B. 88

**CZECHOSLOVAKIA**

Artia  
Ve Směčkáč 30  
*Praha 2*  
Poštovní Novinová Služba  
Dovoz tisku  
Vinohradská 46  
*Praha 2*  
Maďarská Kultura  
Václavské nám. 2  
*Praha 1*  
SLOVART A. G.  
Gorkého  
*Bratislava*

**DENMARK**

Ejnar Munksgaard  
Nørregade 6  
*Copenhagen*

**FINLAND**

Akateeminen Kirjakauppa  
Keskuskatu 2  
*Helsinki*

**FRANCE**

Office International de Documentation  
et Librairie  
48, rue Gay-Lussac  
*Paris 5*

**GERMAN DEMOCRATIC REPUBLIC**

Deutscher Buch-Export und Import  
Leninstraße 16  
*Leipzig 701*  
Zeitungsvertriebsamt  
Fruchtstraße 3-4  
*1004 Berlin*

**GERMAN FEDERAL REPUBLIC**

Kunst und Wissen  
Erich Bieber  
Postfach 46  
7 Stuttgart S.

**GREAT BRITAIN**

Blackwell's Periodicals  
Oxenford House  
Magdalen Street  
*Oxford*  
Collet's Subscription Import  
Department  
Denington Estate  
Wellingborough, Northants.  
Robert Maxwell and Co. Ltd.  
4-5 Fitzroy Square  
*London W. 1*

**HOLLAND**

Swetz and Zeitlinger  
Keizersgracht 471-487  
*Amsterdam C.*  
Martinus Nijhof  
Lange Voorhout 9  
*The Hague*

**INDIA**

Hind Book House  
66 Babar Road  
*New Delhi 1*

**ITALY**

Santo Vanasia  
Via M. Macchi 71  
*Milano*  
Libreria Commissionaria Sansoni  
Via La Marmora 45  
*Firenze*  
Techna  
Via Cesi 16.  
*40135 Bologna*

**JAPAN**

Kinokuniya Book-Store Co. Ltd.  
826 Tsunohazu 1-chome  
Shinjuku-ku  
*Tokyo*  
Maruzen and Co. Ltd.  
P. O. Box 605  
*Tokyo-Central*

**KOREA**

Chulpanmu  
*Phenjan*

**NORWAY**

Tanum-Cammermeyer  
Karl Johansgt 41-43  
*Oslo 1*

**POLAND**

RUCH  
ul. Wronia 23  
*Warszawa*

**ROUMANIA**

Cartimex  
Str. Aristide Briand 14-18  
*Bucureşti*

**SOVIET UNION**

Mezhdunarodnaya Kniga  
Moscow G-200

**SWEDEN**

Almqvist and Wiksell  
Gamla Brogatan 26  
S-101 20 Stockholm

**USA**

F. W. Faxon Co. Inc.  
15 Southwest Park  
Westwood Mass. 02090  
Stechert Hafner Inc.  
31. East 10th Street  
*New York, N. Y. 10003*

**VIETNAM**

Xunhasaba  
19, Tran Quoc Toan  
*Hanoi*

**YUGOSLAVIA**

Forum  
Vojvoda Mišića broj 1  
*Novi Sad*  
Jugoslovenska Knjiga  
Terazije 27  
*Beograd*

The *Acta Antiqua* publish papers on classical philology in English, German, French, Russian and Latin.

The *Acta Antiqua* appear in parts of varying size, making up volumes.

Manuscripts should be addressed to:

*Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.*

Correspondence with the editors or publishers should be sent to the same address.

The rate of subscription is \$ 32.00 a volume.

Orders may be placed with "Kultúra" Foreign Trade Company for Books and Newspapers (1389 Budapest 62, P. O. B. 149 Account No 218 10990) or with representatives abroad.

---

Les *Acta Antiqua* paraissent en français, allemand, anglais, russe et latin et publient des travaux du domaine de la philologie classique.

Les *Acta Antiqua* sont publiés sous forme de fascicules qui seront réunis en volumes.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante:

*Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.*

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

Les prix de l'abonnement est \$ 32.00 par volume.

On peut s'abonner à l'Entreprise pour le Commerce Extérieur de Livres et Journaux «Kultúra» (1389 Budapest 62, P. O. B. 149 Compte-courant No 218 10990), ou à l'étranger chez tous les représentants ou dépositaires.

---

«*Acta Antiqua*» публикуют трактаты из области классической филологии на русском, немецком, французском, английском и латинском языках.

«*Acta Antiqua*» выходят отдельными выпусками разного объема. Несколько выпусков составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу:

*Acta Antiqua, Budapest 502, Postafiók 24.*

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации. Подписная цена — \$ 32.00 за том.

Заказы принимает предприятие по внешней торговле книг и газет «Kultúra» (1389 Budapest 62, P. O. B. 149 Текущий счет № 218 10990), или его заграничные представительства и уполномоченные.